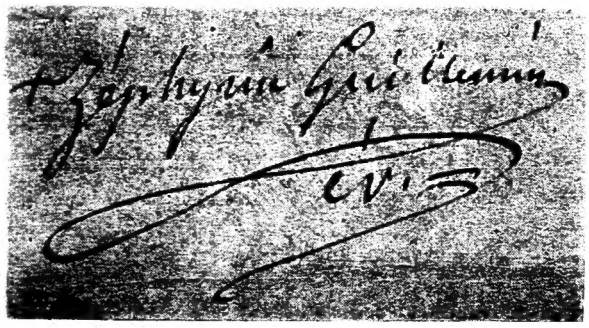
MASTER
NEGATIVE
NO. 1995-0700

YALE UNIVERSITY LIBRARY

THE LIBRARY OF THE

DIVINITY SCHOOL

THE DAY MISSIONS LIBRARY



IN MORTE VITA
M.E.
S.F.R.X.R.

Gervaix, Jean François Régis

Eudore de Colomban

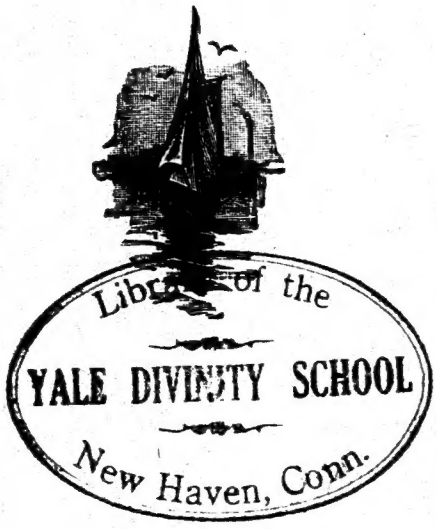
Hommes et choses d'Extrême-Orient

(1ère SÉRIE)

ZÉPHYRIN GUILLEMIN

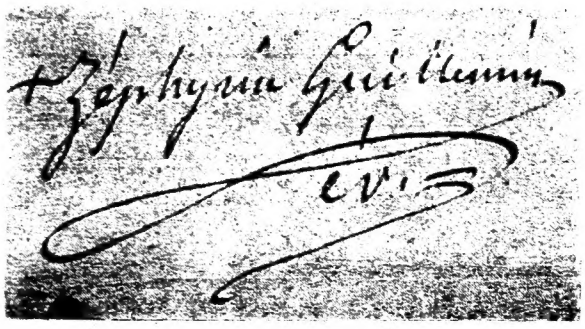
évêque de Cybistra, préfet apostolique de Canton
(1814 - 1886)

" Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis. " *(Cicero II, de Orat.)*



Macao 1919
Imprimerie de l'Orphelinat de l'Immaculée-Conception.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE



Gervaix, Jean François

Eudore de Colomban

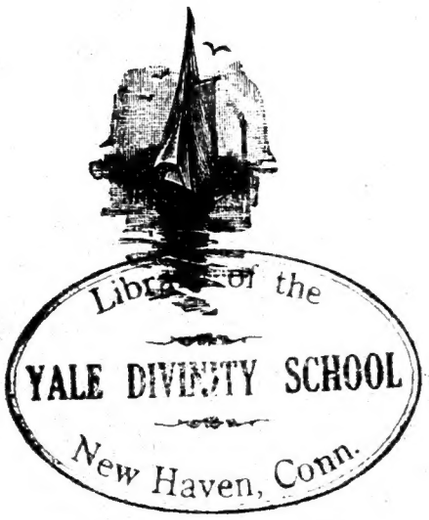
Hommes et choses d'Extrême-Orient

(1ere SÉRIE)

ZÉPHYRIN GUILLEMIN

évêque de Cybistra, préfet apostolique de Canton
(1814 - 1886)

" Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis. " (*Cicero II, de Orat.*)



Macao 1919
Imprimerie de l'Orphelinat de l'Immaculée-Conception.

MR6.2
G945
Xg32

Tous droits réservés

Ami lecteur,

Prends **"Zéphyrin Guillemin"** *et lis.*

C'est l'histoire d'une grande âme écrite par elle-même.

Elle est longue parfois; mais belle, émouvante et véridique toujours, comme il faut qu'elle soit.

Quand tu l'auras lue, remercie Dieu, ferme le livre et tais-toi!

Luis-Filipe Colombo

Macao, 5 avril 1919

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

1ère Série :

Zéphyrin Guillemin, évêque de Cybistra, préfet apostolique de Canton. (1814-1886).

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

2e Série :

I. **Esquisses et croquis.**

II. **A la lorgnette** ou Précis de la 1ère Révolution de Chine (1911-1912)

III. **Miscellanées**
- Lettres à ma cousine.
- Systoles et diastoles.
- Badauderies d'Oriental autour du monde.

(Sous presse)

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

3e Série :

I. **Silhouettes et profils.**

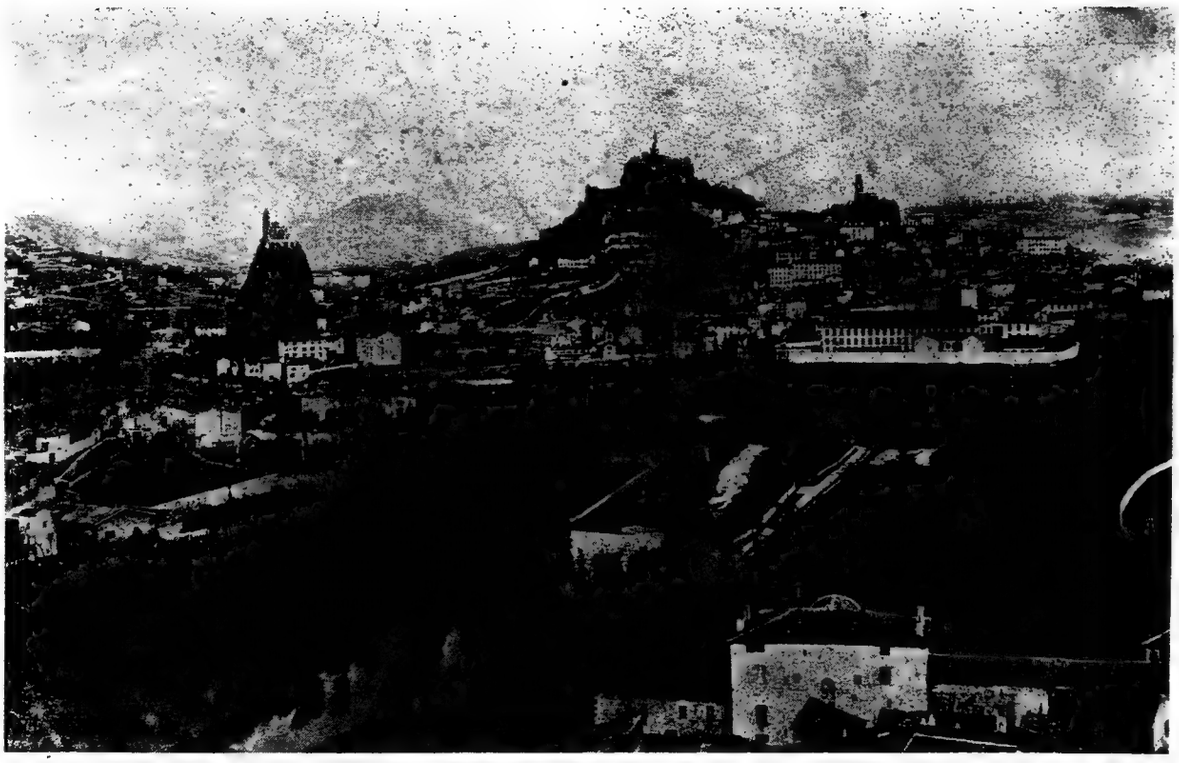
II. **Macao et ses évêques** (1568-1918).

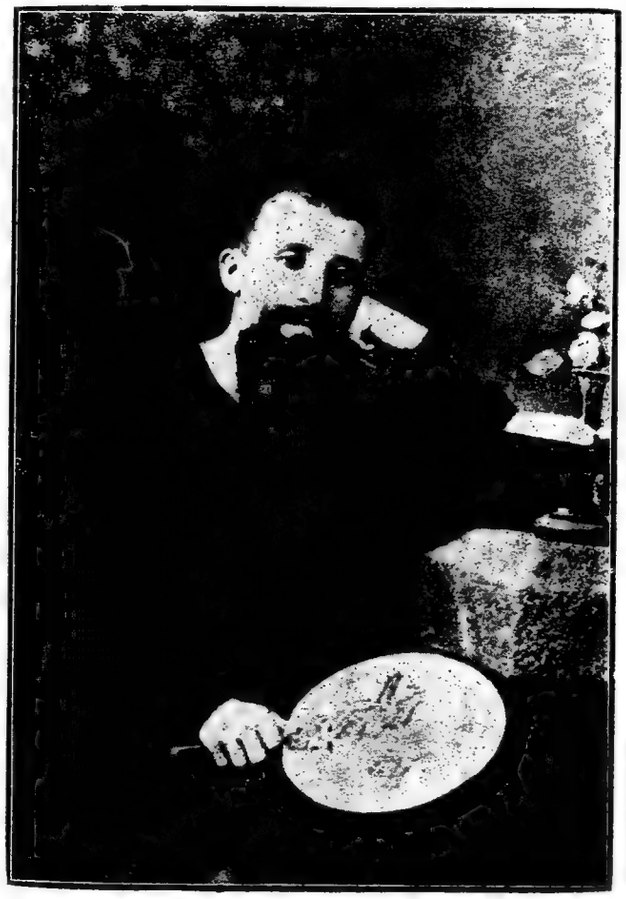
III. **Miscellanées**
- Paroles d'après guerre.
- Brimborions.
- Voix du soir.

(En préparation)

Chaque volume broché in-8°, d'environ 500 pages et splendidement illustré, sera vendu séparément: $ 8 dollars.

Il sera fait une réduction pour les souscripteurs de la collection.





Au Puy, cité d'Anis, berceau de mes vingt ans,

Ce témoignage.

Lud-o-Vic Colombay

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

1ère Série.

Zéphyrin Guillemin, évêque de Cybistra, préfet apostolique de Canton. (1814-1886).

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

2e Série

I. **Esquisses et croquis.**

II. **A la lorgnette** ou Précis de la 1ère Révolution de Chine (1911-1912)

III. **Miscellanées**
- Lettres à ma cousine.
- Systoles et diastoles.
- Badauderies d'Oriental autour du monde.

(Sous presse)

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

3e Série :

I. **Silhouettes et profils.**

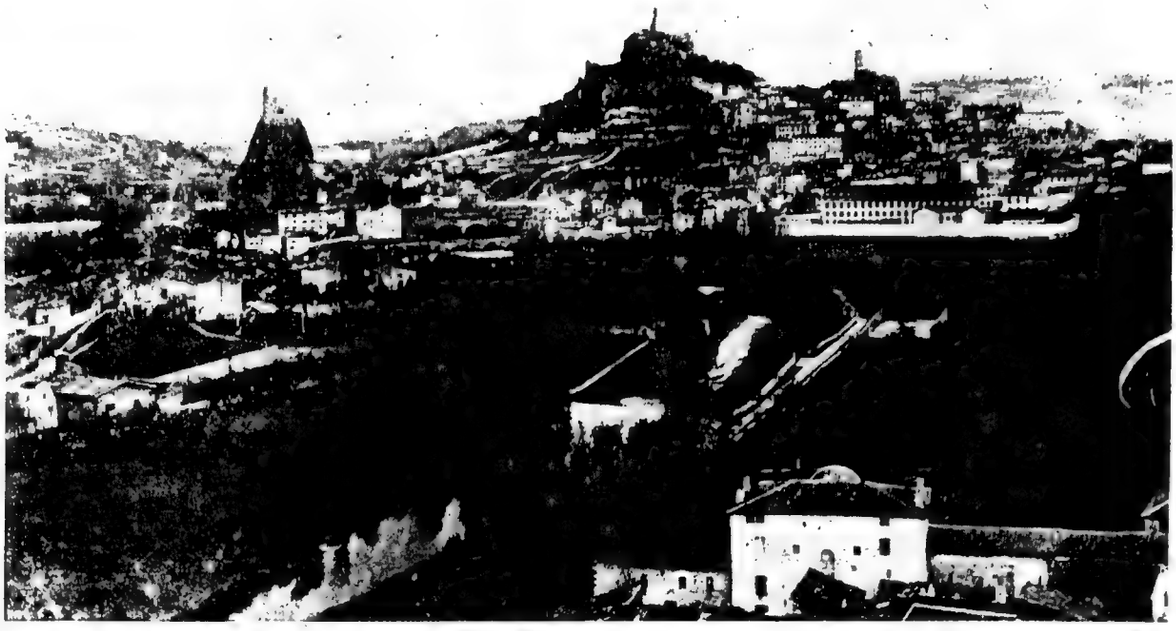
II. **Macao et ses évêques** (1568-1918).

III. **Miscellanées**
- Paroles d'après guerre.
- Brimborions.
- Voix du soir.

(En préparation)

Chaque volume broché in-8, d'environ 500 pages et splendidement illustré, sera vendu séparément: $ 8 dollars.

Il sera fait une réduction pour les souscripteurs de la collection.



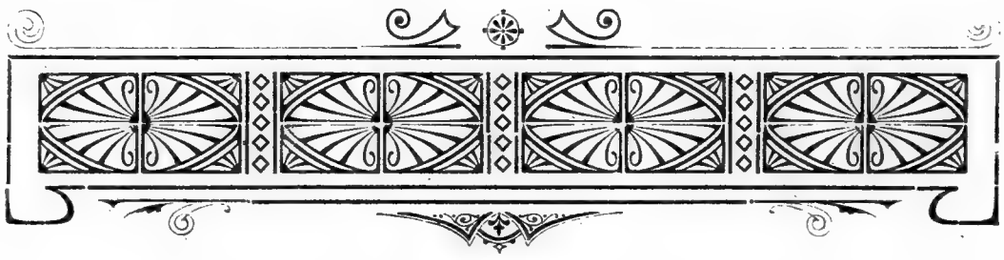
Au Puy, cité d'Anis, berceau de mes vingt ans.

En témoignage.

Lud-ch Colombay

que
«
«
par
de
Ell
où
nol
soc
«
«
pré

(1
Orn
char
rége
bre
sédu
men



Chapitre 1er.

I - L'origine et la famille des Guillemin.
II - Naissance et éducation de Zéphyrin : sa mère.
III - Ses résolutions : sa prêtrise. ses aspirations.
IV - Son ministère à la Métropole. à l'archevêché de Besançon comme secrétaire.

1814 - 1848.

I

Mgr Guillemin est un fils de la Franche-Comté, province que Michelet nous dépeint comme une terre de « légistes sé-« rieux et cultivés, bien trempés et forts, doués d'un grand « talent politique. »

Il naquit à Vuillafans, canton d'Ornans (Doubs).

C'est une ancienne bourgade du val de la Loue, célèbre par ses manoirs féodaux possédés tour à tour par les seigneurs de Montfaucon, de Neuchâtel, de Beauffremont et de Rie. Elle comptait en 1814 près de 900 âmes.

Le Cardinal de Rie avait une prédilection pour Vuillafans où il faisait de longs séjours et où il voulut être enterré.

Au XVIe siècle, cette bourgade abritait plusieurs familles nobles; et de Granvelle (1) qui goûtait les charmes de leur société en parle ainsi, dans une lettre datée de 1564: « Je suis, « dit-il, en doux lieux; il n'y a faulte de bien bonne compa-« gnye du pays, de parents et amys . . . »

Le même personnage, qui était propriétaire à Vuillafans, prétend que le vin de ce pays est « des meilleurs du monde.»

L'on cite, parmi les illustrations de Vuillafans le prédica-

(1) Antoine Perrenot, plus connu sous le nom de cardinal de Granvelle, né à Ornans près Besançon en 1517, fut tour à tour évêque d'Arras, archevêque de Malines, chancelier de Charles-Quint, conseiller de Philippe II d'Espagne, vice-roi de Naples, régent d'Espagne et archevêque élu de Besançon. Il mourut à Madrid le 21 Septembre 1586. C'était, disent les mémoires de l'époque, une personnalité de valeur et de séduction. Ses "*Papiers d'Etat*" ont été publiés en 1839, par les soins du gouvernement.

teur et théologien de renom Jean Henry qui fut évêque de Damas et nommé coadjuteur de Lyon.

Il mourut en 1574; une plaque de marbre dans l'église de Vuillafans rappelle son souvenir.

Balthasar Gérard, qui assassina Guillaume le Taciturne prince d'Orange, appartenait aussi à l'une des plus importantes familles du pays. On y voit encore sa maison.

Mgr Guillemin aimait à causer de Vuillafans, de sa vallée, de sa rivière la Loue (1), de ses collines hérissées de rochers ou de forteresses en ruines: « *Enfant de nos montagnes,* écrira-t-il, *j'aime à reporter ma pensée vers ces lieux que tant de fois j'ai parcourus dans mon enfance, et je leur dois d'autant plus le tribut de mon souvenir, que c'est en grande partie cette vie libre des champs qui m'a préparé à la vie des Missions, avec laquelle elle a tant de rapports.*

Salut donc une dernière fois à nos montagnes, à nos vallées, à nos rives si présentes à ma mémoire....»

Mais il aime surtout à rappeler le nom béni de ses parents, celui de sa mère en particulier qu'il idolâtrait.

Et le culte du fils pour la mère était bien mérité : « *Françoise-Simonne Bel,* a écrit Louis Veuillot, *était un de ces chênes des vieux temps dont aucune commotion ne pouvait ébranler les racines enfoncées dans les tranquilles profondeurs de la Foi...*»

Elle a traversé ce siècle malheureux et en a bravé les ébranlements, les terreurs et les épouvantes...

Se trouvant à Besançon, dans l'église Saint Pierre, au moment même où sur la place de cette église, la révolution exécutait plusieurs de ses victimes, elle brisa et foula aux pieds une statue de la liberté qu'adoraient les assassins...

Elle avait été le type énergique des vierges chrétiennes ; mariée à M. Raphaël Guillemin, elle devint le modèle des épouses.

Humble, modeste, laborieuse, attentive aux besoins des vieux parents de son mari, charitable à ses serviteurs, elle fut fidèle à toute l'étendue de ses devoirs.

Lorsque M. Guillemin mourut, lui laissant des enfants et d'assez grands biens, elle accrut ces biens et sut chrétiennement élever sa famille.

---

(1) " La rivière de ce nom, dit Gollut, est non seulement courante, mais furieuse et ravissante, prenant de sa rage le nom de " *louve* " qui lui convient fort proprement."

Auguste Demesmay a essayé de chanter les eaux mugissantes de la Loue :

" Aux rayons du matin, quand la cascade brille
" Des feux de l'arc-en-ciel, chaque goutte scintille.....
.....

Née le 17 Mai 1779, elle a vécu près d'un siècle. Elle est morte robustement...Avant de mourir elle put savoir que son fils était arrivé. (1)

Ce qu'il souffre encore, elle s'en réjouit dans le sein de Dieu, où les larmes d'ici-bas se changent en rayons et en couronnes pour de perpétuelles éternités." (2)

La famille Bel, très honorable dans le pays, ne comptait pas moins de trois prêtres, au moment de la Révolution.

L'un d'eux, l'abbé Jacques Bel était depuis longtemps curé de Vuillafans. Il était aidé dans l'administration de la paroisse par le capucin Luc Guillemin, gardien, avant la Révolution, du couvent de N. D. de Gray. Ce religieux avait dû, aux mauvais jours, se réfugier dans sa famille à Vuillafans où il vécut jusqu'à l'âge de 94 ans.

Et c'est ainsi que la collaboration des deux ecclésiastiques à l'œuvre commune des âmes, servit peut-être, en resserrant les liens d'amitié des deux familles, à cimenter l'union de Raphaël et de Françoise.

Ce mariage était d'autant mieux assorti, que la famille Guillemin ne le cédait en rien aux Bel, ni par la fortune qui était assez considérable, ni par les bonnes traditions.

Elle avait toujours fourni des prêtres à l'Eglise, et à l'Etat d'utiles citoyens.

Les Guillemin s'étaient succédé de père en fils, bien avant la Révolution, dans la charge de greffiers des Justices de Châteauneuf et de Vuillafans.

Chrétien de vieille roche et fort attaché aux traditions de famille, Raphaël Guillemin avait acquis l'estime et la confiance de ses concitoyens qui l'avaient élu maire; mais en 1830, il donna sa démission, motivée par son dégoût de la Révolution de Juillet.

Il mourut peu après, (3 novembre 1831) âgé de 54 ans, laissant à sa veuve six enfants dont notre héros fut le second.

II.

Né le 16 mars 1814 (3), il fut baptisé le lendemain, sous les noms de Philippe-François Zéphyrin: "*On n'a gardé*, dit l'abbé Trésoret, (4) *de ses premières années, d'autre souvenir*

(1) Allusion au dernier retour en Chine de Mgr Guillemin (1875).

(2) Journal l'"*Univers*", mai 1876.

(3) En plein temps d'invasion, au moment où, sauf Besançon, la Franche-Comté était entièrement occupée par les armées autrichiennes.

(4) L'abbé Zéphyrin Trésoret, neveu de Mgr Guillemin, est aujourd'hui le distingué curé de Ranc, dans le Doubs. Nous lui devons beaucoup de reconnaissance pour l'exquise amabilité qu'il a mise à nous livrer les archives de sa famille.

que celui de ses espièglerie, que chacun se raconte à l'envi, bien qu'elles ne soient pas souvent édifiantes.

Sa nature aurait pu l'entraîner loin, sans la fermeté de sa mère qui ne lui passait rien, et sans le martinet de l'oncle Luc, qui se faisait sentir.

Et, malgré ces incartades, la piété se faisait jour dans son âme. Aussi le curé, M. Beurey, l'avait-il pris en affection.

Il avait su distinguer dans cet enfant des qualités précieuses dont il favorisera le développement, tant par son amitié que par ses leçons.

Zéphyrin était son enfant de chœur le plus dévoué.

Quand il ne servait pas à l'autel, il aimait à se glisser dans les stalles et à occuper la place de M. le curé, ou celle de l'oncle Luc, prétextant qu'il priait là mieux qu'ailleurs.

Dès sa plus tendre enfance, il eut un attrait tout particulier pour la neuvaine de S. François Xavier qui se fait toujours avec solennité en Franche-Comté.

Sa mère, lui ayant dit qu'on obtenait tout ce qu'on demandait à ce saint pendant sa neuvaine, il se prit d'un beau zèle, et voulut faire cette neuvaine avec un soin tout particulier.

La cloche avait à peine annoncé le pieux exercice, qu'il accourait à l'église, et allait se blottir dans un coin pour n'être pas distrait.

Et que demandait-il donc avec tant de ferveur?

Lui-même l'a raconté plus tard dans un entretien familier avec les paroissiens de Vuillafans : il demandait qu'un jour, par l'intercession de l'apôtre des Indes, il pût avoir un beau petit cheval pour aller visiter la ville de Paris!...

Et, après avoir révélé aux fidèles ce secret de son enfance, l'évêque ajoutait : "Or, dites-moi, mes frères, n'ai-je pas été exaucé mille fois plus que je n'aurais osé l'espérer, quand on songe que ce petit enfant de Vuillafans était dès lors destiné à aller, non pas seulement à Paris, mais jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'un jour il serait appelé à rétablir le tombeau de S. François Xavier à l'endroit même où cet apôtre de l'Orient termina sa glorieuse carrière?..."

Il se prépara à la première communion avec beaucoup de bonne volonté, faisant de réels efforts pour dompter sa nature et corriger ses défauts.

Et de fait, à partir de ce moment, il s'opéra en lui quelques bons changements; et sa mère, qui jusque-là, désespérait de lui, comprit tout le parti qu'on tirerait de sa nature.

Elle songea à l'envoyer en pension, aussitôt qu'il aurait été confirmé.

Mgr de Villefrancon, étant venu visiter la paroisse de Vuil-

lafans, en 1825, ce fut de la main de ce prélat que Zéphyrin reçut (25 août) le sacrement de l'Esprit-Saint.

C'était, disait-on, la première fois qu'un archevêque de Besançon venait confirmer à Vuillafans.

Mgr Guillemin conserva toujours un vif souvenir de tant de grâces reçues dans son église natale; et dans les visites qu'il y fera plus tard, l'évêque-missionnaire s'y agenouillera comme un pèlerin..."

Enfin le voici au collège des P. P. Jésuites à Dôle. (Jura) Sa mère aurait pu l'envoyer au petit-séminaire d'Ornans qui est aux portes de Vuillafans; "*mais*, poursuit l'abbé Trésoret, *soit qu'elle ait voulu l'éloigner davantage, soit qu'elle ait désiré le confier à des maîtres plus habiles, elle résolut de le mettre chez les fils de St. Ignace.*"

Heureux, disons-le hautement, les parents, les maîtres et les élèves qui eurent et qui ont encore de nos jours, les uns, l'inspiration d'un choix si justifié, les seconds, la réputation d'éducateurs d'élite et enfin les derniers, la chance d'en bien profiter!

Zéphyrin ne profite pas toujours des leçons de ses maîtres. (1) Il est encore espiègle; mais on lui pardonne ses écarts d'autant plus vite, qu'il les avoue plus franchement.

D'ailleurs, il se range d'emblée parmi les meilleurs élèves, comme un esprit d'élite, alerte et décidé, qui voit clair dans les livres et qui répond aux questions de tout ordre avec goût, raison et imagination.

Mais ces commencements heureux, dont l'adolescent a droit de se réjouir avec les siens, vont être gâtés par la politique: une ordonnance royale du 16 juin 1826, supprime en France l'enseignement des Jésuites.

Les proscrits vont alors porter en Suisse, dans leur collège de Fribourg, le rayonnement de la science et de la Foi, et Zéphyrin quitte la France pour les y suivre, en compagnie d'autres jeunes gens des meilleures familles.

« Dans l'automne de 1830, *raconte le chevalier Pidoux*, le « Cardinal de Rohan, prince-archevêque de Besançon, s'étant ré- « fugié à Fribourg, désira un jour qu'on lui présentât les col- « légiens Comtois. Lorsque, selon l'usage, on lui eut amené « le plus sage, (l'histoire ne dit pas son nom) l'Eminence vou- « lut voir le plus dissipé.

« On lui présenta un frêle enfant de 16 ans, intelligence « d'élite, cœur d'or, mais nature ardente et primesautière qui « faisait le désespoir du préfet de discipline.

(1) Parmi les maîtres qui exercèrent sur l'élève Guillemin, la plus heureuse influence, il faut citer les P. P. Jantier et Lalande dont l'évêque gardera un souvenir attendri.

« C'était Zéphyrin Guillemin.

« Avec son admirable faculté de discernement, Mgr de Ro-
« han fut frappé de l'extérieur du «petit indiscipliné».

« Il retint l'écolier durant plus d'une demi-heure, puis con-
« clut par cette annonce, de son avenir: «Prêtre et missionnaire».

III

Cette parole qui semblait à beaucoup une dérision, fait sur l'âme de Zéphyrin une impression si profonde, que, dès ce jour, poursuivant ses études avec plus d'ardeur que jamais, il obtient des succès marqués, et se prépare en silence au rôle d'honneur qu'on lui a prédit.

Et ses succès scolaires ne lui font point oublier les règles de cette modestie chrétienne dont sa mère lui conseillait toujours l'exercice.

« Dailleurs, *écrit-il lui-même,* son but n'est pas d'atteindre,
« par la culture des lettres et des sciences, une situation bril-
« lante; il ne sera ni politicien, ni avocat, ni médecin, ni sol-
« dat; il méprise le monde; il le quittera, il sera prêtre».

Et il fait part à sa digne mère de sa résolution, dans une lettre datée de Fribourg, le 8 août 1835.

La voici intégralement:

Ma bien chère maman.

"*Dieu soit béni, et vous le bénirez avec moi! Voici la dernière lettre que je vous écris à la fin de mes classes; et c'est en même temps celle qui vous causera, je l'espère, le plus de joie, en vous apprenant l'heureuse issue qui va les couronner.*

Si je ne connaissais vos sentiments, chère maman, peut-être serait-il nécessaire de m'exprimer avec plus de réserve; mais en ai-je besoin, pour apprendre à une mère aussi chrétienne la résolution que Dieu m'a inspirée, celle de me consacrer à sa gloire et au salut des âmes dans l'état ecclésiastique.

Oui, au lieu de la tristesse et de l'inquiétude, que de telles nouvelles portent souvent dans l'âme des parents, je vous vois tresssaillir de joie et remercier Dieu de vous avoir donné un enfant qu'il veut bien associer au saint ministère de son Fils.

Il appelle qui Il lui plaît; remercions-le de ce qu'il a abaissé les yeux de sa bonté sur notre famille, pour y conserver des membres consacres tout entiers à son service.

Et vraiment, s'il y a de l'honneur pour moi dans une vocation si élevée, vous la partagez avec moi, chère maman;

vous lui faites vous-même un sacrifice qui répugne souvent à la nature, et qui lui est par là même, plus agréable.

Eh bien, qu'il soit de notre part, entier, sans réserve et sans retour; Dieu le bénira, et il le bénira d'autant plus, que ce sont des prémices que nous lui consacrons...

Le monde en pensera autrement; mais je laisse le monde de côté avec ses préventions, ses railleries qui n'attaquent que les choses qu'il ignore ou qu'il est porté à blâmer, parce qu'il ne saurait les imiter...

Eulalie partagera votre joie et la mienne; c'est la seule à qui je veux communiquer mon projet; son affection pour moi demande de ma part cet acte de confiance; mon oncle a aussi des droits bien acquis à mon amour; mais, en leur communiquant ma résolution sous le secret, priez-les de s'unir à vous et à moi pour remercier Dieu de la grande grâce qu'il m'accorde.

C'est la Foi qui l'élève à mes yeux; que la Foi proportionne aussi notre reconnaissance, autant qu'il est possible, à la grandeur de cette grâce.

Au revoir, ma chère maman; je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous vous décidez à venir me chercher, je crois qu'il faut partir le 15 de ce mois; si vous voulez envoyer Justin jusqu'à Iverdun, je désire qu'il se trouve là le 19 à midi et nous irons, le même jour, d'ici à Jougne.

Votre affectionné fils

Zéphyrin Guillemin.

Mme Guillemin était trop chrétienne pour faire la moindre opposition à la détermination de son fils.

Celui-ci entra donc au grand séminaire de Besançon à l'automne de 1835.

Tout d'abord ses allures un peu vives le mirent en suspicion auprès de certains directeurs; mais bientôt les mêmes furent conquis par la sincérité de sa piété, la franchise de son caractère et par ses succès.

Son directeur spirituel M. Brocard, l'ayant bien compris, en fit un séminariste modèle et le conduisit degré par degré jusqu'à la prêtrise qu'il reçut le 8 septembre 1839.

Il se trouvait, ce jour-là, si faible de santé, qu'il « demandait à Dieu la faveur de pouvoir dire encore trois fois la « sainte Messe avant de mourir.»

Il souffrait alors de palpitations; mais, soit que la fin des études l'ait dégagé pour un temps du travail, soit que l'affection des siens lui ait dilaté le cœur, il ne parut bientôt plus rien d'anormal dans cet organe maître de la vie.

Au fond, ces mouvements extravagants du cœur n'étaient que les sursauts d'impatience d'une âme captive, les premiers battements d'ailes de cet aiglon divin pour s'échapper du nid.

Et l'on s'étonnera peut-être qu'une âme aussi ardente que celle de l'abbé Guillemin, n'ait pu alors, d'un seul bond, prendre possession de ce vaste ciel d'Orient où ses désirs l'emporteront neuf ans plus tard.

Il était jeune, zélé, tout plein de ce feu sacré qui dévorait à ses côtés, nombre de ses condisciples ou de ses amis dont le départ pour les Missions lui semblait logique autant que généreux.

C'était l'époque où les Gauthier, (1) les Ponsot, (2) les Bigandet (3) et autres Comtois de marque, s'élançaient dans l'arène apostolique où fumait encore le sang des aînés Gagelin et Marchand.

C'était l'année même où le saint évêque de Colombie (4) dont l'amitié honorera demain son futur collègue de Canton, se faisait à travers la France le Pierre l'Ermite de l'apostolat.

L'abbé Guillemin le vit, l'entendit et le comprit; mais l'enthousiasme qu'il sut lui emprunter, ne servit qu'à le confirmer davantage dans l'idée qu'un apôtre ne s'improvise pas, et que les affaires de Dieu doivent parfois mûrir à point.

Un pressentiment secret lui dictait des mesures de précaution contre lui-même et lui faisait ajourner un sacrifice dont sa foi souhaitait l'accomplissement, mais que sa froide raison envisageait sereinement.

Il croyait à l'heure de Dieu, et l'attendait sans nervosité, comme un poète attend l'inspiration sous la feuillée; mais avec cette différence que le Dieu qui l'inspirera étant le vrai, ne lui fera jamais défaut.

Il y a dans l'histoire de sa vocation aux Gentils un caractère mystérieux de psychologie qui nous échapperait, si nous ne savions la belle part qu'y prit la Providence.

La suite de cette histoire en fournira les preuves abondamment et le lecteur chrétien y puisera de nouveaux motifs de Foi en Celui qui dispose «suavement et fortement» des cœurs de tous les hommes.

IV.

Quoi qu'il en soit, l'abbé Guillemin, nommé vicaire à la Métropole de Besançon, va s'initier d'abord, dans sa patrie, au ministère des âmes, avant que s'ouvre pour lui cette rude

(1) Vicaire apostolique du TonKin Méridional
(2) Vicaire apostolique du Yun-nan
(3) Vicaire apostolique de la Birmanie méridionale.
(4) Mgr Vérolles vicaire apostolique de Mandchourie

carrière apostolique où il s'élancera de «toute son âme», demain.

Il y débute avec plein succès.

Et le bien qu'il opère dans la paroisse, est le fruit de son zèle éclairé, autant que de son savoir-faire.

Doué d'un tact parfait, joignant à la distinction de ses manières, un verbe original et insinuant, il conquiert de suite la confiance et l'estime des fidèles, la sympathie même des indifférents.

Il sait d'ailleurs concilier tous ses devoirs avec les mœurs de la société contemporaine, et sans heurter les idées nouvelles, se tenir à égale distance des opinions en conflit.

La politique de la «paix à tout prix», laissant alors aux classes bourgeoises le temps de causer, il eût été facile au jeune vicaire, de capter l'attention publique en prenant part aux querelles du jour.

Plusieurs de ses confrères ne lui en donnaient-ils pas l'exemple, en suivant à l'aveuglette le mouvement libéral où l'Eglise de France «cherchait alors sa position idéale.»?

«Cette position, *a écrit Mgr Baunard*, l'Eglise l'avait prise « dans l'acceptation loyale des institutions au milieu desquel- « les elle allait défendre son vieux droit au nom de la jeune « liberté.»

M. Guillemin ne voguera pas sur le courant qui peut l'entraîner; il le côtoiera simplement.

Une sœur de son père habitait Besançon; elle était mariée au docteur Flagey, qui accueillait dans sa demeure l'élite de la cité.

Et c'est dans ce milieu intellectuel et familial à la fois, que le jeune prêtre aura l'occasion d'exercer sans tapage, mais avec fruit, une influence personnelle de premier plan.

Il est l'âme de ces réunions où le gai savoir autant que l'esprit vont de pair avec la franchise et la dignité.

Il y donne toujours la note juste au moment où la verve caustique des interlocuteurs menace parfois d'égarer les questions, et il réussit à faire de ce salon provincial, une de ces *redoutes* d'attraction politico-religieuse dont la bourgeoisie Comtoise était friante.

C'était pour l'abbé Guillemin l'occasion d'y parfaire encore son apprentissage du monde et d'y aiguiser à son contact, ce sentiment des convenances et cette psychologie des relations sociales qui firent de lui plus tard, un des hommes les plus séduisants et les plus polis de son temps.

Son ministère à la Métropole ne pouvait que gagner à ce contact avec l'élément séculier, en raison directe du parfait accord de sa conduite avec les principes, et de l'influence

heureuse que son zèle discret faisait rayonner autour de lui. Il y était aimé profondément.

Aussi bien n'y eut-il qu'une voix, celle du regret, lors qu'on apprit un jour son transfert à l'archevêché, en qualité de secrétaire. C'était à la fin de 1845.

Mgr Mathieu n'avait pu résister à l'attraction qu'exerçait sur lui « ce grand jeune homme sec qui prêchait si bien» aux grandes solennités; et, comme il lui savait aussi une belle main, de l'esprit et du bon sens, il l'attela au char où s'essoufflait déjà l'abbé Ruchstuhl. (1)

La besogne était rude, car l'on sait que le fougueux archevêque mettait de l'ordre dans l'administration, et ne laissait rien à l'aventure; c'était aussi un César fécond, dictant sans relâche et dictant bien ou mal.

Et les documents s'amoncelaient sur le bureau des secrétaires, comme autant d'écheveaux à démêler; et les jours ne suffisaient pas pour ce travail de toilette toujours perfectible de la forme et du fond: on y employait souvent les nuits. (2)

C'est depuis cette époque, pensons-nous, que le futur évêque de Canton, prendra l'habitude de veiller très tard, et d'aggraver ainsi l'espèce de neurasthénie dont il souffrit à la fin.

La situation d'un secrétaire d'évêque, nous le savons par expérience, n'a rien d'alléchant pour un esprit tant soit peu indépendant.

Il lui sera toujours dangereux, comme à Gil Blas de Santillane, d'oser corriger des « homélies que le Seigneur bénit, » et de souligner la décadence intellectuelle de son « Archevêque de Grenade. »

Mgr Mathieu de Besançon fut-il jamais *décadent?* nous pensons que non; mais combien regrettons-nous de n'avoir rien pu trouver dans la correspondance de son secrétaire qui nous mette au courant de ses rapports avec le prélat! (3).

Ce silence ne doit pas, en tout cas, induire le lecteur en erreur, en lui suggérant une comparaison entre prélats et secrétaires en question. Cette comparaison ne peut même pas s'établir.

Car le métropolitain de la Franche-Comté était, au temps de Zéphyrin, d'un âge et d'un esprit trop robustes pour promettre « une bonne place dans son testament, » à son secrétaire; et ce dernier d'ailleurs, moins bavard que son collègue Gil Blas, ne fut point « congédié par dépit! » (4).

(1) Plus tard vicaire général de Besançon.
(2) M. Guillemin passa près de 3 ans au secrétariat de l'archevêché.
(3) Certaines lettres de Mgr Guillemin attestent pourtant que ses relations avec l'archevêque persistèrent toujours affectueuses plus tard.
(4) Voir Le Sage dans *Gil Blas*.

Quoi qu'il en soit, le rôle de M. Guillemin auprès de son supérieur servit encore à le faire estimer bien davantage, et à révéler au clergé toute sa souplesse intellectuelle et ses grandes qualités de cœur.

Ses services furent d'autant plus appréciés, qu'il savait les rendre avec grâce et promptitude, obligeant tout le monde et à toute heure, sans la moindre apparence d'énervement ou d'impatience.

Il était l'activité personnifiée.

Et malgré qu'il pliât sous le faix redoutable de tant d'occupations, il trouvait encore le temps de distraire son entourage par le pétillement de son esprit toujours en éveil.
Sa verve intarissable et ses saillies en faisaient la coqueluche de ces Messieurs du Chapitre qui s'arrêtaient dans l'antichambre du palais, pour aller aspirer chez « Zéphyrin » leur dernière prise de tabac, avant d'affronter le « grand juriste » Mathieu.

Nous n'insisterons pas davantage sur le double rôle de l'abbé Guillemin à la Métropole, comme vicaire et secrétaire. Les détails nous manquent d'ailleurs sur cette époque de sa vie (1839-1848); mais, le peu que l'on en sait, suffit déjà à *découvrir* celui que Dieu destinait à la Chine.

Les fonctions qu'il venait de remplir auprès des âmes d'abord, auprès de l'archevêque ensuite, avaient décuplé ses moyens, activé ses énergies et mis au point chacune des pièces de cette nature supérieure, désormais libre de s'échapper vers le centre de son rayonnement.

En nous excusant d'avoir si mal esquissé la jeunesse de notre héros, le lecteur comprendra qu'il nous tarde de le voir aborder au même rivage où nous l'avons suivi, et où nous sommes encore témoin de son ouvrage.

Quand l'aigle ou l'avion se préparent à gagner les hauteurs, le témoin qui les observe, ne prend un réel intérêt qu'au moment où enfin, détachés du pic ou du vallon, ils évoluent dans l'infini des cieux!

Chapitre II.

I - Son départ à Paris, rue du Bac, 128.
II - Destiné au Suichuen (Chine), départ de Londres.
III - Première lettre à sa mère.
IV - Seconde lettre datée de Rio-Janeiro.
V - Coup de théâtre: changement de destination pour Canton.

1848 — 1849.

I.

Ce n'est qu'en 1846 que se découvrent les aspirations de M. Guillemin pour les missions étrangères. Alors qu'en qualité de secrétaire, il accompagnait Mgr Mathieu dans les tournées de confirmation, il écrivait dans son journal intime, à la date du 31 mai, cette prière à la Sainte Vierge: « *Je m'engage, ô Marie, à vous faire une offrande que vous voudrez bien présenter vous-même à votre Divin Fils: c'est celle de tout moi-même, pour être employé au salut des âmes dans les pays de l'idolâtrie! Quel bonheur pour moi, si j'étais jamais destiné à devenir un vase d'élection pour porter le nom de Jésus jusqu'aux extrémites de la terre.....*

Il me manque un peu plus de santé; obtenez-la-moi assez forte pour cela, et ensuite envoyez-moi!... »

Dans un billet qu'il adresse le 26 août de l'année suivante (1847) à sa cousine Joséphine Flagey, il s'ouvre encore plus catégoriquement sur « le sacrifice qu'il va faire. »

Archevêché de Besançon

26 août 1847

Ma chère Joséphine

Je reviens de Vuillafans; sans cela, je ne t'aurais pas fait attendre si longtemps une réponse à ta bonne lettre qui m'a consolé et encouragé; quoique le sacrifice que je vais faire, soit bien libre et bien arrêté de ma part, il n'en est pas moins pénible à mon cœur; mais quand je vois qu'on partage ma peine et qu'en même temps, on reste soumis, cette vue m'encourage et me donne de nouvelles forces. Continue à m'écrire de la manière dont tu l'as fait dans ta dernière lettre, mais surtout ne m'oublie pas auprès de N. S. et de sa Sainte Mère; je compte en ce moment sur tes prières et l'affection dont tu m'as toujours donné des preuves si touchantes et que je n'oublierai jamais.

J'avais déjà écrit quelque chose de mes projets à Maman;

mais quand je lui en ai parlé et qu'elle a vu que c'était bien sincèrement, de grosses larmes sont sorties de ses yeux; elle n'a rien pu prendre de tout le jour et elle me répétait sans cesse, que si je voulais attendre sa mort pour partir, je n'attendrais pas longtemps, qu'alors je serais entièrement libre. Tu peux comprendre combien tout cela était déchirant pour moi.

Cependant à la fin du jour, nous nous sommes mis à table, et nous avons un peu mangé, en faisant diversion à notre douleur commune par les différentes choses dont nous nous entretenions. Eulalie m'a paru avoir pris le dessus; le bon Joseph, dont le cœur est si aimant, quoiqu'il ne le fasse pas toujours paraître, disait qu'il fallait tout quitter et qu'il viendrait volontiers avec moi. Il s'est un peu remis, lorsqu'il a vu avec quelle facilité on pouvait revenir de ces pays lointains, et qu'il pourrait encore me revoir. Pour moi, je prenais part à leur douleur et je demandais à Dieu que, puisqu'il avait bien voulu m'inspirer le désir de me consacrer aux travaux des missions étrangères, il voulût bien encore me soutenir dans ma résolution. Demande-lui pour moi cette grâce, afin que je sois fidèle et que tout se passe selon la très sainte et très aimable volonté de Dieu.

Je te serais reconnaissant, si tu voulais bien prévenir ma tante de mes dispositions, tu le feras mieux que moi et en même temps tu m'éviteras un autre moment de douleur, mais fais-le de manière à ménager autant que possible, sa sensibilité.

Dis-lui que je t'ai parlé des Missions, que je parais y songer et que tu ne serais pas surprise de me voir partir un jour. Cette manière un peu indécise la préparera insensiblement à une ouverture plus prononcée et n'aura pas pour elle l'inconvénient d'une nouvelle qui vient accabler tout à coup. Tu pourrais aussi en dire un mot à mon oncle, en prenant les mêmes ménagements et plus tard, nous lui dirons franchement la chose telle qu'elle est.

Je voudrais bien que le Bon Dieu me ménageât toutes les épreuves; mais s'il faut en passer par là, avant que la dernière séparation se fasse, je lui dirai aussi: fiat voluntas tua.

Je pense que tu n'as pas oublié de me recommander aujourd'hui à S. Zéphyrin, mon Patron; je tâcherai de te payer avec usure tous tes bons soins, en priant aussi pour toi, quand je serai au milieu de ma Mission.

Au revoir, ma chère Joséphine; je t'embrasse de tout mon cœur et suis pour la vie, ton affectionné cousin

Guillemin.

Il ressort du premier aveu, que le mauvais état de sa santé aurait entravé l'exécution de ses projets d'apostolat; mais cette raison qui paraît solide, lui servait de prétexte plutôt que d'excuse devant sa conscience, pour différer son départ.

Il lui fallait en outre, comme on le constate par la lettre précédente, user de ménagements pour adoucir à sa mère l'âpreté de la séparation.

Car, bien que cette digne veuve fût assez forte pour résister aux émotions pénibles de voir lui échapper le meilleur de ses fils, ce dernier l'aimait trop, pour l'isoler subitement au pied de la Croix. Et nous savons que l'abbé mit tout en œuvre pour qu'au moment décisif, la résignation de la mère fût au niveau du sacrifice de son fils.

Enfin il arrive à Paris au commencement de mai 1848, (1) et frappe à la porte du Séminaire de la rue du Bac.

Le 15 mai, il écrit à Joséphine: « *Te dirai-je combien j'ai été réjoui, en entrant, de trouver là une trentaine de jeunes abbés, qui venaient me demander la permission de m'embrasser, m'offrir leurs petits services, m'entretenir de mon pays, de ma position ancienne, comme s'ils eussent voulu par ces soins empressés, faire diversion à la peine qu'on éprouve naturellement à la suite d'un pareil changement et me transporter par la pensée, au milieu des objets si chers que je venais de quitter.....* »

Le séjour de M. Guillemin au Séminaire sera de courte durée, puisque sa *probation* s'y terminera au mois d'Août de la même année (1848).

Aussi bien, nous n'insisterons pas sur les détails de sa vie de séminariste, dans un milieu dont il a été dit tant de choses par les historiographes.

Ce serait abuser de la facilité d'en écrire, pour y avoir nous-même passé quatre ans, que de reproduire ici les apologies classiques de ce Séminaire, de ses directeurs, de sa *salle des Martyrs,* et de peindre l'enthousiasme qu'y suscite la vue de tant de reliques d'héroïsme.

Nous renvoyons donc le lecteur avide de sensations hardies, aux ouvrages qui contiennent les descriptions dithyrambiques de ce nouveau cénacle apostolique. (2)

L'aspirant-missionnaire Guillemin avait le cœur trop haut et l'âme trop sensible, pour rester froid devant ce foyer de la Foi et de la Charité.

Il y passe ses quatre mois « à examiner, *dit-il,* dans la prière, le silence et l'étude, ce que Dieu demande de lui. »

---

(1) Exactement le 5 mai.

(2) Notamment : Un " chevalier-apôtre " par Drochon ; " Mgr Faurie " par Castaing ; " Vie et correspondance " du Bienheureux Théophane Vénard ; " Vie de M. Néron par Chère.

Entre temps, sa curiosité toujours en éveil, le pousse à visiter les monuments sacrés et profanes de la Ville-Lumière, et il tire de ces inspections une foule de remarques et de renseignements précieux qui porteront leurs fruits plus tard, quand, évêque de Canton, il s'absorbera dans les construct ons.

Le climat de la capitale lui est favorable: sa santé s'y fortifie et il n'éprouve plus de palpitations.

Il semblait que pour ce prêtre envahi d'idéal et de vastes pensées, ce grand Paris, dont, tout petit, la vision le hantait, fût devenu l'Eden de ses désirs, le séjour Elyséen d'où son cœur impatient allait bientôt, moteur divin, l'enlever pour les régions de l'aurore.

Il savait pourtant que Paris n'était pour lui qu'un lieu de passeage; il ne pouvait donc guère en écouter les voix que d'une oreille distraite, tel un oiseau perché très haut sur un torrent.

Or Paris griondait alors comme un torrent. (23-26 Juin 1848). L'on y voyast triompher l'émeute et tomber aux barricades, pendant trois jours, d'honnêtes citoyens. (1)

La poussée démocratique, non contente d'avoir abattu la monarchie de Juillet, avait tenté son suprême assaut contre l'ordre public. Elle devait céder à la force.

Et Cavaignac l'ayant brisée, nous préparait alors, comme on le sait, l'avènement d'une «république une et indivisible» mais hélas précaire, bien qu'elle se fût constituée «en présence de Dieu et au nom du peuple francais»!...

M. Guillemin, dont le père avait été légitimiste, et qui fut lui-même, toute sa vie, partisan déclaré d'un régime d'ordre et d'autorité, dut être médiocrement édifié des allures libertaires de la nouveau-née.

Quelques jours après l'émeute, il vit passer, dans les mêmes rues qu'avait attiédies le sang du peuple et des bourgeois, le convoi funèbre de M. de Chateaubriand.

Le grand René, déçu lui aussi, avait *fermé les yeux* (4 Juillet) devant «les perspectives sombres du lendemain».

Et les funérailles de ce serviteur de la Restauration, furent celles des deux monarchies: «*J'ai salué,* relate Zéphyrin, *le cerueil de ce génie qui disparaît à l'heure où semble crouler tout ce que sa plume a édifié et attaqué*».

II

Mais déjà pour celui qui traçait ces lignes, avait sonné aussi l'heure du départ: M. Guillemin venait de recevoir sa

(1) Parmi eux citons Mgr Affre et le général Bréa.

feuille de route pour la Chine: «*Lorsque vous quittiez Vuillafans*, écrit-il le 23 Juillet 1848, *pour revenir à Delay, je recevais ma destination pour la Chine,* (1) *et le lendemain, on me faisait savoir que mon départ desormais ne pourrait être différé. Il est en effet fixé au 5 ou 7 du mois prochain. Nous partirons de Paris au nombre de six missionnaires, et nous nous dirigerons d'abord sur Londres où un raisseau nous portera en Chine*».

Le 1er août, il fait part à Joséphine Flagey du plaisir qu'il a eu de revoir sa mère: «*J'ai eu une bien grande satisfaction de voir maman, Eulalie et mes frères... Maman me paraît plus résignée que je n'aurais osé l'espérer. Elle a fait heureusement le voyage, et loge à quelques pas du Séminaire; je puis de la sorte la voir souvent, pas encore aussi souvent qu'elle le désirerait... Elle vient de partir en ce moment pour visiter le Jardin des Plantes, tandis que je me suis retiré pour faire mes préparatifs et causer un peu avec toi. Demain, nous irons ensemble à Versailles; les autres jours seront remplis par d'autres courses, et puis viendra enfin le jour de la séparation*»...

Il ne part de la capitale que le 9 août, en compagnie de cinq autres missionnaires: M.M. Charbonnier, (2) Tapie, Franclet, Néron (3) et Mihières.

Au moment de son départ, plusieurs personnes lui ayant demandé de conserver quelques rapports avec lui, il songe à former une petite association de prières et d'aumônes.

Il acceptera volontiers ce qu'on voudra bien lui envoyer dans l'intérêt de sa Mission, mais il ne veut «que du beau», car, *ajoute-t-il,* «les Chinois sont difficiles, et n'apprécient que ce qui est bien».

De son côté, il s'engage à dire la sainte Messe tous les samedis pour ces personnes, en leur envoyant une image ou une médaille bénite de sa main.

La traversée de Dieppe en Angleterre lui cause «l'horrible mal de mer»; et dès son arrivée à Londres à 10 heures du soir, «il est hébergé avec ses confrères par une famille protestante, avec toutes les attentions qu'on pourrait attendre des meilleurs catholiques».

Il visite Londres en habit ecclésiastique, en s'attirant des marques de respect de la part des catholiques anglais qui le reconnaissent pour un prêtre romain, et viennent, dans la rue, lui demander sa bénédiction et « prendre les franges de sa ceinture pour les baiser ».

Le 16 août, à midi, il s'embarque.

---

(1) Exactement pour la Mission du Su-tchuen, province chinoise avoisinant le Thibet; elle était alors administrée par Mgr Pérocheau, évêque de Maxula.

(2) Devenu depuis vicaire apostolique de Cochinchine Orientale

(3) Martyrisé au Tonkin et proclamé Bienheureux en 1900

Le lendemain il écrit à sa mère un dernier adieu et confie sa lettre au pilote qui va rentrer à Londres après l'avoir conduit en pleine mer.

Le bateau qu'il monte s'appelle le « *Land o' Calkes* ».

L'équipage tout entier est protestant, mais le capitaine « tient à se montrer agréable aux missionnaires ».

Ils seront seuls à son bord et chacun aura sa cabine.

Une chambre plus spacieuse servira d'oratoire à la communauté; on la décorera d'une croix au-dessous de laquelle seront appendues les images du Bon Pasteur et de la Mère de Dieu.

Le capitaine leur offre même son grand salon pour les dimanches et les jours de fête; il assistera volontiers ces jours-là, avec son équipage, aux cérémonies du culte catholique.

Mais ne résistons pas au plaisir de laisser notre cher missionnaire raconter lui-même quelques détails de sa longue navigation.

L'intérêt du récit en sera d'autant plus soutenu qu'on trouvera dans ces pages du voyageur, tout le charme de sa diction et la délicatesse de ses sentiments.

III

Sur mer, le 6 Octobre 1848.

Ma bien tendre et chère mère,

« Voilà bientôt deux mois que nous sommes en mer, sans avoir pu trouver l'occasion de vous faire parvenir de nos nouvelles .....

« Tandis que nous étions sur la Tamise, notre traversée était fort calme, mais une fois au large, nous avons ressenti les atteintes du mal de mer, mal dont on souffre étrangement.

« Un jour, fatigué d'être au lit, je m'avançais péniblement vers le pont, lorsque je rencontre un de ces Messieurs à qui je demande l'heure. Quel est mon étonnement, lorsque au lieu de m'annoncer 4 ou 5 heures du soir, comme je m'y attendais, je l'entends me dire qu'il est 10 heures du matin! En ce moment, je pensais ne pouvoir jamais arriver à la fin de la journée.

« Cependant, ce jour a passé, plusieurs ont passé depuis, et j'ai compris que douleurs et plaisirs n'ont ici-bas qu'un temps....

« Mais hélas, il y avait bientôt huit jours que mon mal durait, sans aucun soulagement.

« Je sentais le besoin de prendre quelque chose.

« A défaut de nos fruits de France, je désirais un peu de glace, qui me paraissait la chose la plus capable de me soulager.....

« Mais comment exprimer cette demande? Personne sur le navire ne comprenait le français; et mes compagnons de voyage, sans être aussi malades que moi, étaient assez occupés, à l'écart, de leurs propres souffrances.

« Enfin, après bien des signes pour me faire comprendre, je vois arriver auprès de ma couche un nègre que je n'avais pas encore vu, et que l'on m'amenait comme truchéman.

« Cet homme aux cheveux crépus, était le seul de l'équipage qui sût un peu de français et qui fût catholique.

« En bon physicien, je lui dis de me remplir une bouteille d'eau, de l'envelopper d'un linge trempé dans la mer, puis de l'exposer sur les cordages, à l'endroit où le vent soufflait avec le plus de violence.

« En moins d'une heure, j'obtins sinon de la glace, du moins une eau très froide, dont je bus à longs traits et dont j'éprouvai à l'instant les heureux effets.

« Le capitaine voyant mon goût pour ce liquide froid, vint un jour m'offrir une pomme. Elle était verte, mais son âpreté qui m'aurait révolté en tout autre temps, était quelque chose de savoureux.....

« J'avais pour compagnon de mes douleurs, le plus fort sans contredit de la bande, un bon et excellent Provençal qui, malgré sa constitution herculéenne, n'avait pu échapper au mal de mer. (1)

« Comme plus malade que moi ou se plaignant davantage, je lui prodiguais mes soins; il buvait de mon eau, mangeait les pommes du capitaine et suivait en tout mon régime dont il vantait la bonne recette.

« Me trouvant un jour avec lui à côté d'une volière où des poules s'évertuaient au soleil, je lui demandai si comme le renard malade, il ne serait pas content d'en croquer une; j'ajoutais au surplus que le bouillon de poulet était prescrit dans les faiblesses d'estomac par les plus fameux docteurs de la Faculté.

« Ma proposition qui n'était qu'une simple plaisanterie, plut tant, qu'il la mit de suite à exécution.

« Le bouillon dura deux jours; la chétive pécore fut déchiquetée pièce par pièce, et Dieu bénit si bien notre gourmandise, que, dès ce moment, nous avons pu venir nous asseoir à la même table que nos confrères.....

« L'on n'éprouve, dit-on, jamais le mal de mer, sans que la

(1) Il s'agit ici ou de M. Charbonnier du diocèse de Digne, ou de M. Mihières du diocèse d'Aix, mort supérieur de la Mission du Kouang-Si, le 16 Octobre 1871.

santé ensuite ne s'en trouve mieux; la poitrine, l'estomac se fortifient, et il n'est pas rare de voir de chétives santés, après une longue traversée, prendre une force et un développement dont on les avait jugées d'abord incapables.....

« Après vous avoir, chère mère, parlé de mes maux, il est juste aussi que je vous dise quelque chose des jours plus heureux qui les ont suivis.

« Nous nous levons à la pointe du jour; mais la fatigue que j'éprouve, m'excuse de remettre parfois ce lever à plus tard. Nous allons ensuite sur le pont faire notre prière et méditer.

« C'est le moment où le soleil sortant de l'abîme s'élève vers le Ciel: nous faisons monter aussi notre prière à Dieu pour qu'Il bénisse la journée.

« Si l'horizon est pur et que l'aurore s'annonce comme dans nos prairies par un air frais, c'est la marque d'une belle matinée. Alors, tous ensemble, nous préparons l'oratoire où doit se dire la Messe.....

« Il semble que le sacrifice de nos autels, déjà si touchant par lui-même, prenne à bord du vaisseau quelque chose de plus solennel encore. L'on sent que Celui qui descend au milieu de nous est le même que Celui qui commande à l'Océan, que c'est Lui qui en a posé les fondements et qui en règle encore les mouvements, comme il Lui plaît. La foi s'élève, on est heureux d'avoir avec soi le maître du monde; et si parfois, à la vue des vagues qui montent et qui menacent de nous engloutir, on était tenté de s'abandonner à la frayeur, on croirait encore entendre sortir de sa bouche la parole du Christ aux apôtres: « Hommes de peu de foi, que craignez-vous » !....

« Après le dîner, vient la récréation qui se compose indifféremment de tous les objets qui se présentent à nous.

« On comprend qu'en parcourant un monde aussi nouveau pour nous, nous rencontrions à chaque instant, mille choses curieuses aussi capables de récréer que d'instruire.

« Ainsi, il n'est presque pas de jour où nous ne voyions arriver à notre bord quelque oiseau fatigué qui vient demander l'hospitalité, comme le roitelet, le pigeon, l'hirondelle. Nous les recevons avec tout l'empressement dû à de pauvres exilés qui ne peuvent trouver d'asile qu'auprès de nous; mais tous nos soins ne sauraient leur rendre les forces qu'ils ont perdues.

« Ils sont tellement épuisés, qu'après un jour ou deux, ils périssent de fatigue, peut-être de regret!....

« D'autres fois, ce sont des marsouins qui, pendant deux ou trois lieues, accompagnent notre vaisseau, s'avançant toujours de front comme nos chevaux d'équipage et s'élançant hors de l'eau, comme les monstres que Fénelon dans son «Télémaque» nous représente suivant le char d'Amphitrite.

« Demain, c'est une baleine dont on entend au loin le ronflement, et dont le dos, pareil à une barque renversée, s'élève au-dessus des flots.....

« En voyant ces gros poissons se jouer chaque jour à côté de nous, le désir nous vint d'en prendre quelques-uns.

« François, notre bon nègre me disait toujours: «*Quand vous être guéri, moi vous faire* prendre beaucoup de poissons!».

« Il m'apporte donc un hameçon en me disant de le placer de suite, car nous prendrions certainement quelque chose. Effectivement, un matelot accourant près de nous, s'écriait: «Shark! shark!. .

« C'était un requin, facile à reconnaître à ses larges dimensions, et surtout au petit poisson bariolé qui nageait au-dessus de lui, et qui, suivant les naturalistes, sert de pilote au requin.

« Il pouvait avoir 7 à 8 pieds de long et peser environ 200 livres. Notre joie était celle d'un jeune chasseur qui dès son début, aperçoit une capture inespérée dans ses filets; mais nous n'avons pu jouir du fruit de notre victoire. Lorsque nous faisons effort, pour retirer notre proie de l'eau, le monstre se sentant pris, s'élance sur la corde qu'il tranche d'un coup de dent et retourne au sein des eaux dont il est la terreur.

« On dit que le requin est si vorace, qu'après avoir été pris et relâché deux ou trois fois, il revient encore à l'hameçon qui lui présente une nouvelle proie. Mais, j'aime mieux croire pour l'honneur du nôtre, qu'il «jura tout confus qu'on ne l'y prendrait plus».

« Parmi les oiseaux aquatiques que nous rencontrons le plus souvent, se trouvent le cormoran et l'hirondelle de mer. Cette dernière, en tout semblable à nos hirondelles de terre, est admirable par sa familiarité.

« Lorsqu'on lui fait signe, comme pour lui jeter quelque chose, elle accourt, pose délicatement ses petits pieds velus sur la surface de l'eau, saisit sa proie qu'elle mange avidement et revient d'un vol rapide comme pour dire: j'ai fini.

« Ce qui la rend plus intéressante encore, c'est qu'après avoir fait connaissance d'un navire, elle le suit pendant 1000 et 1500 lieues, jusqu'à ce qu'elle arrive aux confins des climats qui lui sont assignés par la nature.

« Elles sont ordinairement par troupes de 7 ou 8. L'une d'elles qui a été prise par un matelot, suit depuis 5 jours notre vaisseau, portant à la patte le petit ruban rouge qu'on lui a attaché.

« Quand ces filles du Ciel nous quitteront au-delà du Cap de Bonne-Espérance, nous verrons arriver à leur place l'albatros au plumage élégant, à l'envergure de 15 à 17 pieds.

« Aussi familier que l'hirondelle, il s'approche facilement du vaisseau, saisit avidement ce qu'on lui jette; mais, malheureusement pour lui, sa grandeur et sa beauté sont trop souvent cause qu'on le retient prisonnier, et qu'on l'envoie meubler quelqu'un de nos muséums dont il devient l'ornement....

« A mesure que nous approchons de l'équateur, nous apercevons de nouvelles curiosités.

« C'est d'abord une lumière plus pure, un ciel d'un azur plus éclatant; l'eau qui le réfléchit est d'un bleu foncé comme le bleu de Prusse.

Le soleil à son coucher, répand ses derniers rayons qui forment à l'horizon, des figures si belles et si animées, qu'on ne peut se lasser de les admirer.

On ne voit plus l'Etoile polaire, mais à sa place, on aperçoit de nouvelles constellations qui me paraissent plus brillantes que celles qu'on découvre en Europe.

Puis, c'est la phosphorescence de la mer, qui, échauffée par le soleil, paraît le soir tout enflammée.

Quand le vaisseau fend rapidement les vagues, on dirait qu'il laisse derrière lui une longue traînée de feu qui se divise ensuite en une multitude de perles argentées répandues au loin sur la surface des flots.

Quelquefois l'eau n'est qu'une mer en feu, où les vagues se heurtant les unes contre les autres, forment de larges rubans étincelants. Ajoutez que pour embellir ce spectacle, quantité de poissons volants s'en échappent et portent sur leurs ailes, en voltigeant autour de nous, le feu qu'ils semblent avoir puisé au sein des mers.

Après avoir considéré ces différentes merveilles, nous nous remettons à l'étude jusqu'à 9 heures du soir, où, suivant l'usage anglais, on nous sert le thé. Après cela, nous remontons sur le pont pour méditer encore.

C'est là, sans contredit, un des plus beaux moments de la journée. S'il est un endroit, où l'on puisse jouir dans tout son éclat, du spectacle que nous offre le ciel étincelant d'étoiles, où l'âme aime le plus à se recueillir devant l'Auteur des êtres, c'est bien en mer, au commencement d'une nuit tranquille.

Là, point de barrière pour entraver la vue, point de bruit étrange pour vous distraire.

Placé entre l'immensité du ciel et celle de la mer, vous saisissez d'un seul regard tout ce qu'il est donné à votre œil d'en apercevoir ici-bas. Vous contemplez la grandeur, la sagesse de Celui qui a fait toutes choses; vous vous élevez avec amour vers Lui, et vous apercevez déjà au ciel la place qu'Il vous destine pour prix de vos légers sacrifices.

Ravis de trouver en Lui tant de magnificence réunie à tant de bonté, nous ne saurions voir finir ce jour, sans chanter à sa louange quelques cantiques dont les derniers sons vont se perdre au loin sur l'abîme.

Bientôt le Ciel qui jusque-là avait été très pur, se couvre de nuages qui retombent tantôt en rosées, tantôt en pluies abondantes et qui nous préparent une agréable matinée pour le lendemain.

Admirable Providence de Dieu, dont nous sommes presque chaque jour les témoins, et qui fait que lorsqu'on est sous la ligne, à l'endroit même où le soleil darde perpendiculairement ses rayons sur nos têtes, nous jouissons soir et matin, d'une fraicheur accompagnée d'une brise légère qu'on désirerait souvent dans les bosquets les plus verdoyants de l'Europe.....

Nous regagnons enfin notre cabine, mais je ne saurais quitter le pont, sans auparavant me tourner vers la France et souhaiter un dernier bonsoir à ceux que mon affection y accompagne toujours.....

Vous voyez, mère, combien on est heureux dans cette navigation de cinq mois que l'on juge parfois si monotone et si pénible.

Le 25 septembre, nous avons passé la ligne, et aujourd'hui 6 octobre, nous sommes au 18e degré de latitude sud et au 36e de longitude.

Chaque fois que notre capitaine prend le point des distances, à midi, je le suis dans cette opération, et j'inscris chaque jour sur une carte apportée de Paris, l'endroit précis où nous nous trouvons.

Nous nous avancerons d'abord vers le cap de Bonne-Espérance, puis vers le Levant, en passant entre les îles St Paul et d'Amsterdam; nous passerons à côté de la Nouvelle-Zelande, l'île des Cocos fertile en corail, de Java où nous prendrons de l'eau, des Moluques, des Philippines, et enfin nous arriverons pour Noël à Hong-Kong, (Victoria) ville nouvelle que je ne trouve point sur la carte, mais qui est à 7 ou 8 lieues au couchant de Macao.....

« Adieu, ma bien chère mère, je vais terminer ma lettre, mais d'une manière plus agréable que je n'aurais osé l'espérer le 6 en la commençant.

« Je vous disais que je la conserverais jusqu'à ce que la Providence me fournît l'occasion de vous l'envoyer; et voilà que aujourd'hui, 10 Octobre à 11 heures du soir, par un clair de lune magnifique, nous entrons voiles déployées, dans la superbe enceinte de rochers qui forment le port de Rio-Janeiro, capitale du Brésil.

« Le vent, nous ayant poussés depuis plusieurs jours de ce côté, notre capitaine a préféré s'y arrêter pour y prendre de l'eau, plutôt que d'être obligé de faire halte plus tard.

« Demain matin, nous descendrons en ville, considérer cette terre privilégiée, et puis, comme l'oiseau qui ne fait que se poser sur une branche, nous continuerons notre course à de lointaines rives. »

Votre tout affectionné fils,

Zéphyrin Guillemin.

IV

Le contretemps que signale M. Guillemin fut le même qui, détournant Pinzon et Cabral de leur route aux Indes, les jeta sur les côtes du Nouveau-Monde, et leur fit découvrir le Brésil. (1500) Et ce contretemps, loin de contrarier les deux navigateurs, ne fit au contraire que les réjouir dans l'assurance d'une nouvelle conquête.

Zéphyrin y trouve aussi l'occasion de faire une description de ces pays entrevus et d'émailler son récit des détails pittoresques suivants:

Hong-Kong le 24 Janvier 1849

Ma bien chère mère.

.....

« La dernière lettre que je vous ai écrite, de Rio-Janeiro j'étais si pressé de vous l'envoyer que je l'ai jetée à la poste en arrivant, sans pouvoir vous donner aucun détail sur cette ville.

« Je vais y suppléer en reprenant de là le détail de notre voyage.

« Après avoir passé l'Equateur, le mauvais temps que nous avions en sortant de l'Angleterre, est venu nous surprendre avec plus de violence que jamais. Le vent ne cessait de souffler dans la direction du sud-ouest. Le capitaine fit ce qu'il put pour l'éviter, mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il se résolut enfin à céder à la violence des vents et à venir aborder à Rio-Janeiro dont nous étions peu éloignés.

« Quand il eut fait connaître cette détermination, vous ne sauriez croire l'effet qu'elle produisit sur tout l'équipage: nos matelots ne faisaient que chanter.

« Pour nous, notre contentement n'était pas moindre, parce qu'il était doux, après une traversée de 3500 lieues, de venir nous reposer là, comme dans une oasis, et de pouvoir contempler de nos yeux tout ce que l'on dit de merveilleux de cette terre du Nouveau-Monde.....

« Le lendemain, à la première lueur du jour, on vint nous prévenir qu'on apercevait dans le lointain les côtes du Brésil. Elles ne paraissaient encore que comme un faible nuage flottant à l'horizon; mais, à mesure que nous avancions, leurs formes se dessinaient d'une manière plus nette et plus distincte; bientôt nous entrâmes dans la magnifique baie qui forme le port de Rio-Janeiro.

« Je ne sais s'il est dans l'univers un lieu, qui pour la position et la beauté du coup d'œil, soit comparable à celui-ci.

« Qu'on se figure un vaste bassin d'environ 10 lieues de long sur 2 de large et formant une sorte d'avenue conduisant à la ville; de chaque côté, une chaîne de montagnes qui s'élèvent à une très grande hauteur avec les formes les plus variées; dans le lointain, la ville de Rio qui apparaît avec ses maisons, ses jardins bâtis en amphithéâtre et surtout avec ses tours et ses clochers qui dominent au loin, et vous aurez une idée du spectacle que présente cet emplacement, le plus beau du monde, avec celui, dit-on, de Constantinople.

« Je ne pouvais détacher les yeux de ce tableau grandiose et surprenant.

« Je rappelais mes souvenirs, lorsque au jeune âge, j'allais, sous la conduite de mes anciens maîtres, visiter les sites les plus beaux de la Suisse et de l'Allemagne.

« Mais, ni le mont Blanc avec ses glaciers, ni le Rigi avec ses vues si gracieuses et si variées, n'ont rien ce me semble, de comparable à cet endroit qui réunit à la fois la grandeur des mers et des montagnes avec la perspective la mieux ménagée.

« L'heure de notre arrivée ajoutait encore à la beauté du spectacle.

« C'était la nuit. Aux vents bruyants de la veille avait succédé un doux zéphir qui enflait nos voiles; le ciel était pur, et la lune brillant de tout son éclat, répandait au loin sa lumière bénie.

« Notre marche sous ce ciel étoilé, au milieu du silence de la nuit avait quelque chose de si calme et de si grand, qu'on l'eût moins prise pour l'arrivée d'un vaisseau, que pour une entrée triomphale à laquelle tous les éléments semblaient vouloir prêter leur concours.....

« Nous pouvions aussi admirer assez avec quelle précision l'homme maintenant conduit sa marche au milieu des abîmes.

« Bien que notre capitaine n'eût jamais vu Rio-Janeiro, ni même cette partie de l'Amérique, cependant, dès la veille, il nous disait, à une heure près, la distance qui nous en séparait.

« Le lendemain, à peine paraissions-nous sur le pont, que nous étions témoins d'une des plus solennelles décharges d'artillerie qu'on puisse entendre.

« C'était le jour où le Brésil célébrait la naissance d'un jeune prince.....

« Le bruit de ces détonations qui se prolongeait dans les montagnes était vraiment majestueux, et nous l'écoutâmes jusqu'au moment où la police brésilienne vint inspecter notre bateau.

« Descendus à terre, notre premier soin fut de chercher un hôtel français et un guide.

« L'on nous indiqua un français établi là depuis longtemps et qui s'offrit de lui-même pour nous accompagner en ville.....

« Rio-Janeiro est une ville spacieuse qui renferme 200.000 âmes dont la moitié se compose d'esclaves nègres.

«La ville est loin de répondre à l'idée qu'on s'en était d'abord formée. La plupart des maisons sont petites, bâties en briques, n'ayant qu'un étage et souvent même qu'un simple rez-de-chaussée. Les rues sont sales, mal pavées. On y voit rouler quelques vieux équipages, attelés d'un ou de deux mulets.....

« Les édifices publics y sont rares et pour mieux dire entièrement nuls. Le palais impérial qui se trouve en face du port, plaît d'abord par le nombre de ses fenêtres et le mélange de couleurs dont il est bariolé; mais en l'approchant, on voit disparaître le prestige qui avait d'abord séduit, et l'on ne trouve plus à la place d'un palais, qu'une maison ordinaire, même au-dessous de la plupart de nos préfectures de France.

« Le palais archiépiscopal, bien que placé dans une position plus avantageuse, d'où il domine la ville comme nos castels du Moyen âge, n'a rien que de commun.

« Nous aurions désiré, en le visitant, voir Sa Grandeur, mais un vieux nègre nous dit que le bon vieillard octogénaire dormait.....

« Les églises sont nombreuses mais petites, ressemblant plutôt à des chapelles de couvent qu'à des édifices publics. Il faut en excepter toutefois la chapelle impériale, qui, sans être d'une architecture élégante, plaît cependant par les riches tentures d'or et d'argent dont l'intérieur est décoré.

« Le commerce de Rio n'y est pas dans un état meilleur que le reste: c'est en vain que j'ai cherché dans les magasins quelque objet de l'industrie indigène.

« Le Brésilien, content des productions qu'il trouve chez lui, se met peu en peine de se procurer par lui-même les choses dont il a besoin. Tous les objets dont il se sert, il les achète en France ou en Angleterre; il n'a ni fabriques, ni manufactures, et il laisse ainsi sortir de son pays tout l'argent qu'il avait pu gagner par la vente de ses produits.

« Une autre chose qui fait plus de peine encore en parcourant la ville de Rio, c'est le nombre considérable d'esclaves qui sillonnent les rues en tout sens.

« Ces malheureux, repoussés des hommes et regardés comme de vils animaux, vont toujours pieds nus, afin d'être plus facilement reconnus des autres noirs qui sont libres. Leur figure est triste, sombre; elle annonce leur dégradation et leur misère. Ici, comme chez les nations civilisées, la traite des noirs est bien défendue, mais la loi est si faible à cet égard, qu'il s'en fait toujours un grand commerce.

« Il n'est pas de mois où il ne parte du Brésil plusieurs vaisseaux qui vont s'approvisionner dans le Mozambique, la Sénégambie et les autres côtes d'Afrique.....

« Une fois arrivés au Brésil, ces malheureux deviennent la propriété absolue de leurs acheteurs; ils ne peuvent rien sans leur permission; on les emploie à toutes sortes de travaux, et on ne les estime qu'en proportion du profit qu'on en retire.....

.....

« Les campagnes du Brésil sont pleines de charmes pour qui les visite une première fois.

« Cependant, comme il n'y a rien de parfait sur la terre, il s'en faut bien qu'on y trouve tout ce qu'on pourrait désirer.

« Ainsi, l'on voit avec peine que cette terre d'ailleurs si fertile, soit abandonnée à elle-même, sans qu'aucun travail ne vienne aider sa fécondité.....

« Nous nous sommes dirigés vers une petite vallée qui était en face de nous. C'était, je crois, l'endroit choisi par les consuls, ambassadeurs et autres personnages distingués de Rio, pour y fixer leurs maisons de campagne.

On voyait voltiger aux alentours, tout ce que l'Amérique renferme des plus beaux habitants de l'air: une quantité de colibris qui venaient pomper, comme l'abeille, le suc des fleurs; des papillons de toute beauté et surtout une foule de vers luisants qui le soir, semblaient autant de flambeaux voltigeant sur les branches des arbres.....

Nous n'avons pas cru pouvoir pousser plus loin notre promenade, à cause des boas, des singes et autres espèces peu gracieuses qui se trouvent dans cette direction, et dont nous nous soucions peu de faire la rencontre.....

J'ai cueilli un petit fruit rouge semblable à un grain de corail, et j'ai pensé que vous recevriez volontiers ce souvenir du Brésil, car il a l'avantage d'avoir été cueilli de ma main sur une des hautes cimes de ce pays, dans une promenade que nous devions à la violence des tempêtes, et que mieux que tout le reste, il vous prouverait que partout et toujours mes affections se portent vers vous. Gardez ce souvenir d'un fils.

.....

« Le 15 octobre, l'ancre était levée, et nous voguions de nouveau sur l'Océan, poussés par un vent qui nous fit regagner en quelques jours le temps perdu.

« En quittant l'Amérique, notre marche fut aussi rapide qu'elle pouvait l'être.

« On se rappelle que François Xavier partant de Lisbonne pour se rendre aux Indes, avait mis cinq mois jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Pour nous, montés sur notre rapide « *Land o' Calkes,* » nous arrivions en face du Cap le jour de la Toussaint, 15 jours après notre départ de Rio-Janeiro.....

« Le 1er Décembre, nous étions tout à côté de l'Australie, laissant bien loin à notre gauche les Indes et les îles qui en dépendent.

« Le 15, en remontant vers l'Equateur, nous nous trouvions aux Antipodes de l'Amérique et avions fait en deux mois, 4250 lieues.

« Il ne restait donc plus qu'une faible distance à parcourir pour nous rendre en Chine, en passant par le détroit de la Sonde; mais la mousson qui règne dans ces parages en automne, nous obligea à faire un énorme détour à travers l'Océanie, ce qui prolongea notre voyage d'un millier de lieues, en nous exposant à plusieurs dangers dont la navigation au milieu de ces îles, est toujours accompagnée.....

« Nous avions 4 petites pièces de canon; on les mit sur leur affût, on les chargea de boulets et de mitraille; on prépara les fusils et les mousquets, on effila les sabres et les piques; et pendant huit jours, notre vaisseau ordinairement si tranquille, et qui ne semblait avoir d'autre message que celui de porter la bonne nouvelle de la paix, prit tout à coup l'allure d'une ville de guerre qu'on fortifie contre l'ennemi.

« Ainsi munis de toutes pièces, nous avançâmes hardiment au milieu des îles.....

« A notre gauche, nous vîmes successivement Sandale, île d'où l'on tire un bois odoriférant que les Chinois brûlent devant leurs divinités; Flore dont la dernière pointe nommée Lobotobie, renferme un volcan toujours en éruption; Solor, Pulo-Comba au front conique, Xulla, Bessey, Gomono, Pulo-Gasse, enfin l'archipel des Moluques où l'on distingue surtout Cernate et l'île Eumore célèbre dans la vie de St François Xavier.

« A notre droite, nous aperçûmes la grande Timor, puis Pantard, Bouro, Géby etc.....

« Plusieurs de ces îles sont couvertes de hautes montagnes dont le sommet semble calciné par l'électricité et les orages qui y éclatent d'une manière terrible.

« D'autres, au contraire, sont ornées de forêts, d'arbres à é-

pices et d'une verdure qu'on est surpris de voir dans un pays si chaud; mais on ne s'en étonne plus quand on sait que les pluies y sont fréquentes, et qu'il y tombe, la nuit, d'abondantes rosées.....

« Cependant le plaisir de considérer ces îles fut bientôt tempéré par un accident qui pouvait devenir très grave et compromettre notre existence, si l'ange chargé de nos destinées, ne nous eût tirés du mauvais pas où nous fûmes engagés.

Nous avancions tranquillement entre les îles Lobleu et Pantard, lorsque vers les 10 heures du soir, nous entendîmes tout à coup un bruit semblable à celui de l'ancre, lorsqu'on l'agite pour l'abordage.

« Nous venions de donner contre un banc de sable.

« Au bruit de ce choc, l'alarme se répand dans l'équipage, on se regarde en silence, consternés de l'accident sans en connaître la gravité.

« A ce premier malheur, venait encore se joindre celui de notre position.

« Nous étions à 10 minutes de Lobleu, et notre accident ne pouvait manquer d'être aperçu des sauvages qui rôdent continuellement sur leurs montagnes et qui en auraient certainement profité pour venir nous piller, peut-être nous égorger!

« Toute la journée, nous avions aperçu des feux dans l'île Lobleu; et, au moment de notre accident, l'on voyait encore des flambeaux s'agiter sur le rivage.

« Notre capitaine, mieux que tout autre, sut apprécier le danger d'une telle position.

« D'une voix émue, mais sans perdre la présence d'esprit, il nous fit entendre que nous n'avions qu'un parti à prendre, celui de travailler de toutes nos forces à dégager le bateau.

« Que si nous ne pouvions y réussir, il fallait nous attendre à avoir le lendemain les sauvages sur les bras; que nous les recevrions vigoureusement, et que la nuit, lorsqu'ils se seraient retirés, nous partirions sur les chaloupes pour l'île de Timor où la colonie hollandaise pouvait nous donner quelque secours.

« Là-dessus, nous nous mettons tous à l'ouvrage: il n'y avait pas un moment à perdre; les éclairs sillonnaient l'horizon, l'orage approchait.

« En un instant, les barques et les chaloupes de secours qu'on ne remue que dans les graves circonstances sont descendues à la mer; on y plonge aussi l'une des ancres, on l'accroche à une centaine de pieds derrière le vaisseau, ayant soin qu'elle prenne bien dans le sable.

« On attache à cette ancre un énorme câble, qui, passant par toute la longueur du vaisseau, vient se fixer à un cabes-

tan placé à la proue. Puis l'on fait jouer ce cabestan avec toute la force dont on dispose: ce moyen nous réussit.

« L'ancre étant invariablement fixée, et le cabestan tournant toujours, il fallait bien que le vaisseau se rapprochât de l'ancre et fût dégagé de cette manière.

« Il fit d'abord un léger mouvement, puis on le vit reculer d'un pied, ensuite de plusieurs; un vent qui alors s'éleva, comme un souffle de Dieu à notre secours, poussa dans la direction que nous désirions, et enfin nous fûmes entièrement dégagés!

« Le bateau flottait de nouveau, mais avec prudence il fallait voguer, en sondant à tout moment les profondeurs.....

« De cette manière, nous quittâmes les îles de l'Océanie, sans aucun autre accident, soit du côté des courants, soit de la part des insulaires.

« Leur malheur du reste, nous touchait bien plus que celui auquel nous étions exposés. Notre regard se portait avec anxiété sur ces îles éparses, et nous nous disions que jamais, depuis François-Xavier, un prêtre n'y avait paru pour y baptiser et remettre les péchés..... Pleins d'inquiétude sur le sort de ces âmes délaissées, nous aurions désiré descendre chez elles et les sauver.....

« Dans notre impuissance, nous nous contentions de les recommander au Maître souverain qui peut seul inspirer les hommes de bonne volonté, pour leur porter bientôt la nouvelle de vie.....

« Puis, nous nous avançâmes au pas de course, il faudrait dire au pas de la tempête, jusqu'aux rives de la Chine. Car, comme si le démon eût fait les derniers efforts pour s'opposer à notre arrivée, à peine avions-nous échappé aux dangers des îles, que nous eûmes à essuyer ceux de l'orage. Pendant l'espace de trois jours, trois mâts furent brisés.....le pont était couvert de débris: cordages, voiles et mâts, tout y gisait pêle-mêle. Le capitaine disait que si les mâts avaient été cassés 10 pieds plus bas, le vaisseau ne pouvant plus être dirigé, aurait, pour sûr, été emporté par les courants et serait allé se briser contre les récifs.....

« Le 11, nous passâmes tout près des Philippines; le 12, on aperçut des barques chinoises pour la pêche; le 14, un Chinois s'enhardit jusqu'à venir près de nous s'offrir à nous conduire à Hong-kong, car le capitaine ne connaissait qu'imparfaitement ce port nouveau.

« Nous eûmes ainsi la joie de voir de près le premier Chinois de ces parages, le jour même où l'on célèbre la fête du nom adorable du Sauveur Jésus .....

« Prosternés devant Dieu, en célébrant la messe ce jour-là, nous Lui offrîmes de nouveau tout ce que nous avions de forces,

pour être employées à sa gloire, en lui demandant de nous bénir dans la terre où il nous envoyait.

« Le lendemain, 15 janvier 1849, à midi, nous arrivions au port, en face même de Victoria de Hong-kong.

« On déploya aussitôt le drapeau anglais; on fit flotter aussi celui qui indiquait le nom de notre vaisseau, et nous attendîmes qu'on vînt nous chercher.

« Notre bon procureur Libois [1] survint bientôt, et nous serrant entre ses bras, nous exprima dans un langage d'amitié la joie de nous voir à bon port.....

« Partis de Paris le 9 août 1848, notre voyage de 8000 lieues avait duré cinq mois et cinq jours.

« Par une disposition particulière de la Providence, nous avions vu les cinq parties du monde; comme si Dieu eût voulu nous montrer que le cœur de l'apôtre doit être aussi grand que le monde, et qu'il ne doit mettre d'autres bornes à son zèle que les bornes mêmes du globe...

Votre enfant bien soumis

Zéphyrin Guillemin

V.

A peine les six missionnaires ont-ils débarqué, qu'une déception les attend.

Le courrier de France sur lequel ils comptaient, était tombé entre les mains des pirates.

M. Guillemin s'en console philosophiquement en écrivant à Joséphine Flagey, le 28 Mars, *qu'il faut s'attendre à tout événement au milieu de ces pays qui se ressentent bien encore d'un certain air de barbarie.*

Il lui annonce en même temps son changement de destination.

On se rappelle que ces Messieurs du Séminaire de la rue du Bac avaient désigné Zéphyrin pour la Mission du Su-tchuen dont la capitale est Tcheng-tou.

Il est maintenant destiné pour la nouvelle Mission de Canton qui vient, par un décret de Rome publié le 30 septembre 1848, d'être soustraite à la juridiction séculaire de Macao.

---

(1) Libois-Napoléon-François né le 14 Déc. 1805 à Chambois (Orne) prêtre le 18 septemb. 1830, parti le 20 fév. 1830, sous-procureur à Macao; procureur en 1842, transfère la procure à Hong-kong en 1847, supérieur de la Mission de Canton, de septembre 1848 à nov. 1853, supérieur de la Mission du Japon en 1857, directeur à Paris en 1866 et procureur à Rome où il meurt le 6 avril 1872

M. Libois, procureur général des Missions Etrangères, avait obtenu pour ce transfert de M. Guillemin, les instructions du Séminaire de Paris

Toutefois, cette combinaison de M. Libois supérieur désigné de Canton, n'allait pas sans difficulté.

Mgr Pérocheau du Su-tchuen, mis au courant de cette affaire, réclamait son missionnaire. C'était son bien, et l'évêque de Maxula n'était pas homme à fléchir vite.

Il fallut donc que le *ravisseur* de Zéphyrin s'expliquât nettement.

Nous n'avons pas le plaidoyer où le normand fait des excuses de renard pour légitimer une bonne prise, mais nous savons que la résignation du prélat fut pénible.

Par ailleurs surgissait une plus grave difficulté entre M. Libois et Mgr Jérôme da Matta, (1) évêque de Macao.

Ce dernier n'avait pas reçu, disait-il, le texte du Concordat passé entre la cour de Lisbonne et celle de Rome stipulant le retrait de sa juridiction sur Canton; et, fort de cette circonstance, le prélat portugais s'opposait à toute immixtion française dans l'évangélisation des provinces.

Ce fut en vain que M. Libois multiplia ses démarches, exhibant ses pouvoirs et les pièces l'établissant supérieur de Canton; il se heurta au refus systématique de l'évêque d'accorder aux prêtres français les pouvoirs de juridiction.

Il fallut aviser Rome.

« *Dans cette position,* relate M. Guillemin *(25 Mai 1849), on a écrit à la Propagande, pour savoir à quoi s'en tenir; en donnant à la Cour apostolique le temps de réfléchir à sa réponse, nous n'agirons ici qu'en toute sûreté . . .* »

Les difficultés n'étaient pas encore aplanies que M. Libois crut devoir détacher de Hong-Kong ses galères (1er octobre 1849) en y faisant monter Zéphyrin Guillemin en route pour Canton.

Un autre jeune missionnaire M. Lalanne l'y accompagnait; et tous deux, « priant et rêvant, » dans la sérénité d'un soir qui tombait, abordèrent à la « Cité du Bélier. »

(1) Né en 1804 au diocèse de Portalègre, Mgr da Matta, lazariste, fut sacré en 1846 coadjuteur de Macao, démissionna en 1859 et mourut en Portugal le 5 mai 1865.

Chapitre III.

I - Coup d'œil sur la Mission de Canton avant 1848.
II - Détails ethnographiques sur la province de Canton.
III - Entrée de Zéphyrin à Canton. ses impressions et celles de ses confrères.
IV - Sa vie à la capitale et à la procure de Hong-Kong.
V - Les rebelles Taï-ping: visites du missionnaire dans l'intérieur: M. Théophane Vénard: le séminaire de Hong-Kong.

1849 — 1853.

I

La Mission où allait travailler M. Guillemin était celle qu'avait tenté d'évangéliser St François Xavier en 1552.

On connaît l'insuccès de la tentative du Saint et les circonstances de sa mort sur le rocher de Sancian, dans le voisinage de Macao.

Cette tentative pour pénétrer en Chine, devait bien souvent se renouveler avant qu'on pût s'y établir définitivement.

Le premier missionnaire qui aborda au continent, après la mort de l'apôtre des Indes, fut le Père Nunes Barreto. (1)

Ce Jésuite, envoyé aux Indes en 1551, succéda au P. Gaspard Barrée comme provincial des Indes et du Japon. Se rendant en 1555 dans ce dernier royaume, il demeura deux mois à Canton, pour traiter la rançon de trois Portugais et de trois autres chrétiens détenus en prison. Malgré tous ses efforts, il ne put rien obtenir des mandarins, ni baptiser un seul chinois. Il eut une dispute publique avec un lettré de grande réputation qui, réduit au silence et rendu furieux par sa défaite, lui cracha au visage.

En quittant Canton, il y avait laissé Etienne Goëz pour apprendre la langue chinoise, mais ce Frère se livra à cette étude avec une telle ardeur qu'il en perdit la santé, et qu'au bout de six mois, il fut obligé de retourner à Goa. (2)

En 1562, deux Pères Jésuites, François Pérez, et Emmanuel Texeira, suivis d'un Frère, André Pinto, venus avec une ambassade portugaise, essayèrent de résider à Canton; leur tentative ne réussit pas.

---

(1) Pfister assure qu'un Frère Jésuite Pierre d'Alcaceva " est allé à Sancian, où était mort St François Xavier. " Il mentionne même une lettre de ce Frère d'Alcaceva, datée de Goa (1554) où il est dit : " J'ai passé 7 à 8 jours dans cette île où l'apôtre a terminé ses jours ..." Mais ce Frère n'est jamais entré en Chine, du moins à cette époque.

(2) De Souza I p. 700; Bartoli, 149; Franco, *Annus gloriosus* 458 et 799.

En 1565, François Pérez fit, à la suite de marchands, un nouvel essai également infructueux.

En 1567, le P. Ribeira voulut, aussi inutilement, y arriver en montant sur une barque païenne.

Les deux Augustins de Manille, Martin de Errada et Jérôme Marin entrèrent en Chine et peut-être à Canton avec une ambassade espagnole. Ils durent repartir.

En 1576, l'évêque de Macao, Melchior Carneiro S. J. se rendit à Canton pour défendre et soutenir la foi d'un jeune bonze qu'il avait converti et baptisé, et qui était réclamé par ses compatriotes. Le néophyte eut l'honneur en cette occasion, d'être battu et de souffrir les chaînes et la prison pour Jésus-Christ. L'évêque lui-même eût subi les mêmes traitements, si les Portugais qui l'accompagnaient, ne l'eussent fait sortir du tribunal. Il ne voulut pas néanmoins abandonner son néophyte, et fit si bien, qu'un mandarin supérieur le rendit à la liberté (1).

En 1579, quatre Franciscains, ayant à leur tête le Bienheureux Pierre d'Alfaro et J. Baptiste de Pézare, partirent de Manille et abordèrent à Canton, où le gouverneur leur accorda un permis de séjour provisoire. Ils logèrent pendant quelques mois, dans l'un des faubourgs de la ville, et l'un d'eux, Sébastien de Bœza, y mourut la même année, au mois d'octobre.

Vers 1582, quatre autres Franciscains: Augustin de Tordesillas, Jérôme de Aguilar, Martin Ignace de Loyola et Antoine de Villeneuve abordèrent à Tchang-tcheou, furent arrêtés, conduits à Canton et emprisonnés. A la demande des Portugais de Macao, ils furent libérés et aussitôt renvoyés de Chine (2).

Les Pères Dominicains y avaient aussi, vers 1554, dirigé l'un des leurs, le P. Gaspard da Cruz, mais son zèle s'y brisa devant le mauvais vouloir des autorités et il dut s'en retourner. On possède de ce religieux un écrit intitulé: *Tratado em que se contam muito por estenso as cousas de China com sus particularidades, et cetera* (3).

Enfin en 1582, le P. Ruggieri, Jésuite, obtint du vice-roi de Chao-king (4) l'autorisation d'avoir un oratoire à Canton et de se rendre à la capitale provinciale, quand il le voudrait.

---

(1) Pfister, *Notices*, p. 5

(2) Launay, *Monographies*, p. I

(3) Garcia Cienfuegos, *Vida y martirio de los V. V. Sres Sanz y Serrano* p. 29

(4) Chao-King (ou Shiou-Hing) était alors le siège de la vice-royauté des deux Kouang. (Kouang-tong et Kouang-Si)

Il y fut rejoint l'année suivante par le célèbre Mathieu Ricci et ses compagnons, qui y fondèrent solidement le christianisme.

"*Canton aura* écrit M. Guillemin, *la gloire parmi toutes les villes de la Chine, d'avoir la première, ouvert les portes aux apôtres de la Foi. C'est sur son rivage qu'ils abordaient d'abord; c'est dans ses murs qu'ils se reposaient des fatigues d'une longue et périlleuse navigation, avant de prendre leur vol pour des climats plus rigoureux.*

C'est là aussi, que dans les temps de persécution, ils apportaient les fers de leur captivité, et montraient à cette ville étonnée, que l'amour du Sauveur est plus fort que la mort (1).

Le christianisme se répandit si vite dans la province de Canton, qu'on y comptait au 17e siècle, un très grand nombre d'églises (2). Divers ordres religieux y travaillaient à côté des prêtres séculiers. En 1704, dans la seule ville de Canton, s'élevaient 7 églises ou oratoires. De ces 7 églises, une dépendait des Jésuites portugais, une des Jésuites français, deux des Franciscains, deux de ces Messieurs de la Rue du Bac, une des Augustins.

Lors de la persécution de l'empereur de Chine Yong-tching, en 1724, à la suite de laquelle de nombreux missionnaires furent, en 1732, réunis à Canton et conduits à Macao, les églises de la ville de Canton furent confisquées par les autorités.

Après l'expulsion des missionnaires en 1732, on trouve encore quelques Jésuites résidant à Canton (3); et ce sont les évêques de Macao et les prêtres Chinois dont ils disposent, qui continuent à prendre directement soin des chrétiens du Kouang-tong, jusqu'à ce que Rome confie, le 11 mai 1848, cette province et celle du Kouang-Si aux prêtres des Missions Etrangères. Mais l'évêque de Macao et ses prêtres n'en conserveront pas moins sur le même territoire, leur ancienne autorité: il y aura donc, comme on le verra plus loin, deux juridictions en conflit.

A la date de 1848, les missionnaires français indiquaient seulement 4000 chrétiens dans le Kouang-tong; c'était une erreur. Une statistique plus exacte de 1850 en établissait le nombre total à 8.500 (4).

Ces quelques notes suffisent, pour donner une idée de la si-

(1) Lettre du 12 février 1850.

(2) Le Jésuite Lobelli y prêcha avec grand fruit de 1659 à 1676 et y convertit plus de 6000 païens, rapporte Gabiani.

(3) Parmi eux, Maurice du Baudory S. J. qui se dévoua à l'œuvre du baptême des enfants.

(4) Launay, *Monographies* p. p. 2 et 3 et "*Lettres édifiantes*".

tuation religieuse dans la province de Canton jusqu'en 1848.

Quant à la province du Kouang-Si, elle ne profita guère, malgré son voisinage, du mouvement chrétien dont nous venons de parler. Cependant, les essais d'évangélisation n'y furent pas tout à fait infructueux, au temps où la dynastie des Ming vint y établir ses derniers retranchements contre les envahisseurs Tartares. L'on sait que la famille impériale réfugiée à Kouï-lin, capitale de cette province, comptait dans son sein plusieurs néophytes, dont l'impératrice elle-même Hélène et le petit prince Constantin. (1)

Mais depuis la déchéance politique des Ming, l'œuvre évangélique y fut lamentablement anéantie. « Les rares apôtres, *écrit Launay,* venus plus tard, eurent à peine le temps d'y relever les ruines, sans pouvoir y construire de nouveaux édifices. »

Comme on le pense bien, l'évêque de Macao, en adressant ses mandements aux chrétiens du Kouang-tong et du Kouang-Si, en 1695, (2) prêchait, dans cette dernière région, un peu au désert.

Par la même décision de Rome qui confiait le Kouang-tong aux prêtres français, le Kouang-Si était soumis, en 1848, à leur juridiction ainsi qu'à celle de l'évêque de Macao.

Empruntons maintenant à l'éminent géographe Elisée Reclus, quelques détails d'ethnographie qui nous ont paru assez exacts, sur cette région du Sud de la Chine. (3)

« Cette partie de l'empire, *écrit-il,* dont une moitié se trouve déjà comprise dans la zone tropicale, est une de celles qui, par les conditions du climat, par les productions du sol et l'histoire des habitants, se distinguent le plus nettement du reste de la Chine. Pendant la période historique, le bassin du Si-Kiang a souvent appartenu à d'autres maîtres que ceux du nord, et vers le milieu du XIXe siècle, c'est là que naquit la formidable insurrection des Taïping. Proportionnellement à sa population, un vingtième de toute celle de la Chine, la province du Kouang-tong exerce sur la politique générale de l'empire une influence considérable, et sa capitale, que l'on croit être, en l'absence de recensements authentiques, la cité la plus populeuse de la Chine, est considérée à maints égards comme faisant équilibre à Péking.

« Tandis que la « Résidence du Nord » surveille les régions des plateaux mongols, où se préparaient jadis toutes les invasions, la « Cité Orientale, » déjà presque hindoue par son cli-

(1) Voir Pfister, *Notices.*
(2) Pastorales de Jean de Cazal des 30 janvier et 23 avril 1695. *Arch.* de Macao.
(3) Elisée Reclus, *L'Asie Orientale,* 1882.

mat, entretenait les relations du monde chinois avec les îles et les péninsules que baigne l'Océan des Indes. (1)

« Au nord la vallée du Si-Kiang, les diverses rangées de montagnes que les Chinois désignent par mille noms locaux et dont l'ensemble est compris par Richthofen sous l'appellation de Nan-chan, se présentent, comme dans le bassin du Yang-tse-kiang, sous formes d'arêtes parallèles dans le sens du sud-ouest au nord-est et séparées par de larges brèches.

« L'une d'elles, le Ping-yi-chan, s'élèverait jusque dans la zone des neiges persistantes. (2)

« On croit ces rangées du Nord beaucoup plus élevées en moyenne que les chaînes du Kouang-Tong méridional. Celles-ci, qui commencent dans le Tonkin, parallèlement au rivage du golfe, se dirigent également vers le nord-est, accompagnées au nord par le cours du Yu-Kiang. Après avoir formé le haut massif du Loyang, dont on ne peut gravir le sommet, dit Martini, qu'en deux journées de marche, (3) elles traversent le Si-Kiang. Les cluses qui se succèdent en cet endroit constituent la frontière naturelle des deux provinces du Kouang-Si et du Kouang-Tong; plus bas, des chaînes parallèles resserrent encore le lit du Si-Kiang.

« D'autres arêtes de montagnes, s'alignant pour la plupart dans le même sens que le Nan-Chan et que tout le système sinique, occupent la région orientale du Kouang-Tong et se prolongent dans le Fo-kien; l'une d'elles commence aux portes mêmes de Canton et forme le groupe pittoresque de Peï-yun-chan (Pak-wan-chan) ou la « Montagne des Nuages Blancs,» dont les pentes sont couvertes d'innombrables tombeaux.

« Plus loin se dresse le mont Lo-fou (Lo-faou), haut de 1200 à 1500 mètres et couvert en partie de forêts à l'ombre desquelles les moines taoïstes ont bâti leurs monastères; au-delà, d'autres montagnes vont rejoindre les rangées parallèles du Fo-Kien.

« La rivière à laquelle on a donné le nom de Si-Kiang « Sai-Kong ou fleuve occidental », est un puissant cours d'eau, grâce à la mousson d'été, qui apporte des pluies très abondantes sur le versant méridional du Nan-chan: cette chute est évaluée annuellement à plus de 2 mètres dans la province du Kouang-Tong.

« Ce fleuve reçoit ses premières eaux du Yun-Nan et des

---

(1) Provinces du Si-kiang :

Kouang-Si	201,680 Klc	8,121,317 hab.	(1842)	40 hab. par Kilom carré
Kouang-Tong	233,728 Klc	20,142,603 hab.	(1843)	86 hab. par Kilom carré
Ensemble	435,368 Kil. crs.	38,273,930 hab.	(1842)	65 hab. par Kil. carré

(2) Mittheilungen Von Petermann. 1861.

(3) *Novus Atlas Sinensis.*

hauteurs du Kouy-Tchéou. Sa branche maîtresse, le Houng-chouï, coule sous divers noms avant de recevoir des Cantonais celui sous lequel il est désigné dans son cours inférieur; le manque d'une nomenclature précise a permis à chaque voyageur de considérer comme la maîtresse branche du Si-Kiang celle qu'il a visitée. Ainsi Huc et Gabet, qui s'embarquèrent au nord de la province de Canton, au pied du Meï-ling, croient avoir navigué sur le grand fleuve; de même Moss, en remontant la rivière « Yu-Kiang», qui naît dans le Tonkin, parle de son voyage comme ayant été fait sur le Si-Kiang. En aval de la jonction des deux cours d'eau, une autre grande rivière le « Koei Kiang » vient se mêler au courant commun, et le fleuve désormais imposant, entre par une série de défilés dans la province de Canton.....

« Au sortir d'une dernière cluse, où le fleuve n'a que 2 ou 300 mètres de large entre des escarpements qui, de saillie en saillie, se redressent à près de 900 mètres, le Si-Kiang s'unit au « Pé-Kiang » ou « fleuve du nord ». C'est là que commence la région du delta. De ses sources à la bifurcation des branches inférieures, le développement du Si-Kiang est d'au moins 1500 kilomètres, mais le réseau navigable sur le fleuve et ses tributaires est tout autrement considérable, grâce à l'ingénieuse industrie des bateliers, qui profitent de la moindre coulée pour y faire passer leurs embarcations, en les traînant à force de bras au-dessus des seuils.

« Le Si-Kiang est l'unique voie commerciale entre Canton et les trois provinces du Kouang-Si, du Kouy-Tcheou et du Yun-Nan, et c'est même par cette rivière que se font en partie les échanges avec les régions de l'Indo-Chine.

« Le Pé-Kiang est encore plus important comme voie de trafic, que le fleuve principal. Il fait partie de la grande route de navigation qui réunit le port de Canton au bassin du Yang-tse, sans autre interruption que le Meïling ou « col des Pruniers ». C'est la voie suivie par la plupart des voyageurs européens qui ont parcouru les régions méridionales de la Chine: dès 1693, le missionnaire Bouvet vogua sur le Pé-Kiang ([1]), et, en 1722, Gaubil en dressa la carte, d'après ses observations astronomiques.

« De toutes les routes historiques de l'empire, celle du Pé-Kiang est la plus importante, puisque sans elle, toute la région du midi resterait séparée du centre et du nord. Depuis que des bateaux à vapeur longent le littoral, emportant voyageurs et marchandises, la navigation du Pé-Kiang a beau-

(1) Longtemps avant Bouvet, c. à. d. en 1589, Mathieu Ricci S. J. avait pris la même voie fluviale pour se rendre au Kiang-Si et de là à Pékin.
(*Note de l'auteur*)

coup diminué, mais le commerce entre les deux versants des monts a toujours une valeur considérable.

« En aval de la jonction du « Si-Kiang » et du «Pé-Kiang», le courant se divise: on dirait que les deux cours d'eau s'entrecroisent à angle droit; tandis que le flot principal s'écoule au sud pour se déverser dans la mer à l'ouest de l'île, un autre bras se dirige à l'est et va rejoindre le lacis des innombrables rivières qui serpentent dans les terres alluviales de Canton.

« A l'est, une autre grande rivière vient également se ramifier au labyrinthe fluvial du bas Si-Kiang: c'est le Tong-Kiang ou « fleuve de l'est », dont les sources naissent au nord-est, sur les frontières du Kiang-Si et du Fo-kien. C'est aussi une voie de navigation fréquentée, très importante pour le transport des sucres, du riz et autres denrées agricoles. Quant aux rivières du delta, navigables dans tout leur vaste réseau, grâce au flot de marée qui les soulève deux fois par jour, elles forment une des régions du monde les mieux pourvues de canaux naturels: sur plus de 8000 kilomètres carrés, le sol est coupé dans tous les sens par des voies navigables qui servent au transport des hommes et des marchandises et rendent la construction de routes presque inutile. On comprend que la population de la contrée soit devenue amphibie, pour ainsi dire, vivant aussi bien sur l'eau que sur la terre ferme.

« Non seulement le petit commerce se fait par les rivières, d'escale en escale, mais aussi de grandes foires ont eu lieu à diverses époques dans le delta et l'on a vu des cités temporaires de bateaux se former en des parages ordinairement solitaires.

« Diverses industries autres que la pêche sont pratiquées par des familles errant sur l'eau; des agriculteurs même résident en des barques mouillées à côté de leur champ. Il est donc tout naturel que cette région soit devenue le centre par excellence du commerce de l'empire, et qu'aux époques troublées, la piraterie ait établi ses repaires dans l'inextricable dédale des canaux du bas Si-Kiang: là, des barques armées pouvaient attendre le passage des jonques, en se cachant derrière chaque fourré de roseaux. Ce n'est pas sans peine que les vaisseaux de guerre européens ont débarrassé cette région des pirates qui l'infestaient. (1)

« La cité de Canton s'est élevée presque à égale distance des deux têtes de delta que forment à l'ouest le Si-Kiang et le Pé-Kiang, à l'est les ramifications du Tong-Kiang: de cet

(1) Notamment la petite flottille qui, sous la haute direction de Michel d'Arriaga, *Ouvidor* de Macao, défit les bandes du fameux Kang-Pão-saï, surnommé le "Tigre des mers" (1811) (note de l'auteur).

endroit les jonques peuvent se rendre par le plus court chemin dans les deux estuaires. Celui de l'est, le plus large et le plus profond, a reçu plus spécialement le nom de « rivière de Canton » ou « fleuve des Perles, » appellation que l'on croit dérivée de celle d'un fort, Haï-tchou ou « Perle de la mer »: c'est le Dutch Folly « la Folie Hollandaise» des cartes. (1)

« Les grands navires ne peuvent remonter la rivière de Canton jusque devant la cité. Les grosses jonques et les bateaux à vapeur ordinaires doivent s'arrêter à 15 Kilomètres en aval, au mouillage de Hoang-Pou (Wampoa); les forts bâtiments de guerre, même soutenus par le flot de marée, qui dépasse 2 mètres dans ces parages, restent encore bien en aval, car une barre, où l'eau a seulement 4 mètres de profondeur lors du reflux, obstrue l'entrée du fleuve.

« La limite du « Tchou-Kiang » et de l'estuaire est bien marquée par des escarpements rocheux qui de part et d'autre resserrent l'embouchure, et dont les promontoires armés de forts, ont été comparés par les Chinois à une gueule de tigre: d'où le nom de « Hoo-men,» que les marins d'Europe ont traduit par l'appellation de « Bocca-Tigris.»

« Des changements continuels ont lieu dans la profondeur et la forme des bancs, ainsi que dans le tracé des rivages.

« Dans l'ensemble, la terre ferme empiète sur la mer; là où de nouvelles plages se déposent au-devant de l'ancien littoral, les riverains s'empressent de les endiguer et de semer des joncs dans la vase. Ces plantes, qui poussent avec vigueur, fournissent la fibre dont on a besoin pour la fabrication des nattes, consolident le sol, l'exhaussent et le conquièrent au domaine de l'eau douce, qui le dessale peu à peu; en quelques années, il est devenu propre à la culture, et le mandarin se présente pour mesurer les champs et les inscrire au cadastre.

« Des chaînes de collines, toutes orientées du sud-ouest au nord-est comme les montagnes du système sinique, s'élèvent au milieu des terres alluviales et servent de points d'appui aux vases que dépose le courant fluvial ou que ramène le flot de marée. La ligne de démarcation entre la haute mer et les estuaires est formée par plusieurs rangées parallèles de ces îles rocheuses, semblables aux débris d'immenses jetées à demi englouties.

« La rangée du nord se compose de grandes îles, dont quelques-unes sont dominées par de hauts sommets: c'est ainsi qu'à l'entrée de l'estuaire de Canton, les deux pics de l'île Vong-Koun, mieux connue sous son nom portugais de Montanha, et de l'île Lantão, semblent faire sentinelle.

---

(1) Fo li est le mot "fort," prononcé en pidgeon english (note de Reclus)

« Les îles des «Larrons» font, de même que Hong-Kong, partie d'une chaîne intermédiaire, et la dernière jetée d'îlots, du côté du large, est formée par le long archipel des Kaïpong et des Lema.

« Les deux zones de température s'entremêlent dans le bassin du Si-Kiang. Pour le climat, Canton ne se trouve que pendant une moitié de l'année dans la région tropicale; suivant l'alternance des moussons, elle voyage pour ainsi dire du sud au nord. La température annuelle y est beaucoup moins égale qu'à Calcutta, à Honolulu, à la Havane et en d'autres villes (1) situées sous la même latitude.

« De mai en septembre, quand souffle la mousson du sud-ouest, apportant les pluies, les chaleurs sont aussi fortes dans la Chine méridionale que dans les villes hindoues également distantes de l'équateur; mais dès le mois d'octobre, quand règnent les vents polaires du nord-est, qui cheminent parallèlement à la côte et aux montagnes dans les sillons intermédiaires, la température descend rapidement.

Quoique ayant traversé sur une grande partie de leur parcours des espaces océaniques, ces vents peuvent, en se réchauffant sous des latitudes plus méridionales, se charger d'une plus grande quantité de vapeurs sans la laisser retomber; ils paraissent très secs, comme les vents qui soufflent sur la Mongolie.

Pendant le mois de janvier, il pleut rarement; les nuits sont toujours claires et parfois de légères gelées flétrissent les feuilles des arbres: on a même vu sur les eaux de Canton se former des pellicules de glace, qui disparaissent aux premiers rayons du soleil.

« Toutefois l'alternance des vents humides de l'été et des vents secs de l'hiver n'est pas toujours d'une régularité parfaite, et les courants atmosphériques sont diversement infléchis par le relief et la forme du littoral; c'est ainsi que la mousson du sud-ouest devient un vent du sud-est à Canton. Autour de la haute montagne de Lantao, des orages s'amassent presque journellement pendant des mois entiers.

« Dès que le soleil a disparu derrière l'horizon, les nuées s'enroulent au sommet du pic, des tourbillons s'élèvent dans les airs et les éclairs jaillissent du ciel.

(1) Température de diverses villes sous le tropique septentrional :

	moyenne de l'année	août.	Février	Ecart
Canton	21°,6	27°,8	14°	13°,4
Macao	22°,5	28°,2	13°,5	14°,7
Calcutta	26°,7	28°,4	23°	5°,4
Honolulu ...	24°	25°,9	21°,7	4°,2
La Havane .	25°	27°,4	22°,9	6°,5

« Le contraste qui se produit de l'une à l'autre saison dans le mouvement des vents et dans l'ensemble du climat se montre aussi dans la flore. En hiver, les champs sont nus, les montagnes n'ont plus toute leur parure de feuillage, la nature a le même aspect que dans les contrées situées en dehors de la zone tropicale. Mais tout change avec le renversement des moussons et l'arrivée des pluies.

Alors la flore du midi se révèle dans tout son éclat: on se croirait en Hindoustan. A côté du pin de la Chine se dresse le palmier, des camélias croissent sur les montagnes près des châtaigniers et des chênes. Les orangers et les citronniers d'espèces diverses, les goyaviers, les bananiers, les manguiers, les litchi (*nepkelium litchi*) se mêlent aux arbres fruitiers de la zone tempérée. Un grand nombre d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes basses que l'on tient en Europe dans les serres chaudes, prospèrent sous le ciel de Canton, embellissant la terre de leurs fleurs, emplissant l'air de leurs parfums.

« L'île de Hong-Kong, quoique bien peu étendue en comparaison du bassin que parcourt le Si-Kiang, est cependant assez vaste pour que les naturalistes anglais aient pu y voir comme un résumé de cette flore du midi.

« Mais les espaces laissés incultes y sont trop resserrés pour que les animaux de haute taille soient nombreux; on n'y rencontre que des chevreuils et des renards. Les petites espèces, oiseaux, insectes, papillons, appartiennent pour une bonne part à la faune de l'Hindoustan: on pourrait se croire au bord de l'océan des Indes.

« Dans les pays de l'intérieur, la faune est représentée par quelques-unes des grandes espèces de l'Asie hindoue.

« Il est probable que des éléments méridionaux, représentés surtout par les Malais, sont entrés dans la population du midi de la Chine; cependant on n'en voit point les traces dans les mœurs ni dans la langue des habitants du Kouang-tong. Leur dialecte, purement chinois, est même plus rapproché des anciennes formes que le dialecte mandarin actuel, et tous les noms de lieux appartiennent à la même souche que ceux du nord et du centre: le nombre des mots originaux qui ne correspondent pas à un signe particulier de la langue littéraire est beaucoup plus rare que ne l'admettaient les premiers sinologues. (1)

« Mais, dans l'intérieur du pays, il existe encore des populations aborigènes qui ne se sont pas fondues en une seule race avec les Chinois, et que ceux-ci considèrent comme des barbares. Ainsi les Miao-tze vivent au nord-ouest du Kouang-

(1) Douglas;—H. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

tong, vers les sources du « Lin-chan » affluent occidental du Pé-Kiang; d'autres habitent le Kouang-Si, où ils sont constitués en communes autonomes sur des terres que leur concéda l'empereur Yong-tching, en 1730. (1)

« Au 17e siècle, d'autres tribus Miao-tze auraient aussi peuplé les monts où naissent les hauts affluents du Han-Kiang, mais des colons chinois occupent maintenant toute cette contrée des frontières du Fo-Kien.

« Les Yao, groupe de tribus que l'on dit d'origine birmane, parcourent un pays de montagnes au sud-ouest de la province, non loin de la frontière du Tonkin. Le nombre de ces Yao aux divers dialectes s'élèverait à moins de 30.000 individus: aussi ne peuvent-ils songer à se défendre contre les Chinois par la violence; c'est par la ruse qu'ils ont jusqu'à maintenant réussi à sauvegarder leur indépendance.

« Les Yao offrent l'exemple, assez rare dans l'Extrême-Orient, d'une population ayant gardé, comme les Tcherkesses, les Skipetar, les Corses, la coutume de la *vendetta,* poursuivie de famille en famille pendant des générations entières. Mais, comme en Corse et en Albanie, les femmes restent en dehors de la lutte héréditaire; tandis que les hommes se cherchent et se combattent, elles peuvent sans crainte vaquer aux travaux de la campagne.

« Quoique appartenant, sinon à une même race originaire, du moins à une nation solidement unie par la langue et par un développement historique commun, les gens de Canton et des environs se divisent en trois groupes: les Hok-lo, les Pounti et les Hak-Ka.

« Les Hok-lo habitent surtout la région du littoral de l'Est.

« La signification de leur nom, tel qu'il est représenté dans l'écriture chinoise 學老, est celle d' «Anciens par l'étude,» ce qui semblerait impliquer une civilisation antérieure à celle des autres habitants; mais c'est précisément parmi les Hok-lo que se rencontrent le moins d'individus voués aux professions littéraires.

« Toutefois ils sont également connus sous le nom de Fo'lo *(Anciens par la prospérité);* or ces noms de Hok et Fo, « Etude » et « Prospérité,» sont ceux qui entrent dans l'appellation de la province du Hok-Kien ou Fo-Kien 福建. On peut donc supposer que le vrai sens de Hok-lo est celui de « Gens du Fo-Kien.»

« Le dialecte Hok-lo diffère peu de celui d'Amoy. (2)

« D'après la tradition chinoise, c'est au 14e siècle qu'aurait eu lieu l'immigration des Hok-lo dans le Kouang-tong.

---

(1) H. Gray, *China;*—L. Katscher.
(2) Wells Williams, *Syllabic Dictionnary.*

« La population des bateliers, qui occupe les estuaires par dizaines de milliers, se rattache plus intimement aux Hok-lo qu'aux autres éléments du midi et on leur attribue également une origine Fo'kiennoise. La différence du genre de vie en a fait une caste spéciale, non moins méprisée que celle de la rivière de Fou-tcheou, et désignée également par des termes grossiers.

« A Canton, comme à Fou-tcheou, les gens appartenant à cette caste ne seraient pas accueillis sur la terre ferme; de père en fils, ils vivent sur des barques, errant le long des rives, groupés en villages flottants. Dans la rivière de Canton, les lieux d'ancrage deviennent des propriétés héréditaires, et quand une barque tombe en morceaux, on en construit une nouvelle au même endroit. (1)

« Les Poun-ti 本地 ou « Racines de la terre » sont les habitants les plus nombreux des provinces du Sud et se glorifient du titre d'autochtones. Issus probablement d'un mélange d'immigrants du nord avec les populations aborigènes, ils se considèrent comme les maîtres naturels de la contrée, et même dans le Yun-Nan ils se refusent à prendre le nom de Chinois: ils veulent être tenus pour une race à part. (2)

« Représentant l'aristocratie du midi, les Poun-ti traitent avec mépris la foule plébéienne des Hok-lo et des Hak-ka, et même les habitants du nord, qu'ils surpassent en élégance et en raffinement de mœurs. Leur dialecte, qui est le beau langage Cantonais, a été surnommé *Pe-hoa,* c'est-à-dire idiome par excellence; un grand nombre d'ouvrages littéraires ont été écrits dans ce dialecte. Les Poun-ti ont la majorité numérique à Canton et dans les alentours, mais ils sont menacés par les Hak-ka prolétaires, descendants de colons qui s'établirent d'abord dans la partie nord-orientale du Kouang-tong.

« Le dialecte Hak-ka, très différent de celui des Poun-ti et de celui du Fo-kien, se rapproche beaucoup plus du *Koan-wa* (ou langue mandarine) que des patois du sud: il semble être une branche de la « langue vraie, » mais il s'est approprié un nombre assez considérable d'expressions poun-ti.

« Les Hak-ka 客家 ou Ke Kia, « familles en visite, » sont dans les provinces méridionales, les représentants les plus purs des Chinois proprement dits. Presque tous agriculteurs, ils ne reculent devant aucune fatigue. C'est parmi eux et parmi les gens du Fo-kien que se rencontrent surtout les travailleurs appelés *coulis.* Ces émigrants Chinois, qui se portent en foule vers Formose, Java, Saigon, Bang-Kok, les îles Sandwich, le

(1) Gray, *Fourteen months in Canton.*
(2) Emile Rocher, *la Province chinoise du Yun-nan.*

Pérou, la Californie, sont des Hak-ka et des Hok-lo; c'est leur dialecte qui se parle dans les villages chinois de Bornéo et à Singapour. Continuant ce mouvement de conquête pacifique par le travail qui les a menés, il y a des siècles, de la vallée du Yang-tzé dans celle du Si-Kiang, ils débordent maintenant sur le monde. Si méprisés qu'ils soient par les orgueilleux Pounti, c'est à leur initiative qu'est due principalement l'œuvre de la nation chinoise dans l'ensemble du labeur humain.....

« Les seuls chemins de la région du Si-Kiang étant les rivières et les portages, les villes se sont toutes élevées au bord des cours d'eau, surtout dans les endroits où des confluents, des rapides, des arrêts de navigation nécessitaient l'établissement de dépôts de marchandises.

« Ainsi Kouy-lin, la capitale du Kouang-Si, s'est bâtie à l'issue d'une brèche des montagnes, au bord de cette écluse du canal qui met en communication le fleuve Bleu et le Si-Kiang par la rivière du Siang et celle de Kouy-lin; mais cette dernière est tellement obstruée de rapides, qu'elle est à peine navigable, si ce n'est lors des crues; et la ville de même nom, malgré son rang administratif, n'a qu'une faible importance.

« La grande cité du Kouang-Si est Out-cheou, bâtie en aval de la jonction du « Kouy-lin » et du Si-Kiang, sur la rive septentrionale de ce fleuve.

« Toutes les denrées du Yun-Nan et du Kouang-Si, les minerais de cuivre, les bois de construction et d'ébénisterie, le riz et l'espèce de casse qui a valu son nom à la rivière et à la ville de Kouy-lin 桂林, viennent s'échanger à Ou-tcheou 梧州 contre le sel et les objets manufacturés envoyés de Canton. En 1859, l'expédition Anglo-Française commandée par Mac Cleverty et d'Aboville remonta le Si-Kiang jusqu'à Ou-tcheou.

« Chao-king ou Shiou-hing 肇慶, sur la rive gauche du Si-Kiang, en amont de la dernière cluse que traverse le fleuve avant son delta, fut longtemps la résidence du gouverneur des deux provinces du Kouang-tong et du Kouang-Si; mais l'administration dut se déplacer pour surveiller les étrangers qui visitent Canton.

« Shiou-hing était jadis la cité la plus propre, la plus élégante du midi de la Chine; mais, ravagée par les Taiping, elle ne saurait plus se comparer à la puissante ville assise au bord de la rivière des Perles; toutefois elle fait encore un grand commerce en thé, en porcelaines, en dalles de marbre, taillées dans les collines voisines; des grottes que l'on a transformées en temples, s'ouvrent dans ces collines qui dominent la cité.....

« Le mouvement du commerce et la foule des habitants se

concentrent surtout vers le confluent du Si-Kiang et du Pé-Kiang, qui est en même temps la tête du delta; c'est là que se trouvent les villes de Sam-choï 三水 et de Saï-Nam. D'après la nomenclature chinoise, Fat-shan 佛山, au sud-ouest de Canton, ne serait qu'un simple bourg ou village, parce qu'il n'est pas ceint de murailles. Ce village de 20 kilomètres de pourtour, est classé parmi les «quatre marchés» de l'Empire du Milieu; il forme l'agglomération la plus populeuse du delta qui rejoint le bras de Sam-choï à la rivière des Perles.

« Il paraît que la coulée navigable de Fat-shan n'a plus autant d'eau qu'autrefois: de là peut-être la décadence du village, que Bouvet et d'autres missionnaires disent avoir eu un million d'habitants au 17e siècle, et qui de nos jours, en aurait seulement la moitié.

« Si Fat-shan a cessé d'être l'égale de Canton, du moins peut-elle en être considérée comme une sorte d'annexe pour les manufactures de soie, de quincaillerie, de nattes, de papier, de voiles, d'objets de toute espèce.

« A l'est de Canton, Chek-long 石龍, à la tête du delta que forme le Tong-Kiang, est aussi une dépendance commerciale de Canton: c'est là que s'entreposent les sucres et les autres denrées de l'est destinées à la capitale.

« Quant au Pé-Kiang, il arrose également une contrée fort populeuse, et plusieurs des villes riveraines, telles que 南雄 Nan-hiong, au pied du Meï-ling, et Chao-tcheou 韶州, sont des ports très fréquentés par les jonques. Le tributaire que reçoit le fleuve du Nord à Chao-tcheou vient du Tche-ling, passage de 400 mètres d'altitude, sur le chemin de Canton à Siang-tan. La région montagneuse que parcourt le haut Pé-Kiang est très riche en gisements de charbon .....

« Les annales chinoises parlent de Canton depuis 23 siècles: à cette époque, elle portait le nom de Nan-woutcheng ou «Cité guerrière du Sud»; et certes elle mérita cette appellation par ses révoltes fréquentes. En l'an 250 de l'ère vulgaire, elle réussit à chasser les Chinois du Nord et resta complètement indépendante pendant une cinquantaine d'années. Au commencement du 10e siècle, Canton devint la capitale d'un Etat distinct ne se rattachant à l'empire que par le payement d'un tribut annuel; mais 60 ans après, elle fut reconquise par le fondateur de la dynastie des Song. En 1648, elle s'insurgea contre les Mandchoux, au nom de la dynastie des Ming, et résista pendant plus d'une année: plus de 700.000 Cantonais périrent pendant le siège, et la cité, livrée au pillage, fut changée en un amas de ruines.

« Canton ou Kouang-tcheou fou 廣州府, est une des cités les plus chinoises du Royaume Central, quoiqu'elle se trouve sur les confins méridionaux, regardant, pour ainsi dire, vers les îles malaises et les péninsules indiennes.

« Comparée aux autres grandes cités de l'empire, qu'elle dépasse probablement toutes par le nombre des habitants, elle leur est également supérieure par l'originalité de l'aspect et la fidélité au type caractéristique d'une capitale chinoise.

« Elle n'a pas, comme Pékin, ces larges rues poussiéreuses, ces maisons en forme de tente qui rappellent le voisinage des steppes mongoles; elle ne s'impose pas à la vue comme Chang-Haï ou Hankeou, par ces nouveaux quartiers où tout est européen: maisons, jetées, bateaux et gens; elle n'a pas dû se renouveler comme Hantcheou et tant d'autres cités de l'empire renversées par les rebelles « aux longs cheveux ».

« Elle se montre encore (1881) telle qu'elle était, il y a plus de 500 ans, lorsque les Européens la virent pour la première fois (1). Cette ville, unique au monde, se révèle d'abord à l'étranger par son quartier flottant, où sont ancrés des bateaux de toute espèce, disposés en îlots comme les maisons de la terre ferme et séparés par des rues d'eau, que sillonnent incessamment les barques; large de plus d'un kilomètre en cet endroit, le fleuve disparaît sous cette flotte de bateaux, où la foule des marchands, des industriels, des restaurateurs, des gens de plaisir n'est pas moins animée que dans la ville de la terre ferme.

« La cité proprement dite, bâtie sur la rive septentrionale du Tchou-Kiang ou « fleuve des Perles », est entourée d'une muraille et, suivant la coutume chinoise, divisée par un autre rempart en deux villes distinctes. La population se presse dans cet espace de quelques kilomètres carrés: les rues sont étroites et tortueuses; les planches laquées et dorées des enseignes, suspendues au-devant de chaque magasin, rétrécissent encore la voie; en maint passage, des nattes sont tendues de maison à maison, et dans une pénombre discrète, entre les riches magasins largement ouverts, glisse sans bruit la foule bariolée des piétons, qui s'ouvre çà et là pour laisser passer les palanquins. En dehors de la ville, de vastes faubourgs se prolongent à droite et à gauche, le long du fleuve; en face, sur la rive méridionale, la cité de Ho-nan s'élève dans l'île du même nom, tandis qu'au sud-ouest, dans une autre île, s'étend Fa-ti, le « champ des fleurs », habitée par des jardiniers, qui s'occupent surtout de la culture des arbres nains et de celle des chrysanthèmes. Des pagodes et des monts-de-piété dominent les agglomérations des maisons basses.

(1) Il est bien établi que les Arabes y abordèrent au 8e siècle.

« La capitale du Kouang-tong est l'une des plus insalubres de la Chine: on n'y compte pas moins de 8000 aveugles et de 5000 lépreux (1).

« Les résidents anglais, qui sont de beaucoup les plus nombreux et les plus riches parmi les Européens de la colonie, ont fait de leur quartier, bâti dans l'île de Shameen, une cité somptueuse, beaucoup plus saine que la cité chinoise, et pourvue de promenades et d'allées ombreuses.

« L'emplacement de ce quartier est bien choisi, car c'est en face de la concession, que se bifurquent les deux chenaux les plus profonds de la rivière des Perles.

« Pour la production industrielle, Canton est la première des villes chinoises: ses ouvriers filent la soie, teignent, apprêtent les étoffes, fabriquent le papier, le verre, les laques, taillent l'ivoire et le bois, sculptent et vernissent des meubles admirables, fondent les métaux, cuisent les porcelaines, raffinent les sucres, travaillent les mille objets que l'on connaît sous le nom d' « articles de Canton », et qui s'expédient dans l'intérieur de la Chine; les ouvrières indigènes ont porté à la perfection l'art de la broderie: soit pour l'agencement des couleurs, soit pour l'élégance des dessins et le fini de la main-d'œuvre, elles n'ont point de rivales au monde (2).

« Canton est le grand entrepôt des soies du midi, comme Han-tcheou est l'entrepôt des soies du centre de la Chine.

« Presque tout le commerce de la cité se trouve entre les mains des négociants indigènes: les Européens de Shameen sont devenus de simples commissionnaires. En 1815, avant la mission de lord Amherst, le commerce anglais était simplement toléré; il n'existait avec la Chine ni capitulations comme en Turquie, ni traités de commerce comme entre les diverses nations d'Europe.

« Mais lorsque le trafic put se faire en toute liberté, Canton, jouissant du monopole des échanges avec l'étranger, prit une importance extraordinaire.

« L'ouverture de Chang-haï et des autres ports de la Chine fit tomber Canton au deuxième rang parmi les cités commerciales de l'empire, mais le mouvement reprend peu à peu (3).

« C'est à Canton que s'est formé, par l'effet des relations constantes entre Anglais et Chinois, le bizarre jargon appelé « Anglais d'affaires » ou *pidgeon english*, dont un certain nombre d'expressions sont entrées dans le langage ordinaire des Anglais eux-mêmes.

---

(1) Les lépreux ont été, depuis 1910, consignés hors de la ville, dans un bâtiment spécial, puis définitivement installés dans une île du Tong-Kiang.

(2) J. de Rochechouart, *Pékin et l'intérieur de la Chine.*

(3) Commerce étranger de Canton en 1879 — 195.266.976 francs.
" " " " en 1844 — 248.000.000 "

« Une classe spéciale d'intermédiaires qui ne sont ni Anglais ni Chinois pullule autour des factoreries: ces hommes sont pour la plupart tenus en médiocre estime, et c'est à eux qu'est dû dans l'intérieur l'opprobre qui s'attache au nom de «Cantonais».

« Un dicton populaire exprime à la fois combien la vie est pénible dans les montagnes de l'ouest, et combien elle est corrompue dans la grande ville du midi: « Vieillard, ne va pas au Su-tchuen; jeune homme ne va pas à Canton » (1).

. . . . . .

III.

. . . . . .

Et c'est dans cette ville où n'avait pu se rendre Xavier, d'où furent chassés tant de prédicateurs, où tant d'autres périrent dans les fers et où Dieu lui-même, parmi tant de dieux encensés, restait seul inconnu, que, dans la soirée du 1er Octobre 1849, M. Guillemin fit son entrée.

Il avait, comme il a été dit, pour compagnon M. Lalanne (2).

" *Vers les 10 heures du soir*, écrit-il le 12 février 1850, *nous traversions en silence les rues de la ville, pour nous rendre au logement préparé quelques jours auparavant par les soins de M. Renou du Thibet.*

" *J'aurais bien désiré n'avoir ici que l'asile ordinaire offert au missionnaire par ses néophytes; mais Canton renfermant quelques chrétiens portugais qui y sont pour leur commerce, et cette ville étant appelée à devenir un point central pour les catholiques chinois qui s'y rendent de tous les points de l'empire, il était nécessaire que j'y eusse une demeure fixe connue de tout le monde. Elle est simple; il y a deux chambres assez petites, puis une autre qui nous sert de chapelle.*

" *Le lendemain, nous avons reçu la visite de plusieurs Portugais.*

" *Le dimanche suivant, j'ai eu la consolation d'y voir quelques Chinois se presser autour de l'autel nouvellement érigé..*"

La maison qu'il habitait, était située dans le quartier voisin des factoreries, rue Shap-sam-hong 十三巷. Sa façade donnait sur cette rue, et derrière était une maison danoise (Danish hong). Elle était enserrée des deux côtés par des boutiques chinoises.

L'habitation n'était rien moins que confortable pour l'ancien secrétaire d'archevêque; et l'on se demande comment sa cons-

(1) Elisée Reclus, *l'Asie Orientale.*

(2) Lalanne-Sansot *Jules-J. Bapt.* du diocèse de Bayonne, né le 14 juillet 1842, parti pour le Kouang-tong le 8 février 1849, mort à Canton le 12 juin 1851.

titution assez délicate put s'en accommoder: "*On me demandera*, écrit-il, *comment on peut vivre dans une ville où, brûlé par le soleil d'été, l'on est privé à la fois d'eau pure et d'air frais? La meilleure réponse à faire, c'est que l'homme, par nécessité ou par habitude se fait à tout.*

" *Pour le missionnaire, il faut qu'il trouve dans l'amour de son état les satisfactions qu'il n'a pas d'ailleurs.*

" *Mais, si au dire de S. Bernard, Dieu répandait parfois une douceur ineffable sur le pain noir dont ses religieux se nourrissaient, il peut bien aussi donner quelques consolations à ses missionnaires qui ont tout quitté pour Lui. Aussi, depuis que je suis à Canton, la tristesse n'est pas encore venue jusqu'à moi, et je me porte aussi bien qu'en Europe, si ce n'est mieux.*

" *Chaque matin, après ma messe, je me rends, le bréviaire sous le bras, dans un petit jardin appartenant aux Anglais.*

" *Je m'y rencontre ordinairement avec un vieux Parsis à cheveux blancs, qui de son côté, s'enfonce dans une touffe de bambous pour y faire sa prière au soleil levant. A mesure que l'astre du jour s'élève, il redouble de ferveur; le soir, il vient encore lui offrir ses vœux, avant qu'il ne se couche dans l'Océan.*

" *Nous sommes là deux étrangers en prière; l'un s'adresse au maître de l'univers, l'autre à l'astre matériel qui n'est que son image; mais encore y a-t-il moins de dégradation dans le culte de cet enfant de l'ancienne Perse, qu'il n'y en a dans celle des Célestes prosternés devant leurs idoles, dont la laideur seule suffit à révolter.*

" *Rentré dans ma petite chambre, je m'occupe avec mon catéchiste à l'étude de la langue chinoise. Après avoir appris pendant huit mois, à Hong-Kong, la langue mandarine, il faut me mettre au dialecte particulier de cette province.*

" *Quelques chrétiens chinois viennent me voir; je les reçois de mon mieux; quand ce sont des étrangers, je m'informe de l'état de la religion dans leur pays, je les exhorte à s'en montrer toujours les observateurs et les apôtres. Le reste du temps passe vite...*" (1)

Le pieux missionnaire a conscience de l'énorme tâche qui lui incombe de fonder une église chrétienne dans cette vaste cité où les travaux, les larmes et le sang des devanciers furent fournis en vain: *Demandez donc pour moi,* écrit-il à sa mère, *le cœur d'un apôtre qui ne se rebute de rien, qui s'occupe uniquement et ardemment du grand objet pour lequel il lui a fallu traverser les mers.*

(1) Lettre à sa mère, du 12 février 1850.

C'est ainsi que je remplirai ma glorieuse destinée, en essayant de redresser ici cette ineffable Croix de Jésus-Christ tant de fois abattue.»

Et pour l'aider dans une tâche si ardue, M. Libois qui venait de recevoir les encouragements de Rome, lui adjoint des compagnons zélés pour évangéliser les districts de l'intérieur.

C'étaient: M. Lalanne, d'abord destiné pour les environs de Canton et plus tard pour le Nord de la province, à Lo-tchang; M. M. Mailfait (1) et Amat (2) pour l'île de Haï-nan et la presqu'île de Louï-tcheou, M. M. Marizien (3) et Bernon (4) pour la région de Swatow.

Ils furent des pionniers d'avant-garde, à la conquête des âmes, et succombèrent presque tous dans le premier élan de leur zèle.

Voici les débuts de l'un d'entre eux, M. Amat, racontés par lui-même: « Désigné par M. Libois pour pénétrer au Kouang-Si, je me rendis à Lo-fou, à l'extrémité occidentale du Kouang-tong près du Tonkin. Composée de chrétiens fidèles, cette station avait bien des fois servi de lieu de débarquement aux missionnaires français ou espagnols, proscrits par les souverains de l'Annam. J'y étais depuis quelques semaines, cherchant le meilleur moyen de pénétrer dans la province voisine toute proche, lorsque, le soir du 18 novembre 1850, un chrétien tout ému vient m'annoncer l'approche de brigands, faisant plus ou moins partie des bandes Taïping qui désolaient alors le Kouang-Si.

Je quitte aussitôt mes livres chinois et sors pour m'assurer du fait. Hélas! de toutes parts on n'aperçoit que sabres et hallebardes. Ayant serré pêle-mêle dans un sac les choses les plus nécessaires, j'essaie de fuir à travers champs. Par malencontre, j'avais donné, ce jour-là ma tresse postiche à raccommoder. Mes cheveux épars et flottants fixèrent les regards et attirèrent plus de vingt bandits sur mes pas; à peine pus-je me dérober un instant pour cacher mon sac dans les broussailles.

Fuir était impossible: toutes les voies étaient occupées. Deux individus à long jarret m'atteignent les premiers, sabre en main, m'arrachent la bourse et le pantalon, et puis: « Combien de piastres pour ta vie sauve? »

Comme je tenais naturellement à mettre mon malheur à profit, j'eus hâte de me déclarer adorateur du Dieu du ciel et

(1) Jacques-Auguste Mailfait, né le 26 mars 1817 à Aiglemont (Ardennes) parti pour la Chine le 24 janvier 1849, mort à Siang-to (Haïnan) le 31 mai 1851.

(2) Charles-Pierre Amat, né le 14 juillet 1820 à Layrac (Hte Garonne) parti pour la Chine le 24 janvier 1849, mort à Pa-ké (Louï-tcheou) le 16 septembre 1863.

(3) Protais-Gervais Marizien, né le 16 Décembre 1824 à Vassy (Hte Marne) parti le 8 février 1849, mort à Péné (Vaï-Loï) le 22 octobre 1850.

(4) André Bernon, né le 7 novembre 1818 à Pauillac (Gironde) parti le 6 octobre 1849, mort à Hong-Kong (Béthanie) le 27 juillet 1895.

de la terre, certifiant que je n'étais venu dans ce pays que pour enseigner aux Chinois mes frères la voie du salut.

A cette déclaration de principe, on ne répondit que par l'impitoyable question: « Combien de piastres? ».

Ensuite, considérant la blancheur de ma peau, ils se disent: « Celui-ci est riche certainement, conduisons-le au grand chef, nous aurons un bon salaire ».

Deux hommes me saisissent à l'instant par les bras et me forcent à les suivre. Cette détermination ne me souriait guère; aussi, chemin faisant, je culbute mes deux gardes et me voilà libre; malheureusement le côté que j'avais cru désert se trouvait aussi encombré de voleurs. Il fallut donc encore se laisser prendre.

Cette petite insubordination me valut une volée de coups de plat de sabre. Un brigand se mit même en devoir de me couper un pied, pour rendre, disait-il, ma course moins agile; mais il s'arrêta dès qu'il vit le sang.

« Cependant je faisais mon acte de contrition et recommandais mon âme à Dieu, car je ne pouvais prévoir jusqu'à quels excès se porteraient ces forcenés qui s'agitaient en cercle autour de moi, vociférant des cris de mort, et appuyant chacun la pointe de son arme sur mon corps.

Ce fut dans cet état que j'eus à subir un interrogatoire.

« Quinze juges d'instruction au moins parlaient à la fois, ce qui me donnait le moyen de répondre seulement aux questions qui ne m'embarrassaient pas.

« Il me fallut tracer mon nom chinois sur le sable avec la pointe d'une épée et renouveler ma profession de foi, assurant que je n'étais ni marchand d'opium, ni mandarin, mais seulement adorateur d'un seul Dieu, enseignant la doctrine qui conduit au ciel.

« J'ajoutais que je ne craignais ni les hommes, ni les armes, mais Dieu seul, qui pouvait me sauver ou me perdre; qu'ils étaient à la vérité les maîtres de couper mon corps en morceaux s'ils en avaient la fantaisie, mais que mon âme leur échapperait pour s'envoler au séjour du bonheur.

« Ces paroles leur firent ouvrir de grands yeux, mais ne firent pas oublier la question incessante: « Combien de piastres?

« Comme je n'avais rien à leur donner, étant pour le moment simple possesseur d'une chemise, je me déclarai insolvable.

« Il fut de nouveau statué que je serais conduit au grand chef. On me lia les mains derrière le dos, et l'on m'escorta l'arme au bras. Après une heure de marche, nous arrivâmes à la vaste maison que ces gens avaient choisie pour passer la huitaine. Dans l'espace d'un moment, 500 pillards environ y furent casernés.

« On me plaça provisoirement près de la porte d'entrée, dans un cabinet réservé. Le grand chef ne tarda pas à arriver.

« C'était un voleur comme les autres, seulement il avait la clef du trésor et dirigeait les expéditions. Il feignit de ne pas m'apercevoir, inscrivit sur ses registres quelques voleurs du voisinage qui s'étaient réunis à son drapeau, distribua de l'étoffe rouge à ceux qui s'étaient signalés dans la journée, et confia à deux hommes le soin de me garder.

« Dès lors, on me fit traverser quelques salles, monter un petit escalier et je me trouvais en compagnie de plusieurs fumeurs d'opium.

« Là, comme ailleurs, les questions ne manquèrent pas. On me fit de nouvelles menaces pour m'intimider et m'arracher des piastres. Je connaissais leur tactique et je pris la chose en plaisanterie, ce qui les déconcerta. On me présenta alors quelques-uns des objets qu'on m'avait volés, pour savoir à quel usage on les employait. Mes yeux s'arrêtèrent sur un crucifix. Je le saisis des deux mains, le serrai avec émotion sur mon cœur, le portai avec vivacité à mes lèvres, leur disant que je les plaignais amèrement de ne pas savoir apprécier ce signe rédempteur et que je leur laissais volontiers tout le reste, pourvu qu'ils me laissassent la croix.

« Ils consentirent à me la laisser un instant pour prier; bientôt néanmoins ils la reprirent, pensant que le Christ était en or.

« Cette petite circonstance adoucit les cœurs à mon égard, et m'attira même le respect, au point qu'on ne parlait qu'à voix basse quand je priais.

« On me servait à manger copieusement, et l'on m'apportait des nattes pour dormir. De mon côté, je tâchais de me montrer affable. Enfin, dès le troisième jour de ma captivité, j'étais dans les bonnes grâces de ces bandits, qui me proposèrent une place honorable dans le régiment: « Tu es fort, disaient-ils sérieusement, tu es leste, c'est ce qu'il nous faut; viens, tu feras fortune ».

« Ils me prenaient pour quelque aventurier venu de Canton. Je leur répondis qu'encore que je tinsse beaucoup à leur faire plaisir, je ne pouvais accepter l'honneur qu'ils m'offraient et que la loi chrétienne ne me permettait pas de me faire brigand. Il fut alors résolu que, si personne ne me réclamait dans la journée, on me donnerait le soir la liberté. Malheureusement, vers le milieu du jour, plusieurs chrétiens vinrent solliciter en ma faveur; ils eurent même la maladresse de manifester leur mécontentement, ce qui m'enleva les bonnes grâces des bandits et compliqua les affaires.

« Les païens du voisinage, apprenant la démarche des ca-

tholiques en faveur de l'étranger, s'imaginèrent que je devais être un maître de religion européen; ils venaient me voir par troupe, autorisés par les brigands, considéraient ma physionomie et m'interrogeaient de toutes manières.

« On reconnut aisément que pour un Chinois de ma qualité je ne savais ni parler ni écrire avec assez de correction. Mon nez, mes yeux, ma barbe furent minutieusement examinés, et chacun de dire: « Sans aucun doute, c'est un *fan-kouaï* (diable étranger), il faut le garder avec soin ». On serra, en effet, mes cordes, et l'on espéra que tous les chrétiens des environs, chinois et tonkinois, viendraient apporter leur tribut.

« Afin d'éviter aux fidèles les vexations qui les menaçaient, je cherchai, mais en vain, dans mon esprit, un moyen de me tirer de ce mauvais pas; les portes étaient fermées et gardées jour et nuit par des hommes qui battaient continuellement la caisse et le tam-tam.

« Seulement j'avais aperçu, la veille, entre deux corps de maison, un petit sentier dont j'ignorais l'issue. Le soir de ce quatrième jour je me couchai, comme les nuits précédentes entre deux brigands qui m'avaient lié par les bras et s'étaient ensuite étendus sur les cordes.

« Vers deux heures de la nuit, je fus éveillé par le bruit d'une très grosse pluie. Mes deux gardiens dormaient profondément. La possibilité d'une évasion se présente à mon esprit, je me sens comme poussé par une main invisible; j'invoque alors la Reine des Apôtres en récitant le *Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie,* etc., je parviens à me dégager; je descends légèrement le petite escalier, traverse en balançant les bras à la chinoise les salles des fumeurs d'opium, qui me prennent pour un des leurs et me dirige vers l'étroit sentier.

« J'ai à peine fait quelques pas, que je me vois arrêté par une grande muraille. Heureusement, des arbres placés comme providentiellement des deux côtés me fournirent le moyen de la franchir, et je me trouvai en liberté au milieu des rizières ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, quelquefois jusqu'à la ceinture; mais tout chemin me paraissait bon et facile. Les habits d'ailleurs ne m'embarrassaient guère. Une chemise chinoise et un petit caleçon, qu'un brigand m'avait donnés en échange de mon pantalon, formaient tout mon costume.

« Les pluies abondantes avaient grossi les moindres torrents; il fallut en traverser trois à la nage. Après le passage du premier, je me jetai à genoux pour rendre des actions de grâces au Seigneur et témoigner à la très Sainte Vierge ma reconnaissance.

J'entendis alors les clameurs des brigands qui, s'étant aperçus de mon évasion, cherchaient à me découvrir. Je n'en continuai

que plus promptement ma route et parvins en quelques minutes chez les chrétiens de Lo-fou, qui me reçurent comme un homme ressuscité et me prodiguèrent toute espèce de soins.

« Au lever du soleil, les bandits arrivèrent au pas de course.

« Averti à temps, je gagnai la montagne où je restai caché la journée entière. Le soir, je me disposai à rentrer, lorsque des cris inconnus me firent abandonner le sentier et prendre une direction sans voie à travers les précipices; j'achevai alors de meurtrir mes pieds nus, et d'ensanglanter mes jambes. Je pus enfin rentrer à Lo-fou. Mon habitation et l'église avaient été fouillées et bouleversées; tous les vases sacrés et les autres objets qui servaient au Saint Sacrifice, avaient été enlevés; mon petit sac avait aussi disparu, de sorte qu'il ne me restait pas même mon bréviaire » (1).

IV

Les aventures dont parle M. Amat et dont souffrirent également la plupart de ses compagnons, n'étaient pas à redouter à la capitale où M. Guillemin résidait habituellement; (2) mais, tout en y jouissant d'une sécurité relative, le missionnaire se gardait bien d'attirer sur lui l'attention publique.

Vêtu à la chinoise, avec l'indispensable natte qui déguise mal l'Européen, il ne sortait que la nuit, pour visiter ses malades ou vaquer à d'autres fonctions.

Quand il se rendait à Whampou pour instruire les orphelins qu'il y avait abrités dans un vieux bateau (3), son nautonier avait ordre de le ramener à Canton avant le point du jour. C'était, comme il disait plus tard, l'ère des Catacombes.

Lui-même nous racontera ses premières impressions, et sa correspondance dont nous donnerons plus loin de longs extraits, dénote chez l'apôtre, le souci d'intéresser non seulement les siens, mais aussi tous les bienfaiteurs des Missions, à l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Et il continuera désormais, avec la constance qui lui est propre, de relater chaque détail de sa vie quotidienne, avec ce style un peu lent mais clair, majestueux, parfois éloquent qui touche et édifie.

On ferait un gros volume avec tout ce que sa plume féconde va, pendant 36 ans, tracer de périodes pour le compte de l'amitié, de l'histoire et de la diplomatie.

---

(1) Cité par A. Launay, *Histoire de la Mission du Kouang-Si.*

(2) Il visitait aussi les chrétientés des environs, Fat-shan, Cha-tao, Shek-long où il résida quelque temps. A Sha-tao il bâtit un oratoire qui fut démoli en 1884 par les païens.

(3) M. Guillemin avait acheté ce bateau où travaillaient à la fabrication des nattes, les enfants qui devaient former plus tard le noyau d'un séminaire.

On en ferait un bien plus gros encore, avec le flot de feuilles éparses que sa Foi chrétienne lui dicta. Il écrivait beaucoup.

Car, c'était un besoin pour cette âme délicate de se *dénoncer* à la foule, non par égoïsme ou coquetterie, mais pour la saisir sous l'emprise de son idéal et de son émotion.

Ceux qui l'ont connu à cette époque, nous représentent ce prêtre d'âge mûr (il avait 36 ans), qui avait dû rompre des liens autrement solides que ceux de ses pairs pour venir s'enfoncer dans ces bouges obscurs de l'Asie, comme portant dans les yeux, le secret de ce « pouvoir rayonnant » dont sont pourvus les énergiques ou les ambitieux.

Il suffisait de le regarder, pour se convaincre de la force qui l'avait tiré tout droit vers son étoile; et l'on devinait que si sa modestie d'éducation lui imposait des règles, ce n'était pas néanmoins pour endiguer le flot de Dieu en lui.

" *Je me rappelle bien*, dit M. Gomes de Macao, *le Père Guillemin de Canton. Il habitait une petite maison basse et humide dont une salle lui servait de chapelle.*

Nous allions tous les dimanches assister à sa Messe, et il était content de nous recevoir. Les Portugais formaient alors la seule colonie catholique à Canton. Nous étions charmés de posséder un prêtre aussi avenant et aussi distingué. Les néophytes chinois le virent aussi, en toute confiance, s'occuper de relever les ruines du catholicisme, et tous, nous l'y aidâmes de tout notre cœur; (1) *car le Père était un homme d'entreprise et d'idéal dont les discours nous remuaient.*

Grand, sec, avec des manières aisées, un visage agréable, une voix claire et douce, il avait l'air d'un homme pacifique, mais décidé à jouer son rôle comme il faut.

Un jour que le célèbre lazariste Huc était de passage à Canton, je l'entendis s'exprimer ainsi sur le compte de son hôte le P. Guillemin: "C'est quelqu'un"!

Et personne ne pouvait mettre en doute la réalisation des espérances que cette appréciation faisait naître à l'adresse du futur évêque de Cybistra".

Avant tout, M. Guillemin se révèle homme d'initiative, et ses lettres nourries de faits, dédoublent, semble-t-il, son action, en prolongeant chez ses lecteurs, l'enthousiasme qu'elles suscitent en faveur de ses nobles projets.

Dans un billet à sa famille, du 20 avril 1850, il avoue «n'avoir pu faire encore grand'chose pour l'évangélisation»; les

(1) Un prêtre chinois de Macao, Joseph Kouang, qui savait le Portugais, servait d'interprète au missionnaire dans ses rapports avec les étrangers, et remplissait auprès de lui les fonctions du ministère.

vieux chrétiens de la ville viennent se grouper autour de lui, autant par intérêt et curiosité que «pour satisfaire aux besoins de leurs âmes».

Ayant laissé sur sa table une collection de gravures, il se prête à leur désir de les voir. Comme c'étaient des sujets représentant les monuments de la France, il leur explique «savamment», dit-il, tous les arcanes de leur fondation, et il intéresse si bien son auditoire, qu'on lui fait répéter «pour les *enfants* qui n'ont pas compris»!

Il se demande si, à l'exemple de Mgr Vérolles de Mandchourie qui se servait d'une lanterne magique pour attirer les païens, il aura besoin de ce procédé pour émerveiller ses Cantonais».

Et il exprime le désir d'en posséder une.

Cette lanterne lui sera envoyée plus tard.

Soucieux avant tout de se concilier la faveur des enfants, il les laisse approcher, cause avec eux familièrement, et, après les avoir intéressés, leur parle de Dieu et les instruit.

Quand ses confrères fatigués ou malades rentrent de leurs expéditions lointaines, ils trouvent en lui un Samaritain spirituel et gai qui «sait au besoin fredonner les chansons de l'oncle Flagey pour distraire leurs douleurs».

Et M. Lalanne se contente alors de cette «recette pharmaceutique».

Il a pourtant la «voix discordante»; mais «ce sont des chansons de France, et «il ne faut point les oublier, dit-il, à la fin d'un repas».

Ses repas n'étaient rien moins que réduits au strict nécessaire, comme l'exigeait la délicatesse de son estomac.

Nous avons souvent ouï dire que Mgr Guillemin faisait la petite bouche à table, et qu'il s'accommodait mal du «régime chinois».

Voici ce qu'il en écrit lui-même dans le même billet: "*Je prends du thé, boisson ordinaire de ces pays, mais à laquelle il faut être habitué pour en faire un usage journalier. Peu partisan du riz, qui est si fade lorsqu'il est cuit à l'eau, j'y mêle assez adroitement du pain.....*

Manger du pain dans ce pays, où il est si rare et si cher, ce serait gourmandise; ne manger que du riz, ce serait peut-être pénitence trop sévère pour certains estomacs...

Il ne faut pas parler dans ces pays-ci de nos viandes si multipliées en Europe et auxquelles l'art culinaire sait encore ajouter mille formes et goûts différents.

Ici, nous n'avons guère que du poulet et du porc; mais je dois ajouter que cette dernière viande est plus savoureuse et plus saine qu'en Europe.....

Je mange la pâtisserie chinoise par amitié pour nos chrétiens qui l'offrent. Quand je suis avec eux, je suis entièrement chinois....."

Ce témoignage est concluant.

Le 15 Juin 1850, il écrit que «les intolérables chaleurs l'empêchent de dormir. La maison étroite est brûlée par le soleil, environnée d'autres qui «la pressent, la serrent et en font un four.»

Sa santé se maintient bonne pourtant et lui permet de se livrer à la prédication dans les environs de la ville: "*Je suis parti*, dit-il, *au commencement de la nuit; c'est ainsi que doivent se faire toutes nos courses pour les soustraire à la vigilance des mandarins et des païens. Couchés au fond d'une barque de pêcheur, nous avons suivi, pendant trois heures, le rivage pour aboutir à la pointe de l'île où nous devions aborder.*

Les chrétiens nous reçurent avec les démonstrations de la joie la plus vive.....C'était le soir du premier Mai, et nous allions être témoins d'une petite cérémonie qui montre l'attention de ces bonnes gens et le respect qu'ils témoignent à leurs prêtres.

Je remarquai d'abord un remue-ménage dans la maison, mais j'étais loin de supposer qu'on se préparait à me souhaiter la fête. Je ne sais qui leur avait dit que St Philippe était un de mes patrons, et bien que ce ne soit pas le plus ordinaire de mes noms, ils avaient persisté à vouloir me donner cette marque d'attachement.

Il fallut s'y soumettre, autant pour ne pas les contrarier que pour agréer les hommages qu'ils rendent à Dieu dans la personne de ses ministres.

Assis sur un siège antique, je vis d'abord arriver la troupe des femmes, couronnées d'une espèce de diadème qui s'élève à triple étage, et offrant des deux mains la petite tasse de thé toujours accompagnée d'une profonde inclination.

Les hommes venaient ensuite portant les plats de confiserie. Pour être honnête, il faut tout accepter, goûter de tout et savoir adresser quelques mots de satisfaction. Je l'ai fait aussi bien que possible....."

Le missionnaire visite encore plusieurs chrétientés dont il loue la constance dans l'adversité, et il remercie Dieu de lui avoir ménagé tant de consolations en cette première année d'apostolat.

Ses travaux n'ont pas été inutiles, car il a groupé bon nombre d'anciens chrétiens et préparé au baptême quelques adultes païens.

Il se disposait à poursuivre ses conquêtes d'âmes, quand, au début de 1851, son supérieur M. Libois le mande à Hong-Kong «pour l'aider dans l'administration de la Mission».

Il s'y rend en effet, et il écrit de cette ville le 20 mars "*qu'il lui a été un peu pénible d'obéir, mais que devant un ordre précis, il n'y avait pas à reculer; que son supérieur, atteint d'un anévrisme, s'était fait autoriser par les directeurs de Paris pour le rappeler auprès de lui*".

Pour compléter cette explication et mieux saisir la raison de ce rappel dont paraît surpris le missionnaire, il est bon de se reporter à la date du 30 septembre 1848: "*En chargeant M. Libois de diriger les premiers ouvriers apostoliques des deux Kouang, le Séminaire de Paris,* écrit Launay, *n'avait eu l'intention de ne prendre qu'une mesure provisoire. Il était bien évident que le même titulaire ne pouvait longtemps gérer simultanément les intérêts de la procure générale et ceux d'une Mission; aussi, dès 1850, M. Legrégeois avait-il présenté à Rome, au nom du Séminaire, une requête demandant pour M. Libois le droit de se choisir un successeur approuvé par le Pape et auquel il déléguerait tous ses pouvoirs, ou dans le cas de mort avant d'avoir pu exercer ce droit, la nomination par Rome de M. Guillemin comme préfet apostolique.*

Cette double demande fut agréée par un décret du 14 janvier 1851. Néanmoins M. Libois continua d'exercer ses pouvoirs (1)."

S'il les continua, ce fut, pensons-nous, grâce à la guérison de son anévrisme et aux bons offices de son secrétaire Guillemin, qui semble avoir ignoré des négociations qui l'intéressaient.

Quoi qu'il en soit, dès son arrivée à la Procure, celui-ci se met au travail indiqué par Libois, lui écrit ses lettres, expédie ses affaires et s'occupe en même temps des latinistes qui forment déjà l'embryon du futur séminaire St François Xavier.

Mais huit jours ne s'étaient pas écoulés, qu'une affaire urgente le réclame à Canton; il s'y rend à la hâte, s'y attarde même et va passer la fête de Pâques dans une île charmante des environs, où la piété des néophytes «le retiendrait, *dit-il,* pour toujours, s'il ne lui fallait pas vaquer à d'autres travaux».

Il est encore à Canton après Pâques, d'où il écrit à sa cousine Flagey pour «démentir un bruit que la renommée mensongère a fait courir à son sujet, à Besançon»: "*Me croirais-tu,* écrit-il, *la tête assez mûre et assez solide pour porter la mître? Je ne sais ce qui a pu donner occasion à ce bruit,*

(1) "Histoire de la Mission du Kouang-Si".

mais il n'en est rien; je suis simplement secrétaire de la Mission, j'aide un peu notre supérieur malade qui ne peut écrire lui-même toutes ses lettres.

Voilà mes occupations; et mon titre, celui que St Vincent Ferrier demandait avec tant d'instance au Pape et celui que j'espère aussi conserver toute ma vie, est celui de missionnaire apostolique".

La renommée flatteuse qui devançait ainsi l'heure de sa destinée (1851), loin d'en contrarier l'ascension vertigineuse, ne la rendra que plus décisive, en désignant du doigt ce prêtre fait pour le commandement.

De retour à Hong-kong vers la fin de mai, il annonce à sa cousine Flagey «la persécution qui vient d'éclater aux environs de Canton et qui lui inspire de vives inquiétudes au sujet de ses confrères de l'intérieur».

Un nouveau billet à la même, daté du 22 juillet 1851, lui mentionne la mort glorieuse du P. Schœffler du Tonkin qui, «en quittant sa prison, y laissa ses sandales pour arriver plus promptement sur le terrain d'exécution».

Il ajoute que Mgr Retord a fait de ce martyre une fort belle relation qui paraîtra incessamment dans les «Annales de la Propagation de la Foi».

A propos de ces mêmes «Annales», disons tout de suite que M. Guillemin y ayant déjà figuré avec honneur, y signera bientôt, comme Retord, l'acte du martyre d'un de ses confrères, dont il était devenu le supérieur (1).

Mais n'anticipons pas.

Et contentons-nous, malgré la monotonie d'un récit de faits ordinaires, de suivre pas à pas, dans les étapes qui le conduiront si vite aux honneurs, celui que ses vertus en rendaient digne.

V

A l'heure même où notre missionnaire reprenait à Hong-kong sa tâche de secrétaire auprès de M. Libois (été de 1851) de graves perturbations agitaient les provinces des deux Kouang. Les rebelles Taïping avaient déjà commencé leur tentative anti-dynastique et «les craintes que leurs projets inspiraient n'étaient pas chimériques»; un regard jeté sur cette secte en convaincra le lecteur.

Son chef fut un certain Houng-Siéou-tsiuen, (2) qui faisait remonter l'origine de sa famille à la dynastie des Soung; il

(1) M. Chapdelaine, massacré pour la Foi au Kouang-Si, le 27 ou le 29 février 1856.

(2) H. Cordier, *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* Vol. I. p. p. 168 et suiv.

était né le 20 Janvier 1813, dans un petit village d'environ 4000 habitants presque tous membres de sa famille, au district de Houa-hien (Fa-yun) 花縣 dans la préfecture de Canton. Il était le quatrième enfant de l'ancien du village, Houng-yang, qui avait eu trois fils et deux filles.

De bonne heure Houng se plongea avec ardeur dans l'étude des «quatre livres» et des grands classiques, et en 1836, il commença à fréquenter les examens publics, à Canton; quoique fort intelligent, et le premier sur les listes, il ne put cependant jamais obtenir le diplôme de bachelier; aussi conçut-il de son insuccès une grande animosité contre les lettrés.

Pendant son séjour à Canton, il reçoit en don des ouvrages qu'il n'examinera que six ans plus tard; rentré chez lui, il tombe gravement malade, et pendant 40 jours, il est en proie à des hallucinations qui auront une influence décisive sur sa vie.

Précepteur dans la famille Ly, il parcourt en 1843 les livres qui lui ont été remis jadis à Canton; ces livres ont pour titre «Kiuen-Chiliang-yen, (*bonnes paroles pour exhorter l'époque*); ils sont dus à un certain Liang-A-fah ou Liang-Kong-fa, né en 1789 dans la province de Canton, ancien imprimeur à Malacca du célèbre docteur William Milne (1), qui l'avait baptisé le 3 novembre 1816. L'ouvrage de Liang, revu par le docteur R. Morrison, avait été imprimé à Canton en 1832 et se composait de neuf traités ou sermons sur des textes des Saintes Ecritures.

Dans ces exhortations, Houng retrouve le sujet de ses visions et, frappé de cette coïncidence, il enlève de sa demeure la tablette de Confucius et se baptise lui-même avec son cousin Ly.

Deux autres amis, Tong-yun-san et Houng-yan, se joignent à eux. Houng et Yun-san se rendent dans le Kouang-Si pour prêcher aux sauvages Miao-tse (1844).

Deux ans plus tard, Houng apprend qu'à Canton, un missionnaire étranger, Lo-Hiaou-tsuen, enseigne la vraie doctrine; il va immédiatement dans cette ville et se présente au maître qu'on lui indiquait et qui n'était autre que le Rév. Issachar Jacox Roberts (2) de l'*American Board of Foreign Missions*, qui refusa toutefois de le baptiser. Houng, désappointé, retourne une seconde fois dans le Kouang-Si (1847). Le nombre de ses disciples augmente de jour en jour, et dès la fin de 1849, les « Adorateurs de Dieu » formèrent un groupe assez compact pour inquiéter les mandarins locaux.

(1) De la "London Missionary society", né en Ecosse en 1785, arrivé à Macao en 1813, mort le 2 Juin 1822.

(2) Né à Summer County. Tenessee, le 17 février 1802.

Les circonstances étaient d'ailleurs favorables au développement de la nouvelle secte. En septembre 1850, les Hak-ka, de la même race que Houng, entrèrent en lutte dans le district de Kouei, avec les Pounti. Houng réunit autour de lui les mécontents qui sont toujours légion en Chine; puis les membres de la société secrète des Triades, se joignirent à eux, et de social, le mouvement devint politique, ayant pour but le renversement de la dynastie Mandchoue.

Le 27 août 1851, les rebelles alors désignés sous le nom de Taïping ou de Tchang-Mao, (longs cheveux), parce qu'ils laissaient pousser leurs cheveux comme les anciens Chinois, s'emparent de Yong-Ngan 永安, dans la partie orientale du Kouang-Si, et Houng-sieou-tsiuen est déclaré empereur du Royaume Céleste de la Grande Pureté, Taïping Tien-Kouo 太平天國, d'où vient le nom donné à cette rébellion.

Les efforts des mandarins furent impuissants à arrêter le mouvement; dès les premières nouvelles de la rébellion, le gouvernement impérial fit appel au commissaire Lin, puis celui-ci étant mort, à d'autres personnages importants.

Tout fut inutile. L'empereur Taïping place ses troupes sous quatre chefs, Song-yun-sun, Yang-sieou-tchin, Siao-tchao-kouei et Ouï-tching. Les rebelles quittent Yong-ngan le 7 avril 1852, montent vers le nord, assiègent pendant un mois Kouy-lin 桂林, abandonnent le blocus le 19 Mai, paraissent devant Tchang-cha 長沙, capitale du Hou-nan (11 septembre) qu'ils assiègent vainement pendant 80 jours, puis par la rivière 湘 traversant le grand lac Tong-ting 洞庭, ils pénètrent au mois de décembre dans le Yang-tse 楊子, où ils bataillent pendant plus de dix ans, avec des succès mêlés de revers.

Pour ruiner leurs forces et pour sauver la dynastie tartare, il fallut l'intervention des Européens, parmi lesquels les plus célèbres furent l'amiral français Protet (1) tué devant Changhai 上海 et l'Anglais Gordon (2) à ce moment le grand soutien de Ly-hung-tchang (3).

Leurs débris allèrent se réfugier sur les frontières du Tonkin, et c'est le taïping Lieou-yen-fou, en annamite Lun-vinh-phuoc, qui à la tête des Pavillons-Noirs, sera au Tonkin un des plus redoutables ennemis des Français (1884).»

. . . . . .

Bien que les Taïping ne s'attaquassent pas, au début, aux

(1) Auguste Léopold Protet, né le 20 février 1808 à Saint-Servan, tué le 17 mai 1862.

(2) Charl. George Gordon né à Woolwich, le 28 mars 1833, mort à Kartoum en 1885.

(3) Ly-hung-tchang né en 1823 à Sen-chou, province de Ngan-hoei, mort en 1901.

Missions chrétiennes de l'intérieur, comme ils le firent plus tard sur le Yang-tse, celles-ci n'en éprouvaient pas moins le contre-coup de leur dévastation qui englobait tout le territoire des deux provinces du Sud.

Et M. Libois, qui n'avait pu faire avancer ses prêtres Amat et Jacquemin (1) dans la région du Kouang-Si, pouvait à peine maintenir dans les postes Cantonais les 5 ou 6 missionnaires dont il disposait.

Les uns, comme Dupond (2) et Le Turdu (3) venaient de subir les pires vexations; les autres, tels Mailfait et Marizien, avaient déjà succombé, tandis que les rares néophytes et catéchumènes de Canton soupiraient après le retour de leur Père bien-aimé, toujours retenu à Hong-Kong.

Or, l'indisposition de M. Libois n'était pas assez grave, pour les priver plus longtemps de M. Guillemin, à qui le travail de secrétaire paraissait inaction.

Le 26 novembre, il annonce à sa mère «qu'ayant pu retourner à la capitale, il y a repris ses occupations, et qu'il va y développer l'œuvre de la Ste Enfance fondée l'année précédente».

En décembre, il fait un voyage dans l'intérieur de la province où il administre des chrétientés «privées de missionnaires depuis fort longtemps».

Vers le même temps, il reçoit de Besançon une somme de 400 francs qui lui a servi «à faire face à bien des dépenses entreprises pour la conversion des païens et la décoration de la pauvre chapelle de Canton».

L'année 1851 ne s'achève pour lui qu'en malchance: «*Dans la nuit du 28 au 29 décembre,* écrit-il, *des voleurs se sont introduits dans la maison et m'ont enlevé toute ma chapelle, ma montre, un ornement, deux beaux vases que m'avait donnés Mgr Vérolles à son passage ici, en sorte que je me suis trouvé à nu à mon réveil, et plus pauvre qu'un rat d'église*».

La mésaventure prouve qu'il «dormait bien»; il se console de son malheur en disant qu'aux fêtes de Pâques 1852, «à défaut de vases sacrés en or ou en argent, se trouvaient rangés auprès de l'autel, de fervents néophytes, qui, après les épreuves, venaient demander les sacrements de réconfort».

Le 23 avril, il a chez lui Mgr Rizzolati, (4) «homme très distingué» qui est en Chine depuis 25 ans: «*Nous ferons,* dit-

(1) Charl. J. Bap. Jacquemin né à Harboué [Meurthe] le 20 sept. 1826, parti le 27 février 1851, mort à Hong-kong le 21 avril 1895.

(2) Futur vicaire apostolique du Siam.

(3) Pierre—Marie Le Turdu né le 6 août 1821, au diocèse de St. Brieuc, mort à Canton en 1861.

(4) Joseph—Marie Rizzolati O. S. F. né à Clauzeto, évêque d'Aradas le 30 août 1839; mort à Rome en 1862.

il, *vie commune pendant 8 jours, et ensuite il retournera parmi les siens, je veux dire parmi ses chrétiens malheureux du Houkouang*».

Pendant ces 8 jours, il apprend auprès du vénérable évêque «l'art d'être doux et grand dans les tribulations», et il admire l'énergie de cet homme qui, «oublieux de ses propres maux, va s'exposer à de nouveaux outrages et à de nouveaux exils, pour consoler ses néophytes».

Sur ces entrefaites, un courrier arrive de France. Les demoiselles pensionnaires de Mont-Martin, près Besançon, qui n'oublient pas le «cher M. Guillemin» lui envoient 100 francs.

Il se hâte de les remercier dans une touchante lettre du 15 octobre: "*Une partie de cette somme,* écrit-.l, *a été employée au rachat d'un petit garçon vendu aux bonzes par son malheureux père. Ce dernier qui s'était converti naguère, voulut bien accueillir ma proposition de rachat, et l'on rechercha l'enfant.*

Au milieu des vastes plaines qui s'étendent à l'Ouest de Canton, s'élève une belle et majestueuse montagne que j'aime à revoir, parce qu'elle est le plus souvent le terme de mes excursions et qu'elle me rappelle les cimes de notre Franche-Comté (1).

Sur ses flancs croissent quantité d'arbustes, et des torrents en jaillissent pour se précipiter dans les vallons.

Au sommet, à travers plusieurs massifs d'arbres, se découvrent les toits crénelés d'une magnifique bonzerie où une vingtaine de religieux mènent la vie de retraite.

C'est là que le pauvre petit enfant avait été conduit pour apprendre, parmi les bonzes, les cérémonies de leurs dieux. Déjà, il allumait les bâtonnets d'encens devant les idoles, apportait le thé aux visiteurs et préludait ainsi, sans le savoir, aux tristes fonctions auxquelles l'avait voué l'auteur de ses jours.

On l'avait vendu pour la somme de 30 francs.

La loi en usage ici autorise celui qui a vendu son enfant à le racheter à prix double.

Les bonzes, se piquant de générosité, se contentèrent pour cette fois, du prix même de la vente.

Bientôt après, le petit garçon me fut amené. A son air aimable et encore plein d'innocence, on avait cherché à ajouter quelque chose qui pût encore mieux me prévenir en sa faveur: il savait le "Pater", "l'Ave" et le "Credo".

Il les récita avec un air de candeur qui émerveilla un

(1) Il s'agit ici de la montagne de Saï-tsiou (Nam-Hoï) digne en effet d'attirer la sympathie des touristes.

de mes confrères et deux autres Européens, attirés par la curiosité de voir le petit bonze qui avait déserté sa montagne pour le service du vrai Dieu....."

De nouvelles sommes d'argent, provenant de sa famille, lui arrivent; «elles sont destinées, dit-il, à entretenir des catéchistes, et puis, s'il y a plus que le suffisant pour lui et ses œuvres, il en fera participer « ses confrères bien meilleurs que lui ».

Parmi ses confrères des deux Kouang, citons M. M. Chagot (1), Bisch (2), Chapdelaine (3), Deluc (4), Lavigne (5), tous nouveau-venus qu'il aura l'honneur d'équiper à Canton avant de les expédier dans les districts de l'intérieur.

D'autres, plus nombreux encore, viendront grossir tous les ans, cette phalange d'apôtres dont les sueurs et le sang arroseront la Croix qu'ils plantent.

La charité fraternelle que M. Guillemin sait témoigner à ses collègues plus exposés que lui aux tribulations, lui attire une confiance dont le temps fera une amitié.

Et elle dispose naturellement ses pairs à le désigner sans conteste, comme leur futur chef, au choix déjà arrêté de M. Libois.

Mais les prochains honneurs qu'il est en droit d'envisager, le laissent tout entier à son humble tâche de « défricheur ». Son supérieur l'y aide tant qu'il peut, en lui envoyant des secours en hommes et en argent.

C'est ainsi qu'une église, longue de 90 pieds, est construite à Wham-pou en 1852, par M. Girard (6), venu là provisoirement pour ce travail.....

En janvier 1853, une lettre de France l'afflige beaucoup, en lui apprenant la mort de son oncle Flagey, « l'homme juste par excellence » dont il hérite avec plaisir de la montre.

Et il écrit à Joséphine qui lui en fait l'envoi, de démentir encore une fois « le bruit persistant » de sa promotion à l'épiscopat: « Je fais, ajoute-t-il, mon ouvrage ordinaire, sans en désirer un autre dont le poids finirait par m'écraser ».

Au mois de juillet 1853, Libois toujours souffrant et surchargé de besogne, le rappelle encore auprès de lui: « *Si ce voyage,* écrit-il, *est pour moi la cause d'un travail plus grand*

---

(1) Michel-Gaspard Chagot, du diocèse de Limoges, né le 5 Septembre 1824, mort le 26 juin 1896.

(2) Jos. Fr. Xav. Bisch, du diocèse de Poitiers, né le 17 mars 1826, mort en 1859.

(3) Auguste Chapdelaine, de Coutances, né le 6 janvier 1814, massacré le 29 février 1856, Béatifié en 1900.

(4) Dominique Deluc, d'Agen né le 3 Décembre. 1826, mort en 1860.

(5) Jacq. Sebast. Lavigne, de Tarbes, né le 9 juillet 1824 quitte en 1854.

(6) Futur provicaire et supérieur de la Mission du Japon

que de coutume, il me procure l'avantage de passer un des mois les plus chauds de l'année sur une agréable colline environnée de pins, d'où l'on découvre au loin l'immensité des mers.....
C'est là qu'est bâti notre Séminaire St. François Xavier, et que j'y travaille au milieu de la solitude.....

Ce fut là aussi où, sur le désir qu'il en exprima, vint s'abriter plusieurs mois, l'angélique Théophane Vénard, qui, avant de se rendre au Tonkin, pour y cueillir, 8 ans plus tard, la palme du martyre, enseigna la philosophie aux séminaristes, sous la direction de M. Guillemin.

Il nous est doux de constater la rencontre ici-bas de ces deux âmes d'élite, sur la même colline d'où le souffle de l'Esprit les souleva vers les sommets.

Et, telles deux victimes destinées au sacrifice, elles s'abreuvèrent ensemble, un instant, aux mêmes sources d'eau vive, pour affronter, l'une, le couteau sanglant de l'idolâtre, et l'autre, l'épreuve plus longue et plus atroce de la trahison des *siens*, dans l'humiliation de l'exil. Le calice fut le même pour les deux, sans qu'on n'ait jamais su qui, du sang de l'un ou des larmes de l'autre, l'avait fait le plus déborder!

Le séjour du futur Bienheureux à Hong-Kong donna l'occasion à son Supérieur d'admirer ses vertus et ses talents: « Il possédait, disait-il plus tard, un esprit très vif et très pénétrant; il faisait très facilement les vers français; et comme il était très aimant et très délicat, il se servait souvent de cette facilité pour fêter ses amis et ses supérieurs.

Le *vilain* m'a joué bien des fois des tours de ce genre, quand nous étions ensemble au collège St. François Xavier.

Lorsque j'ai été nommé Supérieur de la Mission de Canton (1853), tous les élèves conduits par Théophane vinrent me féliciter; alors je n'étais pas encore évêque. Il avait rimé en cette occasion quelques vers en mon honneur, et de plus, fabriqué à la hâte une mitre avec des joncs, et une crosse en bambou, témoignant par là de sa joie, et faisant connaître les vœux et désirs de son cœur. Du reste, cet esprit gai et rempli d'entrain me fut d'un grand secours pour diriger le collège.

Les élèves l'aimaient extrêmement, de sorte que tout marchait comme sous l'impulsion de sa gaieté. »

Après la nomination du préfet apostolique, Théophane était très désireux de voir, au moins de loin, la Mission de Canton: un jour donc, ils partirent tous les deux, avec des provisions; et, après avoir gravi une haute montagne pendant trois heures, de son sommet ils aperçurent la terre promise: "*Jamais*, rapporte M. Guillemin, *je n'ai vu le petit missionnaire plus joyeux*

qu'en revenant de cette excursion. Ah! mon cher abbé, votre frère est un saint missionnaire, et j'ai bien regretté son départ pour le Tonkin, car je l'aimais beaucoup, et il était à moi tout d'abord. » (1)

Cependant la collaboration de M. Vénard au collège de Hong-Kong (2), lui ayant permis de rentrer à Canton (septembre 1853), M. Guillemin va continuer ses courses à l'intérieur, mais il se voit bientôt forcé de les interrompre dit-il, *à cause des séditions qui agitent le pays; et, malgré que le gouvernement Chinois ait assez à faire avec les Taïping, il ne laisse pas de taquiner les chrétiens, sans que les marins français du " Cassini " puissent faire un effort pour les protéger.*

La procure et le collège de Hong-Kong le réclament encore, au début de 1854. Il faut organiser le séminaire, faire la classe aux latinistes, « ce petit peuple, dit-il, qui aidera plus tard à l'œuvre de la conversion des Chinois ».

Il leur compose un règlement d'études et même une grammaire, préside « aux travaux des menuisiers, charpentiers et maçons », trace le plan d'un jardin potager à leur usage et constate enfin « qu'il est débordé; que si tous les jours se ressemblaient ainsi, il n'y aurait pas moyen d'y tenir. »

Il se plaint de douleurs aux reins; cependant, malgré tout cela, sa santé « a gagné au séjour qu'il a fait à Hong-Kong; son mal de reins diminue considérablement, et il peut aller célébrer la Noël à Canton où il baptise treize catéchumènes ».

Son rapport accuse pour l'année 1853, un bilan de 65 baptêmes d'adultes et de 2000 d'enfants in *articulo mortis.*

Ces chiffres témoignent hautement de son activité.

L'on doit même ajouter que dans une ville idolâtre et rebelle à la grâce comme Canton, et en des temps de troubles continus, c'était un beau succès.

Le prêtre qui l'avait obtenu, pouvait se flatter d'avoir accompli son devoir.

Et ce devoir, il comptait bien le continuer encore en 1854, dans des conditions toujours plus favorables.

Sa connaissance plus sûre du dialecte et des mœurs du pays lui facilitait en effet sa tâche. Par ailleurs, il savait que la nomination prochaine d'un de ses confrères à la tête du collège St. François Xavier, le déchargeant d'un fardeau trop onéreux, lui rendrait toute sa liberté d'action à Canton.

Mais, au moment où il se disposait à laisser à un autre la charge du collège, la Providence qui comptait sur ses forces, lui en confiait une plus lourde: il était nommé préfet apostolique et Supérieur de la Mission de Canton. (3)

(1) Vie et Correspondance de J. Théophane Vénard p. p. 182 et 183.

(2) Elle dura jusqu'au mois de mai 1854, époque où il s'embarqua pour le Tonkin, 26 mai.

(3) Bref du 16 novembre 1853.

Chapitre IV.

I - Guillemin préfet apostolique, sa première circulaire.
II - Défaite des Taïping à Canton.
III - Première idée d'une église; M. Chapdelaine.
IV - Difficultés avec Macao - Départ pour Rome.
V - Son élection à l'épiscopat, son sacre par Pie IX. Une lettre aux chrétiens d'Europe.
VI - Visite à Napoléon III : le baron Gros: visites de quêteur.
VII - Le Concordat du Portugal : l'Eminence Antonelli.

1853 — 1858.

I

La nomination de M. Guillemin comme préfet apostolique de Canton, n'impliquait pas encore le caractère épiscopal, mais elle n'en consacrait pas moins son autorité sur les deux provinces, en le libérant complètement de la double tutelle de Libois.

Cette tutelle ne lui pesait guère d'ailleurs, en comparaison des responsabilités qu'il allait porter à son tour: *Il vient* écrit-il le 20 mars 1854, *de m'arriver tout récemment, un bref de Rome, qui ajoute à tous mes autres travaux, à toutes mes autres misères, celle de la direction de la Mission du Kouang-tong et du Kouang-Si, avec le titre de Préfet apostolique.*

Il me semblait que je n'étais pas dans le cas d'accepter, vu surtout l'état peu florissant de ma santé; mais les lettres de ces Messieurs de la rue du Bac, ne me laissant pas cette latitude, je me suis résigné. Pour la santé, et pour les autres choses qui me manquent, Dieu y pourvoira.....

Il faut connaître l'état de cette Mission pour en mesurer toutes les difficultés; j'en parle au long dans une lettre que j'ai écrite à Son Eminence de Besançon; si vous pouvez l'obtenir de M. Ruchstuhl, cette lettre vous mettra au courant de bien des choses sur la Chine.....

Nous n'avons pas ce document; mais nul doute que le nouveau Supérieur de Canton n'y fît allusion aux persécutions de tout genre auxquelles étaient en butte chrétiens et missionnaires, dont plusieurs portaient les fers et allaient mourir pour Jésus-Christ (1).

La rébellion des Taïping qui entravait alors toute liberté dans les provinces méridionales de l'Empire, devait aussi lui inspirer d'amères réflexions.

Et la charge d'une Mission vaste et peuplée comme la France,

(1) De 1849 à 1858, huit missionnaires furent emprisonnés et battus, doux moururent de leurs blessures: l'un, Aug. Chapdelaine eut la tête tranchée. (1856).

avec pour l'évangéliser, 10 prêtres isolés dans les montagnes, pouvait-elle lui paraître alléchante? *C'est une grande chose,* écrivait-il, *que d'être à la tête d'une Mission de 40 millions de païens.....*

Dans quelques jours, je compte regagner Canton; mais, dans quel état vais-je retrouver ce pauvre pays!

Les rebelles qui, jusqu'alors nous avaient respectés, sont venus fondre sur la province qu'ils pillent et ravagent de plus en plus..... Par suite de ces troubles, ma moisson spirituelle au milieu des païens ne sera pas, il s'en faudra bien, aussi belle que l'année dernière; mais je m'en console par ce que Dieu m'a accordé de faire au collège St. François Xavier.

C'est maintenant un établissement bien réglé, comptant 24 élèves, et pour lequel finiront mes sollicitudes, une fois que le missionnaire chargé de m'y remplacer, sera venu à Hong-Kong.

M. Chagot avait été désigné comme son successeur au Collège; mais, soit que ce missionnaire ait retardé son arrivée, soit qu'il ait voulu donner lui-même une impulsion définitive à cette œuvre naissante du clergé indigène, le préfet apostolique prolonge son séjour à Hong-Kong.

Il y est encore le 11 août 1854, et il écrit à son frère Joseph: "*Je te remercie des vœux que tu formes pour ma promotion à l'épiscopat. Il ne faut pas faire ainsi des souhaits qui, peut-être, ne se réaliseront jamais; et puis, sache que j'en ai plus que je ne puis en porter avec le fardeau qui m'est imposé. Il n'est donc pas juste de demander qu'il soit augmenté, mais bien qu'il soit diminué; pour moi, je remets tout à la Providence de Dieu.....*

Ce qu'il me faudrait, ce serait une santé plus forte pour soutenir le travail, et surtout pour supporter les rigueurs du climat..... Ma maladie des reins n'empire pas, mais elle ne diminue guère avec le temps si singulier qu'il fait..... Tout à coup, au milieu des plus grandes chaleurs, surviennent des coups de vent qui font rentrer la transpiration et exposent, si l'on n'y prend garde, à de graves inflammations.....

La semaine dernière, nous avons eu un orage tel que les montagnes et les maisons semblaient devoir s'abimer sous les coups de tonnerre; la foudre est tombée jusqu'à 30 fois dans la ville de Macao, à 8 lieues d'ici, tuant 26 personnes en l'espace de deux heures.

Cela donne une idée des désastres subis ailleurs, et fait connaître sous quel ciel enflammé nous sommes ici, et combien il est difficile d'y conserver la santé qu'on apporte d'Europe.

Ce sont souvent même les plus robustes qui succombent les premiers, tandis que les santés frêles comme la mienne, bien

que éprouvées, se soutiennent plus longtemps et se plient plus facilement au travail.....

Je suis encore au Séminaire St. François Xavier..... Si je suis resté ici plus longtemps que je ne l'aurais dû, c'est que la nécessité m'y a retenu; celui qui m'y remplacera, n'aura qu'à suivre l'impulsion donnée.....

Comme on le voit, c'est l'œuvre du clergé indigène qui absorbe tous les moments du Supérieur de Mission.

Il n'est d'ailleurs guère surprenant de le trouver si longtemps loin de son centre de direction qui est Canton, en constatant la situation précaire où se débattait alors cette ville, près d'être assiégée par les rebelles, et l'impossibilité où se trouvaient les missionnaires de l'intérieur d'y communiquer avec le préfet apostolique. Mais, en raison même des difficultés de la situation, M. Guillemin se devait tout entier au rôle de pilote, et sa place était à Canton.

Il s'y rend (1) au mois de novembre 1854.

Et de cette ville, il adresse à ses prêtres sa première circulaire qui a trait au Séminaire de Hong-Kong. La voici en partie: "*C'est une œuvre,* dit-il, *qui nous est commune à tous, et à laquelle nous devons tout notre concours..... Je serais heureux, si en vous communiquant ces renseignements, je puis établir parmi les missionnaires des deux provinces, cette unité de vues, cet ensemble d'action qui sont si nécessaires au progrès de la Mission, et sans lesquels, quoique nous fassions, nous n'obtiendrons jamais que des résultats sans conséquence.*

Après certains détails de règlements qu'il expose, il en vient aux conditions d'admission au séminaire: "*Lorsqu'il se présente un élève, je désire qu'avant de l'envoyer à Hong-Kong, on en prévienne le Supérieur de la Mission, en lui faisant connaître l'âge de l'enfant, ses dispositions, ses antécédents, la parenté à laquelle il appartient.*

Comme nous sommes pauvres, il faut faire un choix entre plusieurs qui se présentent à la fois.

Il faut aussi que les élèves admis aient au moins 14 ans et pas plus de 18, selon les prescriptions du synode du Sutchuen.

Les enfants doivent avoir une conduite réglée et des mœurs innocentes. On n'exige pas de ces âmes privilégiées que Dieu a préservées de toute chute humiliante, mais au moins qu'ils n'aient jamais commis de ces fautes longtemps préméditées, souvent répétées et qui laissent dans le cœur de l'homme de longues traces de corruption.....

---

(1) Dans sa pensée, le départ pour Canton était définitif, mais il se verra obligé de reprendre encore une fois [automne et hiver 1855] son rôle de supérieur du Séminaire à Hong-Kong.

Il est bon qu'ils aient fait leur première communion; qu'ils ne soient pas fiancés, ou s'ils le sont, qu'on exige d'eux avant leur entrée au séminaire, qu'ils renoncent à leur engagement.

Qu'ils n'aient aucune difformité corporelle; qu'ils n'appartiennent pas à des familles tarées, mais saines et honorables.

Qu'ils soient enfin gardés chez leur missionnaire pendant un ou deux ans avant l'entrée au séminaire.

M. Guillemin termine sa circulaire en souhaitant la prospérité de cette œuvre *une des espérances,* dit-il, *les mieux fondées pour l'avenir.*

Ces espérances ne se réalisèrent point à Hong-Kong; car l'insalubrité de la colline où était bâti le Séminaire, le rendit bientôt inhabitable, et l'on dut expédier les élèves au Collège général de Pinang, dans la Mission de Malacca.

C'est en effet dans ce collège où se formera désormais le clergé chinois de Canton, jusqu'à l'heure tardive où le successeur de Mgr. Guillemin bâtira son séminaire à Canton même, à l'ombre de la cathédrale (1894).

Et comme si cette œuvre capitale du clergé indigène, premier souci de l'administration de l'évêque de Cybistra, devait servir après sa mort (1886), de couronnement à l'unité de sa vie, c'est encore lui qui fournira l'argent pour l'entreprise [1].

Mais suivons toujours les traces de notre infatigable apôtre désormais aux prises, dit-il, « avec le seul élément païen de la capitale ».

II

Nous avons dit précédemment la terreur qu'inspiraient aux populations du delta de Canton, l'approche des rebelles et la possibilité même du siège de cette ville.

Le préfet apostolique, bien placé cette fois, pour juger les événements, écrivait le 12 mars 1855, ses réflexions sur les Taïping et leur défaite sous les murs de Canton.

Reproduisons intégralement cette page d'un poignant intérêt, car elle nous éclaire sur les sentiments qui animaient les partis, dans cette lutte formidable contre la dynastie tartare:

« Monsieur et vénéré directeur, [2]

« Dieu soit béni! voilà que nous allons voir la fin des peines et des alarmes auxquelles nous avons été en butte depuis si longtemps.

(1) Le Séminaire et l'évêché ont été bâtis avec les sommes recueillies par Mgr Guillemin et envoyées à Canton, au lendemain de sa mort, par les soins de sa famille.

(2) M. Voisin, directeur du Séminaire de la Rue du Bac. Paris.

« Les troupes des rebelles, qui environnaient Canton et qui portaient partout le feu et la désolation, viennent de tomber sous les coups des mandarins. C'est le 5, le 6 et le 7 de ce mois qu'a eu lieu cet événement mémorable.

« Depuis quelque temps, les rebelles avaient établi leur quartier général auprès d'une petite forteresse, dont ils s'étaient emparés et qui domine un des bras du fleuve de Canton. Leurs nombreuses barques stationnaient au pied de la montagne, sous la protection du canon du fort, et de là, ils se répandaient comme un torrent sur les pays voisins, sans qu'on pût opposer une digue assez forte à leurs brigandages.

« Déjà ils avaient signifié aux Européens qui habitent Canton, qu'ils eussent à évacuer la ville, voulant la prendre par la famine, s'ils ne pouvaient s'en emparer autrement; et les pauvres Chinois, pressés par la faim, par la cherté des vivres, ne voyaient plus dans l'avenir que l'image du triste sort qui les attendait.

« Or, les mandarins, voyant qu'ils ne pourraient en finir que par un coup de main décidé, réunirent, il y a dix jours, leurs forces navales, à l'insu des rebelles; et, au moment où ceux-ci, livrés à une pleine sécurité, étalaient orgueilleusement leur flotte dans la baie du fleuve, à quelque distance de la forteresse, ils tombent sur elle de différents points, l'environnent de toutes parts et la pressent avec toute la vigueur possible.

« Les rebelles, pris à l'improviste, n'ont pas le temps de préparer leurs moyens de défense. A la vue du danger qui les menace, la frayeur s'empare d'eux, le désordre se met dans leurs rangs, et ils ne songent plus qu'à fuir.

« Les mandarins alors les poursuivent, se saisissent d'une soixantaine de grosses jonques, dispersent les autres, et font plus d'un millier de prisonniers sans compter ceux qui se noyèrent en voulant se sauver à la nage.

« Le lendemain, sans perdre le temps, les mandarins vont droit au fort qu'ils avaient perdu quelque temps auparavant; ils s'en emparent, font encore bon nombre de prisonniers, et mettent le feu à deux gros villages situés au pied de la forteresse et qui étaient comme l'entrepôt des réserves de l'ennemi; en sorte qu'en moins de trois jours, cet endroit qui auparavant paraissait formidable, à cause des nombreux bateaux qui le couvraient, était devenu entièrement libre et paisible.

« Le bruit de cette victoire ne tarda pas à se répandre dans la ville; à la première nouvelle, la joie reparut sur tous les fronts; les portes de la ville furent à l'instant rouvertes, et les vivres reprirent un cours normal.

« Les mandarins, pour célébrer leur victoire, firent défiler

sur le fleuve les nombreuses jonques qu'ils avaient prises, tirant des coups de canon avec la poudre des vaincus.

« Ainsi se termina, aux environs de Canton, cette longue révolte, qui, commencée au Kouang-Si, se propagea dans une grande partie de l'Empire avec toutes ses horreurs.

« Qu'on se figure 30 à 40 mille hommes, formés de la lie du peuple, se répandant dans la province pour y exercer le brigandage le plus absolu, et l'on aura une idée de ce qu'ils ont pu faire pendant plus de 8 mois qu'ils ont occupé le pays.

« On en a vu se livrer, de gaieté de cœur, au plus affreux carnage, prendre des vieillards inoffensifs, et, sur le moindre refus, les couper en morceaux. Chaque jour nous amenait quelques nouveaux chrétiens qui venaient déplorer à nos pieds, l'incendie de leurs demeures et, ce qui est plus déplorable encore, l'enlèvement de plusieurs jeunes filles.

«Combien de fois, nous-mêmes, pour peu que nous nous éloignions de la ville, n'avions-nous pas vu l'incendie promener au loin ses ravages. Si dans ces circonstances pénibles, nous avons pu sécher quelques larmes, et, en donnant quelques pièces de monnaie, conserver les jours d'un vieillard ou d'un enfant, c'est aux dignes associés de la Propagation de la Foi que nous le devons. Qu'ils en soient bénis!

« C'est du reste, à peu près tout le bien que nous avons pu faire en ces jours de triste mémoire.

« Renfermés dans l'intérieur des faubourgs, ne pouvant nous aventurer dans la campagne, sans nous exposer à un vrai danger, nous avons vu le champ qui nous était confié, rester sans culture et presque sans fruits.

« Espérons que maintenant, nous réparerons nos pertes passées, non pas que nous ayons grand'chose à espérer de la faveur des mandarins, mais parce que l'ordre public une fois rétabli, il nous sera plus facile de nous glisser dans l'intérieur du pays, et d'y répandre la bonne semence de l'Evangile.

Guillemin, préfet apostolique.

« P. S. Ces Messieurs du Conseil de la Propagation de la Foi de Lyon m'avaient demandé de leur communiquer tous les renseignements possibles sur les rebelles. Peut-être serait-ce le cas de leur faire part de ma lettre; mais je désirerais qu'il n'en parût rien dans les «Annales», ni dans les journaux, car ici les Européens sont bien loin d'être d'un sentiment unanime sur cette question. (1)»

(1) La rébellion des Taïping avait été, selon les uns, inspirée par les ministres de l'erreur, et beaucoup d'Européens escomptaient leur victoire comme celle du progrès sur l'obscurantisme tartare. Vraie ou fausse, cette participation des missions chrétiennes au mouvement politique des Taïping, servira de prétexte au gouvernement Chinois pour restreindre la liberté religieuse.

La défaite des Taïping à Canton ne met point fin à la xénophobie des mandarins, mais elle rend le calme aux esprits, et permet aux missionnaires de continuer leur tâche évangélique. Leur Supérieur, toujours à l'affût d'une idée realisable en faveur de son cher séminaire de Hong-Kong, se préoccupe en ce moment de composer un livre de prières en chinois, à l'usage des séminaristes. Il voudrait, dit-il, joindre aux prières de ce livre les litanies des Anges gardiens qu'on récitait à Fribourg.

Et il en réclame la copie à son frère Joseph, dans un billet du 13 avril 1855.

III

Dans le même billet, il lui fait part, pour la première fois, d'un projet qui absorbera toute sa vie: l'érection d'une église à Canton: "*On parle quelquefois ici, de l'érection d'une belle et vaste église. Bien que la chose ne soit qu'en projet, j'aimerais bien avoir d'avance quelque plan qui pût nous guider dans l'exécution de ce travail ou du moins nous en donner une idée. Je te prierais donc, quand tu verras M. Pompée, de lui demander un plan d'église pour moi. Il la faudrait dans le style Grec ou Romain, avec trois nefs, 5 ou 7 colonnes de chaque côté et capable de contenir 2000 personnes.*

Je la voudrais d'une élévation convenable, avec de belles et hautes fenêtres, un péristyle et une façade en rapport avec le reste. Je désirerais non du trop recherché, parce que nous aurons assez de peine à payer ce qui est nécessaire, mais cependant quelque chose de convenable et de capable de faire honneur à la religion.

Tu me ferais plaisir de t'occuper de cela; seulement, je ne voudrais pas qu'on en parlât dans le public, car c'est chose qui n'est pas encore prête à s'exécuter, pour laquelle il faut le secret, si l'on veut qu'elle réussisse.

N'en parle à personne; au moins qu'on ne sache pas que c'est pour Canton....."

Est-il besoin de donner au lecteur qui les a devinées, les raisons de ce silence sur un projet si pieux?

Ici, l'on voit que sa prudence est un calcul mûrement réfléchi chez cet homme apostolique tout épris d'idéal.

Ce n'est point en effet, à l'heure où ses prêtres et lui-même sont réduits au minimum de liberté, qu'il faut songer à bâtir, à rayonner.

On ne saurait élever une église sur les Catacombes où gémissent de rares fidèles; et, par ailleurs, où trouver, en ce moment, les ressources pour une entreprise que ne justifieraient ni l'urgence d'un culte public, ni la situation politique de la cité, ni le décor légitime qui s'attache aux dignités.

Et que penseraient ses prêtres, d'un chef non encore honoré de l'épiscopat qui, sur des ruines mouvantes comme une lave, essayerait d'édifier ostensible cette même Croix qu'ils ont, eux, tant de peine à relever dans l'ombre?

Il sera donc bien temps de bâtir un temple au Dieu inconnu, quand sonnera l'heure des protections efficaces, où l'épée de la France tracera elle-même les contours du futur édifice, et où le vicaire du Christ ayant, de sa propre main confirmé Zéphyrin dans la plénitude de l'Esprit, l'aura fortifié dans ses résolutions.

Des jours viendront, où des circonstances qu'il était loin de prévoir si heureuses et à si brève échéance, dégageront pleinement son action et sa liberté.

Alors, il ne lui sera plus permis de garder le secret stratégique de ses opérations.

Mais il lui reste encore, hélas, à franchir des étapes douloureuses qui serviront toutefois, à assouplir et à lustrer comme dans des calandres, son expérience et ses talents.

D'abord, contre son gré, il se voit obligé de diriger lui-même encore une fois son séminaire, par suite de la maladie de son confrère Chagot: d'où son absence prolongée à Hong-Kong.

Puis il apprend l'arrestation de M. Le Turdu et son emprisonnement: on ne l'élargira qu'au prix de 2000 francs.

L'on trouverait bien cette somme, « mais ne serait-ce pas, en la payant, encourager de nouvelles arrestations »?

Il avise donc le consul de France, et le missionnaire est délivré.

Le 15 novembre, deux de ses séminaristes ont été ensevelis sous un éboulement, et il « admire en silence les décrets de la Providence qui sont toujours justes et même avantageux malgré leur rigueur. »

Enfin il peut rentrer à Canton en mars 1856: « *La première chose qu'il fait*, dit-il, *en regagnant cette ville, c'est de recevoir le pauvre M. Le Turdu qui avait passé 8 jours en prison, sans autre habit que sa chemise, obligé de coucher sur la terre nue, n'ayant pour se soutenir qu'une écuellée de riz cuit à l'eau.* »

Quelque temps après, il reçoit avis du massacre d'un de ses plus saints missionnaires du Kouang-Si, Auguste Chapdelaine. Le récit de cette mort glorieuse, qui lui est commu-

niqué par M. Lions du Kouï-tcheou, lui servira à retracer lui-même (8 juillet 1856) en des pages émues, les phases d'un drame dont les conséquences vont être incalculables.

Il prie en même temps le chargé d'affaires de France à Pékin, M. de Courcy, de vouloir bien intervenir auprès du vice-roi des deux Kouang, *Yé-ming-tching,* dont il faut déjà retenir le nom.

La mort violente de M. Chapdelaine était plus qu'un homicide : elle blessait encore l'article 23 du traité conclu en 1844 entre la France et la Chine, lequel stipulait que « si, contrairement aux précédentes dispositions, des Français quels qu'ils fussent, s'aventuraient en dehors des limites ou pénétraient au loin dans l'intérieur, ils pourraient être arrêtés par l'autorité chinoise, laquelle, dans ce cas, serait tenue de les faire conduire au consulat du port le plus voisin; mais qu'il était formellement interdit à tout individu de blesser ou de maltraiter en aucune manière, les Français ainsi arrêtés, de peur de troubler la bonne harmonie qui doit régner entre les deux pays. »

Renseigné par les mandarins, le vice-roi Yé répondit à M. de Courcy que le missionnaire Chapdelaine avait enfreint les lois de la Chine. L'explication était vague et dénotait simplement mais clairement la mauvaise volonté du dignitaire.

« Au document fort détaillé de Guillemin, s'en ajouta un autre, signé par M. Libois et adressé au ministre d'Angleterre en Chine, Sir John Bowring. Cette dernière lettre acquit une grande importance par la publication qu'en fit le gouvernement Anglais dans son *livre bleu.*

La mort d'un missionnaire français, la gravité qu'y attachait la Grande-Bretagne, émurent le cabinet des Tuileries... Le meurtre de Chapdelaine fut la goutte d'eau ou mieux la goutte de sang qui fit déborder le vase. » (1)

Une intervention combinée de la France et de l'Angleterre en Chine, et dont nous parlerons encore, fera cesser en partie le malaise qu'éprouvent les Missions, et fournira au Préfet apostolique de Canton, l'occasion si attendue d'ouvrir enfin toutes grandes, les avenues de la Foi au milieu du plus bourdonnant quartier de la Gentilité.

Il était alors, par suite des tracasseries continues dont souffraient chrétiens et missionnaires, sollicité d'aller exposer à Paris et à Rome, l'état précaire de sa Mission, toujours soumise, comme on le sait, à la juridiction de Macao.

Cette juridiction ne laissait pas que d'entraver l'exercice de sa propre autorité; elle inspirait aussi dans les deux camps du

(1) A. Launay, *Mission du Kouang-Si*

clergé, des méfiances et des rivalités qui nuisaient au bon renom du catholicisme, autant qu'à l'honneur des deux supérieurs.

IV

Ainsi, l'on avait vu en 1849, M. Renou obligé de renoncer à son voyage au Kouang-Si, par suite de l'opposition du prêtre Lin, de Macao, chargé du poste de Chao-King: «Sans s'informer du but de mon voyage, *écrit Renou,* sans entendre les informations des chrétiens pour lui faire comprendre que je ne venais pas le supplanter, mais que je ne faisais que passer pour me rendre au Kouang-Si, il entra dans une telle colère, fit un tel vacarme que j'aurais couru les plus grands dangers, si les néophytes eussent obéi à ses ordres. Il eût voulu qu'on me chassât honteusement, en me forçant de reprendre le chemin de Canton, et il prescrivit de s'opposer à ce que je continuasse mon voyage vers le Kouang-Si.

« Les chrétiens de Chao-King (Shiou-Hing) se moquèrent du premier point, mais ils se conformèrent au second.

« Il m'eût été impossible de poursuivre ma route sans m'exposer à de graves inconvénients».

« Informé de ce qui se passait à Chao-King, *écrit M. Launay,* Libois en référa à Mgr da Matta qui *blâma assez fortement* le P. Lin, et Renou continua sa route».

Ce détail, pris parmi tant d'autres, témoigne assez des difficultés inhérentes à une double juridiction: « La plupart de mes confrères, *écrit M. Guillemin,* à la date du 8 mai 1856, veulent que j'aille à Rome (1) pour faire connaître au Pape l'état véritable des choses; mais ce serait tout perdre, parce qu'une démarche comme celle-là est contre nos règles; et ce serait trop évidemment faire la leçon à Rome.....

Aussi ai-je déclaré à mes confrères, que s'ils persistaient encore à presser mon départ, je donnerais ma démission de préfet apostolique. Mais, très volontiers, je m'unirai à eux pour écrire; je l'ai déjà fait, je le ferai encore par la prochaine malle».

Malgré sa répugnance et ses raisons alléguées, M. Guillemin se laisse convaincre, désigne Le Turdu supérieur de la Mission en son absence, et le 13 septembre 1856, il s'embarque pour France, non sans avoir préalablement écrit le motif de ce voyage, à tous les vicaires apostoliques des Missions Etrangères.

Une de ses lettres, datée du 18 octobre, de la Mer Rouge, fait le récit de son voyage en compagnie du Chinois Benoît Tsié qu'il avait pris avec lui à Hong-kong.

(1) Libois, loin de partager cette idée, s'y opposait très vivement.

Dès les premiers jours de novembre, il arrive à Marseille et se rend directement à Paris, 128, rue du Bac.

On l'y attendait sans impatience.

Ces Messieurs du Séminaire avaient été, sans nul doute, mis en garde par Libois, opposé comme on le sait, à la démarche de Guillemin, (1), et la réception fut plutôt froide: " *Au Séminaire de Paris*, rapporte-t-il lui-même, *la réception ne fut pas plus cordiale et plus encourageante. Sans blâmer ouvertement cette détermination, on ne crut pas pouvoir l'appuyer, et on me laissa partir pour Rome sans vouloir me donner un mot de recommandation pour une affaire aussi grave et qui intéressait l'avenir religieux de deux provinces: nouveau sujet de peine et de la plus pénible incertitude pour moi*".

V.

Les Directeurs avaient eu soin de prévenir le Nonce apostolique dont l'avis dut être favorable au départ, puisque Guillemin fut laissé libre de l'accomplir.

Le Directeur qui voulait bien l'accompagner à Rome, n'étant libre, disait-il, qu'à Noël, il fut convenu qu'on partirait à cette époque.

Et, fort satisfait d'un retard si opportun, Zéphyrin court embrasser sa vieille mère à Vuillafans.

Il retourne le 10 décembre à Paris d'où il écrit le 11, aux siens, la lettre suivante: «Me voilà arrivé à Paris depuis hier, à midi.

«J'étais loin de m'attendre à la nouvelle qui me fut communiquée au moment même de mon arrivée.

« Des lettres de la Sacrée Congrégation de la Propagande m'annonçaient que la Mission du Kouang-tong et du Kouang-Si avait été séparée du diocèse de Macao, et que le Souverain Pontife me conférait le titre d'évêque pour en prendre soin, comme je l'avais fait auparavant (2).

« Le Cardinal Préfet Barnabo, poussant plus loin encore son extrême condescendance à mon égard, a bien voulu m'inviter à me rendre à Rome pour conférer avec lui sur l'état de nos Missions (3).

---

(1) " Je souhaite, lui disait Libois, être mauvais prophète, mais je crains bien que la démarche que vous faites, ne soit la ruine de la Mission. "Cette parole, ajoutait M. Guillemin, répétée à Hong-Kong, au moment de mon départ, avait jeté sur tout mon voyage, le doute et l'anxiété la plus cruelle.!"

(2) Cette nomination de l'évêque de Cybistra datait déjà du 8 Août 1856, mais n'avait pas été promulguée.

(3) D'après M. le chevalier Pidoux, M. Guillemin n'aurait appris sa promotion à l'épiscopat qu'à Rome, lorsque l'Eminence Barnabo le mit en face d'un miroir pour le présenter à son évêque." La lettre de M. Guillemin du 11 Décembre contredit évidemment ce fait.

« Voilà bien des grâces, bien des faveurs répandues sur un pauvre missionnaire qui ne s'en est pas toujours rendu aussi digne qu'il l'aurait dû!

« Voilà bien des charges qui lui sont imposées à l'avenir!

« Sans doute, si je ne consultais que mon indignité, ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de décliner un fardeau si au-dessus de mes vertus et de ma capacité; mais l'état de notre Mission demandant que l'acceptation se fasse de suite, et nos Directeurs m'y obligeant, je n'ai qu'à m'humilier sous le faix, en priant Dieu qu'il vienne en aide à ma faiblesse et qu'Il prenne Lui-même en main la direction de la Mission qui m'est confiée!

« Si j'ai lieu d'être humilié de ma promotion à l'épiscopat, je crois que c'est un sentiment qui doit être partagé par toute la famille. Ainsi je désirerais que vous n'en dissiez rien les premiers, ou si vous croyez devoir faire connaître cette nouvelle aux personnes plus amies de la famille, que ce soit d'une manière bien modeste et avec toute la réserve possible.

« Les choses de Dieu ne peuvent pas être traitées comme les choses des hommes.

« Il est bien permis de se réjouir de celles-ci, lorqu'elles sont honorables et avantageuses pour nous; mais pour les autres, nous ne devons jamais les recevoir qu'avec une certaine appréhension et en pensant au compte que nous devrons un jour en rendre à Dieu.

« Aussi, je vous prie, de bien recommander à Dieu cette affaire, afin qu'elle contribue autant que possible à sa gloire, à notre bien et à celui de ma Mission».

Guillemin Préfet apostolique.

. . . . . .

L'évêque élu se rendit donc à Rome, et exposa ses difficultés à Pie IX et au Cardinal Barnabo: « Je leur montrai simplement, dit-il, la situation où nous nous trouvions, les dangers auxquels nous étions en butte et dont le martyre récent de M. Chapdelaine était la preuve la plus convaincante, puis l'impossibilité où nous étions de faire le bien; tout cela fit tant d'impression sur l'esprit de l'Eminence Barnabo et du Souverain Pontife, que l'un et l'autre furent d'avis de séparer immédiatement la Mission de Canton du diocèse de Macao...»

Quelques jours après cette entrevue, il écrit à sa famille le billet suivant: « Voici une bien grande nouvelle que j'ai à vous annoncer: le St. Père m'a fait savoir hier, 19 janvier, qu'il me donnerait lui-même la consécration épiscopale!

« Vous pouvez concevoir combien cette nouvelle est allée jusqu'au fond de mon cœur.

« Je ne saurais trop m'humilier d'une faveur si insigne et si fort au-dessus de mes mérites. Mais, d'une autre part, je m'en réjouis de tout mon cœur devant Dieu, car, c'est une marque de bienveillance que Sa Sainteté a bien voulu donner à notre pauvre Mission, pour toutes les misères qu'elle a déjà endurées, et un encouragement à surmonter toutes celles qui se présenteront encore.

« Sous ce rapport, je bénis mille fois Dieu de la pensée qu'Il a donnée à son représentant sur la terre.

« La cérémonie de ma consécration aura lieu dimanche prochain, 25 janvier, dans la chapelle privée du Souverain Pontife, à 7½ du matin. Là, il bénira et me passera au cou la Croix dont vous m'avez fait présent, et elle sera doublement sacrée pour moi.

« Je désirerais bien que ma lettre vous arrivât pour ce moment, afin que vous pussiez vous unir à moi pour demander à Dieu les grâces dont j'ai besoin.... Mon Dieu, plus nous sommes élevés, plus nous devons craindre de ne pas correspondre aux vues de Dieu sur nous...

« Je suis bien pressé; je vais me mettre quelques jours en retraite, et vous prie de me recommander aux prières des personnes pieuses de Besançon, surtout des communautés où j'ai été.

Guillemin Préfet apostolique.

C'est à sa mère bien-aimée que le nouveau prélat rend compte de la cérémonie de son sacre:

Rome, le 26 janvier 1857

Ma bien chère mère,

Hier, 25, j'ai donc eu le bonheur de recevoir la consécration épiscopale des mains du Souverain Pontife.

La cérémonie a eu lieu dans la chapelle privée de Sa Sainteté.

Ça été une satisfaction bien grande pour moi, de célébrer la Messe avec le chef de l'Eglise, à côté de lui, prononçant les mêmes paroles que lui et avec lui, et de recevoir bénits de sa main vénérable les insignes de la dignité épiscopale.

Mon bon élève Chinois a eu la faveur de participer à cette faveur, en recevant la Ste Communion des mains de Pie IX.

La cérémonie finie, je ne puis dire combien Sa Sainteté a été pleine de bienveillance pour nous tous.

Elle nous a fait introduire dans une vaste salle où Elle nous attendait à table, et où Elle avait marqué ma place vis-à-vis d'Elle; et à côté du Cardinal Antonelli secrétaire d'Etat.

Les autres évêques et prélats étaient rangés autour de la table, et recevaient ce que Sa Sainteté daignait leur envoyer.

Il y avait dans la bouche du St Père une parole de bienveillance pour tout le monde.

A la fin du déjeuner, Sa Sainteté, mettant le comble à ses bontés, m'a fait présenter par deux élèves de la Propagande un superbe calice qui avait été exposé sur la crédence pendant la cérémonie, et qu'Elle m'a donné comme un souvenir de ce beau jour, avec quatre volumes du Pontifical Romain marqué des armes du Pape.

Le soir, le Cardinal Antonelli m'a invité à dîner chez lui avec la plupart des cardinaux de la Propagande et les prélats qui avaient servi à la cérémonie du matin (1).

Voilà donc une bien grande fête dont je remercie bien Notre-Seigneur et dont je me réjouis de tout cœur; car je sais bien qu'elle n'avait pas ma personne pour objet, mais bien nos Missions que je représentais alors, quelque indigne que j'en fusse; et j'ai vu alors combien Sa Sainteté aimait à soutenir, à encourager les pauvres missionnaires qu'Elle envoie au loin propager la bonne nouvelle de l'Evangile.

Je suis heureux, ma chère mère, de vous donner ces nouvelles, afin de vous faire participer à ma joie, vous qui avez eu si souvent tant de peine de me voir si éloigné de vous. J'aurais bien désiré encore écrire à d'autres personnes de la famille, mais je n'ai que le temps de jeter ces lignes à la poste. Je les accompagne de mes embrassements et de l'assurance de l'affection que vous conserve toujours votre fils respectueux et obéissant.

✠ Zéphyrin évêque de Cybistra,
préfet apostolique de Canton (Chine).

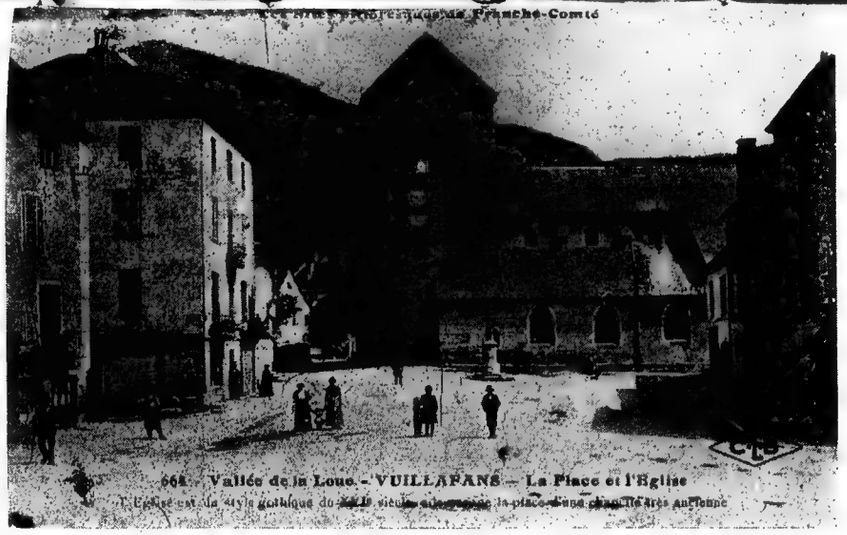
Notons ici un détail qui montre la délicatesse de son cœur à l'égard des siens.

C'était avant le sacre; plusieurs personnes pieuses s'étaient offertes à lui donner ce dont il avait besoin pour la cérémonie du 25. Il les remercie, aimant mieux, disait-il, « recevoir ses insignes des personnes de sa famille, et recourir ensuite à la générosité des autres pour les besoins de sa Mission (2).

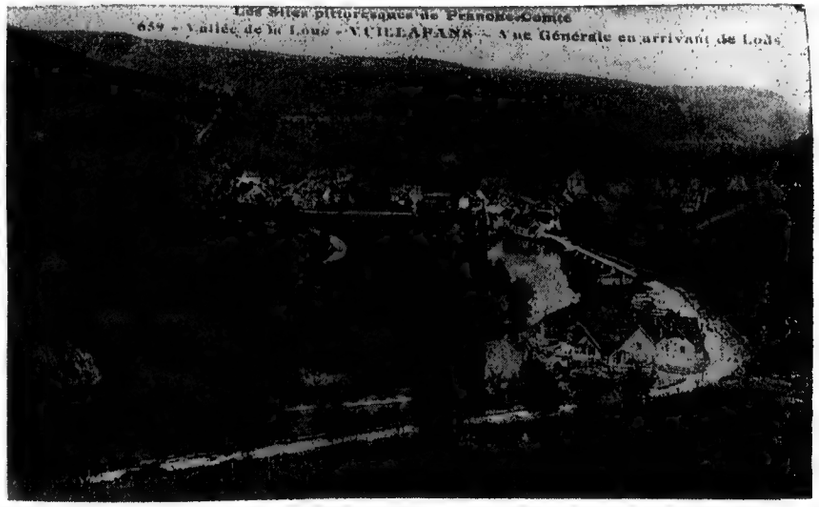
Les jours qui suivent sa consécration s'écoulent en visites

(1) Pie IX fut assisté, dans la cérémonie du sacre, par Mgr. Bartolani son aumônier, patriarche d'Antioche, et par Mgr. Morinelli, évêque de Porphyre et Sacristain du Sacré Palais.

(2) Parmi les cadeaux, l'évêque reçut de Mgr Doney de Montauban, l'anneau pastoral qui avait appartenu à St. Thomas Becket et à St. François de Sales. Par Mgr Labeuche de Belley, qui en avait hérité, il fait aujourd'hui partie du trésor de cette église.



Place de l'église à Vuillafans.



Vue de Vuillafans.

La " Loue " à Ornans

Mme Guillemin.

Le Pape de 1814 (S. S. Pie VII)

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Les autres évêques et prélats étaient rangés autour de la table, et recevaient ce que Sa Sainteté daignait leur envoyer.

Il y avait dans la bouche du St Père une parole de bienveillance pour tout le monde.

A la fin du dejeuner, Sa Sainteté, mettant le comble à ses bontés, m'a fait présenter par deux élèves de la Propagande un superbe calice qui avait été exposé sur la crédence pendant la cérémonie, et qu'Elle m'a donné comme un souvenir de ce beau jour, avec quatre volumes du Pontifical Romain marqué des armes du Pape.

Le soir, le Cardinal Antonelli m'a invité à diner chez lui avec la plupart des cardinaux de la Propagande et les prélats qui avaient servi à la cérémonie du matin (1).

Voilà donc une bien grande fête dont je remercie bien Notre-Seigneur et dont je me réjouis de tout cœur; car je sais bien qu'elle n'avait pas ma personne pour objet, mais bien nos Missions que je représentois alors, quelque indigne que j'en fusse; et j'ai vu alors combien Sa Sainteté aimait à soutenir, à encourager les pauvres missionnaires qu'Elle envoie au loin propager la bonne nouvelle de l'Evangile.

Je suis heureux, ma chère mère, de vous donner ces nouvelles, afin de vous faire participer à ma joie, vous qui avez eu si souvent tant de peine de me voir si éloigné de vous. J'aurais bien désiré encore écrire à d'autres personnes de la famille, mais je n'ai que le temps de jeter ces lignes à la poste. Je les accompagne de mes embrassements et de l'assurance de l'affection que vous conserve toujours votre fils respectueux et obéissant.

✠ Zéphyrin évêque de Cybistra,
préfet apostolique de Canton (Chine).

Notons ici un détail qui montre la délicatesse de son cœur à l'égard des siens.

C'était avant le sacre; plusieurs personnes pieuses s'étaient offertes à lui donner ce dont il avait besoin pour la cérémonie du 25. Il les remercie, aimant mieux, disait-il, « recevoir ses insignes des personnes de sa famille, et recourir ensuite à la générosité des autres pour les besoins de sa Mission (2).

Les jours qui suivent sa consécration s'écoulent en visites

(1) Pie IX fut assisté, dans la cérémonie du sacre, par Mgr. Bartolani son aumônier, patriarche d'Antioche, et par Mgr. Morinelli, évêque de Porphyre et Sacristain du Sacré Palais.

(2) Parmi les cadeaux, l'évêque reçut de Mgr Doney de Montauban, l'anneau pastoral qui avait appartenu à St. Thomas Becket et à St. François de Sales. Par Mgr Labeuche de Belley, qui en avait hérité, il fait aujourd'hui partie du trésor de cette église.

Place de l'église à Vuillafans.

Vue de Vuillafans.

La " Loue " à Ornans

Mme Guillemin.

Le Pape de 1814 (S. S. Pie VII)

Carte des deux provinces du Kouang-Tong et du Kouang-Si.

aux dignitaires de la cour romaine, et il reçoit de tous mille témoignages de bonté, mille encouragements pour ses œuvres.

C'est alors aussi qu'enhardi par les promesses des bienfaiteurs autant que par la nouvelle de l'expédition franco-anglaise en Chine, le jeune évêque découvre publiquement son projet de construction d'une église: *On me fait,* dit-il, *prêcher à Rome, un peu partout; on m'engage à recueillir les aumônes des fidèles qui veulent bien contribuer à l'érection d'une église à Canton.....*

Mes affaires marchent ici aussi bien que je puis le désirer. Pie IX, les Cardinaux et les autres prélats attachés à l'administration des affaires, sont pour moi d'une bonté qui me confond.....

Sa Sainteté elle-même et le Cardinal Barnabo, m'ont engagé à faire une quête pour élever une église à Canton, où se trouvent des temples protestants, musulmans et païens, sans qu'il y ait encore le moindre monument de la Foi catholique. J'ai été bien content d'une telle commission, car plusieurs personnes à Rome ont bien voulu déjà se mettre à la tête de cette œuvre; mais je ne l'organiserai, qu'après avoir vu les directeurs de la Propagation de la Foi.....

Sitôt mes affaires terminées, je regagnerai la France; je passerai par Florence, Gênes, et 8 jours après, j'arriverai à Marseille."

Il ne quitte Rome qu'après avoir publié une longue circulaire datée du lendemain de son sacre.

Elle est adressée « aux chrétiens d'Europe » et contient tout un programme.

La voici *in extenso:*

Nos très chers frères en Jésus-Christ,

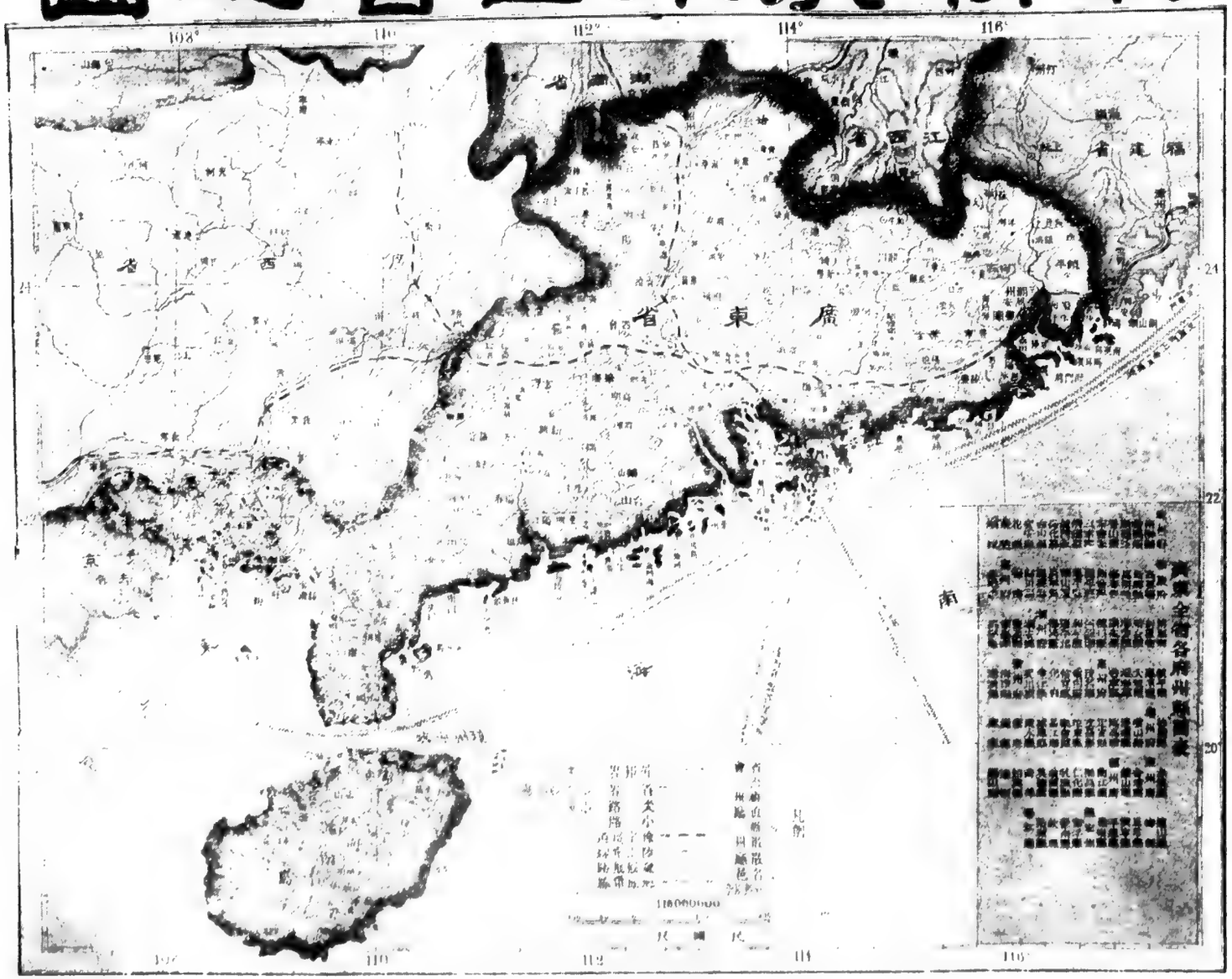
« Un évêque missionnaire, connaissant par expérience les nécessités religieuses de son diocèse, l'un des plus vastes du monde catholique, vient les recommander à votre charité.

« Deux province de la Chine: le Kouang-tong et le Kouang-Si avec l'île de Haïnan et la petite mais glorieuse île de Sancian, en forment la vaste circonscription.

« Elle comprend dans son étendue 300 lieues de l'Est à l'Ouest, plus de 200 du Nord au Midi et ne renferme pas moins de 40 millions d'âmes.

« Chargé de porter en ces régions lointaines la lumière de l'Evangile, nous avons vu chaque année quelqu'un de nos con-

最新廣東全省地圖



Carte des deux provinces du Kouang Tong et du Kouang Si

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

aux dignitaires de la cour romaine, et il reçoit de tous mille témoignages de bonté, mille encouragements pour ses œuvres.

C'est alors aussi qu'enhardi par les promesses des bienfaiteurs autant que par la nouvelle de l'expédition franco-anglaise en Chine, le jeune évêque découvre publiquement son projet de construction d'une église: *On me fait*, dit-il, *prêcher à Rome, un peu partout; on m'engage à recueillir les aumônes des fidèles qui veulent bien contribuer à l'érection d'une église à Canton.....*

Mes affaires marchent ici aussi bien que je puis le désirer.

Pie IX, les Cardinaux et les autres prélats attachés à l'administration des affaires, sont pour moi d'une bonté qui me confond.....

Sa Sainteté elle-même et le Cardinal Barnabo, m'ont engagé à faire une quête pour élever une église à Canton, où se trouvent des temples protestants, musulmans et païens, sans qu'il y ait encore le moindre monument de la Foi catholique. J'ai été bien content d'une telle commission, car plusieurs personnes à Rome ont bien voulu déjà se mettre à la tête de cette œuvre; mais je ne l'organiserai, qu'après avoir vu les directeurs de la Propagation de la Foi.....

Sitôt mes affaires terminées, je regagnerai la France; je passerai par Florence, Gênes, et 8 jours après, j'arriverai à Marseille."

Il ne quitte Rome qu'après avoir publié une longue circulaire datée du lendemain de son sacre.

Elle est adressée « aux chrétiens d'Europe » et contient tout un programme.

La voici *in extenso:*

Nos très chers frères en Jésus-Christ,

« Un évêque missionnaire, connaissant par expérience les nécessités religieuses de son diocèse, l'un des plus vastes du monde catholique, vient les recommander à votre charité.

« Deux province de la Chine: le Kouang-tong et le Kouang-Si avec l'île de Haïnan et la petite mais glorieuse île de Sancian, en forment la vaste circonscription.

« Elle comprend dans son étendue 300 lieues de l'Est à l'Ouest, plus de 200 du Nord au Midi et ne renferme pas moins de 40 millions d'âmes.

« Chargé de porter en ces régions lointaines la lumière de l'Evangile, nous avons vu chaque année quelqu'un de nos con-

frères succomber sous le coup des persécutions. En moins de cinq ans, quatre missionnaires ont été jetés dans les fers: l'un est mort à la suite des mauvais traitements et les autres n'ont été délivrés qu'après une longue et douloureuse captivité.

« Il y a moins d'une année que M. Chapdelaine, son catéchiste et une jeune veuve chargée de l'instruction des femmes païennes, succombaient au milieu des plus affreux supplices, en invoquant le nom de Jésus-Christ.

« Enfin, au moment où j'écris ces lignes, nous avons encore 18 chrétiens dans les fers, et parmi eux trois sont soumis chaque jour aux épreuves les plus douloureuses; tantôt l'on remplit leur prison d'une épaisse fumée pour les étouffer, tantôt on les suspend au plancher par les mains, leurs pieds touchant à peine la terre, et dans cet état on les frappe jusqu'à ce que la douleur les fasse évanouir, afin de leur arracher de l'argent, ou tout au moins une parole d'apostasie à la religion qu'ils ont embrassée!

« Mais ce n'est pas encore là, nos très chers frères, le plus grand sujet de nos douleurs: ce qui nous afflige le plus, et ce qui m'engage aujourd'hui à recourir à votre tendre charité, c'est de voir que sur cette terre immense confiée à nos soins, nous n'ayons pas encore une église élevée à la gloire du vrai Dieu, et destinée à recevoir les prières des fidèles.

« Hélas! dirai-je qu'à Canton ville immense ouverte à tous les Européens et qui compte plus d'un million d'habitants, les Anglais ont un temple magnifique, les Américains deux vastes chapelles, les Mahométans une superbe mosquée, les Chinois quantité de pagodes: il n'y a que le Catholicisme qui n'ait pas su implanter sur cette terre infidèle un monument de Foi; comme s'il était la seule proscrite parmi les religions de la terre, ou que ses fidèles n'eussent point assez de force pour le protéger.

« Lorsqu'il y a 8 ans, nous sommes venus prendre possession de cette terre, à peine avons-nous pu disposer en chapelle une des pièces de notre pauvre habitation, et depuis cette époque, nous n'avons point d'autre lieu pour rassembler nos fidèles, célébrer les divins mystères et administrer les Sacrements.

« Les protestants se rient de nos douleurs, et nos pauvres fidèles en sont dans l'abattement et la consternation.

« Quand ils viennent dans la capitale de la province, en voyant l'humble état de notre culte, ils se demandent pourquoi la religion catholique est ainsi dans l'abaissement et comme dans la poussière ? pourquoi le culte du vrai Dieu est l'opprobre et la risée des sectes dissidentes, tandis que les temples protestants et païens brillent de l'éclat de l'or et de

l'argent ; et ces pauvres chrétiens, retournant ensuite dans leur contrée, emportent avec eux les impressions fâcheuses qu'ils ont reçues dans la capitale!

« Que nous ayons au contraire une église à Canton, qui pourra dire le bien immense qui en résultera pour la religion et en particulier pour la propagation de l'Evangile.

« En jetant les fondements de cet édifice, nous prendrons en quelque sorte possession de cette terre qui jusqu'ici, avait résisté à tous nos efforts. On comprendra que la religion chrétienne n'est plus une religion proscrite et méprisée ; nos chrétiens seront heureux de voir la maison du vrai Dieu s'élever dans une des premières villes de l'Empire, sous les yeux mêmes du gouverneur de la province ; ils aimeront à fixer leur demeure autour de ses murs, et les païens eux-mêmes se sentiront attirés à la religion du Sauveur, à la vue du respect dont on l'environne et de la considération qu'elle mérite.

« Lorsque nous visitons nos chrétientés éparses, nos pauvres fidèles élèvent à la hâte un autel, dans un des coins d'une chambre, souvent même au milieu d'un hangar, d'une étable où se trouvent réunis pêle-mêle les chrétiens et les animaux domestiques ; et c'est sur cet autel improvisé, parmi cet entourage, que le missionnaire, privé de tout, fait descendre l'adorable victime du salut.

« La messe une fois terminée et l'action de grâces accomplie, on se hâte de faire disparaître l'autel, et nos chrétiens se mettent de nouveau à causer, à rire et à manger en ce lieu, comme ils le faisaient auparavant ; et ils resteront ainsi pendant cinq ou six mois, c'est-à-dire jusqu'à la nouvelle visite du Père, sans avoir un lieu pour se réunir.

« Or, comment avec cela inspirer à ces pauvres néophytes des sentiments de piété ? Comment leur donner une idée de la grandeur de nos mystères ? Comment contrebalancer à leurs yeux l'effet que produit le paganisme si riche, si pompeux dans ses cérémonies ? Non, la chose n'est pas possible !

« J'y ai pensé bien des fois, et plus j'y réfléchis, plus je me confirme dans cette vérité : sans chapelles, nous n'aurons jamais de culte extérieur, et sans culte extérieur, il est impossible d'implanter la religion dans ces pays infidèles.

« Je sais que, dans l'état de persécution où nous sommes, il nous serait difficile d'avoir des chapelles apparentes ; mais à côté de l'habitation d'un chrétien, dans l'enclos de sa maison, qui nous empêcherait d'élever un modeste oratoire, ignoré des païens, fréquenté seulement de nos chrétiens ? Nous serions surtout heureux d'ériger une humble chapelle à l'apôtre des Indes et du Japon, au glorieux St. François Xavier, dans l'île à demi déserte où il termina sa féconde carrière.

« Nous ne craignons pas de le dire, de tous les moyens de propager et de conserver la religion chrétienne en ces pays, l'érection de quelques chapelles est évidemment un des meilleurs, celui qui entretiendra le plus facilement parmi nos chrétiens, l'esprit de Foi et de pieté. Sans cela nous aurons beau faire, jamais nous n'aboutirons à rien.

« Enfin, en élevant des chapelles au culte du vrai Dieu, nous ne saurions perdre de vue ces pauvres enfants que nous avons régénérés à la vie de la grâce, et qui n'ont pas une seule école chrétienne pour y recevoir les premiers principes de la religion et des sciences.

« Obligés de fréquenter les écoles païennes, mêlés aux enfants idolâtres de leur âge, ils sont contraints de se prosterner devant d'infâmes idoles de pierre ou de bois, et s'imprègnent, dès leur première enfance, des malheureuses doctrines du paganisme.

« Combien de fois ce désordre nous a fait gémir, et combien nous désirerions vivement y apporter un prompt remède!

« Avec quelques aumônes de plus, il serait facile, à côté de la chapelle, d'établir un endroit où, sous la surveillance d'un maître chrétien, ces jeunes enfants viendraient recevoir l'instruction religieuse et scientifique dont ils ont besoin; et ainsi, nous aurions l'avantage de conserver leurs mœurs dans leur première innocence, et en même temps, nous nous ménagerions parmi eux plusieurs sujets d'élite, qui seraient plus tard nos coopérateurs et nos auxiliaires dans la belle œuvre de la propagation de l'Evangile.

« Telles sont, nos très chers frères, les vœux et les projets que nous formons pour cette partie de l'Eglise de Jésus-Christ confiée à nos soins.

« Avant de les exposer à votre charité, il était juste que nous en fissions part au Chef suprême de l'Eglise.

« Au récit de nos misères et de nos espérances, son cœur paternel s'est ému pour cette Eglise du Kouang-tong si pauvre et si persécutée. Non seulement il a voulu consacrer de ses mains vénérables son nouvel évêque, mais encore, bénissant tous nos projets, il nous a engagé avec bonté à consacrer les quelques jours que nous avions encore à passer sur le sol de la patrie, à recueillir les offrandes que la piété des fidèles voudra bien nous remettre pour travailler à notre œuvre.

« Je viens donc, nos très chers Frères, appuyé de l'autorisation du premier Pasteur de l'Eglise, et avant de retourner en Chine, solliciter en toute simplicité, mais avec confiance, les secours de votre charité en faveur d'une Mission qui commence et qui n'a encore rien.

« Et afin de mieux vous faire comprendre ses immenses besoins, je ne craindrai pas de vous donner ici un court aperçu de nos faibles ressources et de leur emploi.

« L'allocation que nous recevons de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et qui doit nous servir pour 1857, s'élève, déduction faite des frais de transport et d'échange, à la somme de 18600 francs.

« Or, avec cette somme, il faut, 1°: qu'un évêque et 11 missionnaires pourvoient à leur entretien, qu'ils payent nourriture, logement, vêtements, cuisinier, catéchistes et voyages. 2°: il faut pourvoir à l'entretien d'un petit séminaire. 3°: payer le loyer de la maison centrale qui est à Canton et qui sert d'asile à la plupart des missionnaires qui se rendent dans l'intérieur de la Chine. 4°: subvenir aux accidents imprévus et aux dépenses qu'il nécessitent; ainsi, l'année dernière, il nous a fallu donner 800 francs pour le rachat de M. Jacquemin, 1200 francs pour secourir les chrétiens de M. Chapdelaine.

« Enfin, au moment où j'écris ces lignes, comme je l'ai dit, nous avons 18 prisonniers chrétiens à entretenir... Et comment, avec des besoins si étendus et des sommes aussi restreintes, songer à quelque œuvre tant soit peu considérable, pour fonder la religion dans ces pays infidèles?

« La chose n'est pas possible!

« Aussi ai-je vu tel missionnaire qui, pour se ménager quelques ressources de plus, réduisait son modique repas du soir à une seule écuellée de riz et à un peu de poisson sec.

« Un autre est resté, pendant quatre mois, exposé à la pluie et aux injures du temps, parce qu'il n'avait pas de quoi réparer le toit de sa pauvre demeure. Un autre enfin, jeté dans l'île de Haïnan, n'a eu pendant longtemps qu'un lépreux pour le servir, parce qu'il ne devait lui donner d'autre salaire que sa nourriture.

« Je n'ajouterai pas, que dans l'incendie qui eut lieu dernièrement à Canton, les flammes ont dévoré mon modeste bagage de missionnaire, et qu'en retournant bientôt dans ce pays, je n'y trouverai rien de ce que j'y avais laissé, en sorte que l'on peut dire, que tout semble se réunir pour faire de notre Mission la plus pauvre et la plus éprouvée qui fût jamais. (1)

« Cependant, malgré cette gêne excessive, tant qu'il s'est agi de nous personnellement, nous n'avons rien voulu deman-

(1) Cette situation lamentable d'il y a 60 ans, s'est heureusement modifiée aujourd'hui, (1918) depuis que la sage économie de Mgr Chausse a permis de constituer un capital suffisant pour fonder et soutenir les œuvres. Ce capital d'environ 330.000 piastres (900.000 francs) a déjà servi à doter la Mission nouvelle de Swatow (1911) par le versement d'un tiers de son total, soit - 110.000 piastres.

der, persuadés comme Notre-Seigneur nous le dit assez, que la pauvreté est le plus bel apanage du missionnaire. Mais aujourd'hui que nous avons été chargés du soin spécial de cette Mission, nous croirions manquer à notre devoir d'évêque, si nous ne vous faisions connaître les besoins de cette intéressante partie de l'Eglise.

« Ah! tandis que le sol heureux de notre patrie se couvre chaque jour de monuments religieux, que ses temples sont ornés avec la dignité qui convient au culte du vrai Dieu, n'est-il pas juste que nous pensions un peu à ces peuples infortunés qui sont encore sous le joug du paganisme et qui ne pourront en sortir qu'en proportion des secours que nous leur apporterons?

« Bien des fois, nous sommes touchés de la vie des missionnaires, de leurs sacrifices, de leur dévouement à la cause de Dieu; nous nous demandons si nous ne pourrions pas leur venir en aide pour propager l'Evangile en ces pays infidèles.

« Oh! voici une belle occasion, nos très chers frères, pour suivre ce pieux élan de votre charité. Soyez-en persuadés, ce que vous aurez fait pour la conversion des païens, Dieu ne le laissera pas sans récompense.

« Et pour nous, voulant autant qu'il est en notre pouvoir, acquitter la dette de la reconnaissance, chaque semaine, pendant l'espace de 100 ans, nous ferons célébrer une Messe pour nos bienfaiteurs et leur famille, dans cette église qu'ils nous aideront à fonder sur cette terre arrosée du sang des martyrs.

« Puis, si notre qualité de missionnaire, si nos travaux apostoliques nous donnent quelques faibles mérites devant Dieu, volontiers nous les partagerons avec nos pieux bienfaiteurs. »

Fait à Rome ce 26 Janvier 1857

✠ Zéphyrin, évêque de Cybistra, préfet apostolique du Kouang-tong, du Kouang-Si et de Haïnan

VI.

Cet appel ne sera qu'une préface aux prédications plus émouvantes que le prélat va faire, après son départ de l'Italie.

Il quitte Rome à la fin de mars et va d'abord à Fribourg, puis en France où les évêques lui laissent toute liberté de quêter en faveur de son église.

On garde encore dans les villes où il passa, le souvenir de sa parole pleine d'onction qui touchait même les plus prévenus : « *C'était,* dit un témoin, *une parole d'apôtre.* »

Mais les bourses ne se déliaient pas aussi vite que l'eût

désiré le quêteur. Il comprit qu'il fallait frapper à la porte principale, à celle des Tuileries.

Aussi, prenant en considération l'avis que lui donnèrent certaines personnalités haut placées, l'évêque résolut d'obtenir une audience de Napoléon III et de l'intéresser à ses projets.

C'était osé, mais opportun. Donc il l'osera!

Il pensait d'ailleurs que l'intervention franco-anglaise à Canton, lui donnait un certain droit d'interview avec le chef de la nation: « *J'ai cru,* dit-il lui-même, *que c'était un devoir et une convenance d'aller présenter mes hommages à l'Empereur.* ».

L'audience eut lieu le dimanche de la Fête-Dieu 1857.

Le prélat l'a racontée en ces termes:

« Reçu en audience particulière, Sa Majesté fut toute surprise d'apprendre de ma bouche qu'à Canton, cité populeuse d'un million d'habitants, capitale d'une province de 40 millions où les Anglais et les Américains avaient de magnifiques factoreries et de splendides bâtiments, la France n'était représentée que par deux missionnaires relégués dans un pauvre hangar, et bien peu capables dans cette position de donner au peuple chinois une idée juste et convenable de la mère-patrie.

« Dans son étonnement et dans la peine qu'il en éprouvait, l'Empereur me demandant avec bonté ce qu'il y aurait à faire pour remédier à un état si déplorable: « *Sire,* lui répondis-je, *comme il n'y a pas de commerce français à Canton et que la France n'y est connue que par ses missionnaires catholiques, si Votre Majesté voulait y bâtir une belle église qui porterait son nom en rappelant le souvenir de la France et de l'expédition qui s'y fait, l'exécution de ce projet serait peut-être ce qu'il y aurait de mieux pour réaliser les vues de Votre Majesté.*

—*Oui,* fit le prince, *cette idée me paraît juste et en même temps d'une exécution facile; mais combien pensez-vous, Monseigneur, qu'il faudrait y consacrer?*

« Cette demande de l'Empereur à laquelle je ne m'étais pas tout d'abord attendu, m'embarrassa. Ne voulant indiquer ni une somme trop forte qui aurait pu effrayer, ni une somme trop faible dont plus tard j'aurais eu à regretter l'insuffisance, j'hésitai un instant, et m'excusai en disant à Sa Majesté qu'Elle me prenait un peu au dépourvu, que je n'avais point songé à cette grave question, et que du reste la chose dépendait en grande partie de l'importance que Sa Majesté voulait y mettre.

—*Non,* reprit l'Empereur avec bonté, *dites-moi simplement ce que vous en pensez.*

—*Eh bien Sire, pour faire quelque chose de digne et qui réponde aux vues de Votre Majesté, il faudrait toujours, ce me*

semble une somme de 2 à trois cent mille francs. Avec cela, nous ferions, je crois, quelque chose de beau et de convenable.

—*Eh bien, oui,* dit l'Empereur, *tout cela peut se faire. Envoyez-moi là-dessus un petit mémoire, puis revenez dans huit jours, et nous prendrons une détermination définitive à cet égard.*»

J'avais donc huit jours devant moi pour agir. Or Dieu m'avait donné à la Cour deux personnages bien capables de me venir en aide et sur le dévouement desquels je pouvais compter: M. le Marquis de Toulongeon aide de camp de l'Empereur, mon compatriote et ancien condisciple de Fribourg, puis M.me la Marquise de la Tour-Maubourg, dame d'honneur de l'Impératrice, jouissant à la Cour d'un grand crédit personnel et toute dévouée à l'œuvre des Missions.

« Je n'eus qu'à leur exposer l'objet de ma demande pour les gagner à ma cause et m'assurer leur puissant appui.

« L'Impératrice Elle-même, touchée du récit que je lui avais fait de la mort de M. Chapdelaïne et des autres martyrs, de nos difficultés et en même temps des progrès de la Foi au milieu de ces peuples infidèles, m'avait promis son concours, et en avait parlé dans le sens le plus favorable à l'Empereur.

« Je pouvais donc me reposer sur de tels appuis et espérer que ma demande serait favorablement accueillie.

« Le mémoire envoyé, et les huit jours écoulés, je retournai à l'audience de l'Empereur, plein de confiance dans le dévouement et le savoir-faire de mes protecteurs, mais surtout en recommandant à Dieu une démarche d'une si grave importance.

« Dès que l'Empereur m'aperçut, me laissant à peine le temps de lui offrir mes hommages: «*Eh bien oui, Monseigneur,* me dit-il avec un gracieux sourire, *nous aurons une église à Canton; j'en ai parlé aux ministres qui tous acceptent cette proposition; l'Impératrice s'y intéresse aussi, et vous pouvez compter tout d'abord sur 300 mille francs qui vous seront remis à mesure que les travaux avanceront. Si plus tard, il faut y ajouter quelque chose, vous me trouverez toujours prêt à vous seconder. Mais,* ajouta-t-il, *vous-même, dans vos courses en France, vous recueillerez sans doute quelques secours pour cette œuvre. Tout cela réuni, vous donnera le moyen d'avoir une belle église à Canton, et je m'en réjouis pour la France, pour le succès de votre ministère et pour la propagation de l'Evangile en ces contrées*».

Sire, lui répondis-je, *je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, pour répondre aux vues si dignes et si élevées de Votre Majesté. Mais peut-être y aurait-il encore une chose*

nécessaire pour assurer le succès de cette belle entreprise. Ayant passé près de dix ans à Canton, connaissant parfaitement les localités et les mœurs de cette cité, je demande comme dernière grâce à Votre Majesté de vouloir bien me permettre de choisir moi-même pour l'église, l'emplacement et le genre du plan qui me paraîtraient le plus convenables en soi et le plus propres à produire un bel effet sur nos Chinois".

— *C'est juste*, fit l'Empereur; *si j'avais à commander une armée, je n'en chargerais pas un évêque; ayant à bâtir une église, ce n'est pas à un général que je m'adresserais, mais bien à l'évêque du lieu. Je vais écrire au baron Gros* (1) *de se mettre en rapport avec vous pour décider ensemble ces différentes questions".*

« Et de fait, comme je l'ai appris plus tard, l'Empereur écrivit en ce sens à son ambassadeur en Chine.

« Je compris immédiatement l'impression que produirait sur le baron Gros une détermination aussi tranchée, et je ne sais si de là ne viendrait pas l'éloignement que ce diplomate a toujours témoigné pour la construction de notre église.

» Mais enfin, c'était un détail sur lequel je ne pouvais guère faire d'observations à l'Empereur.

« Et après tout, Sa Majesté était bien libre d'assigner à chacun le rôle qu'Elle voulait lui confier dans ces graves affaires.

« J'avais l'assurance, non seulement de pouvoir un jour élever une église à Canton, mais encore de la bâtir dans les conditions les plus propres à en assurer la solidité et la beauté.

« J'avais en outre les bénédictions spéciales du Chef de l'Eglise.

« Il ne me restait plus qu'un dernier devoir à remplir, celui de visiter les familles de nos missionnaires, afin de les consoler de l'absence de ceux dont elles pleurent l'éloignement, comme aussi de porter à ces mêmes confrères le salut de leurs proches et des nouvelles du foyer qu'on ne peut oublier».

Fort de l'appui des Tuileries, l'évêque entreprend ses tournées en France et en Belgique, intéressant les fidèles à l'œuvre qui va l'absorber toute sa vie.

Au mois de juillet, il se trouve à Vannes, d'où il rend un compte détaillé de sa première visite à l'Empereur et de ses courses, dans une lettre à sa cousine: «Voilà, dit-il, bien des choses faites et des pays parcourus depuis ma dernière lettre.

« J'ai été reçu à l'audience de l'Empereur, le dimanche de

(1) Baron Gros, né à Ivry-sur-Seine le 8 février 1793, envoyé en Espagne en 1823, en Egypte en 1824, au Portugal en 1830, au Mexique en 1831, ministre plénipotentiaire en 1850, ambassadeur extraordinaire en Chine en 1857, ambassadeur à Londres 1862-63, mort à Paris en août 1870.

la Fête-Dieu Je lui ai parlé fort au long de l'état de nos Missions en général, de notre Mission en particulier, de l'influence que les Anglais, les Américains et les Russes ont obtenue en ce pays et du seul moyen qui reste à la France de la contrebalancer un peu par ses missionnaires.

« Sa Majesté m'a paru prendre un intérêt sensible à tout ce que je lui disais. En sortant de chez Elle, j'ai été présenté à l'Impératrice qui a été pleine de bienveillance. Elle a voulu aussi connaître l'état de nos Missions; puis Elle a fait venir le petit Prince pour me le présenter et me prier de le bénir.

« En sortant, Elle a voulu Elle-même me reconduire jusqu'à la deuxième pièce de ses appartements; et, après s'être informée de mes projets et de l'époque de mon départ, Elle a ajouté qu'Elle espérait bien que je ne partirais pas, *sans lui faire le plaisir d'aller la voir encore une fois.*

« Après l'audience, je me suis mis en route pour mes courses.

« Je n'ai pu prêcher à Caen, parce que c'était le jour octave de la Fête- Dieu et qu'il y avait des processions toute la journée; mais j'ai trouvé en cette ville, des personnes qui ont pris vivement à cœur les besoins de notre Mission, en particulier M.me et M.r le comte de Bourmont.

« On me presse de retourner en cette ville pour y faire un sermon qui, m'assure-t-on, sera suivi de bonnes offrandes.

« J'ai vu, dans le diocèse de Coutances, la famille de notre pauvre P. Chapdelaine; à S.t Brieuc celle de notre cher P. Le Turdu. Tu peux croire combien j'ai été reçu avec attendrissement par ces bonnes familles si heureuses d'apprendre de ma bouche des nouvelles de leurs fils ou de leurs frères bien-aimés.

« Me voici aujourd'hui à Vannes, chez les P. P. Jésuites parmi lesquels j'ai trouvé plusieurs de mes anciens maîtres. Demain soir, je partirai pour Nantes où je passerai deux jours, puis je continuerai ma route, jusqu'à ce que je vous revienne. Mes quêtes ne sont pas abondantes; pourtant je trouve toujours quelque chose.

« Mais voici de nouvelles misères qui tombent sur notre Mission.

« La dernière lettre que j'ai reçue de Chine, m'apprend qu'un de nos missionnaires est mourant, qu'un autre a été arrêté et jeté en prison».

VII

Une nouvelle encore plus grave, parce qu'elle affectait l'existence même de la Mission francaise, le remplit d'inquiétu-

de: le Portugal revendique à nouveau la province ecclésiastique du Kouang-tong, au détriment de sa propre juridiction: " *Voici*, écrit-l, *que le Portugal revient encore sur les affaires de son patronage, et Rome, je ne sais comment, lui a fait des propositions qui, si elles sont acceptées, vont ruiner de fond en comble plusieurs Missions.*

C'est vraiment lamentable; mais un espoir qui nous reste encore, c'est que le Portugal n'a pas voulu jusqu'à présent, agréer ces propositions, quelque avantageuses qu'elles lui fussent.

Mais comment Rome s'est-elle exposée au danger de les voir accepter, et par-là même de renverser l'ouvrage d'un grand nombre d'années, ouvrage cimenté par les sueurs et le sang de nos missionnaires, et qui, par les mesures prises, serait perdu pour un temps indéfini.

Demandons à Dieu qu'Il éloigne un tel coup de nous.

A la première nouvelle de ce Concordat, reçue ces jours-ci, j'avais presque envie de discontinuer mes courses; mais, quelque part que je sois, au Kouang-Si seulement où à Canton, nous n'aurons pas moins besoin de secours pécuniaires, et il était toujours dans l'ordre que je visitasse les familles de nos missionnaires.

Je vais maintenant écrire à Rome, pour faire connaître les tristes conséquences du Concordat, et éloigner de nous, s'il y a moyen, un coup aussi fâcheux.".

Qu'était-ce donc que le Concordat auquel fait allusion l'avisé prélat?

Et comment expliquer le revirement qui semblait s'être produit subitement dans la politique du Vatican, et dont le résultat était si préjudiciable aux intérêts de sa Mission?

Lui, qui venait d'obtenir du chef de l'Etat français, la certitude de bâtir une église à Canton, se verra-t-il maintenant exclu de cette même ville?

Alors que le Pape venait de le confirmer dans sa charge de préfet apostolique de deux provinces, ira-t-il demain, le confiner dans celle qui, outre son isolement de HongKong, *n'était disposée qu'à tuer ses prophètes?*

C'était pourtant le cas qu'il redoutait.

En voici l'explication.

M. Guillemin, avons-nous dit, n'était pas encore arrivé en France, que déjà, par un bref du 8 août 1856, Pie IX l'avait, à son insu, nommé évêque de Cybistra et préfet apostolique des deux Kouang.

Ce bref ne lui fut communiqué à Paris que le 10 décembre suivant.

Mais bien avant cette communication, se débattaient à Lis-

bonne les articles d'un Concordat par lequel on cherchait à trancher les difficultés de juridiction entre les évêchés portugais de l'Inde et les vicariats apostoliques de cette péninsule, comme aussi entre l'évêché de Macao et la préfecture de M. Guillemin.

Et, avant même que ne se terminât la solution de ces litiges, Pie IX avait cru devoir désigner Guillemin, avec caractère épiscopal, à la tête d'une Mission dont la juridiction et les limites étaient encore discutées. (1).

Or, 27 jours après son sacre, l'évêque de Cybistra aurait pu lire dans le texte du Concordat signé à Lisbonne (21 février 1857) par le cardinal di Pietro, les trois articles suivants:

Art. IV — Il est convenu que la province du Kouang-Si ne sera pas comprise désormais dans la juridiction épiscopale de Macao, ni par conséquent dans le Patronat, Sa Sainteté se réservant de prendre librement dans cette province, pour l'utilité des fidèles, toutes les mesures qu'Elle estimera convenables et nécessaires.

Art. V — Le Saint-Père se réserve d'en agir de même à l'égard de l'île de Hong-Kong, laquelle, bien que comprise dans la province du Kouang-tong, sera distraite de la juridiction épiscopale de Macao et restera hors du Patronat.

Art. VI — En conséquence, dorénavant, la juridiction de l'évêché de Macao, ainsi que le Patronat en Chine, comprendront le territoire qui lui appartient d'après les Bulles respectives, à savoir: Macao, la province du Kouang-tong et les îles adjacentes, excepté seulement la province du Kouang-Si et l'île de Hong-Kong. (2).

Ces trois articles modifiaient donc la teneur du décret du 11 mai 1848 ainsi conçu: « Les provinces du Kouang-tong, du Kouang-Si et l'île de Haïnan soumises au diocèse de Macao constitueront une mission dont sera chargé le Séminaire des Missions Etrangères, de telle façon cependant, que pour le moment, ces pays ne soient pas censés disjoints de leur diocèse.»

Le nouveau texte di Pietro, tout en libérant complètement le Kouang-Si de la juridiction de Macao, ne donnait à Guillemin aucun droit sur le Kouang-tong; il en était, peut-on dire, tout à fait exclu.

L'évêque devait donc renoncer à évangéliser non seulement la ville de Canton, mais toute la province qui en res-

(1) Pie IX avait agi ainsi, dit Launay, "pour affirmer sa volonté de ne pas laisser dans l'abandon les provinces qui faisaient encore partie du diocèse de Macao.

(2) Ce Concordat ne fut pas ratifié en 1857, mais seulement en 1859; et il ne fut jamais appliqué.

sort, à y bâtir par conséquent des églises et même à y séjourner.

L'on conçoit que pareille mesure administrative ait émotionné le prélat, hier encore si assuré de garder l'héritage spirituel qu'il était venu conquérir de si loin.

Elle attira de sa part, des observations respectueuses mais fermes, qui furent jointes à celles que vint formuler à Rome, M. Albrand supérieur du Séminaire de la rue du Bac : « *Sur le désir de Guillemin*, écrit Launay, *M. Albrand adressa une lettre au Cardinal Barnabo pour attirer spécialement son attention sur le Kouang-tong et le Kouang-Si.*

" *Cette lettre fut remise à son destinataire le 29 mars 1858; elle répétait les allégations précédentes au sujet du délaissement dans lequel on avait laissé ces provinces, et les difficultés que rencontreraient les ouvriers évangéliques pour travailler au seul Kouang-Si, où il n'y avait que fort peu de chrétiens, pas de station bien établie, aucun port permettant de communiquer directement avec Hong-kong, autant d'obstacles augmentés par la grande hostilité des autorités chinoises.*

" *Le Cardinal Barnabo essaya de rassurer l'évêque en lui écrivant:* " *Vous êtes toujours préfet apostolique de la Mission du Kouang-tong et nous espérons que jamais cette Mission ne vous sera enlevée; dirigez-la donc avec zèle, mais toutefois sans rien faire qui puisse porter ombrage au Portugal, et en vous occupant plus spécialment de la Mission du Kouang-Si, qui ne sera jamais soustraite à votre autorité*".

" *A ce conseil, qui pouvait paraître un peu singulier en le rapprochant du texte du concordat di Pietro, le préfet apostolique, sans parler du Kouang-tong, répondit* " *qu'il ne saurait où résider au Kouang-Si, que ses missionnaires au nombre de dix, n'y trouveraient pas place et que plusieurs d'entre eux, sinon tous, seraient bientôt arrêtés par les mandarins, comme l'avait été M. Chapdelaine*" (1).

" *Puis, craignant que sa lettre ne produisît pas assez d'impression et désireux d'une solution rapide et précise, il reprit le chemin de Rome. Il expliqua au Souverain Pontife de vive voix, et avec plus de chaleur encore que précédemment, les périls créés par le Concordat, quoiqu'il ne fût pas ratifié, et l'impossibilité où il se croyait de suivre les instructions de la Propagande*".

Sa parole insinuante et ses raisons plurent au Pape qui lui donna gain de cause.

Par un bref daté du 17 septembre 1858, Pie IX décrétait

(1) A. M. E. *Notes sur les choses à traiter au sujet de la Mission du Kouang-tong et du Kouang-Si.*

" *que le Kouang-tong, le Kouang-Si et Haïnan ne formaient plus qu'une préfecture apostolique dont le soin était confié à Mgr Guillemin à l'exclusion de tout autre*".

" *Par cet acte*, remarque Launay, *Rome ne tranchait pas encore absolument la question, puisqu'elle ne démembrait pas ces contrées du diocèse de Macao, mais elle parait aux difficultés pratiques*"...

L'évêque, heureux de ce résultat, emporta le bref du Pape et quitta Rome à la hâte.

Et il était temps: " *Le Cardinal Antonelli*, écrit-il, *qui était tout dévoué à la cause du Portugal, apprenant le contenu du Bref qui m'avait été remis par la Propagande, en fut vivement contrarié et me fit chercher à Rome pour me reprendre la pièce en question.*

" *Prévenu du danger auquel nous étions exposés:* " *Partez immédiatement me dit l'Eminence Barnabo, vous n'avez pas un moment à perdre*"!

Une demi-heure après, mes paquets étaient faits, et je gagnais en toute vitesse Civitta-Vecchia où heureusement se trouvait une corvette française qui ne semblait attendre que mon arrivée pour lever l'ancre et s'éloigner.

" *J'y fus reçu cordialement, et quelques instants après, quittant le rivage d'Italie, j'échappais aux recherches de l'Eminence Antonelli: notre cause était sauvée*"!

L'évêque missionnaire pouvait donc maintenant regagner en paix sa patrie d'adoption, après deux ans d'absence.

Mais, avant de l'y suivre pour assister aux graves événements qui se passent en Chine, jetons un coup d'œil rétrospectif sur ses débuts apostoliques et sur sa psychologie.

Venu tard dans sa Mission (il avait 35 ans) M. Guillemin semble n'y avoir mis le pied que pour la fonder; car elle n'existait pas avant lui.

Ce n'était pas seulement un sol en friche; c'était aussi le vieil héritage d'un autre possesseur (Macao) à qui il fallait le ravir habilement et honorablement, au nom du Pape. Il lui fallut le prendre, hélas! comme on prend une forteresse, à l'assaut.

Sa victoire, il la cimenta, bien malgré lui, avec les sueurs et le sang de ses frères. Lui-même y consacra toutes ses veilles, tout l'effort de son activité, toutes les ruses de son esprit, tous les élans de son cœur.

Tour à tour professeur, secrétaire, économe, catéchiste, missionnaire, maçon, finalement quêteur et diplomate, il vaine tous les obstacles, s'adaptant à toute fonction, se pliant aux circonstances, et les yeux toujours fixés sur son étoile.

Il y croyait sans supertition.

Non en ambitieux, mais en mystique épris d'ordonnance supérieure.

Il avait foi dans la logique éternelle et dans la vertu efficace de la Rédemption qui lui confiait sa part d'action dans l'entreprise des âmes, en Orient.

Il était venu ici, moins par goût que par énergie productive, moins par vocation que par impulsion de l'Esprit.

Les indcidents de sa carrière jusqu'à l'épiscopat sont déjà curieux, tant par les inattendus et les revers, que par les chances et les succès.

Désigné pour Tcheng-tou, il aborde à Canton; entouré des mêmes ennemis qui enchaînent ou tuent ses collègues, il reste indemne, comme il arrive souvent aux grands chefs, dans les mêlées; juste à l'heure où sa fortune chancelle, il part à point pour la soutenir.

C'est un virtuose de l'opportunité et de la mise au point.

Et il semblait que ce fils des champs, s'élevant diplomate et gentilhomme par la seule poussée de la destinée, en soutenait le rang contre la destinée elle-même.

En tout il fut grand.

Et il fallait qu'il le fût, d'abord pour charmer les Papes et les Césars; mais surtout pour braver l'opposition et les outrages.

Sa Foi l'a dirigé jusqu'ici, autant que ses lumières ; elle va maintenant faire de lui une victime consciente du devoir.

Aussi prend-il pour devise, peut-être par intuition, les deux mots qui résumeront moins son programme que la raison même du rôle incompris de sa vie: « *In morte vita.* » (1)

Son physique répond parfaitement d'ailleurs à ses attributs.

En octobre 1857, sa famille le fit peindre par un ami, M. Baille; c'est le seul portrait qu'on ait de lui vivant. (2)

Il est debout, et en tenue de chœur, les avant-bras croisés. Svelte (3) et bien pris, le front haut, l'œil clair et doux, le nez droit dominateur, la mâchoire impérieuse, il y apparaît jeune, chic et vigoureux.

Sur sa figure osseuse mais agréable, erre un sourire de latente sérénité qui en adoucit les angles.

Il y a du masque de Richelieu dans ce profil énergique et hautain, et c'est en vain qu'on y surprendrait la trace de l'indolence ou de l'irrésolution.

---

(1) Ses armes étaient: Coupé au 1 de pourpre au monogramme de ME d'argent; au 2 d'argent, au tombeau de St François Xavier, au naturel.

(2) C'est le portrait reproduit en tête de ce volume.

(3) Mgr Guillemin était de haute taille (1m 78 environ); il avait la barbe et les cheveux châtain clair, les yeux bleus, la voix de ténor léger, la démarche pressée mais digne.

C'est une physionomie très éveillée de Latin, mais avec des traits d'origine Franque: elle trahit la méthode et la clarté.

Telle quelle, on peut la considérer longtemps sans ennui, comme on admire une de ces statues gothiques dont le regard serein, détourné du passé, plonge dans l'avenir.

L'évêque de Cybistra est tout entier vrai dans ce portrait.

Nous allons maintenant prendre avec lui le chemin qui le ramène, d'étape en étape, *viâ* Jerusalem, au centre de son apostolat, en lui laissant encore une fois tout l'honneur du récit.

Chapitre V.

I - Son voyage à Rome, à Naples.
II - A Jérusalem, ses expansions, le caillou du torrent de Cédron, Bethléem.
III - Alexandrie, les Pyramides.
IV - Aden, Singapour, retour à Canton.

1858 — 1859.

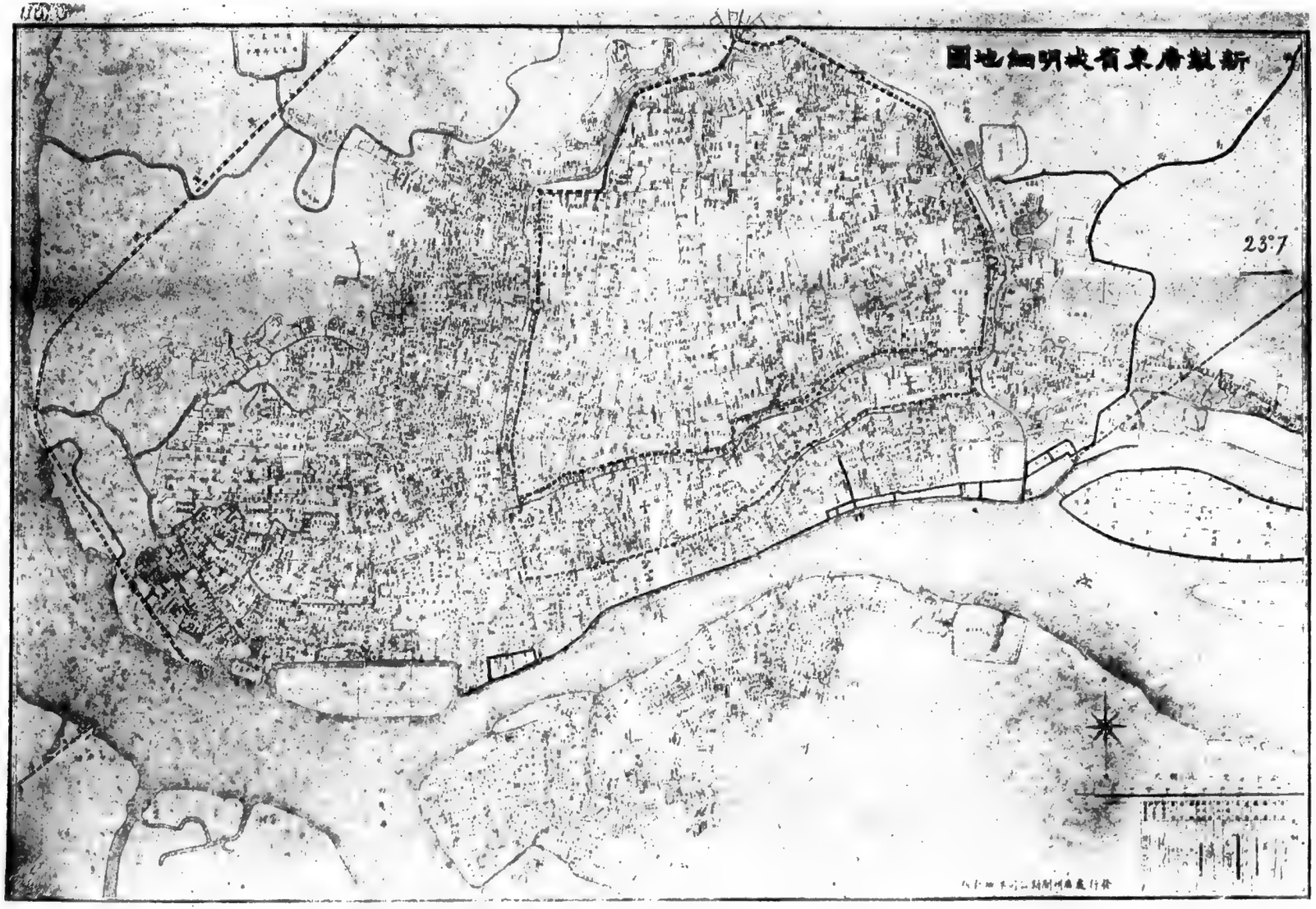
I.

« Partis de Marseille, écrit-il, le 19 août 1858 sur le «*Capitole*», vapeur des Messageries Impériales, nous avons bientôt perdu de vue les côtes de France, et à leur place, nous vîmes paraître celles de l'Italie, Nice, Monaco, Gênes, villes agréablement échelonnées sur le rivage de la mer. Arrêtés devant cette dernière cité, pour y passer la nuit, je m'étais jeté tout rêveur dans un coin du navire, bien résolu de ne voir personne, lorsque Dieu me fournit l'occasion de recueillir un ouvrier de plus pour notre Mission.

« Trois ecclésiastiques ayant entendu parler de mon arrivée, vinrent pour me voir. Parmi eux se trouvait M. l'abbé Montebruno, que j'avais vu l'année dernière à mon premier passage, et qui s'occupe d'une manière si fructueuse à Gênes de l'œuvre de la Ste Enfance.

« La conversation, comme on le pense bien, s'engagea vite sur les Missions, et ces Messieurs n'eurent rien de plus empressé que de s'exclamer sur le bonheur des missionnaires qui vont porter au loin la bonne nouvelle de l'Evangile.

— Eh bien, Messieurs, leur dis-je, venez avec moi, il y a de l'ouvrage pour tout le monde.



Plan de la ville de Canton.
(La croix indique l'emplacement de la Mission Catholique)

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

C'est une physionomie très éveillée de Latin, mais avec des traits d'origine Franque: elle trahit la méthode et la clarté.

Telle quelle, on peut la considérer longtemps sans ennui, comme on admire une de ces statues gothiques dont le regard serein, détourné du passé, plonge dans l'avenir.

L'évêque de Cybistra est tout entier vrai dans ce portrait.

Nous allons maintenant prendre avec lui le chemin qui le ramène, d'étape en étape, *viâ* Jerusalem, au centre de son apostolat, en lui laissant encore une fois tout l'honneur du récit.

Chapitre V.

I - Son voyage à Rome, à Naples.
II - A Jérusalem, ses expansions, le caillou du torrent de Cédron, Bethléem.
III - Alexandrie, les Pyramides.
IV - Aden, Singapour, retour à Canton.

1858 1859.

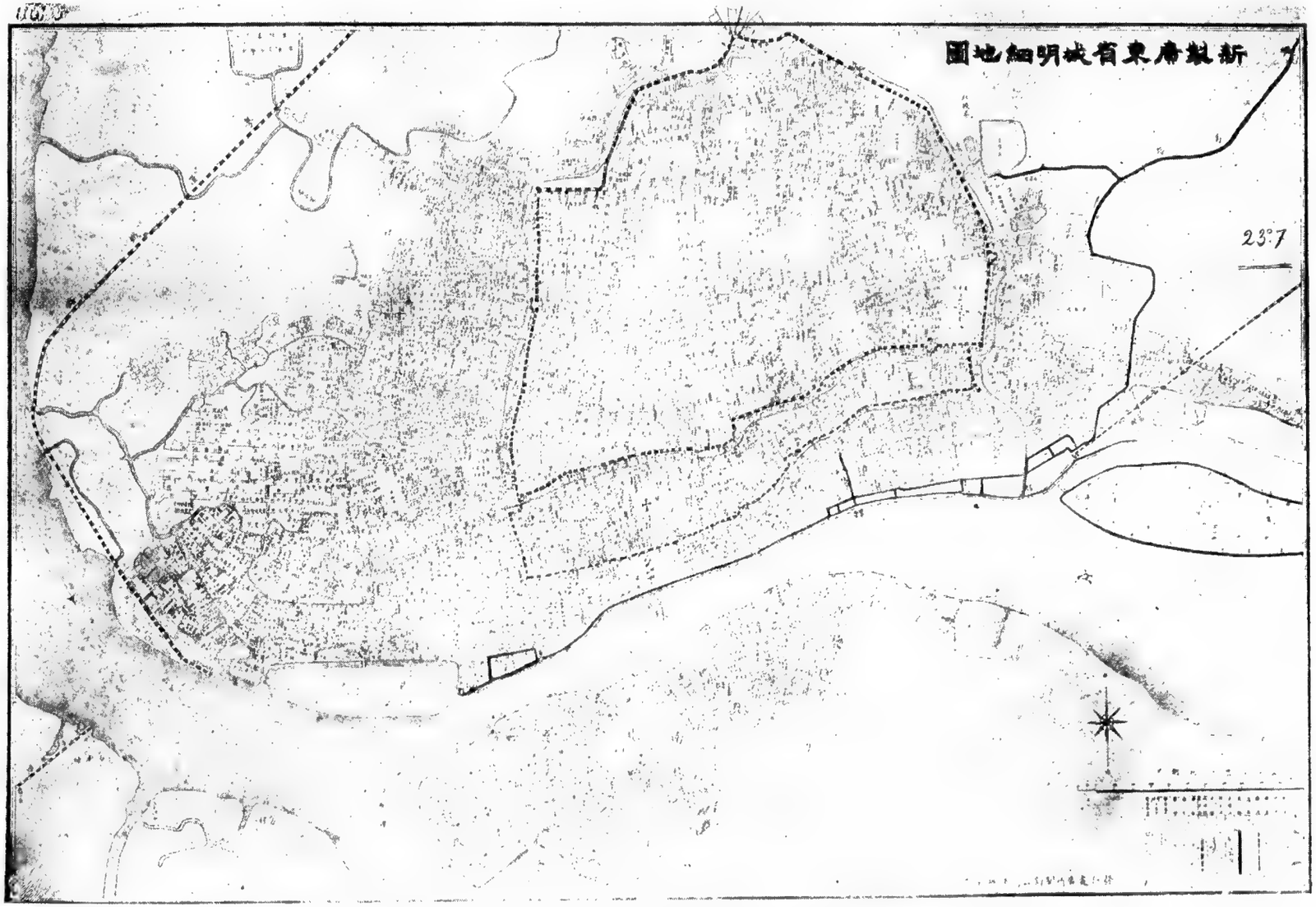
I.

« Partis de Marseille, écrit-il, le 19 août 1858 sur le «*Capitole*», vapeur des Messageries Impériales, nous avons bientôt perdu de vue les côtes de France, et à leur place, nous vîmes paraître celles de l'Italie, Nice, Monaco, Gênes, villes agréablement échelonnées sur le rivage de la mer. Arrêtés devant cette dernière cité, pour y passer la nuit, je m'étais jeté tout rêveur dans un coin du navire, bien résolu de ne voir personne, lorsque Dieu me fournit l'occasion de recueillir un ouvrier de plus pour notre Mission.

« Trois ecclésiastiques ayant entendu parler de mon arrivée, vinrent pour me voir. Parmi eux se trouvait M. l'abbé Montebruno, que j'avais vu l'année dernière à mon premier passage, et qui s'occupe d'une manière si fructueuse à Gênes de l'œuvre de la Ste Enfance.

« La conversation, comme on le pense bien, s'engagea vite sur les Missions, et ces Messieurs n'eurent rien de plus empressé que de s'exclamer sur le bonheur des missionnaires qui vont porter au loin la bonne nouvelle de l'Evangile.

— Eh bien, Messieurs, leur dis-je, venez avec moi, il y a de l'ouvrage pour tout le monde.



Plan de la ville de Canton.
(La croix indique l'emplacement de la Mission Catholique)

Vue des remparts de Canton.

(A droite se dresse la pagode à cinq étages, qui servit à abriter en 1857, l'Etat-Major des Alliés.)

— Oh! c'est impossible!

— Non pas impossible; tout aussi bien que moi, vous pouvez travailler à la conversion des pauvres païens, et cela sans quitter votre belle ville de Gênes et les rivages tièdes de l'Italie! Ecoutez; que je vous fasse connaître le mystère de la conversion de nos infidèles.

« En Chine, en Cochinchine et pays environnants où règne une antipathie extrême contre les étrangers, ce n'est pas nous qui convertissons, mais bien nos catéchistes qui, profitant de toutes les occasions, peuvent plus facilement parler à leurs compatriotes de la loi de Dieu. Un catéchiste peut aisément, dans le cours d'une année, convertir de 15 à 30 païens; et d'une autre part, il est nécessaire que nous donnions à ces hommes de Dieu le riz de chaque jour, ainsi qu'une petite rétribution pour les aider à soutenir leur famille, ce qui nous fait une dépense de 3 à 400 francs par individu chaque année.

« Or, au lieu d'un homme, que nous en ayons plusieurs, nous multiplions ainsi le chiffre de nos conversions; en sorte qu'une personne qui voudrait à elle seule, se charger de l'entretien d'un catéchiste, aurait évidemment le mérite de toutes les conversions opérées.

« De là, que l'on juge des avantages immenses qui résultent et pour nous et pour ceux qui en font partie, de l'œuvre si belle de la Propagation de la Foi!

« Ces paroles ne tombèrent pas parmi les épines: nos trois bons ecclésiastiques, désireux de venir en Chine, sans toutefois quitter leur pays, voulurent avoir leur catéchiste, à la condition que je leur écrirais chaque année pour leur faire savoir les conquêtes faites par lui: ce que je leur promis bien volontiers.....

« Le commencement de notre navigation avait donc été heureux; mais il fallait aussi que nous eussions notre part des peines et des embarras inséparables des voyages.

« Déjà la crainte de la peste qui avait fait quelques victimes à Tripoli, nous avait précédés; et, à peine étions-nous arrivés à Livourne en Toscane, que le conseil sanitaire de la ville vint nous intimer l'ordre ou de partir pour Civitta-Vecchia, ou d'entrer pour cinq jours en quarantaine à Livourne même.

« Nous apprîmes en même temps, que la quarantaine à Civitta-Vecchia était non pas de 5 jours, mais de 15, en sorte que notre choix fut bientôt décidé.

« Nous résolûmes de nous arrêter à Livourne et de con-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Vue des remparts de Cantou.

(A la place de cette page le peuple a mis cette page qui est à chaque en 1867, Hôtel Moyal de Mlles.)

— Oh! c'est impossible!

— Non pas impossible; tout aussi bien que moi, vous pouvez travailler à la conversion des pauvres païens, et cela sans quitter votre belle ville de Gênes et les rivages ilemis de l'Italie! Ecoutez; que je vous fasse connaître le mystère de la conversion de nos infidèles.

« En Chine, en Cochinchine et pays environnants où règne une antipathie extrême contre les étrangers, ce n'est pas nous qui convertissons, mais bien nos catéchistes qui, profitant de toutes les occasions, peuvent plus facilement parler à leurs compatriotes de la loi de Dieu. Un catéchiste peut aisément, dans le cours d'une année, convertir de 15 à 30 païens; et d'une autre part, il est nécessaire que nous donnions à ces hommes de Dieu le riz de chaque jour, ainsi qu'une petite rétribution pour les aider à soutenir leur famille, ce qui nous fait une dépense de 3 à 400 francs par individu chaque année.

« Or, au lieu d'un homme, que nous en ayons plusieurs, nous multiplions ainsi le chiffre de nos conversions; en sorte qu'une personne qui voudrait à elle seule, se charger de l'entretien d'un catéchiste, aurait évidemment le mérite de toutes les conversions opérées.

« De là, que l'on juge des avantages immenses qui résultent et pour nous et pour ceux qui en font partie, de l'œuvre si belle de la Propagation de la Foi!

« Ces paroles ne tombèrent pas parmi les épines: nos trois bons ecclésiastiques, désireux de venir en Chine, sans toutefois quitter leur pays, voulurent avoir leur catéchiste, à la condition que je leur écrirais chaque année pour leur faire savoir les conquêtes faites par lui: ce que je leur promis bien volontiers.....

« Le commencement de notre navigation avait donc été heureux; mais il fallait aussi que nous eussions notre part des peines et des embarras inséparables des voyages.

« Déjà la crainte de la peste qui avait fait quelques victimes à Tripoli, nous avait précédés; et, à peine étions-nous arrivés à Livourne en Toscane, que le conseil sanitaire de la ville vint nous intimer l'ordre ou de partir pour Civitta-Vecchia, ou d'entrer pour cinq jours en quarantaine à Livourne même.

« Nous apprîmes en même temps, que la quarantaine à Civitta-Vecchia était non pas de 5 jours, mais de 15, en sorte que notre choix fut bientôt décidé.

« Nous résolûmes de nous arrêter à Livourne et de con-

tinuer notre voyage par terre jusqu'à Rome; et après avoir fait connaître nos intentions au gouvernement, on nous conduisit au lazaret, espèce de fort renfermé d'une part entre les murailles et de l'autre, entre la mer.

« Nous y fûmes constitués prisonniers sans pouvoir communiquer avec personne.

« Nous comptions parmi nous une douzaine de prêtres, deux Sœurs de charité, deux missionnaires Lazaristes et quelques dames anglaises. C'était plus qu'il n'en fallait pour former une petite communauté composée de tous les éléments capables d'y répandre l'intérêt et la vie.

« Constitués par chambres, nous résolûmes de suivre une règle pour mieux employer notre temps.

« Un de nos jeunes missionnaires s'était emparé de la cloche et donnait le signal des exercices; nos Sœurs de charité étaient chargées du soin de la chapelle; je disais la messe à laquelle tout le monde assistait et communiait; la journée se passait à lire, à écrire, à causer; de jeunes troubadours tyroliens pris avec nous, venaient de temps en temps au milieu de la cour, exécuter leurs danses champêtres au son du fifre et du hautbois; puis, quand le soir était tombé, réunis sur les parapets des remparts, au clair de la lune qui répandait ses pâles rayons sur notre prison, nous chantions ensemble les litanies de la Ste Vierge dont les échos répétés au loin, attiraient vers nos murs quantité d'habitants, curieux de connaître ce nouveau genre de prisonniers qui savaient si bien charmer les loisirs de leur captivité!...

« Quand nous dûmes nous séparer, ce fut avec un vrai sentiment de peine.....Je pris ensuite la route de Rome. (1)

« Passant à quelques lieues de Florence, j'aurais bien désiré faire une apparition dans cette ville où, l'année précédente, j'avais reçu un accueil si bienveillant.

« Obligé de me rendre le plus tôt possible à Rome, je ne pus qu'écrire une lettre de remerciement aux bienfaitrices que j'y avais, et je m'avançai vers la Ville Eternelle, en passant par Pise, Sienne et Viterbe.

« Ayant quelques heures à rester à Sienne, j'en profitai pour voir les lieux honorés par Ste Catherine.

« On voit encore, dans toute son intégrité, la maison de son père, la chambre où elle habitait, l'oreiller de pierre sur lequel elle prenait son court repos, la cave où se trouvait le tonneau destiné aux malades et qui ne désemplissait pas entre les mains de la servante de Dieu, le foyer où le démon la jeta une fois.

(1) On se souvient que Mgr Guillemin allait alors arracher à Pie IX, le fameux bref du 17 septembre 1858.

Il ne faudrait pas, à Sienne, recevoir avec le sourire du doute, les récits miraculeux de la vie de sa sainte thaumaturge, on y serait mal vu; et de fait, quand une ville croit et atteste des faits qui se sont passés dans son sein depuis 600 ans, sans que personne n'ait élevé de doute à cet égard, c'est bien là une prévention qui vaut à elle seule une démonstration.

« Conduits à l'église des dominicains dont elle avait pris l'habit, nous avons pu voir et baiser avec respect la tête de cette sainte Vierge, dont s'enorgueillit à si juste titre la cité de Sienne.

« A l'extrémité de l'église, se trouve un corridor où l'histoire dit que Notre-Seigneur apparaissait souvent à son humble servante, venant réciter le bréviaire avec elle. Un tableau, fait de main de maître, la représente dans cette attitude, mais avec une circonstance qui en relève bien l'état. Lorsque récitant l'office, elle arrive au *Gloria Patri....*, au lieu de dire: *et Filio* selon la formule ordinaire, s'inclinant respectueusement vers Notre-Seigneur et s'adressant à Lui, elle Lui dit: *et tibi*, circonstance touchante qui n'a pas échappé au génie du peintre, et qu'il a su rendre avec une grâce infinie.

« St Bernardin de Sienne a aussi répandu sur sa patrie, un lustre plus grand que toutes les gloires passées.

« Parmi les monuments de Sienne, on distingue surtout la cathédrale, remarquable par la beauté de son frontispice, de ses mosaïques, de ses marbres et de ses sculptures.

« A Viterbe, nous nous agenouillons devant le corps de Ste Rose, qui, placé dans une niche magnifique, sur un lit de parade, s'est conservé pendant près de 600 ans, sans aucune trace de corruption.

« Ainsi, notre route à travers l'Italie était-elle marquée par mille rencontres intéressantes qui nous rappelaient le souvenir des saints!

« Peu de temps avant d'arriver à Rome, je vis un autre monument de leur piété.

« A l'un des relais, voyant des religieuses agenouillées sur les marches d'un petit oratoire, j'eus la curiosité d'aller voir ce que c'était, et quelle ne fut pas ma surprise, lorsque au haut de la porte, j'aperçus une inscription latine portant que c'était le lieu où Notre-Seigneur avait apparu à St. Ignace, lorqu'il se rendait à Rome avec ses premiers compagnons, pour y obtenir l'approbation de sa société et lui avait adressé ces paroles: *Ego vobis Roma propitius ero: Je vous serai favorable à Rome.*

« J'en fis aussitôt ma devise, et je priai à mon tour Notre-Seigneur de vouloir bien prendre en main les divers intérêts dont je venais plaider la cause à Rome.

« Eloigné de plusieurs milliers de lieues du chef de l'Eglise, à la tête d'une Mission qui ne faisait que commencer et qu'il fallait établir sur des bases solides, j'avais bien des choses à communiquer au Souverain Pontife et je ne pouvais trop demander les grâces et l'assistance du Ciel, pour qu'elles s'arrangeassent de la manière la plus convenable.

« Aussi, lorsque pendant la route, des pensées d'inquiétude me traversaient l'esprit, j'avais recours à ma devise favorite: *Propitius esto mihi Roma.*

« Plein de ces pensées, Rome vint bientôt s'offrir à mes regards avec ses dômes et ses coupoles. Je saluai la Cité Eternelle, terre des saints, demeure de tant de pontifes et où siège aujourd'hui le glorieux Pie IX.

« Je l'ai trouvé toujours le même, s'occupant des intérêts généraux de l'Eglise avec une assiduité infatigable.

« Admis plusieurs fois à son audience, je lui fis connaître, dans toute la sincérité de mon âme, l'état de notre Mission. Le St. Père m'écouta avec une attention soutenue; puis, me jetant à ses pieds, Sa Sainteté me releva avec bonté et me donna l'accolade, disant qu'Elle ferait tout ce qu'Elle pourrait pour alléger notre fardeau, ajoutant quelqu'une de ces bonnes paroles dont Pie IX sait si bien trouver le secret dans son cœur.

« Je lui présentai ensuite mon jeune Chinois A-hoy, qui, se jetant aux pied du Pontife, lui demanda une bénédiction pour sa nation, afin qu'elle reçoive enfin la lumière de l'Evangile...

« Après avoir satisfait aux devoirs de ma position, j'avais à remplir ceux que m'imposait la piété.

« Je ne vous dirai pas tout ce qu'on rencontre de pieux souvenirs à Rome; chaque siècle y a laissé son cachet particulier de sainteté et de grandeur, et l'on ne peut parcourir cette ville, sans se sentir pénétré de l'air de piété dont elle est comme imprégnée.

« Tandis que le milieu du jour et la soirée étaient consacrés aux affaires, le matin, je m'avançais silencieusement vers quelque oratoire plus remarquable par les souvenirs qui s'y rattachent.

« C'était d'abord à la basilique de St. Pierre; à S^te^. Marie-Majeure où se voit la tableau de la S^te^. Vierge peint par St. Luc; à St. Jean de Latran, la première église bâtie par Constantin; à la Minerve; au Panthéon; à S^te^. Cécile, etc....

« Le soir, quand la chaleur était tombée, nous allions, A-hoy et moi, visiter quelqu'un des anciens monuments de Rome: le Capitole, le Colisée ou quelqu'une des Catacombes....

« Enfin, après avoir salué une dernière fois la ville sainte, où j'avais reçu tant de faveurs, je partis pour Civitta-Vecchia. Le lendemain, portant les yeux du côté de l'Orient, je me di-

rigeai vers l'endroit où m'appelait mon étoile, ou pour parler plus justement, la voix du Ciel qui me disait: *Ite et vos in vineam meam.*

« En quittant Civitta-Vecchia, nous aperçûmes Ostie, ancien port où St. Augustin eut la douleur de voir mourir sa sainte mère Monique, au moment de s'embarquer pour l'Afrique.

« De là, nous n'avions qu'à nous diriger directement vers l'Egypte, qui était le chemin le plus court pour me rendre à ma destination; mais, le vapeur qui passe à Civitta-Vecchia, côtoyant les rivages de l'Italie, je fus obligé de le suivre; ce qui me donna l'avantage de voir Naples, Messine et Malte, villes qui méritent de fixer l'attention du voyageur.

« Tout en arrivant à Naples, je me dirigeai vers le Séminaire des Missions Etrangères, destiné à former à la science et aux vertus ecclésiastiques les jeunes Chinois qui y sont envoyés du fond de la Chine.

« C'était autant une satisfaction pour moi qu'un devoir à remplir envers une maison qui, de tous temps, a rendu de grands services à l'œuvre des Missions.

« Déjà, au siècle dernier, St Alphonse de Liguori faisait en ce lieu ses premiers essais de missionnaire, et il n'avait pas tenu à lui qu'il ne partît pour les pays lointains auxquels il se destinait.

« Aujourd'hui, j'y trouvai encore une dizaine de jeunes Chinois, bien surpris de voir arriver un évêque qui parlait leur langue, et de trouver dans le jeune élève qui m'accompagnait, un compatriote avec lequel ils pouvaient s'entretenir de la patrie.

« Mais ce qui m'édifia le plus, ce fut de rencontrer là Mgr Novella (1), humble et saint religieux de St François qui, après avoir passé de longues années en Chine, obligé, à cause de ses infirmités, de revenir en Europe, consacrait son temps et son savoir à l'éducation de ces jeunes gens destinés à continuer un jour son ministère: tant il est vrai que les hommes de Dieu trouvent toujours moyen de faire quelque chose pour sa gloire, tout en se regardant comme des serviteurs inutiles.

« Après avoir passé quelque temps avec ce saint missionnaire et les autres Pères, je priai l'un d'eux de vouloir bien me faire voir les principales curiosités de la ville, en ménageant le plus possible mon temps, et nous nous dirigeâmes tout d'abord vers la Métropole.

---

(1) Mgr Joseph Novella O. S. F. né à Carpasio, diocèse de Vintimille le 13 février 1805. Evêque de Patares et coadjuteur de Mgr Rizzolati; mort le 26 février 1872.

« Déjà elle était remplie d'une foule immense, accourue de tous les points de la ville et des environs pour voir la merveille qui, tous les ans, se renouvelle à la fête de St Janvier, patron de la cité.

« Tout le monde sait que le sang du saint martyr, renfermé dans une fiole ou ampoule, devient liquide et se met en ébullition dès qu'on l'approche de la tête.

« Désireux de voir cette merveille, nous nous avançâmes le plus près possible du sanctuaire; déjà la tête de St Janvier était placée sur l'autel; le prévôt de la Métropole, revêtu de ses ornements de cérémonie, tenait en main l'ampoule renfermant le sang du martyr; tout le peuple était dans l'attente, et priait à haute voix le saint de ne pas le priver de la grâce dont il l'avait favorisé jusqu'ici.

« J'avais eu soin de laisser paraître mes insignes épiscopaux, afin d'être admis à voir de plus près le prodige qui allait s'accomplir.

« Effectivement, le prévôt m'apercevant dans la foule, me fit approcher jusqu'au dernier degré de l'autel, me présenta la tête du martyr à baiser et me remit entre les mains la fiole de son sang, en sorte que je pus me rendre parfaitement compte de tout ce qui allait arriver. Le sang était complètement coagulé et à l'état solide.

« Le prévôt, prenant la fiole, la plaça à côté de la tête, et resta quelque temps en silence, tandis que le peuple faisait monter ses supplications vers le Ciel.

« Un instant après, il agita l'ampoule, pour voir s'il s'y était déjà opéré un changement; mais le sang était encore à l'état solide; il renouvela peu de temps après la même épreuve, mais sans plus de résultat; enfin, à une troisième tentative, le sang devint complètement liquide et se mit en ébullition. Alors le peuple poussa des cris de remerciement, et les cloches mises en branle, annoncèrent à toute la ville le prodige qui venait d'arriver. (1)

« Le prévôt eut encore la bonté de prendre la fiole et de me la remettre entre les mains, moins pour constater à mes yeux une merveille contre laquelle je n'avais aucun doute à élever, que pour me donner la satisfaction de vénérer de plus près cette insigne et précieuse relique.

« On ne peut en effet se défendre d'un sentiment de Foi bien profonde, lorsqu'on voit ainsi la puissance de Dieu se manifester sous nos yeux; et j'admirais la simplicité de ce peuple, heureux de se voir ainsi privilégié du Ciel.

---

(1) Ce prodige a été constaté par nombre de touristes et écrivains de renom, dont Alexandre Dumas fils.

« Mais à quel dessein cette merveille? Pourquoi se renouvelle-t-elle tous les ans? Pourquoi n'a-t-elle lieu que lorsque le sang est approché de la tête?

« A tout cela il faut répondre qu'on ne demande pas à Dieu compte de ses œuvres; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut supposer aucune supercherie, ni de la part du peuple, ni de la part des autorités civile et ecclésiastique, qui seraient les premières à les frapper de leurs proscriptions ou de leurs anathèmes.

« Mais quand cette merveille n'aurait pour résultat que de donner à ce peuple fidèle un signe de la protection constante de son saint patron, ne serait-ce pas assez pour justifier les œuvres de Dieu, si toutefois elles avaient besoin de justification aux yeux de créatures aussi faibles et aussi chétives que nous le sommes.

« Un autre point devait tout naturellement attirer notre attention: c'était le Vésuve, dont nous avions vu, le matin, les flammes s'élever en longs tourbillons vers le Ciel.

« Nous avions peu de temps; mais il y avait le chemin de fer qui, en quelques minutes nous conduisit jusqu'au pied de la montagne; et là, pour ménager encore plus notre temps, nous enfourchâmes chacun une espèce de mulet qui, malgré sa petite taille, nous servait à merveille.

« En moins d'une heure, soutenant toujours la rapidité de notre course, nous arrivâmes non pas au bord du cratère (il ne faudrait pas moins d'une journée pour cette ascension); mais à un point assez élevé, pour fouler à nos pieds les bancs de laves vomies depuis deux mois des flancs de la montagne.

« Quel spectacle! et qu'il est horrible à voir, lorsque du sommet de ce mont volcanique, s'échappe à gros bouillons la lave enflammée qui porte partout où elle arrive, la désolation et la mort.

« Plusieurs fois déjà, la ville de Naples a été menacée d'être ensevelie sous ces débris écumants, comme jadis au côté opposé, la ville d'Herculanum; mais toujours son saint patron Janvier éloigna d'elle un semblable malheur.

« Sur les plateaux inférieurs et jusqu'à l'endroit où arrive l'inondation de la lave, s'étendent les vignes qui produisent l'excellent vin connu sous le nom assez peu convenable de *Lacryma Christi.*

« Elles étaient alors couvertes de leurs raisins, et le temps et la chaleur semblaient bien excuser du péché de larcin celui qui en aurait pris une grappe pour se rafraîchir.

« Je succombai donc à la tentation, et je priai mon guide d'aller me cueillir une grappe dans la vigne voisine; mais ce

brave jeune homme ne voulut jamais y consentir, et je dus avoir recours à la complaisance de mon Chinois A-hoy qui, espérant sans doute sa part de butin, fut de plus facile composition; mais, d'un autre côté, ne voulant pas passer pour gaspilleur, je me contentai d'une grappe pour lui et pour moi, heureux d'avoir goûté au premier raisin du monde.....

« Le jour suivant, 21 Septembre, nous arrivâmes à Messine....

« Trois jours après à Malte, dont les murs et les bastions en font une place de guerre et rappellent ces temps heureux où, sous la protection des pieux chevaliers, elle était, contre les envahissements du Croissant, un des premiers boulevards de la Chrétienté.

« Si son église St Jean n'est pas, sous le rapport de ses richesses, la première église que j'aie vue, c'est au moins la seconde, après St Pierre de Rome.

« Toutefois on regrette qu'une église aussi belle, n'ait, au lieu de voûte, qu'un simple plafond qui, bien qu'il soit orné et élégant, ne saurait jamais donner à un édifice le grandiose d'une voûte.

« Ne semble-t-il pas en effet, que les hommes n'aient inventé les voûtes qu'afin de donner aux églises où ils sont renfermés, cette apparence de la voûte des cieux dont on jouit en pleine campagne et surtout en pleine mer?

« Et sous ce rapport on peut dire que les anciens Grecs et le Moyen-Age ont peut-être mieux compris que nous les véritables beautés de l'architecture.

« Il nous restait une chose bien intéressante à voir pour des chrétiens et surtout pour un missionnaire : c'était la grotte où l'apôtre St. Paul se réfugia en arrivant dans ces pays et où il se retirait la nuit, après les fatigues de son apostolat.

« Evêque-missionnaire comme l'apôtre des nations qui n'eut jamais de siège particulier, il était juste que j'allasse visiter la demeure de ce premier modèle de la vie apostolique et apprendre de lui comment il faut supporter les peines et les privations qui accompagnent toujours la prédication de l'Evangile.

« Aujourd'hui, une belle église s'élève au-dessus de la grotte ; mais la grotte elle-même a été conservée dans toute sa simplicité primitive, avec la pierre brute qui servait de meuble, de lit et de siège au grand apôtre.

« Je m'y agenouillai, demandant à Dieu qu'Il voulût bien bénir mon nouvel apostolat chez les Gentils....

« Prenant enfin congé des personnes que j'y avais visitées et des Pères Jésuites qui m'avaient donné l'hospitalité, je regagnai le navire, qui, poussé par la vapeur, arrivait, 4 jours après, à Alexandrie d'Egypte.

II

« Ici, une grave question se présentait à moi : irais-je à Jérusalem ou n'y irais-je pas ?

« J'en avais le plus grand désir, et nous n'en étions qu'à trois journées ; et je sentais bien que si je perdais cette occasion, elle ne se représenterait jamais plus.

« Beaucoup d'obstacles s'opposaient à ce voyage, mais la divine Providence arrangea si bien les choses, que le capitaine put nous promettre le retour à Alexandrie, juste à temps pour joindre la caravane qui devait se rendre à un port de la Mer Rouge.... Je remerciai Dieu de tout mon cœur....

« Depuis trois jours, mon brave A-hoy si pieux, si sensible aux impressions que produit la religion, priait en son particulier pour obtenir cette faveur.... Et nous partîmes donc tout joyeux pour Jaffa, ne songeant plus qu'à voir la ville sainte....

« Jaffa est la première ville qu'on rencontre en Palestine.

« C'est de là que partaient jadis les flottes de Salomon pour aller chercher l'or et l'argent sur le mont Ophir, dans les montagnes de la Malaisie.

« Mais cette ville est devenue plus célèbre encore dans les fastes ecclésiastiques par le séjour qu'y fit St. Pierre et par les merveilles qu'il y opéra.

« C'est là en effet, qu'il ressuscita la pieuse Tabitha; qu'il reçut les envoyés du centurion Cornélius, et qu'il eut, à cette occasion, la fameuse vision qui lui montrait la vocation des Gentils à la connaissance de l'Evangile.

« On voit encore, sur les bords de la mer, la maison de Simon le corroyeur où logeait le prince des apôtres ; mais elle a été changée en mosquée comme plusieurs autres monuments qui couvraient jadis la terre d'Israël.

« En mettant les pieds sur ce sol béni, je remerciai de tout mon cœur le Seigneur qui m'accordait à moi aussi, de voir cette terre promise, et je sentais quelque chose de ce que devaient éprouver nos pieux et valeureux croisés....

« Nous cherchâmes des chevaux et des guides pour notre voyage de 15 lieues à Jérusalem.

« Toutes dispositions prises, et escortés d'un janissaire et d'un muletier, le jeune Chinois, un autre compagnon de voyage, M. de Cerfberr jeune Juif converti qui venait visiter le pays de ses ancêtres et moi, nous partîmes pour notre pieux pèlerinage.

« Les environs de Jaffa nous présentèrent d'abord une terre bien cultivée, des jardins où l'on voyait pendre les beaux fruits de l'Orient: citrons, oranges, bananes, dattes et une

multitude de fleurs qui, embaumant l'air de leurs agréables parfums, semblaient vouloir recouvrir ce sol « travaillé par les miracles .»

« Mais à mesure que nous avancions, la campagne perdait son aspect enchanteur, et nous ne vîmes bientôt plus que des plaines stériles, des montagnes escarpées, une terre brûlée par le soleil, où nous ne pouvions ni nous reposer, ni respirer un peu de fraîcheur.

Nous nous dirigeâmes ensuite jusqu'à Kamlay, petite ville située à 4 lieues de Jaffa, flanquée de tours et de mosquées qui la font remarquer au loin.

« Kamlay était l'ancienne Arimathie, patrie de Nicodème qui vint consulter Notre-Seigneur pendant la nuit et du bon Joseph qui ne craignit pas, après la mort du Sauveur, d'aller se présenter devant Pilate, pour demander son corps sacré.

« On voit encore les restes de la maison de l'un et de l'autre, et sur une partie de leurs ruines, les P. P. Franciscains ont établi un couvent....

« Au moment de nous mettre en route, nous vîmes passer les courriers de France à Jérusalem. Comme ce sont des gens soldés par notre consul, nous crûmes bien faire de renvoyer notre première escorte et de nous mettre sous leur conduite; mais nous ne fûmes pas longtemps sans nous apercevoir que nous avions fait une faute.

« Nous avions à faire à trois Arabes qui ne demandaient qu'à nous laisser en chemin. Tantôt piquant leurs légers chevaux, ils s'avançaient devant nous, jusqu'à ce que nous les perdissions de vue, nous disant qu'il fallait hâter le pas, pour ne pas tomber entre les mains des voleurs. Tantôt, se couchant sur les bords de la route, ils nous invitaient à nous reposer nous-mêmes, sachant bien qu'avec nos montures, nous ne pouvions nous arrêter un moment, sans courir le danger de rester en arrière.

« Nous chevauchâmes ainsi jusqu'à ce que la nuit, se répandant autour de nous, nos guides profitèrent de ce moment pour se lancer en avant, sans que désormais nous pussions les apercevoir.

« Alors, je l'avoue, une certaine frayeur s'empara de moi, d'autant plus qu'ayant avec moi le calice qui m'avait été donné par Pie IX, et mes insignes épiscopaux que je tenais à déposer sur le tombeau du Christ, je redoutais d'en être dépouillé.

« Tout autour de nous régnait un silence de mort qui n'était interrompu que par le cri de quelque oiseau nocturne; devant nous s'élevaient de hautes montagnes déjà enveloppées

dans les voiles de la nuit et dont l'aspect sinistre et sauvage ajoutait encore à la peur dont nous étions saisis....

« Nous avions encore 6 ou 7 lieues de chemin à faire, et il était difficile en effet que nous pussions les parcourir, sans devenir la proie des voleurs dans un pays surnommé, à cause de ses brigandages, la vallée des « Larrons ».

« Tout le monde connaît la touchante histoire rapportée par la vénérable Mère Emmerich au sujet du voyage que fit la Vierge Marie, lorsque, fuyant la colère d'Hérode, elle vint chercher en Egypte un asile que lui refusait sa patrie.

« Surprise par la nuit, au milieu d'un pays de montagnes, elle alla sans le savoir, demander l'hospitalité à une famille de brigands, qui, touchée de sa douceur et de sa bonté, lui rendit, au lieu de lui nuire, toutes sortes de bons offices.

« L'Auguste Vierge, après avoir lavé l'Enfant-Jésus, pour le soulager des fatigues du voyage, selon l'usage oriental, voyant l'enfant de la maison atteint de la lèpre, dit à sa mère de prendre l'eau dont elle s'était servie, et d'en laver son propre enfant, lui promettant par là quelque soulagement.

« Celle-ci fit avec ponctualité ce qui lui était commandé, et l'eau n'eut pas plus tôt touché la peau de cet enfant, qu'il fut complètement guéri. Mais, malheureusement entraîné par l'exemple de son père, ce jeune enfant s'étant livré plus tard à toutes sortes de brigandages, fut pris, condamné à mort, et il était un des deux voleurs élevés sur la croix à côté du Sauveur. Notre-Seigneur alors, se fit connaître à lui, lui accorda la grâce du repentir et lui promit que ce jour-là même, ils seraient réunis dans le royaume céleste.

« Or, l'endroit où nous étions, était précisément celui où la tradition du pays assure que la Sainte Famille s'est arrêtée et auquel on a donné le nom de vallée des « Larrons ».

« En rappelant à mon esprit cette circonstance de la vie du Sauveur, je trouvai dans ce souvenir un encouragement et un sujet d'éspérance.

« Je priai l'Auguste Vierge Marie, par le délaissement auquel, en ce même lieu elle avait été en proie, de ne pas permettre qu'il nous arrivât quelque mal.....

« A chaque instant, je regardais ma montre; mais hélas !, nous avancions peu; nos montures n'en pouvaient plus et les chemins étaient si mauvais, que je ne savais pas si je devais descendre, pour éviter quelque chute fâcheuse, au milieu d'un sentier qui était bien plus lit de torrent que chemin praticable....

« Minuit était sonné, puis une heure et toujours nous marchions en silence, et nous n'arrivions pas! Oh! que ce chemin me parut long! Mais alors je pensai à cette longue attente

des prophètes et des justes qui, pendant 4000 ans soupirèrent après l'arrivée du Messie, sans avoir eu le bonheur de le voir.

« Plus heureux qu'eux, malgré nos craintes et nos fatigues, après avoir encore cheminé quelque temps, nous vîmes pointer au loin, à la clarté de la lune, les premières murailles de la sainte Cité.

« Nous descendîmes alors de cheval, et, agenouillés sur une pierre du chemin, nous saluâmes la ville par excellence, le lieu où s'est accompli le mystère de la régénération du genre humain par le sang d'un Dieu; puis nous nous avançâmes jusqu'aux portes de la ville: il était alors 4 heures du matin.!

*
* *

« Jérusalem étant une ville fortifiée, les portes étaient fermées et ne devaient s'ouvrir, selon l'usage musulman, qu'au lever du soleil. Quelques chameaux étaient couchés çà et là, attendant avec leurs gardiens le retour du jour.

« Comme j'avais entendu dire que les environs de Jérusalem, pendant la nuit, étaient plus à craindre que tout autre endroit, à cause des voleurs, j'approchai le plus que je pus de la porte, et me blottis dans un des coins, enveloppé dans mon manteau, et assis sur ma petite malle que je tenais ainsi bien en sûreté! Je commençai alors ma méditation. Quoique nous eussions 2 heures environ à passer en ce lieu, il n'était pas difficile de trouver un sujet abondant de réflexions en un endroit si riche en touchants souvenirs.

« Jérusalem se présentait à mes yeux comme la ville des prophètes et des ancêtres du Sauveur: je remontais au temps où elle avait été fondée par le saint roi David qui en avait fait le siège de sa famille et y avait rattaché toute l'espérance d'Israël. Plus tard, Salomon lui donne un nouveau lustre, en y élevant au vrai Dieu un temple qui devint la merveille du monde.

« Destinée à être le centre et le soutien de la vérité sur la terre, elle est heureuse, tandis qu'elle est fidèle à son Dieu; mais à peine oublie-t-elle ses engagements, que le Seigneur lui ménage des tribulations qui la maintiennent, comme malgré elle, dans la religion de ses pères.

« Enfin, vient le moment où elle est visitée par le Fils de Dieu, qui, en paraissant au milieu de son peuple et dans l'héritage de ses ancêtres, est méconnu des siens.

« Je me figurais l'époque où ce Fils de la Vierge parcourait la Cité sainte, prêchant, guérissant les malades et annonçant les merveilles de son Evangile. C'est peut-être par ici, me disais-je, qu'il passait, lorsque enfant, il venait avec ses

parents à la fête de Jérusalem, ou lorsque plus tard il sortait de cette ville en pleurant et en lui adressant ces touchants reproches: «Jérusalem, Jérusalem, combien n'ai-je pas voulu réunir tes enfants, comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu! Voilà que tes ennemis viendront fondre sur toi; ils t'environneront d'une double ligne de circonvallation, et ils te renverseront de fond en comble!»

« Et en même temps je voyais à quelques pas de moi, les profonds ravins creusés par les Romains, lorsque, selon la prophétie du Fils de Dieu, ils vinrent quelque temps après sa mort, saccager la ville sainte; je m'unissais de tout cœur à ces touchants et lugubres souvenirs; et quand les portes s'ouvrirent en roulant sur leurs gonds, je bénis Dieu de m'avoir fourni ce moment pour m'entretenir de ces pieuses pensées.

« Tout imbus de ces réflexions, nous entrâmes dans la ville et nous allâmes frapper à la porte du monastère des Pères de Terre-Sainte, qui nous reçurent avec toute la cordialité possible. Voulant ménager ce qui me restait de forces et me remettre un peu des fatigues passées, je demandai au Père Abbé de me permettre de reposer pendant deux heures, et de vouloir bien me faire réveiller après ce temps.

« A 9 heures, on me conduisit à l'église du Calvaire; j'y déposai le poids de mes fautes et je me préparai à célébrer la Ste Messe, au lieu même où N. S. a été cloué sur la Croix, à dix pas de celui où il est mort pour nous racheter.

« Dire ce qui se passe dans le cœur d'un chrétien, en un endroit qui rappelle de si touchants souvenirs, serait impossible. J'étais au lieu où 18 siècles auparavant, le fils de Dieu était étendu sur un bois infâme, environné d'une foule immense qui l'accablait d'outrages, souffrant tout ce qu'il était possible de souffrir, et donnant sa vie pour le monde.

« Alors j'étais présent à sa pensée; une partie même de ses douleurs venait des fautes dans lesquelles il prévoyait que je tomberais un jour, et aujourd'hui, par suite de l'institution de l'Eucharistie, le même sacrifice allait se renouveler entre mes mains d'une manière non sanglante, il est vrai, mais non moins réelle qu'autrefois; quel rapprochement, et comme je sentais vivement que je devais m'humilier à la vue de ces grands spectacles de ma Foi, aimer N. S. et Lui promettre que désormais je serais tout à Lui!...

« Mais je comprenais que je ne devais pas me présenter seul en sa sainte présence. Bien des personnes, pendant mon séjour en France, m'avaient témoigné une affection bien vive et bien sincère; les uns m'avaient rendu le dépositaire des secrets de leur conscience; d'autres m'avaient fait pour notre Mission, des cha-

rités qui demandaient un souvenir tout particulier: c'était le moment de payer la dette de la reconnaissance. .

« Je fis mon action de grâces à l'endroit même où fut plantée la Croix de mon Sauveur. J'y passai encore un bon moment, autant du moins que mes forces me le permettaient, car, déjà je commençais à sentir que ma tête s'affaiblissait et que mon cœur s'en allait.

« Je baisai plusieurs fois ce lieu tout divin, et, pour continuer mon action de grâces avec moins de fatigues, mais toujours en restant dans un lieu dont on ne s'éloigne qu'à regret, je visitai l'église dans tous ses détails.

« Je vis le rocher où se trouve la scissure opérée par le tremblement de terre, au moment où N. S. rendait le dernier soupir; la pierre où son corps fut embaumé par les Saintes femmes, le sépulcre où il fut déposé, l'endroit où Ste Madeleine le reconnut, celui où il apparut à sa sainte mère.

« Partout nous imprimions sur la terre un baiser de respect et d'amour, comme pour reconnaître et bénir les traces du Fils de l'Homme; et nous nous éloignâmes à regret du plus saint et du plus auguste lieu de la terre.

« Mais le temps nous pressait, et nous devions le ménager, pour visiter ce qui nous restait encore à voir dans la ville sainte.

« Le R^me^ Père abbé m'avait donné pour me conduire, le P. Félix, religieux Belge qui joignait à une parfaite connaissance des choses de Terre-Sainte, une charité pleine de charme et de douceur. Sous la conduite de ce guide expérimenté, nous nous dirigeâmes vers le Jardin des Oliviers.

« Chemin faisant, nous vîmes la prison où St Pierre fut incarcéré et délivré ensuite, les ruines du palais de Pilate, quelques pans de murailles appartenant à l'ancienne Jérusalem, la piscine probatique, l'emplacement de l'ancien temple, sur lequel s'élève aujourd'hui la mosquée d'Omar; puis, nous arrivâmes à un endroit élevé d'où l'on découvre la vallée de Josaphat, le Jardin et le Mont des Oliviers.

« A la vue de ces lieux, le P. Félix, craignant pour mes forces, me proposa de me contenter de les voir de loin; mais comment ne pas se sentir assez de courage pour marcher sur les traces du Sauveur et visiter de près les lieux qu'il a parcourus par amour pour nous?

« Nous descendîmes donc la montagne, passant à côté de l'endroit où St Etienne fut lapidé; nous traversâmes le torrent de Cédron, où N. S. tiraillé de toutes parts par ses cruels bourreaux, fit une lourde chute dans l'eau; et nous arrivâmes au Jardin de Gethsémani, où se trouvent encore 8 oliviers que l'on dit contemporains de la Passion.

« Nous vîmes la grotte de l'agonie, l'endroit où Judas trahit le divin Maître, lieu d'horreur, où l'on ne marche qu'avec frémissement; puis, revenant sur nos pas, nous visitâmes l'endroit où la Sainte Vierge, couronnée de grâces et de mérites, rendit le dernier soupir.

« Partout, nous nous agenouillions un moment, cherchant à témoigner à N. S. notre reconnaissance, et à recueillir une de ces bénédictions qui sont attachées à chacun de ces lieux tout imprégnés pour ainsi dire, des grands mystères qui s'y sont opérés.

« Dieu nous réservait là, une bénédiction d'un autre genre, mais qui renferme un prix tout particulier à mes yeux.

« Je ne sais par quelle circonstance, en descendant la colline, la conversation se porta sur la Mission de Canton, et le P. Félix me demandant si déjà nous avions une église, je lui répondis que non, mais que nous pensions à en construire une, très prochainement, et que je serais heureux, si je pouvais emporter de ces lieux bénis, une pierre qui pût servir de fondement à la construction du nouveau temple.

« Mon idée ayant été agréée du Père, nous nous mîmes aussitôt à la recherche, et nous trouvâmes bientôt une belle pierre plate et carrée, pesant au moins 80 kilogrammes, et bien propre à servir au but que je me proposais.

« Elle venait d'un lieu situé entre le torrent de Cédron, le jardin de Gethsémani et le tombeau de la Ste Vierge: quoi de plus convenable pour jeter les fondements d'une nouvelle église?

« Cette pierre nous rappellera que l'Eglise de Jésus-Christ ne peut se fonder que sur les peines et les souffrances; mais, qu'après cette vie, elle nous servira d'échelon pour arriver à la Jérusalem Céleste.

« Je ne pus m'empêcher de bénir la Divine Providence de cette heureuse rencontre; et nous fîmes aussitôt prendre la pierre par un Frère du monastère, pour l'emballer et l'emporter avec nous.

« Voilà donc la première pierre de la future église de Canton, venue de Jérusalem, et son premier évêque, consacré à Rome par les mains du Souverain Pontife!

« Oh! mon Dieu, que de gages précieux de votre sainte bénédiction! Mais ne permettez pas qu'ils se perdent ou deviennent inutiles en des mains incapables de les conserver!

« Nous n'avions plus qu'à retourner sur nos pas; ce que nous fîmes en suivant la voie douloureuse que N. S. a parcourue lui-même.... Nous rentrâmes au monastère....

« C'était environ une heure de l'après-midi; il était temps de prendre quelque nourriture et un peu de repos, mais non

pas pour longtemps, car il nous restait encore à voir un lieu bien intéressant; et, quelque pressés que nous fussions, nous ne pouvions pas ne pas y aller: c'était Bethléem, situé à deux lieues de Jérusalem....

« Aussi, à deux heures, nous étions à cheval et en route vers ce nouveau but.

« Sortis de Jérusalem par la porte de Jaffa, nous vîmes en passant le mont Sion où était autrefois le Cénacle; le mont du « mauvais conseil », où siégeait le grand prêtre Caïphe disant « qu'il valait mieux qu'un homme mourût que toute une nation ».

« Puis, traversant la vallée de Raphaïm où reparut l'étoile qui conduisait les Mages à la Crèche du Sauveur, nous arrivâmes au sommet d'une petite colline, appelée la colline d'Elie parce que là, se trouve une pierre sur laquelle, dit-on, le prophète aurait laissé l'empreinte de son corps. Rien de beau et de grand comme la vue que l'on découvre en cet endroit.

« Du côté de l'Ouest, on aperçoit les montagnes de St Jean, ainsi nommées, parce que c'est là, que le saint Précurseur vint au monde; plus loin, la belle église et le Séminaire de Betjalla que Mgr le Patriarche fit construire et où il fait ordinairement sa demeure.

« Du côté du Midi, se trouve la petite ville de Bethléem, déployant agréablement au pied de la montagne ses constructions moresques.

« Du côté de l'Orient, on remarque au loin les hautes et stériles montagnes de l'Arabie, dont la chaîne se prolonge sur les bords de la mer Rouge et va se perdre dans la profondeur du désert.

« Enfin, ramenant la vue du côté du Nord, on découvre Jérusalem avec ses tours et ses bastions, les montagnes de la Samarie, derrière lesquelles se trouvent Nazareth, le mont Liban, le Jourdain, la Syrie et la Cappadoce; en sorte que, sans sortir des environs de Jérusalem, je pus avoir une idée très claire et très distincte de la Judée et des pays environnants, si souvent nommés dans les textes sacrés.

« Parmi tous ces points, il en était un qui excitait plus spécialement mon attention et que je me fis montrer d'une manière particulière: c'était Cybistra en Cappadoce, située au Nord de Jérusalem, à deux ou trois cents lieues de l'endroit où nous étions.

« Devenu par la consécration épiscopale, le chef de cette Eglise désolée, je savais que je lui devais un souvenir et une bénédiction d'autant plus nécessaire, que cette ville autrefois florissante, avait renoncé à ses prérogatives de chrétienne, pour se ranger sous la loi de Mahomet.

« Je me disposais même à descendre de cheval et à m'agenouiller à terre, pour adresser au Ciel une prière en sa faveur, lorsque je pensai qu'évêque missionnaire sans siège fixe, et toujours voyageur sur la terre, je devais aussi bénir en marchant; et alors, prenant en main ma croix pastorale, avec l'anneau signe de mon alliance, je lui envoyai une bénédiction, priant Dieu d'éclairer cette épouse infidèle et de la ramener à la Foi de ses pères, qu'elle a si malheureusement abandonnée.

« Du lieu où nous étions, nous n'avions plus qu'un trajet assez court, pour nous rendre à Bethléem, et nous y arrivâmes à 4 heures du soir.

« Bethléem, jadis cité florissante de Juda, n'est plus qu'une simple bourgade, bâtie à la manière moresque; elle est habitée en grande partie par des chrétiens.

« Au-dessus de la grotte où est né le Sauveur, s'élèvent une église et un couvent appartenant aux Pères de Terre-Sainte; mais la grotte elle-même a été conservée avec toutes les dispositions qu'elle avait autrefois....

« A quelque distance de là, s'étend la paisible et silencieuse vallée où les anges firent entendre aux bergers leurs concerts de louanges....

« Heureux comme eux, non pas de voir la personne sacrée du Sauveur, mais l'endroit où Il est né, deux fois je vins m'agenouiller et prier devant sa pauvre crèche; une première fois pour le remercier de sa divine naissance parmi nous; la seconde fois, pour lui demander d'imprimer dans mon cœur les vertus dont Il nous a donné un si bel exemple, et qui conviennent surtout au missionnaire.

« Bien des fois, dans nos courses lointaines, nous ne trouvons qu'une masure pour nous retirer, un petit coin où il nous faut rester cachés, inconnus de tout le monde, sans avoir autre chose que le riz de la pauvreté, obligés souvent de célébrer les saints mystères au milieu des ténèbres de la nuit.

« Ah! quand il m'arrivera d'être reçu en ces lieux si semblables à la grotte de Bethléem, loin de me plaindre, je me rappellerai que le Sauveur des hommes a voulu naître dans une étable!..

« Il était juste aussi que devant la crèche de Jésus enfant, je fisse mémoire de l'œuvre si belle de la Ste Enfance, et que je priasse pour tant de jeunes êtres qui, avec le sou de leur charité, envoient chaque jour un si grand nombre de petits anges former sa cour dans le Ciel....

« Il fallut s'en retourner. Il était déjà bien tard, mais la comète qui paraissait alors dans tout son éclat, nous servit à guider nos pas.

« Nous rentrâmes à Jérusalem à 10 heures du soir; et déjà il fallait songer au départ pour Jaffa. Nous n'eûmes que le temps de souper, de faire nos paquets et réciter le bréviaire; à une heure du matin, après avoir passé 21 heures seulement dans la ville sainte, nous lui faisions nos derniers adieux, le cœur bien gros, et demandant à N. S. que s'il fallait nous séparer d'un lieu où il serait si doux de vivre toujours, Il ne permît pas au moins que nous fussions jamais séparés de Lui...

« Heureusement que nous avions pour retourner, des montures meilleures que la veille. M. Barrère, consul de France à Jérusalem, à qui j'avais raconté les pitoyables misères du premier voyage, avait eu la complaisance de nous procurer d'excellents chevaux, et surtout de nous donner un de ses drogmans, en lui recommandant de nous faire arriver à Jaffa pour les 4 heures du soir, moment où j'avais promis de m'y trouver pour prendre le vapeur.

« Le drogman s'acquitta parfaitement de sa commission, ne permettant à personne de rester en arrière.

« La mule chargée de la pierre de Gethsémani, malgré son poids énorme, et comme si elle eût compris la valeur du fardeau qu'elle portait, était toujours en avant.

« Nous suivions tous avec empressement; il n'y eut que le le bon Benoît, qui moins bien monté que nous, fit la culbute.

« Enfin, nous marchâmes si bien, qu'à midi, nous arrivions à Kamlay. Volontiers, j'aurais fait une nouvelle hâte chez les bons Pères; mais, quand j'en fis la proposition au drogman, il l'accueillit presque en colère, disant que les chevaux étant en mouvement, il ne fallait pas les arrêter, et en même temps, il se lança en avant.

« Je me rendis à sa volonté, et je pus reconnaître en cela une disposition particulière de la Providence qui voulait favoriser notre voyage jusqu'au bout.

« Car, quand nous arrivâmes à Jaffa à deux heures de l'après-midi, le vapeur fumait déjà, prêt à partir.

« Les deux courriers de la poste, qui nous avaient abandonnés l'avant-veille, étant revenus avant nous, avaient eu la malice de répandre le bruit que je devais rester à Jérusalem huit jours de plus, en sorte qu'on ne nous attendait plus.

III

« Arrivés à bord, nous nous remîmes des fatigues d'un des plus rudes voyages qu'on puisse faire et qu'on avait cherché à me représenter comme impossible.

« J'admirais mes forces dans une constitution assez chétive, et plutôt la grâce de Dieu qui nous avait soutenus et accom-

pagnés d'une manière si particulière; deux jours après, nous débarquions à Alexandrie d'Egypte.

« J'y trouvai chez les Pères Lazaristes, ce bon accueil que j'y avais rencontré en venant, et qui me fit regarder leur maison comme un asile de frères.

« La ville d'Alexandrie, quoique belle, est bientôt vue; on n'y remarque réellement que l'aiguille de Cléopâtre et la colonne de Pompée, énorme bloc d'une seule pièce et qui paraît plus surprenant encore sur le monticule, où le génie des Romain a su l'élever.

« Nous passâmes deux jours à Alexandrie; puis nous gagnâmes Le Caire pour nous joindre à la caravane anglaise qui devait, quelques jours après, traverser le désert et se rendre sur le rivage de la Mer Rouge.

« On voit ici d'admirables pyramides qui datent des premiers âges du monde, au temps des enfants de Jacob qui furent employés, dit-on, à leur construction.

« Bien qu'éloignées de 3 ou 4 lieues du Caire, leurs cimes élancées et compactes, se font parfaitement bien apercevoir au milieu du ciel toujours pur et azuré où elles vont se perdre.

« Montés chacun sur une ânesse, nous longeâmes les rives du Nil, couvertes d'une nuée d'oiseaux de toutes grandeurs et de toutes espèces; puis, ayant traversé le fleuve, nous arrivâmes au pied de ces éternels monuments dont la grandeur jette dans l'admiration.

« Quelle force en effet, n'ont pas dû employer ces premiers hommes, pour amener, remuer et élever à des hauteurs surprenantes, des masses qui, selon la remarque de J. de Maistre, résisteraient à tous les moyens de mécanique employés aujourd'hui.

« Aussi, depuis trois ou quatre mille ans, elles sont là, défiant la dent des siècles et l'emportant en hauteur et en solidité sur tous les ouvrages qui ont été élevés depuis; et il est bien probable que si le génie destructif de l'homme ne les abat point, elles arriveront ainsi jusqu'à la fin des temps.

« Au pied de ces immortelles colonnes, se trouvent des Arabes du désert qui s'offrent au voyageur pour l'aider à en faire l'ascension; car l'extérieur se composant de bancs ou de saillies de trois ou 4 pieds, se superposant par degrés, il serait difficile de les escalader sans une main qui vous saisit et vous aide à monter; du reste, cette ascension, pour être pénible, ne présente aucun danger.

« Arrivés au sommet, nous avons pu jouir de la belle vue que l'on découvre; à nos pieds, d'une part, la riante campagne d'Egypte arrosée par le Nil, dont le cours irrégulier porte partout la fertilité et l'abondance, et de l'autre, les sables ari-

des du désert s'étendant jusqu'au milieu des solitudes peu connues de l'Afrique.

« L'intérieur des Pyramides a quelque chose de plus curieux encore, en ce sens qu'il fait mieux comprendre le but de ces gigantesques constructions.

« On y descend par une espèce de sentier ou de couloir pratiqué entre les pierres unies et polies d'une manière remarquable; puis, après avoir vu le sentier se perdre deux ou trois fois dans un puits profond, ménagé je crois pour cela, on arrive à la pièce intérieure qui peut avoir une douzaine de pieds carrés et qui se trouve fermée dans le haut par une pierre d'une seule pièce.

« A l'un des coins de la salle, se trouve le tombeau du Prince qui s'est élevé cette superbe sépulture; il est ouvert et occupe environ 10 pieds de long sur 4 de large, espace bien peu considérable pour le contenir, si on le compare aux immenses travaux qu'il a faits pour annoncer aux hommes qu'il était là.

« En vérité, n'est-ce pas ici qu'il y a lieu de s'écrier avec Salomon: «Vanité des choses de la terre?» Quoique nous fassions pour nous élever, il faut tôt ou tard que nous arrivions à notre grandeur naturelle, six pieds de long tout au plus, puis autour de nous le silence de la mort et l'oubli du tombeau!

« On a longtemps discuté pour savoir dans quel but ont été bâties ces immenses pyramides.

« Quelques auteurs ont supposé dernièrement que c'était pour s'opposer à l'envahissement des sables du désert.

« Mais, sans entrer dans la discussion de ces opinions qui nous mèneraient trop loin, il suffit, ce me semble de voir l'intérieur de ces édifices, pour être pleinement fixé sur leur destination.

« A quoi bon, en effet, ce tombeau placé dans l'intérieur, sinon pour recevoir un cadavre?

« Pourquoi ce sentier mystérieux qui se perd en différents endroits, comme pour en dérober la connaissance aux hommes, sinon à cause de ce préjugé accrédité de tous temps chez les Egyptiens, qu'il fallait, pour arriver à l'immortalité, que les cendres d'un mort restassent dans un repos complet pendant 400 ans, sans être remuées ni troublées, afin que l'opération de la métempsycose se fît d'une manière parfaite.

« En quittant les Pyramides et en suivant toujours le même côté du fleuve pour revenir au Caire, nous visitâmes les tombeaux de Sacchara, cimetière de l'ancienne Memphis, qui s'étend sur plusieurs lieues de terrain, et où l'on découvre chaque jour ces fameuses momies qui sont apportées en Europe et qui font l'ornement de nos amateurs d'antiquités.

« Nous y vîmes aussi un ancien tombeau du bœuf Apis qui, par ses immenses proportions, semblerait bien confirmer l'opinion que j'avançais tout à l'heure; il est taillé dans un bloc de pierre d'une vingtaine de pieds de long sur six ou huit de large à l'intérieur, et se trouve enfoncé à une grande profondeur en terre, sans doute aussi pour ne pas troubler le paisible repos de cet animal qui, après sa régénération mystérieuse, pouvait fort bien renaître le roi et le maître de l'Egypte.

« Nous visitâmes aussi la mosquée de Méhémet-Ali, et les tombeaux des anciens califes d'Egypte, ainsi que la forêt pétrifiée. La première de ces constructions forme un des plus beaux morceaux d'architecture que j'ai jamais vus.

« Il consiste en quatre dômes sur lesquels s'en superpose un cinquième qui s'élève dans les airs avec une hardiesse remarquable, le tout soutenu par quatre colonnes d'albâtre, et relevé par une multitude d'ornements d'or et de sculptures qu'on voit avec peine consacrés à propager l'erreur.

« Devant le temple, se trouve une allée de colonnes qui en forme comme le parvis, et qui indique par sa somptuosité ce que doit être l'intérieur.

« Aussi, est-il un lieu de vénération pour les fidèles musulmans qui y viennent prier de tous les lieux environnants.

« Au pied de la citadelle, commence cette longue file de tombeaux des anciens califes d'Egypte, répandus au nombre d'une cinquantaine dans la plaine et dans les environs: ce sont la plupart, des dômes dans le style roman ou arabesque. Rien de beau comme ces monuments qui, malgré leur état de délaissement, présentent encore tant de grandiose dans leur ensemble, tant de délicatesse dans leurs détails, tant de solidité dans leur exécution.

« On dit que nos anciens Croisés, en revenant de leurs longues expéditions de Syrie et d'Egypte, ont rapporté avec eux le genre roman ou gothique qui n'était point encore connu en Europe. Je le croirais volontiers.

« Aussi les avons-nous visités avec le plus vif intérêt; ajoutez que pour cette fois, A-hoy et moi, nous étions montés chacun sur un chameau qui, en un instant, nous transportait au pas de course de l'un à l'autre, en sorte que nous n'avions pas mal l'air, cheminant ainsi, de quelque bédouin visitant les sépultures de ses ancêtres.

« Mais nous n'étions encore qu'au milieu de notre course...

« A deux lieues environ du Caire, se trouve la forêt pétrifiée, s'étendant sur un espace de cinq ou six lieues de long; elle est remplie de morceaux de bois longs de cinq ou six pieds, et tout pétrifiés.

« Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces pétrifica-

tions se trouvent sur un plateau élevé, et où les eaux n'ont jamais pu séjourner. Je laisse aux géologues le soin d'expliquer ce fait si extraordinaire.

« Pour nous, contents de recueillir quelques-uns de ces fragments pour en faire des pieds de Croix, nous regagnâmes promptement la ville. On entendait, à cette heure tardive, le rugissement du lion sur les pentes désertes, et nos guides craignaient pour nos montures...

« Nous avions vu tout ce qu'il y avait de plus curieux en Egypte (1)..; le moment était arrivé de quitter ce pays et de continuer notre route.

« Réunis à la caravane des Anglais, nous traversâmes le désert, pendant une quarantaine de lieues, moitié en chemin de fer, moitié traînés par de vigoureux mulets qui avaient assez de peine à avancer au milieu d'un terrain mouvant qui n'a pas de route frayée....

« Après une journée de marche au milieu de ces pays abandonnés, nous arrivâmes sur les bords de la Mer Rouge....

IV.

« Huit jours après, nous étions à Aden, lieu triste et maudit....

« En quittant Aden, nous passâmes devant l'île de Socotora, célèbre par le séjour qu'y fit St François Xavier...; puis de Ceylan, nous continuâmes notre route jusqu'à l'île de Pulo-Pinang, où se trouve le Collège général des Missions Etrangères.

« Les élèves qui ont le goût de la chasse ou de la pêche, y trouvent abondamment de quoi satisfaire leur noble passion; car on nous fit voir dans le cabinet d'histoire naturelle, un énorme crocodile, puis un tigre magnifique tué au pied de la montagne, sans compter toutes les peaux de cerfs, de singes, de serpents, ainsi que tous les plumages de perroquets qu'ils apportent tous les jours de leurs intéressantes promenades.

« Mais, mieux que tout cela, ils trouvent là les leçons de la science et de la vertu dont ils ont besoin pour se former au ministère évangélique.

« J'éprouvai une véritable satisfaction de voir réunis dans cette maison 120 élèves venus de tous les points de l'Extrême Asie: Chine, Cochinchine, Malaisie, Siam, Hindoustan, Japon, Corée etc. Tous ces jeunes séminaristes parlent le Latin

(1) Nous avons dû écourter son récit, car les détails qu'il donne sur le pays de la Ste Famille sont trop abondants. Disons cependant qu'il y cueillit un bâton pour sa vieille mère: "Sachant, lui écrit-il, que l'âge et les infirmités ont déjà ralenti vos pas, sans pourtant vous enlever cette vigueur qui nous réjouit tant, j'ai cueilli pour vous un bâton de citronnier qui vous aidera à marcher."

devenu leur langue commune et ils sont animés des meilleures dispositions pour la piété et l'étude....

« Je pris congé d'eux et de leurs maîtres vénérés, et je me rembarquai pour Singapore, colonie anglaise très florissante.

« Là, sont deux de nos confrères qui font l'œuvre de Dieu parmi les Européens et les Chinois de la ville.

« Deux autres, ayant converti un certain nombre de païens, au milieu des bois, sont allés fixer leur demeure parmi eux, et ils font revivre chez leurs fervents néophytes, les merveilles des anciennes « Réductions » du Paraguay.

« Invité à visiter leurs chrétientés naissantes, je me rendis bien volontiers à leur habitation, à deux lieues de Singapore, et je fus agréablement surpris de voir leur petite maisonnette élevée sur des pieux, au milieu du défrichement des forêts, pour éviter l'attaque des tigres.

« A côté se trouve la petite chapelle bien modeste, mais bien silencieuse et bien pieuse.

« La cloche mise en branle, appela bientôt autour de nous ces bons chrétiens sortant de leurs taillis et tout heureux de venir entendre une parole apportée des extrémités du monde....

« De Singapore à Hong-kong, nous avions encore 800 lieues à faire.

« Je ne dirai pas tout ce que j'eus à souffrir dans cette traversée, ayant essuyé une assez forte tempête.

« J'aime mieux terminer le récit de mon voyage par une observation plus intéressante pour le cœur d'un chrétien.

« Je venais de faire un bien long trajet, puisque d'Alexandrie à Singapore, on ne compte pas moins de 3000 lieues. Or, partout où je me suis arrêté, à Alexandrie, au Caire, à Aden, à Ceylan, et sur toute la côte des Indes, partout j'ai trouvé des missionnaires remplis de l'esprit de Dieu, luttant avec foi et intelligence contre le mal et n'épargnant ni peines ni sacrifices, pour répandre au milieu des Gentils, la connaissance du vrai Dieu....

« Après 8 jours de traversée, le 10 novembre 1858, à 10 heures du matin, nous entrions dans la rade de Hong-Kong; j'apercevais le toit de notre petit collège St François, les colonnes de la Procure; et je me trouvais quelques instants après entre les bras de nos chers confrères.

« Mais, comme si je n'abordais dans cette nouvelle terre promise que pour en être séparé bientôt, à peine étais-je arrivé, que les ardeurs du soleil, la précipitation de mon voyage et plus que tout cela, les fatigues des huit derniers jours de la traversée, déterminèrent en moi une fièvre violente qui donna d'assez graves inquiétudes.

« Grâce aux bons soins du docteur Combes de la frégate la « Capricieuse », et du docteur anglais Kenny, après un mois de maladie et de convalescence, je pus reprendre mes occupations ordinaires.

« Je visitai d'abord notre petit collège où M. Chagot me présenta ses 25 élèves, modestes, bien rangés et parlant beaucoup mieux le latin qu'au moment de mon départ....

« Arrivé à Canton pour le jour si beau de l'Epiphanie, M. Le Turdu, pro-préfet apostolique et M. Fontaine résidant dans cette ville, m'amenèrent une centaine de jeunes enfants de 10 à 15 ans qu'ils avaient recueillis pendant les ravages de la guerre.

« Vingt-cinq autres, tous adultes, avaient été préparés au saint baptême; je le leur conférai ce jour-là, plusieurs de nos officiers français voulant bien servir de parrains.

« Puis, je célébrai solennellement la Messe pontificale au milieu de nos chrétiens accourus pour me féliciter....

« Je reçus en même temps des nouvelles de nos confrères disséminés dans la Mission, et ainsi se passa cette première journée de mon retour, si consolante pour moi, si remplie de bénédictions célestes et que je regarde volontiers comme le présage de celles qu'il plaira à Dieu de répandre encore sur cette Mission jadis si désolée....

« Confus de tant de bontés, j'offris à mon tour à nos chers missionnaires, mes confrères et mes amis, les fruits que je puis avoir recueillis de mon voyage d'Europe.

« Je leur fis part des bénédictions et des paroles toutes paternelles du Souverain Pontife, de la promesse de l'Empereur de bâtir une église à Canton, des dons des fidèles et des prières qu'ils veulent bien adresser au Ciel pour nous. Tous ensemble, nous nous réjouîmes bien sincèrement dans le Seigneur, et maintenant, nous allons unir nos efforts, pour continuer l'œuvre de l'Evangile, en gardant au cœur le souvenir de notre belle France, de nos amis et de nos bienfaiteurs, et en leur donnant une bonne part dans nos travaux et nos pauvres mérites».

Chapitre VI.

I - Prise de Canton par les Alliés (1857).
II - Le Vice-roi Yé: M. Le Turdu.
III - Soucis et travaux de l'évêque : M. Bisch.
IV - Fête du 15 août. M. d'Aboville.
V - La future église: encore le baron Gros. note d'Henri Cordier.
VI - Voyage à Chang-hai. M. de Bourboulon.
VII - Occupation du terrain de Yé: toujours le baron Gros.
VIII - Contrat.

1859 - 1860.

I

Le retour à Canton de son premier évêque avait suivi d'un an, la prise de cette ville par les armées alliées.

Cet événement de si haute importance, marquait d'un triomphe les débuts d'une expédition qui devait s'achever par la victoire de Palikao et l'investissement de Pékin (13 octobre 1860) et par le traité de paix avec la Chine (25 octobre 1860). confirmant les clauses de celui de Tien-tsin.

Il entre donc dans notre sujet d'exposer les détails se rapportant au fait mémorable qui décida peut-être de l'avenir de la Mission de Canton.

Et, en l'absence de son Supérieur, qui n'eût pas manqué d'en retracer dignement les péripéties, ce sera son vicaire général, M. Le Turdu, témoin oculaire, qui nous en fera le magnifique récit : « La superbe ville de Canton, *écrit-il le 6 janvier 1858,* a été mise sous le joug; l'étranger domine dans son enceinte, les pavillons anglais et français flottent sur ses murs, et moins de deux jours ont suffi pour accomplir ce grand acte !

« Le bombardement, longtemps annoncé d'avance, a commencé le 28 décembre 1857, à six heures et demie du matin.

« Vous exprimer le sourd murmure que les premiers coups de canon ont excité dans la ville, est chose plus facile à imaginer qu'à dépeindre. En un clin d'œil, la population fut sur pied, attendant dans l'inquiétude quel serait l'effet de ces tonnerres terribles qui commençaient à vomir au loin les boulets et les bombes.

« Les habitants de Canton n'avaient jamais vu de bombardement; car on ne peut donner ce nom aux quelques boulets lancés l'année dernière par les Anglais sur la ville; aussi le redoutaient-ils assez peu, et dans leur ignorance des résultats

désastreux qu'il peut produire, ils disaient qu'ils en seraient quittes pour quelques maisons renversées et quelques personnes tuées; mais que la ville n'en demeurerait pas moins inviolable et fermée pour jamais aux pas de l'étranger.

« Ainsi raisonnaient ces aveugles; et, joignant les insultes aux paroles, ils déchiraient et couvraient de boue les placards que les amiraux des deux nations faisaient afficher dans les faubourgs, pour les engager à ne pas causer leur propre ruine par une obstination contraire à la raison et aux traités.

« Mais le jour de la justice était arrivé.

« Cent trente bouches à feu éclatent à la fois sur la ville des différents points de la rivière.

« Pendant qu'elles portent en tous sens le ravage et la mort, et que surtout les incendies allumés par les obus, répandent une consternation générale, l'armée de débarquement, composée de 1000 Français et de 4000 Anglais, s'avance dans la campagne, attaque et emporte d'emblée deux forts qui défendaient la ville du côté de l'Est.

« Les preux qui avaient la garde de ces forts, après avoir fait une décharge de leurs canons et de leurs mousquets, s'étaient hâtés de chercher leur salut dans la fuite.

« Le lendemain était le jour fixé pour donner l'assaut à la ville elle-même.

« Le programme portait que les troupes seraient sous les murs à 9 heures du matin, les navires devant alors cesser le feu et les soldats escalader la ville.

« Mais ces braves, plus prompts que les ordres, poussés par une ardeur qu'ils ne pouvaient contenir, étaient, dès huit heures, à leurs postes.

« Planter des échelles et être sur les murs, fut l'affaire d'un instant. Soudain on voit le pavillon français arboré sur les murailles; le pavillon anglais s'élève aussitôt à ses côtés, et dans un instant, toute l'armée est dans les remparts.

« Dès lors, la lutte était finie ; les Chinois et les Tartares ne songèrent plus qu'à se réfugier au loin dans les rues étroites et tortueuses de l'ouest de la cité, et nos soldats se répandaient pacifiquement le long des remparts qu'ils occupèrent du Nord au Sud, la longueur de six kilomètres.

« Les deux amiraux et le général anglais établirent leur quartier général sur une colline qui s'élève dans la partie Nord et qui domine toute la cité.

« Rien de plus magnifique que cette position.

« Vous voyez se dérouler à vos pieds la ville entière, elle est toute sous vos yeux.

« Ce qu'on admire, ce n'est pas la splendeur des édifices, mais la grandeur et la beauté du site.

« Celui qui occupe le haut de cette colline, est vraiment le roi de la contrée. Eh bien! les Chinois, se confiant dans la hauteur de leurs murailles, n'avaient rien fait pour fortifier cette position essentielle : elle était habitée non par des hommes d'armes, mais par des prêtres de Fo, qui y avaient un double couvent.

« Ces deux édifices servent maintenant de demeure aux généraux vainqueurs.

« Quatre batteries qu'ils viennent d'élever aux cimes de la colline, rendent leur position inexpugnable, en même temps qu'elle les met à même de foudroyer la ville en cas de révolte.

« Ainsi donc, le lendemain de l'attaque, à 10 heures du matin, le combat avait cessé; l'arme meurtrière ne retentissait plus, et un morne silence succédait au bruit du canon et aux cris des combattants.

« A l'appel qui fut fait ensuite au camp des Français, il ne manquait que quelques hommes, dont l'un était mort au champ d'honneur; deux autres avaient reçu des blessures sérieuses, et le reste était plus légèrement atteint.

« Les Anglais, qui étaient plus nombreux, ont aussi souffert davantage : outre une dizaine de soldats et de matelots dont ils ont à regretter la mort, ils comptent parmi les victimes, un commandant de frégate et deux capitaines de la troupe de ligne ; ils ont, de plus, une centaine de blessés.

« Ces pertes sont regrettables, sans doute; mais elles paraîtront bien légères, si l'on considère la grandeur de la ville attaquée et la multitude de ses habitants, qui ne sont pas au-dessous de huit cent mille.

« Aussi craignait-on d'avoir plus d'accidents à déplorer; et si l'on ne doutait pas du succès, on appréhendait au moins de l'acheter par la mort de bien des braves; mais les mesures avaient été si bien prises, et les ordres ont été si ponctuellement exécutés, que le succès le plus brillant a couronné l'entreprise.

« Mais, dira-t-on peut-être, comment est-il possible de prendre, en si peu de temps et avec si peu de pertes, une ville aussi considérable et qui était défendue par la portion la plus belliqueuse de la nation chinoise?

« Le seul fait de l'attaquer avec si peu de monde, ne paraît-il pas téméraire?

« A celui qui ferait cette objection, il n'y aurait qu'à rappeler la conquête du Mexique, par le grand Cortès, les faits d'armes prodigieux opérés dans les deux Amériques par les hardis aventuriers de la Péninsule.

« Et si l'on veut se rapprocher de nos temps, les victoires

de Clives et de ces capitaines anglais qui ont soumis l'Inde à la domination britannique; et l'on saura que ce ne sont pas les multitudes qui donnent la victoire, mais l'ordre, la bravoure et des armes incomparables.

« Or, nos troupes avaient ces trois choses; faut-il s'étonner s'il leur a suffi de se présenter pour vaincre?

« Aussi est-elle bien vraie cette parole sortie de la bouche d'un de nos officiers, encore émerveillé de la facilité de la victoire: « Mais, en vérité, disait-il, avec ces peuples, il n'y a qu'à vouloir! »

« Cependant, il ne faut pas croire que les Chinois ne se sont pas défendus, et qu'ils ont lâché pied partout d'une manière honteuse.

« Pour moi, je trouve qu'ils se sont aussi bien battus qu'ils pouvaient se battre.

« Ils ont poussé des cris effrayants, ont lancé une nuée de flèches; ils ont tiré quelques coups de canon et force coups de fusil; même ils ont fait, au nombre de plusieurs milliers, une sortie contre la division anglaise qui circulait dans un ravin entre un fort et la ville; ils l'ont attaquée et l'ont fait d'abord reculer; mais chargés par elle à la baïonnette, ils se sont bientôt repliés sur eux-mêmes et ont fui vers la ville, où ils sont rentrés en se culbutant les uns les autres.

« Il est vrai qu'ils auraient pu mieux défendre leurs remparts; mais qu'attendre de bon de mercenaires déjà vaincus, sans ordre et sans chef pour les diriger et les animer?

« Car durant toute l'action, on n'a pu remarquer ni *bouton* ni *plumage*: les hauts personnages qui les portent, étaient restés à l'abri dans leurs maisons, laissant le soin de défendre la ville à leurs subalternes.

« Voilà où ont abouti ces paroles fanfaronnes, qui étaient leur refrain depuis des années, «que si les *barbares* sont invincibles sur leurs navires, on les attend à terre, et là, on leur fera mordre la poussière.»

« Il faut dire aussi, pour être juste, que leurs adversaires leur ont joué un bien mauvais tour: ils s'attendaient à être abordés du côté de l'Ouest qui avait été le point de l'attaque, il y a quinze ans, lors de la première guerre; aussi, dit-on, ils y avaient étalé leurs meilleurs canons, et là, sans doute, ils comptaient défier toute la valeur des *barbares*. Mais voilà qu'on les attaque précisément par le côté opposé!

« En vérité, ce n'est pas là jouer franc jeu!.

« Cependant, jusqu'à ces derniers jours, la prise de la ville n'était pas complète: le quartier de l'Ouest où habitent les Tartares, et où les grands mandarins s'étaient réfugiés, refusait toujours d'ouvrir ses portes.

II

« Les ambassadeurs et les amiraux, jaloux d'épargner le sang, avaient fait cesser toute hostilité: ils voulaient donner le temps à ces opiniâtres d'aviser entre eux, et de venir offrir une soumission volontaire; mais, ces malheureux, incapables d'opposer aucune résistance, ne l'étaient pas moins d'apprécier cet acte de générosité; nulle avance ne se faisait, et les alliés parlaient déjà de recourir de nouveau à la force, lorsque le plus heureux événement est venu simplifier et arranger toute chose: le vice-roi Yé et le général tartare ont été pris.

« Les Anglais, mis sur leurs traces par les renseignements de Chinois alléchés par la promesse d'une magnifique récompense, ont envoyé à leur demeure un fort détachement de soldats, qui, arrivant à l'improviste, trouvent nos deux hauts dignitaires à table, car c'était l'heure de leur déjeuner.

« Incontinent, le capitaine de la troupe met la main sur leurs personnes sacrées, et les livre à ses soldats, qui se forment en bataillon serré, et les conduisent sans encombre jusqu'au quartier général, où les chefs des deux nations amies les attendaient.

« Le vice-roi était pâle et profondément consterné; il s'attendait à boire jusqu'à la lie le calice des humiliations; mais voyant qu'au lieu de l'abreuver d'outrages, on le traitait avec tous les égards dus à son rang et à son malheur, il a repris bientôt toute sa fierté et son arrogance, et il a demandé insolemment à ses vainqueurs, raison de leur conduite.

« Une humeur si intraitable a fait aussitôt décider de son sort: on a décrété qu'il serait immédiatement conduit à bord d'un vapeur, qui le transporterait à Hong-Kong, où il aurait pour demeure un ponton à trois ponts qui sert d'hôpital.

« Quant au général tartare, comme il s'est montré plus soumis et plus poli, on le garde au quartier général, où il demeure comme otage, et où ses conseils seront utiles pour la bonne administration de la cité.

« Maintenant, que va faire notre intraitable vice-roi Yé, qui a si longtemps accablé de ses dédains et de ses rebuts les représentants des nations européennes; Yé, le soi-disant vainqueur des *barbares* Anglais, qu'il avait chassés de sa province et noyés au fond de la mer; Yé, qui, par sa politique persévérante d'hostilités, a allumé la guerre qui désole son pays, et a jeté son empereur dans une impasse dont il ne peut se tirer que par les plus onéreux sacrifices?

« Le voilà maintenant loin de cette ville où il se croyait invincible, renfermé dans une prison qui a moins de 200 pieds de long, livré à la merci de ses plus jurés ennemis.

« O jeux et dérisions de la fortune, si communs, hélàs! sur cette terre de malheurs!

« S'il est bon Chinois et homme d'honneur, comme l'entendent nos païens, il doit se détruire; et, à défaut d'autres moyens d'attenter à ses jours, se laisser mourir de faim.

« Une pareille expiation réparera sa défaite et sera même, aux yeux de son gouvernement, un titre aux plus grands honneurs à rendre à sa mémoire; mais, s'il préfère vivre, le voilà flétri à jamais, et incapable d'exercer à l'avenir aucune magistrature.

« Ses enfants seront enveloppés dans sa disgrâce, et l'exil n'aura pas de rigueurs assez grandes pour punir les descendants d'un mandarin qui, après avoir perdu sa ville, a pu vivre encore captif entre les mains de ses ennemis. (1)

« Reste maintenant aux vainqueurs une tâche plus difficile que celle qu'ils viennent d'exécuter si heureusement: la possession et le gouvernement de la cité, jusqu'à ce que l'empereur ait accédé aux justes demandes qu'on lui adresse et ait fait la paix; car l'on sait bien que toutes les causes de la guerre n'étaient pas à Canton; l'attaque de cette ville n'est même qu'un épisode et comme le prélude de la campagne.

« Il était nécessaire, avant d'aller plus loin, de réduire et d'humilier cette ville orgueilleuse qui bravait depuis plus d'un an la puissance britannique.

« Sa prise retentira douloureusement dans tout l'empire et le Fils du Ciel en pâlira sur son trône; mais Canton pris, le reste du pays n'en reste pas moins fermé aux étrangers, le commerce conserve ses entraves, et s'il faut parler des intérêts les plus sacrés, la religion chrétienne ne recouvre pas la liberté qu'on lui a promise, et à laquelle elle a un droit naturel et inaliénable.

« A cette fin, il faut s'adresser à la tête du gouvernement; Pékin est le lieu où l'on doit vider les querelles, aplanir les difficultés et poser les bases du droit nouveau qui règlera désormais les rapports du royaume du Milieu avec les autres peuples du monde.

« Ce qu'on vient de faire, prouve que l'œuvre n'est pas difficile; le peuple Chinois, quelque innombrable qu'il soit, est incapable d'opposer aucune sérieuse résistance.

« Il ne l'aurait pu dans un autre temps; il le peut encore moins en ce moment où il est divisé contre lui-même, et où des luttes intestines le déchirent de toutes parts.

« Mais, mon Dieu! que la guerre est une triste chose, et que les suites en sont effroyables!

---

(1) Le Vice-roi Yé fut, (5 janvier 1858), relégué à Calcutta, où il mourut peu après

« Le bombardement a produit un effet terrible; à peine si, dans certains quartiers, il reste quelques maisons intactes.

« Cette ville, hier encore si bruyante, est plongée dans un silence qui approche de celui de la mort; ce peuple, naguère si fier et si insolent, se trouve humilié jusqu'à la poussière; du plus loin que vous apparaissez, toutes les têtes se découvrent ou s'inclinent profondément; on va même jusqu'à se jeter à vos pieds; vous êtes assailli d'une foule de pétitions qui demandent aux vainqueurs pitié et protection.

« Mais un spectacle qui est plus navrant, est celui que donne la foule des infortunés, qui, en proie au froid, à la faim, osent à peine vous demander l'aumône; quelques-uns sont couchés sur la dure, dans l'apparence de gens arrivés à leur dernière heure; des enfants abandonnés, une troupe de vieillards et d'infirmes vous déchirent l'âme par leurs cris pitoyables et l'aspect de leurs misères.

« Sur votre passage, vous entendez sortir de l'intérieur des maisons, les gémissements des malheureux blessés par l'explosion des bombes.

« Mais le secret des maisons recèle des choses encore plus lamentables; là, de malheureuses, victimes d'une frayeur exagérée et d'un préjugé barbare, des filles, des femmes se sont donné la mort!... On voit encore leurs corps inanimés suspendus à la corde homicide, ou gisant au fond des puits où elles se sont précipitées....

« Des mandarins et des soldats, trop lâches pour combattre et pour trouver, les armes à la main, une mort glorieuse, ont aussi mis fin à leur existence par un suicide; bizarrerie étrange, comme en présente souvent ce peuple.

« Malheureuse cité!! Aveuglée par ta prospérité et par ton orgueil, tu poursuivais de tes insultes et de tes mépris, les étrangers accourus de toutes parts sur ton territoire; tu les parquais pour ainsi dire, dans une étroite enceinte, et refusais obstinément de les admettre dans tes murs.

« Ton orgueil et ta fierté étaient plus grands que ta puissance.

« Il n'a fallu qu'un effort pour t'abattre; la multitude de tes soldats et de tes habitants n'a pu tenir contre une poignée de soldats des nations chrétiennes.

« Maintenant que la justice a eu son cours, la miséricorde doit avoir le sien; il faut qu'elle vienne panser les blessures que la guerre a faites, et réparer, autant qu'il se peut, les malheurs causés.

« Il nous tarde, à nous missionnaires, que l'ordre soit un peu rétabli, et que nous puissions nous fixer dans la ville, pour nous mettre à l'œuvre.

« Notre action, il est vrai, sera bien restreinte; mais au moins ce que nous pouvons, nous le ferons de tout cœur: nos soins, nos veilles, nos ressources et jusqu'à nos vies, seront au service de tant d'infortunés.

« S'il nous est impossible de les rassasier tous, nous les consolerons du moins par des paroles bienveillantes; nous visiterons les blessés; nous prendrons pitié surtout des vieillards et des orphelins, et pour eux nous nous priverons, s'il le faut, de notre nécessaire.

« Les vainqueurs viendront avec nous au secours des vaincus; aussi miséricordieux après la victoire que terribles dans le combat, ils ouvriront leurs bourses aux malheureux, et ils s'efforceront de guérir les maux que la nécessité les a forcés de faire.

« Alors, les Chinois auront un spectacle bien nouveau pour eux: leurs ennemis devenus amis; des étrangers qui se font leurs pères, leurs nourriciers et leurs médecins, spectacle attendrissant et magnifique que la religion chrétienne seule peut donner!

« Mais, les premiers objets de notre charité seront nos chrétiens; car, moins heureux que le juste Loth échappé par la fuite aux malheurs qui menaçaient une ville coupable, ils n'ont pu sortir de leur demeure; ils étaient d'ailleurs peut-être persuadés, comme tous leurs compatriotes, que leur cité était inattaquable.

« Ainsi, ils ont été enveloppés avec les autres dans ce déluge de maux qui inonde la cité.

« Mais aujourd'hui que le sceptre de Yê, le persécuteur, a été brisé, et que l'étranger domine dans leurs murailles, ils vont venir à nous comme des enfants malheureux; nous les recevrons, ces chères brebis échappées à une ruine imminente, nous apaiserons leur faim, essuierons leurs larmes; nous leur donnerons, en un mot, toutes les consolations imaginables; car, moins elles sont nombreuses, et plus elles sont chères.

« Voilà où en sont les choses, au moment où j'ai l'honneur de tracer ces lignes.

« La partie est victorieusement engagée entre les nations du vieil Occident et l'antique empire de Chine; et du choc sortira sans doute une révolution tout entière dans la politique et les idées de cette nation; car on ne se bat pas seulement pour des intérêts matériels; la France, du moins, n'a pas pris les armes pour acquérir des franchises à un commerce qu'elle n'a pas, ses prétentions sont d'un ordre plus élevé, son but est infiniment plus noble; la France entre dans l'arène au nom de la Foi et de la civilisation, ellecombat pour Dieu et pour l'humanité.

« Sur cette vieille terre de Chine où toutes les erreurs s'épanouissent, où toutes les absurdités reçoivent créance, et toutes les religions paix et protection, la seule Religion véritable, celle du Dieu des chrétiens est proscrite, ses ministres sont persécutés, ses autels renversés.

« En vain, un instant, le gouvernement Chinois, cédant à une pression morale, a-t-il laissé échapper de ses lèvres le mot de liberté, il a été prononcé par une politique mensongère et qui était bien résolue à ne pas laisser la *religion des étrangers* s'implanter plus avant dans le sol; aussi les édits persécuteurs sont-ils restés gravés dans son code pénal qui se réimprime tous les cinq ans; et bien des mandarins les ont exécutés dans toute leur vigueur. Non content d'opprimer leurs propres sujets et de les soumettre aux traitement les plus barbares, ils ont étendu leurs mains persécutrices sur les prédicateurs de la Foi.

« Ils savaient bien pourtant que, d'après les traités, ils ne relevaient pas de leur tribunal, mais devaient être remis entre les mains du représentant de leur nation; hélas, pour eux, un traité conclu avec les *barbares* est sans valeur.

« Leur dernier acte, dans cette voie d'iniquité, a été le martyre de M. Chapdelaine, notre vénérable confrère.

« Eh bien, la France, entre autres causes de guerre, a pris les armes pour venger ce manque de foi; elle les a prises surtout pour établir désormais sur des bases solides l'œuvre de la liberté chrétienne.

« Dieu lui a donné le protectorat de sa religion sainte, elle veut le gérer dignement; elle ne recule pas, pour le faire, devant les dépenses et les hasards d'une expédition lointaine.

« Elle recevra en retour les bénédictions temporelles que le Seigneur a promises à ceux qui cherchent avant tout son royaume et sa justice; Dieu, sans aucun doute, récompensera notre patrie des sacrifices qu'elle fait pour sa gloire: il lui donnera au dedans la paix et la prospérité, au dehors la puissance et la gloire; il illustrera les défenseurs de sa loi, comme il vient d'illustrer nos braves soldats sous les murs de Canton; car, bien qu'ils fussent à peine le quart de leurs alliés, ils ont arboré les premiers, le drapeau français sur la ville comme sur les forts..»

. . . . . .

L'on sait que les troupes alliées ne devaient évacuer Canton que 4 ans après la prise de cette ville (21 octobre 1861).

Leur présence si prolongée, en rassurant l'évêque, lui facilitera singulièrement sa tâche d'administrateur.

III

Mais, dès son arrivée, il doit, comme l'indique la lettre précédente de M. Le Turdu, panser bien des plaies saignantes et mettre tout en ordre:

Une fois relevé de ma maladie, (1) écrit-il le 13 Mars 1856, *l'ouvrage m'est tombé sur le dos comme une averse.*

J'ai eu à écrire lettres sur lettres à nos chrétiens, à nos prêtres Chinois, à l'administrateur de Macao, aux missionnaires de la province; et j'ai la consolation de voir que mon travail n'a pas été infructueux.

Les chrétiens chinois sont soumis, (2) *les prêtres du diocèse voisin ont reconnu nos pouvoirs... Le pays est maintenant à peu près pacifié... Nous parlons bien quelquefois de la construction de notre future église; mais il n'y a rien encore d'arrêté à cet égard, et il faudra sans doute attendre encore quelque temps, avant que tout s'arrange à la satisfaction de tout le monde...*

En attendant, nous nous occupons des menus soins du ministère, et c'est encore là que nous réussissons le mieux, parce qu'il ne nous faut que la grâce de Dieu qui ne nous manque jamais... J'ai baptisé 25 jeunes gens le jour de l'Epiphanie; priez pour que nous fassions une bonne récolte spirituelle!"

Sa correspondance devient de plus en plus rare; il est débordé: «*Déjà, avant mon voyage d'Europe,* écrit-il le 20 août, *j'étais peu libre de mes moments, mais, depuis mon retour, il semble que je ne puisse plus m'attribuer un petit instant... Ainsi, avec mes fonctions de missionnaire et de chef de Mission, me voilà installé infirmier: je sors d'auprès du lit d'un de nos chers confrères. M. Bisch, pour vous écrire ces quelques lignes, heureux encore si en lui prodiguant mes soins, je puis le voir échapper au danger qui le menace, ou plutôt qui nous menace tous en lui; car, la perte d'un missionnaire n'est pas seulement une perte personnelle, mais une perte qui atteint toute la Mission, et à laquelle chacun de nous doit des larmes. Déjà, nous avons perdu l'un des nôtres,* (3) *il y a deux mois; et il serait par trop pénible de nous voir privés encore d'un autre confrère, à l'heure où nous en avons un si grand besoin...*

Hélas! M. Bisch devait succomber.

Et la mort de ce missionnaire arrache à l'évêque des accents maternels dans, un billet adressé à la famille du défunt:

(1) Dès son débarquement à Hong-Kong, le prélat avait dû en effet, s'aliter quelques semaines.

(2) Allusion au refus des chrétiens de reconnaître la juridiction des prêtres français.

(3) M. Lalanne.

J'oignis donc, s'écrie-t-il, *cet athlète de la Foi de l'huile du salut, et je mis la plus grande confiance dans ce moyen établi par Notre-Seigneur pour rendre la santé aux malades; mais le jour des décrets éternels était arrivé, et l'onction sainte ne devait plus servir qu'à purifier cette âme bénie... Je m'approchai alors du mourant et lui demandai ce qu'il voulait faire dire à sa famille.*

Je vis alors combien il y avait dans son cœur d'affection pour les siens; " Saluez de ma part, me dit-il, mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, et assurez-les que je ne les oublie pas".

Des larmes remplirent ses yeux, et l'on voyait que son esprit franchissait l'espace immense qui le séparait de vous... Recevez donc le salut de ce fils bien-aimé, de ce frère chéri que je suis chargé de vous transmettre... Voilà donc un missionnaire de moins parmi nous, je pourrais dire en toute vérité, un ami de moins pour moi... Plein de respect et de vénération pour ses supérieurs, j'étais obligé de me tenir sur mes gardes, dans la crainte qu'il ne prît mes paroles, même celles que je pouvais dire en riant, comme un ordre.

Ainsi un confrère lui reprochant un jour plaisamment de trop aimer un fruit chinois que je faisais servir: " Non, dit-il, je n'en mange jamais à Haï-nan, mais j'en mange à Canton, parce que Monseigneur m'en présente et me dit qu'il est bon...."

O vous, son digne père, qui m'embrassiez avec tant d'affection pour lui, ô vous, sa pieuse mère, qui vous réjouissiez tant d'avoir donné ce nouveau Samuel au Seigneur, vous, ses frères et ses sœurs, qui, dans l'élan d'une vive amitié, me pressiez avec tant d'instances de vous le renvoyer, il n'est plus en mon pouvoir de vous procurer cette satisfaction, mais ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes bien heureux d'avoir un tel fils et un tel frère au ciel! "

La tristesse que le prélat éprouve de la mort de celui qu'il appelait « son cher petit Père Bisch », s'augmente encore des nouvelles inquiétudes sur la situation politique du pays: *Nos affaires de Chine ne sont pas brillantes*, dit-il. *On croyait les Célestes soumis, depuis les ravages qu'on avait exercés contre eux, lors de la dernière guerre; et voilà qu'au moment où l'on y pensait le moins, ils font feu à Tien-tsin, sur nos ambassadeurs* (1), *lorsque ceux-ci se rendaient à Pékin pour y présenter le traité, et tuent ou blessent environ 500 soldats de leur escorte.*

(1) M. M. de Bourboulon et W, Bruce [25 juin 1859].

Dès lors, tout ce qui avait été fait précédemment est anéanti; le traité est rompu, et il faut recommencer comme si rien n'avait été fait.

Les Chinois prenant de là occasion de dire qu'ils ont vaincu les Européens, sont d'une fierté qui les porte à tout oser; et il ne serait pas surprenant qu'avant peu ils n'essayassent de chasser les Européens de la ville même de Canton.

Mais, quoiqu'il arrive, les troupes franco-anglaises occupant la pagode des " Cinq étages ", point culminant de la ville, nous aurons toujours un lieu de refuge où il n'y a rien à craindre..."

Et au milieu de toutes ces misères, poursuit-il, *l'œuvre de Dieu continue; le jour de l'Assomption, après avoir célébré la Ste Messe dans notre petite chapelle, longue de 30 pieds sur 20 de large, j'avais devant moi 41 catéchumènes qui attendaient la grâce du baptême; c'était la plus grande réunion de catéchumènes que j'avais eue jusqu'ici.*

Après leur avoir rappelé brièvement le bonheur qu'ils avaient de passer du joug du démon au service du vrai Dieu, j'ai fait tomber sur leur front l'eau sainte de la régénération, et j'ai pu, dès lors, les offrir comme une couronne de fleurs nouvelles à l'auguste Vierge Marie "

Ces expansions de sa Foi ne lui font jamais oublier l'affection touchante qu'il témoigne aux siens, et sa plume la traduit en termes de délicatesse infinie: « *Quand vous recevrez cette lettre,* écrit-il le 20 août 1859, *vous serez, je pense, soit à Deluz, soit à Vuillafans, car ce sera alors le beau temps de l'automne. Vous parlerez sans doute un peu de moi, et je serai aussi au milieu de vous par le souvenir et la pensée.*

Deluz et Vuillafans occupent une trop grande place dans mes affections, pour que je ne m'y transporte pas souvent...

Puis, je vous retrouve ici encore par les beaux et précieux souvenirs que j'ai reçus de vous; je revois souvent la montre du cher oncle Flagey, et maintenant sur ma poitrine brille la belle croix qui vient de vous, et que je ne puis mettre ou ôter, sans penser à vous ".

Il répète à tous ceux qui lui témoignent « *tant d'intérêt et d'amitié, qu'il ne faut pas juger comme sur un baromètre, de la vivacité de ses sentiments, par l'arrivée plus ou moins fréquente de ses lettres ".*

IV

Toute occasion lui est propice pour marquer aux bienfaiteurs de sa Mission le degré de sa reconnaissance.

Parmi eux, l'Empereur Napoléon III s'est acquis le rang d'honneur par sa libéralité.

Sa fête se célébrant le 15 août, il s'empresse de répondre à l'invitation des officiers français de venir la présider au quartier général: « Au nord de Canton, relate M. Le Turdu, s'élève une colline ombragée d'arbres séculaires, dominant la cité et au sommet de laquelle se dresse un temple antique dédié à Vénus (1).

C'est là que nos troupes, après la prise de Canton, établirent leur quartier général.

C'est là aussi que nous allâmes célébrer en commun la fête de notre Empereur; car, pour être à 6000 lieues de la patrie, nous n'en portons pas moins un cœur français, et tout ce qui la touche, nous intéresse vivement.

« Le Commandant Supérieur, M. d'Aboville, avait invité Mgr Guillemin à venir chanter solennellement le « Te Deum », et nous étions heureux d'accompagner notre évêque.

« Après la messe célébrée par M. l'aumônier, sous une touffe de verdure, Sa Grandeur, en habits pontificaux, entonna le « Te Deum » et donna la bénédiction du S. Sacrement, qui se trouva coïncider avec l'heure de midi, moment où des hauteurs où nous étions, et de la rade, cent bouches de canon faisaient retentir les airs de leurs bruyantes détonations.

« J'avoue qu'en cet instant, je ne pus me défendre d'un saisissement général.

« C'était un beau moment en effet, que celui où, pour la première fois (2), sur cette terre encore païenne, le Dieu trois fois saint était élevé entre les mains de son Pontife, au bruit de l'artillerie qui, par ses décharges multipliées, rendait honneur au Dieu des combats, au Fils de la Vierge, à Celui qui a vaincu la mort, et qui nous appelle à partager un jour dans les cieux ses triomphes immortels!

« Pénétrés des sentiments de la Foi la plus vive, le front courbé dans la poussière, nous l'avons prié pour notre auguste Empereur qui envoie ses troupes jusqu'aux extrémités du monde, défendre la liberté religieuse et propager avec la Foi du vrai Dieu, la belle civilisation.

« Nous lui avons demandé de le bénir, de bénir ses armes, de bénir notre auguste Impératrice et le petit Prince, objet de tant d'espérances!

« De tout cœur aussi, nous l'avons prié pour notre Mission, pour ses 40 millions d'idolâtres.

---

(1) Il s'agit toujours de la même colline des " Cinq étages " décrite précédemment.

(2) Pour la première fois sur la colline de " Vénus " peut-être, mais non pas en ville où tant de prélats et de prêtres avaient célébré depuis trois siècles.

« Nous l'avons prié pour notre évêque, sur qui repose un poids si lourd; pour nos confrères qui partagent ses travaux et ses sollicitudes, et nous Lui avons demandé que, du haut de cette colline où Il paraît en Dieu, Il fasse descendre des flots de grâces et de bénédictions sur ce sol ingrat et le couvre d'abondantes moissons.

« Un autre souhait que notre cœur a formé, c'est de voir bientôt s'élever au milieu de cette ville, le temple catholique qui redira la gloire du vrai Dieu à ces populations païennes; mais déjà, nous en avons la promesse, et nous n'attendons plus que le moment où les circonstances nous permettront de mettre la main à l'œuvre.

« Alors, nous verrons la religion de Jésus-Christ briller de l'éclat qui lui convient, le nombre de nos fidèles augmenter tous les jours, les ténèbres du paganisme disparaître devant le soleil de justice, et, ravis d'avoir été appelés à cette œuvre de régénération, nous ne cesserons de bénir jusqu'à la fin, les miséricordes de notre Dieu ».

De telles manifestations de loyalisme envers l'Empire, décrites avec tant d'art et d'onction, ne pouvaient manquer de toucher la noble et pieuse hôtesse des Tuileries, encore sous l'impression de la visite d'un prélat aussi distingué que Mgr de Cybistra.

Mais elles témoignaient surtout du désir de l'évêque de rehausser aux yeux des Gentils le prestige d'un culte qui s'alliait aux plus nobles traditions françaises.

S'il paraît friand de pompe aux fêtes religieuses, c'est qu'il y cherche moins son compte que celui du catholicisme qu'il représente, et il s'acquitte toujours de ses fonctions de pontife avec une dignité si recueillie, que chrétiens et païens ne savent qu'admirer le plus chez ce « maître de religion », ou de sa simplicité dans les relations ou de sa grandeur au pied des autels.

Il sait d'ailleurs s'astreindre, malgré l'absence des décors, aux plus humbles fonctions du ministère: « *Aujourd'hui, 25 novembre (1859) j'ai été*, dit-il, *administrer un pauvre enfant malade, réduit, au milieu de la campagne, dans une masure tellement pauvre qu'on en trouverait difficilement une aussi misérable en France.*

Mais là, se trouvent la paix, la grâce de Dieu; et nos chrétiens sont d'autant plus heureux, quand, de leurs pauvres chaumières ils sont appelés à aller prendre place à la cour du roi des rois ».

D'une lettre à sa mère du 28 décembre (1859), nous apprenons que *malgré l'état de trouble et d'incertitude où l'on se trouve*, son ministère en 1859 n'a pas été infructueux:

Depuis le début de l'année, jusqu'à ce jour, j'ai baptisé 155 païens adultes, plus de 2000 petits enfants; les autres missionnaires de la Province ont également un nombre plus ou moins considérable de conquêtes faites sur le paganisme ».

En cette fin d'année, il formait le vœu que les armées alliées poursuivissent à Pékin leur campagne victorieuse:« *Loin de nous inquiéter de la guerre qui va continuer avec la Chine, je crois au contraire qu'il faut s'en réjouir comme d'une des plus heureuses circonstances qui pût arriver à nos Missions.*

La première guerre avait bien frappé la ville de Canton qui a eu plus de 5000 maisons brûlées; mais le centre de l'Empire ne s'en était pas repenti, et il fallait que cette partie eût aussi ses dégâts pour apprendre à respecter les Européens!

Aussi, est-ce vers cette extrémité que vont maintenant se porter les efforts de la guerre; et nous avons l'espoir que nous ne souffrirons pas à Canton.

En tout cas, nos préparatifs sont tout faits pour gagner les hauteurs où nous serons en sûreté sous la protection des garnisons Européennes ».

V

En prévision des événements qui vont se produire à Pékin, et qu'il escompte favorables à la cause des alliés, l'évêque se préoccupe de plus en plus de la question de sa future église:

« *Je suis bien aise,* écrit-il à son frère, *d'apprendre que le plan de l'église de Blamond a été remis à Melle Veuillot qui le fera exécuter à Paris.*

Quoiqu'il n'y ait encore rien d'arrêté au sujet de l'emplacement de notre église, il paraît cependant que le ministre plénipotentiaire de France en Chine s'en occupe; et si cette affaire était décidée, il serait fâcheux qu'on n'eût pas ici les plans nécessaires pour commencer les constructions ».

Mais les négociations traînent en longueur à Pékin, où le baron Gros, très actif d'ailleurs, est loin d'approuver tous les projets de Guillemin: « Lorsque j'arrivais à Canton, (1859), relate-t-il, on venait de conclure à Pékin un traité de paix dont un des principaux articles assurait aux chrétiens la restitution des églises, chapelles, cimetières et autres terrains qui leur avaient été enlevés au temps des persécutions.

Or, la seule ville de Canton ne comptait pas moins de sept églises avec leurs dépendances et de vastes maisons.

« Dans ces conditions, j'avais donc tout droit, d'après la teneur des traités, de les réclamer.

« Mais, plusieurs, étant situées dans des lieux peu conve-

nables, d'autres ayant été converties en pagodes, et renfermant des idoles que nous ne pouvions conserver sans scandale, ni déloger sans exciter contre nous la population, il me paraissait plus simple et plus prudent de demander parmi les nombreux mandarinats ou pagodes en ruines, un emplacement vide qui pût être considéré comme une juste compensation des anciennes propriétés que *nous avions perdues* (1).

« Rien de plus équitable et de plus facile que cette combinaison qui écartait toute difficulté et tout danger. Mais, malheureusement, elle n'entrait pas dans les idées du baron Gros et des officiers qui alors avaient l'autorité suprême à Canton.

« Ne pouvant nous refuser un terrain sans manquer aux lois de la justice et aux stipulations des traités, ils ne nous en présentaient jamais que de mal situés et d'impropres à l'usage que nous en voulions faire.

« Une première fois, un officier d'ordonnance, venant me trouver de leur part, me conduit à un emplacement situé à un quart d'heure à l'est de la ville et couvert de mares d'eau dont la profondeur en quelques endroits allait jusqu'à sept ou huit pieds.

« Un coup d'œil jeté sur ce terrain indiquait assez que ce n'était ni la compensation qui nous était due, ni un local propre à recevoir une église et nos œuvres.

J'en fais l'observation à l'officier qui va porter ma réponse aux commandants.

Pendant ce temps, le missionnaire qui m'avait accompagné et moi, nous allons nous reposer dans une pagode voisine où nous sentons monter les larmes aux yeux, en voyant les somptueux édifices élevés aux idoles du pays, et combien il nous était difficile de trouver un lieu convenable pour le temple du vrai Dieu!

Trois jours après, un des commandants vient lui-même me prendre et me conduire à un nouveau terrain situé à un quart d'heure au Nord de la ville: terrain assez vaste, mais hors des remparts et également marécageux.

Après m'en avoir fait admirer l'étendue: « Il est bien, dit-il, un peu inégal et couvert d'eau, mais il vous sera facile de prendre de la terre à la montagne voisine pour faire les remplissages nécessaires, et nous vous obtiendrons des mandarins, toutes les autorisations requises pour cela; aussi, Mr le Commandant supérieur espère bien que Votre Grandeur ne refusera pas cette nouvelle offre de sa part. Il attend un mot d'accep-

(1) Il serait plus juste de dire "que le catholicisme avait perdues"; car les anciens édifices appartenaient en partie soit à Macao, soit à différents ordres religieux travaillant sous la juridiction portugaise.

tation signé de votre main, et voici une estafette à cheval, toute prête à la lui porter ».

Et en même temps, me présentant un crayon et une feuille de papier: « Mr le Commandant, dit-il, me presse de demander le mot d'adhésion si vivement désiré.

« — L'affaire, lui répondis-je tranquillement, est trop grave pour que je puisse vous donner une réponse si rapide. Laissez-moi, je vous prie, deux heures de réflexion, et ce soir même, de notre habitation, je vous enverrai ma réponse.

« — Mais le Commandant l'attend à l'instant même.

« — Mr le Commandant, la chose serait trop précipitée pour que je pusse dire que j'ai la liberté nécessaire pour signer un acte de cette importance. Ce soir même, vous aurez ma réponse, vous pouvez y compter; mais laissez-moi une ou deux heures pour y réfléchir.

« Il ne m'en fallait pas tant.

« En quelques instants, je pus formuler à Mr le Commandant supérieur les deux observations que j'avais à lui faire, à savoir: 1° qu'un terrain marécageux est toujours peu convenable pour la solidité d'un édifice et pour la santé de ceux qui doivent l'habiter; 2° qu'en dehors des remparts de la ville, nous serions chaque nuit, exposés à la visite des voleurs et des mauvais sujets, sans avoir aucune protection à attendre de la part de personne; qu'en conséquence je priais le Commandant de vouloir bien m'excuser, si cette fois encore, je n'acceptais pas le terrain qu'il voulait bien me proposer.

« Un quart d'heure après avoir reçu ma réponse, le Commandant d'Aboville était dans ma chambre: « Monseigneur, fit-il, d'un ton courroucé, vous abusez de votre position.

« — Non, Commandant, l'expression n'est pas juste, je n'abuse point de ma position, mais je défends simplement des droits qui me sont confiés, et qui dernièrement encore, étaient reconnus de la manière la plus formelle par le traité de Tientsin.

« Nos anciens terrains se trouvant au nombre de neuf dans l'intérieur de la ville, il est juste que la compensation qui nous sera donnée, se trouve dans les mêmes conditions, et que nous ne soyons pas ainsi honteusement rejetés en dehors des remparts, où nous serions sans appui et sans protection contre les insultes qui nous seraient faites.

« — Monseigneur, vous demandez l'impossible! Vous accorder un terrain dans l'intérieur de la ville, nous ne le pouvons pas.

« — Eh bien, Commandant, puisque vous ne le pouvez pas, bien que vous ayez l'autorité suprême entre les mains, qu'il ne soit plus question de cette affaire entre nous. J'aime mieux

laisser nos droits intacts que de les compromettre par une acceptation que je regarderais comme peu honorable pour la Religion, et permettez-moi de le dire aussi, peu honorable pour mon administration, à laquelle je ne voudrais pas qu'un jour on pût reprocher d'avoir si mal servi les intérêts qui m'étaient confiés.

Dès ce moment, toute négociation fut rompue; et voyant que je n'avais rien à espérer à Canton, je me décidai à porter notre affaire dans le Nord où se trouvaient alors nos premières autorités....»

Il est bon, pour se rendre parfaitement compte de cette question et des difficultés soulevées entre l'évêque et Mr d'Aboville, de transcrire ici les notes suivantes d'Henri Cordier (1): « Il y a deux ans environ, *écrit-il,* Sa Majesté l'Empereur daigna promettre à Mgr Guillemin, préfet apostolique des deux Kouang, qui était alors à Paris, les fonds nécessaires pour la construction à Canton de plusieurs établissements religieux, et notamment d'une église catholique desservie par un clergé français.

« Certaines difficultés se sont présentées cependant au sujet du terrain à affecter à cette destination.

« La première de ces difficultés résulte des dispositions du Concordat conclu récemment entre le St Siège et la Cour de Portugal, et qui paraît avoir pour effet de replacer sous le Patronage Portugais la province du Kouang-tong, et d'annuler la décision par laquelle, il y a deux ans, le St Père avait confié à Mgr Guillemin, en le sacrant évêque de la vice-Royauté de Canton, les intérêts de la Religion, dans cette partie de l'Empire Chinois.

« Or, cette dernière mesure avait eu justement pour but de faire cesser les conflits regrettables qui s'élevaient chaque jour entre nos missionnaires et l'autorité diocésaine de Macao, investie depuis plus d'un siècle de la juridiction sur le clergé indigène.

« Le Concordat Portuguais tendrait donc à les faire renaître; mais c'est une question à résoudre moins sur les lieux qu'ici même, par une négociation entre le gouvernement de S. M. l'Empereur, celui du St Siège et de la Cour de Lisbonne.

« Mgr Guillemin, pensant cependant que, d'après les nouvelles conditions consenties par la Cour de Rome, la direction spirituelle du Kouang-tong sans doute lui échapperait pour être attribuée de nouveau à l'évêque de Macao, avait insisté pour obtenir de suite les terrains destinés aux édifices religieux dont il désirait poser sans retard les premières assises; il

(1) "Relations de la Chine avec les puissances occidentales." (20 mars 1860)

espérait ainsi que le gouvernement de l'Empereur se considèrerait alors comme engagé dans la question et se porterait garant que ces établissements ne sortiraient pas des mains de la congrégation des Missions Etrangères.

« M. le Commandant d'Aboville n'a pas voulu prendre sur lui de brusquer les choses pour satisfaire aux désirs de Mgr Guillemin, et il en a référé à la Légation qui semblait disposée du reste à accéder aux demandes du prélat.

« Une seconde difficulté fort grave, vient du mode à employer pour obtenir les terrains nécessaires pour les établissements dont il s'agit.

« Le droit de la victoire que nos missionnaires ont beaucoup invoqué, droit incontestable d'il y a deux ans, à la suite de la prise de la ville, ne semble plus pouvoir être exercé aujourd'hui.

« Nous y avons nous-mêmes renoncé en faisant l'acquisition de certains terrains pour la communauté française. La voie de la légalité consistant à obtenir de l'autorité chinoise, la concession gratuite d'un emplacement convenable en compensation des nombreux édifices religieux dont le culte catholique a été dépouillé à l'époque des persécutions, serait celle qui présenterait dès lors, le plus de chance de voir respecter à l'avenir, et quand nous n'occuperons plus Canton, les établissements de nos missionnaires.

« Le droit d'une restitution paraît tellement clair que les mandarins se son montrés peu disposés à le nier, et il serait préférable de ne devoir qu'à ce droit seul, le terrain sur lequel s'élèvera l'église française.

« Malheureusement Mgr Guillemin n'a pu produire des documents prouvant l'existence et la saisie sans compensation de quelques-uns des monuments religieux qui existaient autrefois dans la province du Kouang-tong. Ces documents sont sans doute entre les mains du Chapitre de Macao, et Mgr Guillemin n'a pas osé lui en demander communication, dans la crainte de s'exposer à un refus.

« L'évêque a présenté trois sites comme lui paraissant convenables pour le but proposé.

« 1° La trésorerie; mais ce site qui, d'après le rapport du Ct d'Aboville a été désigné pour servir de casernement à 2000 hommes, intéresse par conséquent la sécurité de notre situation et ne présente qu'un emplacement à peine suffisant.

« 2° L'ancien palais de Yé; ce lieu étant non loin du fleuve, présenterait de grands avantages au point de vue de la sécurité; mais il faudrait que le gouvernement Britannique renonçât au projet qu'il avait eu d'y établir un consulat.

« 3° La pagode de Tao-Tié; il se pourrait, en effet, que les mandarins en vissent sans regret la disparition.

« Dans l'opinion de M. le Cᵗ d'Aboville, toute mesure qui aurait pour effet d'attribuer à nos missionnaires et sans arrangement préalable, un site appartenant au gouvernement Chinois, ne ferait que les exposer un jour à de nouvelles tracasseries et à de nouvelles persécutions.

« Il ne croyait donc pas à propos de donner satisfaction aux vœux de Mgr Guillemin.

« Toutefois, comme il en a référé à la Légation, en même temps qu'à M. le contre-amiral Page, il se peut qu'à l'heure qu'il est, la question soit autrement décidée.

« Si la question était encore pendante, lorsque le plénipotentiaire de l'Empereur arrivera en Chine, c'est à lui qu'il appartiendrait d'arriver à la solution qu'elle doit recevoir.

« Les informations reçues postérieurement à la rédaction de cette note et datées du 13 février, de Canton, apprennent que M. de Bourboulon appréciant les considérations développées par M. d'Aboville, avait remis entre ses mains l'affaire de la concession de terrain.

« M. d'Aboville se proposait en conséquence d'en chercher la solution par les voies légales, et avait par suite insisté auprès de Mgr Guillemin pour obtenir de lui les données de nature à seconder ses démarches.

« M. de Bourboulon avait aussi admis les objections soulevées par M. d'Aboville contre l'affectation du site de la Trésorerie aux établissements des R. R. Pères.»

VI.

Il est aisé de voir que de pareilles tergiversations auraient compromis l'entreprise de l'évêque, si ce dernier, tenace et vigilant, n'avait point su jouer au clavecin de la diplomatie: « En passant à Chang-haï, *rapporte-t-il,* j'y vis M. de Bourboulon, ministre plénipotentiaire en Chine. Il me reçut avec toute la bienveillance possible, entra de cœur dans tout ce que je lui proposai; et, comprenant que l'honneur de la France aussi bien que celui de la Religion exigeait que nous eussions une église à Canton, il s'occupa de suite des moyens d'aplanir les difficultés qui s'opposaient encore à l'exécution de ce projet.

« Il me remit pour l'amiral Charner une lettre dans laquelle il lui exposait ses idées. Puis, me dirigeant vers le Nord, à 5 ou 600 lieues de Canton, j'arrivai sous les forts de Takou, où se trouvaient nos bâtiments de guerre portant le baron Gros et l'Amiral Charner, et frappant de leurs coups redou-

blés les forts Chinois; c'est là aussi que devaient se porter les coups décisifs relativement à notre affaire.

« Or, avant de quitter Canton, le baron Gros avait recommandé aux officiers de la station navale de ne rien décider au sujet d'un emplacement pour notre église, sans sa participation. Mais, d'autre part, comme il devait, le lendemain de mon arrivée, s'absenter pour visiter quelques autres points du littoral, il avait déclaré à l'amiral Charner, d'un ton ennuyé, qu'il ne voulait pas se mêler de notre affaire, et qu'il lui laissait le soin de l'arranger selon qu'il le jugerait convenable.

« L'amiral accepta bonnement, simplement, la commission, et j'en bénis le bon Dieu, car je trouvai en lui un homme d'un sens droit, juste, considérant les choses non point d'après un parti pris, mais au point de vue de l'équité et du bien qui en peut résulter.

« Après lui avoir exposé l'objet de ma démarche, il me demanda si en cela j'étais d'accord avec la Légation française, c'est-à-dire avec M. de Bourboulon, successeur du baron Gros.

« A l'instant même, je pus lui remettre la lettre dont j'étais porteur, et dans laquelle M. le Ministre, rappelant nos droits et les intentions de Sa Majesté Napoléon III, déclarait qu'il fallait un emplacement convenable pour la construction de notre église.

Puis, pour faciliter la conclusion de cette affaire, il indiquait quatre terrains qui lui paraissaient propres à l'exécution de cette œuvre, et parmi lesquels le gouvernement Chinois aurait à choisir celui qu'il voudrait céder.

« Enfin M. de Bourboulon ajoutait que si l'amiral approuvait cette manière de voir, il le priait de vouloir bien lui-même agir dans ce sens, et d'en écrire à ses officiers de Canton placés directement sous ses ordres.

« Le soir même, l'amiral Charner réunit son conseil, afin de le consulter au sujet de cette grave affaire et il voulut également prendre l'avis de M. M. Vernouillet et de Méritens, secrétaires du baron Gros et tout dévoués à notre cause, ce qui ne faisait qu'augmenter pour nous les chances du succès.

« Tous les membres du Conseil ayant opiné dans le sens de la Légation, il fut décidé qu'on écrirait aux officiers de Canton pour leur recommander cette affaire.

« Et comme le lendemain, à 4 heures du matin, un courrier devait être expédié pour cette ville, on proposa de faire la lettre immédiatement et de l'envoyer par la même occasion.

« La décision prise, le bon et digne amiral du Quilo, alors chef d'Etat-major, que j'avais vu plusieurs fois à Canton, eut la bonté de m'en prévenir, ajoutant qu'il serait bon que j'ac-

compagnasse moi-même la lettre, pour soutenir notre cause et donner les renseignements dont ces officiers de Canton pourraient avoir besoin.

« Certes, ce conseil était trop dans mes goûts, pour que je ne l'accueillisse pas avec tous les remerciements possibles.

« Le lendemain, à 4 heures du matin, je partais pour Changhaï et quelques jours après, j'arrivais à Canton.

VII

« Là, Dieu merci, ne se trouvaient plus les deux officiers si peu favorables à notre cause.

« Ils avaient été envoyés ailleurs, et étaient partis, m'a-t-on dit, en exprimant leur regret de n'avoir rien fait pour nous.

« A leur place, étaient venus deux autres Commandants, sur le dévouement et l'énergie desquels nous pouvions compter: M. M. Coupvent des Bois et de Tanouarn, dont je suis heureux de pouvoir ici citer les noms.

« Puis, ils avaient pour interprète, le brave et digne M. Fontanier (1).

« Tout semblait donc nous promettre un succès assuré.

« Malheureusement, les Chinois accoutumés aux lenteurs et à l'indifférence de nos premiers Commandants, et doutant si en réalité, nous étions soutenus par le gouvernement français, pensèrent qu'ils pouvaient encore tout gagner en temporisant.

« Ils cherchèrent même à mettre les Anglais de leur parti, et allèrent jusqu'à leur livrer la correspondance qui avait été échangée entre les deux gouvernements, au sujet de cette grave question.

« Cette dernière circonstance trancha toute difficulté. Justement indigné de la conduite qu'on tenait à son égard, et profitant de la semaine où, à son tour il avait l'autorité en mains, le commandant supérieur M. Coupvent des Bois, écrivit au vice-Roi pour se plaindre et lui déclarer nettement que si dans les 24 heures on ne lui donnait pas un terrain convenable, à l'expiration de ce délai, la ville serait de nouveau mise en état de siège.

« Surpris et effrayé d'une telle détermination, le Vice-Roi s'adressa encore aux Anglais pour savoir ce qu'il devait en penser.

« Mais ceux-ci, voyant le ton menaçant et bien décidé de la lettre, n'osèrent prendre sur eux de donner aucun conseil; en sorte que le Vice-Roi dut s'exécuter.

(1) Massacré à Tien-tsin le 21 Juin 1870.

« Or, comme le premier boulet lancé sur la ville de Canton en décembre 1857, était tombé sur le Palais du Vice-Roi Yé; que ce palais avait été complètement renversé et que depuis, le terrain était considéré comme maudit, ce fut précisément l'emplacement qu'on jugea à propos de nous donner.

« Le Vice-Roi en prévint le Commandant Supérieur qui vint immédiatement n.'en apporter l'heureuse nouvelle par ces mots: « — Monseigneur, la victoire est à nous! »

« Et comme le Vice-Roi demandait au Commandant quand il voulait être mis en possession du terrain: «Demain, à onze heures», répondit-il d'un ton ferme et décidé.

« Le jour et l'heure de la cérémonie fixés, on prévient aussitôt tous ceux qui doivent y assister, afin de partir tous ensemble du même point à la même heure.

« Deux grands mandarins délégués par le Vice-Roi et accompagnés d'une vingtaine d'officiers subalternes, ouvraient la marche, tous portés en palanquin, ayant leurs globules rouges, bleus ou blancs, la plume de paon et les autres insignes de leur dignité.

« Puis venaient nos deux commandants à cheval, et en grande tenue, précédés et suivis d'une escorte de cavaliers.

« J'arrivais enfin moi-même, revêtu de l'habit épiscopal, porté en palanquin et accompagné de deux missionnaires, de cinq ou six catéchistes et de quelques chrétiens en robe blanche qui fermaient le cortège.

« Nous traversâmes ainsi une bonne partie de la ville silencieuse et surprise du spectacle qui s'offrait à elle, et nous arrivâmes à l'emplacement du palais de Yé le persécuteur.

« Les mandarins y entrèrent les premiers comme introducteurs; puis les commandants français et la foule qui suivait.

« Et quand tout le monde fut réuni dans la grande cour d'entrée, le Comte de Tanouarn lançant son cheval sur un petit tertre situé au milieu de l'enceinte et dégainant son épée, déclara à haute voix que désormais ce terrain appartenait à la France et qu'il en prenait possession pour être à perpétuité bien de la Mission qui y bâtirait une église en l'honneur du vrai Dieu.

« Puis, faisant avancer mon palanquin, et eux-mêmes descendant de cheval, nos deux Commandants viennent à moi avec un salut plein de grâce et d'amitié: «Monseigneur, me disent-ils, nous sommes heureux de remettre entre vos mains ce beau et vaste terrain, afin que sous votre direction, il serve à la belle et grande œuvre à laquelle il est destiné.»

« Je ne saurais dire tout ce que ce déploiement de pompe et de dignité produisit de crainte et de respect sur la popula-

tion ébahie et pressée autour de nous, sans qu'un cri ou une parole de désaveu sortissent de la bouche de personne.

« Nous étions bien maîtres du terrain.

« On fit ensuite le tour de la propriété pour en reconnaître les limites qui furent, du côté du midi, les remparts de la ville, et des trois autres côtés les rues qui bornaient autrefois le palais du Vice-Roi.

« Cette reconnaissance faite, on se sépara, et chacun retourna chez soi.

« Mais, pour montrer que nous nous regardions bien investis du droit de propriété, le soir même, trois de nos missionnaires vinrent y coucher dans une sorte de petite pagode, à côté de quelques vieilles idoles échappées à la ruine du reste du palais.

« Le lendemain matin, je vins y dire la Messe pour en expulser les derniers vestiges du paganisme et offrir au vrai Dieu ce lieu purifié par le sang de l'Agneau.

« Nous y déjeunâmes ensuite avec quelques-uns de ces Messieurs de l'occupation, et le jour même, réunissant le plus d'ouvriers possible, je commençai à établir autour de la propriété une barrière provisoire en bambous, en attendant que je pusse l'environner d'un bon mur en briques, ce qui fut notre salut, comme nous le verrons tout à l'heure.

« Le palais de Yé avait été littéralement foudroyé; il n'en restait plus que la belle esplanade avec ses arbres séculaires, où un jour devait s'élever notre église, puis les cuisines et les cases des domestiques; nous nous hatâmes de les réparer un peu pour en faire notre habitation.

« Mais autour de la propriété, et en particulier sur les rues adjacentes, se trouvaient des boutiques, des maisons de jeu et de débauche qui s'y étaient élevées avec l'assentiment tacite des mandarins ou avec la connivence de leurs domestiques qui en retiraient un petit bénéfice.

« Il était difficile, à côté de notre demeure et de celle de Dieu, de laisser subsister ces maisons qui pouvaient un jour devenir un voisinage fâcheux pour nous et pour nos jeunes chrétiens.

« D'une autre part, les propriétaires étant là depuis longtemps, on ne pouvait guère les expulser, sans exciter contre nous des haines et des vengeances qui pouvaient nous causer de sérieux embarras pour plus tard.

« Le seul moyen de lever la difficulté, était de faire l'acquisition de ces maisons; et, bien qu'il m'en coûtât d'y mettre une somme assez considérable, néanmoins c'était un sacrifice à faire, plutôt que de nous exposer aux ennuis et aux regrets inutiles que nous aurions à éprouver à l'avenir.

« Or, Dieu merci, et grâce à l'influence que nous donnait notre nouvelle position, nous pûmes, sans blesser personne et sans nous faire d'ennemis, purger ce beau terrain de tout ce qui aurait pu être une honte et un sujet de crainte pour nous.

« Et nous devons d'autant plus nous en féliciter, que ces achats seraient aujourd'hui (1882) impossibles, chacun tenant à se loger près de l'église, et à faire son commerce dans cet endroit où l'on pense généralement que le " vent du bonheur " passe plus souvent que partout ailleurs.

« Tout s'arrangeait pour le mieux; mais restait un dernier danger à prévenir.

« L'affaire de la concession du terrain avait été traitée sans la participation du baron Gros, qui, comptant, comme on l'a vu, sur la recommandation faite aux anciens Commandants, ne croyait pas devoir s'en occuper davantage.

« Quelle fut donc sa surprise et son désappointement, lorsque arrivant à Hong-Kong, il apprit que la question avait été terminée sans lui, et qu'on nous avait donné l'emplacement même du palais de Yé, celui de tous les terrains de Canton qu'il lui répugnait le plus de voir tomber entre nos mains!

— « Le baron Gros est plein de colère contre vous » me dit Mgr Pellerin (1), qui l'avait vu le matin même à Hong-Kong.

« Le lendemain, M. Coupvent des Bois vint m'annoncer son arrivée à Canton, en ajoutant: « Il est furieux contre nous tous; il ne veut pas voir le terrain, et il dit qu'il veut le rendre au Vice-Roi. Je ne sais comment nous allons nous en tirer!... mais enfin, venez lui rendre visite, et comme nous avons un dîner officiel, ce soir, vu qu'il doit partir demain matin pour Hong-Kong (2), je vous mettrai à table à côté de lui, afin de voir vous-même s'il y a moyen de le calmer et d'arranger un peu cette affaire ».

« Je me dispose donc à faire ma visite, et je suis reçu comme je devais m'y attendre.

— Monseigneur, me dit Son Excellence, je ne vous cacherai pas mon opinion au sujet de ce qui s'est passé en mon absence; c'est un *Casus belli* que vous avez posé entre la France et la Chine! L'Empereur le saura; et déjà, s'il n'y avait pas un mur en briques élevé autour de la propriété, je rendrais immédiatement cet emplacement au Vice-Roi.

« Nos Commandants ayant pris part à cette œuvre, je ne puis pas les désapprouver aux yeux des Européens et des

(1) Vicaire apostolique de Hué.
(2) Le baron Gros s'embarqua pour France le 18 Décembre 1860.

Chinois; mais l'Empereur le saura; et ne soyez pas surpris si plus tard, cette affaire devient l'objet d'une note diplomatique».

« — Ce que je puis dire à Votre Excellence, lui répondis-je, c'est que personne n'a demandé le palais de Yé, de préférence à tout autre emplacement.

« C'est le Vice-Roi qui l'a offert de son propre mouvement; et pour moi, en particulier, j'aurais été tout aussi content d'un autre terrain que de celui-là.

« — Eh bien, Monseigneur, si vous ne l'avez pas demandé, vous auriez dû être assez sage pour le refuser!

« Excellence, on ne m'a consulté en rien sur la dernière conclusion de cette affaire, et je n'ai fait qu'acquiescer à la décision prise entre nos Commandants et le Vice-Roi ».

« —Oh! c'est bien, reprit encore le diplomate, l'Empereur le saura!.»

« A dîner, j'eus effectivement l'honneur d'être placé à côté du baron Gros; et pour faire diversion à la préoccupation fâcheuse qui l'absorbait, on eut soin de lui faire raconter au long les aventures du Nord de la Chine.

« Mais le palais de Yé était une épine qui revenait toujours et le fatiguait sans cesse.

« Tout ce que je pus obtenir, en lui exprimant mes regrets qu'on ait pu faire quelque chose sans sa participation et contre ses intentions, c'est que dès son arrivée à Paris, il représenterait simplement l'affaire à l'Empereur sans rien ajouter qui pût indisposer Sa Majesté contre nous.

« Il me le promit; mais sa promesse n'était pas tellement formelle et rassurante que je me crusse obligé de mon côté, de prendre mes précautions contre une démarche qui pouvait avoir de si fâcheuses conséquences.

« Quittant à 8 heures du soir le baron Gros, qui, le lendemain devait partir à Hong-Kong, et le jour suivant, reprendre le chemin de l'Europe, je n'avais que le temps nécessaire pour dresser mes moyens de défense.

« Rentré dans ma chambre, ma nuit se passe à écrire une lettre à l'Empereur, une autre à l'Impératrice, une autre enfin à mes protecteurs et soutiens, le Marquis de Toulongeon, aide de camp de Sa Majesté, et Mme la Marquise de Latour-Maubourg, dame d'honneur, leur faisant connaître le danger dont j'étais menacé, et les priant, s'ils le pouvaient et de la manière la plus convenable, de prévenir l'esprit de Leurs Majestés contre les fâcheuses impressions qu'on chercherait peut-être à leur donner contre nous.

« Mes lettres partirent en compagnie de M. le baron Gros, sur le même navire; et en réalité, mes dignes amis agirent si

heureusement, que quelque temps après, le baron Gros, arrivant à l'audience solennelle qui lui était donnée en présence des grands officiers de la Cour: « Baron, lui dit l'Empereur, je vous félicite du succès de votre expéditon en Chine, et en particulier du beau traité que vous avez conclu et qui assure à ces pauvres Chinois la liberté de conscience.

« Laissez-moi aussi vous faire mon compliment sur le beau terrain que vous avez obtenu à notre cher évêque de Canton, pour y bâtir une église!»

« Certes, c'était le moment critique qui allait décider de notre affaire!

« Le baron Gros va-t-il se souvenir de son ressentiment? Mais non; laissant tomber son courroux de la veille, déjà bien adouci par l'honorable réception qui lui était faite, Son Excellence s'incline profondément et, si j'en crois un mot qui m'a été rapporté depuis (1): «Sire, aurait-elle ajouté, je n'ai fait que mon devoir, et je suis trop heureux en tout cela d'avoir pu réaliser les désirs de Votre Majesté!!...»

« Nous voilà donc sauvés!

« Mais l'on conçoit l'anxiété cruelle que j'ai dû éprouver jusqu'à ce que je reçusse une semblable nouvelle.

« Chaque jour d'attente était bien long pour moi; et bien des fois, je me demandais où en était notre affaire à Paris!

« Enfin, quand arriva la solution si vivement désirée, ce fut comme un énorme poids qu'on m'enlevait de dessus les épaules et de dessus le cœur.

« Ma joie fut semblable à celle que j'éprouvai lors de la première concession du terrain; et, plein de reconnaissance envers Dieu qui nous aidait d'une manière si visible, j'allai me prosterner dans notre petite chapelle pour le remercier d'un résultat qui dépassait tellement les moyens naturels dont je pouvais disposer, qu'à Lui seul doit en revenir la gloire.»

VIII

La concession du terrain de Yé fut consignée dans le contrat suivant, ici reproduit textuellement:

Canton le 25 Janvier 1861 (2)

Contrat entre:

Son Excellence Lao, décoré d'un bouton de premier rang, président du bureau de la guerre, censeur, gouverneur général des deux Kouang;

---

(1) Lettres de Mme de Latour-Maubourg et du Marquis de Toulongeon.

(2) Il est à remarquer que le 25 janvier est l'anniversaire du sacre de l'évêque.

Et M. M. Coupvent des Bois, Commandant supérieur des forces françaises à Canton, Capitaine de vaisseau, officier de la Légion d'honneur; de Tanouarn, commissaire du Gouvernement français à Canton, Capitaine de frégate, chevalier de la Légion d'honneur; pour fixer clairement et définitivement les stipulations citées ci-dessous:

Le 15e jour du 9e mois de la 10e année de Hien-fong, a paru l'Ordre Impérial suivant:

Le prince Y-Sin nous adresse un mémorial renfermant les traités échangés avec la France et l'Angleterre, et nous informant que le onze et le douze de ce mois, il a conclu ces traités qui se composent de celui conclu la 8e année de notre règne, et du traité additionnel conclu cette année, et les a échangés avec ces deux nations.

Nous acquiesçons à tous les articles de ces traités, qu'ils soient pris dans leur ensemble ou séparément.

Qu'ils soient tous en rigueur éternellement; que dès maintenant la guerre soit à jamais éteinte, que la paix soit sincère, que tous croient à la bonne harmonie et chassent le doute de leurs cœurs.

Pour que les articles de ces traités soient mis à exécution, qu'on les promulgue de suite devant tout l'empire et que les Gouverneurs généraux des provinces s'y conforment dans la transaction des affaires futures.

Tel est notre ordre impérial ".

Cet ordre impérial auquel il faut obéir dans la conduite des affaires, est déjà consigné dans les archives.

Observant dès lors que dans le 10e article du traité français, il est dit entre autres que « dans tous les ports ouverts au commerce, les Français pourront à volonté louer des terrains pour y bâtir des églises, des écoles et autres établissements de ce genre, et que le prix de l'étendue du terrain loué sera discuté et fixé par les deux parties contractantes.

Observant que dans le 6e article du traité supplémentaire, il est dit entre autres: que les églises, les écoles, les maisons avec leurs dépendances et autres propriétés confisquées antérieurement aux chrétiens, seront rendues au Ministre de France pour être transmises par lui aux chrétiens des localités où ces propriétés se trouvaient; qui, (s'il s'agit de terrains) pourront y bâtir ce qu'ils voudront.

D'une autre part, le Commandant Supérieur M. Coupvent des Bois et le Commissaire français M. de Tanouarn, ayant fait choix en dehors de la vieille ville de Canton et dans la nouvelle ville, d'un terrain vide, convenable, divisé en deux parties:

La première bornée:

A l'Est par le mur arrière des maisons de la rue Pak-maï-hang (rue du riz blanc) en regard duquel les missionnaires bâtiront un mur de façon à laisser entre les deux une rue de six pieds de large. — Etendue sur cette face 69 tchangs, 7 tchés, 7 feuns (249^{m},78).

A l'Ouest, par la rue Yu-tze-hang (rue du jade). — Etendue sur cette face 64 tchangs, 9 tsouns, 5 feuns (232^{m},82).

Au Sud, par la rue Maï-ma-kaï (rue des marchands de chanvre ou rue de la folie) — Etendue sur cette face 27 tchangs, 9 tchés, 9 tsouns, 3 feuns (100^{m}21).

Au Nord, par la rue Taï-san-kaï (grande rue neuve ou rue Chapdelaine) — Etendue sur cette face 46 tchangs, 7 tchés, 2 tsouns, 5 feuns, (167^{m} 27) et mesurant une superficie de 40 méous, 2 lis, 6 haos (3 hectares, 7 ares, 28 centiares).

La deuxième:

Située au Sud de la première et bornée au Sud par le mur du Dragon encore existant (tchao pi) et mesurant sur ses 4 faces:

Au Nord: 10 tchangs, 8 tchés, 9 tsouns, 7 feuns (40^{m} 25).

Au Sud: 13 tchangs, 3 tchés, 8 tsouns, 7 feuns (47^{m}92).

Au Nord, 15 tchangs, 2 tsouns, 5 feuns, (53^{m}78) et mesurant une superficie de 2 méous, 5 feuns, 8 lis (19 ares, 83 centiares) qui devra rester vide de toute construction; le tout enfin, mesurant une superficie de 42 méous, 6 feuns, 6 tsouns (3 hectares, 27 ares, 11 centiares).

Les mesures employées étant celles prescrites par le nouveau traité français.

Et le Commandant supérieur, par l'intermédiaire du Commissaire français, demandant que ce terrain soit loué à perpétuité à la France, pour y bâtir aux frais de son trésor une église, une maison pour les missionnaires, un asile pour les pauvres, un hôpital, un hospice des enfants trouvés, en tout cinq établissements qui, ainsi que l'église et la maison des missionnaires ne pourront être à l'avenir habités et desservis que par des prêtres de la Congrégation française des Missions Etrangères.

Son Excellence Lao, gouverneur général des deux Kouang, après avoir délibéré avec les autorités locales et les notables, consent, en vertu de l'article 10 du traité et de l'article 6 du traité supplémentaire, à louer à perpétuité ce terrain à la France.

Le C^{t} Supérieur, après avoir reçu ce terrain par l'intermédiaire du Commissaire français, en enverra le contrat de location au Ministre de France à Pékin, officier de la Légion d'honneur etc..etc..etc.., pour être transmis par Son Excellence aux missionnaires de la province de Canton.

Toutefois, ce terrain restant propriété chinoise, il est établi, conformément aux traités, que chaque année il sera payé par méou, un loyer annuel de 63.900 sapèques qui sera versé chaque année par les autorités françaises entre les mains des autorité locales de Canton.

En dehors de ce loyer, il est défendu aux autorités chinoises, aux gens des yamens, aux notables et aux gens du peuple, de venir, sous un prétexte quelconque, prélever de l'argent pour ce terrain, et toute démarche dans ce but ne serait qu'une fraude.

Mais, pour les églises que possédaient antérieurement les missionnaires dans la ville et dans les faubourgs de Canton, il ne sera démandé d'autre compensation que la location de ce terrain, et ainsi, il ne pourra plus être élevé de nouvelle réclamation à leur égard.

En foi de quoi, ce contrat a été conclu, dressé en trois expéditions revêtues des sceaux et des signatures des parties contractantes, et chacune en gardera une expédition comme témoignage authentique.

Dès lors, les formalités nécessaires à la conclusion d'un contrat auront été remplies.

Canton le 25 Janvier 1861 (15e jour, 12e lune, 10e année Hienfong)

Lao.
A. Coupvent des Bois.
De Tanouarn.

. . . . . .

Au sujet de la négociation de cette affaire du terrain de la Mission, la note suivante fut insérée au «Moniteur» du 11 janvier 1861:

Il vient d'être obtenu à Canton une importante concession conforme à l'esprit des clauses libérales qui ont été insérées dans le traité de paix signé à Pékin; le Vice-Roi a accordé à nos missionnaires, pour l'érection d'une église catholique, un magnifique emplacement situe dans Canton même et où s'élerait, avant l'occupation de cette ville, le palais du fameux gouverneur Yé.

Depuis deux ans, les autorités françaises demandaient qu'on rendît à l'évêque des deux Kouang une portion au moins des terrains affectés anciennement à des établissements catholiques, et dont les possesseurs avaient été chassés et spoliés à l'époque des dernières persécutions dirigées dans le Céleste Empire contre les chrétiens.

Bien que les autorités chinoises eussent reconnu en principe la légitimité d'une restitution de cette nature, elles multi-

pliaient les expédients pour s'y soustraire; nos succès dans le Nord de la Chine ont heureusement mis un terme à leur mauvais vouloir, et l'église qui ne tardera pas à s'édifier, témoignera bientôt d'une manière éclatante de la sollicitude du gouvernement de l'Empereur, pour les intérêts religieux placés sous la protection traditionnelle de la France en Extrême-Orient.

L'établissement de nos missionnaires sur ce point, profitera d'ailleurs à tout le monde à Canton; car il constatera et maintiendra le droit toujours refusé jusqu'ici aux étrangers d'avoir un libre accès dans l'intérieur de cette ville."

On reconnaît, dans ces lignes au ton mesuré mais clair, l'inspiration qui les dirige, aussi bien que la gratitude de celui dont les amis avaient si bien gagné la cause auprès du Souverain.

Chapitre VII.

I. - Son voyage au nord de la Chine.
II. - Affaire Bernon.
III. - Les Tai-ping à Chang-hai: le P. Louis Massa.
IV. - Inquiétudes des Européens. M. de Kleczkowsky.
V. - Prise des forts de Ta-Kou.

1860 1861

I.

Le récit que va nous faire Mgr Guillemin de son voyage au Nord de la Chine, semblerait maintenant inutile, s'il ne servait à prouver combien il fut profitable non seulement à ses intérêts matériels, mais encore à son expérience.

Il était homme d'initiative sans doute, mais il manquait alors (1860) de ce qu'on pourrait appeler l'érudition apostolique.

Seul, dans un immense faubourg de la Gentilité, il avait passé 10 ans, entre les quatre murs de sa chapelle, réduit au minimum de personnalité, confinant son énergie dans un angle de liberté éphémère; et toujours il avait été frustré des réalisations entrevues.

Cet homme de Dieu voulait agir dans la clarté et il était figé dans l'ombre, impuissant.

Il souffrait.

Il voulait voir son peuple chinois se dresser libre vers la lumière; et toujours il le trouvait courbé dans l'humiliation et l'ignorance.

Il cherchait...

Il lui fallait découvrir au loin toute une psychologie orientale dont son esprit avait besoin, pour rectifier ses vues et ses résolutions.

Dieu l'éclairait.

Il se disait que ce n'était pas trop d'avoir souffert et besogné, mais qu'il devait aussi sortir de sa *retraite,* pour l'élargir en y rentrant.

Il sortit.

Ce fut pour voir d'abord, ce que ses pairs plus anciens faisaient en des sillons plus profonds que les siens.

Et il vit des choses qui étaient bien.

Il en vit d'autres qu'il ne voulut pas imiter.

Et tout ce qu'il apprit de la Chine qui cessait d'être au Sud à mesure qu'il voyait, il va lui-même nous le dire sans apprêt, mais très noblement.

Hong-Kong, 10 Septembre 1860, (1)

« Me voilà revenu de mon voyage de Chang-haï.

« De la province de Canton jusqu'au golfe du Pe-tché-ly où je me rendais, il n'y a pas moins de 500 lieues, ce qui, avec le retour et les courses accidentelles, constitue un voyage de 1000 à 1200 lieues environ...

Malgré les contretemps inséparables de tout long voyage, j'ai pu m'occuper de la grande question qui m'amenait jusqu'au bout de la Chine....

J'eus l'occasion de voir, à l'embouchure du Pé-ho, les flottes anglaise et française, composées d'environ 200 vaisseaux, ce qui me donna la curiosité d'assister au débarquement de nos troupes et de considérer dans le lointain les forts de Takou qui devaient, peu de jours après, tomber sous les coups de nos armées, et nous ouvrir le chemin depuis si longtemps fermé de la capitale du Céleste Empire.

« Je vis aussi là quelques amis, nos secrétaires d'ambassade, et M. Delamarre qui, après avoir passé 25 ans dans la Mission du Su-tchuen, était employé par le baron Gros comme interprète.

« Je pus saluer en passant, les rivages de la Corée, ceux de la Mandchourie où d'anciens amis, Mgr Berneux, Mgr Vérolles sont occupés à l'œuvre de Dieu.

(1) Cette lettre est adressée à M. Voisin, directeur à la rue du Bac et procureur de la Mission de Canton.

« Puis, après avoir terminé en ce lieu mon ouvrage, je pris congé de nos premières autorités, et regagnai Chang-haï ramenant avec moi une petite fille de 10 ans et son petit frère âgé de 5 ans, lesquels, au débarquement de nos troupes, avaient été trouvés dans un coffre, où leurs parents les avaient renfermés, bien probablement dans l'intention de les étouffer.

« A mon arrivée à Chang-haï, Mme de Bourboulon, touchée du sort de cette petite fille, de sa figure intéressante et plus encore du malheur auquel elle avait échappé, voulut bien la prendre avec elle, tandis que le petit garçon a été remis entre les mains des P. P. Jésuites qui l'ont adopté parmi les Enfants trouvés.

« Un autre avantage que je retirai de ce voyage, c'est d'avoir vu les Missions disséminées sur le rivage de Chine, depuis Canton jusqu'aux extrémités du Tchély.

« On comprend, en effet, combien il doit être intéressant pour un missionnaire de voir ce qui a été fait par ses confrères, les établissements qu'ils ont fondés, les succès qu'ils ont obtenus, et les moyens employés pour arriver à ces résultats.

« Et de tout cela, sort un ensemble d'instructions et d'observations qui ne peuvent manquer de nous servir pour nous aider à faire marcher notre œuvre.

« A Amoy, dans la province du Fo-Kien, confiée aux P. P. Dominicains Espagnols, nous avons vu la belle église à trois nefs que le missionnaire du lieu y fait bâtir; ce bon et digne religieux, attaqué d'une maladie de poitrine, consacre ses dernières forces à élever un temple sur cette terre infidèle.

« Connaissant fort bien son état, il juge qu'il aura le temps de terminer son ouvrage; après quoi, dit-il tranquillement, ma course sera terminée, et j'irai demander à Dieu de vouloir bien me donner une petite place dans le temple céleste où il réunit ses élus.

« Avec l'autorisation de ce bon Père, deux capitaines de vaisseau et moi, nous allâmes visiter à 12 lieues dans l'intérieur du pays, une chrétienté qui ne compte pas moins de 600 chrétiens, tous groupés autour d'une vaste chapelle. Nous étant égarés sur le fleuve qui y conduit, nous n'arrivâmes qu'au milieu de la nuit.

« Le Père était absent; mais quelques jeunes gens préposés à la garde de la maison, vinrent nous ouvrir et nous accueillirent avec tout l'empressement et la cordialité que ces bons néophytes témoignent toujours à leurs missionnaires.

« J'avais annoncé l'intention de célébrer la Ste Messe, le lendemain à 6 heures...

« Bien différents de la province de Canton, où l'animosité

du peuple contre les Européens ne nous permet pas de paraître en public, même à quelques lieues de la ville, ici, les chrétiens arrivaient en foule pour assister à l'auguste sacrifice de nos autels; et, en général, ils remplissent ainsi tous leurs devoirs religieux, sans être inquiétés ni par les mandarins ni par le peuple.

« Touché de leur piété, je leur dis que je célèbrerais la Messe pour eux. Il fallut ensuite leur donner à chacun l'anneau épiscopal à baiser; et la cérémonie finie, nous allions prendre le modeste déjeuner préparé, lorsque à notre grande satisfaction, nous vîmes arriver le missionnaire chargé de cette chrétienté.

« Il marchait, précédé de deux vieux catéchistes et appuyé sur un long bâton; car il avait été obligé de faire plusieurs lieues pendant la nuit, pour venir nous trouver. Bien que à peine âgé de 45 ans, il avait déjà la barbe toute blanche.

« Il portait dans ses traits, son maintien, sa démarche un air de grandeur, de simplicité et en même temps de satisfaction qui frappèrent singulièrement mes deux compagnons de voyage.

« Nous fûmes bien plus surpris encore, quand nous vîmes ce digne fils de S. Dominique, non seulement se priver de viande, selon la règle ordinaire de son ordre, mais encore se contenter pour toute nourriture d'une espèce de pâte molle, faite avec du maïs, d'œufs et de quelques épices destinées à lui donner un peu de goût, le tout arrosé de quelques tasses de thé, qui est sa seule boisson; et voilà 24 ans qu'il vit de cette manière, augmentant chaque jour le nombre de ses fidèles et paraissant plus content, au milieu de ses travaux et de ses privations, que le plus riche potentat du monde.

« Ajoutant la générosité à toutes ses autres vertus, ce brave Père, avant de nous quitter, voulut encore me remettre deux boîtes d'excellent thé qu'il avait reçues d'un riche marchand Fo-Kinois, et que je n'acceptai moi-même que pour nos amis de France, et parce qu'il me protesta que pour lui, il ne s'en servirait pas.

« Mais, d'un autre côté, ayant remarqué, en faisant la visite de son église très propre et très ornée d'ailleurs, qu'elle manquait de «chemin de Croix», je lui en promis un, qu'il accepta avec grand plaisir; et c'est une des premières choses dont je vais m'occuper maintenant.

« Nous vîmes avec non moins de plaisir, la belle Mission des P. P. Jésuites à Chang-haï, leurs beaux établissements et tout ce que les enfants de St Ignace font eux-mêmes pour répandre au Kiang-nan la lumière de l'Evangile.

« Cette Mission dont Chang-haï est un des principaux points, est la plus belle, la plus florissante de toutes les Missions de Chine.

Elle ne compte pas moins de 73 mille chrétiens. Une trentaine de Jésuites, avec un évêque de leur ordre y sont à la tête.

« Lorsque nous arrivâmes dans cette ville, tous les Pères s'y trouvaient réunis, soit qu'ils eussent été obligés de se retirer devant les bandes de rebelles qui infestent la province, soit qu'ils y fussent venus d'eux-mêmes, pour prendre quelques jours de repos, et se préparer, en compagnie de leurs confrères, à de nouveaux travaux apostoliques, comme ils le font tous les ans.

« Parmi eux, j'eus la consolation de retrouver deux de mes anciens condisciples de Fribourg; quelques années auparavant, j'y aurais également retrouvé mon professeur de physique, le vénérable P. Gotteland, fondateur de cette Mission, et le P. Fournier, professeur de philosophie à Fribourg. Mais déjà ces deux Pères, consumés de fatigues et de travaux, étaient allés recevoir la couronne due à leurs vertus.

« Inutile de dire combien j'ai été heureux de retouver ces dignes religieux que je regarde toujours comme mes maîtres, sous la direction desquels j'ai passé mes premières années et aux soins desquels je suis en grande partie redevable du peu de bien qui peut se trouver en moi; eux-mêmes n'ont pas été moins bons à mon égard, me témoignant toute l'amitié et l'intérêt qu'ils conservent toujours pour leurs anciens élèves.

« Les P. P. Jésuites ont dans la province du Kiang-nan, quantité de petites chapelles, mais leurs principaux établissements sont à Chang-haï et dans les environs.

« Le premier, Tong-Ka-dou, placé sur les bords du fleuve, et comprenant une vaste étendue de terrain, leur a été cédé par le mandarin, comme compensation des anciens édifices qui devaient leur être rendus par suite des conditions annexées au traité de M. de Lagrenée.

« Là, se trouvent l'église, l'habitation de l'évêque et des missionnaires, puis le grand séminaire.

« Au milieu des habitations européennes, se trouve un autre vaste emplacement qui sert de procure, et où maintenant les Pères construisent une belle église destinée plus spécialement aux catholiques Européens de l'intérieur de la cité.

« A une lieue de Chang-haï, à l'extrémité d'un petit village appelé Zi-Ka-veï, l'on voit le troisième établissement des Pères, formé sur le modèle de leurs collèges de France et destiné plus spécialement à l'éducation des enfants qu'on dirige vers les carrières libérales.

« Ils y sont au nombre de 100 environ; la bonne mine de

ces enfants, leur tenue plus propre indiquent l'aisance des familles auxquelles ils appartiennent; aussi leur instruction est-elle soignée avec une attention toute particulière; on leur apprend la langue chinoise dans toute sa perfection et l'on ne craint pas de les initier aux premiers principes des arts Européens, comme la musique, le dessin, afin de développer leur esprit et de les mettre à même d'exercer un jour sur leurs concitoyens une influence également utile à la religion et à la civilisation européenne.

« C'est à Zi-ka-weï que naquit le distingué Paul Siou devenu si célèbre sous la dynastie des Ming, par la dignité de Co-lao ou de premier ministre, à laquelle il parvint, et surtout par son zèle à répandre la connaissance de l'Evangile au milieu de ses concitoyens.

« Tout ce qu'il avait d'influence, de talents, de richesses, a été employé, pendant le cours de sa longue vie, à attirer ses infortunés compatriotes à la connaissance du vrai Dieu; et l'un des plus beaux livres Chinois que nous ayons contre la vanité et les superstitions du paganisme, est sorti de la plume de ce ministre.

« Sa fille Candide, à l'exemple de son père, ne voulut d'autre gloire, d'autre ambition que celle de propager la vraie Foi.

« La première, elle réunit un certain nombre de vierges pour les engager à vivre en communauté; elle établit de ses deniers l'œuvre de la Ste Enfance, et mourut avec la consolation d'avoir énormément fait pour la propagation de la Foi dans cette province, une de celles qui offrent les plus belles espérances.

« Le tombeau du ministre Siou se voit encore au milieu de la campagne, environné de chevaux, de lions, de chiens en pierre, de grandeur naturelle, insignes de ses anciennes dignités.

« Les restes de cette famille illustre existent encore, mais son ancienne splendeur est tombée; et les Jésuites ont aujourd'hui, parmi leurs élèves, un descendant de ce grand homme et qu'ils ont reçu gratis, par reconnaissance envers leur ancien bienfaiteur.

« Tant il est vrai que de tout ce que nous avons fait ou possédé sur la terre, il ne reste dans l'avenir, que nos bonnes œuvres, le reste se bornant à un souvenir qui s'efface chaque jour davantage.

« Le quatrième établissement que j'ai pu visiter est à Tsa-ka-voueï, à deux lieues environ de Zi-ka-weï.

C'est là par excellence, l'établissement de la Ste Enfance.

On y voit réunis 150 enfants de 10 à 15 ans, sortis de tous

les rangs de la société; la plupart sans père ni mère, ils n'ont d'autre appui que celui qu'ils trouvent dans la religion et la charité.

« Là, se fait entendre le bruit propre à chaque métier enseigné à ces enfants.

« Les uns sont charpentiers, les autres menuisiers, d'autres sculpteurs, ceux-ci imprimeurs, ceux-là relieurs; ici sont les cordonniers, plus loin les tailleurs et les dessinateurs; enfin chaque enfant trouve là, selon son aptitude et son âge, les moyens de gagner honnêtement sa vie, tout en se formant aux vertus qui en feront un bon chrétien.

« Un Père se trouve à leur tête et donne le mouvement à tout ce petit peuple: le bon P. Massa, qui nous reçut avec la plus grande cordialité; il devait bientôt, comme on le verra plus loin, donner sa vie pour ses brebis.

« Après avoir vu la Mission des PP. Dominicains à A-moy, celle des PP. Jésuites à Chang-haï, je désirais également voir celle des PP. Lazaristes à Chu-san et à Ning-po, deux points principaux de la province du Tché-kiang dont ils ont la charge.

« Déjà, j'avais vu la belle procure que ces Pères ont à Chang-haï; j'avais fait connaissance avec leur procureur le P. Aymeri dont j'admirai les œuvres. Car, sans autre ressource que l'argent de leurs Missions, cet habile spéculateur a su, au moyen d'achats de terrains faits à propos, de maisons habilement construites, créer un revenu qui n'ira pas à moins de 60 mille francs par an: chose énorme, et qui mettra ces Pères à même de faire dans la suite un bien incalculable.

« Comme j'avais encore une dizaine de jours libres, je ne pouvais faire autrement que de désirer voir une Mission qui s'annonce sous des auspices si favorables. Je profitai donc d'une canonnière anglaise qui partait pour ce pays, et j'arrivai bientôt dans l'archipel de Chu-san, magnifique pays où la beauté du ciel, la végétation naturelle le disputent au travail des habitants, pour en faire la contrée la mieux cultivée, la plus jolie et la plus agréable que l'on puisse voir.

« A Chu-san même, les PP. Lazaristes ont, dans l'intérieur de la ville, deux emplacements qui leur ont été cédés par les mandarins, à la demande de M. de Montigny ancien consul de France à Chang-haï.

« L'un doit servir à l'église que les Pères se proposent d'y bâtir bientôt; sur l'autre s'élève un petit établissement pour les enfants abandonnés.

« A une demi-lieue de la ville, au pied d'une colline couverte de pins et de bambous toujours verts, sur les bords d'un

petit ruisseau, s'élève un autre établissement composé du grand séminaire et d'une ferme modèle où déjà les Pères ont réuni un certain nombre d'enfants plus grands et plus forts, pour les former aux travaux des champs.

« Depuis longtemps, on avait parlé dans les Missions, de l'érection de ces sortes de fermes, sans qu'on sût bien à quoi s'en tenir; aujourd'hui le problème est résolu d'une manière satisfaisante.

« Ces pauvres enfants, par leur travail assidu, peuvent suffisament tirer de la terre leur nourriture quotidienne.

« Levés quelquefois à 3 heures du matin, ce sont eux, qui, sous la direction de deux ou trois hommes sûrs, s'occupent des travaux des champs, dès le temps des semailles jusqu'à la moisson. Le soir, il regagnent avec empressement leur couchette, leur sommeil en est plus profond, leur vie plus sainte et leur santé meilleure.

« Le dimanche est plus spécialement employé à l'étude de la religion et des caractères; car l'on tient aussi à ce que ces enfants puissent comprendre un livre et écrire en leur propre langue.

« Enfin, pour les attacher à leur position par une petite part du gain qu'ils obtiennent, on les laisse seigneurs et maîtres des poules qu'ils élèvent et vendent à volonté, mettant de côté l'argent qu'ils en retirent.

« Ainsi, sous le rapport temporel et spirituel, reçoivent-ils là tous les secours dont ils ont besoin.

« Reste à résoudre l'autre problème: savoir comment, après avoir passé 5 ou 6 ans en ce lieu, ces enfants ayant atteint la 20e année, seront-ils placés?

« Mais à cela, on peut répondre qu'avec de l'aptitude au travail et de la force, il sera facile d'en mettre un certain nombre chez les chrétiens; quelques autres, avec leurs petites économies, pourront louer quelques terres et les cultiver; enfin, la Providence de Dieu sera là pour empêcher, selon la parole du Sauveur, que ceux qui ont d'abord cherché le royaume de Dieu sur la terre, soient ensuite privés du nécessaire!

« La ville de Ning-Po, où réside ordinairement Mgr Delaplace, et qui ne compte pas moins de 300 mille habitants, renferme aussi plusieurs établissements fort utiles et capables de faire honneur à la religion.....

« Dans l'intérieur même des murs, se trouve un magnifique emplacement qui appartenait aux anciens missionnaires, et que M. de Montigny, toujours si zélé pour le bien des Missions et l'honneur de la France, leur a fait restituer, en obligeant même les mandarins à racheter de leurs deniers ce qui avait été aliéné.

« Déjà Mgr Danicourt avait élevé sur cet emplacement une église très belle et très grande; mais, bâtie sur un terrain mouvant et rongé par les eaux, elle n'avait par tardé à s'affaisser et à tomber entièrement.(1)

« Aujourd'hui, Mgr Delaplace, avec les matériaux qui ont servi à sa première construction, songe à la relever, mais dans un endroit plus solide et plus convenable.

« Tout à côté de cet emplacement, est la maison des dignes filles de St Vincent de Paul, destinée à recevoir les petits abandonnés, tandis qu'à l'autre extrémité de la ville, en dehors des remparts, s'élève la maison plus spécialement destinée aux petites filles de tout âge.

« Voilà donc les trois Missions que j'ai pu visiter avec quelques détails; et partout j'ai rencontré le même entrain et le même dévouement de la part de ces prêtres réguliers...

« La seule chose qui m'affige, est de voir combien notre pauvre Mission de Canton est encore éloignée de toutes celles que j'ai visitées; mais encore malgré l'état de faiblesse où elle se trouve, avons-nous bien des motifs de bénir le Ciel.

« Déjà la grande affaire de la séparation de Macao est terminée, et nous travaillerons sur un terrain qui ne relève que de nous.

« Notre église, promise par l'Empereur ne tardera pas à s'élever; chaque année, Dieu nous accorde un bon nombre de conversions.

« Partout où j'ai été, au Nord de la Chine, *j'ai bien examiné ce qui peut nous convenir*, et nous tâcherons d'en faire notre profit, soit au matériel, soit au spirituel; et enfin, si nous ne pouvons rivaliser avec nos aînés, nous essayerons du moins de marcher à leur suite et de faire disparaître chaque jour un peu de la distance qui nous en sépare !

« Telles sont nos espérances et nos joies; mais, vous le savez, les œuvres de Dieu souffrent contradiction; et si, jusqu'ici je ne vous ai entretenu que des sujets de consolation, il est juste aussi que je vous fasse part des tristes nouvelles que j'ai apprises et des tableaux de destruction qui parfois sont venus attrister mes regards et porter la douleur jusqu'au fond de mon âme.

II.

« Je revenais à peine du Nord, que je recevais à Chang-hai une lettre de Hong-Kong m'annonçant qu'un de mes mission-

(1) Cette constatation ne fut pas d'un médiocre poids dans la résolution de l'évêque de creuser une base solide à son église de Canton.

naires, M. Bernon, était tombé entre les mains des pirates, et que ceux-ci ne demandaient pas moins de 2000 piastres (12.000 frcs) pour sa rançon.

« Le fait est que ce bon et digne missionnaire, se rendant avec deux de ses chrétiens, dans une partie de son district, avait été pris par des pirates et conduit dans un village voisin où ils le conservaient sous bonne garde, voulant en tirer le plus d'argent possible.

« Ils avaient d'abord mis sa rançon à 2000 piastres, puis à 1000 et enfin à 600, dernier terme auquel ils avaient consenti à descendre; et pendant ce temps, on ne cessait de le soumettre, lui et ses chrétiens, à toutes sortes d'épreuves, le privant de nourriture et le tourmentant de mille manières, afin de le déterminer plus promptement à se libérer.

« Les chrétiens, ayant appris ce triste accident, se cotisèrent et firent leurs efforts pour réunir la somme voulue; mais, réduits pour la plupart, à un état voisin de la nécessité, ils ne purent recueillir que la modique somme de 162 piastres.

« Alors M. Bernon ne sachant plus comment s'en tirer, s'adressa au consul anglais de Swatow, le priant de lui avancer les 600 piastres réclamées par les bandits.

« Le consul, au lieu d'envoyer l'argent, s'empressa de prévenir le Commandant des forces navales de Hong-kong, et celui-ci expédia aussitôt une canonnière avec un certain nombre d'hommes, pour venir au secours de M. Bernon.

« Ce détachement, arrivé à temps, vint cerner le village où était retenu le missionnaire; ils le délivrèrent, s'emparèrent des neuf principaux chefs de pirates; et non seulement ils retirèrent l'argent qui avait été donné par les chrétiens de M. Bernon, mais encore rançonnèrent les autres de manière à les dégoûter du métier de pirates.

« Ne sachant comment se terminerait cette affaire avec des gens qui ont abjuré tout sentiment d'humanité, je fus, pendant quelques jours, dans une inquiétude bien vive; mais enfin, l'heureuse nouvelle de la délivrance de notre cher confrère ne tarda pas à m'arriver ici.

« Je l'appris chez M. de Bourboulon, de la bouche même de M. Bruce, ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Chine, lequel voulut bien m'en donner tous les détails.

« Je fus heureux de profiter de cette occasion pour remercier M. le ministre de tous les services que son gouvernement ne cessait de rendre à nos Missions; et M. de Bourboulon s'unissant à ma pensée, a bien voulu, de son côté, écrire à M. le Commandant Supérieur de la marine britannique à Hong-kong, pour lui offrir l'expression de sa gratitude.

« Ce n'est pas du reste, la première fois que nous avons eu à nous féliciter du dévouement que nous ont témoigné Messieurs les Anglais; partout où j'ai vu de nos missionnaires, j'en ai entendu faire l'éloge; et, pour ce qui me regarde en particulier, je puis dire que depuis mon retour à Canton, je n'ai reçu que des témoignages d'intérêt de la part du général Van Stranbenzy, commandant de la place, jusque-là qu'à son départ pour l'Europe, il voulut bien m'offrir un des plus beaux monuments trouvés à la prise de cette ville, le brûle-parfum où le vice-roi Yé offrait ses sacrifices aux dieux: pièce toute en fonte, d'une douzaine de pieds de haut, qui a demandé 40 hommes pour être transportée dans notre demeure, et qui un jour, je l'espère bien, ira se ranger parmi les trophées de notre patrie.

« Nous étions à peine remis de l'inquiétude causée par l'aventure de M. Bernon, qu'un autre événement bien plus triste et plus grave encore, vint jeter la consternation parmi nous à Chang-haï.

III

« Déjà, depuis quelque temps, on parlait de l'approche des rebelles Taï-ping et des cruautés qu'ils exerçaient dans les environs de cette ville, pillant, et livrant aux flammes tout ce qui s'opposait à leur passage.

« Or, le vendredi, 17 août dernier à 5 heures du soir, étant dans ma chambre à combiner avec le digne P. Clavelin, mon compatriote, une promenade à faire le lendemain chez ses chrétiens, voici que le dévoué secrétaire d'ambassade M. de Kleczkowsky, vient nous avertir de la prochaine arrivée des rebelles.

« Et, s'adressant au P. Clavelin: « Pour vous, mon Père, lui dit-il, hâtez-vous de mettre en lieu sûr, en les enlevant de Tong-ka-dou, Zi-ka-wei, Tsa-ka-weï, ce que vous avez de plus précieux, et en particulier les sculptures du Frère Ferrère, dont plusieurs sont de vrais chefs-d'œuvre. Pauvres églises de Tong-ka-dou et de Zi-ka-weï! ajoutait-il, elles seront sans doute brûlées; mais enfin, on aura toujours de l'argent pour les relever; quant aux autres choses qu'on peut préserver, hâtez-vous de les recueillir, ce soir, cette nuit; car demain peut-être, il ne sera plus temps!...

« A l'annonce de cette triste nouvelle, le P. Clavelin se rendit précipitamment auprès de ses confrères, pour leur communiquer les informations reçues.

« Elles n'étaient malheureusement que trop vraies, et déjà, elles commençaient à s'exécuter au moment même où nous en parlions.

« Le lendemain samedi, à deux heures du matin, le P. Lemaître recevait un exprès de Tsa-ka-weï, lequel lui annonçait que la veille, à 4 heures du soir, les rebelles avaient fait irruption sur la maison; que le P. Louis Massa était tombé, frappé de deux coups de lance; que plusieurs enfants avaient été mis à mort, et que d'autres s'étaient noyés en voulant passer le canal pour échapper à la fureur des rebelles.

Effectivement, à la première nouvelle de l'arrivée de cette troupe maudite, le Père avait réuni les enfants dans la chapelle, pour les engager à se mettre d'une manière spéciale sous la protection du Ciel.

« Les premiers rebelles paraissant, le Père fait ouvrir les portes, et un enfant va se jeter aux pieds du chef de la bande, en lui demandant de les épargner, " car, dit-il, nous ne sommes pas des malfaiteurs, mais des enfants qui ne faisons de tort à personne ". En même temps, il joint les mains et incline profondément la tête, comme pour toucher par cette marque de vénération, la dureté de son bourreau; mais, tandis que cette petite tête innocente s'incline, le barbare élève son coutelas et l'abat d'un coup.

« Alors le P. Massa qui, jusque-là, était resté au milieu des enfants, jugea que le moment était arrivé pour lui de donner sa vie pour ses brebis. Il s'avance au-devant du rebelle, qui, le fixant d'un regard terrible, lui demande ce qu'il a d'argent, de poudre et de munitions.

« A quoi le Père répondant modestement qu'il n'a pas grand' chose, mais que tout ce qui est dans la maison est à sa disposition: " Voilà, dit celui-ci, le chef de ces diables qui infestent le pays! " Et en même temps, il lui enfonce par deux fois sa lance dans le cœur, et le Père va tomber à quelque distance de là.

« Le pasteur une fois frappé, on tombe sur les enfants, dont une quarantaine, dit-on, sont passés au fil de l'épée ou se noient; une vingtaine d'autres ont également disparu.

« Les chrétiens n'ont pas été plus épargnés que les enfants; près de 200 ont trouvé la mort sous le sabre des rebelles, et le pauvre P. Massa a été vu encore, plusieurs heures après le coup qui l'a frappé, gisant dans un champ de riz, les mains jointes sur la poitrine, les yeux fixés vers le Ciel et respirant encore.

« Le lendemain on avait la certitude qu'il avait consommé son sacrifice.

« Le P. Louis Massa était un de ces hommes privilégiés qui ont tout pour se faire respecter et aimer. Appartenant à l'antique famille des barons de Massa dont le château se voit encore aux environs de Naples, renonçant à tous les avantages que lui donnait sa naissance, pour se faire humble religieux de la Compagnie de Jésus, il ajoutait à ces titres déjà si précieux toutes les qualités personnelles qu'on peut désirer, une figure noble et agréable, une belle constitution et surtout un air d'amabilité qui le rendait cher à tous ceux qui avaient l'avantage de le connaître.

« Il était le plus jeune de cinq frères qui sont tous entrés dans la Compagnie de Jésus; tandis que leur pieuse mère est allée finir ses jours dans une communauté de Naples.

« Déjà, un de ses frères, un mois auparavant, avait reçu de graves blessures de la part des rebelles qui l'avaient surpris dans son district; d'autres sont également morts sur la brèche; et ainsi, cette noble famille semble-t-elle destinée à donner au Ciel autant de héros qu'elle compte de membres dans son sein, sur la terre!

« Lorsque nous apprîmes la mort du vénéré P. Massa, Mgr Anouilh, coadjuteur de Pékin, qui était alors à Chang-haï, quelques autres missionnaires et moi, nous nous empressâmes d'aller à Tong-ka-dou offrir à Mgr Borgnier nos compliments de condoléances, mais déjà Sa Grandeur avait quitté cet établissement, pour se rendre dans la concession française; les Pères de Zi-Ka-Weï avaient également abandonné leur résidence et il ne restait plus à Tong-Ka-dou que quelques Pères qui, placés au haut de la tour, suivaient dans la campagne les mouvements des rebelles.

« Nous allâmes à la chapelle, recommander aux Saints anges ce sanctuaire où tant de ferventes oraisons s'élevaient chaque jour vers le Ciel, et nous nous dirigeâmes tristement vers le fleuve pour regagner notre demeure.

« A peine étions-nous arrivés sur le rivage, qu'un cri sombre, comme une vague qui gagne de proche en proche, se fait entendre: les rebelles arrivent!

« On peut se figurer quelle fut, à ce cri, l'alarme générale.

« Les bords du fleuve étaient couverts d'une foule de personnes qui, avec leur petit bagage, cherchaient à se mettre à l'abri du danger; mais, malheureusement, le nombre des barques était insuffisant pour celui des individus qui en réclamaient; chacun courait sans trop savoir où il allait; les uns se jetaient à l'eau, les autres, se précipitant en trop grand nombre sur les barques, les faisaient chavirer; enfin l'effroi et la consternation régnaient partout.

« Cependant, les rebelles, au lieu de se porter en masse sur Chang-haï, comme on l'annonçait, établirent leur quartier général à Zi-Ka-Weï, et se contentèrent d'envoyer une avant-garde qui, à la faveur de l'obscurité et de la panique générale, s'introduisit dans le faubourg de l'Est.

« Leur nombre s'accrut énormément pendant la nuit, et ils se livrèrent à toutes sortes d'excès, buvant et se préparant dans la débauche à l'attaque qu'ils projetaient pour le lendemain.

« D'une autre part, les mandarins et les Européens n'avaient pas été sans prendre quelques précautions; on permit à tous les Chinois qui le voulaient, de sortir de la ville, en emportant leurs pauvres bagages; on en ferma les portes et on en confia la garde aux troupes Anglo-françaises. La concession Européenne se trouvant en dehors des murs et n'ayant aucune défense, on se hâta d'y élever des barricades à l'entrée de toutes les rues; on les appuya de quelques pièces de canon; enfin on embossa deux navires à l'entrée du port et l'on fit, dans chaque maison une garde sévère et bien armée.

« Le dimanche 20, je sortis vers les 10 heures du matin, pour juger de l'aspect que présentaient le port et les environs, lorsque à l'entrée du faubourg de l'Est, j'entendis la décharge de deux pièces d'artillerie.

« C'étaient les rebelles qui arrivaient.

« Voyant que tout était tranquille, ils avaient voulu profiter de ce moment de calme, pour surprendre les Européens et faire irruption au milieu de leur concession.

« On ne s'attendait guère, en effet, à les voir arriver en ce moment; mais le bruit de la multitude ayant donné l'éveil général, nos canonniers se trouvèrent bientôt à leurs pièces et firent sur eux une décharge qui leur abattit une douzaine d'hommes dont ils s'empressèrent de retirer les corps; puis nos troupes les poursuivirent faisant feu sur tous ceux qu'ils rencontraient, en sorte que dans l'espace de deux heures, le faubourg se trouvait purgé de tous les rebelles qui s'y étaient établis.

« Mais ce n'était point assez; il fallait leur enlever ce repaire où déjà ils s'étaient réunis, où ils avaient fait des amas de poudre et d'armes, et d'où il leur était facile d'inquiéter les Européens.

« Le mandarin de la ville, de concert avec nos autorités y fit mettre le feu, qui commença ses ravages sur une belle pagode, et qui ne discontinua pas pendant trois jours, renversant et réduisant en cendre ce faubourg qui avait failli devenir si funeste aux Européens!

« Le reste de la journée du dimanche fut employé à faire

des barricades. Les Anglais formèrent parmi eux une garde civique qui pouvait s'élever à 200 hommes au plus, ce qui n'empêcha pas de porter sur des navires tout l'argent, les papiers et les objets plus précieux; car, malgré les précautions, on était loin d'être rassuré.

« Les rebelles, d'après les renseignements qui étaient communiqués, recevaient à chaque instant du renfort; leur nombre s'élevait, disait-on, à 10 mille, puis à 15 mille et enfin, on le portait à 20 mille, sans savoir bien au juste.

« Ce qu'il y avait de plus certain, c'est qu'on les voyait campés à peu de distance de la ville, leurs étendards déployés et leurs armes étincelantes au soleil.

« Et ce qu'il y avait de plus à craindre encore, c'est qu'un bon nombre de Cantonais, domiciliés dans la concession anglaise, n'attendaient que le moment favorable pour se joindre à eux et faire main basse sur les Européens.

« Et nous, qu'avions-nous pour résister à tant de monde réuni?

« Les Anglais comptaient au plus un millier de troupes régulières; je ne sais si, du côté des Français, nos gens pouvaient s'élever à 200; et parmi eux, plusieurs sortaient à peine de maladie!

« Cependant, malgré cette inégalité du nombre et des moyens, on était résolu à faire une vigoureuse résistance; mais on avait besoin de calme et de repos; et nous allâmes chercher l'un et l'autre aux pieds du Sauveur des hommes, en nous rendant au *Salut*, qui, ce jour-là comme aux dimanches ordinaires, se donnait à 6 heures du soir.

« Tous les Pères fugitifs de Tong-ka-dou et de Zi-ka-weï s'y rendirent également avec bon nombre de chrétiens; nous chantâmes les prières accoutumées; et il y eut vraiment quelque chose de touchant, lorsque dans l'hymne adressée au St Sacrement, toutes les voix réunies firent entendre cette strophe si bien appropriée à la circonstance:

O salutaris hostia,
Quœ cœli pandis hostium,
Bella premunt hostilia
Da robur, fer auxilium!

« On chanta aussi en l'honneur de la Ste Vierge, un cantique, qui, tout habituel qu'il soit, trouvait son application bien juste en ce moment:

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours;
Servez-moi de défense
En tous lieux et toujours!

« Puis, avec ces gages de la bénédiction d'En-haut, pleins de confiance en Celui qui tient en sa main tous les événements du monde, nous retournâmes au milieu des dangers et des alertes qui nous attendaient encore.

« La nuit fut en effet assez agitée. Sur 10 missionnaires qui se trouvaient chez les P. P. Lazaristes, nous étions 3 à veiller. On était éclairé par l'embrasement du faubourg qui, projetant sa lumière sur toute la ville et les environs, nous mettait à l'abri de toute surprise; mais, du reste, le craquement des édifices qui s'écroulaient, les cris lointains, les coups de fusil et de mousqueterie qui l'on tirait de temps en temps, tout cet ensemble avait quelque chose de sinistre et d'effrayant.

« A minuit environ, nous entendons briser les vitres d'une pauvre masure chinoise dont nous n'étions séparés que par un espace vide de 200 pieds environ.

« Bientôt après, des cris sanglants se font entendre: on demande grâce, on crie miséricorde; ces cris d'abord perçants, s'affaiblissent insensiblement, puis se changent en longs gémissements et sont enfin remplacés par le silence de la mort.

« Que se passait-il en cet endroit?

« Nous aurions voulu porter secours à ceux qui étaient ainsi dans l'angoisse, mais comment sortir, lorsque nous-mêmes nous étions abandonnés à notre propre défense?

« Le lendemain, nous apprenions avec douleur que 9 personnes inoffensives étaient là baignées dans leur sang, ayant été poignardées par quelques rebelles qui, évidemment, n'avaient d'autre but en cela, que d'assouvir leur rage et leur vengeance.

« Une heure après cette scène tragique, nous entendons frapper à notre porte; nous y courrons avec empressement, et nous reconnaissons, non sans émotion, la voix de M. de Kleczkowsky, qui venait nous visiter au milieu de nos inquiétudes.

« On se réjouit toujours de la présence d'un ami au milieu du danger; mais que venait nous annoncer cette visite nocturne?

— A 4 heures ou à 10 heures du matin, s'écria le secrétaire d'ambassade, une attaque générale doit avoir lieu! Combien êtes-vous ici?

«— Une dizaine d'Européens et une dizaine de Chinois.

«— Avez-vous des fusils, des mousquets?

«— Non, nous n'avons que 4 fusils pour nous tous!

«— Eh bien, des le point du jour, allez voir le Commandant de la place, et demandez-lui des fusils. S'il n'en a pas, allez chez le colonel, et ne revenez que lorsque vous aurez des armes!

«— Combien compte-t-on de rebelles, demandé-je à M. de Kleczkowsky?

«— A peu près 10 mille, me dit-il, mais n'importe, n'ayons pas peur et nous en viendrons à bout! "

« Malgré ces paroles, nous étions loin d'être rassurés.

« Placés au poste le plus avancé des concessions Européennes, nous n'avions ni une seule barricade pour nous protéger, ni gardes, ni armes; nous n'avions pas même vue sur la rue pour nous défendre de ce côté; comment, avec si peu de ressources, faire face à un danger aussi pressant ?

« Mais, à défaut de moyens humains, nous nous adressâmes encore à Notre-Seigneur, Lui confiant le soin de nos destinées, sachant bien qu'il ne tomberait pas un cheveu de notre tête sans sa permission.

« *Lundi 20.* Les 4 heures annoncées comme le moment de l'attaque arrivèrent enfin. Avec l'apparition du jour et la fin de l'incendie, la position prit quelque chose de moins triste; cependant, dans l'appréhenson d'une alerte soudaine, personne parmi nous ne célébra la Ste Messe.

« La matinée fut assez tranquille jusqu'à 10 heures, moment où, du haut de l'observatoire placé sur une des portes de la ville, on vit les colonnes et les drapeaux des rebelles se mettre en mouvement.

« C'était le moment de l'attaque, mais ils avaient changé de plan.

« Repoussés du côté du faubourg de l'Est, ils semblaient vouloir cette fois s'avancer du côté de l'Ouest.

« On fit aussitôt descendre de la frégate la *Forte* un détachement de 60 hommes qu'on dirigea à leur rencontre, mais surtout dans la direction où se trouvait un petit fort occupé par les troupes anglaises et un officier dont la valeur était incapable de céder.

« A peine les rebelles furent-ils à la portée du canon, qu'on fit sur eux une décharge qui leur abattit, dit-on, une quarantaine d'hommes; il n'en fallut pas d'avantage pour les obliger à se replier sur eux-mêmes et à regagner leur camp.

« Pendant la journée, un petit renfort qui nous arriva de Chu-San, fort de 250 hommes pour les Anglais et de 50 pour nous, vint encore augmenter nos forces. Ce secours assez léger, mais survenu à propos, permit d'établir un corps de garde à côté de nous, et nous donna la liberté de respirer un peu.

« Les préparatifs de défense continuèrent à se faire comme la veille; les Anglais prirent différentes précautions dans l'intérieur de leurs maisons; mais, du reste, la nuit se passa comme les précédentes; l'incendie allumé répandait ses tristes lueurs sur la ville et les environs; de temps en temps des cris perçants et des coups de fusil résonnaient dans le lointain; et

enfin, pendant toute la nuit, on ne cessa de faire une garde vigilante, afin d'éviter toute surprise.

« *Mardi 21.* La journée s'annonça un peu plus calme que la précédente; dans l'après-midi, la tranquillité régnant partout, nous essayâmes M. l'aumônier de la « *Forte* » et moi, de faire une excursion sur les différents points de la ville.

Nous montâmes d'abord à l'Observatoire, d'où nous vîmes les troupes des rebelles toujours campées à une certaine distance; de là nous allâmes visiter les ruines encore fumantes de la pagode; ses dieux étaient devenus la proie des flammes, mais il y restait encore une fort belle porte en pierre, et un brûle-parfum en bronze que j'aurais bien désiré voir transporter en France, comme un souvenir de ces terribles journées; puis, tournant du côté du port, nous avons pu faire le tour de la ville, nous avançant jusqu'aux derniers retranchements, autant du moins que la prudence nous le permettait.

« Mais j'étais arrivé au bout de mes forces.

« Après trois nuits passées sans sommeil, j'étais tellement harassé et en même temps surexcité, que, ne pouvant plus ni me tenir debout, ni dormir, je demandai à nos confrères, au risque de passer pour peureux, la permission d'aller passer la nuit à bord de la *Forte*, espérant trouver là un peu de repos.

« J'eus effectivement un sommeil non interrompu depuis les 9 heures du soir jusqu'à 7 heures du matin; et je me sentis assez réconforté, pour retourner partager les alarmes et les craintes de nos confrères; mais auparavant, je devais encore être témoin d'un drame propre à ces tristes journées.

« Lorsque je quittais le navire, un chef de rebelles qui avait été pris la veille et qui était gardé sur la «*Forte*» pour être exécuté ensuite, jugeant qu'il était mieux pour lui d'en finir avec la vie, se précipita du pont dans le fleuve. On détacha aussitôt une embarcation pour aller à son secours; mais le Commandant voyant qu'il faisait effort pour couler à fond, ordonna qu'on le laissât faire, aimant autant le voir s'exécuter lui-même que d'avoir ce triste devoir à remplir.

« *Mercredi 22.* Une nouvelle, arrivée le matin, semble devoir compliquer notre situation. On apprend qu'un grand nombre de barques apparaissent à l'embouchure du fleuve, et l'on sait d'ailleurs d'une manière certaine que ces barques ne peuvent appartenir qu'au parti des rebelles.

« Ce qui confirme encore cette opinion et augmente le danger pour nous, c'est que les troupes cantonnées aux environs de Chang-haï quittent leur premier campement pour tourner du côté du Nord, et cela leur donne la facilité d'o-

pérer leur jonction avec les autres et de tomber ensuite sur le quartier le moins défendu de la ville.

« De leur côté, les autorités Européennes regardant la position comme extrêment tendue, délibèrent pour envoyer un exprès aux rebelles et avoir une explication avec eux.

« Quelle a été l'issue de cette entrevue, de quelle manière les envoyés ont-ils été reçus; on ne sait, bien que différentes versions aient été données à cet égard; mais du moins, soit frayeur des Européens, soit dépit et conviction de ne pouvoir réussir, soit enfin quelques conditions qui leur auraient été faites, dès ce moment, la contenance des rebelles est devenue moins menaçante, et la ville a commencé à reprendre sa physionomie ordinaire.

« Dieu soit béni d'un changement aussi heureux! Dans peu de jours, de nouvelles forces vont arriver du Nord ou de Hong-Kong, et avec 1000 hommes de plus, on verra disparaître pour toujours le danger qui avait menacé cette ville et ses habitants.

« Tels sont ces rebelles avides de sang et de pillage que plusieurs Européens n'avaient pas craint de représenter comme devant inaugurer une nouvelle ère religieuse en Chine.

« Que quelques-uns de ces perturbateurs du repos public soient sortis de l'école du ministre protestant Guslaf; que d'autres protestants aient eu des rapports avec eux, c'est possible; mais toujours le catholicisme repoussera ces moyens de propagation aussi contraires aux enseignements de l'Evangile qu'aux principes d'une vraie et sage politique.

« Au moins cette crise, toute fâcheuse qu'elle ait été, aura-t-elle servi à faire briller la vertu des bons et saints missionnaires de Chang-hai, qui au plus fort du danger, se sont toujours montrés égaux à eux-mêmes, pleins de sollicitude pour leurs élèves et les nombreux chrétiens qui venaient chercher un asile auprès d'eux.

« Elle a servi à montrer aussi la patience de ces pauvres néophytes qui, dépouillés de tout ce qu'ils avaient, ne laissaient pas échapper de leur bouche une parole qui sentît le murmure ou l'impatience.

« Deux fois, passant le soir le long du port, j'ai été on ne peut plus touché d'entendre bon nombre de ces pauvres gens réciter leurs prières avec le calme qu'ils auraient pu avoir au milieu de la plus complète sécurité.

« Ah! c'est que les chrétiens fidèles savent que nous n'avons pas ici de cité permanente, mais que nous aspirons à la possession de cette Jérusalem céleste, où il n'y aura plus ni larmes ni soupirs, et où Dieu dédommagera amplement ses élus de ce qu'ils ont souffert pour lui sur la terre!

V

« La dernière malle venue du Nord nous a apporté la nouvelle de la prise des forts de Ta-kou, et probablement qu'aujourd'hui l'on débat les articles du traité à Tien-tsin.

« Puisse cette nouvelle paix nous apporter avec la liberté religieuse, la reddition de nos anciennes églises et de nos édifices, comme déjà M. de Lagrenée l'avait obtenu; nous le désirons vivement, moins encore comme un avantage matériel que comme un souvenir qui lie notre présent religieux avec notre passé, et qui montre la religion et la France exerçant leur action chrétienne et civilisatrice en Chine, longtemps avant que les autres peuples n'y apportassent le luxe de leur commerce, ou leur influence politique (1).

« Mais cette question, comme toutes les autres, est entre les mains de Dieu, et ce que nous pouvons faire de mieux est de nous en remettre aux soins de sa sainte et divine Providence».

Cette Providence de Dieu, dont le mot voltige à chaque instant sur les lèvres du prélat, n'est pas ce terme banal qu'on emploie si souvent dans le va-et-vient des jours changeants; c'est pour lui une expression d'entité substantielle et visible qui lui fait attribuer ses succès à la seule intervention d'En haut.

Le fait est que cette Providence l'a servi jusqu'ici merveilleusement, le tirant, chaque fois, qu'il était en action, des pires embûches où il semblait devoir succomber.

Et c'est même cette foi au surnaturel qui l'entraînera jusqu'au bout de ses projets les plus discutés:

« Avant toute chose, *disait-il souvent,* il faut demander à Dieu qu'Il nous fasse connaître ce qu'Il veut de nous, et cela une fois connu, il faut y consacrer toutes nos forces ».

Pour connaître cette volonté de Dieu, il méditait souvent des heures entières au pied de son crucifix, raconte un témoin (2).

Jamais vertu ne fut mise plus à l'épreuve que celle de cet homme aux intentions pures, qui, pour parfaire l'œuvre divine qui lui est confiée, se prépare dans le silence et la prière, fait le tour du monde, mendie, s'expose à la mort pour observer l'œuvre de ses pairs, discute avec les potentats, s'entête avec les diplomates et ne parvient à son but qu'au prix des veilles, du labeur acharné, de la persécution et finalement de l'exil.

(1) L'admiration non déguisée que nous avons vouée au saint évêque de Cybistra, ne peut nous faire manquer à notre impartialité d'historien, en affirmant l'opinion contraire, que c'est bien le Portugal et non la France, qui, au 16e siècle, exerça, le premier, en Chine, une action chrétienne et civilisatrice.

(2) M. Léonce Guillemin, mort en 1918.

Quoiqu'il en soit, il revenait de son voyage du Nord, l'œil illuminé de visions multiples, l'esprit rasséréné, le cœur résolu à poursuivre son œuvre dans la méthode et l'harmonie.

Chapitre VIII.

I. - Coup d'œil sur l'évangélisation du Kouang-tong.
II. - La Mission du Kouang-Si: difficultés de l'apostolat: mort de M. Le Turdu.
III. - Premières constructions.
IV. - Catéchistes: visite au Vice-Roi.
V. - Joséphine Flagey: départ des troupes alliées.
VI. - Typhon.
VII - Difficultés dans ses constructions: le " Tir ".
VIII - Bilan.

1860 — 1863

I.

A peine installé dans sa modeste habitation des ruines du palais de Yé, Mgr Guillemin, dont l'attention va se porter désormais sur les constructions matérielles, n'oublie pas pour autant son rôle principal qui est la conversion des Gentils.

L'année 1860 a été fructueuse; il s'en félicite d'autant plus, que, malgré son absence prolongée de Canton, « l'évangélisation, dit-il, ne s'est pas ralentie ».

Grâce au zèle de ses catéchistes, le chiffre des baptêmes d'adultes s'élève à 364, celui des petits moribonds à 4340. Dans ce nombre ne figurent pas les baptêmes faits par ses confrères de l'intérieur.

Et puisque nous voici dans la statistique, jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'état religieux des deux provinces, de 1852 à 1860. Cet exposé servira à mieux juger des difficultés qu'avaient à surmonter l'évêque et ses missionnaires, à cette époque tumultueuse d'enfantement de leur Mission.

Nous avons déjà dit précédemment le rôle joué à Canton même, par son premier apôtre, M. Guillemin, dès 1849, en compagnie de son confrère M. Lalanne.

En cette même année, leur sont adjoints quatre jeunes missionnaires: M. M. Bernon, Mailfait, Amat et Marizien.

En 1850, M. Le Turdu.

En 1851, M. M. Bisch, Jacquemin et Chagot.

En 1852, M. M. Chapdelaine, Deluc et Lavigne.

En 1854, M. M. Fontaine et Bernadou.

En 1858, M. Delsahut.

En 1859, M. M. Philippe, Tardy et Goutagny.

En 1860, M. M. Chousy, Jolly, Foucard et Alibert.

En tout 23 missionnaires sont donc venus grossir pendant onze ans la première expedition de 1849 (1).

A noter qu'au bout de ces onze ans, il n'en restait plus que 14.

M. M. Bernon, Le Turdu, Marizien, Jacquemin evangélisaient les districts de l'Est, qui comptaient près de 1300 néophytes em 1850.

M. M. Mailfait, Amat, Bisch, Deluc, Alibert, Chagot dirigeaient les chrétientés de l'Ouest et de l'île de Hai-nan (1400 néophytes).

M. M. Lalanne, Philippe, Delsahut, Jolly, Goutagny, Tardy, Chousy, Foucard s'occupaient de celles du centre et du Nord, comptant près de 6000 fidèles, y compris ceux de Canton et des faubourgs; ce chiffre s'élevait à près de 1500.

L'administration de ces postes se faisait le plus souvent en *catimini* et toujours au risque de compromettre pasteur et troupeau. C'était seulement la nuit qu'on célébrait les saints mystères. N'avons-nous pas vu nous-même, lors de notre arrivée à Canton en 1898, quelques vieux missionnaires conserver encore, dans leurs visites à domicile, la prudente réserve du temps des " Catacombes ".

Vêtus à la Chinoise, avec leur tresse châtain-clair qui les déguisait mal, ils pénétraient dans les bourgades, à la chute du jour, ensevelis au fond d'un palanquin pareil à celui dont se servent les épousées.

De braves Véroniques, averties de leur arrivée par un messager d'avant-garde, leur préparaient le thé de l'hospitalité, au fond d'un réduit qui servait d'oratoire; et les néophytes venaient alors, silencieux, déposer aux pieds de leur Père, le poids de leurs fautes et communier.

Quel idéal touchant!.. Mais ce n'était pas la liberté.

Inutile d'ajouter que la dualité de juridiction achevait de briser l'élan des prédicateurs et l'harmonie des fidèles.

---

(1) Outre ces 23 prêtres, citons encore M. Libois qui en avait été le supérieur non résidant; puis M. M. Dupond, Albrand, Renou et Girard, qui, appartenant à d'autres Missions, prêtèrent à ces Messieurs de Canton, par intervalles, le précieux concours de leur zèle.

Et faut-il s'étonner que la Foi chrétienne, malgré la force dont la soutient l'Esprit de Dieu, n'ait jamais fait en Chine, jusqu'à nos jours, que de faibles progrès.

Et parmi les provinces de l'Empire, ne l'oublions pas, deux surtout avaient été délaissées: le Kouang-tong et le Kouang-Si. Non pas qu'elles aient manqué, plus que d'autres régions, des moyens suffisants d'apostolat: les prêtres y avaient, au contraire, jusqu'en 1732, établi de nombreuses et solides chrétientés; mais, depuis cette date funeste où les édits de Yong-tching leur avaient enlevé les « prophètes », elles végétaient dans la répugnance à embrasser la « religion des étrangers».

Le Kouang-Si en particulier, à cause de son isolement, offrait aux tentatives d'évangélisation, des difficultés encore plus sérieuses.

Les prêtres de Macao qui pouvaient, de loin en loin, visiter les postes chrétiens du Kouang-tong, avaient assez de peine à y entretenir le flambeau vacillant de la Foi, pour se hasarder de le porter au-delà des monts de la Gentilité.

Dès le début de son supériorat, nous l'avons vu, M. Libois avait bien tenté d'y envoyer deux ou trois missionnaires; mais les pirates les avaient fait déguerpir.

Le zèle de M. Chapdelaine fonda depuis, il est vrai, quelques petites chrétientés à Sy-lin; mais on l'y massacra en 1856; et cette mort, toute glorieuse qu'elle fût, n'avait pas encouragé le nouveau Supérieur Guillemin à lui donner un successeur: «*Il ne me paraîtrait pas prudent*, écrivait-il *à M. Lions, du Kouy-tcheou, le 10 juillet 1856, d'envoyer là un second missionnaire qui, évidemment serait exposé au même sort que lui, sans produire le bien qu'il a fait. Ne serait-il pas à craindre, comme déjà ces Messieurs du Su-tchuen et du Kouy-tcheou le redoutaient, que l'arrivée d'un nouveau prédicateur ne fût le signal d'un redoublement de persécution, et n'exposât les Missions voisines au ressentiment des mandarins?*

Sans doute. Mais il ne serait pas moins dur et inconcevable que nous abandonnions ces pauvres gens, et que nous les laissions retomber dans les ténèbres du paganisme, d'où nous avons eu tant de peine à les tirer».

Alors M. Perny du Kouy-tcheou fut chargé de s'occuper des chrétientés de M. Chapdelaine: «*Etant sur les lieux*, écrivait M. Guillemin, *il sera facile à ce missionnaire, de connaître leurs besoins spirituels et temporels, et de voir comment nous pourrons y subvenir.*

« *Il sera bon de leur donner un catéchiste, et la Mission de Canton en fera les frais. S'il faut, en outre les aider à se nourrir, à se procurer un peu de travail, je remettrai*

entre les mains de M. Perny une certaine somme, comme 100 ou 200 piastres.

Par là, si nous ne faisons pas tout ce que les besoins de ces chrétiens exigent, du moins leur montrerons-nous toute notre bonne volonté à leur égard."

M. Perny, au lieu d'aller lui-même à Sy-lin, y dépêcha pour quelques mois, un séminariste, Thaddée Yang.

Le même, devenu prêtre, y retourna en 1860, au moment de l'irruption des Taï-ping qui y massacrèrent encore quelques néophytes. L'année suivante, Thaddée Yang visita ces postes pour la dernière fois.

"*Si à cette époque*, écrivait Mgr Chousy[1], *où les traités de la France avec la Chine venaient d'être signés (1860), on se fût activement occupé d'organiser des œuvres dans le Kouang-Si, cette Mission n'aurait pas végété pendant si longtemps (1898); et elle serait sur un pied aussi florissant que les autres Missions qui, elles, ont pu profiter tout de suite du nouvel état de choses pour s'organiser.*"

Ceci est évidemment un coup droit porté à l'administration de Mgr Guillemin.

Et voici comment l'historiographe Adrien Launay apprécie le jugement sévère précité:

Nous comprenons, dit-il, *que Mgr Chousy ait exprimé cette opinion, qui est chez lui l'expression de regrets intimes; mais, quand on examine les ravages faits à ce moment (1860) dans le Kouang-Si par les rebelles, les travaux et les efforts considérables et relativement peu fructueux des prédicateurs de l'Evangile, de 1865 à 1900, la ténacité haineuse des mandarins qui sans cesse leur barrent la route et leur dénient toute justice, le petit nombre de prêtres dont disposait alors (1865) Mgr Guillemin, l'absence d'anciens chrétiens bien formés et de stations solidement établies pouvant servir de base d'opération, nous nous demandons si l'amour que Mgr Chousy avait pour son Kouang-Si ne lui a pas montré la situation plus belle qu'elle n'était en réalité, et les progrès plus faciles qu'ils ne se sont jamais offerts.*

La comparaison qu'il fait du Kouang-Si avec les Missions qui profitèrent du nouvel état de choses, ne saurait être complètement juste, puisque ces Missions étaient anciennes, organisées, possédant des ressources et un personnel préparé, tandis que au Kouang-Si tout était à créer. Nous croyons cependant avec lui que l'envoi au Kouang-Si, vers 1860, de mis-

(1) Préfet apostolique du Kouang-Si (1890-1899)

sionnaires expérimentés, n'eût pas été sans avantages pour le présent et pour l'avenir de cette Mission."

Nous ne discuterons pas ici les raisons majeures qu'avait l'évêque de Cybistra de ne pas poursuivre au Kouang-Si l'œuvre si bien engagée de M. Chapdelaine; mais la question n'est-elle pas tranchée en partie par ce seul mot de Launay « qu'il manquait de prêtres »?

S'il y avait faute, cette faute retombait donc en partie sur le Séminaire de la rue du Bac, seul fournisseur et pourvoyeur des Missions.

D'ailleurs, nous verrons bientôt quelques missionnaires de Canton, désignés par l'évêque, essayer de reprendre, quoique en vain, l'évangélisation du Kouang-Si.

Comme nous exposerons plus loin les détails de cette expédition apostolique dans la dite province, clôturons ici ces remarques générales, pour rejoindre celui dont l'activité va maintenant (1861) créer à Canton, des œuvres solides autant que profitables à la Religion.

L'évêque consacre les premiers mois de l'année à s'établir dans le terrain qui lui a été concédé.

Tout y était encore en ruines depuis le siège de la ville; il y aménage deux ou trois chambres, et c'est là qu'il loge désormais, comme un homme de peine sur son chantier.

Il y est à peine installé qu'il reçoit des nouvelles inquiétantes des districts:

« Que je suis en retard dans ma correspondance, *écrit-il à M. Voisin!* Depuis longtemps, j'espérais trouver un moment pour vous faire le résumé des principaux faits qui se sont passés dans la Mission de Canton, et je n'ai encore pu réaliser mes désirs. Aujourd'hui ici, demain là, tiraillé en mille sens, j'ai cessé en quelque sorte d'être à moi; et, après avoir travaillé tout le jour, la longueur de mes veillès ne suffit plus pour satisfaire aux devoirs de la reconnaissance et de l'amitié.

« Mais vous m'excuserez, vénéré Père Voisin, vous qui, dans vos longues années passées au Su-tchuen, avez connu et pratiqué mieux que personne la vie de missionnaire...

« Depuis quelque temps, j'avais écrit à deux de nos missionnaires pour obtenir d'eux des détails sur le nombre et la position des païens qu'ils ont baptisés dans le cours de l'année. Or, voici la réponse que l'un d'eux m'adressait: «Excusez-moi, Monseigneur, me dit-il, si vous n'avez pas encore reçu mon compte rendu. Deux fois, je l'ai envoyé à Votre Grandeur et deux fois il a été saisi par les voleurs qui ont enlevé à mes courriers tout ce qu'ils portaient. Je l'avais donc rédigé encore une fois pour vous le faire parvenir moi-même, en allant

à Taï-yung; mais voilà que moi aussi, je suis tombé entre les mains d'une bande de voleurs. Deux fois ils m'ont couché en joue; j'ai été pillé, dévalisé jusqu'aux os, et c'est à peine si, dans ma déroute, j'ai pu regagner Taï-yung pour vous écrire ces quelques lignes. Dans quelques jours, je reprendrai le chemin de Kia-yu, mais y arriverai-je?

« Dieu le sait! Pour moi, je remets ma vie entre ses mains, et tout ce que je lui demande, c'est que lors que mon dernier jour sera arrivé, il veuille bien me faire miséricorde ".

« Un autre de nos missionnaires, habitant le Nord de la province, m'écrivait il y a deux mois:

« Je ne sais ce que nous allons devenir. Déjà l'année dernière les rebelles ont pillé par deux fois le pays, et le bruit se repand que leurs hordes sauvages s'avancent à grandes journées. Vous ne sauriez vous faire une idée de la terreur qui s'est emparée des habitants de la contrée à cette triste nouvelle.

On ne voit de toutes parts que femmes, vieillards, enfants fuyant du côté des montagnes et portant sur leur dos tout ce que la faiblesse leur a permis d'enlever.

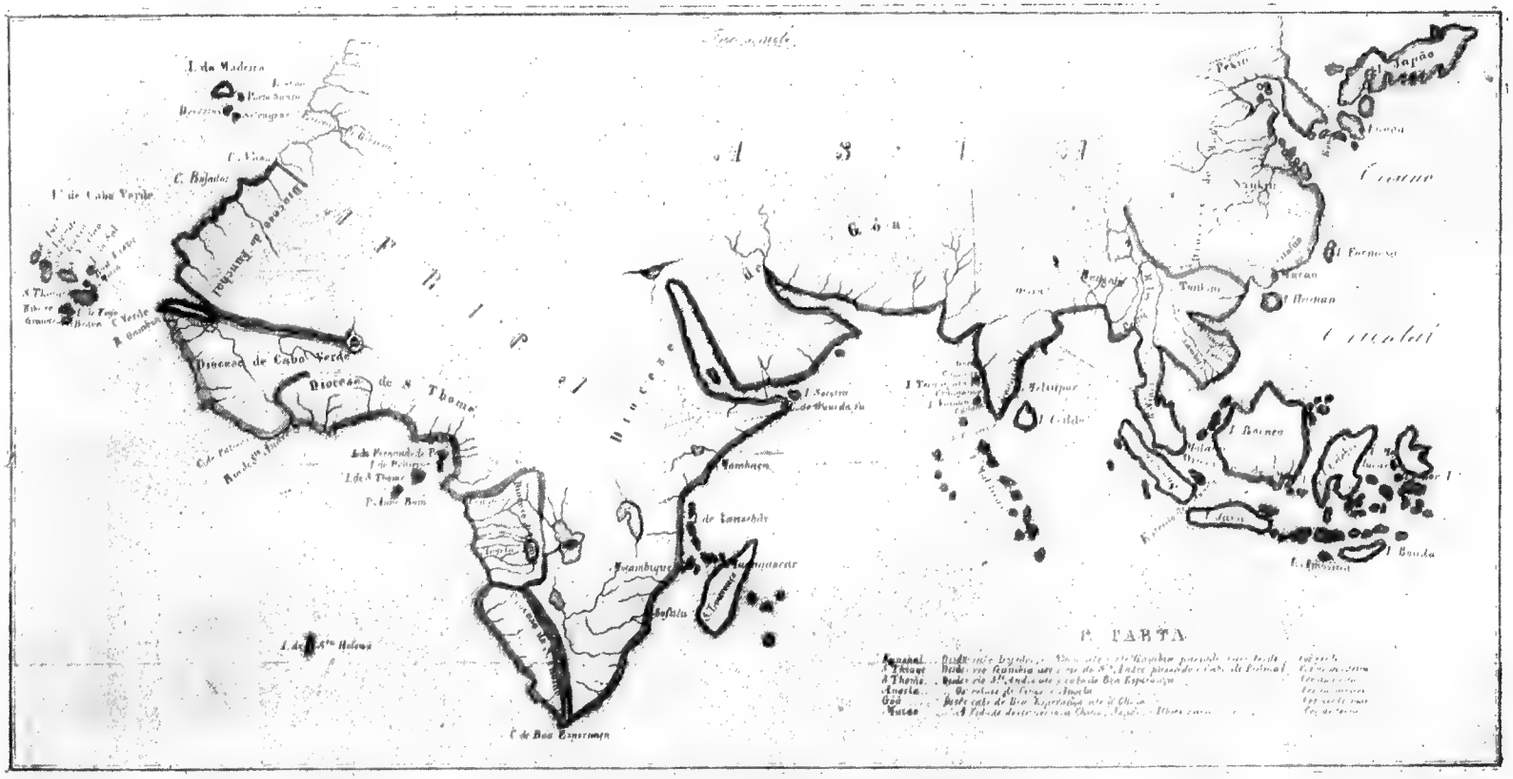
« Je vais bientôt les suivre, et je me dirigerai vers la petite chrétienté de Ho-chaou-kang, située au milieu des montagnes et renfermant des cavernes qui ne sont connues que des chrétiens seulement.

« C'est là que je déposerai mon petit bagage, et que j'irai moi-même me réfugier, s'il est nécessaire, attendant le sort qu'il plaira à la divine Providence de me réserver. Mais ce qui me touche, c'est bien moins ma position que celle de tant de pauvres gens qui, chassés de leurs maisons, campent sur les montagnes, sans abri, sans riz, et contractant par suite de ces privations, des ulcères qui les rongent et les conduisent au tombeau.

« Déjà, j'en ai vu bon nombre succomber sous le poids de leurs souffrances! et je compte bien, lors de ma prochaine lettre, vous faire le tableau plus détaillé des affreuses misères dont je suis le témoin et auxquelles j'ai ma part comme les autres».

« Ailleurs, ce sont les mandarins qui, profitant de l'éloignement où ils sont, cherchent malgré la teneur des traités, à vexer nos chrétiens; ou bien, ce sont les païens eux-mêmes qui, voyant abandonner le culte de leurs idoles, soulèvent la population contre nos fidèles, pillent et brûlent leurs maisons et les chassent honteusement du milieu d'eux.

« Aujourd'hui, nous avons plusieurs chrétientés qui se trouvent dans ce triste état, et deux de nos missionnaires ne sont



Missions du Patronat Portugais en 1575.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

à Taï-yung; mais voilà que moi aussi, je suis tombé entre les mains d'une bande de voleurs. Deux fois ils m'ont couché en joue; j'ai été pillé, dévalisé jusqu'aux os, et c'est à peine si, dans ma déroute, j'ai pu regagner Taï-yung pour vous écrire ces quelques lignes. Dans quelques jours, je reprendrai le chemin de Kia-yu, mais y arriverai-je?

« Dieu le sait! Pour moi, je remets ma vie entre ses mains, et tout ce que je lui demande, c'est que lors que mon dernier jour sera arrivé, il veuille bien me faire miséricorde ".

« Un autre de nos missionnaires, habitant le Nord de la province, m'écrivait il y a deux mois:

« Je ne sais ce que nous allons devenir. Déjà l'année dernière les rebelles ont pillé par deux fois le pays, et le bruit se repand que leurs hordes sauvages s'avancent à grandes journées. Vous ne sauriez vous faire une idée de la terreur qui s'est emparée des habitants de la contrée à cette triste nouvelle.

On ne voit de toutes parts que femmes, vieillards, enfants fuyant du côté des montagnes et portant sur leur dos tout ce que la faiblesse leur a permis d'enlever.

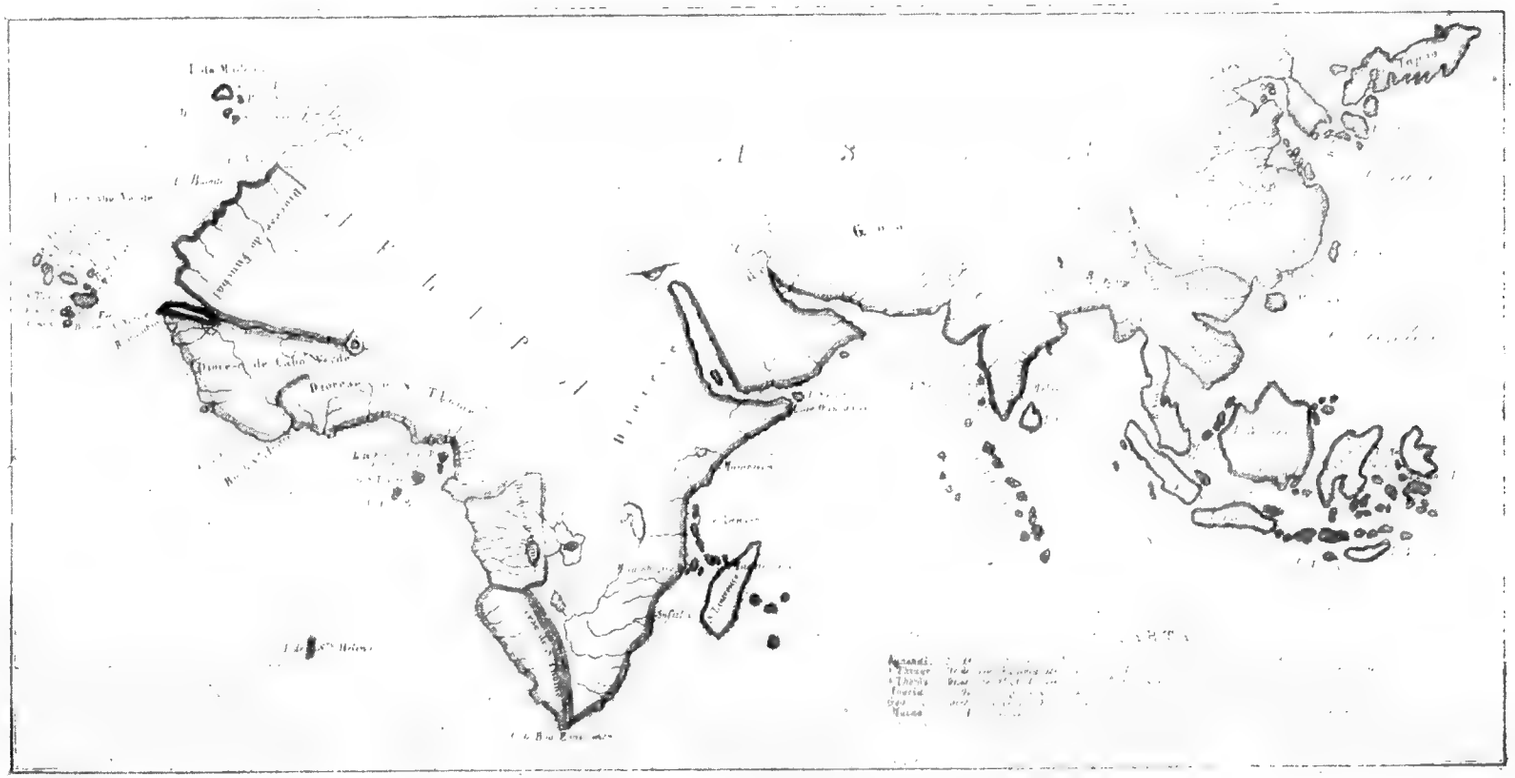
« Je vais bientôt les suivre, et je me dirigerai vers la petite chrétienté de Ho-chaou-kang, située au milieu des montagnes et renfermant des cavernes qui ne sont connues que des chrétiens seulement.

« C'est là que je déposerai mon petit bagage, et que j'irai moi-même me réfugier, s'il est nécessaire, attendant le sort qu'il plaira à la divine Providence de me réserver. Mais ce qui me touche, c'est bien moins ma position que celle de tant de pauvres gens qui, chassés de leurs maisons, campent sur les montagnes, sans abri, sans riz, et contractant par suite de ces privations, des ulcères qui les rongent et les conduisent au tombeau.

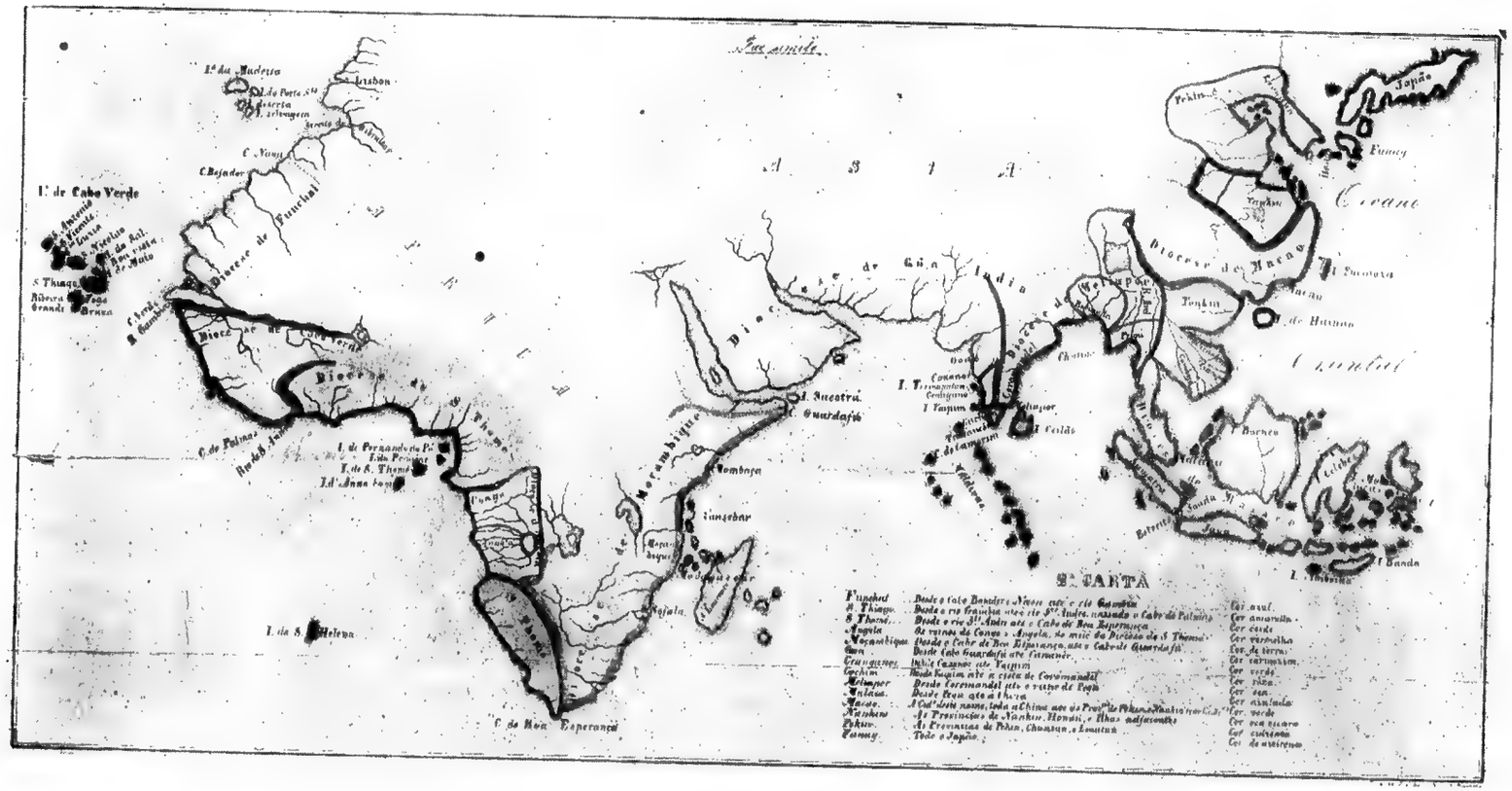
« Déjà, j'en ai vu bon nombre succomber sous le poids de leurs souffrances! et je compte bien, lors de ma prochaine lettre, vous faire le tableau plus détaillé des affreuses misères dont je suis le témoin et auxquelles j'ai ma part comme les autres».

« Ailleurs, ce sont les mandarins qui, profitant de l'éloignement où ils sont, cherchent malgré la teneur des traités, à vexer nos chrétiens; ou bien, ce sont les païens eux-mêmes qui, voyant abandonner le culte de leurs idoles, soulèvent la population contre nos fidèles, pillent et brûlent leurs maisons et les chassent honteusement du milieu d'eux.

« Aujourd'hui, nous avons plusieurs chrétientés qui se trouvent dans ce triste état, et deux de nos missionnaires ne sont



Missions du Patronat Portugais en 1575


Lisbon
C. Nun
C. Bojador
I.s de Cabo Verde
S. Thiago
Diocese de Funchal
Diocese de Cabo Verde
Diocese de S. Thomé
C. de Palmas
I. de Fernando do Po
I. de S. Thomé
I. d'Anna Bom
I. de S. Helena
C. da Boa Esperança
Congo
Angola
Mozambique
Diocese de Goa
Diocese de Macao
Diocese de Malaca
Ancatra
Guardafui
Mombaça
Zanzebar
Rio Indus
Rio Ganges
Rio Mekong
Rio Amarello
Rio Azul
India
Ceilão
Tonkin
Macao
Hainan
Formosa
Japão
Pekin
Canton
Borneo
Java
Banda
Ternate
Celebes
Sumatra
Oceano Oriental
Oceano
Asia
Africa
Terra Firme
Terra Firme
Terra Firme

pas sans danger pour leur vie. Car, quand bien même ceux-ci aient leurs passeports, signés en bonne et due forme, il faut longtemps encore pour que l'esprit des traités puisse pénétrer au sein des populations chinoises et leur faire déposer les injustes préventions.

« Aussi, continuons-nous à rester cachés dans l'ombre, persuadés que pour le moment, c'est encore le meilleur moyen de pourvoir à notre sûreté et d'assurer le progrès de la Foi dans ces contrées.

« Pour moi, résidant le plus souvent à Canton, sous la sauvegarde de nos armes, je n'ai pas eu de semblables misères à déplorer; mais je me suis vu, ces dernières années, tellement accablé par les voyages, le soin de nos chrétiens et l'administration générale de la Mission, que le jour n'y suffisant pas, je suis obligé de prendre sur la longueur des nuits, et encore ne puis-je me mettre au courant de mes affaires.

« Et il ne faut pas s'en étonner, lorsqu'on pense que cette Mission ne renferme pas moins de 40 millions d'habitants, qu'elle est vaste comme la France, et que nous ne sommes que 15 missionnaires pour exploiter cet immense territoire.

« Et encore la mort vient-elle de nous enlever un de nos meilleurs ouvriers, un de ces hommes d'élite faits pour donner l'élan à une Mission, en un mot, un véritable apôtre, qui, jeté deux fois dans les prisons pour la Confession de la Foi, y avait contracté la maladie qui l'a conduit au tombeau.

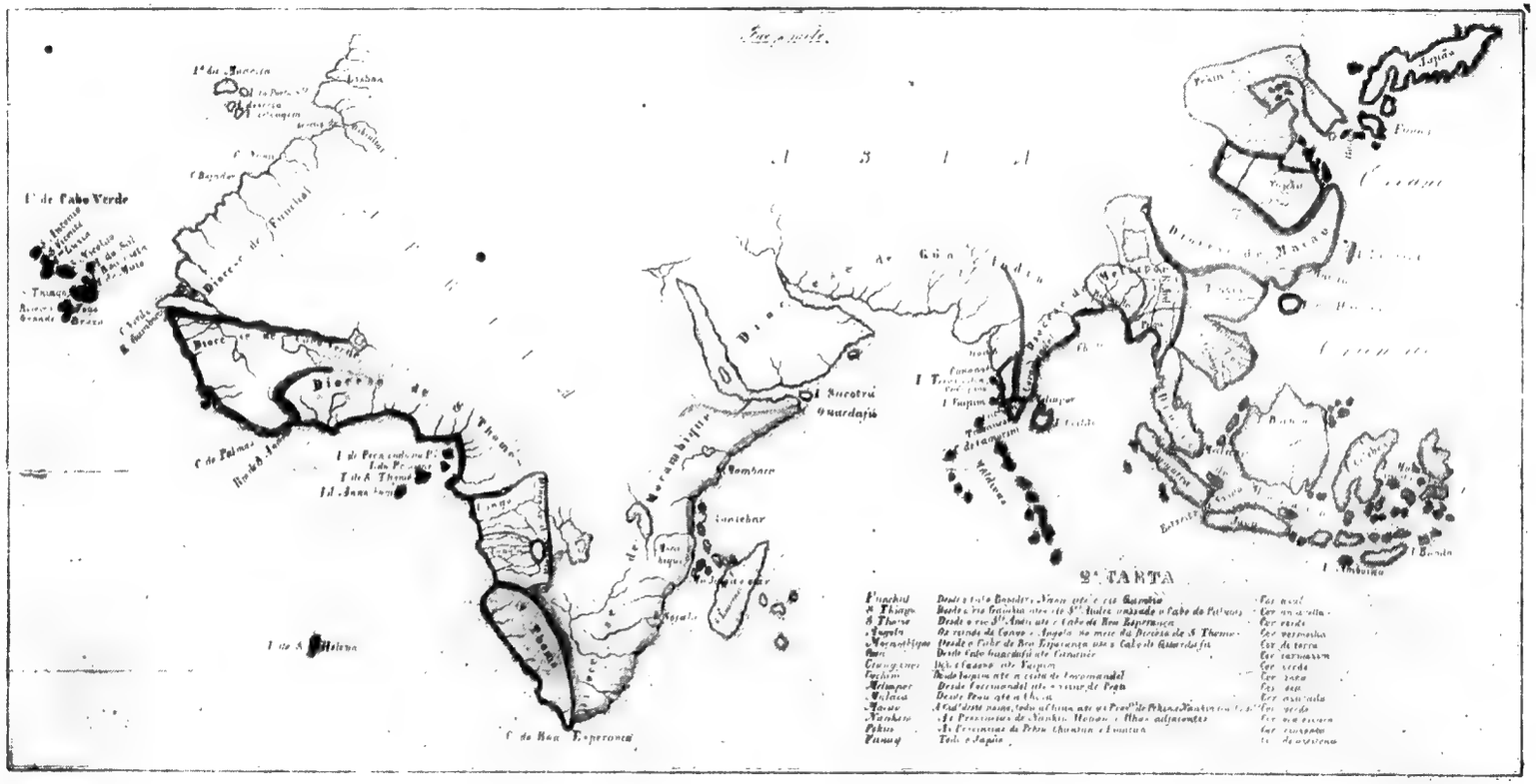
« Ajoutez qu'il était mon ami particulier, mon Pro-préfet, et que jusqu'ici, la même conformité de vues et de sentiments nous avait unis de la manière la plus intime.

« Toujours au chevet de son lit, parce qu'il voulait, disait-il, mourir entre les bras de son évêque, je ne le quittais presque pas, ou si quelquefois je m'éloignais un peu pour expédier les affaires plus pressantes, je revenais bientôt près du cher malade.

« Enfin, le 15 juillet, l'ayant quitté à 1 heure du matin, pour aller prendre quelque repos, il me fait appeler un quart d'heure après, en me disant avec autant de calme que s'il se fût agi de la chose du monde la plus ordinaire: «Venez, je vais mourir!»

« C'était le dernier sentiment de son existence ici-bas, le pressentiment du départ pour le grand voyage de l'éternité.

« Je lui renouvelle la grâce de l'absolution; nous nous embrassons une dernière fois, il me serre la main en signe de notre ancienne et inaltérable amitié, et dépose sur ses lèvres le signe sacré de notre Rédemption, répétant une dernière fois: «Jésus, Marie, Joseph, venez à mon aide!»



Missions du Patronat Portugais en 1690

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

pas sans danger pour leur vie. Car, quand bien même ceux-ci aient leurs passeports, signés en bonne et due forme, il faut longtemps encore pour que l'esprit des traités puisse pénétrer au sein des populations chinoises et leur faire déposer les injustes préventions.

« Aussi, continuons-nous à rester cachés dans l'ombre, persuadés que pour le moment, c'est encore le meilleur moyen de pourvoir à notre sûreté et d'assurer le progrès de la Foi dans ces contrées.

« Pour moi, résidant le plus souvent à Canton, sous la sauvegarde de nos armes, je n'ai pas eu de semblables misères à déplorer; mais je me suis vu, ces dernières années, tellement accablé par les voyages, le soin de nos chrétiens et l'administration générale de la Mission, que le jour n'y suffisant pas, je suis obligé de prendre sur la longueur des nuits, et encore ne puis-je me mettre au courant de mes affaires.

« Et il ne faut pas s'en étonner, lorsqu'on pense que cette Mission ne renferme pas moins de 40 millions d'habitants, qu'elle est vaste comme la France, et que nous ne sommes que 15 missionnaires pour exploiter cet immense territoire.

« Et encore la mort vient-elle de nous enlever un de nos meilleurs ouvriers, un de ces hommes d'élite faits pour donner l'élan à une Mission, en un mot, un véritable apôtre, qui, jeté deux fois dans les prisons pour la Confession de la Foi, y avait contracté la maladie qui l'a conduit au tombeau.

« Ajoutez qu'il était mon ami particulier, mon Pro-préfet, et que jusqu'ici, la même conformité de vues et de sentiments nous avait unis de la manière la plus intime.

« Toujours au chevet de son lit, parce qu'il voulait, disait-il, mourir entre les bras de son évêque, je ne le quittais presque pas, ou si quelquefois je m'éloignais un peu pour expédier les affaires plus pressantes, je revenais bientôt près du cher malade.

« Enfin, le 15 juillet, l'ayant quitté à 1 heure du matin, pour aller prendre quelque repos, il me fait appeler un quart d'heure après, en me disant avec autant de calme que s'il se fût agi de la chose du monde la plus ordinaire: «Venez, je vais mourir!»

« C'était le dernier sentiment de son existence ici-bas, le pressentiment du départ pour le grand voyage de l'éternité.

« Je lui renouvelle la grâce de l'absolution; nous nous embrassons une dernière fois, il me serre la main en signe de notre ancienne et inaltérable amitié, et dépose sur ses lèvres le signe sacré de notre Rédemption, répétant une dernière fois: «Jésus, Marie, Joseph, venez à mon aide!»

« Et, tandis que M. Jolly et moi, agenouillés auprès de sa couche, nous récitions les prières des agonisants, il s'endort du sommeil des justes, sans que j'aie pu saisir le moment de la séparation de son âme d'avec son corps!

« Chose remarquable, 36 heures après son décès, ses membles étaient encore aussi flexibles que pendant sa vie; aucune mauvaise odeur ne s'exhalait de son corps, malgré les chaleurs excessives de cette époque; et sa physionomie calme et sereine avait conservé presque toute cette beauté et cette régularité de traits qui faisaient dire à M. Jurien de la Gravière, capitaine de vaisseau qui l'amenait au Japon 16 ans auparavant: «Le P. Le Turdu, jeune homme beau et bien pris, eût fait fortune dans le monde, son regard angélique obtiendra toujours ce qu'il voudra!»

« Mais la triste mort n'a point égard à tout cela; d'un coup, elle élargit nos rangs déjà si peu nombreux, nous sépare de nos amis et nous prive d'un aide dont nous avions tant besoin pour travailler au vaste champ qui nous est confié.

« Cependant, tout dans la vie du missionnaire n'est pas chagrin, perte, désolation du cœur.

« Si nous avons nos épreuves, nous avons aussi, grâces à Dieu, nos succès et nos consolations, et je dois dire en particulier, que cette année a été pour nous, comblée des bénédictions célestes.

III

« Je mentionnerai en premier lieu, la concession du beau et vaste terrain qui nous a été accordé pour y élever notre église et y grouper nos œuvres.

« Au centre se trouvera la maison de Dieu qui de là, laissera couler sur la ville et les environs, les grâces célestes dont elle est la dépositaire.

« A droite sera la maison des missionnaires, à gauche celle des catéchistes et des catéchumènes, et dans le fond, le grand séminaire et l'orphelinat.

« Difficilement, on se ferait une idée des correspondances, des voyages et des démarches qu'il a fallu pour arriver à ce résultat. Il semblait que tous les conflits, toutes les contradictions provenant de la susceptibilité des hommes, se fussent donné rendez-vous sur ce terrain pour empêcher qu'il nous fût cédé.

« Mais aussi, quelle a été la surabondance de ma joie, lorsque enfin j'ai pu voir que, sur cette terre encore toute couverte des insignes du paganisme, le vrai Dieu aurait aussi son

temple; que nous pourrions y fonder les différentes œuvres destinées à le faire connaître et aimer de ce peuple idolâtre!

« Quelle heureuse impression la vue de ces divers établissements ne fera-t-elle pas sur ces populations de Chine qui affluent à Canton, et qui, en retournant dans leurs foyers, y proclameront ce qu'elles auront vu!

« Quelle gloire pour la France d'avoir compris que son rôle ne consistait pas seulement dans le déploiement d'une force matérielle, mais surtout dans le sens religieux et moral, seul capable dans ce pays d'élever son influence au niveau de celle des Anglais et des Américains!

« Notre joie et notre reconnaissance ont été d'autant plus grandes qu'il nous était plus difficile de ne pas reconnaître en cela une assistance toute particulière du doigt de Dieu.

« Quinze jours plus tard, la concession n'était plus possible, quinze jours plus tôt, les négociations auraient échoué.

« Notre ministre de France en Chine, M. de Bourboulon, n'a pu s'empêcher d'y reconnaître comme moi l'action spéciale de la divine Providence et il me dit gracieusement qu'il s'unit à moi pour la bénir.

« Son Excellence M. le ministre des Affaires Etrangères à Paris a bien voulu m'écrire pour me dire toute la part qu'il prenait à cette heureuse conclusion.

« Enfin, Sa Sainteté Pie IX, confirmant tous ces témoignages de son autorité apostolique, a bien voulu aussi écrire au plus petit de ses évêques pour lui témoigner sa satisfaction, et lui dire toutes les espérances qu'il fondait sur cette concession pour les heureux progrès de la Foi dans ces pays infidèles!....

« Déjà nous pensions nous mettre de suite à la construction de l'église; mais, malheureusement le capitaine du génie envoyé ici par le général de Montauban, a déclaré son incompétence, et nous sommes obligés d'attendre l'arrivée d'un autre architecte.

« Quand viendra-t-il? Nous n'en savons rien; mais, en attendant, et pour ne rien perdre du temps précieux que Dieu nous accorde, nous nous sommes mis à la construction de l'orphelinat qui doit trouver place à l'un des coins de la propriété. (1)

« Le 26 août dernier (1861) fête de S. Zéphyrin mon patron, sans aucune préméditation de ma part, mais par l'effet seul des circonstances, nous avons commencé les premiers travaux de cet édifice, en sorte que ce jour a été doublement fête

(1) Aujourd'hui cet orphelinat est transformé en collège d'instruction secondaire, dit du Sacré-Cœur, fondé en mars 1904.

pour moi, et par la mémoire du saint Pape martyr dont je porte le nom, et par la joie de voir s'élever le premier établissement chrétien qui sanctifiera cette terre infidèle.

« Le plan de la maison me paraît très beau et très convenable, au point que j'ai craint un moment qu'on ne m'en fît des reproches.

« Il forme un quadrilatère avec un frontispice et deux ailes; mais en réalité, sa beauté extérieure n'est que la reproduction des proportions intérieures que nous avons cherché à déterminer en premier lieu, et qui ensuite ont donné à la partie extérieure la forme qu'elle aura.

« La maison pourra contenir au moins 120 enfants de 12 à 15 ans, lesquels apprendront là à connaître le vrai Dieu en même temps qu'ils se formeront à quelque art ou métier qui les mettra à même de gagner leur vie plus tard.

« Quelques-uns, plus intelligents et plus pieux que les autres, seront réservés pour le sanctuaire, mais tous nous serviront énormément pour la propagation de l'Evangile, en nous aidant à porter au sein de leurs familles le flambeau de la Foi.

« Gloire et reconnaissance à l'œuvre si belle de la Ste Enfance, et pour le bien qu'elle fait à nos pauvres petits enfants païens!

« Toutefois, en nous cédant le terrain de Yé, le rusé mandarin cachait une intention secrète qui n'a pu nous échapper: c'était de nous éliminer de l'ancienne ville, appelée plus spécialement la ville Tartare et regardée comme le plus beau fleuron de la couronne de la dynastie régnante, et par là de nous restreindre à la nouvelle ville, où le cercle de notre action eût été beaucoup plus borné.

« Mais Dieu n'a pas permis que nous fussions les jouets de la ruse.

« Dès que nous pûmes pénétrer ce dessein, nous fîmes acheter, par l'intermédiaire de nos catéchistes, un beau et vaste terrain situé dans l'intérieur de l'ancienne ville où, plus tard, nous pourrons avoir chapelle, école, salle de prédication pour les païens et une petite pharmacie, pour faciliter le baptême des enfants infidèles.

« Ainsi, le vrai Dieu aura son habitation dans les deux parties qui forment l'ensemble de cette immense cité; et, en réalité, ce n'est pas trop que dans une ville d'un million d'habitants, il y ait deux endroits consacrés au culte de la Divinité, et destinés à réunir la pieuse troupe de nos fidèles.

« Après les soins donnés à la maison de Dieu, je me suis occupé du cimetière de nos Chrétiens: chose extrêmement

importante dans ce pays où chacun, dès son vivant, veut avoir son tombeau et où le respect des morts est porté à un point dont on se fait peu d'idée en Europe.

« Jadis, à une demi-lieue, au Nord-est de la ville, s'élevaient deux petites collines qui avaient été données par l'Empereur Wouang-li aux chrétiens de Canton, et qui servaient à ceux-ci de lieu de sépulture; mais, par la suite des temps et au milieu de la violence des persécutions, une partie leur avait été enlevée par des personnes puissantes, l'autre partie était tombée dans un tel état d'abandon et d'incurie, qu'on y retrouvait à peine le passage de la religion chrétienne.

« Appuyé sur le texte de nos derniers traités, j'ai prié nos commandants de vouloir bien réclamer auprès des autorités de Canton la restitution de ce vaste terrain, et il nous a été rendu.

« Je l'ai aussitôt environné d'un talus et d'une haie de bambous sur une longueur d'environ 3000 pieds; puis, afin de rendre ce lieu plus sûr et plus convenable, j'ai fait réparer à l'extrémité quelques pauvres masures où s'abrite aujourd'hui un petit village chrétien avec une chapelle, où nous pourrons venir offrir le saint sacrifice de la Messe pour nos chers défunts et nous retremper nous-mêmes dans la pensée si salutaire de la mort. Le tout sans doute est fort simple et fort modeste, puisque les murs sont en terre, mais du moins tout est fort convenable, et l'on aime à respirer en ce lieu, ce silence et cet air de solitude qui se trouvent si bien réunis à tout ce qui rappelle l'idée de notre dernière demeure.

IV.

« Mais venons à l'objet principal de nos efforts, à l'œuvre qui doit nous intéresser davantage, et dont toutes les autres œuvres ne sont que comme les préparatifs et l'accessoire; je veux parler de la conversion des païens....

« Je l'ai dit bien des fois et je suis heureux de le répéter ici: celui ou ceux qui ont le plus d'action dans la conversion des gentils, ce sont nos catéchistes, ces hommes simples et fidèles qui, nés dans le pays, parfaitement au courant de la langue et des usages, n'ayant pas à lutter contre les préventions qui nous atteignent, exercent presque toujours auprès de leurs compatriotes un ministère béni et couronné de succès.

« Les faits ne manquent pas à l'appui de cette assertion. Il y a un mois qu'un de nos catéchistes revenait d'une expédition où je l'avais envoyé à six journées de Canton, et il m'annonçait qu'en ce lieu, bon nombre de païens instruits et déjà préparés de longue main, n'attendaient plus que la grâce du baptême.

« Peu de temps après, j'y envoyai un missionnaire, et celui-ci baptisa 25 adultes; une vingtaine d'autres encore indécis, demandaient un peu plus de temps pour bien se pénétrer des vérités qu'on leur annonçait. Demain, le même catéchiste va repartir pour un autre endroit, où le chef d'une nombreuse famille demande à être instruit, dit-il, de la «religion du vrai Dieu.»

« Et, afin de mettre son voyage sous la protection de l'auguste Vierge Marie, je lui ai remis une petite statue de la Madone qui sera pour lui, je l'espère, un appui et une sauvegarde dans le cours de cette nouvelle expédition.

« Et ce ne sont pas des hommes seulement qui se vouent à ce noble ministère; souvent, de pauvres femmes, de jeunes filles timides aspirent à l'honneur de porter au milieu de leurs familles, de leurs compatriotes païens, le nom du vrai Dieu et les espérances du Ciel.

« Il y a à peine 15 jours qu'une pauvre femme venait se jeter à mes pieds en me disant que sa famille, domiciliée dans les montagnes, à 5 journées de la ville, était encore toute païenne, et elle me demandait la permission d'aller l'instruire des vérités de l'Evangile.

« J'y consens bien volontiers; je lui adjoins une fille bien instruite de la doctrine; je leur donne à toutes deux le viatique du voyage, et voilà que ces braves chrétiennes s'acheminent au milieu des montagnes pour porter à leurs parents et amis le trésor de la Foi dont ils ignorent encore la valeur infinie.

« Pas plus tard qu'hier, une pauvre veuve, malgré les réclamations de sa famille et de son village qui voulaient l'obliger à renoncer à sa foi, est également venue me demander la permission de retourner dans son pays natal, pour y prêcher l'Evangile.

Un bon vieillard à cheveux blancs et du même pays, touché de son dévouement, s'offre à elle pour l'accompagner, voulant, disait-il, qu'il y eût quelqu'un pour prêcher aux hommes, pendant que l'autre prêcherait aux dames; et voilà que ces deux nouveaux prédicateurs de la Foi, improvisés en un instant, partent pour leur lointaine expédition.

« N'y a-t-il pas quelque chose de beau et de touchant dans ces athlètes du nom chrétien?

« Et, quand au moment de leur départ, ils viennent se jeter à mes pieds pour demander ma bénédiction, on peut juger combien je prie Dieu d'agréer ces tentatives que nous faisons pour lui gagner des âmes, et arracher ce pays aux funestes influences du paganisme! O belle œuvre des caté-

chistes! Combien je remercie mes amis de France qui ont bien voulu me mettre en mains ce puissant moyen de conversion!.....

« Je ne saurai mieux terminer cette lettre déjà longue, sans vous citer un dernier trait qui est encore un bienfait du Ciel pour nous, et qui, tout simple qu'il est, peut avoir une grande portée pour soutenir et développer notre action dans ces contrées.

« Je vous dirai donc que je suis allé voir officiellement le Vice-Roi, ce puissant potentat qui commande d'une manière presque souveraine et arbitraire à 40 millions d'âmes.

« Depuis mon retour à Canton, je n'avais pas eu l'avantage de le voir; et nos Commandants, jugeant qu'il était bon que je lui fusse présenté avant le départ prochain de nos troupes, on décida le jour et le cérémonial de la visite.

« Ces Messieurs voulurent y mettre tout le luxe et l'appareil oriental.

« A une heure de l'après-midi, un palanquin et quatre cavaliers envoyés par le Commandant Supérieur vinrent me chercher et me conduire à la «Trésorerie», où M. M. les Commandants m'attendaient avec une nouvelle escorte.

« J'avais encore avec moi 4 catéchistes, vêtus de la longue robe blanche avec le petit chapeau bleu sur la tête. De la «Trésorerie» nous nous dirigeâmes vers le palais du Vice-Roi qui nous reçut avec toutes les marques de la plus honorable et de la plus bienveillante courtoisie.

« Sans parler de trois coups de canon répétés qui saluèrent notre arrivée, comme cela se pratique toutes les fois qu'un mandarin en visite un autre, Son Excellence, ornée de la plume de paon, vint nous recevoir à l'entrée de son vestibule, nous offrit la main et nous conduisit dans une sorte de salon vitré où le feuillage, la fraîcheur et le chant des oiseaux unis ensemble par le plus gracieux mélange, nous firent croire un moment que nous étions transportés au milieu de la plus fraîche campagne.

« Là, était servi un goûter splendide que les Chinois, dans leur langage poétique, appellent le «tim-sam», (réchauffe-cœur).

« Le thé, le vin de riz, la pipe au long tuyau, les bonbons multipliés à l'infini et servis dans de petites assiettes de porcelaine d'une délicatesse remarquable, couvraient la table.

Le vice-roi nous offrit de tout avec grâce et souvent prenait la peine de nous servir lui-même, présentant de l'extrémité de sa petite fourche d'argent les choses qui pouvaient nous agréer, tandis que nous lui rendions en retour notre petite fourche d'argent qui devenait alors à son usage.

« Placé à sa gauche qui est la place d'honneur d'après les usages chinois, je fus plus d'une fois l'objet de ses attentions.

« La conversation fut variée et intéressante.

« Je remerciai Son Excellence du vaste terrain qu'Elle avait bien voulu nous accorder pour y élever notre église, et j'ajoutai que je serais heureux si Son Excellence était bien persuadée que nous missionnaires, nous restions complètement étrangers aux affaires de la politique; que notre premier soin et notre plus ardent désir était de faire connaître Jésus-Christ; que nous prêchions au peuple le respect dû au souverain et aux lois du pays; que nous avions tenu en particulier cette conduite dans la rébellion qui s'était élevée dans plusieurs provinces de Chine, comme Son Excellence pouvait s'en convaincre, et que ni nous ni nos fidèles, nous ne saurions nous écarter de cette loi immuable de l'Evangile.

« Le Vice-Roi me répondit qu'il aimait le catholicisme, qu'il en avait lu les livres et il me nomma les pays de l'Europe qui le pratiquaient, en ajoutant que tous les autres étaient hérétiques; et pour leur donner cette dénomination, il se servit du mot même employé par nos chrétiens, ce qui prouve en réalité qu'il avait une certaine connaissance de nos livres et de nos usages.

« Enfin, au moment de nous séparer, il me dit très gracieusement qu'il se ferait un plaisir de nous aider en tout, et m'engagea à lui renouveler de temps en temps ma visite.

« Nous prîmes congé de Son Excellence qui, se couvrant du chapeau orné de la plume de paon, vint nous reconduire jusqu'à l'extrémité de son vestibule, tandis que nous-mêmes, le chapeau sur la tête, pour nous conformer aux rites du pays, nous lui fîmes une profonde inclination, joignant les mains devant la poitrine et les abaissant un peu en même temps que la tête; puis, passant devant les bouches de canon qu'on fit encore retentir en notre honneur, nous regagnâmes notre logis dans le même ordre qu'auparavant, M. M. les Commandants tenant constamment à ce que j'occupasse la place d'honneur.

« J'avais mis pour cette circonstance la soutane violette; c'était la première fois qu'elle paraissait dans les rues de Canton; et ça n'a pas été un spectacle peu surprenant pour les Chinois que de voir l'évêque des deux Kouang, s'avancer à la tête du cortège qui se rendait chez le Vice-Roi.

« Aussi entendais-je répéter plusieurs fois ces paroles: «Ce Seigneur de la religion chrétienne est donc bien grand!.»

« Il y avait en effet de quoi m'humilier dans ce pompeux cérémonial, et j'aurais eu de la peine à m'y prêter, si je n'a-

vais pensé qu'il pût en résulter un véritable avantage pour l'honneur de la religion.

« Quelques jours après, j'envoyai au Vice-Roi un magnifique fusil que j'avais reçu d'une main amie en France, et Son Exellence en fut dans l'enchantement, montrant à tous ceux qui allaient la voir, l'arme que lui avait envoyée l'évêque de Canton.

« Ainsi s'est terminée cette visite que je dois à la bienveillance de nos Commandants. Dieu veuille bénir et récompenser cette délicate attention de leur part; et pour nous, soit que nous soyons humiliés ou exaltés, que nos bouches et nos cœurs ne cessent de célébrer ses louanges, maintenant et dans la bienheureuse éternité.»

V.

La joie que le prélat manifeste dans sa lettre à M. Voisin, se reflète aussi dans ses communications aux siens et révèle un optimisme toujours fondé sur la Providence: «*Sans la Providence,* écrit-il à Joséphine Flagey, *nous ne pouvons rien, nos démarches sont vaines, nos paroles ne sont que des rumeurs qui frappent l'air sans aller jusqu'au cœur. Prie donc pour moi, et nous partagerons la récompense de ce qui sera fait ici-bas...*

Aux pieux élans de son âme succèdent les préoccupations de tout ordre à l'adresse des siens: «*Comment va la bonne tante?* poursuit-il dans le même billet, *je m'inquiète souvent de sa santé et je demande à Dieu de prolonger ses jours, afin de prolonger notre bonheur et d'augmenter sa couronne!*

« *Cette belle vieillesse de nos parents, nous donne bien l'espoir d'avoir nous-mêmes une longue carrière; tu sais que je ne souhaite pas mourir jeune: ce serait déjà difficile, mais au moins nous pouvons espérer avoir encore de longs jours devant nous!*

« *Le tout est de bien en profiter...*»

Et, passant de la théorie à la pratique, l'évêque hasarde le conseil suivant à Joséphine: «*Je ne sais trop,* dit-il, *ce que tu peux faire maintenant, à part les soins donnés à ma bonne tante!...Si tu avais du goût pour les Missions, je te dirais de ne pas prendre d'engagement pour plus tard et de venir finir tes jours sur cette terre de Chine auprès de ton cher évêque missionnaire.*

« *Il te donnera un beau rôle à remplir auprès de tant de pauvres enfants abandonnés, et surtout auprès de tant de*

jeunes filles qui ne demandent qu'à se consacrer à Dieu, mais qu'il faut diriger dans la vie religieuse.

« *Mon grand désir maintenant est de fonder ici une maison de Sœurs pour s'occuper de ce double objet.*

« *Jamais je n'ai été grandement pour les Sœurs; mais je vois qu'il nous manquerait quelque chose d'essentiel, si nous n'avions pas ici une maison pour elles.*

« *Je m'occupe donc présentement de trouver un emplacement, et je presse la Légation de Pékin pour cela; puis, le terrain trouvé, je verrai sur quelle congrégation jeter les yeux.*

« *Si tu veux venir m'aider dans ce projet, tu sais avec quelle tendre affection je te recevrai, même à 55 ans!! C'est précisément l'âge d'une mère de novices!...,*

Cette invitation de l'évêque à *M*elle Flagey est sérieuse. Il la renouvelle encore dans une autre lettre.

Au fait, cette demoiselle, dont toute la vie fut consacrée aux bonnes œuvres à Besançon, lui aurait été une auxiliaire précieuse. Elle avait du cœur, de l'intelligence, une charité sans bornes; et comme le disait Mgr, elle aurait fait, malgré ses 55 ans, une parfaite mère de novices.

Mais soit que son âge déjà avancé l'ait mise en garde contre son désir, soit qu'elle ait suivi d'autres conseils de prudence, la digne femme resta près des siens en Franche-Comté, continuant toujours à correspondre avec son « cher évêque de Canton.»

*
* *

Cependant l'heure était venue pour cette ville toujours gardée par les troupes alliées, de les voir se retirer définitivement.

La Chine avait acquiescé aux demandes des ambassadeurs. Elle promettait d'observer les traités: il n'y avait donc plus de raison de maintenir chez elle l'appareil de la victoire: «Le 21 de ce mois d'octobre (1861) *écrit Mgr de Cybistra*, nos troupes alliées ont quitté la ville de Canton.

« Cet événement est trop important pour que je ne m'empresse pas de vous en donner les détails.

« Mais, permettez-moi de vous dire avant tout, que depuis ce jour jusqu'à maintenant, nous jouissons de la plus grande tranquillité.

« On dirait que les Chinois veulent nous faire oublier les mauvais procédés dont ils ont usé jadis à notre égard, ou

qu'ils redoutent d'attirer sur eux les mesures sévères qu'ils ont eu à supporter par le passé.

« Quoiqu'il en soit, nous remercions bien sincèrement la Providence d'une protection si rassurante pour nous et si utile à l'œuvre de notre ministère.

« Déjà, quelques jours avant la reddition de la place, le Vice-Roi, homme prévoyant et sage, avait adressé au peuple des proclamations dans lesquelles il l'engageait à la paix et à la concorde, lui disant que ses bons rapports avec les Européens étaient la meilleure garantie de la prospérité et du bien-être de la cité.

« Les esprits étant ainsi bien disposés, le samedi 19, le Vice-Roi, suivi de tous les mandarins de la ville, vint faire sa visite aux autorités européennes, réunies dans le grand «Yamen» des Alliés.

« Le soir même, à 4 heures, les autorités alliées se rendirent à leur tour chez le Vice-Roi, précédées de la musique militaire et accompagnées d'un fort détachement de nos troupes.

« Son Excellence nous reçut de la manière la plus gracieuse.

« En voyant la quantité de soldats tartares qui formaient à côté de nous une haie hérissée de piques et de lances, je pensais à cette époque encore peu éloignée où de pauvres missionnaires traversaient aussi une haie de satellites, placés non pour leur faire honneur, mais pour les escorter au dernier supplice.

« C'est ainsi que naguère, au Tonkin, M. Néron, mon compagnon de voyage en Chine et M. Vénard, attaché provisoirement à la direction de mon séminaire de Hong-Kong, donnaient leur sang en témoignage de la Foi qu'ils annonçaient.

« Mais ainsi faut-il que tout serve à la gloire de notre divin Maître, et les honneurs des uns et les persécutions des autres; et, en vérité, aux yeux d'un missionnaire, l'un et l'autre ne sont appréciables qu'autant qu'ils concourent au grand but que nous nous proposons en venant ici. . . . .

« Le lendemain dimanche fut spécialement consacré aux visites particulières et aux préparatifs du départ des troupes.

« Le lundi, 21 octobre, le clairon anglais se faisant entendre dès la pointe du jour, sur les hauteurs de Kounyam-shan» annonçait à toute la population que le jour et l'heure de l'évacuation de la ville étaient arrivés.

« Les Chinois faisaient paraître une joie douce et tranquille; nos soldats, plus animés, se laissaient aller à toute l'impétuosité de leur caractère.

« Dans l'élan de leur gaieté, ils saisissaient avec empressement des mains les vieilles femmes chinoises qu'ils rencontraient dans la rue, et auxquelles ils faisaient leurs adieux: spectacle aussi innocent en lui-même qu'il était nouveau pour un peuple qui ne se permet jamais de ces licences publiques. (1)

« Une foule immense se portait au pied de la colline, et quelques instants après, arriva l'imposant cortège des autorités des deux pays qui venaient échanger leurs pouvoirs et procéder à la reddition solennelle de la cité.

« Chacun s'étant placé selon son rang, le Vice-Roi prenant la parole, remercia M. M. les Commandants de l'intérêt tout particulier avec lequel ils avaient veillé à la sécurité de la ville; et nos Commandants, à leur tour, exprimèrent au Vice-Roi le désir que la paix signée dans le Nord fût maintenue dans toute son intégrité, et servît aux deux peuples de point d'union et de franche amitié.

« Le Commandant Français, me prenant alors à part ainsi que le Consul de France, nous présenta tous les deux au Vice-Roi et lui demanda sa protection spéciale pour ces deux enfants de la France, qui restaient sous sa domination, à 6000 lieues de leurs pays.

« Son Excellence répondit gracieusement qu'Elle nous prenait sous son égide, et qu'Elle se ferait un plaisir de nous aider en tout.

« Enfin, les remerciements et les promesses étant bien et dûment échangées entre les représentants des deux nations, les drapeaux français et anglais furent descendus des hauteurs de « Koun-Yam » où ils flottaient depuis quatre ans, avec une grâce merveilleuse.

« Ils furent salués d'une décharge de 21 pièces d'artillerie, tandis que le drapeau chinois était hissé à leur place au bruit d'un nombre égal de coups de canon.

Puis, on se dirigea vers la plage où des tentes avaient été dressées pour nous recevoir. On se renouvela les derniers adieux, et nos Commandants, se jetant dans les embarcations qui les attendaient, laissèrent le Vice-Roi seul maître de sa ville.

« Ainsi s'est opérée l'évacuation de Canton.

« On ne peut disconvenir que l'ordre suivi dans cette circonstance, les adieux de nos troupes, la marche du départ, tout n'ait été organisé de manière à faire et à laisser la plus heureuse impression sur l'esprit des Chinois.

(1) Sur la foi de l'auguste narrateur, nous voulons bien croire qu'il n'y avait dans la rue que de vieilles femmes.!.....

« Obligé, le jour même, de parcourir la ville, pour les affaires de mon ministère, je ne pus surprendre une parole, un geste qui indiquât le plus petit mauvais vouloir de la part de la population.

« Aujourd'hui la paix continue, et déjà nous recueillons les fruits précieux de cette longue occupation.

« Le plus beau, sans contredit, est la concession de notre vaste terrain et où bientôt, nous l'espérons, s'élèvera l'auguste monument qui redira sur cette terre étrangère le nom de notre sainte religion et la gloire de la France.

« Aujourd'hui mieux que jamais, nous pouvons juger de l'importance de cette concession et voir combien la Légation de Sa Majesté l'Empereur était dirigée par des vues droites et élevées, lorsqu'elle combattait pour cette grave et intéressante question.

« Supposons un moment que, cédant à une politique timide et sans portée, on nous eût donné un terrain isolé; hélas! quels regrets aujourd'hui n'accableraient pas nos cœurs!

« La France, sans commerce ni prépondérance financière dans ce pays, eût été bientôt réduite à l'état d'oubli où elle était précédemment.

« Mais, Dieu merci, il n'en est pas ainsi.

« Nos troupes sont parties; mais elles laissent derrière elles un glorieux souvenir de leur séjour ici.

« La religion chrétienne est implantée au centre même de la seconde ville de l'Empire, et le nom de la France brillera sur ces rivages d'une auréole de gloire que les plus lointains âges n'effaceront jamais.

« Honneur donc à la pensée supérieure qui a si bien compris ces besoins; et pour nous, voulant compléter autant que possible une si belle œuvre, ce que nous demandons maintenant, c'est que l'église projetée s'élève bientôt avec les œuvres qui doivent l'accompagner; et alors, nous en avons la confiance, nous pourrons travailler avec succès à la propagation de l'Evangile.

« Nous pourrons représenter dignement le nom de la patrie, et lutter avantageusement avec les étrangers dont les brillantes factoreries parleront moins aux yeux des Chinois que les œuvres de la Foi et de la charité chrétienne. »

Ces œuvres de Foi et de charité dont parle Mgr Guillemin, nul mieux que lui ne savait en promouvoir la création; nul n'était plus digne de faire briller par elles, cette auréole du nom français « que les plus lointains âges n'effaceront jamais.»

Déjà il recueillait au commencement de 1862 le premier fruit de ses efforts: un jeune architecte de Nancy lui était ar-

rivé; il allait enfin, pensait-il, pouvoir commencer les travaux de son église.

Mais ce qui lui manquait, c'était un appareilleur, ouvrier qui donne la taille, la dimension des pierres et qui ensuite les fait poser: « *Tu me ferais bien plaisir,* écrit-il à son frère Joseph, *si tu pouvais t'occuper de me trouver un ouvrier de cette espèce. Il faudrait que ce fût un homme intelligent, bien réglé et d'un caractère traitable.*

« *Je lui assurerais un traitement de 1500 francs par an, non compris sa nourriture, et il pourrait compter rester ici au moins 4 ans, ce qui lui ferait à son retour une bonne petite somme.*

« *Il est peu d'ouvriers dans nos pays qui puissent au bout du même temps, se promettre de pareilles économies. Si tu pourais l'avoir à moins, il est évident que cela m'agréerait.*

« *Les fondements de notre église sont creusés, mais les fondations non encore placées, à cause du retard de l'autorisation que j'ai demandée au Vice-Roi d'ouvrir une carrière au bord de la mer, et qui s'est fait attendre jusqu'à ce jour.*

« *Elle vient enfin d'arriver. Nous aurons là d'excellentes pierres, d'une extraction facile, et à un prix bien moins élevé que celui des Anglais à Hong-Kong.*

« *Nous allons donc nous mettre à l'ouvrage.*

« *En attendant, nous ne perdons pas notre temps; nous sommes actuellement occupés à bâtir le magnifique orphelinat; dans trois mois, je pense, nous l'aurons fini.*»

V.

Sur ces entrefaites, un épouvantable typhon s'abattit le 27 juillet sur Canton: « Il a failli, *dit-il,* nous engloutir, nous, nos œuvres et toutes nos espérances.

« Il a été si violent, que, en quelques heures, plus de 5000 maisons ont été renversées, plus de 900 barques submergées et plus de 10.000 cadavres ensevelis sous les décombres ou dans le fleuve des « Perles. »

«C'était le dimanche, à 10 heures du matin; je venais de célébrer la S.te Messe à laquelle avait assisté la foule recueillie de nos chrétiens, lorsque le vent s'éleva avec une force extraordinaire. Je courus à l'orphelinat en construction, pour voir s'il n'y avait pas moyen de consolider les échafaudages et surtout le toit provisoire qui n'était qu'en nattes.

«Mais déjà il n'était plus temps; à peine arrivais-je, que les bois ébranlés pliaient et craquaient avec un bruit épouvan-

table; je n'eus que le temps de me retirer, et encore fis-je une lourde chute, en voulant éviter des éclats de bois qui venaient tomber à mes pieds.

«En quelques instants, le toit, les échafaudages étaient emportés, et je craignais que les murs n'eussent le même sort que le reste; mais un bon maçon païen, auquel je saurai toujours gré de cette attention, s'approchant de moi, me rassura en disant: «Père évêque, ne craignez rien, les murs sont solides, ils n'auront aucun mal. »

«Tranquillisé de ce côté, je me transportais aux points les plus exposés de notre habitation, lorsque, passant à côté de la chapelle, je la vois s'affaisser sur elle-même: l'autel, les bancs, les tableaux, les armoires, tout était enseveli sous les ruines.

«De toutes parts, c'étaient des murailles, des maisons qui s'écroulaient.

« On entendait dans le lointain, le fleuve mugir comme une mer en fureur, et, au bruit de ses vagues soulevées, venaient se joindre les cris des malheureux qui mouraient victimes de ces tristes ravages.

«On ne savait si l'on devait se tenir à l'abri d'un toit au risque de le voir s'effondrer sur son dos, ou s'il valait mieux rester en plein air avec le danger d'être emporté par la tourmente.

«Dans cette extrémité, je fis clouer toutes les fenêtres de notre habitation; j'appelai les deux missionnaires du lieu, et nous allâmes nous réfugier sous une espèce de hangar un peu plus solide que tout le reste.

«Mais bientôt, je vois la fenêtre de ma chambre enfoncée par un coup de vent; j'y vole pour la refermer; un instant je lutte contre la violence de l'orage; mais, obligé de céder, la fenêtre est démontée, ses parois sont renversés, mes livres, mes papiers, tout est emporté par le tourbillon, et par surcroît de malheur, les tuiles tombant en masse du toit, me ferment tout passage pour retourner.

Où me réfugier? Je me jette dans la chambre voisine où un mur plus solide et encore intact m'offrait un abri plus sûr. J'y reste un moment, incertain de ce qui doit m'arriver, jusqu'à ce que le vent s'apaisant un peu et les tuiles cessant de tomber, je profite rapidement de cet instant de calme pour fuir d'un lieu où j'étais si peu en sûreté.

«Me voilà donc hors de danger, mais une inquiétude non moins vive me pressait en ce moment: c'était au sujet de nos petits enfants de la «Mitraille.» Laissés dans un vieux mandarinat, privés pour le moment de la présence du Père qui est ordinairement à leur tête: " Mon Dieu! me disais-je, que vont-ils devenir? qui leur donnera un conseil pour les sauver ?

«Heureusement les Saints Anges veillaient sur eux!.

«Le premier de leurs maîtres, jugeant au craquement des poutres, que l'établissement ne pouvait tenir longtemps, eut la bonne idée de faire sortir les enfants et de les conduire en un lieu couvert, au milieu de la cour.

«Il était temps: quelques minutes après, la salle d'étude, le dortoir, le réfectoire, tout venait en bas, couvrant de ruines le mobilier de la maison et le petit butin des enfants.

«Maintenant où se loger? Où s'abriter contre les torrents d'eau qui tombaient? On resta au milieu de la cour, où l'on put; puis l'orage s'apaisant un peu, on alluma de grands feux, on fit cuire un bon riz; puis, ayant recueilli quelques planches çà et là, comme on aurait pu le faire après un naufrage, on fit la prière du soir, et tout le monde, harassé de fatigue s'étendit sur ces couches improvisées, heureux de trouver un peu de sommeil après les émotions de cette effrayante et laborieuse journée.

« Ainsi se termina, vers le soir, ce terrible ouragan qui porta le deuil et la consternation dans tant de familles.

« La crédulité populaire ne manqua pas de s'en emparer, pour lui donner une explication en rapport avec ses idées superstitieuses.

« On dit qu'un dragon, se reposant un soir, sur le pic avancé de sa caverne, un chasseur imprudent eut la hardiesse de décharger sur lui son coup de fusil.

« Le plomb tombant sur les écailles de l'animal, fut d'abord repoussé vers le chasseur, puis, le dragon prenant son envolée, se répandit sur toute la province, déchaînant après lui les vents et la tempête.

« Hélas! il y avait quelque chose de plus certain que ces fantasmagories de l'imagination chinoise: c'était le mal incalculable produit par ce typhon.

« Non seulement les Chinois, mais encore plusieurs Européens y ont trouvé la mort.

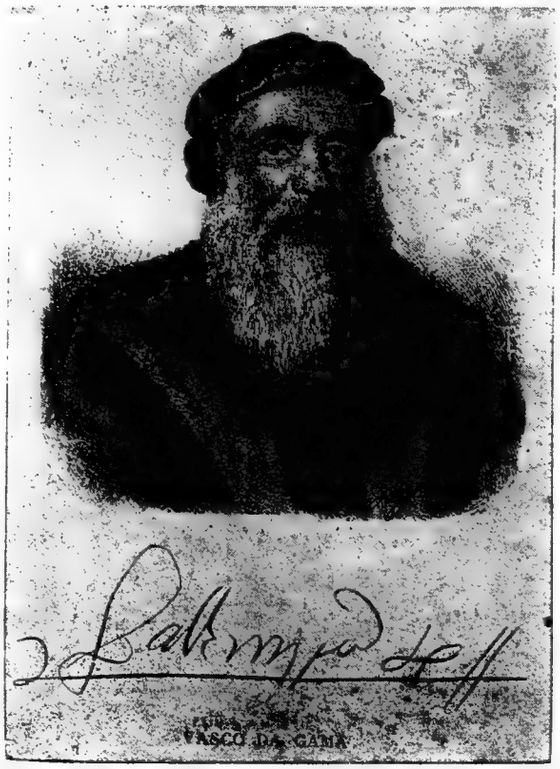
« Trois jeunes Anglais se sont noyés à peu de distance de notre habitation. Un ministre protestant également près de chez nous, a été enseveli sous les ruines de sa maison. avec sa femme et son petit garçon de 10 ans, au moment où ils prenaient leur réfection de midi.

« Grâce à Dieu, nous n'avons eu aucune mort à déplorer, même parmi nos chrétiens, mais nos pertes matérielles ont été considérables, et de longtemps encore, nous ne pourrons les réparer!

« Quand la main de Dieu vient nous visiter, nous n'avons plus qu'à nous soumettre au décret de sa volonté sur nous,

L'infant Henri de Portugal.
(1394-1460).

Alphonse d'Albuquerque.
(1453-1515)



Vasco de Gama.
(1469 1524)

S. François Xavier.
(1506-1552)

Les initiateurs de l'épopée chrétienne en Asie, aux XVe. et XVIe. siècles.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

«Heureusement les Saints Anges veillaient sur eux!.

«Le premier de leurs maîtres, jugeant au craquement des poutres, que l'établissement ne pouvait tenir longtemps, eut la bonne idée de faire sortir les enfants et de les conduire en un lieu couvert, au milieu de la cour.

«Il était temps: quelques minutes après, la salle d'étude, le dortoir, le réfectoire, tout venait en bas, couvrant de ruines le mobilier de la maison et le petit butin des enfants.

«Maintenant où se loger? Où s'abriter contre les torrents d'eau qui tombaient? On resta au milieu de la cour, où l'on put; puis l'orage s'apaisant un peu, on alluma de grands feux, on fit cuire un bon riz; puis, ayant recueilli quelques planches çà et là, comme on aurait pu le faire après un naufrage, on fit la prière du soir, et tout le monde, harassé de fatigue s'étendit sur ces couches improvisées, heureux de trouver un peu de sommeil après les émotions de cette effrayante et lalorieuse journée.

« Ainsi se termina, vers le soir, ce terrible ouragan qui porta le deuil et la consternation dans tant de familles.

« La crédulité populaire ne manqua pas de s'en emparer, pour lui donner une explication en rapport avec ses idées superstitieuses.

« On dit qu'un dragon, se reposant un soir, sur le pic avancé de sa caverne, un chasseur imprudent eut la hardiesse de décharger sur lui son coup de fusil.

« Le plomb tombant sur les écailles de l'animal, fut d'abord repoussé vers le chasseur, puis, le dragon prenant son envolée, se répandit sur toute la province, déchaînant après lui les vents et la tempête.

« Hélas! il y avait quelque chose de plus certain que ces fantasmagories de l'imagination chinoise: c'était le mal incalculable produit par ce typhon.

« Non seulement les Chinois, mais encore plusieurs Européens y ont trouvé la mort.

« Trois jeunes Anglais se sont noyés à peu de distance de notre habitation. Un ministre protestant également près de chez nous, a été enseveli sous les ruines de sa maison, avec sa femme et son petit garçon de 10 ans, au moment où ils prenaient leur refection de midi.

« Grâce à Dieu, nous n'avons eu aucune mort à déplorer, même parmi nos chrétiens, mais nos pertes matérielles ont été considérables, et de longtemps encore, nous ne pourrons les réparer!

« Quand la main de Dieu vient nous visiter, nous n'avons plus qu'à nous soumettre au décret de sa volonté sur nous,

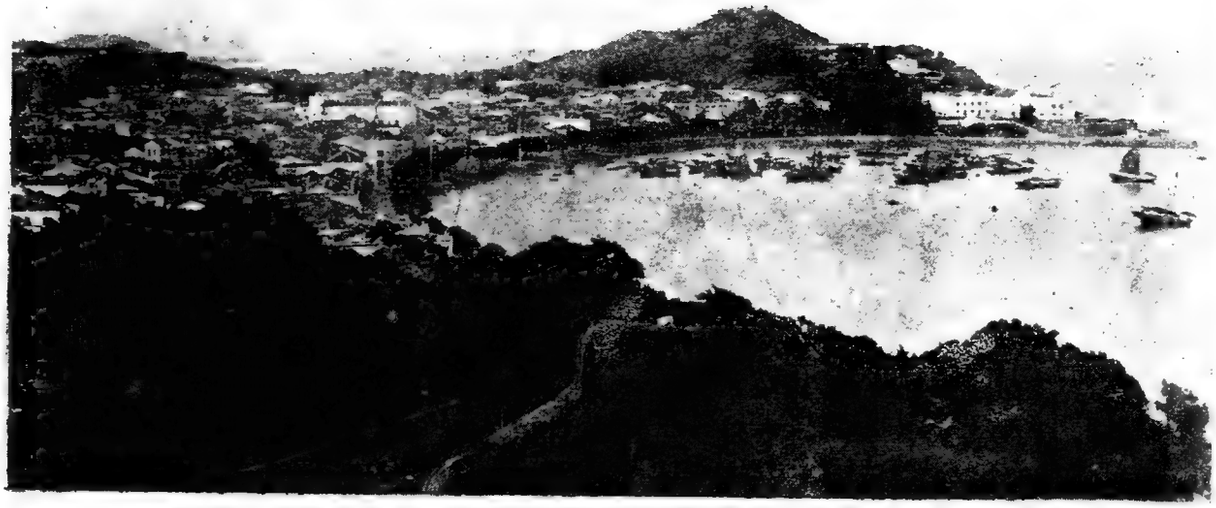
L'infant Henri de Portugal
(1394-1460)

Alphonse d'Albuquerque
(1453-1515)

Vasco de Gama.
(1469-1524)

S. François Xavier
(1506-1552)

Les initiateurs de l'épopée chrétienne en Asie, aux XVe et XVIe siècles



Vue de Macao. La "Fraïa Grande".

Melchior Carneiro S. J. évêque délégué de Chine et du Japon en résidence à Macao (1513-1583)

Mathieu Ricci S. J. (1552-1610) 利瑪竇

en le remerciant de nous avoir épargné, et en lui demandant de vouloir bien à l'avenir, nous tenir à l'abri de ses ailes.»

VII

La persécution des éléments n'était qu'un prélude aux déboires que lui cause déjà la construction de son église:»

« *Jamais*, écrit-il, *on ne se fera une idée des peines et des obstacles que nous avons eu à surmonter, pour arriver au point où nous en sommes.*

« *Je n'en citerai que quelques-uns.*

« *Un bon religieux, habile architecte, s'était offert pour venir construire notre édifice.*

« *Muni de toutes les autorisations données par la Congrégation, il s'était embarqué à Calais sur la fin de 1860; mais, depuis, nous n'en avons plus entendu parler; et toutes nos recherches n'ont abouti qu'à nous convaincre de plus en plus qu'il a dû périr dans un naufrage.*

« *Plus tard, le général de Montauban nous avait envoyé un capitaine du génie, pour diriger le grand ouvrage; mais, après l'avoir considéré de près, celui-ci trouva qu'il était trop en dehors de ses premiers travaux, et nous offrit, à la place, de construire l'orphelinat; j'acceptai sa proposition avec reconnaissance, mais la construction de l'église n'en était pas moins mise de côté.*

« *Il fallut donc chercher un troisième architecte; et, à peine celui-ci était-il arrivé, que de nouvelles difficultés surgirent les unes après les autres, et en particulier celle qui a rapport à l'extraction des pierres.*

« *Le Vice-Roi de Canton, à la demande de M. de Trenqualye notre consul, nous avait donné l'autorisation d'ouvrir une carrière sur les bords de la mer. Prises en ce lieu, elles nous faisaient, pour toute la construction de l'église, une économie d'au moins 40 mille francs.*

« *Déjà trois bateaux nous arrivaient chargés du précieux granit, et tout nous faisait espérer que l'ouvrage marcherait rapidement, lorsque les gens d'un village voisin, poussés par je ne sais quelles idées superstitieuses, se jetèrent sur nos ouvriers, en blessèrent six autres, dissipèrent le reste au nombre de 130, s'emparèrent de leur petit avoir et mirent le feu à leurs barques.*

« *Je m'empressai de porter mes plaintes au Vice-Roi qui*

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Vue de Macao. La "Praia Grande"

Mel[illegible] S. J. [illegible] de Chine
[illegible] à Macao (1513-1583)

Mathieu Ricci S. J. 1552-1610 利瑪竇

en le remerciant de nous avoir épargné, et en lui demandant de vouloir bien à l'avenir, nous tenir à l'abri de ses ailes.»

VII

La persécution des éléments n'était qu'un prélude aux déboires que lui cause déjà la construction de son église:»

« *Jamais*, écrit-il, *on ne se fera une idée des peines et des obstacles que nous avons eu à surmonter, pour arriver au point où nous en sommes.*

« *Je n'en citerai que quelques-uns.*

« *Un bon religieux, habile architecte, s'était offert pour venir construire notre édifice.*

« *Muni de toutes les autorisations données par la Congrégation, il s'était embarqué à Calais sur la fin de 1860; mais, depuis, nous n'en avons plus entendu parler; et toutes nos recherches n'ont abouti qu'à nous convaincre de plus en plus qu'il a dû périr dans un naufrage.*

« *Plus tard, le général de Montauban nous avait envoyé un capitaine du génie, pour diriger le grand ouvrage; mais, après l'avoir considéré de près, celui-ci trouva qu'il était trop en dehors de ses premiers travaux, et nous offrit, à la place, de construire l'orphelinat; j'acceptai sa proposition avec reconnaissance, mais la construction de l'église n'en était pas moins mise de côté.*

« *Il fallut donc chercher un troisième architecte; et, à peine celui-ci était-il arrivé, que de nouvelles difficultés surgirent les unes après les autres, et en particulier celle qui a rapport à l'extraction des pierres.*

« *Le Vice-Roi de Canton, à la demande de M. de Trenqualye notre consul, nous avait donné l'autorisation d'ouvrir une carrière sur les bords de la mer. Prises en ce lieu, elles nous faisaient, pour toute la construction de l'église, une économie d'au moins 40 mille francs.*

« *Déjà trois bateaux nous arrivaient chargés du précieux granit, et tout nous faisait espérer que l'ouvrage marcherait rapidement, lorsque les gens d'un village voisin, poussés par je ne sais quelles idées superstitieuses, se jetèrent sur nos ouvriers, en blessèrent six autres, dissipèrent le reste au nombre de 130, s'emparèrent de leur petit avoir et mirent le feu à leurs barques.*

« *Je m'empressai de porter mes plaintes au Vice-Roi qui*

nous donna droit, et nous promit de nous faire rendre prompte justice; mais, depuis cinq mois que la chose a été déférée à son tribunal, rien n'a encore été arrangé; et, en attendant, il nous a fallu, en premier lieu, faire enterrer les morts, soigner les blessés, nourrir et entretenir les autres jusqu'à ce jour.

« *Il a fallu, en second lieu, se pourvoir de pierres ailleurs, afin de ne pas arrêter trop longtemps les travaux et ne pas s'exposer au danger de voir arriver les pluies, avant que les fondations fussent complètement sorties de terre, ce qui nous a grandement contrariés et a augmenté de beaucoup le chiffre de nos dépenses.*»

« Les fondations de son église coûtent au prélat énormément de soucis et d'argent.

« Obligé d'y établir l'enrochement sur pilotis, à une grande profondeur, il emploie tous les moyens pour assurer dans ce terrain d'alluvion, la solidité des assises.

Il préside lui-même à chaque opération, surveille les mélanges de matériaux, reprend les erreurs, active tout son monde: « *Plus de 100 ouvriers*, dit-il, *y travaillent du matin au soir. Les uns transportent les pierres.. les autres les taillent; ceux-ci préparent la chaux, le mortier et le béton, et au milieu de tout ce mouvement, vous pourriez voir deux points noirs s'agiter pour mettre de l'activité et de l'ordre partout: c'est l'évêque de Canton, devenu habile maçon et un de nos jeunes confrères, M. Gennevoise, lequel, après avoir échappé au naufrage, est arrivé tout récemment pour me prêter l'appui de son concours et de son affectueux dévouement.*

« *Il faudra du temps pour arriver au dernier point de cette importante entreprise. J'avouerai même qu'elle dépasse de beaucoup mes forces; mais, quand on fait quelque chose pour Dieu, il ne faut pas calculer avec sa propre faiblesse, parce qu'on est deux à faire l'ouvrage; et c'est cette pensée qui me fait espérer qu'un jour, sur la terre de Canton, nous verrons s'élever une belle église, proclamant le nom de Dieu et les gloires du catholicisme.*

« *Oh! qu'il sera beau, qu'il sera glorieux et utile à la religion, que sur cette terre depuis si longtemps envahie par les folles superstitions du paganisme, le vrai Dieu ait enfin son temple et sa demeure!*

« *Aussi, est-ce là notre œuvre de prédilection, celle que je recommande le plus à Dieu, en lui disant avec le prophète:* «Benigne fac Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificentur muri Jerusalem.»

.....

Ce rôle de bâtisseur qu'il assume dès maintenant, va absorber l'évêque à tel point, que tous ses actes, toutes ses démarches, toutes ses pensées n'auront d'autre direction, d'autre mobile que son église.

« Et quand, pour une raison ou pour une autre, les travaux en seront suspendus, il dirigera son activité vers des constructions nouvelles, afin, disait-il, « de ne pas perdre le temps ».

C'est ainsi qu'au cours de cette même année 1862, il projette l'établissement des Sœurs, sur un terrain appelé le « Tir », récemment concédé: « A peu de distance du palais de Yé, *écrit-il,* se trouvait un emplacement vaste qui servait autrefois de champ de tir et de manège au Vice-Roi, et qui était comme une dépendance de son palais.

Beau terrain placé en face d'une des principales portes de la ville, il était à craindre que le gouvernement chinois ne s'en servît, soit pour y établir une caserne, soit pour en faire une place d'armes ou un mandarinat destiné à loger quelque haut fonctionnaire de l'Empire; ce qui eût été un triste voisinage pour notre église et surtout pour nos chrétiennes obligées de passer devant les cohortes armées pour se rendre à la maison de Dieu.

D'une autre part, jamais emplacement ne fut plus convenable pour une communauté de Sœurs; et Dieu sait combien un établissement de ce genre serait utile dans cette ville.

« Combien de pauvres filles chrétiennes ou païennes auxquelles il faudrait donner une éducation religieuse, et qui en sont complètement privées! Combien de jeunes et ferventes chrétiennes qui ne demandent qu'à se consacrer à Dieu, et que nous enverrions ensuite dans les différents points de la province pour y exercer les œuvres de charité qui se feraient dans la maison-mère à Canton!

« Or, pour tout cela, il fallait un local convenable, et toutes ces raisons réunies étaient plus que suffisantes pour nous faire désirer le « Tir ».

« Mais, comment en faire la demande au gouvernement chinois, lorsque déjà nous avions reçu l'emplacement de notre église? Un seul moyen d'accommodement nous restait.

« C'était de demander le « Tir » en échange des anciennes chapelles que nous possédions dans la province et que nous avions droit de réclamer d'après les derniers traités, de même que le terrain de Yé nous avait été concédé comme compensation des différentes églises qui se trouvaient autrefois dans la ville de Canton.

« J'en fis la proposition à M. de Bourboulon, lequel, plein de dévouement pour nos Missions, et voyant un véritable avantage à l'exécution de ce projet, l'approuva en principe, et me dit qu'il ne s'agissait plus que de trouver l'occasion favorable de l'exécuter.

« Quelque temps après, M. de Kleczkowsky, premier secrétaire d'ambassade, venant à Canton, eut ordre de M. le Ministre de s'occuper de cette affaire.

« Il la termina heureusement avec le Vice-Roi; et le 4 mars 1862, il m'en apporta la consolante nouvelle, en ajoutant qu'il avait réservé en notre faveur les cinq principales chapelles qui se trouvaient dans l'intérieur de la province.

« Je ne saurais dire quelle fut ma joie à une annonce aussi précieuse.

« Je m'empressai d'en témoigner ma reconnaissance à notre digne secrétaire et à notre ministre plénipotentiaire, lesquels, je dois le dire en toute justice, se sont toujours montrés on ne peut plus dévoués aux intérêts religieux et politiques qu'ils eurent à défendre dans ces contrées.

« Quelques jours après, le 25 mars, je prenais possession de ce nouveau terrain, en célébrant la Ste Messe dans une sorte de masure échappée aux désastres de la guerre, et j'offrais à la Reine des Vierges cet emplacement qui désormais sera plus spécialment consacré à son service, et qui contribuera puissamment à sa gloire et à celle de son divin Fils.

« Toutefois, ce n'est pas assez d'avoir reçu ce vaste terrain.

« Je ne m'en croirai réellement le maître, que lorsque j'en aurai pris possession par quelque construction importante.

« Déjà une année s'est écoulée; et il n'y a encore rien d'établi, rien de commencé: ce qui est pour moi la cause d'une réelle inquiétude; car, si nous sommes heureux d'avoir cet emplacement, les Chinois ne doivent pas moins regretter de le voir entre des mains étrangères; et ils auraient toute envie de le réclamer, en voyant qu'on n'a pas encore su l'employer.

« Aussi, pour arrêter toute prétention et apposer sur cette nouvelle propriété, un cachet visible aux yeux de tous, je viens d'y faire transporter une provision de pierres et de bois, pour y commencer la construction d'une nouvelle maison.

« Déjà le plan en est fait. Dans peu de temps, nous en jetterons les premiers fondements; et alors nous n'aurons plus à attendre que les Sœurs pour en prendre possession. »

Pendant que l'évêque est tout entier livré à l'espérance, une nouvelle déception vient l'affliger: le Vice-Roi Laou est destitué de ses hautes fonctions de gouverneur, et rappelé à Pékin: « Ce départ *écrit-il,* est une vraie perte pour nous. Car cet habile fonctionnaire, une fois qu'il était entré dans la voie des négociations, y marchait avec autant de bonne foi que d'intelligence.

« C'est à lui en particulier, que nous devons la concession du palais de Yé, ainsi que celle du Tir, la restitution du cimetière des chrétiens, celle du magnifique tombeau du Père Provana. Il était d'une bienveillance qui nous permettait de recourir à lui pour tout ce qui regarde le bien de la Mission.

« Quand les mandarins subalternes et le peuple apprirent son départ, ce fut comme le signal d'une réaction contre nous.

« Jugeant le moment favorable pour reprendre une influence dont ils nous avaient vu jouir d'un œil jaloux, tous se liguèrent pour nous susciter des difficultés.

« On lança dans le public des affiches malveillantes, trois de nos familles chrétiennes furent maltraitées dans divers points de la province; on les dépouilla de leurs biens; on les chassa de leurs maisons, et aujourd' hui encore, elles restent sous le poids de ces injustes vexations, sans que nous ayons pu obtenir justice pour elles.

« Mais, au milieu de ce revirement général, notre chargé d'affaires à Pékin, M. de Kleczkowsky ne s'endormait pas.

« L'œil au guet, et comprenant tout ce que nous devions à M. Laou pour les services immenses qu'il nous avait rendus, il alla trouver le prince Kong, régent de l'Empire et obtint de lui que, non seulement Laou conserverait la prérogative de son globule de 1er degré, mais encore qu'il serait envoyé au Kouy-tchéou, en qualité de plénipotentiaire de l'Empereur, afin d'arranger les affaires de cette Mission.

« Cette mesure produisit le meilleur effet sur la population de Canton

« Les petits mandarins et le peuple, voyant l'influence que notre Légation conservait à Pékin, n'eurent garde de rien tenter de plus.

« Enfin, M. de Kleczkowsky, voulant tirer de cette circonstance le meilleur parti possible pour le bien de la Mission, eut la délicatesse de demander que j'accompagnasse notre consul dans sa visite au Vice-Roi Laou pour lui annoncer sa réintégration dans tous ses droits.

« Je fus donc présenté encore une fois, à Son Excellence, en habit épiscopal, et en présence de toute la ville de Canton

qui put voir ainsi; l'honneur rendu par notre Gouvernement, à l'un de ses évêques missionnaires.

« Je remerciai Son Excellence de tout ce qu'Elle avait fait pour nous; je lui exprimai le regret bien sincère de La voir partir, et lui remis, à sa demande, une lettre pour Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-tchéou, avec lequel Elle devait incessamment se mettre en rapport au sujet du meurtre de M. Néel.

« Je lui recommandai une dernière fois les intérêts de nos Missions, et je me retirai.

« Cette visite, faite d'une manière solennelle, en compagnie de notre consul, au moment où notre influence à Pékin se relevait d'un prétendu échec qu'elle avait reçu, n'a pas été sans être bien remarquée de la population.

« Dieu veuille la bénir, et m'en faire retirer pour la propagation de l'Evangile, tout l'avantage que je puis désirer.»

VIII.

Et pour ne pas finir ce rapport sur une note de diplomatie, le prélat dresse comme suit, le bilan de ses œuvres d'apostolat en 1862: « Nous voici à la fin de l'année. Ce matin, dans ma méditation, je repassais devant Dieu toutes les circonstances qui en ont rempli le cours; bien des négligences sans doute, se sont glissées dans l'exercice de mes devoirs; bien des fautes m'ont échappé; bien des fois la langueur est venue enchaîner mon courage et ralentir mes efforts.

« Je m'en suis humilié profondément; mais, disons-le aussi à la gloire de Dieu, il n'a pas laissé périr son œuvre; il l'a fait marcher, malgré la faiblesse des instruments dont il s'est servi pour la diriger: et je suis heureux de pouvoir vous en entretenir aujourd' hui.

« Ce coup d'œil rapide sur nos travaux, sera le meilleur moyen de clore cette année qui nous échappe, et d'en recommencer une nouvelle.

« Parlons d'abord du baptême de nos pauvres païens qui est bien la plus belle et la plus consolante de nos œuvres.

« L'année qui a suivi mon retour de France en 1859, nous n'avions eu que 245 baptêmes d'adultes.

« En 1860, leur nombre s'était élevé à 377; et en 1861 il est allé jusqu'à 542.

« Un certain sentiment de crainte me faisait redouter une diminution pour cette année 1862: nous avons eu cependant 740 baptêmes d'adultes.

« Je vous laisse à penser quelle est la joie du missionnaire,

lorsque au bout d'une année de labeurs, faisant ses comptes avec Dieu et avec lui-même, il voit les progrès qu'il a obtenus et les bénédictions divines sur son ministère...

« Ce qui augmente encore notre joie, c'est de voir la tendre piété de nos néophytes.

« Comme ils sont heureux d'avoir secoué le joug des idoles pour embrasser la loi du vrai Dieu!...

« Ce serait un tableau bien curieux et bien intéressant, que de montrer par quels moyens ils sont arrivés à la connaissance de la vérité; comment ils ont répondu à l'appel de la grâce, et quelles espérances nous fondons sur eux pour amener leurs parents et leurs amis à la même félicité.

« Il y aurait là toute une étude des voies de Dieu et le sujet de mille récits intéressants; mais ce travail nous mènerait trop loin. Je le réserve pour ceux qui nous aident plus spécialement à répandre la Foi dans ces pays infidèles, en nous fournissant les moyens d'entretenir des Catéchistes supplémentaires...

« Après avoir gagné de nouveaux enfants à la Foi, il faut bien leur trouver un sanctuaire où ils puissent venir offrir leur cœur à Dieu et participer aux bénédictions que Dieu se plaît à répandre dans sa sainte maison.

« Aussi, avons-nous eu le bonheur, dans le cours de l'année, d'élever ou de réparer plusieurs chapelles, modestes à la vérité, mais suffisantes cependant pour les faibles commencements où nous sommes; nous y déposons les objets qui nous viennent de France: tableaux de la S.te Vierge, chandeliers, ornements d'autel, la plupart dons précieux de ces nobles dames qui se groupent pour travailler dans l'intérêt des Missions.

« Oh! quelle joie pour nos chrétiens, quelle satisfaction pour leur cœur, de voir représenter à leurs yeux les mystères augustes de notre sainte religion!

« Trop peu spirituels pour s'élever par l'esprit seul à la contemplation de ces vérités, ils en saisissent le sens dans les cérémonies qui frappent leurs yeux.

« Un autre avantage immense que nous trouvons dans l'érection de ces chapelles, c'est d'attacher la religion au sol même du pays.

« Nos néophytes aiment à poser leurs tentes autour de la maison de Dieu; alors, que le vent de la persécution vienne à souffler, il pourra bien dissiper quelques fidèles plus faibles, mais la masse des chrétiens restera inébranlable; et quand la tourmente aura passé, on verra ces chrétientés refleurir et s'étendre plus que jamais.

« Aussi, mon plus grand désir serait-il, quand nous avons

converti quelques païens, de pouvoir immédiatement leur offrir un sanctuaire pour abriter et développer leur foi naissante; mais ici, comme pour tout le reste, il faut bien aller selon nos ressources et attendre que la Providence de Dieu nous envoie les moyens de faire le plus grand bien dans ces régions.

« Quant au nombre des enfants moribonds baptisés il a été de 3000.

Quarante baptiseurs dans toute la province s'occupent spécialement et uniquement de cette œuvre, sans parler des chrétiens qui, chaque fois que l'occasion s'en présente, ne manquent pas de verser sur ces petits abandonnés, l'eau sainte du salut.

« D'autres fois, ce sont les païens eux-mêmes qui nous les apportent...

« Hier, je reconduisais un mandarin tartare lorsque arrivé à la porte de la Cour, l'on me présente un de ces malheureux enfants qu'on venait de trouver exposé à peu de distance de notre demeure.

« A la vue de ses plaies livides et de sa maigreur extrême, le mandarin effrayé détourne la tête, en me demandant ce que nous faisions de ces pauvres petits recueillis chez nous.

« Je lui réponds qu'on nous les apportait pour voir s'il y aurait moyen de leur procurer quelque soulagement.

« C'était toute la réponse que je pouvais lui faire en ce moment; mais aux yeux de la Foi, quel autre sentiment plus élevé nous dirige dans cette œuvre de charité!...

« On lit dans la vie de S.te Thérèse un trait charmant et qui s'est présenté bien des fois à mon esprit, quand il s'est agi du baptême de ces pauvres petits abandonnés.

« Un jour, cette sainte, tenant entre ses mains un enfant de sa sœur, à peine âgé de trois semaines, lui disait dans son langage plein de Foi: «Mon fils, si tu devais jamais t'éloigner du service de Dieu, je Lui demande qu'Il te prenne ainsi petit ange, avant que tu puisses l'offenser».

« Quelques jours après, l'enfant était atteint d'une maladie mortelle.

« La séraphique vierge voyant qu'il allait s'envoler vers la céleste patrie, le prend de nouveau entre ses bras et le regarde fixement.

« En ce moment, le visage de la sainte s'illumine d'une clarté toute céleste et devient beau comme celui d'un ange. L'enfant avait cessé de vivre.

« S.te Thrérèse veut l'emporter, pour épargner à sa mère la vue d'un spectacle aussi affligeant; mais celle-ci, se doutant de ce qui est arrivé, réclame son enfant pour le voir une dernière fois.

« S.te Thérèse le dépose entre ses bras en lui disant d'un visage riant: «Oh! qu'il y a de quoi bénir Dieu, quand on voit quelle multitude d'anges viennent recueillir l'âme de ces petits enfants qui leur ressemblent!...»

« C'était cette scène céleste qui venait de frapper les regards de Thérèse et qu'elle rapportait à sa sœur pour la consoler.

« Il ne nous est pas donné, comme à la Vierge Séraphique, de contempler ce qui se passe dans les régions du Ciel; mais nous savons que lorsqu'un petit enfant quitte la vie avec la grâce du baptême, son âme s'envole au séjour des bienheureux, et que là, il ne cessera d'aimer et de louer Dieu pendant toute l'éternité.

« En faut-il davantage, pour nous faire bénir mille fois l'œuvre de la S.te Enfance, et nous engager à lui prêter tout notre concours.

« Mais, plus cette œuvre est belle, plus aussi il semble que l'enfer redouble d'efforts pour en arrêter les progrès.

« Dans le cours de l'année, des affiches ont été apposées dans les principales villes de la province pour prévenir et exciter les païens contre nous.

« Sans désigner les chrétiens d'une manière positive, on les représentait comme les partisans d'une secte abominable, dont un des principaux points était de mettre à mort les femmes et les enfants, afin de se servir de leurs restes inanimés pour en composer des remèdes d'une nature diabolique.

« Et ce qu'il y a de plus triste encore, c'est que récemment, des magiciens du pays ont été surpris manipulant les restes de femmes et d'enfants qu'ils avaient mis à mort, pour composer leurs remèdes sataniques...

« Et l'on conclut que nos baptiseurs font de même!...

« Mais nous n'en continuerons pas moins et avec plus d'ardeur, à envoyer au Ciel quantité d'enfants qui plaideront notre cause auprès de Dieu.

« Du reste, le baptême des moribonds n'est qu'une partie des œuvres dont s'occupe la S.te Enfance.

« Parmi les enfants qu'on baptise, il en est un certain nombre qui échappent à la mort; et, c'est pour nous un devoir de les élever jusqu'à ce qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes.

« Comme toutes les œuvres de début, notre orphelinat a eu ses moments d'épreuves et de dangers.

« Formé au temps de la guerre de Canton par notre vénéré confrère M. Le Turdu, il occupait d'abord la moitié d'un couvent de bonzesses, où la plupart des choses, comme les cours, les puits et les jardins étaient en commun.

« Chassés de là par le canon anglais qui voulait occuper

militairement ce point, les enfants furent transportés à la «Mitraille», vieux mandarinat qui était alors inoccupé, et où ils restèrent pendant trois ans, jusqu'à ce que le fameux typhon de juillet vînt les chasser de ce nouvel abri.

« Reçus d'abord à la Trésorerie par le Consul de Trenqualye, il fallut bientôt évacuer ce lieu pour faire place à un détachement de soldats français.

« Enfin, après bien des recherches, tout ce que l'on put trouver, fut une maison assez étroite, sans cour, sans eau, sans air, et ne présentant aucune des conditions nécessaires pour un établissement composé de 80 enfants.

« Tel est le lieu où ils sont aujourd'hui.

« Mais, Dieu merci, cet état provisoire ne durera pas longtemps; dans un ou deux mois, nous pourrons les conduire dans le nouvel orphelinat...

« C'est encore la vérité d'ajouter que l'œuvre de la Ste Enfance non seulement fait un bien immense en soi, mais encore devient l'auxiliaire de la propagation de la Foi, puisque, parmi les 25 élèves de notre grand séminaire, 15 d'entre eux sont encore les nourrissons de l'œuvre... Tel est le résumé de nos épreuves et de nos succès.

« Tout n'est pas fait, il s'en faut bien; longtemps encore nous aurons à lutter contre bien d'oppositions, contre une foule de circonstances fâcheuses qui traversent nos projets; mais enfin l'œuvre de Dieu avance, et chaque jour l'Evangile jette de plus profondes racines au milieu de ce peuple.

« Ah! venez tous à notre aide, ô vous qui vous intéressez tant au bien de cette portion de l'Eglise de Jésus-Christ!

« Abandonnés à nous-mêmes, nous ne pouvons qu'être écrasés sous le poids des difficultés qui nous assiègent; nos efforts resteraient infructueux; et, après avoir longtemps travaillé, nous devrions dire comme ces infortunés ouvriers de l'Evangile: *"Per totam noctem laborantes, nihil cœpimus!"*

« Mais si vous daignez nous secourir, nos progrès ne feront qu'aller en croissant, et nous serons heureux, un jour, d'en partager avec vous la consolante récompense.

« Car, en réalité, j'aime à le dire, nous ne sommes que vos mandataires, chers bienfaiteurs; nous faisons le bien que vous nous mettez à même d'opérer, et une des plus douces consolations de notre vie apostolique, est de vous en exprimer notre vive et bien sincère gratitude.»

Chapitre IX.

I. Fête à Vuillafans: l'abbé Beurey.
II. Achèvement des fondations de l'église: deux discours.
III. Bénédiction de la première pierre.
IV. Que d'argent!! oppositions.
V. Lettres au P. Ramière S. J. et à Sœur Colombe.
VI. Touchante anecdote.
VII. La Mission du Kouang-Si: le Vice-Roi sur le "Tancrède".
VIII. Auxiétés du prélat: projet de pèlerinage à Sancian.

1863 - 1867.

I

Si écrasants que soient, pour Mgr Guillemin, les soucis de l'administration, ils ne lui font jamais oublier ses devoirs envers ses proches.

Il décide un jour de les réunir tous dans une fête de famille à Vuillafans.

Et cette fête devient publique par le caractère même qu'elle emprunte à la religion: «Voici donc, *écrit-il à sa mère,* le moment de donner à notre cher Vuillafans, la petite fête que je lui préparais.

« J'avais envoyé à M. Voisin, une belle cloche chinoise que j'avais enlevée au temps de la guerre, d'une pagode à demi-ruinée et je viens d'apprendre qu'elle est arrivée à Paris, où elle attend la destination ultérieure qu'on doit lui donner.

« Mon désir serait de l'offrir à notre Madone de Vuillafans comme un témoignage de la vénération profonde que lui conserve un de ses enfants, exilé au bout du monde.

« Je prie donc M. Voisin de vous l'envoyer.

« Longtemps elle a servi au culte des idoles, dans le réduit obscur de sa première demeure, où toute enfumée par l'offrande des sacrifices, elle contribuait aux superstitions du paganisme.

« Je suis d'autant plus heureux aujourd'hui de la consacrer au culte du vrai Dieu, qu'elle lui est restée plus étrangère.

« Et je désire en même temps que nos bons habitants de Vuillafans voient, dans cette démarche de ma part, une preuve du souvenir affectueux que je conserve d'eux.

« Mais il s'agit maintenant de baptiser notre nouvelle cloche, et elle en a assez besoin; car outre son péché originel qui la destinait au service des démons, bien des fois elle anima de sa voix les cérémonies païennes.

« Je lui ai donc choisi un parrain et une marraine; et je ne pouvais mieux faire, chère maman, que de vous confier cette dernière fonction, tandis que je prierai l'oncle Joseph de vouloir bien accepter la charge de parrain.

« M. le curé d'Ornans fera la bénédiction; et je lui confère à cette occasion le titre de vicaire général de Canton, avec l'autorisation de porter le camail adopté pour cette Mission.

« M. le curé de Vuillafans ne sera pas fâché, je pense, de ce choix qui tombe sur son doyen et qui est un devoir de reconnaissance à payer pour tous les secours particuliers que M. le curé d'Ornans nous a donnés pour l'érection de notre église.....

J'écris à Son Eminence de Besançon, pour lui demander l'autorisation pour M. le Curé d'Ornans de porter le petit camail de Canton. Pour cela, il faudra lui en exécuter un, et j'aimerais qu'Eulalie en chargeât immédiatement Joséphine, afin que M. le curé pût avoir l'insigne de sa dignité pour le jour de la cérémonie.

« La mozette serait en moire violette sans capuce, mais avec le retroussis jaune qui est la couleur de l'Empire et aussi avec les lisérés jaunes.

« Pour l'hiver, la mozette est en hermine avec le retroussis et les lisérés jaunes. Comme j'ai quelques petites peaux d'hermine à ma disposition, je les partage avec M. le curé d'Ornans, et je renferme sa part dans un des vases de porcelaine que j'envoie ...

« Comme la fête de l'Assomption est une des fêtes patronales de la paroisse, vous pourrez choisir un des jours de l'Octave pour cette pieuse solennité.

« Il faudra que ce jour-là il y ait grand gala; vous inviterez de ma part tous ceux de nos dignes amis des environs.....

« Il ne faudra pas oublier les pauvres, car la fête doit être pour tout le monde.....

Il est une autre chose qui me tient au cœur; car, c'est une injustice qui pèse sur la paroisse, et que j'aimerais voir réparée.

« Nos habitants de Vuillafans ont été bien mal inspirés,

lorsque pour payer les 40 années que M. Beurey, notre ancien curé, avait passées au milieu d'eux, ils lui ont fait un charivari.

« Cet acte auquel il était loin de s'attendre, a empoisonné les dernières années de sa vie, et il a montré combien il y fut sensible, lorsque dans son testament, il demanda à être enterré à l'entrée du cimetière, afin d'être là foulé aux pieds des passants.

« Il est fâcheux qu'on ne l'ait pas compris et qu'on se soit montré si fidèle à exécuter ses dernières volontés; mais enfin, si l'on a eu tort en cela, il est toujours temps de réparer ses fautes; et j'ai eu la pensée de proposer au Conseil de fabrique de faire une petite quête dont le montant serait employé à élever un modeste monument à la mémoire de notre digne M. Beurey; ce qui fournirait tout naturellement l'occasion de le mettre en un lieu plus convenable, sans que le public sût la véritable cause de cette translation.

« Par là, au moins, chacun réparerait ce qu'il a à se reprocher, et l'on enlèverait de dessus la paroisse, une injustice qui est toujours une chose très fâcheuse, parce que dès ce monde, elle pèse dans la balance de Dieu contre ceux qui s'en sont rendus coupables.

« Aussi, voulant de grand cœur, contribuer à cet acte de réparation, je m'inscris pour 20 francs à la tête de la liste qui sera faite à cet effet.»

Le prélat écrit à peu près les mêmes choses aux fabriciens de Vuillafans, et ajoute au sujet du même M. Beurey:

« *Eloigné*, dit-il, *de mes chers compatriotes, complètement étranger aux susceptibilités qui ont pu se mêler dans les tristes circonstances qui ont entouré les derniers jours de M. Beurey, ils ne verront dans mes paroles, je l'espère, que l'appel et le conseil d'un ami qui, du fond de sa lointaine Mission, ne cherche que leur honneur et leur intérêt.*»

Nous avons voulu rappeler cet épisode familial, pour montrer le degré de délicatesse de Mgr de Cybistra et sa préoccupation constante pour tout ce qui touchait à l'honneur de la religion.

Il avait une façon à lui, presque enfantine, d'attirer les cœurs des simples, qui contrastait avec les arguments plus fermes dont il usait dans ses relations avec les grands; mais aux uns comme aux autres, il savait proportionner le ton, à gammes toujours calculées.

Et il réussissait, parce que l'onction de sa voix prenante et celle de ses écrits, la clarté de ses vues, la pureté de ses intentions, la sainteté de sa vie, tout l'ensemble de cette personnalité s'imposait: elle avait sur tous le «pouvoir rayonnant.»

S'il y eut plus tard des esprits récalcitrants qui échappèrent à son influence, c'est qu'il leur en coûta trop, ou de le remercier ou de l'admirer.

Ajoutons aussi que l'évêque de Canton, s'étant affiché exclusivement l'homme d'une œuvre, qui fut celle d'un bâtisseur, il parut à la fin monotone à son entourage.

Mais cette œuvre qui l'écrase et où il succombera sous le poids renouvelé de ses blocs cyclopéens, il la continuera avec acharnement, jusqu'au bout.

II

Déjà, en cette fin d'année 1863, il vient d'achever, par un temps des plus propices, les fondations de son église; et il en fixe au 8 décembre, la bénédiction de la première pierre.

Ce fut une fête particulièrement solennelle et curieuse dont il faut se garder de retrancher un détail dans la relation de l'évêque: «Nous venons, *écrit-il,* de poser la première pierre de notre église: cérémonie touchante à laquelle assistait le Vice-Roi des deux Kouang, avec tous les hauts mandarins de l'Empire et un détachement de 300 Tartares, destinés non seulement à maintenir le bon ordre, mais encore à relever par l'éclat de leurs armes et de leurs uniformes la beauté de cette fête.

« Du côté des Européens, nous avions tous les consuls résidant à Canton, tous en grande tenue, le Grand Juge de Hong-Kong, son assesseur, le Secrétaire du Gouvernement, les Procureurs de la Propagande, des Dominicains et des Missions Etrangères, une vingtaine de missionnaires avec une députation de leur chrétiens, et enfin un nombre infini de païens groupés sur tous les points culminants du voisinage ou pressés contre les barrières de l'enceinte, pour jouir d'un spectacle si nouveau pour eux.

« Canton, en effet, avait bien eu déjà ses fêtes religieuses et militaires; mais elle ne connaissait point encore cette fête d'un temple qu'on érige au vrai Dieu, et à laquelle toute la population se pressait, comme pour témoigner par ce sentiment spontané et unanime que le Dieu des chrétiens est le Souverain Seigneur de l'univers, et que tous lui doivent le concours volontaire de leurs adorations.

« Aussi, avions-nous tâché de donner à cette solennité toute la pompe et l'éclat possible.

« Dès la veille et l'avant-veille, une brume épaisse répandue dans l'atmosphère, nous faisait craindre d'être peu favorisés du temps. Je fis donc dire à nos chrétiens de recourir à la pro-

tection de la Ste Vierge; et le soir même, de toutes les habitations voisines, s'élevait la voix plaintive de nos néophytes, demandant un temps propice.

« La chose était importante: avec les idées superstitieuses de nos Chinois et l'habitude qu'ils ont de tirer des augures de tout, ils n'auraient pas manqué de voir dans un temps pluvieux un signe néfaste pour nous.

« Dieu ne l'a pas permis: jamais le soleil ne se leva plus radieux et n'éclaira d'une lumière plus douce une journée où nous avions encore à célébrer le privilège ineffable de la Mère de Dieu.

« Tous les alentours de l'église avaient été appropriés avec soin; des fleurs et des guirlandes se balançaient au-dessus des fondations et en marquaient les gracieux contours; les avenues étaient pavoisées: partout l'on voyait des traces de l'empressement de nos chrétiens qui avaient donné à la fête toute sa joie et toute sa splendeur.

« A trois heures de l'après-midi, tout était prêt.

« Bientôt le bruyant *tam-tam* résonnant au loin, annonça l'arrivée du Vice-Roi: il venait en palanquin, porté par huit hommes et escorté de la troupe nombreuse de ses satellites.

« M. le Consul de France et moi, nous nous avançâmes jusqu'à la barrière d'entrée pour le recevoir; il fut immédiatement salué par une salve d'artillerie; la musique chinoise commença ses fanfares, et toutes les autorités furent ainsi reçues au son de la musique et du canon, jusqu'à ce qu'elles fussent réunies sous le pavillon qui avait été dressé à l'entrée des fondations.

« Chacun ayant pris place selon son rang, M. le baron de Trenqualye, consul de France, monta sur l'estrade et parla ainsi: «

Noble Vice-Roi, Monseigneur, Messieurs,

« C'est un imposant événement en tout pays que l'érection d'un temple au Tout-Puissant, et cet événement que nous célébrons aujourd'hui, acquiert ici, au temps actuel, une importance d'autant plus grande qu'il se relie par le passé à des fondations analogues dans le Céleste Empire, et consacre en quelque sorte, pour le présent, une ère de paix et d'amitié entre des nations qui étaient restées jusque-là réciproquement inconnues.

« Je ne me permettrai pas, Messieurs, de fatiguer votre attention par un long historique des phases de l'existence du catholicisme en Chine.

« Cependant, ne serait-ce pas manquer à la reconnaissance de la mémoire, que de laisser dans l'oubli un rapprochement de bienveillance souveraine entre des faits accomplis aux temps où les premières prédications de cette religion furent faites sous la protection de l'Empereur qui accueillit son premier apôtre, et l'éclatant témoignage que vient lui en donner en ce jour le noble dignitaire qui veut bien honorer de sa présence cette auguste cérémonie.

« Ce fut en 1583, Messieurs, que les P. P. Jésuites pénétrèrent en Chine, vià Macao, et commencèrent à y répandre les premières lueurs de la religion chrétienne.

« Quelques années après, le P. Mathieu Ricci fut reçu à la Cour de l'Empereur Wan-li qui le combla de faveurs, lui assigna une place dans son palais et voulut, à la mort de ce Père en 1610, qu'un vaste emplacement fût réservé à sa sépulture, comme un gage de vénération pour les préceptes et les bienfaits qu'il avait répandus dans son Empire.

« Aussi, cette grâce insigne porta-t-elle bientôt ses fruits, en donnant au crédit des P. P. Jésuites assez de prépondérance pour que les dogmes religieux qu'ils enseignaient, aient rencontré, sous le règne de cinq Empereurs, dont l'un fut le fondateur de la dynastie régnante, le concours d'un puissant appui au développement des résultats acquis.

En effet, Messieurs, sous le règne de ces Empereurs, les Jésuites vinrent en Chine en grand nombre et y rendirent les services les plus signalés.

« Certains d'entre eux furent aussi chargés d'éminentes fonctions.

« L'un d'eux, le P. Verbiest, Belge, renommé à cette époque par l'étendue de ses connaissances, fut institué président du tribunal des mathématiques; ce fut lui qui rectifia le calendrier chinois, affaire si importante chez ce peuple, et qui créa le célèbre observatoire de Pékin.

« Ce fut encore le P. Verbiest qui, sur les instances de l'Empereur Kang-hi, parvint à fondre des canons capables d'être transportés, et qui servirent à anéantir la révolte du fameux général Ou-san-kouy, en faveur de la dynastie des Ming.

« D'autres, les P. P. Gerbillon et Bouvet, servirent par leurs lumières, la politique de l'Empereur, en faisant un traité avec les Russes, et contribuèrent à conserver intactes les limites de l'Empire: d'autres, s'occupant de peinture, de musique et de mécanique, embellissaient de leurs inventions les palais impériaux et concouraient par la pratique des sciences à accroître la prospérité du peuple et la gloire du Souverain.

« Sous l'effet de la protection dont les missionnairers jouis-

saient à la Cour, deux églises furent bientôt construites à Pé-Kin où elles reçurent la désignation d'église du Sud et d'église du Nord.

« Par la suite des temps, leur nombre s'éleva à plus de 300 dans les principales villes de la Chine: il en exista jusqu'à 40 dans la seule province de Canton.

« L'Empereur Kang-hi qui régnait alors, composa lui-même l'inscription mémorable qui fut placée sur le frontispice de la première des deux indiquées plus haut, laquelle était ainsi conçue:

" *Au vrai principe de toutes choses.*"

" *Il n'a point eu de commencement et il n'aura point de fin; il a produit toutes choses dès le commencement; c'est Lui qui les gouverne et qui en est le véritable Seigneur. Il est infiniment bon et infiniment juste, il éclaire, il soutient, il règle tout avec une suprême autorité et avec une suprême justice.*"

« Telle était cette inscription.

« Il a été un temps où l'on comptait en Chine trois cent mille chrétiens.

« Sans doute aussi, Messieurs, le christianisme a eu dans le Céleste Empire ses annales de proscription et ses martyrs; mais tout nous porte à conserver l'espoir que le retour de ces époques néfastes n'est plus à craindre à l'avenir, et dans un jour comme celui-ci, nous ne voulons au surplus, nous souvenir que des protecteurs d'autrefois et des bienfaiteurs d'aujourd'hui.

« Le nombre est grand de ceux qui ont concouru, par l'exercice de leurs pouvoirs et leur haute influence, comme par des services plus directs, à mettre à même nos missionnaires de créer à leurs fondations, pendant l'ère de rapprochement entre la Chine et les nations européennes, un avenir en rapport avec les bienfaits qui doivent en résulter, et de régénérer, sous l'égide d'un traité d'amitié, une œuvre entreprise depuis près de trois siècles, d'abnégation, de dévouement et de charité.

« Parmi ces derniers, qu'il me soit permis de mentionner, dans cette solennité, les ambassadeurs extraordinaires de S. M. l'Empereur des Français et de S. M. la reine d'Angleterre, qui, par la conclusion du traité du 27 juin 1858, ont sanctionné comme un titre au Livre du droit des gens, celui de l'exercice de la religion chrétienne en Chine: et notre digne ministre de France à Pékin, S. E. M. de Bourboulon, qui, après eux, a, par tant de sagesse et d'énergie, fait de sa mise à exécution une manifeste réalité; M. M. le Comte Kleczkowski, de Vernouillet et de Méritens ses secrétaires, qui l'ont si efficacement aidé dans cette entreprise.

« Qu'il me soit permis de citer encore M. le Vice-amiral Charner; M. le capitaine de vaisseau Coupvent des Bois, M. de Tanouarn, Commissaire du gouvernement français et M. Fontanier leur interprète, dont la conciliante coopération vint accomplir l'acte du rétablissement de nos missionnaires dans cette capitale; M. Vautrin architecte à Nancy et M. Humbert, l'un et l'autre auteurs des plans de l'église dont ce dernier dirige l'exécution; et enfin, à l'occasion d'une difficulté récente, M. le contre-amiral Jaurès; tous ont, dans un concours unanime, apporté leur part à l'édification du temple et de l'asile des orphelins que nous venons inaugurer aujourd'hui.

« N'oublions pas non plus le vénérable prélat, qui, voué depuis 15 ans en Chine, à l'exercice d'une inépuisable charité, consacre son zèle et ses forces à cette œuvre de résurrection; ni les pieux missionnaires qui lui prêtent leur incessante assistance.

« Sa Sainteté N. S. P. le Pape Pie IX a béni de ses mains S. G. Mgr Guillemin et en lui son apostolat en Chine.

« L'Empereur, dans le repos de sa pensée, veille, Messieurs, sur cette naissante église. Sa Majesté l'Impératrice, dont la bonté fait oublier la grâce, lui a promis sa maternelle protection; ils n'oublieront pas que le noble Vice-Roi de Canton, que tous les dignitaires dont le cortège est l'illustration de la plus importante cité de la Chine après Pékin, sont venus rehausser de leur présence cette imposante cérémonie, comme pour donner à la France un gage des dispositions amies qui les animent, et de confiance dans l'amitié de cette nation.

« Leurs Majestés sauront aussi que vous tous mes Collègues, auprès desquels j'ai toujours trouvé un concours si cordial, vous tous, Messieurs, qui résidez ici avec l'espoir de relever l'ancienne prospérité de Canton, avez bien voulu, par votre empressement à vous réunir à nous en ce jour, donner de même à la France une marque de sympathie qui trouvera son écho dans tous les cœurs où vibrent des sentiments de fraternité religieuse et nationale.

« Je vous en remercie, Messieurs, comme je remercie S. E. le Vice-Roi et ses dignitaires; et c'est pour moi un insigne honneur, dont le souvenir ne s'effacera pas, que d'avoir été délégué, dans une révérentieuse sollicitude, par S. E. M. de Berthemy, Ministre de S. M. à Pékin, pour le représenter à la consécration des fondements du premier temple élevé dans ce pays au Tout-Puissant, à une époque dont l'histoire consignera la date, il faut l'espérer, dans ses fastes les plus dignes de mémoire. »

Après ce long discours, l'évêque de Canton prit la parole.

Excellence, Monsieur le Consul, Messieurs,

« Il me serait difficile d'exprimer tous les sentiments qui se pressent dans mon cœur à la vue de cette imposante assemblée et du motif qui l'amène ici.

« D'où vient donc qu'aujourd'hui, dans la même enceinte, à la même heure, se trouvent réunis et cet illustre Vice-Roi de la province, environné du brillant cortège de ses mandarins et de sa milice, et tous ces nobles représentants des nations européennes, et cette foule d' amis qui viennent s'associer à nos vœux, et cette foule de chrétiens qui se pressent autour de nous, tous dans l'attitude du respect et dans l'expansion d'une douce et pieuse joie?

« Evidemment, ce n'est pas une fête profane qui nous réunit; il s'agit de quelque chose de plus. Il s'agit d'élever au Souverain Seigneur des nations, à Celui qui a créé toutes choses et qui en même temps veille sur nous avec l'amour d'un père, il s'agit, dis-je, de lui élever un temple digne de lui, temple vénérable, destiné à proclamer sa gloire et ses grandeurs, en même temps qu'il sera pour nous la source des plus abondantes bénédictions.

« Oui, Messieurs, d'après les hautes et magnifiques idées que Dieu a bien voulu nous donner de Lui-même, un temple n'est point seulement un hommage rendu à sa Divinité; c'est encore un asile, un lieu d'indulgence et de faveurs ouvert à la pauvre et faible humanité.

« C'est là que le Dieu trois fois saint réside par sa présence; c'est là qu'il se communique à nous, qu'il reçoit nos prières et nos vœux, et qu'en retour il nous fait part des richesses infinies renfermées dans son divin Cœur.

« Ah! disons-le donc, qu'il est consolant pour l'homme dans les jours de son court pèlerinage sur la terre, de trouver un sanctuaire où quelquefois il puisse se reposer des labeurs de la vie, incliner son front devant son Dieu, lui exposer ses besoins, implorer sa clémence pour un père, une mère, pleurer une faute échappée à la faiblesse, et, comme le prodigue de l'Evangile, recevoir l'assurance de son pardon et les gages précieux de son bonheur à venir.

« Telle est, noble et puissant Vice-Roi, telle est la consolante destinée d'un temple catholique; tel est celui que nous élevons au milieu de la cité, et à l'érection duquel Votre Excellence veut bien prêter le concours de son haut et bienveillant patronage.

« Aussi, sommes-nous heureux aujourd'hui d'en poser la première pierre, et nous voudrions que les accents de notre gratitude puissent arriver à tous les insignes bienfaiteurs qui nous ont aidés dans cette œuvre de prédilection.

« Gloire, honneur et reconnaissance soient d'abord au Pontife Auguste, au chef de la religion catholique, qui, il y a 6 ans, comme a bien voulu le rappeler notre honorable consul, faisait couler sur mon front l'huile sacrée et, m'embrassant avec la bonté d'un père, me renvoyait en Chine avec ces paroles d'encouragement: « Allez maintenant, fils bien-aimé, allez porter au loin les bénédictions dont vous êtes le dépositaire! »

« Pontife vénéré, qui porte avec une si douce majesté le poids de l'autorité, et vers lequel s'inclinent avec tant de respect nos pensées, notre amour et nos cœurs!

Gloire, honneur après lui, à notre Auguste Empereur qui, dans l'étendue de sa bienfaisance et la vaste portée de ses vues, a daigné accueillir l'humble demande que je lui faisais, lorsqu'au moment de quitter pour toujours la terre de France, je lui disais: « Sire, je serai heureux, en retournant en Chine, si je pouvais emporter avec moi l'assurance que nous aurons un jour une église à Canton. — Oui, me répondit-il aussitôt, avec cette prompte détermination qui ne peut venir que d'un Souverain, vous aurez une église à Canton! »

« Et, comme si cette faveur n'était point suffisante pour combler mes vœux, notre Auguste Souveraine, avec cette grâce parfaite qui donne tant de prix à un bienfait, ajoutait ces paroles: « Et pour moi, Monseigneur, je me réserve de donner à l'église ses vases sacrés! »

« Aimable promesse que Sa Majesté a bien voulu me renouveler depuis! Doux encouragement pour le cœur d'un évêque-missionnaire! Précieux augure pour la Mission confiée à ses soins et dont le souvenir restera profondément gravé dans mon cœur!

« Déjà nous voyons ces magnifiques promesses se réaliser; et, du sol de ce temple qui s'élève, nous demandons à Dieu qu'Il bénisse notre glorieux Empereur, notre bien-aimée Souveraine, et que, pour leur bonheur et le nôtre, Il orne de vertus, de courage et de mérites, l'Auguste Enfant dans les mains duquel, un jour, seront remises les destinées de la France.

« Et pourrais-je oublier ceux qui ont si bien secondé les pieuses intentions de Leurs Majestés: M. de Bourboulon et ses secrétaires M. M. de Kleczkowski, de Méritens, de Vernouillet, qui tous, ont poursuivi cette œuvre avec un zèle et une

constance que je ne saurais assez louer, M. l'Amiral Charner, M. le Capitaine de vaisseau du Quilo; M. M. les Commandants Coupvent des Bois et de Tanouarn, et leur interprète M. Fontanier, qui leur ont prêté leur puissante et active coopération; nos architectes, M. M. Vautrin et Humbert qui lui consacrent leur science et leur talent; M. l'Amiral Jaurès qui, dernièrement encore, nous donnait des preuves de son entier dévouement.

« Et enfin, pour clore la nomenclature de ces hauts et puissants protecteurs, qu'il me soit permis de remercier d'une manière spéciale, notre honorable Consul, M. le baron de Trenqualye, que notre ministre plénipotentiaire, M. de Berthemy, dans sa vive sollicitude pour nous, a désigné pour le remplacer à cette cérémonie.

« Après nous avoir si souvent appuyés dans l'exécution de cette tâche laborieuse, c'est encore à lui, comme à l'aide empressée de son interprète, M. Blancheton, que nous devons la brillante réunion qui vient aujourd'hui partager nos joies et relever l'éclat de cette solennité.

« Mais, en rappelant les noms de nos insignes bienfaiteurs, je ne saurais passer sous silence le Gouvernement de qui nous tenons le vaste emplacement sur lequel s'élèvent nos œuvres, et je suis heureux de pouvoir aujourd'hui lui offrir l'expression de ma gratitude dans la personne de son premier représentant, le Vice-Roi des deux Kouang.

« Oui, Excellence, c'est un droit d'hospitalité que vous nous avez donné, mais un droit qui ne fera que relier plus intimement la France et la Chine, et qui nous donnera à nous-mêmes les moyens de montrer les sentiments dont nous sommes animés envers les habitants de ce noble Empire.

« Autant le terrain qui nous a été cédé est beau et spacieux, autant nous nous efforcerons de lui faire produire des fruits de grâce et de charité.

« Ici, dans cette église dont nous foulons le sol, nous apprendrons à nos chrétiens à vous aimer, à vous obéir, à garder les lois de l'Empire et à sacrifier, s'il était nécessaire, leurs biens et leur vie à la défense du Prince que le Ciel leur a donné; car, tels sont les principes de la religion sainte que nous professons.

« Plus loin, dans cet établissement bâti naguère sous la direction d'un de nos capitaines du génie, M. Dreysset, nous recueillerons les jeunes orphelins à qui la mort ou la misère a enlevé les auteurs de leurs jours; déjà une centaine y reçoivent le riz et les vêtements qui leur manquent.

« Ailleurs s'élèvera la maison destinée à recevoir les enfants

trouvés, précieux asile dû à la touchante sollicitude de nos chers enfants d'Europe, qui, chaque jour, se privent de quelque chose pour venir au secours de leurs jeunes frères gémissant abandonnés dans quelque partie du monde.

« Et ainsi, verra-t-on se réaliser ce principe, un des plus beaux du catholicisme, à savoir que nous sommes tous les enfants d'un même Père qui est Dieu; que nous devons nous aimer comme des frères, et que si nous venons en Chine, c'est uniquement pour nous consacrer à votre service, sans autre désir que de vous faire du bien, sans autre récompense que de contribuer à votre bonheur. Telles sont nos vues, nos pensées, les motifs qui nous animent; et nous serons heureux, si jamais nous pouvons les voir couronnés d'un résultat si digne de tous nos efforts.

« Vous le voyez, Excellence et Messieurs, c'est une fête toute religieuse et de famille que celle qui nous réunit, et qui à chacun de nous présente quelque avantage.

« La France qui, déjà sous le grand Kang-hi, avait son église à Pékin, se félicite d'en élever une autre sur ces rivages lointains, au milieu de cette seconde capitale de la Chine.

« Notre religieux Empereur y attachera son nom; notre Auguste Souveraine le souvenir de sa délicatesse et de sa pieuse générosité; les pauvres et les orphelins y trouveront un asile, nos chrétiens une instruction qui leur enseignera le chemin du vrai bonheur; et nous, exilés volontaires, nous serons heureux, sur la terre étrangère, de rencontrer les tabernacles de notre Dieu et de répandre notre âme devant Lui.

« Ce jour n'aura-t-il pas aussi quelque consolation pour vous, dignes et nobles consuls des nations que vous représentez ici?

« Et vous tous, que je puis appeler mes amis, qui avez répondu avec tant de bonté à notre appel, qui n'avez pas craint de quitter vos graves occupations et de faire une longue course, comment vous témoigner assez dignement notre reconnaissance?

« En vous remerciant d'une démarche si touchante, laissez-moi unir à votre souvenir celui de tant d'autres amis que nous avons laissés dans la terre natale, et qui, par leur dévouement et leur pieux concours, ont une si grande part aux travaux et aux succès de notre lointain apostolat.

« Nous vous remercions tous du fond du cœur; nous demandons au Dieu suprême, très bon, très clément, qui voit la sincérité de nos sentiments, nous lui demandons qu'il vous bénisse, vous, vos familles, vos entreprises; qu'il vous rende au centuple le bien que vous nous faites; et, de même que

vos noms seront inscrits et renfermés dans la première pierre de ce temple, de même qu'ils soient inscrits dans le Livre de vie, et qu'un jour nous soyons tous réunis dans le temple de sa gloire, dans cette Jérusalem Céleste, dont nos temples d'ici-bas sont la plus belle et la plus touchante image!» .....

III.

.....

« Nos allocutions étaient traduites en Chinois, afin que les mandarins pussent les suivre dans leur langue, tandis que l'interprète français placé à côté du Vice-Roi, lui donnait l'explication de tout ce qu'il désirait savoir...

« Puis l'on procéda à la pose de la première pierre ou plutôt des deux premières pierres qui devaient servir de bases aux tours de l'église.

« C'étaient deux énormes blocs de granit, qu'on avait transportés de Hong-Kong, avec des peines et des difficultés infinies.

« Dans chacun d'eux était pratiquée une excavation destinée à recevoir une pierre bénite de l'édifice.

« L'une, d'un pied carré, venait, comme on le sait, de Jérusalem, du torrent même de Cédron, où N. S., tombant à terre, avait laissé l'empreinte de ses genoux sacrés, et elle portait cette inscription, tracée en caractères latins et chinois:

Ex torrente Cedron.
Ubi Dominus noster Jesus Christus lapsus est,
Et genuum suorum S. S. vestigia reliquit.

.....

« L'autre pierre, tirée des Catacombes de Rome, avait servi autrefois à renfermer le corps de quelque martyr de la primitive Eglise, et m'avait été donnée par S. S. Pie IX, lorsque j'eus l'honneur insigne d'être sacré de ses mains en 1857.

« Elle portait cette inscription:

Lapis sacer,
E Catacombis Romanis extractus,
Et a S. S. D. D. Papa Pio IX
Dono datus.

C'était assez pour constater l'origine de ces pierres sacrées; mais ce n'était point assez pour témoigner ma reconnaissance au divin Maître qui a daigné m'appeler à l'apostolat au milieu de ces pays infidèles.

« Prenant donc le revers de cette pierre, j'y fis graver cette autre inscription, témoignage à la fois de mon humble

gratitude, et indice du vocable sous lequel un jour cette église sera dédiée:«

Philippus Franc. Zephyrinus Guillemin
Natione Gallus,
Provinciarum Kouang-tong et Kouang-Si episcopus
Delegatus,
Cum hoc templo se, suos, suaque omnia
Sacratissimo D. N. I. C. Cordi
In œternum consecrat,
Per manus Immaculatœ Virginis Mariœ
Die 8 Decembris 1863.

. . . . . .

« Il était beau et consolant pour nous de voir cette église nouvelle s'élever sur des fondements aussi précieux: Jérusalem, la cité sainte du peuple choisi, où se sont opérés les douloureux mystères de notre Rédemption; Rome la pierre angulaire, le centre de l'unité catholique, auquel nous devons rester attachés de cœur et d'âme, pour ne jamais nous séparer de l'Eglise de Jésus-Christ.

« Quoiques bénites déjà par la sainteté de leur origine, j'ai consacré ces pierres une seconde fois, selon les prières et le rit de l'Eglise; et l'on fut agréablement surpris de voir Son Excellence le Vice-Roi, comme tous nos consuls, s'approcher pour recevoir de la main de l'évêque, le goupillon d'eau bénite, dont elle jeta quelques gouttes sur les fondations: circonstance qui n'a pas échappé à l'attention des Européens et de nos chrétiens chinois, et qui excita parmi eux un sourire de douce et pieuse hilarité, mais qui n'avait rien d'inconvenant dans la circonstance présente.

« Puis, nous avons commencé la procession sur les fondations, chantant en chœur ces psaumes si bien adaptés à la circonstance: « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum... Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus!*

" *Mon âme languit et se consume du désir d'y reposer à l'ombre de vos ailes...*

" *Nisi Dominus œdificaverit domum etc...*

" *Si Dieu lui-même n'élève pas l'édifice, c'est en vain que les hommes y consument leur temps et leurs efforts...*

" *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus...*

"*Je me suis réjoui dans l'heureuse nouvelle qui m'a été donnée, qu'un jour nous entrerons dans la maison de notre Dieu...*

. . . . . .

« Ces psaumes, déjà si beaux, si touchants par eux-mêmes,

empruntaient encore à la circonstance un charme tout particulier.

« Ils étaient chantés par 22 missionnaires, dont plusieurs avaient été jetés en prison et y avaient porté les fers de la captivité pour le nom de Jésus-Christ.

« C'était bien à eux que s'appliquaient ces touchantes paroles du prophète: *"Passer invenit sibi domum et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos.*

« Si la tourterelle, dans la solitude, a trouvé un nid pour y déposer ses petits, n'avons-nous pas trouvé nous-mêmes le sanctuaire de notre Dieu, où nous pourrons désormais reposer tous les jours de notre vie, et lui offrir l'encens de notre prière?

« Aussi, toutes ces voix semblaient-elles animées d'une force nouvelle pour chanter leur bonheur; on eût dit, à leur retentissement et au silence profond qui régnait autour de nous, que tous les assistants eux-mêmes participaient au saint frémissement dont nous étions saisis!

« Revenus à l'endroit d'où nous étions partis, nous avons placé les pierres bénites dans la cavité des blocs, et avec elles, nous y avons déposé le procès-verbal de la cérémonie, constatant qu'à tel jour, à telle année, sous le pontificat de Pie IX, glorieusement régnant; sous l'Empire de Napoléon III, à la munificence duquel est due cette imposante construction; sous le règne de Toung-tchi, 524e empereur de la Chine, nous avons solennellement béni et posé la première pierre de ce temple, dédié au Cœur adorable de Notre-Seigneur.

« Au procès-verbal nous avons joint deux médailles, frappées, l'une à l'effigie de Sa Sainteté, l'autre à l'effigie de l'Empereur et de l'Impératrice.

« Avant de clore le tout, j'ai pensé que c'était pour moi le moment de payer un juste tribut de reconnaissance à de nombreux amis et bienfaiteurs, qui m'ont toujours témoigné le plus tendre intérêt, soit pour moi personnellement, soit pour les œuvres qu'avec leur concours j'essaye de fonder.

« Prenant donc leurs noms et les inscrivant à côté du mien, j'en ai fait une liste que j'ai déposée dans une des cavités de la pierre, demandant à Dieu qu'ils soient également inscrits sur le Livre de vie, comme ils sont et resteront inscrits dans les fondements de ce temple.

« Là, ils reposeront sous l'égide de la religion, à l'ombre du sanctuaire; ils participeront à toutes les prières, à tous les sacrifices qui, par la suite des temps, s'offriront en ce lieu, et ils seront eux-mêmes une prière continuelle, qui sollicitera pour nous les grâces qu'il nous faut pour terminer nos jours saintement sur la terre.

« Nos noms étant ainsi placés sous la sauvegarde de la religion, nous avons fermé et scellé la pierre: tous nos consuls ont voulu prendre part à ce dernier acte, en y apportant chacun une truelle de mortier, et en témoignant par là du concours qu'ils ont bien voulu nous donner, et qu'ils ne manqueront pas, je l'espère, de continuer à cette œuvre toute chrétienne.

« La cérémonie s'est terminée par la bénédiction solennelle que j'ai donnée avec la crosse et la mitre.

« Je ne saurais dire quelle impression profonde s'est emparée de moi, lorsqu'au milieu de cette ville encore toute païenne, en présence de ces hauts mandarins de l'Empire, de nos consuls, de nos chrétiens étonnés et de toute cette foule immense, il m'a été donné d'invoquer hautement et solennellement le nom du Seigneur: « *Sit nomen Domini benedictum!*

Que le nom du Seigneur soit béni!.....

. . . . . .

« Mon émotion s'est accrue, lorsque me retournant vers le peuple pour le bénir, j'ai vu cette imposante assemblée, confondue dans le même sentiment, s'agenouillant avec respect, inclinant la tête et recevant la bénédiction du Ciel, qui lui était donnée par son indigne ministre.

« Tous, catholiques, protestants, païens, semblaient n'avoir qu'une même pensée, celle d'offrir leur hommage à l'Auteur de toutes choses.

« Et l'on put voir, dans cette circonstance, l'empire souverain que conserve la religion pour élever tous les hommes, quels qu'ils soient, jusqu'à Celui qui les a créés.

« Tout le reste de la cérémonie s'est passé avec un respect, une convenance que je ne saurais assez reconnaître.

« Pas une parole, un geste, un mouvement qui vînt troubler l'attention générale et indiquer le moindre mauvais vouloir. Tous étaient attentifs et silencieux, et le Vice-Roi lui-même prenait une part si cordiale à tout ce qui se faisait, qu'au moment de la procession sur les fondations, il se mit à la suite du clergé et fit une dizaine de pas, jusqu'à ce que notre Consul l'avertît qu'il n'était pas nécessaire de se donner cette peine.

« Aussi, ce jour béni marquera-t-il dans les annales de la Mission, et je pourrais même dire dans les fastes de la politique Européenne en Chine.

« Car, c'est là, la plus belle sanction de ce qui a été fait dernièrement dans cet Empire: sanction de nos traités, sanction de nos concessions, sanction de notre conduite et de nos procédés à l'égard de nos chers Chinois; sanction d'autant

plus précieuse et significative, qu'elle s'est faite, non sous la pression des baïonnettes, mais d'après un sentiment tout spontané, parti du peuple comme des hauts mandarins.

« Que Dieu en soit béni!

« Et que son saint nom en reçoive toute la gloire qui lui est due!

« Avant de nous séparer, nous avions à nous réunir à un banquet, et nous nous y assîmes effectivement, voulant terminer cette journée par des agapes d'union et de charité fraternelle.

« Mais, comme il se faisait tard, le Vice-Roi nous pria de l'excuser, et n'en fut pas moins touché de cette attention de notre part.

« Quelques jours après, lorsque j'allai avec notre consul pour le voir et le remercier, il eut la gracieuseté de nous dire «qu'il était assez remercié par le plaisir d'avoir fait quelque chose qui nous fût agréable»; il nous exprima sa satisfaction de la façon dont tout s'était passé, et nous renouvela ses offres de service.

De mon côté, ne voulant pas rester en arrière de tant de prévenances, je lui fis remettre une magnifique cave à liqueurs qui m'avait été donnée par un ami de France, et que je tenais en réserve pour quelque grand mandarin, sur la table duquel elle figurait mieux que sur celle d'un pauvre missionnaire.

« Ainsi s'est terminée cette belle fête du 8 décembre 1863, fête à jamais mémorable et qui a produit la plus vive impression sur les témoins.»

Le dimanche qui suivit, eut lieu la bénédiction des deux orphelinats non encore terminés.

Le lecteur aura déjà fait la remarque sans doute, que l'évêque de Cybistra bénit beaucoup d'édifices destinés à Dieu et aux Saints, mais qu'il n'a pas l'air de vouloir en bâtir un pour lui-même et ses missionnaires!

Il pense en effet qu'il faut d'abord loger les plus nobles; et son désintéressement lui fera remettre à plus tard, l'érection de ce que ses collègues modernes s'acharnent à appeler leur évêché indispensable.

Il remettra si tard la construction de l' «indispensable», qu'à la veille même de son exil, (1879) le vénérable évêque, à la vue du taudis qu'en quittant il pensait bien revoir, disait en souriant: «Il durera bien autant que moi!»

Sa foi religieuse lui imposait l'obligation morale de rehausser d'abord l'éclat et la dignité des choses divines; puis sa délicatesse lui faisait résoudre par corollaire, la ques-

tion sociale, en érigeant pour les humbles et les faméliques le toit qu'il se refusait à lui-même.

Et il fallait que cet homme d'énergie eût la Foi d'un thaumaturge, pour mener jusqu'au bout sa rude entreprise, car les épreuves l'assaillirent continuellement: «*La joie ressentie de la bénédiction de la première pierre de notre église, n'a pas été*, dit-il, *de longue durée; déjà surgissent des embarras de toute sorte qui compromettent les travaux.*»

C'est d'abord son architecte Vautrin qui lui fait faux bond pour aller chercher, lui et sa femme, fortune ailleurs.

Ce départ ne l'afflige que médiocrement, car *c'était,* dit-il, *un homme qui ne prenait pas à cœur son travail; auquel on ne pouvait rien aire sans l'irriter, et dont la capacité douteuse me donnait des inquiétudes pour la suite de l'ouvrage.*

Pour le remplacer, il avise M. Voisin et son frère Joseph; et, en attendant qu'ils lui aient trouvé quelqu'un, il occupe ses ouvriers aux dépendances de l'orphelinat et à la maison qu'il fait construire avec les deniers de la Ste Enfance, pour les jeunes filles et les Sœurs.

A ces embarras, viennent se joindre ceux des finances.

Il apprend que le gouvernement français ne donne plus, au lieu des 300 mille francs promis, que 200 mille dont 100 mille sont déjà versés et même dépensés au-delà, dans les fondations de l'église; les 100 autres mille doivent être pris sur l'indemnité chinoise, qui « probablement se fera longtemps attendre.»

Ne voulant pas que le manque d'argent soit une cause de retard pour les travaux, il s'informe de suite des emprunts qu'il pourrait contracter.

Le comptoir d'escompte de Hong-Kong lui donnerait bien tout l'argent qu'il voudrait à 10 %; mais il n'ose emprunter à un taux aussi élevé.

Il demande donc à son frère de s'informer parmi ses connaissances, si l'on ne consentirait pas à lui prêter à 5 %.

Il suppose qu'il lui faudra de 3 à 400 mille francs. En même temps il écrit au gouvernement français et à l'Impératrice pour les informer de l'embarras où on va le jeter si l'on ne tient pas les premières promesses.

Et il manœuvrera si habilement, que, non seulement les 300 mille francs promis lui seront versés, mais qu'il obtiendra encore en plus 250 mille francs.

C'est donc en tout plus d'un demi-million que la France lui aura donné en différentes échéances.

Il n'a jamais douté de trouver de l'argent.

Aussi, même à l'heure où il apprenait que le Gouvernement

faisait des restrictions à ses promesses, songeait-il encore à entreprendre de nouveaux travaux.

Il priait son frère de demander à M. Ducat, architecte à Besançon trois plans de chapelles, l'un pour le Cimetière, un autre pour l'orphelinat des Sœurs et enfin un troisième pour le lieu du massacre de M. Chapdelaine.

Les difficultés que l'évêque rencontre, lui viennent non seulement de la part des autorités, mais encore du clergé.

Le 25 Juin 1864, le procureur Libois écrivait:

« *M. Franclet avait une lettre et des plans à présenter à M. Berthemy de la part de Mgr Guillemin, pour lui demander de l'argent; «Il m'a paru, dit M. Franclet, plus hostile que favorable à notre cher évêque de Canton. Il trouve qu'il bâtit une église beaucoup trop grande; il en aurait désapprouvé le plan, s'il l'avait connu plus tôt; une église plus petite aurait bien suffi à des Chinois qui ne méritent pas qu'on fasse tant pour eux; Mgr, qui a trop empiété sur l'avenir, se trouve maintenant à court d'argent*». (1)

Ces remarques du Ministre de France, M. Libois les faisait siennes et d'autant plus significatives, qu'elles semblaient tirer leur valeur de son prestige d'ancien Supérieur de Canton.

« *Notre Procureur général*, écrit l'évêque, *connaissant mes projets, que je n'avais pas cru devoir lui cacher, les désapprouvait hautement et cela, non seulement devant nos missionnaires, mais encore devant les commandants français résidant à Canton, et qui savaient bien me le dire à l'occasion.*

« *Venant un jour ici, lorsque les fondations de l'église étaient à peine achevées et voyant ce travail pour la première fois, M. Libois en est tout stupéfait; et dans la surprise qu'il éprouve, étendant ses deux grands bras et élevant les yeux au Ciel: «Mon Dieu!* s'écrie-t-il, devant deux de nos missionnaires présents, *que d'argent va s'engloutir dans ces constructions, et qu'il eût été mieux employé ailleurs!. Qui sait même,* ajoute-t-il, *si jamais ces travaux pourront s'achever, et s'ils ne seront pas une ruine pour la Mission et une honte pour celui qui les a entrepris!...Pauvres missionnaires, que je vous plains!.*»

.....

« *Le bruit de cette scène se répand bientôt parmi tous les confrères, les indisposant de plus en plus contre mes œuvres et contre moi*.....

« *De son côté, M. Albrand, supérieur du Séminaire de la rue du Bac, écrivant à plusieurs de mes missionnaires,*

(1) Communiqué par M. Robert, procureur à Hong-Kong.

ne craignait pas de leur adresser ces paroles que deux d'entre eux crurent devoir me communiquer: « Que fait donc votre pauvre préfet apostolique? Il ne voit pas qu'avec ses prétentions exagérées, il compromet le bien actuel et l'avenir de la Mission!...Il serait bientôt temps de le ramener dans les voies de la prudence et de la sagesse qu'il semble avoir abandonnées!»

« Quelques-uns de nos confrères ne furent que trop fidèles à suivre ces avis; mais bon nombre d'autres, et en particulier cinq des plus anciens et des plus capables, partageaient complètement ma façon de voir à cet égard, en me soutenant de cœur, dans la lutte que j'avais à soutenir.»

V.

Pour faire diversion à ses ennuis, le prélat écrit aux âmes pieuses et leur recommande ses œuvres.

Dans une lettre au P. Ramière S. J., du 25 mars 1864, il explique les raisons du vocable de son église: « C'est, *dit-il,* avec une bien vive satisfaction que j'ai reçu la lettre et le numéro des Annales du S. S. Cœur.

« Votre bonne lettre me rappelle un ancien condisciple de Fribourg; et vous savez combien ce nom est cher à tous ceux qui ont passé leur enfance dans cette maison de bénédiction.

« Les Annales du S. S. Cœur nous sont d'autant plus précieuses, que nous aussi, nous aimons à mettre nos travaux, nos espérances et nos dangers sous le patronage du Cœur de Jésus, et que maintenant nous élevons en son honneur la première église de cette ville .....

« Mais, quel est donc le motif qui nous a engagés à la mettre sous le vocable du Sacré-Cœur?

« Plusieurs auparavant la désignaient sous quelque autre nom particulier, comme l'église de N. D. de Canton, l'église de St. François Xavier. Personne n'avait songé au Cœur adorable du Sauveur, et voilà que c'est la consolante dénomination qui lui est donnée.

« Pour bien comprendre la raison de ce choix, il est nécessaire de remonter à l'origine même de cette Mission.

« Le 2 octobre 1849, M. Lalanne et moi nous partions de Hong-Kong pour nous rendre à Canton où un autre Père (1) nous avait précédés, pour nous trouver une demeure.

« Arrivés à onze heures du soir, nous ne trouvâmes, dans notre nouvelle habitation qu'un vieux bahut qui nous servit

(1) M. Renou, missionnaire du Thibet.

de table et sur lequel nous étalâmes ce qui nous restait des provisions du jour.

« Nous avions hâte de terminer notre réfection, car il fallait célébrer le lendemain, jour de notre prise de possession.

« Immédiatement après, nous préparâmes l'autel, formé d'une large planche placée sur deux tréteaux; puis, quand il fallut trouver une image pour la décorer, je tirai de ma malle, mais sans aucun choix prémédité de ma part, une grande image du Sacré-Cœur qu'on fixa à la muraille, et elle resta là fort longtemps, comme le premier objet religieux qui avait présidé à notre installation, reçu nos premiers hommages, consolé notre dénuement et ranimé notre courage au milieu des difficultés dont un premier établissement en Mission est toujours accompagné.

« Lorsque plus tard, il nous fallut plier bagage et quitter la ville de Canton, soit à l'approche des rebelles, soit au moment de l'incendie de la ville, la même image, fidèle compagne de notre pèlerinage, partit avec nous et revint de même.

« Aussi, quand on parla de la construction d'une église à Canton et du vocable à lui donner, son titre me parut tout trouvé; l'image du Sacré-Cœur nous avait servi dans les jours de notre pauvreté et de notre détresse, il ne convenait pas, lorsque l'horizon devenait meilleur, de l'éliminer du milieu de nous, pour la remplacer par une autre.

« Il fut donc décidé d'une voix unanime que la première église de Canton serait bâtie sous le vocable du Cœur adorable de Jésus, nom qui paraissait effectivement lui avoir été choisi par le Ciel, avant même qu'il fût question de l'érection d'une église dans cette ville.

« Une autre circonstance assez insignifiante en elle-même, vint encore me confirmer dans cette résolution.

« Choisissant à Paris mes insignes épiscopaux, on me présenta une Croix sur laquelle était gravé un Agneau portant sa croix.

« La forme de la Croix, sa grandeur, son prix, tout me convenait parfaitement, mais, comment m'en servir devant les Chinois qui ne souffrent guère la plus simple comparaison avec un animal, et ne comprennent que difficilement le sens allégorique de cet emblême?

« J'en fis l'observation à l'orfèvre, qui me présenta aussitôt une figure du Sacré-Cœur en me disant qu'elle pouvait également s'adapter à la Croix, et qu'il allait l'arranger, chose que j'acceptai volontiers.

« Voilà donc l'image du S. Cœur qui se place d'elle-même sur l'autel, lorsque nous célébrons notre première Messe d'ins-

tallation à Canton; elle nous suit dans les pénibles phases de notre séjour ici, et elle vient enfin se poser sur la poitrine du premier évêque de la province. N'a-t-elle pas conquis sa place?

« Et lorsque après tant de misères et de persécutions, nous bâtissons le premier temple chrétien de cette ville, n'est-il pas juste qu'elle domine encore au faîte de l'édifice, pour nous aider et nous protéger de là, comme elle l'a fait par le passé.

« Tels sont les premiers motifs qui nous ont engagés à dédier notre église au Sacré-Cœur de N. S.; et si l'on en voulait d'autres d'un ordre plus élevé, je dirais que dans un pays comme celui-ci, où la religion ne fait que de paraître, il fallait présenter à l'attention et à la piété de nos néophytes quelque point plus frappant du catholicisme.

« Et quoi de plus propre à les toucher que le cœur même du Sauveur, qui, pendant sa vie, a été le foyer de l'amour qu'il a témoigné aux hommes; et, qui après sa mort, veut encore être ouvert par la lance du soldat, pour nous offrir un asile au milieu des dangers et épreuves d'ici-bas.

« C'est ainsi que le grand Constantin, après trois siècles de persécution, voulant consoler et encourager la piété des fidèles, désira que la première église élevée par lui dans l'enceinte de Rome, fût consacrée au Sauveur des hommes.

« N'est-ce pas vers Lui en effet que doivent se diriger nos cœurs et les accents de notre gratitude, puisque après nous avoir sauvés par son précieux Sang, il nous donne encore les moyens de nous purifier de nos souillures, et de parvenir ainsi à la bienheureuse immortalité!

« Notre église, une fois terminée, nous placerons au fond du chœur, derrière le maître-autel, le tableau du Sacré-Cœur, représentant N. S. de grandeur naturelle, montrant d'une main son divin Cœur, comme il le fit voir à la Bienheureuse Marguerite-Marie, et de l'autre, recevant le calice qui lui est présenté par l'ange, comme le symbole de sa Passion et de l'institution de l'Eucharistie.

« Puis, autour de l'église, comme pour rendre hommage au divin Maître, viendront se ranger les chapelles des Saints auxquels nous devons un culte particulier; d'abord la chapelle de la Vierge Immaculée, celles de S.t Joseph et de S.t François-Xavier, l'un et l'autre patrons de cette Mission, celles de S.t Michel, chef de la milice céleste et de S.t Pierre, chef de l'Eglise militante et quelques autres, dédiées aux patrons et au souvenir de nos principaux bienfaiteurs.

« Ainsi, mon cher Père, vous avez en raccourci une idée complète de notre église. Elle sera belle, grande et capable de faire honneur à la religion du vrai Dieu.

« Déjà les fondations sont achevées, et ce premier travail peut être à juste titre considéré comme la cinquième partie de tout l'ouvrage; mais je ne saurais me faire illusion sur les difficultés de l'entreprise, dans un pays où nous sommes dépourvus de toutes les ressources que présente l'Europe.

« Toutefois, ayant commencé pour Dieu, et en l'honneur du Sacré-Cœur du Sauveur, j'espère qu'Il saura terminer l'œuvre commencée, et qu'un jour, au milieu de cette antique et populeuse cité, sur le terrain même de l'ancien palais du gouverneur, nous verrons s'élever ce monument comme un trophée destiné à publier la gloire du Très-Haut et à lui amener une foule d'adorateurs.

« Permettez-moi donc de recommander cette œuvre à vos saintes prières et à celles de vos fervents associés.»

A Sœur Marie Colombe du Mans, Mgr écrit le 10 Juin 1864 : " *Je vous ai dit, ma bonne et chère Sœur, que désormais vous étiez comptée comme faisant partie des nôtres ; et dès lors, il était naturel que vous fussiez traitée comme telle par nous.*

" *Je vous dirai donc que le 8 décembre dernier, jour où nous avions la belle fête de la pose de la première pierre de notre église, prenant votre nom et celui de votre maison du Mans, je les ai déposés dans cette première pierre bénite, afin qu'ils soient là sous les yeux de Dieu, et comme une garantie qu'ils seront également inscrits un jour dans le Livre de vie et sur les murs de la Jérusalem céleste.*

" *Et en témoignage de ce souvenir de ma part, je charge M. Voisin, notre digne procureur à Paris, de vous envoyer un petit médaillon, renfermant une parcelle de cette première pierre venue de Jérusalem...*

" *Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai adressée au P. Ramière. Vous verrez que j'ai rempli la condition dont vous vous êtes portée caution auprès de ce cher Père...* " Une consolation d'un autre genre lui arrive aussi. En septembre 1864, il annonce en effet à sa famille " *qu'il vient de recevoir M. Guerrin de Besançon et qu'il l'a envoyé dans une petite chrétienté à 15 lieues de Canton, pour apprendre la langue...* "

Ce M. Guerrin, aujourd'hui procureur des Chartreux de Lucques (Italie) est le même prêtre qui se livra comme otage de la Commune en 1871, à la place du proviseur du lycée de Vanves.

L'on sait que ce sacrifice fut inutile, par suite de la délivrance du susdit détenu.

Il travailla quelques années dans la province de Canton et fut toujours l'ami préféré de Mgr Guillemin qui l'estimait pour son zèle, sa haute éducation et sa belle tenue.

Lorsque son évêque aura subi l'humiliation d'être rappelé en France, lui-même, vers la même époque, quittera le Séminaire de la Rue du Bac, où il était directeur, pour s'enfuir au désert angélique de la Grande-Chartreuse de Grenoble.

VI.

Cependant, les travaux de son église n'avançant guère, malgré l'arrivée d'un nouvel architecte de « 26 ans » l'évêque songe à cultiver et à améliorer les beaux terrains de la Mission.

Pour cela il demande à son frère de lui envoyer des outils de travail, semblables à ceux dont se servent les vignerons de Vuillafans.

Il demande aussi des plants d'arbres fruitiers : groseillers, pruniers, noisetiers et des graines de toute sorte.

Entre temps il fait la visite des districts des environs, confessant lui-même et se livrant à tous les ministères, même les plus humbles.

« Avant tout, disait-il, je dois donner à mes prêtres, l'exemple du travail et du renoncement. »

Les néophytes sont charmés de le voir s'abaisser aux modestes fonctions du missionnaire et ne tarissent pas d'admiration en présence d'un « maître de religion si condescendant et si simple. »

Il lui arrive même parfois des aventures où sa dignité, risquant d'être compromise, le grandit encore, grâce au tact qu'il sait unir à la prudence : « A l'extrémité de la Province, relate-t-il, le 18 août 1864, sur les limites du Kouang-tong et du Kouang-Si, apparurent, l'année dernière, des bandes de rebelles qui mirent tout à feu et à sang.

« Un enfant de 15 ans vit son père et sa mère égorgés à côté de lui, et tomba lui-même entre les mains des soldats impériaux qui le prirent à leur service.

« La mère de cet enfant avait été baptisée peu de temps auparavant, et, dans sa tendresse maternelle elle ne cessait de parler à son fils des beautés et des avantages de la religion chrétienne.

« Il retint fidèlement ces précieuses leçons.

« Amené à Canton à la suite des soldats, il entendit parler des adorateurs du vrai Dieu, et, s'étant informé de notre demeure, il vint se jeter entre nos bras, nous raconta son histoire avec toute l'ingénuité possible, et nous nous empressâmes

de le mettre dans une de nos écoles, pour achever son instruction et le disposer au saint baptême.

« Or, un jour que ses camarades allaient en promenade sous la conduite du maître chinois, la petite bande passa malheureusement devant le corps de garde où l'enfant avait été renfermé et où se trouvait encore une partie des soldats.

« Il fut aussitôt reconnu, et l'un des satellites le saisissant par la tresse, l'entraîna dans l'intérieur du casernement, sans que les prières du catéchiste et les cris de ses petits camarades ameutés lui fissent lâcher prise.

« Par un singulier hasard, je passais quelques minutes après dans le même quartier, et le catéchiste m'apercevant, vint aussitôt, tout ému, me raconter la scène qui avait eu lieu.

« Je me transportai immédiatement au corps de garde, où parmi une troupe de soldats et de jeunes filles, je trouvai l'enfant pleurant et assis sur un banc.

« Je m'emparai de lui, et reprochant vivement aux soldats l'inconvenance de leur conduite, je l'emmenai avec moi, leur disant que, s'ils avaient des réclamations à faire, ils pourraient, le lendemain, à une heure, venir me trouver à l'ancien palais de Yé, que je serais là avec l'enfant, et que nous examinerions la question.

« Le lendemain, cinq satellites ne manquèrent pas de se trouver au rendez-vous. Je leur exposai la position et les droits de l'enfant: « Nous sommes chrétiens, leur dis-je, et comme tels, aucun de nous, Européens ou Chinois, ne peut être vendu ou emmené malgré lui. Cet enfant a 16 ans; il a l'âge de se prononcer, et il est parfaitement libre de suivre le parti qu'il voudra. S'il veut aller avec vous, je ne m'y oppose pas; mais, s'il veut rester ici, aucune force dans Canton ne peut l'en empêcher; car, tel est l'accord passé entre votre Empereur et le nôtre.

« C'est donc à l'enfant à dire ce qu'il veut! »

« Le moment était critique: la vue de ces satellites avec leur uniforme et leurs armes, qu'ils avaient prises à dessein, ne pouvait manquer d'intimider un peu notre jeune garçon.

« De son côté, le chef de la bande n'était pas entièrement rassuré sur le succès de sa démarche.

« C'est pourquoi, avant d'interroger l'enfant, il me demanda l'autorisation de lui parler en particulier.

« J'y consentis, et il l'emmena dans un lieu retiré du jardin, où il passa un quart d'heure environ avec lui.

« Revenus tous deux auprès de moi, je leur rappelai encore l'entière liberté laissée aux chrétiens, et adressant la parole à l'enfant, je lui demandai ce qu'il voulait faire: « Je veux,

répond-il d'une voix assurée, je veux rester avec l'évêque.»

Et se prosternant aussitôt devant une petite statue de la Ste Vierge, qui se trouvait dans ma chambre, il la remercia à haute voix de l'avoir protégé, puis il vint se jeter à mes pieds, me remercia à mon tour, et me pria de continuer à lui servir de père.

« Les satellites aussi bien que moi, nous ne pûmes nous défendre d'une certaine émotion à la vue de cette scène à la quelle nous ne nous attendions pas.

« La réponse était décisive, la victoire complète: j'en remerciai la bonté de Dieu qui sait, quand il lui plaît, délier la langue des enfants, et leur donner un courage dont évidemment on ne verrait pas de semblables exemples parmi les enfants du paganisme!

« Seulement, se voyant vaincus sur ce point, les satellites me demandèrent une compensation pour les dépenses faites pour cet enfant qu'ils avaient nourri et entretenu quatre ou cinq mois.

Ne voulant pas les rebuter et surtout me mettre à dos des gens employés dans la police, et généralement redoutés en ville, je leur remis 10 piastres, c'est-à-dire la valeur de 60 francs, et ils partirent, en répétant à plusieurs reprises cette parole que je pus saisir: « Voilà au moins un homme juste et qui comprend bien les choses! »

Il nous faudrait des volumes pour relater ici, les anecdotes qui illustreraient à elles seules, la mémoire du saint prélat et la défendraient contre ceux, qui, de parti pris, lui déniaient les qualités pratiques d'un apôtre.

Bien que absorbé par ses constructions et perdu dans un dédale d'affaires, il suit attentivement la marche et le progrès de l'évangélisation des districts.

Et ses rapports annuels qu'on peut lire dans les périodiques de l'époque, attestent les résultats de son initiative et de ses efforts dans la province de Canton.

VII

Quant à la région voisine du Kouang-Si, force nous est de constater qu'elle restait, depuis la mort de M. Chapdelaine, dans un état de triste abandon.

Plusieurs évêques voisins manifestaient à ce sujet des regrets, en exprimant hautement l'opinion qu'il fallait à tout prix y reprendre l'évangélisation.

Et comme l'évêque de Canton manquait de prêtres, on pressait le Séminaire de Paris d'en envoyer.

Le Séminaire s'y décida enfin.

Il écrivait, le 25 février 1864, à Mgr de Cybistra le billet suivant:

" *Nous venons vous faire une proposition qui, nous l'espérons, vous sera agréable: nous vous donnerons trois jeunes missionnaires, à la condition que vous voudrez bien envoyer deux de vos anciens Pères au Kouang-Si, pour commencer l'évangélisation de cette province.*

" *Voici, sauf meilleur avis de la part de Votre Grandeur, ce qui, d'après notre manière de voir, il y aurait de mieux à faire.*

" *Ces chers confrères seraient envoyés au poste occupé autrefois par M. Chapdelaine d'heureuse mémoire, et là, aidés des conseils de Mgr Faurie et du concours de ses missionnaires les plus voisins, ils pourraient donner tout d'abord une partie de leurs soins à l'érection fort urgente de la chapelle commémorative sur le lieu de son glorieux martyre.*

" *Votre Grandeur pourrait profiter de ses bons rapports avec le Vice-Roi de Canton pour leur faire donner une lettre de recommandation, si Elle pensait qu'elle pût leur être de quelque utilité.*"

« Au lieu de trois missionnaires, écrit M. Launay, le Séminaire ne put en envoyer que deux: M. M. Gérardin et Bazin.

« Néanmoins, ce fut à la suite de cette proposition, que Mgr Guillemin se décida à chercher parmi ses prêtres, ceux qui lui paraissaient les plus aptes aux travaux évangéliques dans le Kouang-Si.

« Il s'adressa d'abord à M. Jacquemin, à qui Libois avait, dès 1852, proposé cette Mission et qui l'avait acceptée; il voulut lui adjoindre M. Bazin.

« Mais, fatigué par des infirmités datant déjà de plusieurs années, Jacquemin ne se crut pas capable d'entreprendre une expédition longue et difficile; il déclina l'offre.

« L'évêque n'insista pas, et, tout en laissant à Bazin l'espoir d'aller tôt ou tard à Sy-lin (Kouang-Si), il le plaça dans l'intérieur du Kouang-tong pour qu'il se formât à la vie apostolique.

« Quelque temps après, en octobre 1865, l'évêque pria deux autres missionnaires M. M. Delsahut et Gennevoise de se rendre au Kouang-Si.

« Tous les deux furent heureux de se dévouer à la tâche qui leur était offerte.

La route directe de Canton au Kouang-Si n'étant ni assez sûre, ni assez connue, ils allèrent à Chang-haï et de là à Tchong-King au Su-tchuen.

« Dans cette ville, Delsahut tomba malade; après sa guérison, ne se sentant pas assez de forces pour continuer sa route, il retourna à Canton.

« Mgr Guillemin le remplaça par Bazin qui, le 13 novembre 1867 partit de Hong-Kong pour Chang-haï, puis se rendit à I-tchang d'où il mit 47 jours pour atteindre Tchong-King; retardé par les rebelles, il n'arriva à Kouy-Yang (Kouy-Tchéou) que le 31 mars 1868. Gennevoise avait depuis longtemps quitté cette ville où il avait dû s'arrêter près d'une année.

« Pendant ce temps, il avait envoyé chercher des chrétiens du Kouang-Si pour lui servir de guides jusque chez eux.

Le chemin ordinaire n'était guère plus facile pour les Chinois que pour un Européen, aussi François Lou et Jérome Pé, les deux fidèles qui se dévouèrent pour aller près de Gennevoise, passèrent-ils par le Yunnan.

« Le détour était assez long, mais la voie moins dangereuse; les voyageurs arrivèrent sains et saufs à Kouy-Yang, d'où ils repartirent avec le missionnaire et son catéchiste Sen, le 5 novembre 1867.

« Ils se dirigèrent au Sud de Kouy-Yang et obliquèrent vers l'Ouest pour rejoindre le fleuve Hong; après l'avoir atteint, ils le remontèrent pendant onze jours, puis ils gagnèrent Sy-long-tcheou.

« Ils trouvèrent là quelques chrétiens venus à la rencontre du prêtre et tous partirent pour Houan-chan où Gennevoise eut la consolation de célébrer la Messe sur le modeste autel et avec le calice de M. Chapdelaine.

Enfin le 30 novembre 1867, deux ans environ après son départ de Canton, le missionnaire arriva à Sylin.

« A peine les habitants de la ville eurent-ils connu sa présence, qu'ils s'agitèrent, répétant partout:«

« Un diable d'étranger est revenu parmi nous, chassons-le!»

Après maintes péripéties trop longues pour être racontées ici, M. Gennevoise, surveillé par les mandarins et inquiété par le peuple de Sy-lin, résolut de retourner à Canton.

Son voyage avait pour but de renseigner son évêque sur les difficultés, d'obtenir que le consul de France fît publier les traités et enfin d'ouvrir entre Canton et Sy-lin une route plus courte que celle déjà suivie.

Il rentra à Canton par la voie intérieure du Si-Kiang, et ce voyage ne dura que 40 jours.

Mgr Guillemin, mis au courant de la situation, pria M. de Trenqualye de solliciter du Vice-Roi de Canton des ordres pour obliger les mandarins du Kouang-Si à publier le traité de Pékin.

Il fut aussi question des demandes du gouvernement français pour élever dans la ville de Sy-lin la chapelle commémorative de la mort de M. Chapdelaine.

Le Vice-Roi acquiesça à la première demande, et le 3 Août 1868, il dépêcha aux autorités de Sy-lin « l'ordre d'afficher une proclamation» en faveur du catholicisme.

« *En résumé, remarque* Launay, *l'expédition de Gennevoise n'eut guère d'autre résultat que de faire connaître l'attristante situation des petits groupes de chrétiens du Kouang-Si. C'était quelque chose, mais assurément pas assez; le principal était d'améliorer cette situation, et s'il se pouvait, de créer dans la province du Kouang-Si une Mission véritable.*

« *Les lettres que Guillemin avait écrites au Supérieur de la Mission du Kouy-tchéou, l'appel fait par lui à Jacquemin, l'envoi de Delsahut et de Gennevoise prouvent qu'il n'oubliait pas cette partie de sa charge* (1).»

Ce dernier jugement de Launay infirme notablement l'opinion de quiconque reprochait au prélat de négliger le Kouang-Si.

Nous reviendrons d'ailleurs sur la question, dans un des chapitres où il sera traité de la nomination d'un Supérieur à la tête de la dite province, solution qui tout en étant la plus propre à dégager la responsabilité de l'évêque de Canton, lui facilitera sa tâche absorbante dans cette dernière ville comme aussi dans toute l'étendue du Kouang-tong.

Dès l'année 1865, ses lettres se font de plus en plus rares et il s'en excuse auprès de ses amis, en disant que « s'il se prive de la consolation de leur écrire, on veuille bien lui pardonner son silence et qu'on n'en continue pas moins à l'aider par la prière et les offrandes. »

Toute l'année se passe pour lui en préoccupations financières et en négociations de tout genre qui lui prennent, dit-il, « toute son âme et tout son temps. »

Son frère Joseph, s'étant mépris sur ce qu'il lui avait écrit de ses embarras d'argent, lui envoie 20 mille francs, dont « il n'a pas besoin pour le moment puisque les travaux de l'église n'ont pas encore été repris.»

Il espère cependant qu'on va bientôt les continuer, et il désire « que M. Ducat, l'architecte déjà averti de ses projets, lui donne son appréciation sur certains changements qu'il a apportés dans le plan de l'édifice. »

Il vient de traiter avec des ouvriers chinois au prix de 60 mille piastres pour l'exécution des travaux.

---

(1) A. Launay, *Histoire de la Mission du Kouang-Si.*

Les fondations ne sont pas comprises dans ce prix, puisqu'elles sont déjà faites, ni la toiture, ni la fourniture des pierres.

Au mois d'août 1865, l'orphelinat des filles est à peu près achevé, et les Sœurs « pourront bientôt venir de France et l'habiter, ce qui lui donne un peu d'espérance dans l'épreuve. »

Pour rompre la monotonie de ses jours attristés « par tant de mécomptes», il célèbre la fête du 15 août avec un éclat particulièrement imposant:

« *Le* Tancrède, *navire de guerre qui a eu*, dit-il, *sa part dans les campagnes de Chine et de Cochinchine, étant arrivé à Canton depuis quelques jours, le Commandant, M. Pallu de la Barrière, suivi d'une nombreuse escorte, se rendit, dès le matin, sur le territoire de la concession française, où déjà le Consul de Trenqualye et les Français résidant ici, s'étaient rendus pour la cérémonie religieuse.*

La Messe a été célébrée solennellement par l'évêque de Canton, assisté de ses missionnaires, non point encore hélas! dans l'église qui est en voie de construction, mais dans une chapelle attenante et provisoire.»

Après l'office, Sa Grandeur a entonné le « Te Deum », et aussitôt une salve de 21 coups de canon y a répondu, en faisant retentir les rivages du fleuve des Perles, et en proclamant hautement la joie de ce beau jour.

C'était la première fois, depuis l'occupation de Canton, que «le canon français se faisait entendre sur cette rive, et cette circonstance particulière, jointe à tant d'autres souvenirs, avait quelque chose d'émouvant qui nous rappelait à la fois, et les misères passées et les jours de sécurité qui les ont suivis.»

Le soir, le Consul de France réunissait à sa table, les principaux représentants de l'Europe; le surlendemain, le Vice-Roi voulut bien « faire une visite au *Tancrède*, chose presque inouïe dans les habitudes chinoises.»

Son Excellence, accompagnée du Consul, s'est rendue à bord, montée sur sa barque de guerre; et là, Elle a été reçue par le commandant, par l'évêque de Canton et les officiers du bord qui tous, s'empressèrent de rendre au Vice-Roi les honneurs dus à son rang.

Une table bien préparée « lui offrait des rafraîchissements ».

Son Excellence s'y assit avec « nos autorités françaises et quatre mandarins qu'Elle voulut bien Elle-même choisir pour cet honneur.

On fit devant Elle un exercice à feu, « auquel Elle parut

prendre le plus vif intérêt; et, après grand nombre de demandes et d'explications, l'Excellence se retira au bruit de 18 coups de canon qui témoignèrent grandement de notre considération pour ce haut dignitaire de l'Empire, tandis que la population, encombrant les quais, semblait elle-même jouir des honneurs rendus à son chef.»

« *Le Vice-Roi*, relate Mgr, *a été pendant toute la visite, d'une politesse exquise, et il s'éloigna en remerciant M. le Consul et M. le Commandant de leur attention, et en assurant l'évêque de sa bienveillance particulière.*

C'est ainsi que, sans recourir à la force, et en nous servant des moyens moraux qui sont entre nos mains, nous saurons conserver notre influence au milieu de ce peuple qu'il est si beau de gagner par la politesse française, après l'avoir subjugué par la force de nos armes.»

Ces lignes sont les dernières qu'ait écrites le prélat, en 1865.

Aucune autre lettre de lui n'arrive aux siens, jusqu'à l'année 1867.

Mais nous savons qu'en 1866, il s'adresse à l'ordre de St. Joseph de Cluny, afin d'avoir des Sœurs pour son orphelinat, et qu'il prie ces religieuses de vouloir bien, avant de s'embarquer, aller saluer sa vieille mère et prendre ses commissions.

Melle Elise Veuillot, toute dévouée à ses œuvres, s'offre à les accompagner à Vuillafans où elles viennent en effet, avant leur départ pour Canton.

VIII.

Cette consolation de posséder bientôt ces auxiliaires de la charité, va, pense-t-il, « diminuer un peu le poids de ses peines morales, mais ne l'enlèvera voint. »

Car aux ennuis matériels dont son âme est accablée, s'ajoute encore une angoisse mortelle, celle de prendre une décision définitive au sujet de la forme et des proportions à donner à son église.

Fallait-il bâtir une belle et vaste cathédrale ou bien se contenter d'un modeste édifice, suffisant pour les besoins actuels de la population chrétienne, sans se préoccuper de l'avenir?

Tel était le problème à résoudre et qui, pendant plusieurs mois, fut pour l'évêque un sujet de peines et d'angoisses cruelles!

D'une part, Canton étant capitale de deux vastes provinces, où l'on aborde de tous les points de la Chine, où l'on voit des pagodes, des bonzeries et des mosquées d'une gran-

deur et d'une richesse remarquables, il convenait que la maison du vrai Dieu ne fût pas au-dessous de ces temples du paganisme et de l'erreur.

Puis, la France privée de commerce, n'ayant pas d'autre moyen d'être représentée dans cette partie de l'Extrême-Orient, il fallait, selon les instructions de l'Empereur que ce monument religieux et national répondît à sa noble destination.

Mais aussi que de difficultés pour réaliser ce projet, au moins d'une manière digne et convenable!

Difficultés du côté des architectes qu'on ne trouve pas dans ce pays et qu'il faut appeler d'Europe, au risque comme on l'a vu, de les voir manquer à leurs promesses.

Difficultés du côté des matériaux qu'on doit aller chercher par mer, à 40 lieues de distance.

Difficultés du côté de l'argent qui était bien assuré par une promesse auguste et formelle, mais qu'on faisait attendre et dont le paiement pouvait dépendre des éventualités de l'avenir.

Difficultés enfin du côté de l'opinion toujours versatile et qui, généralement, est disposée à blâmer et à contrecarrer toute idée qui sort un peu de l'ordinaire!

Certes, c'était plus qu'il n'en fallait pour détourner l'évêque d'une entreprise si épineuse et dont la responsabilité retombait uniquement sur lui.

Une simple et modeste construction ne rencontrerait au contraire aucun obstacle sérieux et se terminerait promptement; mais aussi, elle n'aurait pas pour la gloire de Dieu et le renom du christianisme dans ces contrées, où l'on ne juge que par les sens et l'extérieur, la même influence qu'un édifice somptueux.

D'ailleurs, avec l'influence acquise par l'occupation de Canton, avec les promesses de l'Empereur, et les ressources variées dont il pouvait disposer, n'était-ce pas une entreprise qu'il pouvait, même au point de vue humain, tenter sans témérité?

Et s'il manquait l'occasion qui se présentait à lui de faire quelque chose de beau et de grand, ne serait-ce point une occasion perdue à jamais, qui ne se présenterait plus aussi belle dans l'espace de 1000 ans?

Telles étaient les phases différentes sous lesquelles s'offrait à lui cette importante question. Tout absorbé dans ces pensées, le soucieux prélat perdait l'appétit et le sommeil; il ne savait à quel parti s'arrêter.

Enfin, il se décida pour le beau et le grand qui ont toujours « fait sur lui, *remarque l'abbé Trésoret,* la plus vive impression, et dont il lui était, par nature, difficile de se détacher. »

Mais tous ne jugeaient pas comme lui; et aux premières

critiques succédèrent les contradictions venant de personnes dont il aurait désiré l'approbation.

L'une d'elles lui fut singulièrement pénible.

Son compatriote l'évêque d'Acanthe, Mgr Theurel, ayant fait une visite à Canton, avait prêté l'oreille aux plaintes du procureur Libois, et n'avait pas craint d'exprimer le regret de « voir absorber dans ces grandes bâtisses, des sommes mieux employées à d'autres œuvres ».

Et le pauvre évêque de Canton eut bien de la peine à dominer son indignation: « Comme si ces sommes, *répliquait-il*, pouvaient être détournées de leur unique destination! » (1)

Mais, à côté de ces épines, se trouvaient toujours quelques roses par lesquelles la bonne Providence semblait vouloir relever son courage.

Ainsi, au moment même où on le désapprouvait à Canton, il recevait de Pie IX une lettre de « félicitations et de souhaits pour le succès de ses entreprises. »

Louis Veuillot, qui lui fut toujours fort dévoué, se trouvant à Rome, voulut aussi dire un mot à l'Eminence Barnabo, de la Propagande, pour prendre la défense de son vénérable ami.

Et le Cardinal de répondre aussitôt, que « *l'évêque de Cybistra avait toute son estime; qu'il n'avait qu'à laisser dire et aller de l'avant, et qu'il ne lui ménagerait jamais son appui.* »

Vers le même temps, les 100 mille francs du gouvernement arrivent à l'évêque avec une lettre très flatteuse du Ministre.

Aussi, en dépit de toutes les entraves qu'on sème sur sa route, il reprend avec plus d'entrain que jamais les travaux de l'église.

Ces travaux ne l'empêcheront point d'ailleurs de sortir de Canton, pour se rendre à la fin de l'année 1866, pour la première fois, dans l'île de Sancian.

Depuis 18 ans qu'il avait mis le pied sur le sol chinois, il avait toujours désiré visiter cette île, bénie entre toutes les îles, mais sans pouvoir jamais réaliser son projet.

Tantôt c'étaient les pirates qui infestaient les côtes, tantôt les guerres intestines et ses propres occupations qui y mettaient obstacle.

Enfin, le 3 Décembre 1866, quelques personnes de Canton, de Hong-Kong et de Macao, ayant ouvert une souscription pour le pèlerinage au tombeau de l'apôtre d'Orient, on loua un vapeur.

Mais, au moment où l'équipage arrivait à Sancian, il s'éle-

---

(1) C'est vers cette époque, qu'un groupe de missionnaires signèrent une pièce d'accusation de 32 pages, adressée au Séminaire de la Rue du Bac, et dans laquelle ils réclamaient le rappel de leur évêque.

va un vent si violent, que même les plus intrépides ne tentèrent la descente dans l'île qu'avec les pires difficultés.

Ils n'eurent que le temps de gravir la colline, de s'agenouiller un moment près du tombeau et de regagner le navire promptement, dans la crainte que la bourrasque devenant plus forte, ne leur coupât tout retour.

Le lendemain, le vent se fit plus violent encore, et ceux qui voulurent braver l'orage, eurent toutes les peines du monde pour rentrer à bord, et Mgr dut revenir à Canton, sans avoir satisfait sa piété de pèlerin.

Nous renvoyons au chapitre suivant la narration qu'il fit du voyage dans l'île, en janvier 1867, et qui eut tout le succès qu'il pouvait espérer.

Chapitre X.

I. Sancian.
II. Le navire "Amphitrite": les P. P. Turcotti et Visdelou.
III. "In morte vita": description de l'île: achat de terrain.
IV. Retour à Canton: M. Guerrin: mausolée au Cimetière. L'amiral Rigault de Genouilly.
V. Promesse du Vice-Roi: l'amiral Ohier: le consul de Trenqualye.
VI. Bénédiction de la chapelle de Sancian: les 80 Nestors.
VII. Les pirates: les idées de l'évêque sur les écoles: son séminaire: son directoire.

1867 - 1869.

I

Il est ici-bas des lieux que l'homme ne peut sanctifier, car ce sont des cimes où des créatures d'élection, en y exhalant leur âme, n'ont rien laissé à purifier.

Sancian est un de ces lieux.

C'est la Patmos de l'Extrême-Asie.

On y va palper la blessure qu'un fossoyeur païen fit dans son roc, pour y abriter la dépouille d'un ange qui mourut homme en 1552.

Et quand on se penche sur cette tombe où expire la vague, il est besoin d'un grand courage pour résister à la pression qui y attire comme vers une beauté prenante.

C'est un aimant, c'est un rayon, c'est un Thabor.

Et l'on y est saisi de cette crainte du mystère qui envahit toute créature sachant prier près d'un Calvaire.

Ce n'est pas un pèlerinage qu'on y accomplit, mais une étape où l'on s'isole, où l'on jouit et où l'on souffre.

L'on y jouit du silence de Dieu.

L'on y souffre d'ennui, de l'ennui d'être homme.

Dieu y est grand parmi les ondes et les rochers, sous un ciel toujours bleu qui dit sa gloire et sa majesté.

L'homme y est petit devant ce cercueil où gisait, il y a plus de trois siècles, notre frère Xavier, le plus grand parmi nous.

Et l'on se dit amèrement: pourquoi ce cercueil au bord d'une île déserte, parmi des roches affreuses; pourquoi cette vie brisée, en face d'un rivage d'émeraude plein d'âmes?

Un gouffre sépare la réponse de la demande, comme il sépara l'apôtre du continent.

Vous restez muet comme une ombre devant votre verbe intérieur qui crie et réclame une solution à cette inconnue: la Rédemption.....

Un homme s'est rencontré qui a parcouru toute l'Asie, du Sud au Nord; qui a démontré Dieu à ses semblables par les preuves de sa charité d'ascète et de sa Foi de thaumaturge; qui a mis le fer rouge dans les plaies de l'idolâtrie et courbé pendant 10 ans des foules d'Orientaux sous le joug de la Croix; qui a relevé enfin le prestige abaissé des choses humaines au niveau de celles de Dieu.

Et cet homme, prodigieux comme un César dans ses conquêtes, insinuant comme St Paul, terrible comme Ezéchiel et doux comme le Christ, disparaît soudain, au moment où son cœur, vaste comme la terre, s'ouvre à l'espérance d'une nouvelle conquête.

O mystère de la grâce de Dieu!

Il faut donc que le *phare* dressé un instant sur ce rivage de Chine, s'abîme ensuite pour ne plus éclairer!

Comme si son rayon trop vif eût fait mal aux yeux des Célestes!

Comme si ce peuple délicat qui devait prêter 30 ans plus tard une oreille attentive aux leçons du charmeur de la Marche d'Ancône, (1) ne fût pas digne encore des miracles du Navarrais!.....

(1) Mathieu Ricci, S. J. (1552–1610) entré au Kouang-Tong en 1583.

Sancian reste donc une énigme pour le chrétien, un rocher d'Apocalypse où il faut grimper assez haut pour y voir Dieu sans le comprendre!..

. . . . . .

Il était réservé au petit Zéphyrin de Vuillafans, si dévot de l'apôtre des Indes, de relever un jour la gloire de son tombeau, en y consacrant autour, des édifices qui en font aujourd'hui un centre de vie chrétienne et un but assuré de pèlerinage.

Voici comment l'évêque de Cybistra parle de Sancian et du second voyage qu'il y fit le 8 janvier 1867, après l'échec de sa tentative du 3 décembre précédent:

« Revenu à Canton, dit-il, je voulus tenter la voie de terre, plus longue à la vérité, mais aussi plus sûre; et Dieu permit que ce voyage eût tout le succès possible.

« Parti de Canton, le 8 janvier, je parcourus, soit en barque, soit à pied, les 50 lieues qui nous séparaient de l'île de Sancian; et le samedi suivant 12, à deux heures de l'après-midi, j'arrivais en face du tombeau de St François-Xavier.

« Il serait difficile de dire l'impression qu'on éprouve, lorsqu'on découvre le point désert où ce grand Saint, après avoir tant travaillé pour Dieu, parcouru tant de régions et converti tant d'âmes, venait terminer sa carrière, presque seul et abandonné.

« Une chose était plus pénible encore à son cœur; c'était de mourir en face de cette terre de Chine, objet de tant de vœux, et dont ses yeux mourants découvraient les lointains rivages, sans qu'il lui fût permis d'y entrer.

« Mais là, comme partout, soumis aux volontés de Dieu, l'apôtre ne sut qu'adorer humblement les desseins de la Providence; et je ne sais si ce dernier acte de soumission, offert avec tant de générosité et en de telles circonstances, n'est pas en effet ce qu'il y a de plus beau, de plus admirable dans la vie du reste si extraordinaire de ce grand homme.

« L'on connaît les circonstances touchantes de ses derniers moments.

« Déjà, François-Xavier avait évangélisé les Indes, le Japon et d'autres royaumes, lorsque sa grande âme, embrassant l'immense étendue de la Chine, conçut le projet d'y apporter aussi la lumière de l'Evangile.

« Aidé des secours d'un ami riche et puissant, approuvé, encouragé par le Vice-Roi portugais des Indes, il avait préparé une ambassade pour l'Empereur de Chine, lorsque le gouverneur de Malacca, piqué d'une secrète jalousie, s'opposa à l'exécution de ce projet, et fit enlever le gouvernail du navire sur lequel le Saint devait partir.

« Privé de cet espoir, l'apôtre se jeta sur un autre navire qui faisait voile pour Sancian, petite île située aux portes de la Chine, afin d'être plus à même de profiter de la première occasion qui s'offrirait d'entrer dans l'intérieur.

« Là, en effet, se rendaient, chaque année, bon nombre de barques chinoises qui venaient y échanger leurs marchandises avec celles des Portugais; et l'on pouvait espérer naturellement que l'une d'elles consentirait à conduire le Saint dans le continent.

« Mais il n'en fut pas ainsi; à la première proposition qu'on leur en fit, tous tombèrent d'épouvante, dans l'appréhension des dangers auxquels ils s'exposaient, en contrevenant à une des lois les plus formelles de l'Etat.

« Un interprète, plus courageux que les autres, vint s'offrir pour cette périlleuse expédition: l'on convint du prix, et il partit pour aller prendre quelques dispositions nécessaires au succès de son voyage; mais il revint quelques jours après, pour dégager sa parole, déclarant qu'il ne pouvait, à aucun prix, se charger d'une semblable entreprise.

« Ce deuxième moyen ayant échoué, le Saint trouva un marchand qui, moyennant une forte somme d'argent, promit de le prendre et de le conduire jusqu'à Canton, mais à la condition toutefois qu'il le déposerait aux portes de la ville, et que là, le saint lui-même se laisserait saisir et conduire à Chao-King, auprès du Vice-Roi, pour lui exposer les motifs de sa démarche.

Et afin d'assurer davantage la parfaite sécurité du marchand, il fut décidé qu'il prendrait une barque, où il n'y aurait que des enfants et des affidés, et le marché conclu, il partit pour aller disposer des moyens d'exécuter son projet.

« Cependant, le Saint était descendu à terre, et les gens de l'équipage portugais lui ayant élevé sur le rivage de l'île une petite cabane en bambous, c'est là qu'il demeurait et que chaque jour il célébrait avec larmes, l'auguste sacrifice de nos autels, demandant à Dieu de bénir son entreprise.

« Oh! combien humble et ardente devait être sa prière?

« Combien de fois soucieux et pensif, il devait s'avancer sur la rive, pour voir s'il n'apercevrait point enfin la barque tant désirée!

« Il nous reste plusieurs lettres du Saint, écrites de ce lieu même, et dans lesquelles se révèlent tous les sentiments de sa tendre piété, de son parfait renoncement et de son entière confiance en Dieu: « Je ne saurais me cacher, écrit-il, les dangers qui me menacent, et le dur esclavage qui m'attend à Canton, si j'y suis introduit, mais je ne crains point

ces maux, et je ne saurais estimer ma vie au prix d'abandonner l'opprobre et la Croix de mon Sauveur!»

« Mais, hélas! ses vœux ne devaient pas être accomplis; et comme le saint conducteur des Hébreux, il ne devait point entrer dans cette terre promise, dont le rivage et les montagnes se dessinaient à l'horizon!

« Son marchand ne revint pas!

« Puis, saisi une première fois de la fièvre, il resta 15 jours étendu sur sa natte, et ne se releva que pour voir l'abandon complet où il était.

« La plupart des Portugais, après avoir terminé leurs affaires, s'éloignèrent de l'île. Le navire même sur lequel il était venu, lui refusa, par crainte du gouverneur de Malacca, tout secours et toute assistance, en sorte que, seul en ce lieu désert, avec deux serviteurs seulement, il pouvait se regarder comme complètement abandonné.

« Saisi une deuxième fois de la fièvre, mais d'une manière plus violente, il connut par révélation que la fin de ses maux approchait.

« Alors, résigné, remettant son sort entre les mains de Dieu, soumis de tout cœur aux décrets de la Providence, le saint apôtre ne songea plus qu'aux joies de l'éternité et au bonheur d'aller jouir de la présence de son Dieu: « O Trinité, s'écriait-il sans cesse, même au milieu de ses délires, ô Trinité sainte, en qui j'ai espéré, pour qui j'ai travaillé, soyez-moi propice!

« Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! Vierge sainte, montrez que vous êtes ma mère...

« Enfin, le vendredi 2 décembre 1552, jour consacré à la mémoire du Sauveur des hommes, à 2 heures de l'après-midi, prononçant encore une fois ces paroles de son entière confiance en Dieu: «*In te, Domine, speravi, non confundar in æternum!*; il remit entre les mains de son créateur, son âme enrichie de tant de mérites.

« Le Saint avait alors 46 ans et il en avait passé dix et demi dans les Missions.

« O douce et précieuse mort! mort digne d'envie, environnée de tous les délaissements et de toutes les privations qu'on peut éprouver en ce monde, mais qui met le dernier sceau à l'éminente sainteté de l'apôtre, et introduit son âme dans les splendeurs de la bienheureuse éternité.

« Oh! que volontiers on baise cette terre, témoin de tant de merveilles et comme imprégnée encore du parfum d'une fin si consolante.

« A peu de distance du lieu où le Saint expira, se trouve un petit tertre qui s'avance dans la mer, et qui dans la partie supérieure, présente une plate-forme qui peut avoir de 60 à 80 pieds de diamètre

« Antonio de Sainte-Foi son interprète et son fidèle serviteur, accompagné de deux Indiens, apporta son corps en ce lieu, et le déposa dans la terre, après l'avoir recouvert de chaux vive; puis, voulant donner à son maître une dernière preuve de son attachement, il ramassa quelques pierres éparses et les amoncela sur la place du tombeau, afin d'en conserver les précieuses traces.

« Mais le corps du Saint ne devait pas rester longtemps en ce lieu: le 17 février 1553, c'est-à-dire 77 jours après sa mort, le vaisseau « *Sainte-Croix* » étant sur le point de reprendre la mer, Antonio pria le capitaine de faire ouvrir le tombeau, afin de constater l'état dans lequel se trouvaient ses précieux restes.

« Le corps fut trouvé intact, sans aucune trace de corruption, et comme animé par un sang frais et vermeil. La chaux n'avait pas altéré la substance du corps, ni les linges qui le recouvraient, et l'odeur la plus suave s'exhalait du cercueil.

« Frappé de ces merveilles, l'équipage voulut emporter le corps du Saint qui arriva heureusement à Malacca.

« Toute la population accourut sur le rivage pour le recevoir; le corps fut trouvé dans un état de conservation parfaite, comme auparavant; et à peine était-il arrivé, qu'une maladie pestilentielle qui désolait la ville, cessa immédiatement, Dieu voulant montrer par ce prodige et par bien d'autres qui s'opérèrent chaque jour à son tombeau, la sainteté de son serviteur et le crédit dont il jouissait auprès de Lui dans le Ciel.

« Le lieu où fut enterré le Saint est à peu près dans le même état où il se trouvait alors.

« Il n'y eut d'abord sur le tombeau qu'une simple pierre qui y fut posée en 1639 par les Jésuites de Macao avec cette inscription qu'on y lit encore:

A qui foi sepultado S. Francisco Xavier da Companhia de Jesus, Apostolo do Oriente. Este padrão se levantou no anno 1639.

Ici fut enterré S. François Xavier, de la compagnie de Jésus, apôtre de l'Orient. Cette pierre a été posée en l'année 1639.

II.

« Soixante ans après, en 1698, un navire français « l'Amphitrite », passait par ces parages; et, se voyant assaillis par

une violente tempête, les passagers firent vœu, s'ils étaient sauvés, d'élever en l'honneur de S. François Xavier, une chapelle sur son tombeau.

« A peine avaient-ils invoqué son nom, que la tempête cessa et qu'ils se virent hors de danger.

« Mais des obstacles insurmontables s'opposèrent alors à la réalisation de cette œuvre, et ce ne fut que deux ans après, en 1700, qu'elle fut reprise et exécutée par les soins des Jésuites Turcotti et Visdelou, missionnaires à Canton.

« Jouissant d'une pleine considération auprès des autorités chinoises, ces deux Pères se présentèrent au Vice-Roi, et lui exposèrent le désir d'élever un monument sur le tombeau d'un de leurs frères décédé depuis longtemps sur les rivages de la Chine.

« Leur demande fut accueillie avec bonté; le Vice-Roi leur donna un diplôme dans lequel il déclarait qu'il prenait sous sa protection spéciale non seulement leurs personnes, et leur travail, mais encore tous les habitants de l'île, et il mit à leur disposition deux jonques armées en guerre, afin de les conduire, eux, leurs ouvriers et les matériaux nécessaires pour la construction de l'édifice.

« Arrivés à Sancian, les Pères se mirent immédiatement à exécuter l'ouvrage.

« Le petit monument qu'ils élevèrent, se divisait en trois parties, formant comme autant de gradins qui s'échelonnaient sur le flanc de la colline.

« La première partie n'était guère qu'une plate-forme où s'élevait une grande Croix qui se présentait en face de la voie suivie par les navires. De là, on montait par cinq marches, à une autre plate-forme qui était proprement le lieu de la sépulture.

« Sept autres marches conduisaient à un petit sanctuaire où se trouvait un autel destiné à la célébration du sacrifice.

« Cette dernière partie avait son toit terminé en pointe, avec un globe céleste surmonté d'une Croix, le tout environné d'un mur qui suivait la pente de la colline et mettait ce petit monument à l'abri de toute profanation.

« Grâce à ces soins, il subsista pendant quelque temps, mais la violente persécution qui s'éleva en 1724 et en 1732 ayant chassé les missionnaires de Canton et de la province, ce sanctuaire eut le sort de tant d'autres chapelles élevées sur le sol chinois, et qui furent ou démolies ou vendues ou converties en pagodes.

III

« Aujourd'hui on n'y rencontre plus que des ruines, mais ruines précieuses qui établissent nos droits d'une manière irréfragable, et qui, dans leur muet langage, parlent à l'esprit et au cœur d'une manière plus touchante que tout ce que l'on pourrait y voir de plus beau; car elles nous représentent mieux l'état où se trouvait ce terrain, lorsque le grand apôtre, gisant sous une baraque de feuillage, y terminait sa sainte carrière.

« Oh! qu'on aime à considérer ces lieux bénis!

« Comme l'esprit se plaît dans la pensée des grandes choses qui s'y passèrent autrefois!

« Chaque matin, j'y venais célébrer sous une tente de bambous; et là, j'aimais à méditer sur la vie et la mort de l'apôtre notre modèle à tous.

J'aimais surtout à rappeler à mon esprit, cette parole que déjà l'idée de ce tombeau m'avait inspirée précédemment, et qui est venue se placer comme d'elle-même dans mes armes: *In morte vita.*

C'est bien là en effet, que nous devons apprendre à mourir à nous-mêmes, et que dans cette mort volontaire, dans ce sacrifice et ce renoncement de tous les jours, les pauvres païens et nous-mêmes, nous trouverons la véritable vie: *In morte vita.*

« Cependant, en priant pour moi, je ne devais pas oublier qu'au-delà des mers, sur une terre bien éloignée, je compte bon nombre de parents, d'amis, de bienfaiteurs qui par leur affection ou leur charité, m'aident puissamment à répandre la lumière de l'Evangile ici.

« Aussi, longtemps avant d'arriver à Sancian, lorsque étendu dans une barque, je n'avais qu'à m'entretenir des pieuses pensées de mon voyage, je pris leur nom et les écrivis sur une liste que, pendant huit jours j'ai déposée sur l'autel et sur le tombeau.

. . . . . .

« Après avoir rendu mes devoirs au saint apôtre, c'était une obligation pour moi de faire connaissance avec l'île et ses habitants, afin de mieux voir quels seraient les moyens à prendre pour y répandre la connaissance de l'Evangile.

« Aussi, munis du bâton de pèlerin, nous nous mîmes à escalader les hautes et rapides montagnes qui en couvrent le sol. L'île entière, avec tous ses contours, peut avoir environ huit lieues de circuit et deux lieues de large. A part quelques bouquets d'arbres qu'on y aperçoit de loin en loin, la plupart

des montagnes sont incultes, et dans les vallées seulement se trouvent des rizières.

« Autrefois l'on y voyait quantité de tigres qui étaient la terreur et le fléau du pays, mais le Saint, dit-on, les fit disparaître.

« Une nuit, en effet, qu'ils s'étaient réunis en plus grand nombre autour des habitations, faisant retentir les monts de leurs rugissements, François Xavier, armé seulement de son bâton, alla au-devant d'eux et leur commanda, au nom de Dieu, de s'éloigner.

« A la voix toute puissante du thaumaturge, les fauves prirent la fuite et disparurent complètement, en sorte qu'aujourd'hui, l'île n'a plus à s'inquiéter du voisinage de ces redoutables carnassiers; mais en revanche on y trouve de petits singes et des serpents.

« Quelquefois, des baleines paraissent au loin sur la surface de la mer, et tout dernièrement l'une d'elles s'étant approchée du rivage, causa la plus grande frayeur aux habitants, dans l'appréhension qu'elle ne vînt rompre leurs filets de pêche.

Aussi, les habitants de plusieurs villages voisins s'étant réunis, allèrent au-devant d'elle, frappant à coups redoublés leur infernal tam-tam, afin d'effrayer le monstre. La baleine eut peur en effet, et disparut au loin, dans l'immensité des flots.

A cette occasion, nous apprîmes à ces bonnes gens, comment l'on procède à la pêche de la baleine et combien la capture d'une seule peut rapporter de bénéfice; mais nos renseignements faisaient peu d'impression sur eux; ce qu'ils désirent, c'est de n'être point visités par ce terrible colosse et de n'avoir pas à se mesurer avec lui.

« Parcourant tout le pays à travers de petits sentiers tracés çà et là, nous rencontrâmes une vingtaine de villages, pauvres mais agréablement situés au pied des montagnes et environnés d'une ceinture de grands arbres, qui les mettent à l'abri du soleil.

« Les maisons sont en terre battue et recouvertes de tuiles que les insulaires vont chercher dans le continent.

« La population doit s'élever à 7 ou 8000 âmes, bonnes et simples gens qui nous ont accueillis avec plaisir et qui montrent bien que le bonheur de la vie est indépendant de ce raffinement de civilisation qu'on nous vante tant aujourd'hui.

« Dans toute l'île, il ne se trouva pas une seule montre, et la première qu'ils aient vue, est celle que je portais sur moi et que je dus leur faire voir à tous moments et dans tous les sens.

« A peine ai-je pu trouver une mauvaise scie pour couper quelques bâtons que je voulais emporter à mon retour .....

.....

« L'occupation la plus ordinaire des habitants est la culture du riz, la pêche et la coupe du bois dans les montagnes; mais, quand ils vont au travail, c'est toujours par groupes séparés: les hommes s'occupant d'une œuvre et les femmes d'une autre.

« Rencontrant un jour une longue file de femmes qui revenaient du bois, chargées de leurs fardeaux, je me détournai de quelques pas, pour les laisser passer. Or, aucune d'elles ne leva les yeux pour me regarder, ce qui pourtant eût été chose bien simple et naturelle à l'égard d'un étranger qu'elles n'avaient jamais vu....

« Il fallait donc favoriser les bonnes dispositions de ces insulaires et nous présenter à eux de manière à gagner leur bienveillance et leur amitié.

« Tout en arrivant au milieu d'eux, nous leur annonçâmes que nous étions amenés par le désir de vénérer la mémoire d'un de nos saints prêtres, mort depuis longtemps sur ce rivage et que nous désirions également réparer son tombeau; chose pour laquelle nous les priions de vouloir bien nous prêter leur concours, et qui parut leur faire grand plaisir.

« De là, prenant occasion de leur parler du Saint, nous leur expliquâmes les vertus de sa vie, les merveilles de son apostolat, le crédit dont il jouit auprès de Dieu et surtout la preuve de sa sainteté, attestée par la conservation de son corps, demeuré intact depuis plus de 300 ans.

« Et en même temps, je leur montrai une photographie du Saint, telle qu'elle a été prise à Goa, il y a quelques années, à la dernière ouverture de son cercueil.

« Il n'en fallut pas davantage pour nous attirer toutes leurs sympathies.

« Ils comprirent qu'en effet, ce Saint devait être bien digne de respect, puisque nous venions de si loin pour l'honorer, et que nous comptions dépenser tant d'argent à son tombeau.

« La conservation de son corps surtout, les frappait, et ils espéraient bien eux-mêmes avoir quelque part à sa protection dans le Ciel, en nous aidant à l'honorer sur la terre.

« Un autre moyen que nous employâmes pour les attirer à nous, fut de leur proposer l'érection d'une école pour l'instruction de leurs enfants. Jamais offre ne fut acceptée avec plus de plaisir; et la promesse que nous leur en fîmes, devint aussitôt le pivot sur lequel roulaient toutes les interrogations des enfants et les espérances des parents.

« Car, nulle part plus qu'en Chine, on ne tient à cette instruction primaire si recherchée dans l'Empire et si nécessaire dans le cours de la vie.

« Mais il fallait se mettre de suite à l'ouvrage, pour ne pas laisser refroidir cette première ardeur, et nous fîmes les premières démarches pour trouver un terrain convenable.

« Or, à 20 minutes à peu près du tombeau de St François, à l'extrémité du premier village, se trouvait un bel emplacement, un peu élevé, tourné du côté du tombeau et présentant le plus beau coup d'œil sur le bras de mer qui s'étend en avant.

« A coup sûr, nous ne pouvions rencontrer un local plus propice, et la divine Providence nous aida puissamment à en faire l'acquisition.

« Nous étant adressés au propriétaire, il nous demanda d'abord un prix raisonnable; mais ensuite, réfléchissant sans doute qu'il aurait pu mieux profiter de l'occasion, il n'indiqua qu'une partie du terrain, espérant nous vendre le reste plus tard; et enfin, au moment de signer l'acte, il allégua différentes raisons, pour nous faire comprendre qu'il ne pouvait pas vendre.

« De notre côté, nous savions qu'il avait besoin d'argent, et nous le laissâmes partir sans lui témoigner plus d'empressement.

« Ce bonhomme comprit alors qu'il prenait une fausse voie et se fourvoyait.

« Deux jours après, il nous fit savoir par un entremetteur que les difficultés premières étant levées, le terrain était à notre disposition et qu'il nous le céderait quand nous le voudrions.

« Nous le reçûmes avec bonté, mais alors c'était à nous à poser nos conditions; et la première fut qu'il nous livrerait son terrain non pas en partie, mais dans la totalité; la deuxième, que le prix resterait tel qu'il avait été fixé la première fois, c'est-à-dire 100 piastres pour le tout.

« Et, afin de lui ôter la tentation de revenir sur sa parole, je demandai que l'acte fût signé le soir même, ce qui fut exécuté à onze heures.

« Ainsi, pour la somme de 600 francs de notre monnaie, nous voilà propriétaires dans l'île de Sancian d'un beau terrain de 150 pieds de long sur 100 de large, et destiné à recevoir à la fois l'habitation du missionnaire, le point de réunion des chrétiens et l'école.

« Ce premier pas fait, il fallait songer à l'érection du monument sur le tombeau du Saint, et c'était en effet le principal but de mon voyage.

« Mais à quel choix, à quel dessin nous arrêter?

« Si je n'avais consulté que les faibles ressources de ma bourse, avec toutes les charges qui pèsent sur moi, j'aurais dû nécessairement me borner à quelque chose de simple et de peu dispendieux.

« Mais il s'agissait d'honorer l'apôtre des Indes et du Japon, le protecteur de l'œuvre de la Propagation de la Foi, le patron des Missions en général, de la Mission de Canton en particulier, le Saint qui est venu mourir aux portes de cet Empire et au tombeau duquel nous avons emprunté l'emblème de nos armes et l'expression de notre devise:

In morte vita.

« Il fallait donc faire quelque chose, sinon de somptueux, au moins de digne pour le grand thaumaturge de l'Orient.

« Après en avoir conféré avec les Pères présents, nous avons pensé que le plan le plus convenable serait celui d'une petite chapelle gothique sur son tombeau.

« M. Hermitte notre architecte nous a donné le plan dont il a voulu faire présent à S.t François, et un de nos missionnaires, M. Braud est présentement sur les lieux pour le faire exécuter.

« Quoique petite, la chapelle sera belle, gracieuse, et sa flèche élancée, s'élèvera également du pic de ce rocher, comme l'âme du Saint s'est élevée de ce monde au Ciel!

« Oh! qu'il sera doux de venir quelquefois en ce lieu pour y prier, s'y renouveler dans l'esprit de sa vocation et apprendre du glorieux François-Xavier à devenir des apôtres et des Saints.

« Une autre pensée se présente à mon esprit: les navires qui partent pour l'Europe ou qui en reviennent, passent assez près de l'île de Sancian, et les insulaires nous disent qu'ils en apercevaient souvent la vapeur formant une longue traînée sur la surface des eaux.

« De leur côté, les passagers s'informent toujours de la position de Sancian; et je me rappelle fort bien avoir vu, dans mon dernier voyage en Europe, des Anglais et des Américains demander au capitaine l'indication de ce point.

« Or, ne serait-il pas bon que sur une des sommités les plus apparentes de l'île, on plaçât une Croix qui donnerait ce renseignement et qui serait vue et saluée avec joie par tous les passagers?

« Les uns lui demanderaient, par l'intercession de S.t François-Xavier, de bénir leur retour dans la mère-patrie; les autres la remercieraient de l'heureuse traversée jusqu'en Chine; et à tous elle rappellerait que longtemps avant le progrès des arts et du commerce, un Saint était venu dans ces parages

pour y annoncer le vrai Dieu et qu'il était mort sur un rocher pour le salut de ses frères: exemple trop beau et trop touchant, pour ne pas le rappeler à la mémoire des siècles à venir.

« Mais, je ne saurais accomplir toutes ces œuvres de moi-même, et je recevrai avec reconnaissance ce qu'on voudra bien me donner pour l'exécution de ces entreprises .....

« L'île ne fournissant que de la terre et des rochers à demi calcinés, il nous faudra nécessairement transporter d'ailleurs, c'est-à-dire de Hong-Kong, les matériaux dont nous aurons besoin: la pierre, la brique, les bois, ainsi que des ouvriers experts; ce qui présentera sans doute plus d'une difficulté et d'un ennui; mais n'importe, ce sera ma tâche et la coopération que je donnerai à cette œuvre, et je serai heureux en cela de payer le tribut de mon hommage et de ma gratitude à l'apôtre que nous honorons spécialement et à la protection duquel j'aime à reconnaître que je suis en grande partie redevable de ma vocation à l'apostolat.

IV.

« Telles sont les principales circonstances et les fruits de mon voyage dont je ne saurais assez remercier la sainte Providence; il a été aussi heureux que je pouvais le désirer.

Mais déjà, j'avais passé huit jours sur cette terre bénie; il était temps de regagner Canton où m'appelaient de nouvelles occupations.

« Je pris avec moi les quelques pauvres souvenirs que j'avais pu recueillir dans l'île et que je destine à mes amis: du riz, des bâtons coupés dans les bois, quelques coquilles ramassées sur le rivage; et, saluant une dernière fois la colline du tombeau, je montai sur la barque qui devait me transporter à Hong-Kong.

« Pour me rendre à Sancian, j'avais pris la route de terre parcourant cette belle province de Canton si riche, si animée, si verdoyante; et, pour la première fois, j'avais conservé ma soutane et une partie de mes insignes épiscopaux, voulant juger de l'effet que ma présence produirait au milieu de cette population non encore habituée à nous voir.

« Or, je n'ai eu qu'à me féliciter, non seulement de la liberté que j'ai rencontrée, mais encore des égards qu'on m'a témoignés.

« Voyageant assez souvent au milieu des soldats ou des gens du pays occupés à transporter des munitions de guerre, partout je voyais ces braves gens se ranger pour me céder le pas.

« Un soir, arrivé à l'entrée d'une petite ville murée, j'envoyai chercher une chaise pour ne pas froisser les usages du pays qui ne permettent pas à un homme d'aller à pied avec les marques de la dignité.

« Dès que la sentinelle m'aperçut du haut de la porte, elle annonça mon arrivée au son du tam-tam, et aussitôt une escouade de 10 hommes se trouva sous les armes pour me recevoir.

« Descendu à l'hôtellerie des mandarins voyageurs, j'envoyai ma carte au magistrat local pour le remercier de sa bienveillance; lui-même me fit renouveler ses offres de service, et c'est ainsi que parmi les autorités chinoises se font ces échanges de courtoisie qu'on aime à voir dans leurs rapports entre eux.

« Cependant quelque sûre et agréable que fût cette première route, je dus la laisser pour prendre la voie de mer plus rapide » .....

Ce voyage du prélat à Sancian, tout heureux qu'il fût, ne laissait pas que de lui créer de nouvelles charges et de nouveaux soucis.

Où trouver en effet l'argent nécessaire aux constructions de l'île, alors qu'il souffrait déjà de pénurie pour celles de Canton?

Un instant, il eut la pensée de s'adresser aux collèges des Jésuites, tout persuadé que son appel y serait bien accueilli; mais les Pères Portugais de Macao lui ayant disputé l'érection de la chapelle, il y eut un petit froissement qui l'empêcha d'exploiter autant qu'il l'aurait voulu, une si bonne veine.

« Il s'adressa donc à d'autres et aux siens, ce qui lui offrit l'occasion de reprendre avec sa fidèle Joséphine une correspondance interrompue depuis longtemps:

« *Je viens de recevoir,* lui écrit-il le 30 novembre 1867, *ton amicale lettre du 12 octobre; et, bien qu'il soit plus de minuit, je ne veux pas tarder une minute à y répondre. Je tiens d'autant plus à le faire immédiatement, qu'à ma grande honte, il y a près de deux ans que je ne t'ai pas écrit. Mon Dieu!; la chose est-elle possible?*

« *Est-il possible partant, que, malgré un oubli si impardonnable de ma part, tu sois toujours si bonne envers moi?...*

« *Hélas! mes occupations sont si nombreuses, mes sollicitudes si vives, mes peines quelquefois si amères que je ne trouve plus ni temps, ni facilité pour écrire.....*

« *Cependant avant peu, il faudra bien, bon gré, mal gré, que je mette de côté toute autre occupation pour écrire quelques lettres au sujet de notre construction de Sancian qui a-*

vance, Dieu merci, mais pour laquelle je n'ai pas les fonds suffisants pour la conduire à son entier achèvement.

« *Peut-être la dévotion qu'on a à Besançon pour St. François-Xavier m'ouvrira-t-elle quelques bourses?*

« *Et je frapperai à toutes les portes; et, comme la bonne Providence est toujours venue à mon secours, j'espère que dans cette circonstance encore, Elle ne me fera point défaut.*

« *Notre église de Canton avance aussi.*

« *Elle a été longtemps un problème pour ceux qui la voyaient commencer et qui peut-être n'en étaient guère les partisans.*

« *Aujourd'hui, la solution est certaine; et on la voit s'élever si régulièrement et si rapidement à la fois, que la question ne peut ne plus porter que sur une durée de travaux de 2 ou trois ans au plus; et alors nous aurons un monument digne de la Religion, digne de Dieu, autant qu'on peut l'avoir ici-bas, dans les conditions où nous nous trouvons, et tel qu'il ne s'en élèvera pas deux semblables en Chine.*

« *Dieu en soit béni!*

« *Et à Lui seul que j'ai eu en vue, en soit l'honneur et la gloire!*»

Il termine sa lettre par ces lignes:

« *Salue tous les parents et amis auxquels je n'ai pas répondu! Mon Dieu! je ne suis plus de ce monde, et mes amis doivent désormais tout me pardonner, persuadés qu'il ont toujours leur place au fond de mon cœur et dans mes souvenirs devant Dieu!*

« L'arrivée à Canton, en cette fin d'année 1867, des Sœurs de St Joseph de Cluny remplit son cœur de joie:

« *Elles vont*, dit-il, *développer désormais l'œuvre des enfants trouvés, et se charger avec fruit aussi de l'éducation des filles.*»

« Cet événement coïncide hélas! avec le rappel à Paris comme directeur du Séminaire, de son cher Père Guerrin.

« L'évêque s'en console à la pensée que « ce nouveau protecteur à la capitale, lui facilitera la réalisation de ses projets auprès des bienfaiteurs dont il sera l'interprète autorisé.»

« Aussi, plein de confiance dans l'avenir, l'infatigable prélat médite encore de nouvelles œuvres.

« Il annonce, dans une lettre à M. Voisin, du 25 janvier 1868, « qu'il va édifier un mausolée sur la tombe des soldats français, morts au siège de Canton.

« Et il montre en quelles circonstances il a été amené à

cette entreprise qu'il juge avantageuse et honorable pour la Mission: « Peu de temps après la prise de Canton, écrit-il, nos Commandants avaient choisi pour lieu de sépulture de nos soldats, un terrain situé à un quart d'heure environ des murailles.

« Mais qu'arrivait-il?

« Des Chinois, pendant la nuit, ne craignaient pas d'aller ouvrir les tombes; et, prenant les cadavres, ils les amputaient de la tête et allaient la porter aux mandarins, afin d'obtenir la récompense promise à qui surprendrait et mettrait à mort un diable d'étranger.

« Force fut donc à nos Commandants de mettre le cimetière au bas des remparts, sous le feu même des sentinelles, afin d'ôter à tout Chinois l'envie d'en approcher.

« Il fut effectivement respecté, tant que nos soldats furent ici; mais Canton une fois évacuée, ce lieu devint chaque jour l'objet de la profanation et du pillage.

« A mesure que je faisais remettre de nouvelles croix sur les tombes de nos soldats, elles étaient enlevées.

« On enlevait également les briques du mur de clôture; un égoût passant près de là, y entretenait l'infection.

« Enfin, l'année dernière, un pan des murs de la ville venant à tomber, avait couvert tous nos morts et j'eus beaucoup de peine à les retrouver en déblayant le terrain.

« Chargé officiellement par nos Commandants, de la garde de ce lieu sacré, je voyais avec peine que la sépulture de nos soldats fût ainsi exposée à toutes sortes de profanations, tandis que la sépulture des soldats anglais, dans une position plus retirée et plus silencieuse, était respectée de tout le monde.

« Je crus devoir faire connaître cet état de choses à l'Amiral Rigault de Genouilly, lequel ayant dirigé la prise de Canton et étant présentement Ministre de la Marine, était plus à même que personne de comprendre la demande que je lui adressais.

« Je lui proposai de transporter les restes de nos soldats au Cimetière des chrétiens, situé à une demi-lieue de la ville, et là, d'élever à leur mémoire un monument dont j'avais préparé à la fois le plan et l'inscription, afin de faciliter autant que je le pouvais, la concession et l'exécution de cette mesure.

« Or, S. E. M. le Ministre de la Marine, après en avoir conféré avec M. le Marquis de Moustier, des Affaires Etrangères, vient de me faire savoir par sa dépêche du 1er décembre 1867, qu'Elle approuve tout ce que je lui demande et qu'Elle met à

ma disposition la somme de 25 mille francs pour l'exécution de ce projet, ajoutant à cela les paroles les plus gracieuses: « J'ai été, me dit le Ministre, profondément touché de l'initiative qu'a bien voulu prendre Votre Grandeur dans cette occasion, et je la remercie de la pensée qu'Elle a eu de faire honorer la mémoire de nos marins et de nos soldats morts à Canton, en leur assurant une sépulture à l'abri de toute profanation. »

L'inscription est ainsi conçue :

Napoleo III
Gallorum Imperator
Ad memoriam
Fortissimorum ducum et militum
Qui in expugnanda Cantonensi urbe
Anno 1857
Duce J. D. P. Rigault de Genouilly
Fortiter occubuerunt
Hoc monumentum erigi curavit
Anno 1867

« Dans le premier projet d'inscription, j'indiquais seulement le règne de Napoléon III, marquant que l'érection du monument était due aux soins et à la sollitude de l'Amiral Rigault de Genouilly, et n'osant pas l'attribuer à l'Empereur.

« L'Amiral a mieux fait.

« Content de voir figurer son nom sur le monument, il en rapporte toute la gloire à Sa Majesté, et je le remercie de cette idée.

« C'est en effet un nouveau sceau mis sur cette Mission et la plus belle garantie que nous puissions désirer, que de voir l'Empereur lui-même, par l'intermédiaire de son Ministre, inscrire son nom sur un monument placé au milieu de notre Cimetière, et destiné autant à garder le souvenir de la conquête, qu'à nous protéger contre toute éventualité de l'avenir.

« Aussi, flatté de tous ces avantages, et remerciant bien sincèrement la Providence du concours visible qu'Elle veut bien nous donner, nous allons nous mettre à l'ouvrage et nous y apporterons tout le zèle et l'attention que mérite une œuvre si intéressante en elle-même et par ses conséquences. »

V.

Dans la même relation qui mentionne le projet de ce mausolée, Mgr Guillemin fait le récit d'une visite du Vice-Roi des deux Kouang, d'autant plus significative et mémorable, qu'elle fut, à notre connaissance, une des dernières que les pré-

fets apostoliques de Canton aient pu avoir, chez ce dignitaire, jusqu'en 1902.

Elle marque l'apogée des cordialités plus apparentes que réelles des autorités chinoises envers les représentants d'une religion dont l'influence était très considérée avant nos désastres de 1870: « Le 17 janvier, *relate l'évêque*, j'étais invité à souper chez notre consul, en compagnie de l'Amiral Ohier, de son Etat-major et du Vice-Roi de la province.

« Ce puissant personnage s'asseyait, ce jour-là, à la table du Consul, à cause de la circonstance extraordinaire de l'arrivée de l'amiral.

Tout s'est passé d'une manière tres digne; mais il s'est présenté un épisode qui a été l'objet d'une attention et d'une joie toute spéciale.

« Au milieu du repas, le Vice-Roi m'adressant la parole, me demandait où en étaient les constructions de l'église:

« On y travaille avec ardeur, répond le Consul de France, mais il est bien à craindre que le temps accordé pour l'exploitation de la carrière de Kao-long ne soit point suffisant pour conduire jusqu'à la fin des travaux. »

« Puis, profitant habilement de la circonstance: «Excellence, ajoute-t-il, ce serait une chose bien agréable pour l'Amiral et pour nous tous, si, à l'occasion de son arrivée ici, Votre Excellence voulait bien accorder une prolongation à la concession qu'elle a déjà daigné nous faire précédemment. »

« La demande était délicate: deux fois déjà, nous avions obtenu une prolongation d'un an, et le temps de la dernière concession était bientôt écoulé.

« Bien que tous les rivages de la mer, depuis le Tonkin jusqu'à la Mandchourie, soient bordés de rochers, il était difficile de réussir dans une troisième demande, à cause de l'extrême répugnance des Chinois à laisser exploiter les carrières sur les bords de la mer.

« Encore tout imbus de leurs vieux préjugés, ils se figurent que ces masses imposantes sont autant de cavernes devenues l'habitation de quelque dragon malfaisant.

« Ouvrir ces repaires, c'est donner, disent-ils, une issue au monstre qui alors se répand sur tout le pays jetant partout la tempête et la désolation.

« Ce n'était donc pas sans une certaine anxiété que j'attendais la réponse du Vice-Roi, et du fond du cœur, je recommandais l'affaire aux saints protecteurs de notre église.

« Mais le préteur a été charmant de grâce et de bon ton.

« Après s'être recueilli un instant, et avoir rappelé les concessions précédentes, il nous a dit: « Si la chose dépen-

dait uniquement de moi, je serais heureux de vous accorder une concession complète et illimitée; mais je suis obligé de consulter les vœux des populations; je vous assure au moins la prolongation d'une année.

« Après quoi, si Monseigneur a besoin de quelque temps encore, il me le fera savoir, car je tiens à voir finir ce beau monument, et je ferai tout mon possible pour l'aider dans l'exécution de cette œuvre. »

« Quelle ne fut pas ma joie à une nouvelle aussi agréable et aussi importante.!

« Je m'empressai d'en remercier le haut dignitaire.

« Je remerciai également notre consul qui avait su bien choisir son temps pour demander et obtenir cette faveur.

« Puis, me tournant du côté de l'amiral: « Votre arrivée au milieu de nous, amiral, lui dis-je, est pour nous l'occasion d'un bienfait qui marquera dans les Annales de la Mission; ce n'est plus une pierre seulement que vous donnez à la construction de notre église, c'est la clef de voûte que vous lui apportez aujourd'hui, et je ne saurais assez vous en remercier vous et tous ces Messieurs qui vous accompagnent!»

« L'amiral me répondit qu'il était heureux de s'associer à nos efforts et que je le trouverais toujours disposé à faire pour nous, tout ce qui pourra nous être agréable.

« Puis, voulant à son tour remercier le Vice-Roi: «Votre Excellence, lui dit-il, peut voir à notre joie commune l'importance que nous attachons à la construction de l'église et aux doctrines que propagent nos missionnaires.

Arrivé tout récemment de France, je puis assurer qu'ils sont d'une manière spéciale sous la protection de Sa Majesté notre Empereur, et je vois avec la plus douce satisfaction que Votre Excellence Elle-même partage les sentiments dont les personnages éminents en Europe sont animés à leur égard.»

« Là-dessus on vida force verres de champagne à la santé des uns et des autres, et à chaque fois, le Vice-Roi, après avoir épuisé sa coupe, prenait plaisir à la renverser, pour nous montrer combien habilement et de bon cœur il saurait la vider en l'honneur de ceux qui étaient l'objet du toast.

« Cette petite scène improvisée et inattendue a produit sur nous la plus heureuse impression.

« Quelques instants après, parlant de la construction de la chapelle de Sancian, ces Messieurs voulurent aussi y contribuer, et ils m'apportèrent leurs généreuses offrandes.

« Je les remerciai; et, prenant en particulier notre consul, je lui dis que, puisqu'il m'avait causé une satisfaction si douce, j'étais bien aise de lui en procurer une semblable, en lui an-

nonçant que déjà j'avais demandé pour lui, à la Cour de Rome, une Croix d'honneur, et que j'avais tout lieu d'espérer qu'elle arriverait bientôt.....

« Cependant, le bruit de la visite du Vice-Roi et de la scène qui s'était produite pendant le repas, se répandit dans Hong-Kong, et y fut, durant quelques jours, l'objet de tous les entretiens.

« L'amiral, le consul et tous les notables français de la colonie, tenant conseil, jugèrent à propos d'offrir au Vice-Roi un souvenir digne de lui et de cette gracieuse journée.

« Ils lui offrirent donc une belle montre en or, enrichie de pierreries et de la valeur de 2000 francs.

« Ainsi notre pauvre église de Canton a-t-elle reçu, en cette circonstance, les preuves de la plus cordiale sympathie.

« Notre petite chapelle de Sancian elle-même n'est point restée étrangère à ce triomphe.

« Le Vice-Roi, me demandant des nouvelles de cette dernière construction, je lui ai donné une vue photographique de l'île, un plan de la chapelle et une autre vue photographique prise sur le corps même de St François Xavier à Goa.

« Ce dernier présent le toucha profondément, surtout lorsqu'il eut remarqué que ce saint corps, après plus de 300 ans de sépulture, était encore parfaitement conservé, et qu'il eut appris les merveilles de la vie de ce grand conquérant d'âmes.

« Ainsi la sainteté sait-elle se faire aimer et respecter même de nos pauvres païens. »

A lire cette suite d'expansions intimes du prélat, qui croirait le trouver bientôt aux prises, à la fin de 1868, à la plus amère tristesse?

En effet, l'heure va sonner, où il supportera des avanies dont un billet à sa cousine nous révèle la violence, sans nous en donner la raison:

" *Mon Dieu!* s'écrie-t-il, *que ma vie est pénible et crucifiée!! Mais néanmoins l'œuvre de Dieu marche, et c'est l'important!*

" *Ceci est pour toi, chère cousine, et pour ton cœur si dévoué!... Oh! ne crains rien: celui que Dieu garde est bien gardé; à Dieu!...*"

" *D'ou pouvait donc,* remarque l'abbé Trésoret, *lui venir ces peines qui lui arrachaient alors ce cri de douleur?*

" *C'était sans doute le commencement de toutes les difficultés dont on va voir l'énumération dans une de ses prochaines lettres à la Propagande.*"

Mais, au milieu de ses peines, le saint évêque recueille sans cesse le fruit de ses efforts et de ses larmes.

VI

Après deux ans de travail, il vient de terminer enfin la chapelle de Sancian, et il décide d'en faire la bénédiction, le 25 avril 1869.

Lui-même en décrira les circonstances avec un luxe de détails si touchants, qu'il ne faut pas résister au plaisir de reproduire en entier son récit: « Grâce à Dieu, *écrit-il de Canton, le 2 Juin 1869,* la chapelle que nous avons élevée à tant de frais et avec tant de peine sur le tombeau de St. François Xavier, vient de recevoir sa bénédiction solennelle.

« Le bateau que nous avions loué s'était rempli de pèlerins. On y remarquait le président de la Cour suprême de Hong-Kong, le consul général d'Autriche, le commandant d'une canonnière chinoise, M. de Longueville, les Pères Italiens de la Mission de Hong-Kong, les Pères Jésuites de Macao, une quinzaine de Pères des Missions Etrangères, les Sœurs de divers établissements, en tout près de 200 Européens et une centaine de chrétiens chinois.

« Plusieurs personnages éminents, n'ayant pu prendre part à la cérémonie, ont exprimé leurs regrets dans des lettres qui témoignent de leur profonde vénération pour le premier apôtre de ces contrées.

« A la suite du vapeur portant les pèlerins, venait une canonnière du Vice-Roi de Canton, ayant à son bord le chancelier du Consulat, chargé de représenter son Consul et le gouvernement français à cette imposante cérémonie.

« Partis de Hong-Kong, samedi 24 avril à midi, nous arrivâmes le soir même à 9 heures en face de l'île de Sancian, et déjà nous apparaissait, s'élançant gracieusement sur le rocher d'où elle domine la baie et les environs, notre chère petite chapelle de St. François Xavier.

« De nombreux flambeaux étaient suspendus le long de ses murs; mais elle brillait surtout de l'éclat de la lune, alors en son plein, et dont la douce lumière en se répandant sur l'édifice, la plaine liquide et les montagnes, donnait à tout le paysage un aspect enchanteur.

« Dans le lointain, du côté du village, apparaissait l'autre chapelle destinée aux paroissiens de l'île, ainsi que l'école et le presbytère.

« L'ensemble de ce spectacle joint à tous nos souvenirs, offrait un caractère si touchant, qu'on se sentait naturellement porté vers Dieu. Oh! quel doux et délicieux moment! Qu'il y avait de grandeur dans ce calme parfait de la nature, dans

cette tranquillité des eaux, dans ce vaste horizon qui s'étendait du point où nous étions, jusqu'aux montagnes les plus élevées.

« Comme nos cœurs étaient émus à la vue de ce rocher solitaire où mourut Xavier pauvre et abandonné, et mettant le sceau à sa sainteté par l'acte de la résignation la plus parfaite qui fût.

« Enfin, qu'elle était touchante la vue de ces nouveaux sanctuaires, annonçant que désormais le culte du vrai Dieu fleurirait au milieu de ces terres autrefois inconnues et désertes! *Exultabit solitudo et florebit quasi lilium!!*

« Bientôt le canon du bord signala notre arrivée.

« Le missionnaire de l'île y répondit par une décharge de petits canons que je lui avais envoyés ces derniers temps, pour s'opposer à la descente des pirates.

« Les cloches, mises en branle, portèrent au loin leurs joyeuses volées, indiquant la joie universelle dont ce pays était en ce moment le théâtre.

« Voilà donc qu'après un espace de plus de 300 ans, des étrangers, à plus de 6000 lieues de leur patrie, sont venus rechercher le petit coin de terre où un pauvre missionnaire n'ayant que sa Croix et son bréviaire, a terminé ses jours, et qu'ils y ont élevé une chapelle pour vénérer sa mémoire et implorer son secours!.

« O pouvoir de la sainteté qui rend immortelle la mémoire des hommes et fait surnager leur souvenir au-dessus de toutes les scènes et agitations du monde!

« Après quelques moments donnés à ces réflexions, on s'occupa du débarquement.

« Les dames consentirent volontiers à rester à bord jusqu'au retour du soleil. Mais les hommes, désireux de visiter le tombeau et la chapelle, s'y rendirent immédiatement.

« De là, ils gagnèrent le presbytère pour y trouver un gîte convenable.

« Pour nous, missionnaires, nous nous partageâmes les soins des derniers préparatifs. Les uns, occupés du service de la chapelle, faisaient dresser les petits autels que nous avions apportés; d'autres disposaient les décorations, d'autres enfin entendaient les confessions des pèlerins.....

« La nuit se passa en grande partie au milieu de ces pieuses occupations.

« La bénédiction de la chapelle avait été fixée à huit heures.

« A peine la petite cloche en eut-elle donné le signal, que du vapeur et de tous les points de l'île, nos pieux pèlerins

se mirent en mouvement pour se rendre à la cérémonie si pleine d'attraits et d'intérêt pour nous. Dieu sait en effet, ce qu'il nous en a coûté pour arriver là.!

« Sans parler des obstacles que nous avons rencontrés pour retirer ce point des mains du gouvernement Chinois, combien de difficultés sont venues entraver ces différentes constructions! Les matériaux de tout genre ont dû être transportés par mer, à 50 lieues de distance: et cela, malgré les fréquents orages qui troublent ces mers et les pirates plus terribles encore qui les infestent.

« Je ne me suis pas rendu une seule fois sur cette côte, sans avoir eu à lutter contre ces deux formidables adversaires.

Un troisième non moins grand a été la pénurie de l'argent, ce nerf de la guerre et des missionnaires; j'avais dû commencer les travaux sans aucun fonds assuré pour les continuer..

« Mais enfin, toutes les peines étaient passées, toutes les difficultés vaincues; et, nous avions devant nous une jolie petite chapelle gothique due à l'habile ciseau de M. Hermitte notre architecte qui a fait une œuvre de délicatesse et de bon goût.

« La chapelle ne mesure que 60 pieds de long environ sur 30 de large, avec un petit clocher s'élevant à 60 pieds; mais sa forme gothique, sa position sur un roc élevé qui s'avance dans la mer, sa flèche élancée et pyramidale qui domine tous les environs, lui donnent une grâce et une élégance parfaites.

« Au centre même de la chapelle se trouve la place où Xavier remit sa belle âme entre les mains de Dieu.

« Une pierre de 6 pieds de long sur 2 de large recouvre ce point avec l'inscription ci-dessus mentionnée: *Aqui foi sepultado* etc....

« Afin de conserver dans toute sa simplicité et son intégrité cette pierre fondamentale, je l'ai fait environner d'un encadrement en beau marbre blanc ayant dans tout son pourtour une belle garniture de fleurs sculptées et supportant une couronne avec cette autre inscription: *In morte vita,* qui entre désormais comme devise dans les armes de la Mission.

« Trois petits autels décorent la chapelle.

« Celui du milieu en bois dur et de forme gothique a été fait sur le modèle d'un autel du XIIIe siècle et se distingue par sa gracieuse élégance.

« Nos pèlerins ont paru enchantés de ces constructions et arrangements. Ils ne s'attendaient pas à trouver sur cette plage lointaine un tel sanctuaire répondant aussi bien à sa destination.

« Aussi, avec quelle expansion de joie, nous avons procédé à la cérémonie de sa bénédiction en suivant tous ses contours!

« Des larmes tombaient des yeux de plus d'un assistant, au souvenir du zèle, des labeurs et des sacrifices qui ont signalé la vie du grand serviteur de Dieu dont tout ici rappelait la mémoire.

« La bénédiction finie, je célébrai la Messe, assisté par le P. Raimondi préfet apostolique de Hong-Kong et le P. Osouf procureur de notre congrégation; un grand nombre de personnes y communièrent.

« Après la messe, le P. Rondina, Jésuite, dans une touchante allocution, nous rappela les vertus et la gloire de S.t François Xavier, nous exhortant à marcher sur ses traces et à poursuivre sur cette plage infidèle, l'œuvre de son apostolat.

« Enfin, l'on chanta le « Te Deum», juste tribut d'hommage et de reconnaissance à Dieu, pour l'achèvement d'une entreprise due tout entière au secours de sa Providence et à la protection du saint apôtre.

« La cérémonie terminée, chacun put suivre l'impulsion de son cœur. On vit alors la plupart des pèlerins se prosterner sur la pierre du tombeau, la baiser respectueusement, et y déposer les objets qu'ils se proposaient de remporter comme souvenir de cette terre bénie.

« Nos petits insulaires, témoins de cet acte de piété, s'étaient répandus aussitôt dans la montagne, et en avaient rapporté une quantité de rameaux et de fleurs de toute espèce qu'il offraient aux pèlerins enchantés d'avoir une de ces palmes à la main.

« Pour moi, je n'oubliai point que j'avais un devoir essentiel à remplir envers tant d'amis et de bienfaiteurs dont la généreuse charité soutient nos œuvres.

« J'avais inscrit leurs noms sur une feuille de parchemin qui était restée déposée sur le saint autel pendant la messe.

« Je vins alors la renfermer sous la pierre même du cénotaphe, en demandant du fond de mon cœur à Dieu, par la protection de son serviteur, qu'il nous accorde à tous, lorsque l'heure en sera venue, un heureux passage du temps à l'éternité.

« Enfin, sur la pierre même, je déposai aussi quelques souvenirs de l'île: du thé, des branches et des fleurs recueillies dans les environs.

« Ces objets, bénits sur le tombeau d'un grand Saint, seront pour nos amis de France auxquels je les destine, com-

me l'expression du souvenir tout cordial que je conserve de chacun d'eux dans les principales circonstances de ma vie apostolique.

« A peine cette pieuse cérémonie était-elle terminée qu'un autre spectacle d'un caractère touchant et pittoresque vint s'offrir à mes regards.

« Entendant les sons aigus et discordants d'une musique chinoise qui s'avançait, je demandai quel en était l'objet: « Ce sont, me répond-on, les députations de cinq principaux villages de l'île, qui viennent vous offrir leurs félicitations et prendre part à la joie commune. »

« En effet, cinq groupes de vieillards gravissaient en ce moment les sentiers de la montagne, précédés chacun de sa musique et suivis d'un énorme porc rôti porté sur une table et environné de fleurs.

« Arrivés au seuil de la chapelle, et amenés devant moi, ces bons vieillards s'inclinèrent profondément selon l'usage chinois et me parlèrent ainsi: « Envoyés par nos villages pour remplir un glorieux message, nous sommes heureux de vous offrir les témoignages de respect et de sympathie des habitants. Nous nous félicitons tous de vous voir au milieu de nous, et nous vous prions de recevoir ce faible gage de notre affection et de notre dévouement. »

« Et en même temps, ils déposèrent à nos pieds leurs porcs rôtis, accompagnant cette offrande de nouvelles salutations et prosternations.

« De mon côté, j'avais cru devoir recevoir ces députés avec les insignes épiscopaux, sinon pour donner plus de pompe à cette cérémonie, du moins pour lui conserver un caractère religieux.

« Répondant donc à leurs prévenances: « Je m'estime heureux, leur dis-je, d'avoir été choisi du Ciel pour élever ce sanctuaire en l'honneur d'un saint qui a rempli l'univers du bruit de ses miracles et de sa sainteté. Il sera votre protecteur et votre appui, et vous pourrez nous regarder nous-mêmes, c'est-à-dire l'évêque, les missionnaires et tous les Européens présents, comme des amis toujours disposés à vous rendre les services qui seront en leur pouvoir. »

« Et afin d'appuyer nos paroles de quelques marques d'une affection bien sensible, je les conviai tous à un banquet général, qui devait avoir lieu le surlendemain, dans notre habitation.

« Le même soir, quatre autres villages nous envoyèrent également leurs députations avec les mêmes démonstrations d'amitié.

« On peut donc le dire avec vérité: c'est l'île tout entière qui a voulu prendre part à la fête et s'y faire représenter par ses vieillards.

« Cette manifestation imprévue et toute spontanée de la part de ces braves gens, avait fait la plus vive impression sur tous ceux qui en furent les témoins.

«Plusieurs jours après, on parlait encore de la touchante scène des vieillards, de leur barbiche blanche, de leurs petits chapeaux en pointe, de leur effrayante musique, de leurs porcs rôtis; et l'un des personnages les plus éminents, le grand Juge Macdonald de Hong-Kong, ne craignait pas de me dire en présence de tous: « Monseigneur, c'est le plus beau succès que vous pouviez espérer, et veuillez en recevoir mon compliment bien sincère de protestant. »

« C'était en effet, un précieux témoignage de reconnaissance et d'attachement pour les secours que M. Braud, missionnaire de Sancian, n'avait cessé de donner à ces pauvres gens,au milieu des efforts tentés par les pirates pour s'emparer de l'île.

« Tout dévoué à leur cause, il s'était toujours montré leur conseil et leur appui, soutenant leur courage, et au besoin, mettant à leur disposition les 4 petites pièces de canon que je lui avais envoyées de Canton dans ce but.

« Mais ce qu'il y avait de plus précieux dans cette démonstration, c'était la marque du bon vouloir de ces pauvres insulaires envers la religion chrétienne.

« On voit qu'ils la respectent et l'aiment sincèrement, et nous pouvons assurer qu'avant peu de temps, l'île de Sancian sera tout entière au vrai Dieu.

« De la chapelle du pèlerinage, on se dirigea en grand nombre vers le village situé à une demi-lieue.

« Là, se trouvent, avec un autre sanctuaire destiné à recevoir nos futurs chrétiens, une école et un presbytère.

« Le tout est surmonté d'une petit dôme élégant et formant un groupe de maisons d'une architecture mauresque, dont l'aspect vu de la mer produit le meilleur effet.

« Nos pèlerins les ayant visitées avec intérêt, entrèrent ensuite dans quelques cabanes d'insulaires, pour leur montrer de l'amitié.

« Puis ils retournèrent à bord où un repas longtemps attendu allait encore les réunir.

« Au moment où nous arrivions, un petit brick de guerre portugais abordait également dans la baie: son capitaine venant nous saluer, nous dit qu'il était envoyé par le gouverneur de Macao, pour nous féliciter et prendre part à la joie commune.

« Les vents contraires l'avaient empêché d'arriver plus tôt; mais sa présence n'en était pas moins un témoignage de sympathie pour notre œuvre, de respect et d'hommage pour le tombeau de l'apôtre.

« Mais déjà le soleil baissant à l'horizon nous annonçait que l'heure du départ était proche. Ayant réuni nos pèlerins sur le vapeur qui nous avait amenés, je leur exprimai une dernière fois la joie que m'avaient causées leur présence et leur piété; puis le signal du départ donné, nous les saluâmes une fois encore au son de nos cloches et au bruit de notre artillerie.

« Pour moi, je crus devoir rester quelques jours encore à Sancian, afin d'y recueillir les fruits de cette intéressante journée.

« Mon principal désir, en restant dans l'île, était de jeter sur cette terre privilégiée une nouvelle semence de grâce et de salut.

« Notre premier soin fut de réunir tous les anciens des villages, au nombre de 80, et comme ils s'étaient montrés pleins de respect et de prévenances, nous voulûmes les traiter également avec toute la largeur et la bienveillance possibles.

« Dès le matin donc, pour ne rien changer à l'usage invariable des Chinois, on tua buffle, porcs, canards, volailles de toute espèce, on remplit les cruches d'un vin généreux du pays et on le versa en abondance à chacun, selon son désir.

« On appela des musiciens qui, pendant tout le repas, firent entendre leur honorable vacarme, on tira force pétards et coups de canon, et, au milieu de l'abondance des mets, et de la confusion des instruments, nos 80 Nestors, assis imperturbablement, fonctionnaient à qui mieux mieux, heureux de l'honneur qu'ils recevaient et de la part qui leur était faite.

« Toute la soirée se passa ainsi dans une très douce et très convenable gaieté.

« Les enfants ne furent point oubliés.... Ils avaient été l'occasion et le prétexte de notre première introduction dans l'île; n'était-il pas juste qu'ils eussent part aussi à la fête!

« Dès la veille, j'avais fait dire aux vieillards qu'ils pouvaient m'amener tous leurs petits enfants, parce que je me proposais de leur donner un petit souvenir d'Europe.

« On comprend avec quel empressement, ces bons vieillards vinrent me présenter les tendres rejetons de leur race.

« Je distribuai à chacun un joli mouchoir bariolé de mille dessins et couleurs. Mais voilà qu'à cette vue, plusieurs anciens m'exposent en gémissant, que quelques petits enfants malades ou absents n'ont pu venir au rendez-vous.

« Je fis alors une large distribution pour tous, en sorte que chacun eut sa part et qu'on ne pouvait savoir quels étaient les plus contents ou de ces bons vieillards, ou des enfants retournant chez eux, suspendus aux bras de leurs grands-pères et agitant dans l'air leur précieux étendard.

« Deux ou trois jours après, étant allé moi-même me promener et leur rendre visite dans la plupart des villages, j'ai pu constater à leur accueil joyeux et cordial, combien cette attention de notre part avait produit bon effet.

« Une autre cérémonie fort importante suivit de près la bénédiction de notre chapelle: j'avais conduit avec moi neuf jeunes lévites de notre collège général de Pinang où ils avaient achevé leurs études de théologie.

« Il était temps de leur ouvrir les portes du sanctuaire.

« Pouvais-je mieux le faire que dans cette circonstance et sur le tombeau même de l'apôtre de ces contrées?

« Ces bons et pieux jeunes gens se mirent donc en retraite, et le samedi suivant 1er mai, je leur conférai la tonsure.

« Avec quelle piété, ils prononçaient les paroles de la liturgie: « *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei!.*»

« Le soir, nos chers lévites me demandèrent de retourner au tombeau du saint, pour y renouveler leurs engagements.

« Nous y passâmes une heure en prière.....

« Là, je leur donnai un souvenir de cette précieuse journée. Puis nous revînmes au milieu de la nuit, en suivant, le long du rivage de la mer, le chemin que le Saint avait dû parcourir lui-même, lui demandant de marcher également sur les traces bénies de son apostolat.

« Avec les prémices de notre clergé indigène dans cette Mission, il m'a été donné aussi d'offrir à Dieu les prémices des nouveaux chrétiens de l'île.

« Peu après la mort du Saint, on avait bien placé une pierre et une inscription sur son tombeau. Plus tard une modeste chapelle en terre battue avait été élevée en cet endroit, et les païens eux-mêmes vénéraient ce tombeau comme celui d'un grand et saint personnage; mais rien ne nous dit qu'il y ait eu jamais des chrétiens dans l'île.

« Il était sans doute réservé à ces derniers temps de cueillir cette fleur nouvelle sur la terre de Sancian.

« Lorsque M. Braud y fut envoyé pour la première fois en janvier 1867, il s'en vint frapper à la cabane d'un homme simple qui le reçut avec la plus grande cordialité et lui rendit depuis, tous les services dont il put avoir besoin.

« Avec lui le salut entra dans cette pauvre cabane. Témoin de la conduite du missionnaire, instruit par ses leçons, cet hom-

me ne tarda pas à goûter la vérité du christianisme et à se sentir porté à l'embrasser; sa jeune fille, âgée de 12 à 13 ans, montrait les mêmes bonnes dispositions.

« Son père m'ayant demandé de la conduire à Canton chez les Sœurs, je l'admis volontiers dans cet établissement, elle s'y instruisit, se prépara au baptême, et quand le jour de le recevoir fut proche, son père vint la chercher, afin que toute la famille réunie eût le bonheur d'être régénérée en même temps dans les eaux salutaires.

« Après que nos jeunes lévites eurent reçu la tonsure, ce brave homme vint donc à son tour s'agenouiller à la porte de la chapelle, présentant également sa femme et ses trois enfants: tous reçurent ensemble le saint baptême.

« Cette famille est la première dans l'île dont les membres sont devenus enfants de Dieu; mais ce ne sera pas la dernière!...

« Cependant, il nous restait une dernière expédition à faire à Sancian: c'était de fixer, sur l'une des montagnes voisines, le point où nous établirions la colonne et la Croix destinées à indiquer aux voyageurs, le lieu précis du tombeau de S.t François Xavier.

« J'avais fait transporter de Hong-Kong à Sancian un obélisque pyramidal, composé de plusieurs pièces de 30 pieds de hauteur et surmonté d'une Croix en pierre.

« Il ne s'agissait plus que de trouver la cime la plus convenable pour son érection.

« Après avoir donc parcouru les montagnes de l'île, toutes très élevées et d'une pente très escarpée, nous nous sommes enfin arrêtés à la plus rapprochée du tombeau; c'est en même temps celle qui se fait le mieux apercevoir de la mer.

« L'érection de cette colonne, confiée à la direction de M. Braud aura lieu incessamment . . .

« Il ne nous restait plus qu'à saluer une dernière fois cette terre bénie de Sancian, et à regagner Canton. »

VII.

Toutefois, avant de se rendre à la capitale, le prélat voulut d'abord visiter les chrétientés voisines du continent: « A peine, *poursuit-il,* arrivions-nous à Tchao-tchong, qu'on nous annonça la présence des pirates dans les défilés, et qu'il nous était impossible de passer plus avant.

« Près de là se trouvait en effet, un camp de 5 à 600 de ces brigands qui, non contents de leurs ravages sur mer, se répandent dans tout le pays, et enlèvent sans pitié tout ce qu'ils rencontrent.

« Le mandarin du lieu avait fait donner au village l'avis de leur attaque et envoyé 30 hommes pour aider à la défense. Sans songer à pousser notre excursion plus loin, il fallut donc nous fortifier au point où nous étions, et, bien que parfaitement novices dans l'art de la guerre, nous dûmes, M. Braud et moi, nous charger de la direction des travaux.

« Nous indiquâmes les terrassements à faire, les palissades à planter, les batteries à établir; et, quand il fallut pointer les canons, ce fut encore à M. Braud et à moi que revint cette opération délicate et difficile. Ces premières dispositions prises, on envoya des éclaireurs dans tous les passages et sur la cime des montagnes avec ordre de rester fidèlement dans ces postes en grand silence, d'observer tous les mouvements de l'ennemi et de nous en prévenir par deux ou trois coups de fusil.

« Malgré toutes ces précautions, nos gens étaient très loin d'être rassurés; à l'entrée de la nuit, une trentaine de chrétiens, effrayés du danger que je courais, vinrent me prier de passer au village voisin peuplé d'environ 15 mille habitants.

« Le P. Braud joignait ses instances aux leurs, en disant qu'il garderait fidèlement le poste.

« Mais ma résolution était prise; je ne pouvais réellement pas abandonner la position au moment du danger.

« Je répondis donc à ces braves gens, que, venu au milieu d'eux pour les visiter, je ne pouvais les quitter au moment du péril; que mon sort était uni au leur, et que je combattrais avec eux jusqu'au dernier moment; du reste, ajoutai-je, notre vie est entre les mains de Dieu et du glorieux François Xavier pour lequel je suis venu ici; ils ne permettront pas, j'en ai la confiance, qu'il nous arrive aucun mal. »

« J'avais alors sur moi des objets précieux, tels que l'anneau porté par S-t François de Sales, la croix pectorale bénite par Pie IX, les images et autres souvenirs déposés sur le tombeau de S-t François Xavier; je demandai donc seulement qu'on transportât ces objets au village voisin.

« Pour moi, je dis encore que j'étais bien résolu à rester; et ma détermination rassura ces bons habitants.....

« Il était neuf heures du soir; nous étions tous réunis au milieu du camp éclairé de tous côtés par des lanternes.

« Voyant nos gens accablés de fatigue, je les engageai à prendre un peu de repos, leur promettant de faire bonne garde et de les réveiller au premier signe du danger. On se jette donc sur des nattes, et bientôt tout le monde est profondément endormi; tandis que de mon côté, je me retire dans un coin pour réciter mon bréviaire.

« J'avais alors pour compagnons de veille, deux garçons

autrefois nos élèves à l'orphelinat. Après avoir prié de tout leur cœur, ces bons jeunes gens, s'approchant doucement, vinrent me demander si je voudrais encore les admettre avec les autres latinistes pour se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique.

« J'accueillis volontiers leur demande, remerciant Dieu de cette nouvelle conquête et les encourageant à conserver ces bonnes dispositions.

« Le reste de la nuit se passa en courses, allant d'un point à l'autre, visitant tous les postes et remplissant tous les devoirs d'une sentinelle vigilante.

« Enfin, aux premiers rayons de l'aube, les frayeurs nocturnes se dissipèrent par degrés, et l'on put regarder le danger comme passé.

« Mais le fruit de cette journée n'a pas été perdu, et nous en avons retiré notre profit tout aussi bien que si nous eussions fait le coup de feu et repoussé l'ennemi à la pointe de l'épée.

« En effet, étant allé avec M. Braud faire l'inspection du village et encourager ces pauvres gens, je vis à notre retour, un certain nombre d'entre eux venir nous remercier, ne tarissant pas d'éloges à notre égard, nous répétant que nous étions vraiment pour eux des pères et des mères et ajoutant: « Il est bon que nous ayons toujours des missionnaires parmi nous!»

« La tranquillité se trouvant rétablie, je pus vaquer aux œuvres de l'administration de ces chrétientés; puis, il fut temps, après un mois d'absence, de regagner enfin Canton.»

. . . . . .

D'un voyage qu'il avait fait aussi à Haï-nan, un peu avant cette époque, le prélat parle ainsi: «A peine arrivais-je dans la grande île de Haï-nan, chez M. Chagot, que ce digne missionnaire, se jetant en quelque sorte à mes genoux, me suppliait instamment de l'aider à acheter une maison dans la capitale de l'île, afin d'y établir une école: « C'est pour moi, me disait-il, le seul moyen de faire quelque bien au milieu de ces pauvres païens.... Il y a présentement une maison à vendre dans un des quartiers les plus convenables de la ville, belle, bien bâtie, et pouvant servir non seulement d'école, mais encore pour toutes nos œuvres.»

« L'occasion était trop belle pour ne pas l'accepter. J'ai donc promis au bon P. Chagot 2000 francs, et je l'engageai en même temps à conclure le marché le plus tôt possible: ce qui fut fait le lendemain, et nous n'avons pas eu à nous en repentir. »

« Plus loin, Sa Grandeur, mentionnant sa visite dans une

île voisine de Haï-nan, appelée Waï-tchaou, fait l'éloge du zèle de M. Jolly: « Je vous parlais, *dit-il,* d'une île déserte où l'un de nos missionnaires, M. Jolly, avait conduit 1500 pauvres « Akka » chassés de leur pays à la suite de la guerre civile avec les « Poun-ti ».

« J'ai pu la visiter dans le même voyage, et ce qui m'a le plus frappé au milieu de cette population malheureuse mais résignée, ce sont les écoles que ce brave missionnaire a su y établir.

« Il y en avait alors sept; ces écoles ont été entre ses mains le moyen de conserver cette population dans l'île, malgré les peines et les privations qu'elle avait à souffrir, et d'amener un grand nombre de ces pauvres gens à la connaissance du vrai Dieu.

« Le même missionnaire me demande aujourd'hui l'érection de sept autres écoles dans un pays voisin qui s'ouvre à l'Evangile. L'avenir de ces écoles est trop beau pour que je ne souscrive pas à sa demande, me confiant dans les secours de la divine Providence. »

Cette question des écoles fut le grand souci de l'évêque de Cybistra: « En parlant de nos élèves *écrit-il à ses prêtres, en juin 1869,* je ne saurais me dispenser, Messieurs, de vous dire également un mot de nos écoles. Vous savez que mon désir le plus souvent exprimé, est que chaque missionnaire ait dans son district, au moins deux écoles, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles.

« Tel est aussi le vœu de l'œuvre de la S.te Enfance qui donne toute son approbation à cette idée et la favorisera de tout son pouvoir. »

Et dans la même circulaire, l'avisé prélat, après avoir condamné les méthodes d'instruction chinoise, donne d'utiles conseils: « Toutefois, *dit-il,* en multipliant nos écoles, n'oublions pas d'en exclure un abus qui règne dans toutes les écoles chinoises, et que nous ne saurions admettre pour nos enfants: je veux parler de l'usage établi parmi les Chinois, de faire étudier à leurs enfants pendant 3 ou 4 ans, l'intonation des caractères, sans leur en apprendre le sens.

« Il n'est personne parmi ceux auxquels j'ai pu parler de cette méthode, qui n'en ait été singulièrement surpris, et qui ne m'ait engagé à faire cesser un si fâcheux usage, au moins dans les écoles qui dépendent de nous.

« Ce sont en effet, 3 ou 4 ans consacrés à un travail de mémoire et purement mécanique, sans que l'intelligence et le jugement y aient aucune part; et il arrive de là pour l'âme, ce qui arrive ordinairement pour le corps; c'est que les par-

ties exercées prennent de la force et du développement, tandis que les autres restent dans leur état de faiblesse primitive.

« Aussi, remarque-t-on en général, chez les Chinois, une grande facilité de mémoire, tandis qu'on rencontre chez eux une grande ineptie, ou pour mieux dire, une grande inertie de jugement; et cette différence s'explique parfaitement bien, par la différence avec laquelle ces deux puissances de l'âme ont été exercées.

« Faisons donc cesser un si fâcheux état, puisque nous le pouvons, et, en remettant entre les mains des enfants *l'Epitome historiæ sacræ* que j'ai nouvellement fait traduire, exigez des maîtres qu'ils donnent aux enfants le sens des caractères, en même temps que la prononciation.

« Dans tous les cas, maintenez vos écoles primaires à un niveau qui accrédite de plus en plus nos méthodes et donne au peuple, même païen, l'avant-goût des études secondaires qui, bientôt sans aucun doute, en Chine comme ailleurs, seront en vogue, et nécessiteront de notre part, une attention des plus sérieuses. »

La question du clergé indigène le préoccupe encore davantage.

Faisant allusion aux séminaristes qu'il vient de tonsurer lors de la cérémonie de Sancian, le prélat encourage ses prêtres à lui fournir des lévites: « Je ne doute pas, Messieurs, que vous n'ayez éprouvé la même joie que moi, en voyant nos jeunes gens franchir le seuil du sanctuaire, et ce succès doit nous encourager à redoubler d'efforts pour former dans cette Mission un clergé indigène en rapport avec nos besoins.

« Notre séminaire S.t François Xavier de Hong-Kong nous a donné peu de résultats satisfaisants, nous le reconnaissons tous; mais, si Hong-Kong nous offre si peu de satisfaction, Pulo-Pinang, au contraire, nous présente les plus belles espérances pour l'avenir.

« De là, en effet, nous venons de recevoir 9 élèves dont les bonnes dispositions ne se sont point encore démenties un instant; nous y avons encore 7 élèves qui termineront bientôt leurs cours et dont les notes ne sont pas moins bonnes.

« Laissons donc un peu de côté le séminaire de Hong-Kong dont nous tâcherons de nous défaire le plus tôt possible, et portons tous nos efforts du côté de Pinang.

« Aussi, je ne crois pas être trop exigeant, en demandant à chacun des confrères de la Mission, de nous préparer un ou deux élèves pour cet établissement.

Il n'est pas de district qui ne puisse nous fournir son petit contingent, surtout si j'en juge par les nombreux élèves

de la province qui se trouvent chez les Pères Italiens de Hong-Kong et chez les Pères Jésuites de Macao ; et ce sera en réalité, le plus grand service que nous puissions rendre à la propagation de l'Evangile en ces contrées.

« De mon côté, voulant autant que possible favoriser une œuvre si belle et si importante, je maintiens bien volontiers l'allocation de 20 piastres par an, assignée à l'entretien de chaque enfant qui, sous les yeux et la direction du missionnaire, se disposerait à entrer au Séminaire.

« Je prends également l'engagement d'envoyer ces élèves au collège général de Pinang, sitôt qu'on aura pu s'assurer de leurs bonnes dispositions; mais pour cela, il est nécessaire de les garder quelque temps à Hong-Kong, épreuve qui ne dépassera pas un an.

« Cinq places aujourd'hui sont vacantes à Pinang; ne les laissons pas inoccupées plus longtemps; et, même quand le nombre de 12 auquel nous avons droit, sera rempli, je consens bien volontiers à payer la pension des autres, lors même que leur nombre irait encore à 12 et au-delà.

« Car, vous le comprenez bien, Messieurs, c'est en cela que réside l'avenir de notre Mission, le but principal de notre congrégation, la première cause de son institution; et nous manquerions gravement à nos obligations, si nous ne faisions pas tous nos efforts pour le mettre à profit.

« A l'empressement qu'on mettra à se conformer à ces vues, se montrera aussi le degré de dévouement de chaque missionnaire pour sa Mission.»

Puisque nous sommes au chapitre des réglementations prises par Mgr Guillemin, et pour ne pas interrompre plus loin, l'ordre chronologique de sa vie, transcrivons ici quelques points importants de son directoire.

« Tout incomplets qu'ils puissent paraître aux plus exigeants censeurs, ils n'en portent pas moins la marque d'un esprit méthodique et volontaire: «

"*La distance des lieux*, y est-il dit, *ne nous permettant pas de faire, comme au Tonkin, bourse commune, nous avons tâché d'imiter le plus possible cette règle si belle qui se rapproche le plus des temps apostoliques, dans le choix et l'application des règles qui suivent:*

1) Chaque missionnaire recevra le viatique alloué par l'œuvre de la Propagation de la Foi, c'est-à-dire, 660 francs, plus un supplément de 56 piastres.

2) La distribution faite, le surplus sera réparti suivant les besoins de chacun.

Pour que cette répartition se fasse en toute justice, il est nécessaire que chaque missionnaire donne une note exacte de ses besoins, sans les exagérer ni les diminuer.

Il faut mettre de côté une certaine somme pour les dépenses générales et imprévues de la Mission.

3) Chaque missionnaire doit bien examiner de quelle manière il peut plus facilement faire prospérer l'œuvre de la Ste. Enfance dans son district, et puis, il doit en envoyer une note exacte au Supérieur de la Mission.

Les missionnaires feront connaître les ressources qu'ils trouvent dans leur district, les dons qui leur sont faits.

4) Lorsqu'on fera auprès de l'évêque, une demande pour la construction d'une chapelle, l'érection d'une école, l'achat d'un terrain ou pour toute autre dépense considérable, il faut bien spécifier toutes les raisons.

En outre, il serait désirable que chaque missionnaire envoyât à l'évêque le plan de construction, avec un devis approximatif des dépenses nécessitées.

5) Lorsqu'une allocation aura été faite pour un objet, elle ne pourra être employée à un autre. Si quelques raisons imprévues empêchent sa destination première, elle rentrera dans la bourse commune; tout au moins, avant de l'employer à tout autre objet, il faudrait avertir le Supérieur et attendre sa réponse.

6) Si un missionnaire avait quelque argent particulier, et qu'il voulût l'employer à l'une des œuvres indiquées, il devrait préalablement en avertir le Supérieur. (Synode du Su-tchuen).

7) Un missionnaire, à son arrivée dans un district, ne doit pas chercher à défaire tout de suite ce qui aura été fait par ses devanciers; si cependant il y avait quelque chose qui ne fût pas convenable, il faudrait sans doute y remédier, mais après en avoir reçu l'autorisation du Supérieur.

8) Lorsqu'un missionnaire quittera un poste pour se rendre dans un autre, il ne vendra pas ce qu'il y aura acheté: rizières, meubles etc...

9) Si un missionnaire perd ses effets, la Mission n'est pas tenue de lui en fournir de nouveaux, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de son viatique et de ses ornements.

10) Se bien garder de faire connaître aux chrétiens ce que la Mission reçoit de l'œuvre de la Propagation de la Foi, vu que les chrétiens regardent cet argent comme une gratification qui leur est due.

11) Lorsqu'un confrère vient à mourir, il est d'usage que la Mission recueille sa faible succession. N'est-il pas conve-

nable aussi que la Mission lui paie un tribut particulier d'attachement et de reconnaissance?

Serait-ce trop de dire 9 messes au lieu de 3 qui se disent pour les autres confrères de la congrégation?

Serait-ce trop aussi que la Mission, en se conformant aux usages Chinois, se charge de lui élever un modeste tombeau?

12) Quelles que soient les assurances de paix et de sécurité, il est toujours prudent de rester dans l'ombre, car souvent il suffit que la présence du missionnaire soit connue dans un endroit, pour attirer de violentes persécutions: et le missionnaire qui y aurait donné lieu par sa faute, serait certainement responsable devant Dieu de tout le mal qui s'en suivrait.

Lors même qu'un pareil malheur ne serait pas à craindre, rappelons-nous qu'il est toujours plus avantageux d'agir par le moyen des catéchistes que par soi-même.

13) S'il s'élève quelque contestation entre chrétiens et païens, lors même que les premiers auraient le bon droit, il vaut toujours mieux chercher à étouffer l'affaire que de la porter devant le mandarin.

Si cependant, dans certaines circonstances, le recours au mandarin paraissait nécessaire, on devrait demander l'autorisation de l'évêque et lui laisser le soin de conduire cette affaire, car c'est à lui seul, responsable au premier plan, de l'honneur de la Religion, qu'appartient l'administration de la Mission.

14) Il est bon et même nécessaire que les confrères se voient de temps en temps; cependant, s'il s'agit d'aller dans un district éloigné, ou étranger à la Mission, on ne pourra s'absenter sans l'autorisation du Supérieur.

Les décrets de la sacrée Congrégation en font une règle expresse.

15) Quand un missionnaire aura à venir à Canton, soit pour se reposer, soit pour traiter une affaire, il devra également en avertir l'évêque et attendre sa réponse, afin de convenir ensemble, du temps le plus opportun pour faire ce voyage."

D'autres points importants ayant trait à la bonne tenue, aux études, à la propreté des églises etc.. complètent les instructions générales de l'évêque à son clergé. Ils sont le résumé des sages règles édictées par le Synode du Su-tchuen, approuvé par Rome.

Toutes les recommandations de l'évêque sont conformes à la sagesse et à l'orthodoxie la plus rigoureuse, offrant les meilleures garanties d'ordre et de succès.

Si elles avaient été ponctuellement suivies depuis son départ de Canton, elles eussent maintenu dans ces régions tourmentées, le bon renom du catholicisme, trop souvent terni par le scandale de rivalités égoïstes et de violences entre païens et chrétiens.

Au sujet de ces rivalités d'intérêts où la Religion a rarement si peu de part, on n'a jamais pu reprocher à Mgr Guillemin d'avoir outrepassé ses droits et empiété sur le pouvoir civil.

Il s'est toujours contenté du droit commun, se confinant autant que possible dans sa mission apostolique de conciliateur, et repoussant pour lui et ses prêtres l'idée moyenâgeuse de théocratie.

Jamais on ne l'entendit aux jours des retraites pastorales, émettre un avis sur la manière de « porter une affaire aux mandarins et de glisser le pourboire aux satellites.»

Il préférait exhorter les hommes à la patience et à l'humilité.

Il a pu dire ainsi, à la fin de sa vie, « qu'il ne se sentait sur le cœur, aucune injustice à se reprocher.»

Chapitre XI.

I. Déboires du prélat: lettre à l'Eminence Barnabo: sa baptiseuse jetée aux fers.
II. Vexations du Vice-Roi et du Consul.
III. Voyage à Pékin: M. de Rochechouart;
IV. Lettre à "l'Union francomtoise"; la Vallée des tombeaux: la Grande Muraille.
V. Encore le Kouang Si; M. Mihières: M. Jolly préfet apostolique: vers le Concile du Vatican.

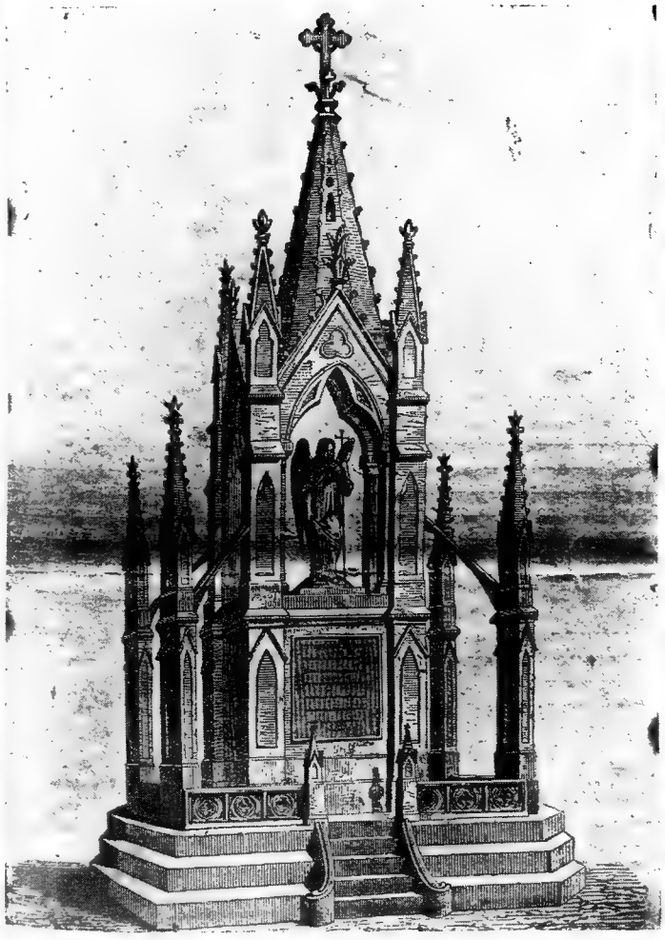
1869 — 1870.

I.

Autant sa visite à Sancian et dans la partie occidentale de sa Mission avait procuré de consolations à l'évêque-missionnaire, autant son retour à Canton lui cause de déboires.

Il y trouve la plus violente tempête déchaînée contre la Mission; et l'une de ses surprises les plus amères, est de constater le revirement complet d'opinion qui s'était produit

Monument S. Joseph



Mausolée des soldats français

Un arc-boutant de la cathédrale

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Si elles avaient été ponctuellement suivies depuis son départ de Canton, elles eussent maintenu dans ces régions tourmentées, le bon renom du catholicisme, trop souvent terni par le scandale de rivalités égoïstes et de violences entre païens et chrétiens.

Au sujet de ces rivalités d'intérêts où la Religion a rarement si peu de part, on n'a jamais pu reprocher à Mgr Guillemin d'avoir outrepassé ses droits et empiété sur le pouvoir civil.

Il s'est toujours contenté du droit commun, se confinant autant que possible dans sa mission apostolique de conciliateur, et repoussant pour lui et ses prêtres l'idée moyenâgeuse de théocratie.

Jamais on ne l'entendit aux jours des retraites pastorales, émettre un avis sur la manière de « porter une affaire aux mandarins et de glisser le pourboire aux satellites.»

Il préférait exhorter les hommes à la patience et à l'humilité.

Il a pu dire ainsi, à la fin de sa vie, « qu'il ne se sentait sur le cœur, aucune injustice à se reprocher.»

Chapitre XI.

I. Déboires du prélat: lettre à l'Eminence Barnabo: sa baptiseuse jetée aux fers.
II. Vexations du Vice-Roi et du Consul.
III. Voyage à Pékin: M. de Rochechouart:
IV. Lettre à "l'Union francomtoise": la Vallée des tombeaux: la Grande Muraille.
V. Encore le Kouang Si: M. Mihières: M. Jolly préfet apostolique: vers le Concile du Vatican.

1869 – 1870

I

Autant sa visite à Sancian et dans la partie occidentale de sa Mission avait procuré de consolations à l'évêque-missionnaire, autant son retour à Canton lui cause de déboires.

Il y trouve la plus violente tempête déchaînée contre la Mission; et l'une de ses surprises les plus amères, est de constater le revirement complet d'opinion qui s'était produit

Monument S. Joseph

Mausolée des soldats français

Un arc-boutant de la cathédrale

même ceux pour le Général de Montauban,
afin que je les fasse arranger de suite et
que je puisse les avoir pour la fête de St
François Xavier, époque où je compte
faire tous mes envois.

Je te souhaite, à toi et à tous les
Communeaux à Besançon et à Villafans
une bonne fête de la Toussaint et t'envoie
en même temps toutes mes plus cordiales
amitiés.

+ Zéphyrin Guillemin
EVIS

Autographe de Mgr de Cybistra

dans les sphères mandarinales, et même au Consulat de France.

A l'heure où il pensait enfin pouvoir mettre en ordre toutes choses avant son départ pour le Concile, le pauvre évêque, tiraillé en tous sens par la perfidie des uns et l'infortune des autres, ne peut s'empêcher de taire sa douleur, et il la verse dans le sein de son protecteur, le Cardinal Barnabo.

Nous reproduisons presque intégralement la relation qu'il écrit au prince de l'Eglise, le 12 septembre 1869.

Très Eminent Préfet,

« Un proverbe français que vous avez aussi sans doute en Italien dit que « souvent le mieux est ennemi du bien. »

« Je viens d'en faire l'expérience, et cela à mon grand regret, je dirais presque à ma honte et confusion.

« Lorsque nous avons fait la bénédiction de la chapelle de Sancian, le 25 avril dernier, j'avais porté avec moi une belle gravure du St Père, afin que son image au moins présidât au milieu de nous et témoignât des sentiments de vénération et d'attachement que nous professons tous pour son auguste personne.

« Je comptais la lui renvoyer ensuite comme souvenir de la fête; et afin de donner à ce petit présent un peu plus de valeur, j'avais commandé un cadre dans une des provinces de Chine où ces sortes d'ouvrages se font d'une manière plus remarquable et plus artistique.

« Or quand on m'a renvoyé le cadre, il s'est trouvé que nos braves Chinois n'avaient tenu aucun compte des dimensions que je leur avais données, en sorte que je suis aujourd'hui, fort embarrassé....

« Soyez donc assez bon, Eminence, pour m'excuser auprès de Sa Sainteté et en même temps, pour lui remettre la lettre ci-jointe, en l'assurant que le petit présent de l'île de Sancian arrivera un peu plus tard....

« Si je dois des excuses au St Père, j'en dois également à Votre Eminence, pour ne vous avoir pas écrit immédiatement après la bénédiction de la chapelle, et cela pour la même raison.....

« J'ai reçu dejà depuis quelque temps, les décorations que vous avez bien voulu m'envoyer pour les personnes que j'avais désignées à la bienveillance de Votre Eminence.

« Je l'en remercie bien sincèrement.

« Celles qui sont pour l'Amiral Jaurès, le comte du Quilo

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

même ceux pour le Général de Montauban,
afin que je les fasse arranger de suite et
que je puisse les avoir pour la fête de St
François Xavier, époque où je compte
faire tous mes envois.

Je te souhaite, à toi et à tous les
Communeaux à Besançon et à Villafans
une bonne fête de la Toussaint et t'envoie
en même temps toutes mes plus cordiales
amitiés.

+ Zéphyrin Guillemin
evêq

Autographe de Mgr de Cybistra

dans les sphères mandarinales, et même au Consulat de France.

A l'heure où il pensait enfin pouvoir mettre en ordre toutes choses avant son départ pour le Concile, le pauvre évêque, tiraillé en tous sens par la perfidie des uns et l'infortune des autres, ne peut s'empêcher de taire sa douleur, et il la verse dans le sein de son protecteur, le Cardinal Barnabo.

Nous reproduisons presque intégralement la relation qu'il écrit au prince de l'Eglise, le 12 septembre 1869.

Très Eminent Préfet,

« Un proverbe français que vous avez aussi sans doute en Italien dit que « souvent le mieux est ennemi du bien. »

« Je viens d'en faire l'expérience, et cela à mon grand regret, je dirais presque à ma honte et confusion.

« Lorsque nous avons fait la bénédiction de la chapelle de Sancian, le 25 avril dernier, j'avais porté avec moi une belle gravure du St Père, afin que son image au moins présidât au milieu de nous et témoignât des sentiments de vénération et d'attachement que nous professons tous pour son auguste personne.

« Je comptais la lui renvoyer ensuite comme souvenir de la fête; et afin de donner à ce petit présent un peu plus de valeur, j'avais commandé un cadre dans une des provinces de Chine où ces sortes d'ouvrages se font d'une manière plus remarquable et plus artistique.

« Or quand on m'a renvoyé le cadre, il s'est trouvé que nos braves Chinois n'avaient tenu aucun compte des dimensions que je leur avais données, en sorte que je suis aujourd'hui, fort embarrassé....

« Soyez donc assez bon, Eminence, pour m'excuser auprès de Sa Sainteté et en même temps, pour lui remettre la lettre ci-jointe, en l'assurant que le petit présent de l'île de Sancian arrivera un peu plus tard....

« Si je dois des excuses au St Père, j'en dois également à Votre Eminence, pour ne vous avoir pas écrit immédiatement après la bénédiction de la chapelle, et cela pour la même raison.....

« J'ai reçu dejà depuis quelque temps, les décorations que vous avez bien voulu m'envoyer pour les personnes que j'avais désignées à la bienveillance de Votre Eminence.

« Je l'en remercie bien sincèrement.

« Celles qui sont pour l'Amiral Jaurès, le comte du Quilo

et leurs aides de camp, seront noblement portées par ces dignes marins, amis et protecteurs des Missions en ce pays.

« Quant à notre Consul et son chancelier, ils se sont depuis quelque temps montrés tellement hostiles envers nous, qu'il n'y avait pas moyen, au jugement de tout le monde, de leur donner cette marque d'estime et de satisfaction.

« D'ailleurs, le premier vient de tomber dans une folie si complète, qu'on a été obligé de l'embarquer pour l'Europe.

« Ces décorations que je ne pouvais remettre, je vous les renverrai à la première occasion.

« Je n'ai pas encore parlé à Votre Eminence de ma présence au Concile. J'attendais pour le faire, que l'horizon de notre Mission se fût un peu éclairci et me permît de prendre un parti définitif à cet égard.

« Or, loin de s'améliorer, notre position est aujourd'hui plus difficile et plus embarrassante que jamais, je veux dire au point de vue de nos rapports avec le gouvernement chinois. Que Votre Eminence me permette de lui en dire quelque chose ici, par le récit de quelques faits.

« Dans la ville de Canton, j'avais une bonne dame chrétienne qui depuis 20 ans, s'occupait du baptême des enfants trouvés, sans que jamais aucune plainte ne s'élevât contre elle.

« Or, dans le courant du mois de Juin dernier, elle a été arrêtée, jetée en prison et condamnée à mort, sous la vaine et ridicule inculpation, qu'en baptisant les enfants, elle leur arrachait les yeux, la cervelle et l'âme, dont elle composait des spécifiques précieux que nous envoyions en Europe et que nous vendions fort cher.

« A la première nouvelle de cette arrestation, j'écrivis immédiatement à notre consul pour le prévenir.

« Je fis également savoir au Vice-Roi que s'il avait quelque chose à reprocher à cette femme, c'était à moi qu'il devait s'en prendre et non à elle, car, ajoutai-je, c'est moi qui suis le vrai coupable. C'est moi, qui depuis 20 ans, l'emploie à ce ministère de charité et de paix; c'est moi qui lui trace la conduite qu'elle doit suivre et qui lui donne sa modeste rétribution de 2 piastres par mois.

« Si donc on a quelque plainte sérieuse à porter contre elle, qu'on l'adresse à moi, et je suis prêt à rendre compte de ma conduite non seulement devant les tribunaux chinois, mais encore devant l'Europe entière qui saura bien faire justice de ces vieilles et stupides accusations, qu'on pouvait bien se permettre il y a 100 ou 200 ans, mais qui ne sauraient plus avoir cours aujourd'hui.

« Le Vice-Roi me fit répondre, qu'eu égard à ma recomman-

dation et à ma personne, il consentirait bien que cette femme condamnée à être coupée en 100 morceaux, eût la tête tranchée d'un seul coup; mais qu'il ne pouvait en aucune manière, la soustraire à la sentence de mort portée contre elle.

« Certes, la digne femme n'eût pas été à plaindre de donner sa vie pour une si belle cause, mais sa mort eût été un vrai malheur pour la Mission, et nous regardions son exécution comme l'annonce et le prélude d'autres vexations qui n'auraient pas manqué de suivre ce premier acte de barbarie.

« J'ai donc voulu redoubler d'efforts pour retirer l'infortunée du danger auquel elle était exposée.

« J'ai renouvelé mes instances auprès de notre Consul, en le rendant responsable de toutes les misères qui pourraient surgir à ce sujet.

« Je me suis même adressé à la femme du Gouverneur de Hong-Kong, laquelle, bien que protestante, s'est intéressée de tout cœur au salut de ma pauvre baptiseuse.

« Enfin, le samedi 17 juillet, elle a été rendue à la liberté, et le lendemain dimanche, elle faisait son apparition au milieu de nos chrétiens, recevait la S.te Communion et était l'objet des félicitations générales.

« Les païens mêmes de sa rue vinrent la recevoir et la reconduire solennellement chez elle, au milieu des marques d'une sincère et cordiale amitié.

« Ainsi s'est terminée cette affaire à notre grande satisfaction et à l'honneur de la Religion; mais elle n'en est pas moins une preuve du mauvais vouloir des mandarins à notre égard, et qui pouvait avoir les conséquences les plus fâcheuses pour nous.

« Un autre fait.

« La persécution qui s'est élevée, l'an dernier, dans la presqu'île du Louï-tchéou, y est devenue plus intense et plus effrayante que jamais.

« Nous comptons aujourd'hui dans ce district 4 chapelles brûlées ou renversées, 160 maisons pillées ou démolies, 8 chrétiens mis à mort, un grand nombre d'autres blessés et chassés de leurs demeures, une dizaine de femmes enlevées et vendues à des païens pour devenir leurs concubines.

« Deux de nos missionnaires y ont été gravement blessés, et leur vie a été, pendant plusieurs jours en grand danger.

« Or, non seulement le Vice-Roi n'a rien fait pour réparer tant de désastres, mais encore on dirait qu'il veut ajouter l'ironie à la grandeur de nos maux, en nous faisant dire constamment qu'il relève nos chapelles et nous prépare une indemnité convenable, tandis que nous savons positivement qu'il n'en fait rien.

« Hier encore nous arrivaient à Canton une vingtaine de réfugiés chrétiens réclamant du riz et un coin de terre à habiter, parce qu'ils ne pouvaient rester plus longtemps exposés aux vexations que leur faisaient subir les païens.

« Sur d'autres points de la Mission, nous avons eu deux missionnaires fort maltraités eux et leurs chrétiens.

« L'un deux a été pendant 18 jours renfermé dans une étroite prison, ayant les fers aux mains et aux pieds, et ne recevant qu'une écuelle de riz par jour, réduit enfin à se racheter au prix de 200 piastres qu'il m'a fallu donner pour sa rançon.

« L'autre, attaqué dans la demeure des chrétiens, n'a dû son salut qu'à la fuite; mais à peine était-il parti, que les païens tombèrent sur la maison qui l'avait reçu, la renversèrent en partie et se déchaînèrent contre les chrétiens en les chassant du pays.

« Or, pour toutes ces pertes et mauvais traitements, nous n'avons pu obtenir la moindre réparation.

« Et la cause de ces persécutions ne vient que du mauvais vouloir du Vice-Roi, conseillé par ceux mêmes qui nous doivent protection.!

« Et je me demande, si dans cet état de persécution d'une part, d'incertitude de l'autre, il serait bien prudent pour moi d'abandonner le poste de Canton!

« Je ne le pense pas; et j'aurais tout lieu de craindre qu'à l'occasion de cette absence, les choses ne prissent dans la Mission, une tournure plus fâcheuse encore et plus alarmante que celle qu'elles ont maintenant.

II.

« Enfin, voici une nouvelle difficulté qui vient de surgir et qui me met dans le plus grand embarras.

« Jusqu'ici, le gouvernement Chinois nous avait autorisés à prendre sur les bords de la mer, en un lieu inculte et complètement désert, les pierres nécessaires à la construction de notre église.

« Une nouvelle autorisation nous avait été accordée, et cela de la manière la plus solennelle, en présence du Consul, d'un Amiral français, d'un Commandant de frégate et de plusieurs autres personnages importants, qui tous, avaient applaudi à cette concession et en avaient témoigné leur reconnaissance au Vice-Roi, en lui offrant au nom du gouvernement français, une belle montre en or de 2300 francs que M. de Moustier, notre excellent Ministre avait bien voulu porter au compte de l'Etat.

« Or, aujourd'hui, le Vice-Roi nous retire cette autorisation,

en sorte que nous allons nous trouver sans pierres pour continuer la construction déjà si avancée de notre église.

« Que faire dans cette extrémité?

« Suspendre les travaux et renvoyer les ouvriers?

« Ce serait le parti le plus fâcheux qui pût être pris, non seulement au point de vue matériel de la construction, mais encore et surtout au point de vue moral.

« Les Chinois, en voyant interrompre l'ouvrage, ne manqueraient pas de dire que l'église ne se terminera pas, et que déjà le gouvernement chinois a décrété sa ruine.

« Le bruit s'en répandrait aussitôt dans la province, et de là aux tentatives les plus violentes et les plus hasardeuses, il n'y a qu'un pas, pour un peuple qui ne calcule que le moment présent, sans jamais tenir compte des conséquences.

« Or, au lieu de m'exposer à de tels dangers, il m'a semblé plus prudent d'aller immédiatement à la racine du mal et à la source du bien; et c'est pour cela, que le 16 de ce mois, avant que le Vice-Roi de Canton ait aucun vent de ma démarche, je me propose de partir pour Pékin, afin d'exposer la chose à nos représentants français et d'obtenir par leur intermédiaire la continuation de l'autorisation d'extraire des pierres.

« Cette autorisation se trouve implicitement renfermée dans les traités; on ne peut pas nous la refuser sans violence et sans injustice.

« Et je pense qu'en cela, vu les circonstances pénibles où je me trouve, je ne fais qu'interpréter dans leur vrai sens, les intentions de Sa Sainteté et de Votre Eminence qui ne demandent pas que nous quittions nos Missions au risque de les voir tomber dans des périls sérieux.

« Mais, d'une autre part, après avoir accompli mon voyage et pourvu aux besoins les plus graves et les plus pressants de notre Mission, je n'oublierai pas qu'un autre devoir non moins urgent m'appelle à la grande et belle assemblée de l'Eglise à Rome, sous la présidence du Vicaire de Jésus-Christ.

« Et ce sera de tout cœur, Eminence, qu'après 12 ans d'absence, après une suite de peines et d'anxiétés dont on peut à peine se faire une idée, j'irai me réunir à mon auguste consécrateur Pie IX, à toute l'Eglise, heureux de puiser dans cette solennelle et à jamais mémorable réunion, les lumières, la force, les consolations et le dévouement dont j'ai besoin, pour continuer jusqu'au bout l'important et difficile ministère qui m'est confié.

« Comptez donc, très Eminent Préfet, que dès que je le pourrai, je reprendrai le chemin de l'Europe et de Rome; et en attendant, veuillez déposer aux pieds de Sa Sainteté, les sentiments de ma vénération et de mon affection toute filiale, et agréez pour vous-même, l'expression du respectueux attachement que conserve à Votre Eminence, comme à son chef vénéré et bien-aimé, le pauvre préfet apostolique de Canton.

✠ Zéphyrin Guillemin
év. miss. du Kouang-tong et du Kouang-Si.

P. S. Transcrit sur mer, en me rendant à Pékin les 23 et et 24 septembre.

Le dimanche 26, arrivée à Tien-tsin, à l'embouchure du Canal Impérial. D'ici à Pékin, il n'y a plus que 24 lieues par terre, mais d'un chemin difficile et peu sûr.

Trois semaines auparavant, un ministre protestant faisant la même route, a été arrêté pendant la nuit, dépouillé et mis à mort.

Nous prendrons les précautions nécessaires pour éviter un semblable malheur; mais en tout cas, il ne nous arrivera que ce qu'il plaira au bon Dieu; et cette pensée est ce qu'il y a de plus encourageant et de plus consolant pour nous dans notre vie de missionnaire.

✠ *Zéphyrin G.*

III

.....

Comme il l'annonçait à l'Eminence Barnabo, l'évêque va trouver le Ministre de France, de Rochechouart, à qui il explique le but de son voyage.

Celui-ci l'écoute, mais il n'a rien de plus pressé à répondre qu'" *avec toutes les difficultés qu'il a présentement sur les bras, il lui est impossible, pour le moment, de s'occuper de cette nouvelle affaire; mais, que si le prélat le désire, il le présentera lui-même au Conseil des ministres chinois, et que là, il plaidera sa cause comme il pourra.*"

C'était peu rassurant, mais c'était un moyen de salut, le seul; et l'évêque n'eut garde de le refuser.

Voici comment il raconte lui-même son entrevue avec les Ministres: *Deux jours après, M. de Rochechouart et moi, nous nous rendons au palais du Ministère; et là, notre représentant me laissant seul avec son interprète, je me trouve en face de ces graves personnages qui tout d'abord m'annoncent que*

déjà ils connaissent fort bien le but de mon voyage; mais qu'en réalité, il n'y avait pour eux aucune obligation de m'accorder la chose que je venais leur demander.

L'assertion était fausse, puisque dans les traités se trouve un article spécial concernant les constructions que les Européens auront à élever dans l'intérieur de l'Empire et les matériaux que les Chinois devront leur fournir.

Je le rappelai en peu de mots à nos grands diplomates; puis une autre pensée se présentant à mon esprit, je la crus venir d'En haut, et j'en fis le principal argument de mon plaidoyer: " Grands seigneurs, leur dis-je, sans insister davantage sur ce point, il y a deux ans, lorsque les rebelles au nombre de 40000, vinrent assiéger la ville de Canton et les cités environnantes, ils firent leur possible pour m'entraîner dans leur parti.

Sachant bien qu'avec l'évêque, ils auraient tous les chrétiens de la province et un bon nombre d'Européens, ils me firent les plus belles promesses pour m'attirer à eux, s'engageant à m'accorder tout ce que je pourrais leur demander, soit pour moi, soit dans l'intérêt de la religion chrétienne.

Un jour même, leur chef m'envoya une députation avec plusieurs barques pour me prier de vouloir lui faire une visite et prendre un repas sur son navire mouillé à Woam-pou.

Or, non seulement j'ai refusé d'avoir aucune communication avec eux, mais encore, envoyant une circulaire à tous nos chrétiens, je leur ai rappelé le respect et la fidélité qu'ils devaient à l'Empereur, comme au chef que le ciel lui-même avait placé à leur tête, et leur défendant d'avoir aucun rapport avec les rebelles.

Et je puis affirmer que tous ont été fidèles à la recommandation que je leur adressais.

Eh bien, après avoir donné cette marque de soumission et d'attachement au gouvernement du pays, c'est à vous, nobles ministres, de voir si aujourd'hui, vous voulez m'accorder la modeste autorisation que je vous demande, et qui consiste simplement à me laisser prendre sur les bords de la mer quelques pierres inutiles pour élever en l'honneur du vrai Dieu, un temple qui sera non seulement une joie pour moi, mais encore une source de bénédictions pour vous, pour vos familles et pour l'Empire....."

J'achevais à peine ces mots, que le Ministre du Commerce prenant la parole: " Mais c'est un brave homme, dit-il, que cet homme-là; nous ne pouvons lui refuser l'autorisation qu'il vient chercher de si loin et qu'il a si bien méritée!..."

Ainsi la cause de notre église était gagnée.

Le lendemain, j'en recevais l'assurance par écrit, et un mois après, je rentrais à Canton, muni du diplôme impérial."

IV.

Mgr Guillemin profita de son voyage à Pékin pour faire quelques courses aux environs de la capitale, et il fit part de ses impressions au directeur de l'Union francomtoise, le 20 Novembre 1869.

Nous citons ici in-extenso ce magnifique travail:

Pékin, 20 novembre 1869.

EXTRAIT
de l'union franc-comtoise
du 15 Mars 1870.

Monsieur et très honorable Directeur,

Au moment où tous nos Vicaires apostoliques quittent les points les plus éloignés de leurs Missions pour se rendre à la grande Assemblée de Rome, vous serez sans doute surpris de recevoir une lettre venant de Pékin, et écrite par un autre Vicaire apostolique, qui semble s'éloigner et fuir jusqu'aux extrémités du monde. Environné de difficultés sans cesse renaissantes et de plus en plus inquiétantes, j'ai dû, en effet, quitter mon poste de Canton, pour aller jusqu'au centre de l'Empire, exposer aux représentants de notre Légation et aux premiers ministres du gouvernement chinois, les nombreux embarras où je me trouve, et leur demander une justice qui m'est refusée partout ailleurs. Telle est la raison de mon éloignement; mais au milieu des préoccupations de ce long voyage, je n'ai pas oublié, Monsieur et très honorable Directeur, que j'ai un devoir à remplir envers vous, et je suis heureux de pouvoir m'en acquitter aujourd'hui, au sein même de la capitale de cet Empire.

Laissez-moi d'abord, Monsieur et très honorable Directeur, vous remercier de la part que vous avez bien voulu prendre à la construction de la petite et intéressante chapelle que nous avons élevée dans l'île de Sancian, à l'endroit même où l'apôtre de ces contrées, St François Xavier, a terminé son glorieux apostolat. Mr. le Cte de Lallemand, Ministre plénipotentiaire de France en Chine, m'a fait savoir, qu'informé par lui de cette entreprise, vous aviez immédiatement ouvert les colonnes de votre journal à une souscription destinée à nous venir en aide. Déjà, je l'ai prié de vous en témoigner ma reconnaissance; mais je croirais laisser une lacune à l'expression de ma gratitude, si

je ne vous en remerciais pas moi-même directement, et si je ne vous disais combien je suis touché de tout ce que nos chers Francomtois ont fait pour nous aider dans cette œuvre vraiment catholique.

C'est, en effet, un Francomtois et un compatriote, Mr. le Cte de Lallemand, qui, lors de son passage à Canton 1867, nous a obtenu du Gouvernement chinois la restitution de ce précieux terrain, et je dois ajouter que c'est là le premier acte d'autorité de notre Ministre en Chine. Vous venez bientôt après lui, pour nous aider à y élever une chapelle, et j'apprends que son Eminence, Mgr. le Cardinal de Besançon, a bien voulu recommander cette œuvre à la pieuse générosité de ses Diocésains. Aujourd'hui, la chapelle St François s'élève gracieusement sur le roc solitaire, où ce grand apôtre a terminé sa glorieuse carrière. Un peu plus loin, à proximité des villages, se trouve une autre chapelle destinée à recevoir les nouveaux chrétiens, ainsi qu'une école pour les enfants et une habitation pour le missionnaire, et ce qui est pour nous un plus grand sujet de joie, c'est que cette île, qui compte 22 villages et une population de 8 à 10 mille habitants, nous donne l'espoir fondé, qu'avant peu de temps, elle aura abandonné le culte de ses idoles, pour embrasser la foi du vrai Dieu. Grâces soient donc rendues à notre cher pays pour la part qui lui revient dans l'exécution de cette grande œuvre! Son nom et sa générosité resteront à jamais inscrits sur la terre et la chapelle de Sancian.

Mais, du reste, ce n'est pas le seul souvenir que le nom Francomtois ait laissé dans ces contrées. Comme le disait dernièrement un de nos brillants orateurs, Mr l'Abbé Besson de Besançon, en rappelant la mort du vénérable Mr. Rigaud, assommé au pied même de son autel, les noms des PARRENIN et des ATTIRET sont restés célèbres dans les annales de la religion et de la science en Chine. On sait tout le lustre dont s'est couvert le P. Parrenin, soit en accompagnant l'Empereur dans ses voyages de Tartarie, et en lui donnant des leçons de physique et de mathématiques en une langue qu'il parlait aussi bien que les hommes les plus habiles du pays, soit en amusant et étonnant les Mandarins par les expériences curieuses qu'il faisait devant eux, soit en nous laissant ses intéressants récits, qui sont encore aujourd'hui un des plus beaux ornements des Lettres édifiantes et curieuses. Là j'ai pu puiser de précieux documents, lorsqu'il s'agissait pour nous de réclamer un terrain à Canton, et que j'avais à prouver nos droits sur les anciens édifices que la religion possédait autrefois dans la ville et l'intérieur de la province. Enfin, missionnaire aussi pieux et zélé que savant distingué, il comp-

tait dans la ville et les environs de Pékin, plus de 10 mille néophytes convertis par ses soins; et c'est lui, en particulier, qui a eu la plus grande part dans la conversion du Prince Paul, dont il fait un récit si touchant dans ses lettres!

Le Frère Attiret, de Dôle, se distinguait par un talent tout particulier pour la peinture. Occupé aux travaux de son art dans l'intérieur du palais, ce bon Frère se mettait à pleurer, lorsque l'Empereur allait le voir et inspecter ses beaux ouvrages. Et comme celui-ci lui en demandait la raison; « Eh! comment, Sire, lui répondait-il, ne pleurerais- je pas, quand je » vois la religion que je pratique, honteusement bannie de » votre Empire, et mes confrères qui la prêchent, jetés en prison comme d'insignes malfaiteurs. Vous le savez, nous ne » recherchons ni les richesses ni les honneurs de ce monde; » nous ne demandons qu'à servir le Seigneur du Ciel et Votre Majesté, et nous ne saurions que gémir profondément, » lorsque nous voyons nos intentions méconnues et que nous » sommes nous-mêmes traités comme de vils scélérats! » Et l'abondance de ses larmes achevait ce que la beauté de son travail avait commencé. L'Empereur ne savait plus refuser à tant de simplicité et de talent ce qu'il avait refusé aux suppliques de plusieurs autres, et il finissait par retirer les édits de persécution lancés contre la religion chrétienne. Aujourd'hui encore, on voit dans l'ancienne cathédrale de Pékin un tableau peint par ce bon Frère, et représentant l'intérieur d'une Eglise européenne, mais avec une perspective si bien observée, que les Chinois ne peuvent se lasser d'admirer ces longues allées, ces colonnes, ces arcades et cette quantité de personnes se dessinant sur un plan uni et allant se perdre dans un lointain infini! Art encore à l'état d'enfance, ou plutôt encore entièrement inconnu en Chine!

Or, je ne pouvais parcourir les lieux sanctifiés par les travaux et la mort de ces deux illustres compatriotes, sans visiter leurs tombeaux et rendre mes devoirs à leur mémoire. Un jour donc, réunis en petite caravane et montés sur les chevaux de l'Empereur qui nous avaient été prêtés, sans doute, à son insu, nous nous acheminâmes vers le cimetière des anciens missionnaires, situé à 1 ou 2 lieues de Pékin; et je ne saurais dire l'impression profonde que j'éprouvai, lorsque entrant dans cette vaste enceinte, j'y vis réunies, au nombre de plus de 200, les tombes de ces hommes remarquables, qui, par leur science et leurs vertus, ont su pénétrer à la cour de l'Empereur, s'y faire respecter, aimer, et y exercer une véritable influence, lorsque les portes de cet immense Empire restaient fermées au reste de la terre! Gloire à la religion catholique

qui a laissé ici un si beau titre à l'estime et au respect de la postérité! Gloire à la France et à son Roi qui envoyaient leurs missionnaires en Chine, décorés du nom de Mathématiciens de Louis le Grand! gloire à la Compagnie de Jésus, qui a si bien compris les besoins de cette époque, et qui a trouvé, parmi ses membres, des sujets assez nombreux et assez distingués, pour remplir ce rôle brillant et à jamais mémorable! Gloire aussi aux enfants de S. Vincent de Paul, qui accueillant l'héritage des premiers, ont su le conserver et l'entretenir avec un zèle et un dévouement qui, jamais ne se sont démentis?

A l'entrée du cimetière, de chaque côté de la porte, formée de deux énormes battants en pierre, s'élèvent deux beaux mausolées érigés par l'Empereur Kang-hy à la mémoire de ceux qui reposent en ce lieu. Puis, viennent sur plusieurs lignes les tombes des missionnaires en marbre blanc, avec des inscriptions latines et chinoises exprimant le nom, la patrie, les mérites et le genre de mort de chacun. Celle du P. Parrenin porte l'inscription suivante:

D. O. M.

DOMINIC.	IN MISSIONE SINENSI
PARRENIN.	ANN. XLIII.
GALLUS,	OBIIT PEKINI
SOCIETATIS JESU	DIE XXIX SEPT.
PROFESSUS.	ANNO DOM.
VIXIT IN	MDCCXLI.
SOCIETATE	AETATIS
ANN. LVII.	LXXVII.

Le P. Parrenin est donc entré dans la Compagnie de Jésus, en 1664, à l'âge de 20 ans. Il est venu en Chine en 1698, à l'âge de 34 ans. Il y a passé 43 ans, et est mort en 1741, à l'âge de 77 ans: belle carrière, consacrée toute entière à l'œuvre des Missions et à la propagation de l'Evangile!

Sur le revers de la pierre tumulaire, placée sur champ, se lit cette autre inscription, tracée en caractères chinois, et dont la traduction littérale est celle-ci:

D. O. M.

MONUMENTUM AVO PA IESUITAE ERECTUM!

Nuntiatum est Imperatori reverendissimum avum Pa. postquam annos 43 pro Imperio laboraverit. morbo confectum vita decessisse, anno 6. Imperatoris Kien-long. luna 8. die 20. Inde, iubente Imperatore. ex aerario publico allata sunt 200 taelia argenti et 10 telae serici panni pro dicti Domini Dominici sepultura. viri prudentis et fidelis!

A quelque distance du tombeau du P. Parrenin se trouve celui du Frère Attiret, avec l'inscription latine suivante:

DIONYSIUS	IN MISSIONE
ATTIRET,	ANN. XXX,
GALLUS,	OBIIT PEKINI
SOC. JESU.	DIE VIII DECEMB.
VIXIT IN SOC.	ANNO MDCCLVIII.
ANNIS XXXIII.	AETATIS LXVI.

Le Frère Attiret est donc entré dans la Compagnie de Jésus en 1625, à l'âge de 33 ans. Il est venu en Chine en 1728, à l'âge de 36 ans. Il y a passé 30 ans, et est mort en 1758, à l'âge de 66 ans. Sur le revers de la pierre, se lit une autre inscription chinoise, ainsi conçue:

D. O. M.

MONUMENTUM D. WOUONG TSI-CHING ERECTUM.

D. Wouong Tsi-ching, Iesuita, Gallus, perfectionis amore, Patres Iesuitas, ad prædicandam fidem secutus est. Qui, cum annis 30 in aula Imperiali laborasset, 66 annos natus vita decessit.

Ipsius morte Imperatori annunciata, eodem die Imperator ex aerario publico pro eius sepultura misit 200 taëlia argenti, quae quidem accepta sunt.

C'est quelque chose de merveilleux en Chine, qu'un tombeau soit élevé aux frais de l'Empereur ou par ses ordres. Il devient dès lors l'objet d'un culte public, auquel personne n'oserait toucher, et c'est ce qui explique la parfaite conservation de ces monuments, malgré les nombreuses persécutions qui ont souvent menacé de les renverser. C'est ainsi qu'aux portes mêmes de Canton, nous avons le tombeau du P. Provana envoyé par l'Empereur Kang-hy, comme son ambassadeur à la cour de Louis XIV, et auprès du Pape alors régnant; et non seulement il est resté intact, mais encore chaque année, jusqu'au moment où je l'ai réclamé et en ai obtenu la restitution, les premiers Mandarins de la ville devaient venir lui offrir leurs hommages et ils s'acquittaient fidèlement de ce devoir: tant est grand parmi les Chinois le respect pour les morts et l'autorité de leur Empereur!

Autour des tombeaux du P. Parrenin et du F. Attiret, se trouvent ceux des autres missionnaires qui ont terminé en ce lieu leur course apostolique. On y voit, en particulier, les tombeaux du P. Mathieu Ricci, le premier dans ces derniers temps, qui ait porté en Chine la lumière de l'Evangile et introduit ses confrères à la cour de l'Empereur: ceux du P. Adam

Schall, dont la mère descendait de l'illustre famille des de Mérode; des P. P. Verbiest, Gerbillon, Amiot, Gaubil, d'Entrecolles, Bouvet, de Mailla, de Méricourt, tous hommes supérieurs par leurs vertus et leurs talents. Quelques-uns, comme aux Catacombes de Rome, portent encore l'indication ou les traces de la mort violente qu'ils ont endurée pour le nom de J. C. et parmi ceux-ci, j'en ai vu, avec grand plaisir deux, appartenant à la Congrégation des Missions Etrangeres, Mr Joseph Delpont et Mr Etienne Devaut, missionnaires du Sutchuen, de chacun desquels on lit ces belles paroles: *Obiit Pekini, in Vinculis pro Christo, anno 1785,* l'un à l'âge de 31 ans, l'autre âgé de 44 ans! A tous nous donnâmes une petite prière, une bénédiction, demandant, en même temps, à Dieu de marcher sur leurs traces et de ne jamais nous écarter de la voie qu'ils nous ont si glorieusement tracée. Mais, ce n'est pas cette fois seulement que je leur ai payé ce tribut de ma vénération; car il y a quelque chose de si beau, de si touchant dans ces tombeaux qui renferment les précieux restes de nos missionnaires, ainsi relégués jusqu'aux extrémites de la terre, que j'ai voulu, à plusieurs reprises, venir y renouveler ma visite, mes prières et y chercher un sujet à mes méditations!

Pékin est vraiment remarquable par ses tombeaux! Après avoir visité ceux de nos missionnaires, il me restait à voir ceux de la dynastie des Ming, placés au fond d'une vallée solitaire, et célèbres par la grandeur et la magnificence vraiment surprenantes qu'on y a déployées. Rien de beau et de grandiose comme ces superbes mausolées, qui couvrent les cendres de tant de monarques, et qui nous rappellent ce que Job disait déjà des lugubres et royales sépultures de son temps: *dormiens silerem cum regibus et consulibus terræ, qui ædificant sibi solitudines.* Et, bien qu'il ne s'agisse plus d'un souvenir de la patrie, il ne vous sera pas désagréable, je pense, Monsieur et très honorable Directeur, de trouver ici quelques détails sur un point aussi intéressant!

A 12 ou 15 lieues au nord de Pékin, se trouve donc la belle et intéressante vallée, choisie par la dynastie des Ming, pour servir de sépulture à la dépouille sacrée de ses rois. Elle a environ 2 lieues de long sur un quart de lieue de large. On trouverait difficilement ailleurs un endroit plus triste, plus solitaire et répondant mieux à l'idée de sa lugubre destination. Les montagnes à pic qui l'environnent, l'enferment comme d'un mur infranchissable, et y conservent un silence et un air de solitude qui n'est troublé ni par la voix des animaux, ni par aucun travail humain. A peine si, par-ci par-là, sur la crête des rochers ou sur le flanc des montagnes, apparaissent quel-

ques sapins, dont l'aspect sévère se mêle aux blocs de granit qui les environnent. D'autres, renversés par le temps, couvrent le sol de leurs énormes débris, et sont là comme un témoignage permanent de l'empire de la mort sur tout ce qui existe. Il n'est permis à personne d'y toucher, et en les voyant éternellement couchés en ce lieu, on se rappelle cette terrible parole de la sainte Écriture: « *Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit.* C'est là, au milieu de cette profonde solitude et parmi ces images du trépas, que reposent les restes de 14 Monarques qui se sont succédé sur le trône de l'Empire, comme si tout ici se réunissait pour montrer que leur grandeur est passée, et que de cette puissance, qui commandait à tant de millions d'hommes, il ne reste plus maintenant que des cendres et des ruines!

Mais toutefois, en conservant à ce lieu son caractère lugubre et sauvage, le génie chinois a su y déposer un cachet de grandeur qui témoigne de son profond respect pour les morts, et en particulier pour les souverains qui ont été les chefs de la nation. Longtemps avant d'entrer dans la vallée, vous voyez de beaux ponts en marbre blanc, de magnifiques portails qui sont comme autant d'arcs de triomphe, et qui semblent conduire à quelque lieu sacré et devenu l'objet de la vénération des mortels. Plus loin commence une longue avenue de statues colossales d'un seul bloc de pierre, rangées de chaque côté de la route et placées à la distance d'environ cent pas les unes des autres. Ce sont d'abord des animaux sauvages, tels que lions, tigres, dragons fantastiques, puis des animaux domestiques, comme le chien, le cheval, le bœuf, le chameau, l'éléphant, et enfin les douze grands mandarins de l'Empire avec les insignes de leur dignité et dans l'attitude du plus profond respect: allégories pleines de sens et de délicatesse, qui, au moment suprême où le souverain est porté à sa dernière demeure, nous montrent tout ce qui relève de son empire, accourant sur son passage pour le saluer une dernière fois, et lui donner ce dernier gage de leur vénération et de leur parfaite obéissance.

Enfin, lorsqu'on arrive à la vallée proprement dite, apparaissent les mausolées des empereurs, placés de chaque côté du vallon à la distance d'un quart d'heure environ l'un de l'autre, et s'échelonnant ainsi jusqu'au dernier qui forme comme le fond de ce magnifique tableau. Tous ont des formes tellement grandioses et si variées, que chacun d'eux, en particulier, pourrait être considéré comme un vaste et splendide palais. Ce sont partout des cours, des galeries, des clochetons multipliés à l'infini et dont l'assemblage disposé avec

goût, présente l'aspect le plus curieux et le plus pittoresque. De nombreux ruisseaux avec leurs ponts et leurs gracieux contours, se jouent au milieu de ces vastes terrains, sans doute pour la beauté d'abord, et pour recevoir les eaux qui coulent en abondance des montagnes; mais dans ces cours d'eau multipliés à dessein, dans ces arcades et ces ponts suspendus, n'aurait-on pas voulu aussi représenter une image du temps à l'éternité? Quoi qu'il en soit, sous quelque rapport qu'on envisage ces beaux et gigantesques ouvrages, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître quelque chose de vraiment grand et imposant; je dirai plus, quelque chose de triste, de lugubre et de pleinement conforme à la destination de ces magnifiques monuments. Ajoutons que, par un sentiment qui fait honneur aux Chinois, ils ont su éliminer de ces sanctuaires de la mort, toutes les ridicules statues qui pullulent dans leurs autres temples, et qui offusquent autant le bon goût que la raison!

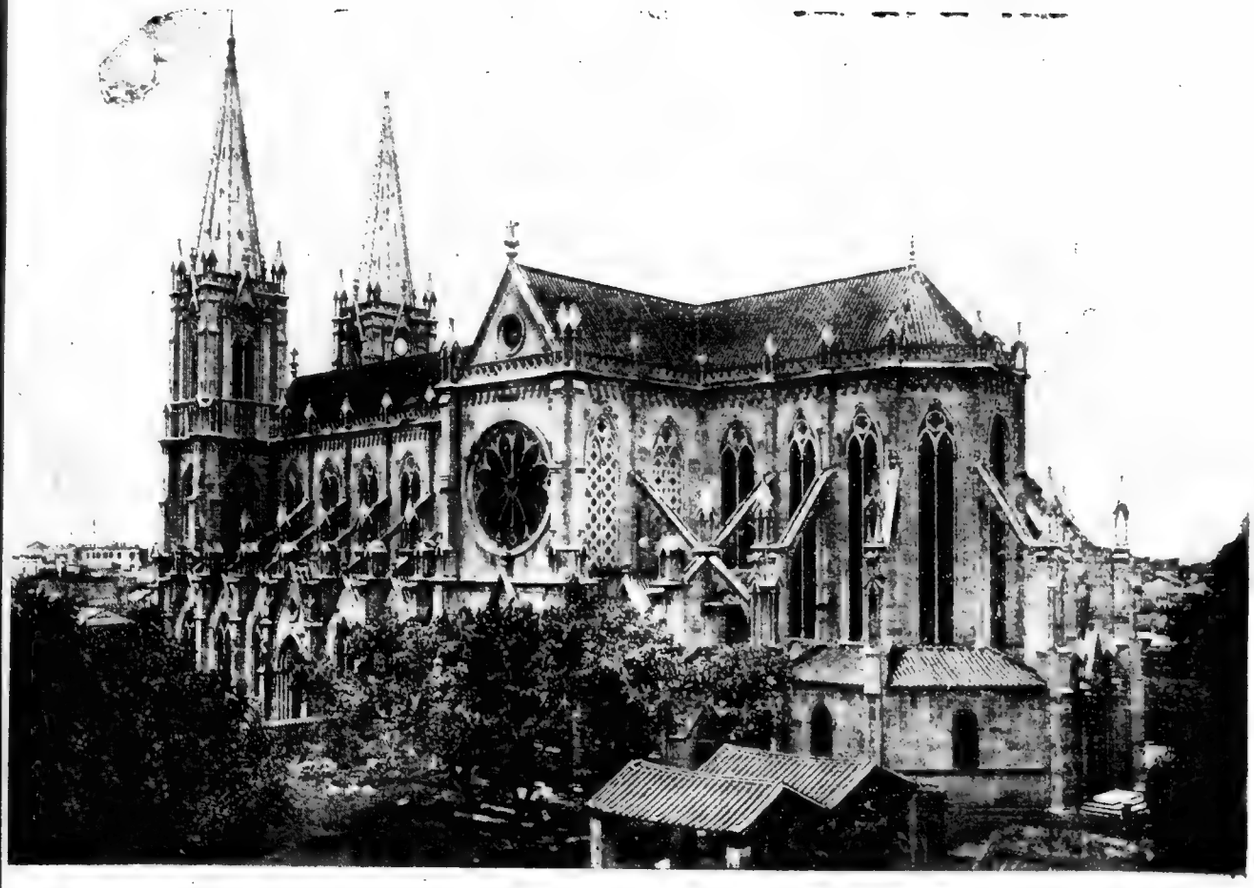
Mais, c'est le dernier de ces mausolées surtout, celui qui est situé au fond de la vallée, qui est incontestablement le plus beau et qui mérite surtout de fixer l'attention du voyageur. Placé sur une éminence, adossé à un petit bois qui lui sert comme de tapis de verdure, il domine tous les autres par son élévation, comme il les surpasse également par l'étonnante grandeur de ses constructions et l'élégante variété de ses formes. C'est là que repose le fondateur de la dynastie des Ming, et à ce titre, il convenait bien que sa sépulture se distinguât de toutes les autres par quelque chose de plus grandiose et de quasi exceptionnel. Dans l'impossibilité d'en faire une description complète, je me contenterai de donner ici une idée de la pièce qui m'a le plus frappé.

Qu'on se figure un petit monticule d'environ 60 pieds de haut, formant un plan incliné et conduisant à un bâtiment supérieur qui peut avoir 200 pieds de long sur 80 de large. Or, tout l'espace formé par ce plan incliné, est occupé par trois galeries en marbre qui s'élèvent en amphithéâtre, et qui forment comme trois terrasses conduisant au plain-pied du bâtiment, le tout avec des gradins, des figures et des colonnettes en marbre d'un travail parfait. L'intérieur est soutenu par 32 colonnes en bois, d'une seule pièce chacune, ayant environ 30 pieds de haut et 5 pieds de diamètre. Enfin, la couverture est formée d'un triple rang de toits superposés les uns aux autres à la manière chinoise et se terminant en corniches relevées et saillantes. Et le tout est si grand, si bien proportionné, qu'on est également surpris et de la grandeur de l'ouvrage et de la beauté des matériaux employés à sa construction.

Et cependant, quelque somptueux et splendide que soit ce palais, ce n'est pas là qu'ont été déposés les derniers restes de l'empereur, mais bien dans le petit bois voisin et sous un simple tertre de terre, sans qu'on sache au juste le lieu de sa sépulture, comme si, de tous temps et dans tous les pays, l'homme eût compris cette parole adressée à nos premiers parents: « *Memento homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* » On peut bien élever des monuments pour couvrir sa dernière dépouille, et l'environner d'une certaine apparence de dignité; mais, au fond, il faut toujours en revenir à cette dernière parole, qui est comme le résumé et la véritable expression de notre être et de notre existence ici-bas: « *pulvis es et in pulverem reverteris.* »

Telle est la vallée des tombeaux, si digne de ce nom, soit à cause de l'aspect triste et sauvage qu'elle présente, soit à cause des sépultures vraiment royales qu'elle renferme. Là, chacun des 14 monarques qui forment l'illustre et brillante dynastie des Ming, a son tombeau parfaitement bien conservé, malgré les révolutions du temps, qui n'ont pas osé toucher à ces sanctuaires de la mort. Chacun mérite de fixer l'attention du visiteur par la beauté de sa construction et les morceaux vraiment curieux qu'il contient. Mais, quand on pense qu'ils sont au nombre de quatorze; quand, d'un seul coup d'œil, on embrasse cet ensemble de constructions et ce brillant paysage, à commencer par les statues colossales qui se présentent à l'entrée de la vallée, et qu'on prolonge le regard sur ces magnifiques mausolées qui s'étendent au loin et qui vont se terminer au dernier qui les domine tous, on ne peut se défendre d'un sentiment de surprise et d'admiration, et il faut bien reconnaître là, quelque chose de la puissance et des richesses d'un Assuérus et de ces potentats des anciens temps, dont l'Ecriture et l'histoire nous racontent des choses si extraordinaires et presque incroyables pour nos jours! Hélas! Pourquoi sur ces somptueuses demeures de la mort, ne lit-on pas ce mot d'espérance: « *In spem resurrectionis?* »

A tant de grandeurs viendrait se joindre quelque chose de plus grand encore, l'espérance religieuse qui nous montrerait ces puissants monarques reçus dans le sein d'Abraham, et portant là l'immortelle couronne, que rien désormais ne saurait flétrir et leur faire perdre! Plus heureux aux yeux de la foi sont ces pauvres et innocentes princesses qui tirent leur origine de la même source et que j'ai rencontrées dans la même excursion: rencontre pleine de charmes et d'intérêt pour moi et dont je ne saurais me dispenser de vous dire ici deux mots.



Eglise du S. Cœur à Canton

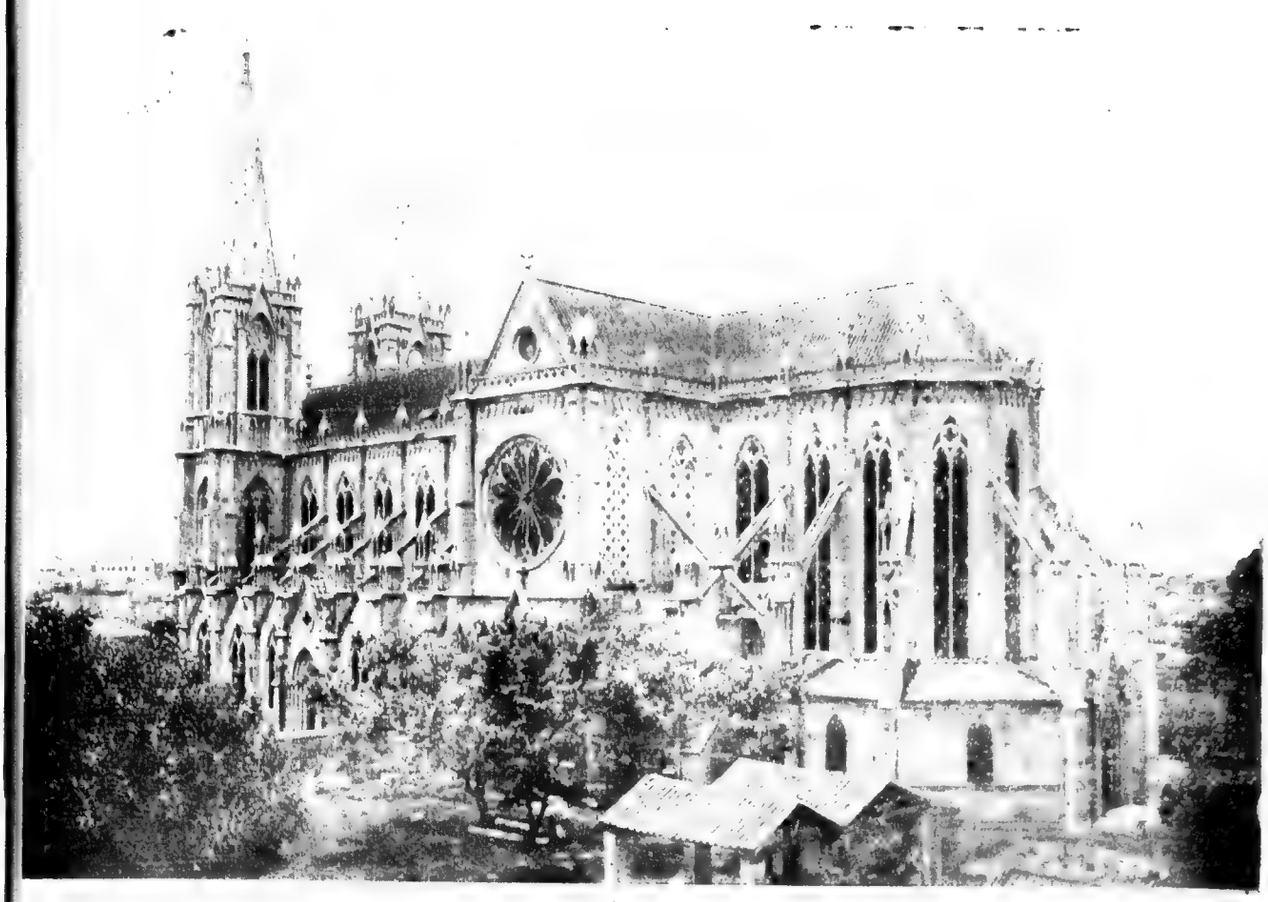
Une ordination à Canton

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Et cependant, quelque somptueux et splendide que soit ce palais, ce n'est pas là qu'ont été déposés les derniers restes de l'empereur, mais bien dans le petit bois voisin et sous un simple tertre de terre, sans qu'on sache au juste le lieu de sa sépulture, comme si, de tous temps et dans tous les pays, l'homme eût compris cette parole adressée à nos premiers parents: « *Memento homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* » On peut bien élever des monuments pour couvrir sa dernière dépouille, et l'environner d'une certaine apparence de dignité; mais, au fond, il faut toujours en revenir à cette dernière parole, qui est comme le résumé et la véritable expression de notre être et de notre existence ici-bas: « *pulvis es et in pulverem reverteris.* »

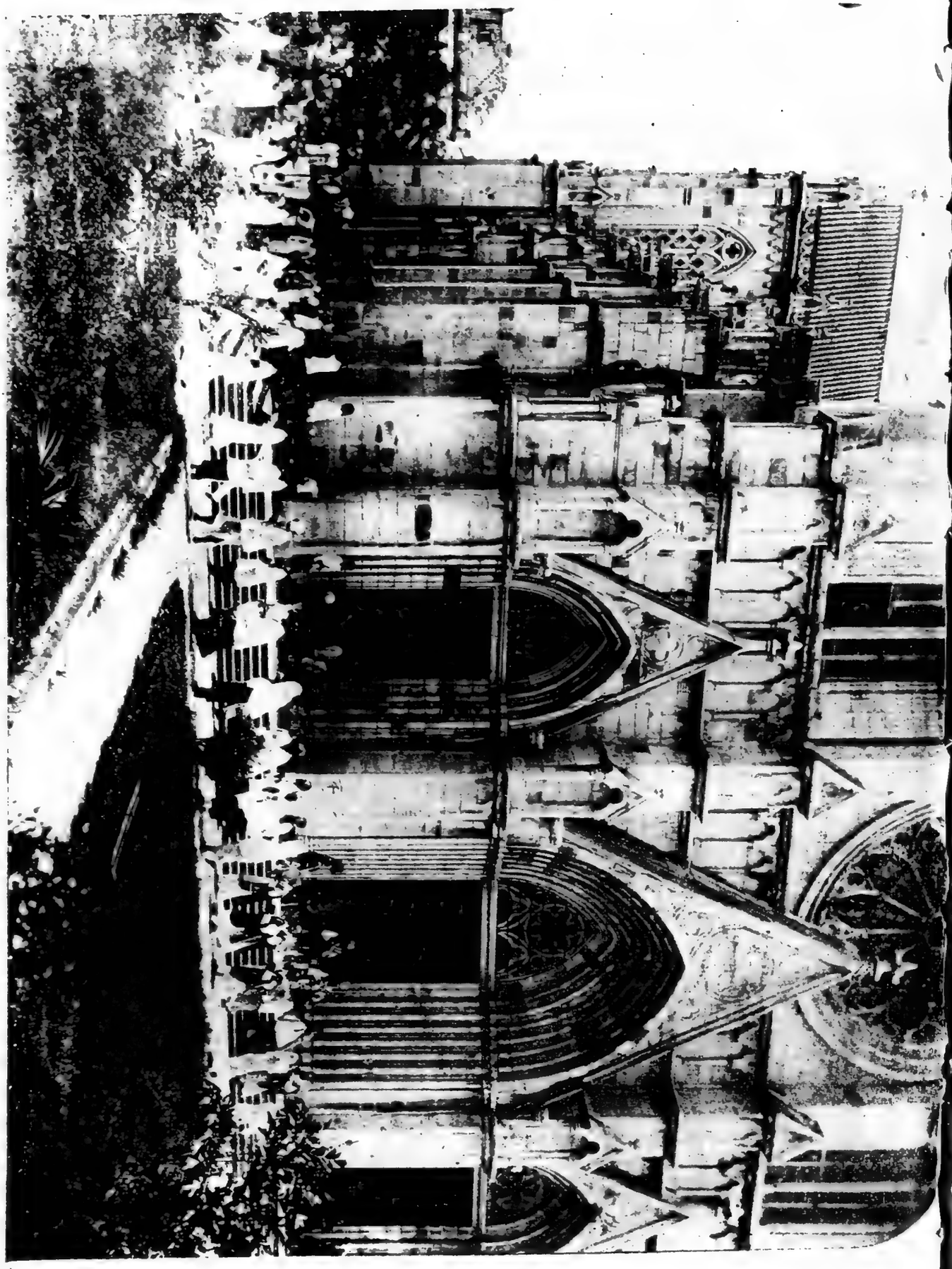
Telle est la vallée des tombeaux, si digne de ce nom, soit à cause de l'aspect triste et sauvage qu'elle présente, soit à cause des sépultures vraiment royales qu'elle renferme. Là, chacun des 14 monarques qui forment l'illustre et brillante dynastie des Ming, a son tombeau parfaitement bien conservé, malgré les révolutions du temps, qui n'ont pas osé toucher à ces sanctuaires de la mort. Chacun mérite de fixer l'attention du visiteur par la beauté de sa construction et les morceaux vraiment curieux qu'il contient. Mais, quand on pense qu'ils sont au nombre de quatorze; quand, d'un seul coup d'œil, on embrasse cet ensemble de constructions et ce brillant paysage, à commencer par les statues colossales qui se présentent à l'entrée de la vallée, et qu'on prolonge le regard sur ces magnifiques mausolées qui s'étendent au loin et qui vont se terminer au dernier qui les domine tous, on ne peut se défendre d'un sentiment de surprise et d'admiration, et il faut bien reconnaître là, quelque chose de la puissance et des richesses d'un Assuérus et de ces potentats des anciens temps, dont l'Ecriture et l'histoire nous racontent des choses si extraordinaires et presque incroyables pour nos jours! Hélas! Pourquoi sur ces somptueuses demeures de la mort, ne lit-on pas ce mot d'espérance: « *In spem resurrectionis?* »

A tant de grandeurs viendrait se joindre quelque chose de plus grand encore, l'espérance religieuse qui nous montrerait ces puissants monarques reçus dans le sein d'Abraham, et portant là l'immortelle couronne, que rien désormais ne saurait flétrir et leur faire perdre! Plus heureux aux yeux de la foi sont ces pauvres et innocentes princesses qui tirent leur origine de la même source et que j'ai rencontrées dans la même excursion: rencontre pleine de charmes et d'intérêt pour moi et dont je ne saurais me dispenser de vous dire ici deux mots.



Eglise du S. Cœur à Canton

Une ordination à Canton



Façade de l'Eglise du S. Cœur.

*
* *

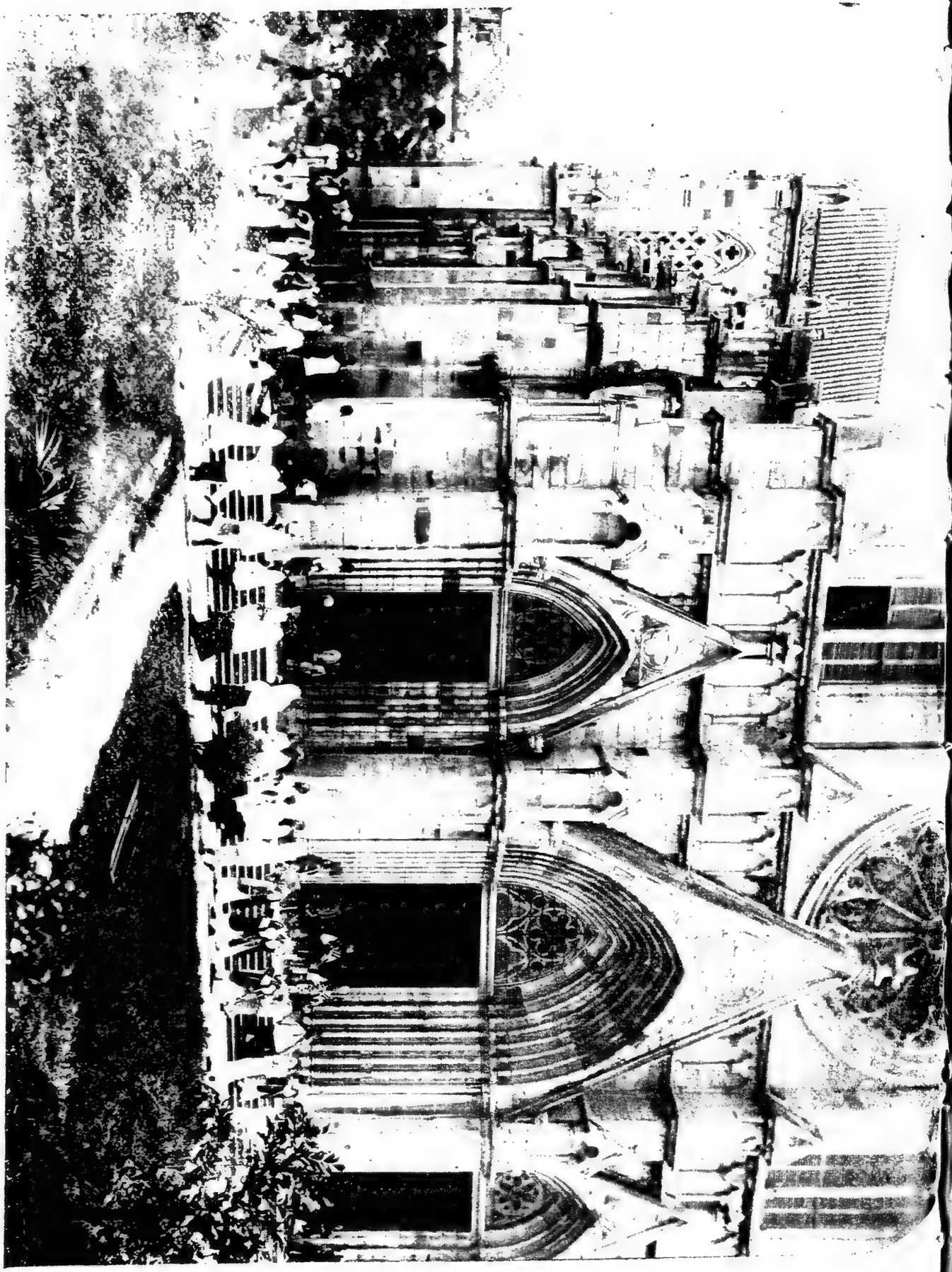
L'empereur Kang-hy, avait été favorable à la propagation de la religion chrétienne dans ses États: c'est sous son règne que les Pères Jésuites, déjà à Pékin, surent y élever leurs Missions à cette grandeur et à cet éclat qui les rendirent si célèbres dans la suite. Mais à peine son fils et successeur, Yong-Tching, fut-il monté sur le trône, qu'il persécuta cruellement les chrétiens et sa haine tomba en particulier sur une famille tartare issue du sang impérial, et dont tous les membres, au nombre de soixante, avaient embrassé la religion chrétienne.

L'un d'eux, le prince Paul, et sans égards pour les services qu'il avait rendus à l'État, car il avait été à la tête des armées et s'était distingué dans plusieurs guerres, le prince Paul, dis-je, fut brutalement envoyé en exil avec sa femme et ses enfants, et relégué sur les confins de la Mongolie, aux pieds de la Grande Muraille. Chrétien aussi solide qu'il avait été valeureux guerrier, son infortuné sort ne changea rien à ses dispositions. Il ne cessa d'exhorter sa famille à la patience, à la résignation, s'estimant heureux de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, et il mourut lui-même la chaîne au cou, protestant ainsi de son inviolable attachement à la religion qu'il avait embrassée. Ses enfants et petits-enfants, fidèles à la mémoire de leur père, continuèrent à habiter le lieu de son exil et de sa mort; et c'est là que, par une circonstance toute fortuite, je fus conduit pour voir les derniers restes de cette héroïque famille chrétienne.

J'avais visité les magnifiques tombeaux des Ming: je ne songeais qu'à regagner Pékin, blotti dans la petite charrette qui me conduisait et récitant tranquillement mon bréviaire, lorsque, arrêté à l'entrée d'un pont, deux Chinois me considèrent attentivement et se mettent à me faire le Ko-teou, sorte de prostration qu'ils n'emploient que pour les premiers mandarins de l'Empire. C'étaient deux chrétiens qui m'avaient reconnu comme Évêque, sans doute à quelque particularité de mon costume, ou à quelque indication qu'ils avaient reçue précédemment, et qui me saluaient comme tel.

Je descends à mon tour pour répondre à leurs pieuses salutations et leur adresser quelques paroles d'amitié. D'autres se joignent à eux, et les voilà bientôt réunis au nombre de cinq à six. Or, comme ils habitaient une gorge des montagnes, à deux lieues de là, ils firent tant d'instances pour m'engager

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE



Façade de l'Eglise du S. Cœur.

*
* *

L'empereur Kang-hy, avait été favorable à la propagation de la religion chrétienne dans ses États: c'est sous son règne que les Pères Jésuites, déjà à Pékin, surent y élever leurs Missions à cette grandeur et à cet éclat qui les rendirent si célèbres dans la suite. Mais à peine son fils et successeur, Yong-Tching, fut-il monté sur le trône, qu'il persécuta cruellement les chrétiens et sa haine tomba en particulier sur une famille tartare issue du sang impérial, et dont tous les membres, au nombre de soixante, avaient embrassé la religion chrétienne.

L'un d'eux, le prince Paul, et sans égards pour les services qu'il avait rendus à l'État, car il avait été à la tête des armées et s'était distingué dans plusieurs guerres, le prince Paul, dis-je, fut brutalement envoyé en exil avec sa femme et ses enfants, et relégué sur les confins de la Mongolie, aux pieds de la Grande Muraille. Chrétien aussi solide qu'il avait été valeureux guerrier, son infortuné sort ne changea rien à ses dispositions. Il ne cessa d'exhorter sa famille à la patience, à la résignation, s'estimant heureux de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, et il mourut lui-même la chaîne au cou, protestant ainsi de son inviolable attachement à la religion qu'il avait embrassée. Ses enfants et petits-enfants, fidèles à la mémoire de leur père, continuèrent à habiter le lieu de son exil et de sa mort; et c'est là que, par une circonstance toute fortuite, je fus conduit pour voir les derniers restes de cette héroïque famille chrétienne.

J'avais visité les magnifiques tombeaux des Ming: je ne songeais qu'à regagner Pékin, blotti dans la petite charrette qui me conduisait et récitant tranquillement mon bréviaire, lorsque, arrêté à l'entrée d'un pont, deux Chinois me considèrent attentivement et se mettent à me faire le Ko-teou, sorte de prostration qu'ils n'emploient que pour les premiers mandarins de l'Empire. C'étaient deux chrétiens qui m'avaient reconnu comme Évêque, sans doute à quelque particularité de mon costume, ou à quelque indication qu'ils avaient reçue précédemment, et qui me saluaient comme tel.

Je descends à mon tour pour répondre à leurs pieuses salutations et leur adresser quelques paroles d'amitié. D'autres se joignent à eux, et les voilà bientôt réunis au nombre de cinq à six. Or, comme ils habitaient une gorge des montagnes, à deux lieues de là, ils firent tant d'instances pour m'engager

à aller passer la nuit chez eux, que je ne crus pas pouvoir me refuser à leurs pressantes invitations. Grâces à mes jambes habituées dès l'enfance à la pente rapide de nos montagnes, et à un splendide clair de lune qui nous éclairait, je pus franchir cet espace d'un terrain extrêmement abrupt et difficile. A dix heures du soir nous arrivions au sommet d'un plateau et nous voyions apparaître devant nous les quelques pauvres cabanes qui forment l'enceinte du village. On nous conduit à la petite chapelle qui sert en même temps de point de réunion pour les chrétiens, et bientôt nous nous trouvons environnés de toute la population qui s'élevait à environ quatre-vingts personnes et qui, au premier signal, était accourue pour nous voir.

On peut se faire une idée de la joie et de l'agréable surprise d'un missionnaire, lorsque à l'extrémité du monde, il retrouve la maison de Dieu, les signes augustes de notre sainte religion, une assemblée de chrétiens qu'il considère comme ses frères et qui le regardant lui-même comme le représentant de Jésus-Christ, lui prodiguent toutes les marques de leur respect et de leur confiance. Heureux de posséder un Évêque au milieu d'eux, chose si rare dans ces pays perdus, tous m'adressent une parole d'amitié, tous veulent avoir une bénédiction spéciale. Mais, nouveau sujet de joie et de surprise pour moi: bientôt j'apprends que c'est là que le prince Paul a été envoyé en exil et a terminé sa glorieuse carrière, que la formation de ce petit village est due à sa présence et à ses soins, et que deux bonnes vierges perpétuent encore en ce lieu son nom et ses vertus; et, en même temps, ces deux humbles descendantes des rois, dépouillées de tout par la persécution, s'avancent modestement devant moi pour me saluer.

Simples et réservées, déjà d'un certain âge, elles habitent une petite maisonnette, ou plutôt un groupe de maisonnettes, de cours et de jardins, achetés jadis par leur aïeul, et qui, après elles, deviendront la propriété de la Mission. Ce sont elles qui, avec une grâce parfaite, me préparent mon petit souper, le bol de riz qui se mange avec les bâtonnets, des œufs de leurs poules, quelques légumes de leur petit jardin avec la tasse de thé: car, du vin, du pain, de la viande fraîche, il n'en faut point chercher au milieu de ces montagnes abruptes de la Mongolie; mais on s'en dédommage par la gaieté qui règne au milieu de nous.

Chacun raconte l'histoire de sa conversion. On nous apporte le tableau représentant le prince Paul, la chaîne au cou, marque de noblesse et armoiries plus précieuses que celles qui ont tant de prix aux yeux du monde. Nous vénérons ensemble

l'image de ce digne confesseur de la Foi. Je leur apprends, à mon tour, que je suis compatriote et proche voisin du pays du P. Parrenin, qui a eu tant de part à la conversion du prince Paul, et cette circonstance ne fait qu'augmenter la confiance qu'on n'avait d'abord témoignée.

Une bonne partie de la nuit se passa au milieu de ces entretiens, et le moment de se retirer venu, ces bonnes princesses et quelques-uns des chrétiens vinrent se jeter à mes pieds et me demander de vouloir bien entendre leurs confessions, désirant le lendemain, participer à nos saints mystères. Je me prêtai volontiers à leur désir, et je pus admirer toute la foi et la simplicité de ces dignes néophytes et en particulier de ces bonnes vierges, qui se consolent ainsi de leur exil par les douceurs de la vie retirée qu'elles mènent, et surtout par leurs vertus et l'espérance de retrouver un jour, au ciel, les richesses et la noblesse dont elles ont été dépouillées sur la terre.

La matin venu, notre premier soin fut de nous réunir pour la prière commune et la célébration des saints mystères, et après cet acte de religion pratiqué en commun, fortifiés, encouragés par la grâce d'En Haut, nous prîmes congé les uns des autres. Toute la petite communauté chrétienne, hommes, femmes et enfants vinrent me reconduire jusqu'à la lisière de la montagne, d'où ils m'accompagnèrent longtemps encore de leurs vœux et des gestes réitérés de leurs salutations.

Je les bénis une dernière fois et me séparai d'eux, leur promettant une statue de la sainte Vierge, pour orner leur modeste oratoire et comme mémorial de mon passage au milieu d'eux, tandis que, de mon côté j'emportais de ce lieu un souvenir très gentil et très agréable, qui sera également un sujet de joie pour nos chers compatriotes à qui je compte bien un jour en faire part.

*
* *

La veille au soir, ces bons chrétiens, en m'entraînant chez eux, m'avaient promis de me ramener le lendemain, de grand matin, au lieu même où ils m'avaient pris. Or, en parcourant ces gorges sauvages, j'y vis quantité de pruniers larges et touffus, présentant l'aspect le plus agréable par l'abondance et la grosseur des fruits, sous le poids desquels ils étaient tout courbés.

C'étaient de grosses prunes, applaties comme l'orange mandarine, rouges comme l'écarlate d'une forme et d'un goût tout particulier que je ne connaissais point encore. Exprimant à nos chrétiens le plaisir que j'aurais à emporter de chez eux un

arbre de cette espèce, ils s'empressèrent de m'en préparer quelques jeunes pieds, que j'emportai en effet, et je serai heureux, à mon tour, de les répandre sur les collines et dans les vallées de notre chère Franche-Comté, dont ils deviendront un des produits et des plus gracieux ornements. En voyant pendre à leurs branches les fruits éclatants et nombreux qu'ils donnent, on se rappellera qu'ils viennent d'un Evêque missionnaire, qui les envoya du fond de la Chine aux petits enfants de son pays, et qui saisit avec empressement l'occasion de leur donner cette preuve de son souvenir et de son attachement.

*
* *

Telle a été ma course à la vallée des tombeaux. Les affaires que j'avais à traiter à Pékin me laissant encore quelque temps disponible, j'en ai profité pour faire une autre excursion à la grande et célèbre muraille, qui sépare l'Empire chinois des vastes déserts de la Mongolie. Elevée deux cents ans avant notre ère chrétienne, pour s'opposer aux incursions des barbares qui habitaient ces contrées, elle est encore aujourd'hui, en bien des endroits, dans un état de conservation parfaite.

Je dirai plus, à Kou-pey-kou, à trente lieues au-delà de Pékin, où je l'ai vue, c'est, à mon avis, un des plus beaux et des plus surprenants ouvrages, qui aient jamais été faits par la main des hommes. Volontiers, je le comparerais aux fameuses pyramides d'Egypte, et je ne sais s'il ne l'emporterait pas sur ces gigantesques constructions, par la grandeur du travail et les difficultés innombrables qu'il a fallu surmonter pour réaliser un si étonnant projet.

Ce sentiment n'est pas le mien seulement, mais celui des voyageurs qui ont visité ces contrées, et en particulier de deux Anglais avec lesquels je me rencontrais au pied de la Grande Muraille, et qui m'exprimaient la même idée. Pour mieux en juger, qu'il me soit permis de donner ici un rapide aperçu des belles proportions de ce grand travail et de ce qui m'a le plus frappé dans sa construction.

La largeur de la Grande Muraille est de seize pieds environ, sa hauteur de vingt-cinq à trente pieds, et à l'intérieur se trouve un passage voûté qui permettait aux guerriers de circuler sur toute son étendue, sans être vus par l'ennemi. De cinq cents pas en cinq cents pas, s'élèvent des tours d'une soixantaine de pieds d'élévation, assez rapprochées l'une de l'autre, pour que les guerriers pussent de leurs flèches atteindre l'ennemi qui aurait voulu escalader la muraille dans l'espace intermédiaire.

Mais, ce qu'il y a de plus surprenant et de plus grandiose dans cet étrange ouvrage, c'est qu'il suit ainsi la chaîne des montagnes, sans se laisser arrêter par aucun des obstacles qui s'opposaient à sa marche. Qu'on se figure les points les plus ardus de nos montagnes du Jura ou de l'Auvergne, avec un mur s'élevant sur les pics les plus escarpés, descendant dans les vallées et serpentant ainsi d'un point à l'autre, comme en se jouant à travers les monts et les abîmes qu'il rencontre; qu'on ajoute à ce premier travail les tours qui le dominent de distance en distance, et qui lui donnent un aspect si pittoresque et si grandiose, et l'on aura une idée de ce gigantesque ouvrage et de l'impression qu'il doit produire sur ceux qui le visitent.

Surpris de sa grandeur, je ne pouvais en détacher mes regards. J'aimais à considérer cet interminable serpent, suivant imperturbablement sa route, se retrouvant partout, et partout déroulant à nos regards la chaîne de ses anneaux à mesure que nous avancions. Un point me paraissant dominer tous les autres et se trouvant comme la tête de toute une ligne, j'eus la curiosité de le visiter, et je proposai aux chrétiens qui m'accompagnaient d'en faire avec moi l'ascension.

Mais hélas, à peine leur eus-je exprimé ce désir que, tout stupéfaits et se regardant les uns les autres: « Eh quoi! Père, me dirent-ils, vous songez à monter là! mais jamais personne n'y est allé! c'est impossible! » Je les rassurais de mon mieux, leur disant que nous irions tout doucement et que nous nous arrêterions quand nous ne pourrions plus avancer: toutes mes raisons furent inutiles et je dus parti seul.

Je ne dirai pas tout ce qu'il me fallut de résolution et d'efforts pour faire ma course, et je compris alors ce qu'il en coûta de peines et de dangers pour exécuter cet immense travail, puisqu'il en fallait tant seulement pour l'explorer. Mais quelle a été ma joie et quel horizon s'ouvrit devant moi, lorsque, arrivé au sommet, je pus suivre, sur un espace de quatre à cinq lieues, ce gigantesque serpent élevant sa tête sur les cimes les plus escarpées, se repliant dans les vallées et étendant par-ci par-là ses ramifications, comme pour s'opposer aux attaques qui pouvaient lui être faites.

Après avoir bien rassasié mon âme de ce beau et grand spectacle, il fallut redescendre, mais hélas! la chose n'était plus aussi facile que pour monter, ayant à ma droite des abîmes de cinq à six cents pieds de profondeur, dans lesquels l'œil plongeait; à ma gauche, un mur où je ne trouvais que quelques épines pour me soutenir, devant moi un espace très étroit, couvert de pierres rondes, parmi lesquelles je devais

choisir les plus solides pour y mettre le pied et ne pas rouler au fond de l'abîme. Alors, je compris que mes chrétiens avaient raison, et je le comprenais d'autant mieux, que, dans ce moment, j'étais là seul, sans aucun aide pour venir à mon secours!

Mais le mal était fait... Il n'y avait plus qu'à reconnaître sa faute et à demander à Dieu de réparer l'imprudence de son pauvre serviteur, tout en s'animant d'un nouveau courage et d'une nouvelle confiance. C'est ce que je fis et avec cette assurance que donne la prière, je finis par arriver à mes chers chrétiens qui ne remarquèrent pas trop ma frayeur et qui répétaient sans cesse le long du chemin: « Jamais on n'a vu cela! » Aussi le bruit de mon expédition se répandit au loin, et à mon retour à Pékin, nos bons chrétiens aimaient à répéter la frayeur que je leur avais causée.

Faut-il m'en repentir? Non, je ne pense pas, car outre qu'il n'y avait d'abord aucun danger apparent, il était beau et convenable de voir dans ses détails un travail qui peut être regardé comme unique dans ce monde. Mais, néanmoins, on est bien heureux quand on arrive en lieu sûr, et c'est un sujet d'actions de grâces de plus que je dois à Dieu dans ma vie de missionnaire.

Telle est la grande Muraille avec ses phases et ses magnifiques proportions, à l'endroit où je l'ai vue. Et ce n'est pas sur un point seulement ou sur un espace de quelques dizaines de lieues qu'elle fut construite, mais sur une étendue qui ne comptait pas moins de cinq cents lieues de long; non qu'elle fût partout aussi hardie et dût vaincre autant d'obstacles, mais, ailleurs, elle avait bien aussi ses difficultés et son genre particulier de grandeur.

Ainsi, elle s'avançait à deux lieues dans la mer, et là, il avait fallu donner aux fondations et aux constructions assez de forces pour résister à l'impétuosité des eaux. Et dix ans de travaux incessants, avec un million d'hommes qui y étaient employés chaque jour, ont suffi pour achever ce grand ouvrage, dont la conception et l'exécution n'ont pu venir que d'un génie, et nous montrent des forces et une organisation, comme on n'en voit plus aujourd'hui. Il est vrai qu'elle n'est pas partout aussi bien conservée, et des missionnaires ont pu dire en toute vérité, qu'ils n'en avaient trouvé que de faibles vestiges.

Cette disparition se fait surtout remarquer dans les plaines et les lieux éloignés où les habitants laissés à eux-mêmes, sans surveillance, l'ont en partie détruite, pour en prendre les briques et s'en faire des habitations; mais néanmoins dans ces

pays mêmes, il en reste assez de vestiges pour en déterminer la trace d'une manière certaine. Plus rapprochée de Pékin, elle est dans un état de conservation parfaite, les briques encore aussi dures et aussi intactes avec la chaux qui les lie, que si elles venaient d'être placées. Il serait plus curieux encore d'étudier ce travail au point de vue de la stratégie militaire, de manière à ce qu'en voyant la défense, on pût comprendre les moyens d'attaque, et se faire ainsi une idée de l'état où se trouvait l'art de la guerre à cette époque; mais pour cela, il eût fallu un temps et surtout des connaissances que nous n'avions pas.

Quoiqu'il en soit de ce dernier point, on ne peut disconvenir que ce ne soit un des plus beaux et surprenants ouvrages, qui aient jamais été faits. Surpris, émerveillé de sa beauté, comme on l'est en présence des grands monuments dus à la conception humaine, j'ai voulu en rapporter un fragment avec moi; et mettant deux briques de vingt livres chacune, sur le dos de nos bons chrétiens, j'ai pu, par des chemins impraticables, les tranporter jusqu'à Pékin, d'où, j'espère bien les ramener en France, où à cinq milles lieues de leur formation, elles nous diront qu'au bout du monde et en dehors de notre civilisation tant vantée, il y a encore des choses vraiment surprenantes et dignes de l'admiration des hommes.

*
* *

Aujourd'hui, mes affaires à Pékin sont à peu près terminées, et je ne tarderai pas à prendre congé de ces lieux. Aidé du concours de notre Légation, j'ai pu voir plusieurs fois les premiers ministres de l'Empire, leur exposer mes griefs, et en obtenir, entre autres choses, une prolongation dans l'autorisation qui m'avait été donnée précédemment, de prendre sur les bords de la mer les pierres nécessaires à la construction de notre église; autorisation qui, certes, ne nuit à personne et qui ne m'avait été retirée que par pur esprit d'opposition et de malveillance. Nous allons donc continuer ce grand ouvrage qui, j'espère, aura une si grande portée pour l'établissement du christianisme dans cette contrée.

Après avoir arrangé quelques autres affaires assez épineuses, je pourrai me rendre au Concile et de là regagner nos chères montagnes de la Franche-Comté. Ce sera la deuxième fois que, dans ma vie de missionnaire, qui compte bientôt vingt-quatre ans, il m'aura été donné de venir me reposer au sol natal. Grâces en soient rendues au divin Maître qui dispose de tous les moments de notre vie, et qui sait si bien en alléger le fardeau, ou

nous donner les forces nécessaires pour le porter; en sorte que c'est toujours le joug aimable et léger du Seigneur: *Jugum enim meum suave est et onus meum leve!* Je serai heureux de revoir les lieux où se sont écoulées les premières années de mon enfance, de retrouver tant de personnes qui me sont chères, et de puiser dans l'air du pays les forces dont j'ai besoin pour continuer l'œuvre commencée: car, tout est loin d'être fait dans cette immense Mission qui ne compte pas moins de quarante millions de païens, et où les moyens d'action sont sans nulle proportion avec la fin que nous avons à atteindre.

Mais j'espère bien que, pendant mon séjour en Europe, je pourrai m'en occuper d'une manière plus efficace encore que si j'étais en Chine; je compte surtout sur l'appui des personnes charitables et zélées, qui veulent bien nous prêter leur concours, pour travailler d'un commun accord à la conversion de nos pauvres infidèles.

Ainsi, sous tous les rapports et à tous les points de vue, je n'ai qu'à remercier la divine Providence de ses desseins de bonté et de miséricorde à mon égard. Et recevez vous-même, Monsieur et très honorable Directeur, mes remerciements pour l'appui que vous voulez bien nous donner, et qui vous assure la parfaite gratitude de

Votre bien dévoué et reconnaissant serviteur,
✠ Zéphyrin Guillemin Ev. Préf. apost.
du Quang-tong et Quang-si.

Supplément à la lettre précédente. La lettre précédente était écrite et envoyée, lorsqu'au retour de mon voyage à Pékin, se sont présentées plusieurs circonstances intéressantes qui n'avaient pu trouver place dans mon premier récit. Je les rapporte donc ici, pensant qu'elles pourront intéresser quelques personnes qui y trouveront un souvenir: je veux parler surtout de ma visite au camp de Pa-li-kao et de l'affreux massacre de Tien-Tsinn.

*
* *

A huit ou dix lieues de Pékin, dans la direction du Nord au Sud, c'est-à-dire du côté de Tien-Tsinn, se trouvent le pont et la plaine de Pa-li-kao, devenus célèbres par la victoire que les troupes françaises et anglaises y remportèrent sur les troupes chinoises, et qui valut au général de Montauban le titre de comte de Pa-li-kao, de l'endroit même où la bataille fut livrée.

Or, ce lieu était trop intéressant par lui-même, il rappelait

des faits trop honorables à la France et trop avantageux à la cause de nos Missions, pour que je ne me détournasse pas quelque peu de ma route pour le visiter. D'une autre part, le général de Montauban, passant deux fois par Canton, y avait laissé des preuves de sa bienveillance pour nous et de l'intérêt tout spécial qu'il porte à nos œuvres: nouvelle raison de ne pas omettre une course qui se recommandait à moi sous tant de rapports, bien qu'elle dût se faire en grande partie pendant la nuit.

Arrivé le soir, au coucher du soleil, à la plaine de Pa-li-kao, j'eus tout le loisir de considérer cette belle et vaste campagne, qui s'étend du pont de Pa-li-kao, jusqu'à la ville du même nom, qu'on aperçoit dans le lointain, perdue au milieu d'un massif d'arbres verts. Ce pont est d'une belle et grande construction en marbre blanc, et tout ce vaste horizon éclairé des derniers rayons du soleil, semblait emprunter aux derniers reflets du jour une teinte plus pâle et plus en rapport avec les tristes souvenirs qu'il rappelle.

Néanmoins, quoique la mémoire des désastres chinois fût encore toute vivante en ce lieu, on nous y reçut avec bienveillance: on nous apporta le thé et les petits gâteaux qui l'accompagnent; nous liâmes conversation avec les gens du pays, et comme j'étais sur le point de me retirer, apercevant de chaque côté du pont deux petits arbustes, appelés *vernis du Japon* et qui venaient d'y être plantés tout récemment, je demandai aux habitants, s'ils consentiraient à me les céder, moyennant une rétribution de ma part.

Le marché fut bientôt conclu, et les arbres presque aussitôt arrachés furent déposés sur le dos de deux Chinois, qui s'offraient à les porter jusqu'au gîte où nous devions passer la nuit. Mon intention était de les offrir au général de Montauban, en mémoire de l'illustration qu'il a conquise en ce lieu, et comme gage de la reconnaissance que je lui dois. Mais, j'y trouvais aussi un avantage pour moi: ayant deux grandes lieues à faire pendant la nuit, au milieu d'un pays inconnu et peu sûr pour des Européens, ce n'était pas trop d'avoir deux guides et deux compagnons qu'on voyait partir avec nous, et qui étaient en quelque sorte responsables de ce qui pourrait nous arriver.

Chargés de notre précieuse découverte, ils nous conduisirent à travers champs et rizières, et nous arrivâmes bien tard dans la nuit à l'hôtellerie où nous étions attendus, et où l'on n'était pas sans inquiétude sur nous. Les vernis du Japon firent le reste de la route avec moi, jusqu'à Marseille, et de là, je compte bien les envoyer bientôt à leur destina-

tion, chargés sinon de payer une dette de reconnaissance, au moins, de montrer que nous aimons à nous rappeler le souvenir d'un bienfait.

*
* *

Arrivé le lendemain à Tien-Tsinn, j'eus la satisfaction d'y trouver un ami dévoué des Missions, M. Fontanier, consul français en ce lieu, lequel avait été, pendant 3 ou 4 ans, interprète du consulat français à Canton, et qui, dans cette position, nous avait rendu les plus grands services.

Apprenant mon arrivée, il accourut au-devant de moi, et me reçut avec cette franche cordialité qui dénote l'amitié: « C'est bien chez moi, me dit-il, que vous descendez; demain nous irons voir ces missionnaires et les Sœurs, et nous passerons une partie de la journée chez eux: mais la journée d'aujourd'hui est pour moi. » J'avais, en effet, deux ou trois jours à rester dans cette ville, pour y traiter quelques questions relatives à notre Mission, et j'étais content de donner à chacun une part de mon temps, pouvant ainsi satisfaire à tous les devoirs de l'amitié, sans blesser personne!

Le ministère de Pékin ayant chargé le mandarin de Tien-Tsinn appelé Tchong-Heou, de terminer quelques-unes de nos affaires, notre premier soin fut d'aller voir ce haut personnage, décoré du titre de précepteur honoraire de l'Empereur, et préposé à l'inspection des 5 ports ouverts aux Européens. Il nous reçut avec toute la gracieuseté possible Je ne demandais que pour un an et demi la faculté de prendre des pierres sur le bord de la mer pour terminer la construction de notre église: « Non, me dit-il, nous ne partageons pas ainsi l'année en deux. Je suis autorisé à vous accorder pour deux ans la permission que vous demandez, et si ce terme ne suffit pas, faites-le-moi savoir, et je vous donnerai tout le temps nécessaire pour achever votre ouvrage! »

Il nous fit servir une joyeuse collation, et le lendemain, nous rendant visite avec tout l'appareil de sa dignité, il vint s'asseoir à la table du consul qui, lui-même, le reçut avec toutes les marques de distinction dues à son rang. Tout dans ces différentes circonstances se passa si bien, que le consul enchanté me dit: « Voyez quels bons rapports règnent entre nous! Comme il est agréable de traiter les affaires avec des personnes qui y mettent tant de bienveillance et de rondeur!

Hélas! qui aurait dit que, quelques mois plus tard, aurait lieu cet épouvantable massacre de Tien-Tsinn, où le consul,

M. Fontanier avec son chancelier et plusieurs autres Européens, quatre missionnaires, onze Sœurs de la Charité et plusieurs petits enfants innocents seraient impitoyablement sacrifiés à la vengeance des Chinois. Non, certes, à considérer l'extérieur des choses, rien alors ne l'eût indiqué, et je crois même que, si Tchong-Heou, le mandarin en question, s'est montré faible et irrésolu au moment du danger, on ne saurait dire qu'il ait trempé directement dans cet affreux carnage.

Et cependant, lorsque quelques mois après, est arrivée à Rome la première nouvelle de ce désastre, j'en ai été peu surpris, et n'ai pas hésité un instant à y croire, contrairement à plusieurs autres de nos vicaires apostoliques, qui regardaient la chose comme complètement fausse. Et cette appréciation de ma part n'a rien de surprenant; car si à l'extérieur on nous témoigne quelque bienveillance, et si nous semblons jouir d'une certaine tranquillité, néanmoins, en pénétrant un peu avant au fond des choses, déjà alors il était facile de voir les ferments d'opposition qui s'élevaient contre nous, et qui, tôt ou tard, devaient nous amener les malheurs que nous avons à déplorer aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, le brave M. Fontanier n'a pas tardé à en être la victime, mais en succombant, il sut montrer un courage et un dévouement qui feront un éternel honneur à sa mémoire. Apprenant que l'insurrection se forme, qu'elle devient de plus en plus menaçante, et que déjà elle se dirige vers l'habitation des Sœurs, pour décharger sur elles ses premiers coups, n'écoutant alors que la voix du devoir, il revêt les insignes de sa dignité, prend son épée et se rend immédiatement chez le mandarin, pour lui demander de s'opposer aux progrès de l'émeute naissante.

Tchong-Héou, craintif et irrésolu, lui répond qu'il n'y a aucun danger à craindre, et l'engage à rester au consulat comme au lieu qui lui présente le plus de sécurité. Mais, comment demeurer caché et tranquille, quand ceux qu'on doit défendre, sont exposés aux coups furibonds de l'ennemi! Plein de courage et de résolution, M. Fontanier sort pour voler au secours des missionnaires.

Bientôt environné de toutes parts, écrasé par la foule qui le presse, il veut s'ouvrir un passage au milieu de ce flot de peuple, et c'est alors qu'au signal donné, les assassins se jettent sur lui, le percent de mille coups, et le laissent baigné dans son sang. De là, se portant vers la demeure des missionnaires et des Sœurs, ils mettent le feu aux maisons et à l'église, se saisissent de tous les étrangers qu'ils rencontrent, prê-

tres et laïques, et les mettent tous à mort avec une brutalité sans exemple.

Mais au moins, au milieu de ce massacre général, les Sœurs seront-elles épargnées? Non, malgré leur innocence et les bienfaits qu'elles répandent au milieu du peuple, après avoir fait courir le bruit qu'elles ne recueillent les enfants que pour les livrer à la mort ou à la turpitude, soit en faisant servir leurs restes inanimés à la composition de remèdes magiques, soit en les destinant à d'autres buts, on ne songe plus qu'à se venger des crimes qu'on leur prête! Onze de ces malheureuses Sœurs sont massacrées avec des raffinements de cruauté et des outrages que l'honnêteté ne permet pas de rapporter; puis on met le feu à leur orphelinat, et là, plusieurs pauvres enfants, sans défense et sans secours, sont impitoyablement consumés au milieu des flammes.

Tel fut l'horrible massacre de Tien-Tsinn! Si nous avons à regretter de bons et saints missionnaires, de pieuses religieuses, qui, au prix de tous les sacrifices, vont jusqu'aux extrémités de la terre, porter les bienfaits de la charité chrétienne, nous perdons en particulier dans M. Fontanier, un ami et un protecteur de nos Missions. Partout où il a été, il s'en est montré le défenseur le plus intelligent et le plus dévoué, les considérant non pas seulement au point de vue de la religion chrétienne, mais encore comme le seul moyen de soutenir le nom et l'influence de la France dans ces contrées lointaines.

Egalement dévoué à l'amour et aux intérêts de la science, tous les moments libres dont il pouvait disposer, étaient consacrés par lui soit à l'étude de la langue chinoise dont il avait su acquérir une connaissance approfondie, soit à des recherches et à des collections curieuses. C'est à lui en particulier qu'on doit la plus belle collection de médailles et de monnaies chinoises qui ait jamais été faite: collection qui renferme des pièces remontant aux temps des anciens Patriarches, de Moïse, d'Abraham, et qui sont bien certainement les plus anciennes du monde. Ayant pu faire sa collection en double, grâce au long temps qu'il passa dans les points les plus importants de la Chine, tels que Canton, Chang-Haï et Pékin, il en destina une au gouvernement français, l'autre au Souverain Pontife, voulant par cette disposition pleine de délicatesse, satisfaire à la fois à ses devoirs envers son gouvernement et à son filial dévouement envers le chef de l'Église.

Chargé de présenter au Saint-Père la digne offrande de M. Fontanier, j'en reçus bientôt une lettre pleine de remerciements, avec la croix de commandeur que Sa Sainteté lui en-

voyait, autant pour ce travail digne d'un savant, que pour les services nombreux que, déjà précédemment, il avait rendus aux Missions!

Cet ouvrage fini, M. Fontanier en avait entrepris un autre, également intéressant, la collection des cachets chinois comparables à nos blasons d'Europe, et dont l'étude peut jeter un si grand jour sur l'histoire de la Chine.

Mais hélas! il n'était pas destiné à l'achever, et comme tant d'autres, il devait être arrêté au milieu de sa course, et voir sa carrière brisée, lorsqu'il aurait pu rendre encore tant de services à l'Église, à la cause des Missions et à la science qu'il savait unir dans un même sentiment d'estime et de dévouement!

Ah! sans doute, il est triste de mourir si loin de son pays, d'une manière si inhumaine, de la main même de ceux au bien et au salut desquels on se dévoue; mais toutefois, il est une consolation bien capable d'adoucir un tel sacrifice, c'est de mourir pour son devoir et d'arroser de son sang le sillon qu'on a tracé, pouvant s'appliquer avec quelque proportion la parole par laquelle le Sauveur, sur la croix, annonçait le parfait achèvement de son holocauste: « *Consummatum est,* » ou cette autre parole du grand apôtre, parole si consolante et qui, à elle seule, dédommage de tous les sacrifices de la vie: « *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ!* Heureux qui peut, en mourant, se les appliquer et en voir les précieux effets se réaliser pour lui! »

*
* *

L'évêque de Cybistra rentre à Canton, le cœur allégé d'un grand poids, mais il y trouve de nouveaux sujets de tristesse comme en fait foi le billet qu'il adresse au Cardinal Barnabo, le 28 décembre 1869." *Me voilà enfin,* dit-il, *revenu de mon voyage de Pékin! A mon retour ici, j'ai pu voir le Vice-Roi et faire tomber les préventions qu'on avait cherché à lui inspirer contre nous et l'œuvre des Missions.*

Ainsi, mon voyage à Pékin n'aura pas servi seulement à la construction de notre église, que nous allons reprendre avec une nouvelle ardeur, mais il contribuera puissamment encore je l'espère, au bien de la Mission en général et j'en remercie bien sincèrement le bon Dieu.

Toutefois, comme nulle joie n'est parfaite en ce monde

j'ai trouvé à mon arrivée ici bien des sujets d'affliction et d'inquiétude.

Quelques jours avant mon retour, un de nos ouvriers avait eu le malheur, dans une rixe qui s'est élevée entre eux et les satellites du mandarin, de tuer un de ceux-ci, en lui enfonçant un bambou dans la poitrine.

De là, grand émoi dans toute la ville, grande exaspération de la part des autorités et de la population qui ne demandaient qu'à se venger; et, ce n'est qu'à force de démarches que nous avons pu étouffer ce commencement de sédition.

D'une autre part, notre architecte, grandement affaibli par ses travaux et son séjour à Saigon, vient de retourner en France, en nous laissant sur les bras toute la direction et le soin des travaux de notre église.

Enfin, M. Braud, revenait de Sancian atteint d'une phtysie très prononcée qui ne nous laisse aucun espoir pour la conservation de sa vie.

Surpris en mer par un gros temps, lorsqu'il allait visiter ses chrétientés voisines, n'ayant qu'une simple barque, il a été, pendant deux nuits et un jour, rudement ballotté sur les flots, mouillé et transi de froid, et c'est là qu'il a contracté sa maladie qui, sous peu, va l'enlever à sa Mission.

Je le regrette d'autant plus, que c'est lui qui a surveillé nos constructions de Sancian, avec un soin et un dévouement dignes d'éloge, et qu'il avait su gagner la confiance des habitants de l'île dont il était devenu comme le chef et le conseiller. Aussi espérions-nous retirer des fruits abondants de son ministère, lorsque le bon Dien nous l'enléve et nous prive d'un instrument si utile au succès de nos œuvres.

Mais que faire, sinon répéter pour cela comme pour tout le reste, le fiat *que N. S. nous a enseigné et nous soumettre humblement aux décrets de sa divine Providence.*

Je suis actuellement occupé à régler toutes ces affaires, et quand j'y aurai mis l'ordre et l'arrangement convenable, je reprendrai la route de l'Europe, ce qui ne tardera pas, je l'espère.

Non seulement je serai heureux d'aller prendre place parmi tous les évêques de l'univers dans la plus auguste assemblée qu'on puisse voir, mais encore je sens le besoin de me reposer et de me retremper un peu."

V.

« Avant de laisser embarquer le prélat pour l'Europe, il nous faut reprendre, à l'endroit où nous l'avons interrompu,

le bref récit des expéditions évangéliques dans les deux Kouang.

« Depuis l'année 1861 jusqu'en 1869, arrivent à Canton, M. M. Braud, Gennevoise, Chausse, Mouroux, Houery, Cambier, Verchère, Guerrin, Gérardin, Bazin, Déjean, Delavay, Caillet, Boussac, Barrois, Durand: en tout 17 missionnaires.

« La plupart d'entre eux vont se former à la vie apostolique dans les postes déjà créés, sous la direction d'anciens missionnaires; méthode d'autant plus appréciable qu'elle est plus logique et plus pratique.

« Quelques-uns, comme Chausse, Gennevoise, Verchère, Houery, sont employés à l'orphelinat des garçons, et, tout en étudiant la langue, prêtent à leur évêque un utile concours au temps des fondations de l'église.

« La vie chrétienne s'infiltre peu à peu dans les districts, grâce à l'ardeur tout apostolique de prêtres tels que Chousy, Foucard, Chagot, Jolly dont la caractéristique est de catéchiser les populations par eux-mêmes, plus que par leurs subordonnés indigènes.

« On établit dans les vieilles chrétientés l'usage de la communion fréquente, on crée des confréries de la bonne mort, du scapulaire, de l'apostolat de la prière, on propage dans les familles, les dévotions du Rosaire, de l'Eucharistie; on favorise chez les jeunes personnes, les désirs de renoncement aux choses du siècle et chez les enfants, l'amour de l'étude et de l'état religieux.

« Et pendant que la Foi, un instant assoupie dans le cœur des anciens chrétiens, se réveille enfin, des milliers de néophytes qu'attire la grâce autant que l'intérêt, viennent çà et là, grossir le troupeau de Jésus-Christ.

« Il n'y a qu'à lire les relations de l'époque ayant trait à ces conversions, pour se convaincre de l'importance du mouvement des âmes vers Dieu.

« Chagot à lui seul remue toute la presqu'île du Louïtcheou; Foucard crée de nouveaux postes, sur les deux rives du Si-Kiang; Jolly ouvre à la Foi les régions de Tong-Koun et du fleuve de l'Est; Bernon el Jacquemin fortifient, dans la partie orientale, des centaines de créations récentes.

« La population catholique s'élève déjà à 16 mille âmes.

« Et ce résultat qui paraîtra bien minime hélas! en proportion des forces numériques du paganisme et des efforts tentés pour les ébranler, était cependant bien tangible et digne d'éloge.

« Mais il ne pouvait faire oublier à l'évêque et à ses prê-

tres, qu'à côté du champ Cantonais si bien défriché, il restait encore le *désert* du Kouang-Si.

« Nous avons dit précédemment qu'on avait soulevé la question de former avec cette seule province, une Mission distincte de celle de Canton.

« Le 6 juillet 1867, Mgr Faurie, du Kouy-tchéou, avait soumis ce projet au Cardinal Barnabo:

« *La province du Kouang-Si*, disait-il, *qui dépend de la préfecture apostolique du Kouang-tong, a été ouverte à la Foi par les chrétiens de la Mission du Kouy-tchéou; ils en ont eu soin avant et après le martyre de M. Chapdelaine.*

« *Or, le préfet apostolique de Canton n'a pu s'occuper suffisamment de cette partie de son troupeau, qui donne cependant beaucoup d'espoir pour la propagation de l'Evangile.*

« *Je l'ai prié d'envoyer deux missionnaires zélés qui en prendraient un soin spécial.*

« *Enfin cette année, d'après les conseils pressants des directeurs de notre Séminaire de Paris, il en a envoyé deux, dont l'un, M. Gennevoise, est récemment arrivé ici.*

« *Je le garderai pendant quelques mois, afin qu'il apprenne la langue indigène, et pendant ce temps, je disposerai toutes choses, pour que à l'automne, il puisse se rendre au lieu qui lui aura été désigné.*

« *Mais, parce qu'il paraît difficile à Mgr Guillemin de prendre soin de cette partie de sa juridiction, j'ose proposer à Votre Eminence, de démembrer la province du Kouang-Si et d'établir un préfet particulier pour elle seule.*

« *Cette province aura ainsi une meilleure administration, et les fruits pour le salut des âmes seront plus abondants; l'expérience le démontre: en effet, plus il y a de pasteurs, plus nombreuses sont les brebis (1).*

Vers la même époque, le même Mgr Faurie écrivit une demande analogue aux directeurs du Séminaire de Paris.

Mais à ses projets qui devenaient des injonctions, Mgr Guillemin opposa les siens.

---

(1) Malgré les pieuses intentions que renferme ce billet, l'intervention de l'évêque d'Apollonie ne nous paraît conforme ni à la galanterie française ni à la discrétion chrétienne; car il s'occupait d'une chose qui ne le regardait pas.

Et les prévisions que renfermait l'adage de sa dernière phrase: " Plus il y a de pasteurs, plus nombreuses sont les brebis ", ne se sont hélas, pas même encore de nos jours, réalisées: " Que sont, s'écrie Mgr Ducœur, préfet apostolique du Kouang-Si, nos 4.500 chrétiens entre les 140.000 du Tonkin occidental et les 60.000 du Kouang-tong? Voilà le résultat de 40 années de travail!. Pour cela 3 évêques sont morts ; un nombre considérable de missionnaires ont usé leur vie dans des privations que la civilisation diminue à peine aujourd'hui ; plusieurs ont donné leur sang. (Compte rendu de 1911. p. 114).

Au lieu d'une séparation définitive des deux provinces, il préféra un mode moins radical et proposa à la tête du Kouang-Si un Supérieur délégué de Canton, dans la personne de M. Mihières provicaire de Mgr Faurie.

Le Séminaire de Paris répondit à Guillemin par la lettre suivante du 1.er octobre 1867: « Nous ne pouvons qu'approuver le projet de Votre Grandeur. Pour ce qui regarde le choix de M. Mihières, nous n'avons aucune objection à faire; seulement, avant d'entreprendre aucune démarche à ce sujet, il est nécessaire de demander l'assentiment de Mgr Faurie, sur la bonne volonté duquel nous avons tout lieu de compter. »

Le même jour en effet, Faurie était avisé par ces Messieurs, de leur intention: « Dans une lettre qu'il nous a écrite récemment, disaient-ils, Mgr Guillemin nous expose la nécessité de nommer un Supérieur pour la province du Kouang-Si; et il pense que personne n'est plus propre que M. Mihières à occuper ce poste important, à cause de la connaissance qu'il a de cette contrée et de sa longue expérience.

« Nous sommes bien de l'avis de Sa Grandeur quant au premier point; mais quant au choix de M. Mihières, nous désirons avant tout, avoir votre avis et votre assentiment à ce sujet.

« Vous comprendrez, Monseigneur, l'importance de la proposition de Mgr Guillemin, qui, malgré toute sa bonne volonté, ne peut évangéliser le Kouang-Si avec chances de succès; il est bon qu'il y ait tôt ou tard une administration séparée.

« Nous croyons cependant qu'il n'est pas temps encore d'y nommer un préfet apostolique.

« Il n'y a pas assez de chrétiens: il faut auparavant y établir quelques stations et une certaine organisation; et pour cela, il suffit maintenant d'en charger un confrère sage et expérimenté qui, avec le titre de Supérieur, recevra, une fois pour toutes, la juridiction de Mgr Guillemin, des pleins pouvoirs pour l'administration de cette province, et une allocation séparée de celle de Canton.

« Nous avons la confiance que, dans ces conditions, il pourra réussir à établir enfin notre sainte Religion dans ce pays que des circonstances malheureuses ont condamné jusqu'ici à un si triste abandon.

« Nous comptons sur votre zèle pour seconder ce projet si important pour la gloire de Dieu et le salut d'un si grand nombre d'âmes, et nous attendons une réponse de Votre Grandeur le plus tôt possible.

« Si l'on vous demande le sacrifice de M. Mihières, nous

osons espérer que vous ne le refuserez pas; la générosité avec laquelle nous avons traité votre Mission jusqu'ici, est pour vous un sûr garant que nous vous en dédommagerons largement. »

Mgr Faurie eût eu mauvaise grâce de refuser.

Il soumit donc la proposition à M. Mihières qui répondit ainsi: « *Ma réponse est bien simple. Je suis très honoré de la marque de confiance que me donnent Mgr Guillemin et le Séminaire de Paris ; mais, comme c'est une affaire de très grande importance, Sa Grandeur et ces Messieurs de Paris me permettront de réfléchir et de prier un peu, de prendre conseil aussi. Je ne pourrai pas donner une réponse définitive avant d'avoir eu une entrevue avec Votre Grandeur et M. Lions, et dans laquelle seront pesées les raisons pour et contre.*

« *Je suis bien décidé à mettre de côté toutes considérations humaines, et à embrasser le parti qu'on croira le plus utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes.* »

L'entrevue ayant eu lieu, Mihières accepta la charge de Supérieur du Kouang-Si, et Mgr Faurie en prévint Mgr de Cybistra en ces termes: « *Votre lettre du 10 janvier, si précise et si pressante,* disait-il, *m'a décidé à faire le sacrifice de mon excellent provicaire.*

Je crois, en effet, comme vous, qu'il serait difficile de mieux choisir. Un missionnaire qui, pendant 20 ans, a toujours été un modèle d'obéissance, aura, je l'espère, grâce d'état pour commander. »

Mgr Guillemin remercia son collègue et envoya à Mihières tous les pouvoirs nécessaires.

En même temps, il le nomma son pro-préfet et Supérieur du Kouang-Si: « *Les choses seront ainsi,* ajoutait-il, *jusqu'à ce que Rome détache complètement la Mission du Kouang-Si de celle de Canton, ce qui ne tardera pas, je pense.* »

Il n'entre pas dans notre sujet de suivre le nouveau Supérieur Mihières dans les méandres de son apostolat; disons seulement qu'il ne réussit guère.

L'historien de la Mission du Kouang-Si résume ainsi son rôle: « *Mihières,* écrit M. Launay, *était demeuré Supérieur du Kouang-Si pendant trois ans. Son action s'était à peu près bornée à tenter un établissement à Kouy-lin la capitale; pour y réussir, il avait envoyé des chrétiens dans cette ville où ils devaient préparer les esprits à la présence des prêtres Européens; puis il avait fait le voyage de Pékin où il n'avait guère obtenu que des promesses, avec la charge fort difficile à remplir, d'aller au Sutchuen, régler, sur le désir du Ministre de France, un important procès.*

« *Revenu à Canton, il avait entrepris, toujours en vue de s'installer à Kouy-lin, de longues négociations qui n'avaient pas abouti; enfin il mourait sans avoir même posé le pied sur la terre qu'il devait évangéliser.*

En réalité, son Supériorat n'avait été qu'une succession de déboires, qui présageaient de nombreuses difficultés. »

Toutefois, disons-le vite, sa nomination de Supérieur motivera l'envoi au Kouang-Si de quelques collaborateurs de choix: Bazin, Foucard, Chousy, Souchières, Renaud, qui désormais s'établiront dans la province depuis si longtemps abandonnée.

A la mort de son premier Supérieur Mihières, le 16 Octobre 1871, la Mission du Kouang-Si rentrait, de ce fait, sous l'autorité directe de Mgr Guillemin absent.

Et Jolly qui administrait la Mission de Canton en son nom, restant perplexe sur l'étendue des pouvoirs à communiquer, ne changea rien à la situation créée par le décès de Mihières; car la nomination de son successeur revenait de droit à Mgr Guillemin lui-même.

« *Au milieu des labeurs et des soins que réclamait la construction de sa superbe cathédrale,* écrit Launay, *l'évêque avait bien pensé à donner un successeur à Mihières; mais, par suite de ses tournées en Europe et de l'entraînement des affaires, il n'avait encore, en 1874, choisi personne.*

Pressé à plusieurs reprises, sur ce sujet, par les missionnaires du Kouang-Si et par le Séminaire de Paris, il avait songé à un de ses prêtres, homme de grande douceur et de vive piété, Chagot, qui travaillait au Kouang-tong depuis 1851; puis à un missionnaire du Yun-nan, Le Guilcher; enfin à son pro-préfet Jolly.

Après en avoir conféré avec les directeurs réunis en conseil le 30 septembre 1874, l'évêque nomma M. Jolly Supérieur du Kouang-Si, par une lettre datée de Paris le 8 octobre, et dont voici les principaux passages:

« *Après avoir longuement réfléchi, j'ai cherché un Supérieur qui fût agréé de tout le monde, et c'est sur vous, mon cher P. Jolly, que mon choix est tombé.*

Cette détermination a été reçue avec joie et satisfaction par tous ces Messieurs du Conseil, comme le moyen le plus propre à relever cette pauvre Mission du Kouang-Si.

A la vérité, je le regrette, d'abord pour moi personnellement, puis pour la Mission de Canton, dont vous avez si

bien mérité, et enfin à cause de vos chers "Hak-ka", dont vous avez été jusqu'ici l'appui et la consolation.

« *Mais, du reste, je ne saurais vous regarder comme entièrement perdu pour la Mission de Canton; et d'autre part, il est assez naturel, qu'après avoir servi si longtemps en second, on soit appelé à porter au premier rang l'expérience qu'on a pu acquérir dans une position inférieure.*

« *Mais surtout, cette nomination venant bien du bon Dieu et sans aucune influence de votre part, nous devons l'accepter avec toute la cordiale soumission due à sa sainte volonté, et il saura bien lui-même vous donner les moyens d'en remplir les obligations, à sa gloire et à l'avantage de tout le monde.*

« *Il est bien entendu que vous conservez tous vos pouvoirs à Canton avec ceux tout particuliers que je vous donne comme Supérieur du Kouang-Si.*

« *J'en préviens les confrères de cette dernière Mission, et les choses resteront ainsi jusqu'à mon arrivée dont je vous dirai l'époque précise par la prochaine malle.* »

Jolly accepta simplement. Il répondit qu'il « se rendrait au plus tôt dans sa nouvelle Mission et y travaillerait de son mieux. »

Le nouveau Supérieur tenait comme Mihières ses pouvoirs par délégation de l'évêque de Canton.

C'était, au dire des missionnaires du Kouang-Si, une situation qui offrait plus d'un inconvénient; mais la Propagande avait décidé de maintenir ce *statu quo,* tant que « la séparation définitive de Canton d'avec Macao, ne serait pas complètement effectuée. » (1)

Cependant, de nouvelles instances ayant été faites, le Cardinal Barnabo voulut bien, en 1875, procéder à la création d'une autonomie pour le Kouang-Si; et le 6 août de cette même année, Pie IX envoyait au P. Jolly le bref qui érigeait cette province en préfecture apostolique.

Mgr Guillemin était donc, à sa grande satisfaction, déchargé de ce fardeau pour le moins inutile.

Il ne s'occupera donc plus du Kouang-Si.

Nous l'imiterons aussi en fermant ce chapitre.

---

(1) Launay

Chapitre XII

I. - Jugement sur ses 14 années d'épiscopat : au concile du Vatican: lettre des évêques à Napoléon III.
II. - Mgr de Cybistra donne son placet au dogme de l'infaillibilité: l'évêque d'Apollonie.
III. - Son mémoire sur le règlement des Missions Etrangères.
IV. - Ses voyages en France, à Londres: ses négociations pendant et après la guerre.

1870 — 1871.

Mgr de Cybistra va mettre le pied sur le bateau qui l'emporte en Europe et à Rome.

Avant d'entreprendre le récit de ce séjour qui s'y prolongera cinq ans (1870 - 75), dressons ici en quelques mots, le bilan de ses 14 premières années d'épiscopat. (1856 - 70)

Elles sont, peut-on dire, les *6 jours* de sa création continue et pratique, où tout prend corps et vie sous sa main d'expert.

Tout ce qu'il touche, il le saisit avec énergie; tout ce qu'il entreprend, il en mesure les proportions, sans calculer avec ses moyens propres, mais avec l'aide d'En haut.

C'est un restaurateur d'abord. Et en obstiné plaideur, il revendique son bien, qu'il reprend finalement avec les mêmes armes dont on s'était servi pour le ravir.

Sa ténacité le rend maître de ce que son droit réclame; et il obtient tout par habileté comme sans violence. Puis il crée sur des ruines payées noblement.

Son initiative a des audaces qui effraient; mais il fait une œuvre solide sur des bases de pierre.

Rien n'y est oublié; tout s'y relie, sans s'y soumettre pourtant aux lois classiques de la prudence et de la tradition; et s'il y a des lacunes et des surprises, il les répare à temps et vite, sans qu'il y paraisse, d'un tour de main où l'esprit a autant de part que le cœur.

C'est un esthète autant qu'un apôtre, qui n'édifie son œuvre que pour rehausser auprès des Gentils la majesté des choses divines.

Il sait, d'une conscience nette, que l'éclosion des âmes comme celle des fleurs, a besoin de tout l'éclat du jour, et qu'il faut éclairer leurs ténèbres avant de les en retirer.

Sa méthode de pêcheur d'âmes semble être celle d'un tapageur qui veut épater. Elle va à l'inverse de celle de la plupart de ses collègues qui, silencieux, restent dans l'ombre et s'y fixent obstinément. Lui en sort, tout en y poussant les siens, qu'il éclaire du flambeau de son prestige et de sa Foi.

Comme l'Hercule de la légende, il reste au seuil de l'antre du paganisme, toujours prêt à asséner de sa massue de granit, tous les monstres de perfidie et de superstition.

C'est aussi un logicien; il ne divise pas sa pensée, n'éparpille pas ses énergies, n'étend pas son champ d'action ; car, pour lui, c'est un garant de succès que de sérier ses efforts sur un point fixe.

C'est pourquoi, il négligera presque volontairement, une partie notable de son héritage, comme un laboureur néglige une futaie pour un guéret.

Il a d'ailleurs l'intuition que cette futaie, le Kouang-Si, va rester en friche, longtemps après lui....

Zéphyrin Guillemin met 14 ans à créer, de toutes pièces, l'œuvre que dix autres en cent ans, n'ont fait qu'ébaucher en divers lieux.

Il y est aidé, c'est vrai, par les circonstances; mais combien plus encore il provoque lui-même les circonstances!

Maintes fois les événements le trahissent: il les réduit.

Dieu l'aide beaucoup aussi; et il est heureux de ce concours que sa Foi sollicite; mais par contre, il a les siens et l'opinion à ses trousses, comme une meute de chiens hargneux.

Il met une coquetterie de grand seigneur à les mépriser, sans les maudire, et il continue sa tâche sacrée, imperturbablement.

Il la poursuit jusqu'à l'heure où il devine qu'il peut, l'occasion venue, se reposer un peu, en la confiant à ses lieutenants de marque.

Son œuvre est fondée, en 1869, c'est l'essentiel; et c'est le fruit de son génie.

Elle résiste aux ébranlements, Dieu la soutient, c'est parfait.

Il y a près de 20 mille néophytes qui prient à l'entrée du temple qu'il élève.

C'est une résurrection, et comme les *ombres vivantes* formées par le nouvel Ezéchiel autour des ossements d'une Eglise morte!

In morte vita.

.....

Qu'il aille donc à Rome maintenant! Il le peut; il peut y donner son avis de maturité sur les choses de Dieu.....

Il y arrive le 16 mars 1870, un peu tard à notre avis.

« *S'il n'avait écouté que son cœur*, remarque l'abbé Trésoret, *il eût couru de Marseille à Vuillafans, embrasser sa vieille mère nonagénaire; mais le devoir l'appelait au Concile, dont les séances avaient commencé depuis le 8 décembre.*»

L'Eminence Barnabo le conduit chez le Pape qui le reçoit avec une extrême bonté.

Quatorze de ses collègues de Chine l'avaient précédé dans la Ville Eternelle.

C'étaient:

N. N. S. S.	Vérolles	de Mandchourie
	Desflèches	du Su-tchuen oriental
	Moccagatta	du Chan-Si
	Delaplace	de Pékin
	Languillat	de Nankin
	Guierry	du Tché-Kiang
	Pinchon	du Su-tchuen occidental
	Pichon	du Su-tchuen méridional
	Faurie	du Kouy-tcheou
	Zanoli	du Hou-Pé
	Dubar	du Tché-ly Sud-Est
	Cosi coadj.	du Chan-Tong
	Gentili	du Fo-Kien
	Pagnucci	du Chen-Si.

A l'arrivée de l'évêque de Cybistra, les séances relatives aux questions de Chine touchaient à leur fin.

Il n'eut donc aucune influence dans les décisions qui, on le sait, ne rallièrent pas l'unanimité des votants.

Dans la réunion du 10 mars, à laquelle il eut le regret de n'avoir pu assister, l'on avait approuvé le texte de la lettre rédigée par Mgr Languillat à l'adresse de Napoléon III.

Il y était dit:

« *Appelés par le Souverain Pontife au Concile du Vatican, les évêques de Chine, presque tous français, se sont réunis pour se communiquer le résultat de leurs travaux, et arriver aux moyens de faire prospérer de plus en plus, leurs Eglises de l'Extrême-Orient. Nos premiers entretiens ont été sur le bien produit par le traité de 1860, et notre première pensée a été d'en remercier collectivement Votre Majesté.*

Le traité a ouvert à nos Missions de Chine une ère nouvelle. Nous pouvons maintenant pénétrer librement dans cet empire si longtemps fermé, y prêcher, bâtir des églises, créer des établissements de charité, etc.

Cette liberté, nous la devons à la haute protection dont nous couvre Votre Majesté, par l'entremise de la légation permanente qui, de Pékin, veille à l'exécution des traités.

« *Il est vrai que souvent, la mauvaise foi chinoise en élude la réalisation, et cause à nos Missions de graves dommages; mais il n'en est pas moins vrai qu'à la faveur de cette liberté, nos chrétientés ont déjà pris des accroissements sensibles. D'ailleurs, ces infractions elles-mêmes peuvent tourner à bien, puisqu'elles éclairent la France sur les moyens à prendre pour en prévenir le retour.*

« *La révision périodique des traités, si sagement stipulée par Votre Majesté, sera une occasion favorable de compléter ce que la France a si bien et si noblement commencé.*

Malgré toutes les précautions qu'on pourra prendre, il y aura sans doute encore des infractions de la part d'un peuple païen qui ne peut avoir la fidélité consciencieuse des pays chrétiens; mais en travaillant à la propagation de l'Evangile, on travaille à leur éducation sociale; à mesure qu'ils deviendront chrétiens, ils seront plus fidèles.

Nos chrétiens savent déjà aimer la France qui leur a acquis la liberté.»

L'Empereur répondit aux évêques:

Palais des Tuileries, 17 Mars 1870

A Messieurs les évêques missionnaires de la Chine,
Messieurs,

Je suis heureux que le but de l'expédition de 1860 ait été si bien compris par les évêques et les missionnaires de la Chine.

Je les remercie de leurs efforts si dévoués pour faire fructiser nos victoires dans l'intérêt de la religion et de la civilisation européenne. De mon côté, je m'empresserai de faciliter leur tâche.

Je suis très touché de l'expression de vos vœux pour l'Impératrice, pour le Prince Impérial et pour moi. A mon tour, je prie Dieu qu'Il protège votre œuvre et qu'Il vous ait en sa sainte garde.

Napoléon.

L'évêque de Canton qui avait profité le plus, de l'expédition française, ne pouvait manquer au devoir de la reconnaissance envers son Souverain.

Il se rendit donc à Paris au mois de mai, et fut reçu par l'Empereur qui lui assura, pour l'église de Canton, une nouvelle allocation de 100 mille francs.

Et tout heureux de ce gage officiel, le prélat rejoint les

Pères du Concile, dont les réunions ne sont pas tellement suivies, qu'il ne puisse s'écarter aux environs de Rome.

Il visite Mentana, afin d'offrir l'expression de sa sympathie à nos jeunes zouaves morts pour la cause du Pape.

Il prie sur leurs tombes; et, ayant remarqué que sur celle d'un de ses conpatriotes, il n'y avait qu'une petite Croix de bois que le temps aurait bientôt fait disparaître, il écrit à sa famille pour l'engager à lui élever un monument plus durable; et il s'offre à en surveiller l'érection, et même à fournir aux frais, si la famille ne le peut.....

II.

C'est le 18 juillet qu'on proclame le dogme de l'infaillibilité du Pape, et il donne son *placet* de tout cœur, sans ombre de restriction, malgré les efforts de quelques Gallicans de ses amis, pour l'entraîner dans l'opposition.

« Il est notoire, *écrit l'abbé Trésoret,* que l'archevêque de Besançon (1) figurait parmi les principaux opposants de la définition, parce qu'il jugeait cette définition inopportune, mais son influence *n'a nullement intimidé mon oncle qui ne se gênait nullement pour condamner sa manière de voir.*

« *Je me souviens même que lorsque le cardinal Mathieu eut fait sa soumission, Mgr de Cybistra regretta qu'il ne l'eût pas faite en termes d'une sincérité plus entière.*»

Son rôle au Concile se borna, croyons-nous, à cette simple mais capitale déclaration de principe.

Il aurait pu, comme le firent plusieurs de ses collègues « *va-nu-pieds, ignorants et valets du Pape* », prendre la parole et solidement motiver ses raisons.

Il avait des lettres et de la théologie tout comme évêque de France; et on le savait.

Mais d'autres soucis, plus pratiques, prenaient son temps et ses facultés.

D'ailleurs, son joyeux collègue du Kouy-tchéou, Mgr Faurie, sorte d' « *enfant terrible du Concile* », ne suffisait-il pas tout seul, à ramener les Gallicans au catéchisme?

« Le jour qu'on a annoncé l'introduction de la question de l'infaillibilité, *raconte Faurie lui-même,* il m'est échappé un *Deo gratias* formidable.

« Toute l'assemblée s'est tournée vers moi, et l'on a bien retenu le profil de ma moustache.

(1) Cardinal Mathieu.

« Depuis ce jour, les bien pensants me serrent la main, et les Gallicans me font de gros yeux; même ils m'ont fait faire des remontrances.

« Après avoir dit *Deo gratias*, j'ai aperçu Mgr Dupanloup qui est sorti furieux de la salle du Concile, cherchant de l'œil ses partisans.

« Comme personne ne le suivait, je suis sorti peu après lui. Il m'a pris pour un des siens et a couru vers moi. Je lui ai donné une poignée de main en disant de nouveau: *Deo gratias*, voici enfin la grande question, nous allons rétablir la paix dans les âmes troublées!..

« Puis, lui secouant le poignet à l'anglaise, j'ai ajouté : «Nous allons faire notre acte de Foi, n'est-ce pas?

« Il a paru frappé de la foudre; son visage a passé par toutes les couleurs; il a répondu en balbutiant:

« Nous verrons!...» Puis il s'est échappé vers la porte pour s'en aller.

« Les Gallicans m'ont fait admonester par Mgr Callot évêque d'Oran: « Vous offensez les Gallicans par vos remarques de réprobation; votre « *Deo Gratias* » sera historique et fera le plus grand tort à vos Missions. Nous aimions la Propagation de la Foi, mais...!

— « Halte-là, Mgr, répliquai-je, vous allez blasphémer, moi j'ai un avis tout pareil à donner aux Gallicans; ils ricanent d'aise quand on dit quelque chose contre le Pape, cela nous offense.

« Moi, je n'offense qu'une faible minorité, vous offensez la majorité. Mais n'entrons pas en compte, nous avons tous tort, puisque le règlement défend les démonstration, corrigeons-nous et soyons amis. »

Là-dessus je lui donne une poignée de main et je rentre à la salle. » (1)

III.

Les questions dogmatiques n'absorbèrent pas toute l'attention des évêques des Missions Etrangères; ils s'occupèrent aussi de reviser le règlement de leur congrégation.

L'accord fut loin d'être complet, si l'on en juge par l'exposé suivant que rédigea l'évêque Guillemin au nom de 7 de ses collègues.

Citons-le ici entièrement, tout en protestant du respect que nous devons à la décision de la Propagande, qui, sur les ins-

(1) Vie de Mgr Faurie, év. d'Apollonie, par Castaing.

tances des opposants, confirma leurs vues, contraires à celles de l'évêque de Canton:

Rome le 22 juillet 1871.

A N. N. S. S. les vicaires apostoliques de la Société des Missions Etrangères et à Messieurs les Directeurs.

Nosseigneurs et Messieurs,

Nos travaux préparatoires sur le Règlement se sont clos le 2 de ce mois. Lorsqu'on nous a proposé d'y apposer notre signature, nous avons demandé, comme nous en étions convenus dans la réunion précédente, à présenter quelques observations que six d'entre nous avaient rédigées par écrit et d'un commun accord, sur différents points fort graves et qui nous paraissaient changer la forme constitutive de la Congrégation. Le Président nous répondit qu'il n'y avait plus moyen d'attendre, qu'un des membres du Conseil devant retourner prochainement à Paris, il fallait nécessairement clore les séances, que lui et ses vénérés collègues étaient très fatigués, et qu'il n'y avait plus lieu à des discussions devenues inutiles; qu'il allait donc signer le projet de règlement tel quel, et que ceux qui partageaient son sentiment en feraient autant.

Ce refus nous fut d'autant plus pénible, que nous étions six évêques contre sept à faire cette demande, et qu'à bien prendre les choses, le nombre de sept pouvait fort bien se réduire à six, puisque M.r Wibeaux, quoique Provicaire de la Cochinchine occidentale et muni d'une lettre d'introduction de son Evêque, ayant été éliminé du Conseil, par cela seul qu'il n'était pas chef de Mission, Mg.r Croc, Coadjuteur du Tongking méridional, et sans délégation de son Evêque, n'avait pas plus de droits que lui d'y être admis. M.r Rousseille constituait donc à lui seul la majorité.

Alors, l'un d'entre nous lut au Conseil une proposition dans laquelle s'offrant à signer les points sur lesquels on était d'accord, il demandait à ce que les autres points fussent soumis aux Evêques de la Société absents, nous engageant à nous ranger du côté de la majorité; que si ce moyen paraissait trop long, il proposait de les soumettre à la SS. Congrégation et de nous en tenir à sa décision. Ces différentes propositions ayant été rejetées, quelques-uns ont signé en effet. Pour nous, ne croyant pas à propos de donner notre adhésion à une œuvre terminée si brusquement et qui semble changer la constitution de la Société, nous avons refusé notre signature, et nous venons aujourd'hui, Nosseigneurs et Messieurs, vous exposer avec confiance les principaux points sur lesquels nous croyons devoir appeler votre attention.

I. Abolition des anciens Procureurs. Choix des nouveaux Directeurs.

Et quels sont donc, Nosseigneurs et Messieurs, les points que nous désirons plus spécialement soumettre à votre appréciation? Le premier et le plus important pour nous est celui qui nous enlève nos Procureurs pour ne mettre à Paris que des Directeurs.

Or, on comprend combien un tel changement est pénible et fâcheux pour nous. Jusqu'ici chaque groupe de Mission avait le droit de se choisir un Procureur chargé de le représenter à Paris. C'était par lui que nous faisions parvenir nos demandes, nos réclamations, nos plaintes mêmes, si nous en avions à faire, et nous étions sûrs de trouver en lui l'appui dont nous avions besoin. C'était aussi le lien qui nous rattachait au séminaire, tout en nous laissant notre action propre, et ce point était important et si bien établi qu'il était regardé à juste titre comme un des principes constitutifs de la Société. Or, ce droit deux fois séculaire, consacré par un usage constant et si apprécié de tous les anciens, (car, disons-le en passant, ce sont les anciens qui désirent sa conservation et qui ont refusé leur signature à tous ces changements), ce droit, dis-je, on nous l'enlève d'un trait de plume, et comment n'en serions-nous pas profondément affligés?

Il est vrai qu'à la place de nos anciens Procureurs, nous aurons des Directeurs choisis par le Séminaire de Paris, et agréés des groupes de Missions.

Mais pouvons-nous bien regarder comme nos représentants ceux que nous-mêmes nous n'aurons pas choisis? Appelés par le Séminaire de Paris et non par les Missions, les nouveaux directeurs auront-ils la liberté, l'indépendance nécessaire pour remplir dans toute leur étendue les devoirs de leur charge? Auront-ils le dévouement dont nous voudrions les voir animés envers nous? Aurons-nous nous-mêmes envers eux la confiance, l'ouverture de cœur que nous aurions, s'ils eussent été choisis par nous? Non évidemment, et dès lors la représentation dont ils sont chargés n'est plus qu'une représentation fictive et illusoire, qui ne remplit en aucun point le but qu'on s'était proposé en établissant au Séminaire de Paris un Procureur chargé de représenter chaque Mission. Ajoutons que c'est une brêche faite à l'ancienne constitution de la Congrégation: chose toujours fâcheuse et dont on ne peut prévoir toutes les conséquences.

Il est donc nécessaire, si nous voulons conserver notre action propre et nos rapports d'autrefois, il est nécessaire que nous choisissions nous-mêmes nos Procureurs et qu'au Séminaire de Paris ils restent sous la dépendance des groupes de Missions

qui les ont envoyés et qui pourront les maintenir ou les rappeler selon que l'intérêt de ces Missions le demandera.

Toutefois, en tenant au choix de nos Procureurs, notre intention n'est pas et ne saurait être d'enlever au Séminaire de Paris la part qui lui revient tout naturellement dans leur nomination. Non, nos Procureurs devant vivre au Séminaire de Paris et y remplir des fonctions spéciales comme celles de professeurs et de directeurs des aspirants, il est juste que le Séminaire de Paris ait aussi sa part dans leur choix. Or, pour concilier ces différents intérêts, il y aurait deux projets; l'un serait que les groupes de Missions nommassent leurs Procureurs, comme ils le faisaient autrefois, indépendamment du Séminaire de Paris, et Paris à son tour, prendrait ses 6 ou 8 directeurs dans les Missions, comme il l'entendrait, pourvu toutefois que ces directeurs eussent passé un certain temps, trois ans par exemple dans l'intérieur des Missions. Le deuxième projet serait que les groupes de Missions et le Séminaire de Paris s'entendissent pour faire un seul et unique choix, chaque Mission du groupe et le séminaire de Paris ayant chacun sa voix à donner dans cette nomination.

Et comme aujourd'hui, il faut 12 ou 14 directeurs au Séminaire pour pourvoir à tous ses besoins, chaque groupe fournirait de cette manière 2 directeurs ou procureurs.

Et de même que le choix se fait par chaque groupe, de même aussi le rappel d'un procurer, si jamais la chose devenait nécessaire, devrait se faire par le groupe qui l'a nommé à la pluralité des voix, auxquelles tout naturellement viendrait s'adjoindre la voix de Paris, sans avoir besoin de recourir à la voix de toutes les Missions, comme la chose était proposée à l'article 48, ce qui serait un moyen impraticable et illusoire. Par là, le séminaire de Paris et chacune des Missions entreraient suffisamment dans le choix des Procureurs; tout le monde aurait la part qui lui revient dans cette œuvre, et nous éviterions les misères et conflits auxquels donnerait inévitablement lieu une autre manière de procéder.

II. Procureur général à Rome. L'art. 70 du nouveau règlement propose d'envoyer à Rome un Procureur qui sera *choisi par Paris* et qui, là, restera *sous la dépendance et direction de Paris;* et l'on demande en même temps que ce Procureur soit revêtu du titre de *Procureur général de la Congrégation.*

A cela nous répondrons: qu'il y ait à Rome un Procureur pour expédier les affaires et commissions de la Congrégation, rien de mieux; mais que ce même Procureur soit revêtu du titre de *Procureur général de la Congrégation,* plusieurs

raisons graves nous semblent s'opposer à cette dénomination.

Et, en effet, 1° la Société des Missions étrangères n'ayant pas de Supérieur général, et le supérieur de Paris lui-même ne portant que le titre de Supérieur du Séminaire, on ne comprend pas pourquoi le Procureur de Rome aurait le titre de *Procureur général de la Congrégation*. Il y a évidemment dans cette distinction, réservée au seul Procureur de Rome, quelque chose qui choque et qui n'est plus en rapport avec la constitution primitive de notre Séminaire, qui n'admet pas de Supérieur général pour soi, et qui, en conséquence ne doit également pas admettre le titre de Procureur général dans un de ses membres.

2° Ce titre ne répugne pas moins aux principes qui fixent le choix et la position du Procureur. Il est dit *qu'il sera choisi par Paris*, et restera *sous la dépendance et direction du Séminaire de Paris*. Mais comment appeler du titre de Procureur général un membre de la Société, qui est choisi, non par la Société en général, mais seulement par un des corps de cette Société, qui agit, non sous l'influence du Corps en général, mais sous la dépendance et direction d'un des Corps particuliers? Il est évident que dans de telles conditions, le Procureur de Rome ne peut plus être considéré comme *Procureur général de la Congrégation*, puisqu'elle n'a part ni à son choix, ni à sa direction, mais seulement comme Procureur ou Agent d'un des Corps de cette même Congrégation, c. a. d. du Séminaire de Paris.

3.° Enfin, on se demande si, dans l'intérêt même des Missions, il serait bien avantageux qu'il y eût un *Procureur général* à Rome? Un des premiers besoins des Missions et un des grands avantages de notre Congrégation, est que tous les Vicaires Apostoliques puissent correspondre librement avec la SS. Congrégation et lui exposer avec toute la franchise possible, leurs vues et leurs sentiments.

Or, n'est-il pas à craindre que le Procureur général, en se voyant revêtu de ce titre, ne se croie également autorisé à mêler ses idées et ses appréciations à celles des Vicaires Apostoliques, et peut-être même à les faire prévaloir sur les leurs? Ce qui ne pourrait être qu'une cause de dissensions entre les Vicaires Apostoliques et le dit Procureur et amener tôt ou tard quelque malentendu ou refroidissement entre nos Evêques et la SS. Congrégation: chose très fâcheuse et très regrettable, soit pour nous, soit pour le bien de nos Missions.

Au lieu donc de nous attacher à un titre qui présente tant d'inconvénients, qui est en désaccord formel avec les principes constitutifs de notre Congrégation et qui remplit si mal sa si-

gnification, nous demandons qu'il soit mis de côté, pour nous en tenir simplement au titre de *Procureur ou agent du Séminaire de Paris:* dénomination qui suffit parfaitement et qui n'a pas les fâcheux inconvénients de l'autre.

III. Acceptation et refus de nouvelles Missions. L'ancien règlement, ch. IV. n.°1, p. 40, était ainsi conçu: *Si de nouvelles Missions doivent être établies à l'avenir, la chose ne pourra avoir lieu qu'avec le consentement de la majorité des différentes parties qui composent le corps entier.*

Le ch. II, N.° 20, du nouveau règlement dit au contraire: *L'acceptation ou le refus de nouvelles Missions appartient au Séminaire de Paris qui doit, autant que possible, consulter les Supérieurs les plus voisins des nouvelles Missions proposées.* Ainsi l'acceptation et le refus de nouvelles Missions qui autrefois appartenaient à tout le corps de la congrégation, se trouvent aujourd'hui dévolus uniquement au Séminaire de Paris. Car la mince restriction qu'on met à l'exercice de ce droit est purement facultative et ne l'infirme en rien quant au fond. Voilà donc une nouvelle brêche à nos anciennes constitutions, et qui n'est pas plus heureuse que les précédentes.

Et pourquoi donc éliminer ainsi 20 et quelques Vicaires apostoliques d'un vote qu'ils ont toujours eu le droit de donner et dans une chose qui intéresse à un si haut point le bien de la société? Les mettre de côté dans une affaire de cette importance, eux qui sont bien aussi les supérieurs majeurs de la Congrégation, n'est-ce pas leur enlever la part qu'ils ont toujours eue dans la direction des affaires et pour des choses de la plus haute importance?

D'une autre part si quelqu'un est intéressé dans une mesure de ce genre, ne sont-ce pas les Vicaires apostoliques et les Missions, puisqu'on ne peut en accepter ou en refuser de nouvelles, sans que les anciennes ne n'en ressentent grandement, soit dans les secours d'hommes, soit dans les secours d'argent qu'elles ont à recevoir: *pluribus intentus minor est ad singula sensus.* Comme aussi, si quelqu'un est à même de se prononcer sûrement sur les points dont il peut être question, ne sont-ce pas les Vicaires apostoliques, eux qui par leur position sont plus aptes à donner des renseignements en toute connaissance de cause.

Enfin, tandis qu'on restreint par trop les pouvoirs des Vicaires apostoliques, on laisse au Séminaire de Paris un pouvoir discrétionnaire qui dépasse toutes les bornes. Car, avec une faculté comme celle-là, il pourra, s'il lui plaît, disperser notre Congrégation sur tous les points du monde, accepter des Mis-

sions en Amérique, en Océanie e ten Afrique, comme bon lui semblera et sans que les Vicaires apostoliques aient rien à y voir. Et que deviennent alors nos anciennes Missions? Que devient la Congrégation ainsi affaiblie par sa trop grande dispersion? Aussi une telle mesure donnant d'une part, des pouvoirs illimités au Conseil de Paris, et, d'autre part, restreignant trop ceux des Vicaires apostoliques, nous semble une mesure inadmissible, et nous croyons devoir la repousser, pour nous en tenir à la première, beaucoup plus sage, plus prudente et qui maintient dans un juste équilibre les droits de tout le monde.

IV. Communications des Vicaires apostoliques entre eux. L'article 29 du Ch. III dit que: *Tout Supérieur a le droit d'adresser des propositions aux autres Supérieurs; mais afin que ce droit soit exercé d'une manière plus efficace, il est bon que les propositions soient d'abord envoyées au Séminaire de Paris, qui sera tenu de les transmettre, en les accompagnant, s'il le juge à propos, de ses réflexions.*

Cet article reconnaît bien aux Vicaires Apostoliques le droit de communiquer entre eux, mais toutefois en y mettant des restrictions, qui rendront l'exercice de ce droit extrêmement difficile, pour ne pas dire nul et illusoire. Ainsi, en disant *qu'il est bon* que ces communications passent par le Conseil de Paris, c'est désapprouver la contradictoire et blâmer ceux des Vicaires Apostoliques qui agiraient autrement. Ainsi encore, dire que le Conseil de Paris pourra *y ajouter ses réflexions*, c'est l'établir juge de tous les Vicaires Apostoliques, comme ayant droit de surveiller leurs communications, et d'y apporter son blâme ou son approbation, selon qu'il le jugera à propos; ce qui est évidemment élever le séminaire de Paris au-dessus de tous les Evêques et Vicaires Apostoliques de la Congrégation.

Non, les choses ne sauraient être ainsi. Dès que les Vicaires Apostoliques sont déclarés et sont réellement Supérieurs majeurs de la Congrégation, il faut qu'ils puissent correspondre librement entre eux pour tout ce qui concerne le Gouvernement de la Congrégation; et ce pouvoir, ils le tiennent de leur position même, en dehors de toute concession, et sans qu'on puisse le leur enlever. Le Conseil de Paris, comme Supérieur majeur de la Congrégation, ne jouit-il pas du même privilège, et pourquoi donc les Vicaires Apostoliques en seraient-ils privés?

La nature même des communications qu'ils ont à se faire, demande qu'il n'y soit dérogé en rien. Des Vicaires Apostoliques ne peuvent-ils pas avoir des choses secrètes et confidentielles à se communiquer, soit sur les Missions en général,

soit sur des missionnaires en particulier, soit sur le Séminaire lui-même et cela sans que le Conseil de Paris ait à entrer dans l'objet de ces communications?

Laissons donc leurs droits intacts, tels qu'ils émanent de la Constitution même de la Congrégation, et tels qu'ils leur sont nécessaires pour l'exercice de leurs fonctions, bien persuadés qu'ils ne s'en serviront jamais que pour le bien général et particulier de la Congrégation.

V. Nouveau mode de votation. Le N.° 31 du nouveau règlement dit: *S'il s'agit du réglement général ou de quelque addition, suppression ou modification à ce règlement, il est nécessaire d'avoir le consentement de la majorité des membres de la Société.*

L'ancien règlement, page 50, n'exigeait pas la majorité des membres de la Société, mais la majorité des Corps particuliers de la Société. Et dans ce changement nous ne pouvons nous empêcher de voir une infraction grave aux principes qui ont toujours régi la Congrégation.

Et, en effet, 1.° ce n'est plus le suffrage des 23 corps qui composent la Société que l'on demande aujourd'hui, mais le suffrage universel des missionnaires. La voix des Missions disparaît pour faire place à celle des individus. Les 22 vicaires apostoliques qui avaient toujours eu la direction des votes de leurs missionnaires, et qui, en cas de partage égal dans la votation, avaient toujours eu double voix, sont réduits à la qualité de simples votants, et n'ont plus d'autre influence pour tout ce qui regarde le règlement général de la Société, que celle d'un simple missionnaire. N'est-ce pas une dérision et une atteinte grave portée à l'autorité et à la position des Vicaires apostoliques?

2.° Cette mesure n'est pas moins préjudiciable aux vrais intérêts des Missions. Toutes les Missions ne sont-elles pas égales dans la Congrégation? Or, établir le système du vote par individu à la place de celui des Missions, c'est inévitablement rompre l'équilibre qui doit exister entre elles.

Ainsi une Mission qui a 50 individus, aura 5 fois plus d'influence qu'une autre qui n'en a que 10, et elle pourra à elle seule imposer sa manière de voir, ses plans, ses règlements à 3 ou 4 autres Missions qui ne pourront pas les suivre, ou à qui ces dispositions seront fort gênantes, peut-être même nuisibles à cause des circonstances particulières où elles se trouvent, tandis que tout l'avantage restera à la première.

Est-ce là la balance qui doit exister entre les Missions, et maintenir également les intérêts des unes et des autres.

On nous dit, page 6 du nouveau règlement, que c'est comme membres de la Société et non comme sujets de tel ou tel Corps particulier que le règlement nous affecte, et qu'en conséquence, c'est à la majorité des personnes et non des Corps qu'appartient la décision finale des questions qui concernent le règlement: cela n'est qu'un sophisme, car le règlement affecte les missionnaires, non pas comme membres de la Société considérés théoriquement, mais bien comme membres de la Société en tant qu'ils appartiennent à telle ou telle Mission. Et cela est tellement vrai que nous ne sommes à notre place, que nous ne sommes vraiment complets, que lorsque nous sommes attachés à une Mission, fonctionnant comme ses membres.

Qu'on ne dise pas non plus, comme on nous l'a répété si souvent, que le mode de recueilir les votes par Mission est une injustice faite aux individus, qui disparaissent ainsi dans l'ensemble des Missions: on semble vraiment oublier que nous nous sommes engagés volontairement dans une Congrégation où le mode de votation par Mission et non par individus a toujours existé, et que depuis plus de 200 ans que notre Société subsiste, nous ne trouvons aucun vestige de réclamation contre ce mode de votation. Ainsi les membres de la Congrégation ne sauraient se plaindre justement et ne sauraient regarder comme une injustice faite à leur égard l'observation des règles auxquelles ils se sont sciemment et volontairement engagés dès le principe.

Ajoutons une dernière observation sur le mode même de recueillir les suffrages des missionnaires. La lettre d'envoi, page 14, n.° 4, renferme les dispositions suivantes:

« Les Supérieurs qui le jugeront à propos, pourront laisser à leurs missionnaires la liberté d'adresser directement leur vote au Séminaire de Paris, où ils seront dépouillés et classés. Ceux qui préfèrent eux-mêmes en faire le dépouillement et en envoyer le résultat au séminaire, sont invités à spécifier dans leur rapport le nombre de voix qui ont été données *pour* ou *contre* sur chaque point et à transmettre les vœux particuliers qui pourront être formulés. »

Or, cette suggestion faite aux Supérieurs n'est-elle pas une invitation aux missionnaires de s'adresser à leurs Supérieurs pour leur demander la liberté d'envoyer directement leur vote au Séminaire de Paris? d'autre part, n'est-ce pas une pression morale exercée sur les Vicaires Apostoliques pour la leur faire accorder, et cette pression ne peut avoir pour résultat que de porter atteinte à leur droit jusqu'ici incontestable, de

recueillir, de dépouiller et d'envoyer à Paris la votation de leurs missionnaires. Ces deux dispositions allant donc contre l'autorité des Vicaires Apostoliques et contre les usages établis dès l'origine de la Société parmi nous, nous les rejetons dans leur ensemble et dans chacune de leurs parties.

VI. Votation pour Pinang et les Procures. Les Missions étant appelées à voter, on se demande quel sera le vote du Collège de Pinang et des différentes procures de la Société; c'est-à-dire ces établissements seront-ils appelés à donner leur voix et de quelle manière la donneront-ils?

A cela nous répondons: les missionnaires qui forment le personnel de ces maisons, appartenant au Corps général de la Congrégation, ont tout naturellement le droit de voter comme tous les missionnaires répandus dans les différentes Missions. Mais, les établissements auxquels ils appartiennent ont-ils le droit, chacun en particulier, ou tous ensemble, de présenter un vote collectif, nous ne le pensons pas; car, ce droit n'est réservé qu'aux Supérieurs majeurs de la Congrégation, tels que chaque Vicaire Apostolique placé à la tête de sa Mission, et le Séminaire de Paris qui a aussi le titre de Supérieur majeur de la Société.

Or, jamais ce titre n'a été donné ni aux Procures ni au Séminaire de Pinang, et ils ne peuvent l'avoir non plus, puisqu'ils dépendent du Séminaire de Paris, et que pour les mettre sur ce nouveau pied, il faudrait changer complètement leur constitution. Ils ne sont donc pas Supérieurs majeurs de la Congrégation, et dès lors ils ne sauraient avoir une voix spéciale dans les délibérations. Mais quant au mode ou manière pour eux de voter en particulier, c'est chose qui demande à être examinée et décidée en commun par les Supérieurs majeurs de la Congrégation, et par conséquent que nous ne saurions déterminer ici.

VII. Préséance. L'article du nouveau règlement au sujet de la préséance, dit: *Quand des Supérieurs de la Société se trouveront réunis pour traiter des affaires communes, les Evêques auront le droit de présidence sur les simples prêtres; mais s'il y a plusieurs Evêques, ils choisissent à la pluralité des voix celui des Evêques qui doit présider aux délibérations.*

Or, 1° cet article du nouveau règlement est en contradiction complète avec ce qui s'est pratiqué jusqu'ici dans la Congrégation. Depuis plus de 200 ans, le droit de préséance a tou-

jours été reservé parmi nous à l'ancienneté, et aujourd'hui encore le nouveau règlement fait présider le Conseil de Paris par le plus ancien des Directeurs, en l'absence du Supérieur. N'est-ce pas aussi ce qui se pratique dans la sainte Eglise de Dieu où les Patriarches, les Primats, les Archevêques et Evêques ont toujours joui du droit de préséance, non en conséquence de leur âge, de leurs talents ou de leurs aptitudes, mais uniquement d'après l'ancienneté de leur promotion. Or, ce droit exercé de tout temps, reconnu partout ailleurs, conservé même au sein du Séminaire de Paris, pourquoi aujourd'hui l'enlève-t-on aux plus anciens de nos Vicaires Apostoliques pour le remplacer par le choix des votants: est-ce convenable?

Non évidemment; mais à cette première raison nous en ajouterons une autre plus importante encore. Il y a dans cette innovation quelque chose de fâcheux, en ce sens qu'elle ne tend qu'à rabaisser l'ancienneté, qu'elle ne sert qu'à occasionner des froissements, exciter des jalousies et donner lieu aux intrigues et à la cabale. Son mauvais effet serait plus fâcheux encore, si la présidence des Evêques était censée leur venir de la voix des missionnaires, comme si cette prérogative dépendait réellement de la volonté et du vote de leurs inférieurs.

Aussi, considérant les inconvénients que présente un tel mode d'élection, nous croyons devoir le rejeter, pour nous en tenir à l'ancien usage plus naturel, plus légitime et qui ne donne pas occasion aux inconvénients que nous signalons ici.

VIII. Soins à donner aux malades. L'article 150 présente un long détail des soins à donner aux malades. Si un malade, y est-il dit, a besoin de changer d'air, ou s'il ne trouve pas dans sa résidence les secours qui lui sont indispensables, le supérieur l'appellera auprès de lui, ou lui facilitera les moyens de se transporter dans une autre partie de la Mission ou même dans une autre Mission qui offre plus de ressources et un climat plus convenable à son état.

Plus loin, on revient sur la même question, on parle d'établissements sanitaires à fonder, et on propose encore soit des voyages, soit un séjour dans un des établissements communs de la Société.

Or, toute cette énumération est bien longue, et peut ouvrir la porte à bien des réclamations, à bien des exigeances de la part des missionnaires. Qu'un Vicaire apostolique ait tous les soins possibles de ses missionnaires malades, on le comprend, non seulement au point de vue de la charité chrétienne, mais

encore à cause de l'intérêt qui s'attache naturellement à la personne de pauvres confrères, qui ont tout quitté pour se dévouer au salut des infidèles.

Mais entrer dans tous ces détails qui ne sont pas même praticables dans toutes les Missions, peut avoir des inconvénients et offrir à des missionnaires déjà aigris par la maladie, l'occasion de se plaindre et de dire qu'on ne fait pas pour eux tout ce que leur état réclame. Pour obvier à tous ces inconvénients, nous demandons que l'on retranche les articles 150, 151, 153, qui peuvent donner accès à toutes sortes de difficultés et qu'on s'en tienne à l'article 149, qui est grandement suffisant pour tous les cas qui peuvent se présenter.

IX. Subvention à donner aux Evêques missionnaires exclus. L'article 188 du nouveau règlement dit: *Si le Supérieur exclu était un Evêque et n'avait pas les ressources suffisantes, la Société lui fournirait les moyens de s'entretenir convenablement.*

Cet article du règlement nous semble présenter une exception fâcheuse en faveur des Vicaires Apostoliques, et fera dire aux missionnaires que les Evêques ne sont pas plus impeccables que les autres, mais qu'ils ont bien su, en faisant le règlement, pourvoir à leurs besoins et se réserver une ressource pour l'avenir, tandis que les simples missionnaires ont été complètement oubliés. Pour ôter tout prétexte à une semblable interprétation, nous croyons que cet article doit être complètement éliminé. Si jamais semblable cas se présentait, *quod Deus avertat,* il serait alors temps d'aviser.

X. Autres menues observations sur l'ensemble du règlement. Il y aurait plusieurs autres observations à faire sur l'ensemble du règlement. Sans avoir l'importance des précédentes, elles méritent néanmoins que nous leur donnions un moment d'attention: nous les présentons donc brièvement ici:

1.° *L'article 24* dit que *le but de la société des Missions étrangères étant de fonder de vraies Eglises, il est convenable que les membres qui la composent, soient des ecclésiastique séculiers.*

Or, cette appréciation est complètement inutile pour nous, elle est mortifiante pour les religieux, et nous demandons en conséquence qu'elle soit supprimée.

2. *L'article 26* dit que le *Séminaire da Paris est le gardien principal de l'esprit de la Congrégation, de ses traditions et de ses règles.* L'article 54 répète la même chose, en disant *qu'il*

veille à l'observation du règlement. La chose est vraie jusqu'à un certain point; mais ce devoir n'est-il pas commun à tous les Supérieurs majeurs de la Congrégation, et en l'exprimant comme il l'est ici, ne donne-t-on pas à entendre qu'il est exclusivement dévolu au Séminaire de Paris? Donc, il y aurait encore ici une modification à faire, pour ne pas exclure les Vicaires Apostoliques d'un point extrêmement important pour le bien de la Société.

3. *Le n°.38* dit que les missionnaires ne doivent pas *manifester leurs plaintes au dehors, avant d'avoir exposé à leurs supérieurs les motifs de leurs réclamations et épuisé tous les moyens de les leur faire agréer.*

Si par le mot *manifester ses plaintes au dehors,* on entend s'adresser à la S. S. Congrégation ou à quelque Supérieur de la Société, l'expression n'est pas juste. S'il s'agit de plaintes faites en général et à des étrangers, on ne doit jamais se les permettre. Enfin, la dernière partie de la phrase semblerait donner tout droit aux missionnaires, par cela seul qu'ayant fait tous leurs efforts pour faire agréer leurs réclamations si elles ne sont pas réellement acceptées, ce n'est plus leur faute, mais bien celle des Vicaires Apostoliques.

4. *Le n°.40* dit: *En aucun cas, les différends ne seront portés au Tribunal de la Propagande, sans passer par le Séminaire de Paris.* Si la Propagande est le juge unique des Missions, comme il est dit plus haut, à l'article 36, comment dire ici *qu'en aucun cas,* on ne pourra s'adresser à elle sans avoir auparavant consulté le Conseil de Paris? Que la chose se fasse habituellement ainsi, rien de mieux; mais qu'il n'y ait absolument aucun cas, où les Vicaires Apostoliques ne puissent s'adresser directement à la Propagande, c'est une proposition que ni la Propagande ni nous, ne saurions admettre.

5. *L'article 43* relatif aux Directeurs, se trouvant complètement renfermé dans le nouvel article qui traite du choix des Procureurs et Directeurs, n'a plus de raisons de reparaître ici et doit être supprimé.

6. *A l'Article 72,* où il est parlé de la garde des archives, mettre comme un point très important, que *les papiers concernant l'Administration des Missions ne doivent être communiqués qu'à ceux qui on droit d'en prendre connaissance.*

Il n'est personne en effet soit parmi les Vicaires Apostoliques, soit parmi les missionnaires qui ne soit vivement peiné et contrarié de voir que les pièces les plus importantes de sa Mission sont remises entre les mains de quelqu'un qui apprendra par là tout ce qui s'y passe, quelquefois au détriment de la réputation de plusieurs.

7°. *A la fin de l'article 73*, où il est parlé des notices annuelles à envoyer à toutes les Missions, ajouter cette recommandation:

Et dans cette statistique, on se gardera avec le plus grand soin de toute insinuation de blâme, de toute expression qui sente l'hostilité, ou même la mésestime, surtout à l'endroit du Supérieur ou de l'Administration de la Mission. Autrement, ces circulaires qui, de leur nature, doivent tendre à nous unir dans notre immense dispersion, ne feraient que mettre du froid et de l'éloignement parmi nous. Si l'on a des observations à faire sur une Mission, il sera toujours facile de les lui adresser, mais en particulier et dans une autre occasion.

8° *La première partie de l'article III* où il est parlé d'écoles à fonder, nous paraît devoir être supprimée. Qu'on établisse autant d'écoles que faire se pourra, chacun en convient; mais en faire une obligation spéciale aux Vicaires Apostoliques dans le règlement, peut être un embarras pour eux, en gênant leur appréciation sur l'importance des œuvres à fonder.

Cette clause peut devenir aussi une cause de mécontentements et de discussions entre eux et leurs missionnaires, et dès lors le meilleur est de la faire disparaître.

9°. *L'artice 117* enjoint aux Vicaires apostoliques l'obligation de *procurer chaque année à leurs missionnaires le bienfait d'une retraite commune!* Le devoir qu'on impose ici est facile en théorie, mais si facile dans la pratique? Qu'une retraite annuelle et particulière soit obligatoire pour chaque missionnaire, il n'est personne qui ne souscrive à cet article. Mais pour une retraite commune et annuelle, c'est chose qu'on ne peut que conseiler, en laissant à chaque Vicaire Apostolique la liberté d'en déterminer l'époque et le mode, suivant les circonstances particulières où chacun se trouve.

10° *Article 120. Il convient,* dit-on, que *les Supérieurs de Missions envoient ouvertes au Séminaire de Paris les dépêches qui traitent de l'administration de leurs Missions.* Donc, s'il ne le font pas pour quelque raison spéciale, ils font une chose qui ne convient pas. L'ancien règlement était bien plus large et comprenait mieux la position des Vicaires Apostoliques.

Il disait: *Quant aux choses purement relatives à leurs Missions particulières, les Vicaires Apostoliques ont droit à ce que les Directeurs du Séminaire ne s'en mêlent que pour envoyer sûrement à leur destination les lettres qui concernent ces choses.* Nous demandons donc que cet article du règlement soit mis de côté pour conserver l'ancien.

11.° *L'article 121* dit que lorsque les Vicaires Apostoliques auront quelque chose de grave à proposer au Séminaire

de Paris, ils feront bien de faire appuyer leur sentiment par plusieurs des autres supérieurs, afin de déterminer le Conseil *à le prendre en considération.*

Cette expression *le prendre en considération,* ne dit pas assez. Dès qu'un Vicaire apostolique écrit à Paris sur une affaire importante, sa lettre seule doit suffire pour qu'on la prenne en considération. Mais si plusieurs autres Vicaires apostoliques écrivent, il faut quelque chose de plus, et c'est pour cela que l'ancien règlement se servait de cette expression: *afin de déterminer par là le Séminaire de Paris à s'y conformer.* Cette dernière rédaction étant mieux appropriée à son objet et plus convenable, c'est aussi celle qui nous paraît devoir être conservée.

12.° *A l'article 128,* il est dit que les missionnaires se confesseront au moins tous les 15 jours. Or, au lieu de cet article indéfini et qui pourrait étonner quelques personnes, nous en aimerions mieux un autre qui, sans obliger les missionnaires à une impossibilité physique ou morale, maintiendrait néanmoins parmi eux l'usage général et habituel de l'Eglise, à peu près dans les termes suivants:

« La Confession étant un des moyens les plus sûrs de maintenir en nous la grâce de Dieu et d'adoucir les peines que présente le ministère évangélique, les missionnaires se feront un devoir de s'approcher du sacrement de pénitence autant que les circonstances le leur permettront, tous les huit jours, s'ils le peuvent, sinon tous les quinze jours ou tous les mois; et en tout cas, ils s'arrangeront de manière à ne jamais passer trois mois sans remplir ce devoir à la fois si consolant et si utile pour nous. »

13° *L'article 132* parlant des rites et des usages de l'Eglise, nous paraît mal exposé, et la conclusion qu'on tire à la fin n'est pas déduite des principes. Nous aimerions donc voir rétablir cet article de la manière suivante:

Ils suivront, autant que les circonstances les leur permettront, les lois, les cérémonies et la discipline de notre sainte mère, la saint Eglise Romaine. Néanmoins, s'il s'agit d'établir quelques usages nouveaux, d'en supprimer d'anciens ou d'apporter quelques changements notables à ce qui se pratiquait dans les localités où ils sont, ils ne feront rien sans avoir auparavant soumis la chose à l'appréciation des Vicaires apostoliqnes.

14° *L'article 143* dit que les missionnaires se contenteront *de la part* des revenus qui leur seront assignés sur les fonctions qu'ils peuvent avoir à remplir au dehors, et à l'article suivant, 144, on parle de leur laisser la totalité de ces mêmes revenus.

Il y a donc dans ces deux articles une divergence qu'il faut faire disparaître.

15°. *Nous ferons remarquer* enfin qu'il y a plusieurs détails qui ne doivent pas trouver place dans un règlement général, comme par exemple celui qui est marqué au n.° 157 où l'on dit qu'après la mort d'un Confrère *on évitera de garder son corps trop longtemps*. On y rencontre aussi quelques négligences et fautes de rédaction, et bien que ce soit peu de chose en soi, cependant comme le règlement sera vu de bien des personnes, il est à désirer qu'on y mette la perfection possible.

Conclusion. Nous voilà, Nosseigneurs et Messieurs les Directeurs, parvenus à la fin des principales observations que nous avions à faire sur ce nouveau projet de règlement.

Dans les réunions que nous avons eues pour travailler à sa révision, il est une chose, comme vous pouvez le voir, que nous n'avons jamais perdue de vue: c'est que nous n'avions pas à transformer notre Société, ni à réformer nos règles et nos constitutions. Nous inspirant des sentiments manifestés dans la lettre de notre Séminaire de Paris en 1860, nous avons pensé qu'il n'y avait pas à toucher aux fondements solides que nous possédons, mais seulement à éclaircir certains points de nos constitutions, à suppléer aux lacunes qui existent, à prendre des mesures capables d'obvier à certains inconvénients et de faciliter la conduite des hommes et des affaires. Nous avons toujours cru que toutes les innovations qui ne sont pas nécessitées par les circonstances, sont souvent inutiles, très souvent dangereuses.

En voyant celles qui ont été introduites dans le règlement qu'on se propose d'envoyer au vote des Missions, nous sommes dans une profonde tristesse, et nous sommes à nous demander comment désormais pourra subsister notre chère Société dans l'ébranlement général qu'on lui fait subir.

Il est écrit que tout royaume divisé contre lui-même ne peut subsister. En serions-nous arrivés là? Notre chère Société, depuis plus de 200 ans faisait glorieusement l'œuvre de Dieu, et quoiqu'elle eût ses imperfections comme toutes les choses qui tiennent à ce bas monde, personne jusqu'ici n'avait osé toucher à ses bases et à ses principes constitutifs.

Il y a dans le nouveau projet plusieurs articles nouveaux et graves qui ont réuni tous les suffrages, parce qu'ils ne renferment que des choses justes, réclamées d'un concert unanime par l'expérience et la voix des Missions. Ces articles nous les avons approuvés, et nous les approuvons encore. Mais il en est d'autres, et nous vous avons signalé les principaux, qu'on

y a introduits, on dirait par précipitation, en dehors de toute nécessité et de réclamation de la part des Missions, parce qu'ils avaient certaines apparences de vérité pour certains esprits: ces articles nous les rejetons de toute l'énergie de notre âme.

Si nos protestations ont été méconnues dans les réunions que nous avons eues à Rome, nous espérons, Nosseigneurs et Messieurs les Directeurs, qu'elles ne le seront pas auprès de vous, et que nos efforts réunis sauveront notre Société des divisions qui ont commencé à naître et qui menacent de devenir de plus en plus profondes.

En terminant cette lettre, laissez-nous vous rappeler le n°. 7 de notre règlement, où il est dit: La décision des cas qui regardent le gouvernement général de la Société est réservée à la personne des Supérieurs majeurs. Or, le nouveau projet change radicalement plusieurs points qui regardent ce gouvernement général.

La justice et l'équité demandent donc avant toute chose que les sept Vicaires apostoliques qui n'ont pas assisté à nos séances ni personnellement ni par mandataire, soient consultés sur toutes ces innovations, et qu'on ne les soumette au vote des missionnaires qu'autant qu'elles auront l'approbation des Supérieurs majeurs à la pluralité des voix.

Aurions-nous la majorité, il nous semble encore que quand il s'agit de changements si profonds dans nos règles, nous ne devrions les présenter aux votes des missionnaires qu'après avoir connu les intentions de la S.S. Congrégation de la Propagande à cet égard. Dire au contraire, comme il est marqué au n.° 7, page 14, que le projet de règlement une fois soumis aux Missions, aura force de loi, et qu'ensuite le Séminaire de Paris en poursuivra l'approbation près du S. Siège, nous paraît un renversement fâcheux.

Ne serait-il pas plus dans l'ordre et plus convenable que le projet de règlement fût d'abord soumis à la S.S. Congrégation, après quoi seulement il aurait force de loi. N'oublions pas que notre premier Supérieur, c'est la Propagande, et que dans toutes les affaires majeures qui nous concernent, nous devons avant tout recourir à ses lumières.

Nous avons l'honneur, Nosseigneurs et Messieurs, d'être en union de prières et saints sacrifices,

Vos très humbles et bien dévoués confrères.

Signé: Emm. Vérolles, Jos. Desflèches, Jos. Hyac. Sohier, Pichon, Zép. Guillemin, P. M. Dépommier, Pinchon.

Nota. Ont signé le premier projet : Mgr. Charbonneau, Mgr. Bigandet, Mgr. Faurie, Mgr. Dupond, Mgr. Petitjean, Mgr. Laouënan, Mgr. Croc, Mgr. Ridel et M. Rousseille.

Vicaires Apostoliques absents et non consultés :
Mgr. Ponsot, Mgr. Chauveau, Mgr. Gauthier, Mgr. Boucho, Mgr. Miche, Mgr. Charbonnier, Mgr. Puginier.

Nous n'avons pas à apprécier ici la valeur des raisons que le groupe des opposants vient de formuler par la plume de Mgr de Cybistra. Elles sont assez logiques pour s'imposer d'elles-mêmes à l'attention du lecteur.

L'évêque de Canton les fit suivre encore d'un mémoire intitulé : « *Observations sur le nouveau projet de règlement* » où il complète son point de vue sur les questions controversées :

Observations sur le nouveau projet de règlement. Reunis à Rome pour revoir les différents points de notre règlement, nous ne saurions dire la peine que nous ont causée les décisions prises dans ces assemblées, et surtout l'esprit qui a présidé à notre travail, soit pour le fond, soit pour la forme. Il est évident que dans tout ce qui a été fait, et de la manière dont tout a été fait, c'est l'esprit constitutionnel et démocratique, qu'on a cherché à introduire et à faire prévaloir dans la Congrégation. Ne pouvant entrer dans le détail de toutes les preuves que nous pourrions apporter à l'appui de cette assertion, nous nous contenterons de citer une ou deux circonstances, qui ne montrent que trop la vérité de ce fait. Ainsi :

1° Il est dit dans le projet de règlement que, lorsqu'il aura été préparé par les Vicaires apostoliques présents à Rome, il sera immédiatement après, envoyé aux missionnaires de la Congrégation, pour être soumis à leur approbation, et qu'il n'aura force de loi, qu'autant qu'il aura reçu leur adhésion. La première pensée est donc de l'envoyer aux missionnaires ; mais que fait-on des sept Vicaires apostoliques, qui n'ont assisté aux délibérations ni personnellement ni par mandataire ?

Bien que Supérieurs majeurs de la Congrégation, il n'en est pas plus question que s'ils n'existaient pas. Les voilà confondus avec les simples missionnaires, sans qu'ils aient été préalablement consultés et admis à présenter leurs observations. Est-ce juste ? Est-ce convenable ? Est-ce bien reconnaître leur titre de Supérieurs et l'autorité dont ils ont toujours été revêtus dans la Société ? Non, évidemment. Si le nombre des absents se fût réduit à *un* ou *deux* seulement, on aurait pu encore passer outre, en les regardant comme suffisamment représentés par

y a introduits, on dirait par précipitation, en dehors de toute nécessité et de réclamation de la part des Missions, parce qu'ils avaient certaines apparences de vérité pour certains esprits: ces articles nous les rejetons de toute l'énergie de notre âme.

Si nos protestations ont été méconnues dans les réunions que nous avons eues à Rome, nous espérons, Nosseigneurs et Messieurs les Directeurs, qu'elles ne le seront pas auprès de vous, et que nos efforts réunis sauveront notre Société des divisions qui ont commencé à naître et qui menacent de devenir de plus en plus profondes.

En terminant cette lettre, laissez-nous vous rappeler le n°. 7 de notre règlement, où il est dit: La décision des cas qui regardent le gouvernement général de la Société est réservée à la personne des Supérieurs majeurs. Or, le nouveau projet change radicalement plusieurs points qui regardent ce gouvernement général.

La justice et l'équité demandent donc avant toute chose que les sept Vicaires apostoliques qui n'ont pas assisté à nos séances ni personnellement ni par mandataire, soient consultés sur toutes ces innovations, et qu'on ne les soumette au vote des missionnaires qu'autant qu'elles auront l'approbation des Supérieurs majeurs à la pluralité des voix.

Aurions-nous la majorité, il nous semble encore que quand il s'agit de changements si profonds dans nos règles, nous ne devrions les présenter aux votes des missionnaires qu'après avoir connu les intentions de la S.S. Congrégation de la Propagande à cet égard. Dire au contraire, comme il est marqué au n.° 7, page 14, que le projet de règlement une fois soumis aux Missions, aura force de loi, et qu'ensuite le Séminaire de Paris en poursuivra l'approbation près du S. Siège, nous paraît un renversement fâcheux.

Ne serait-il pas plus dans l'ordre et plus convenable que le projet de règlement fût d'abord soumis à la S.S. Congrégation, après quoi seulement il aurait force de loi. N'oublions pas que notre premier Supérieur, c'est la Propagande, et que dans toutes les affaires majeures qui nous concernent, nous devons avant tout recourir à ses lumières.

Nous avons l'honneur, Nosseigneurs et Messieurs, d'être en union de prières et saints sacrifices,

Vos très humbles et bien dévoués confrères.

Signé: Emm. Vérolles, Jos. Desflèches, Jos. Hyac. Sohier, Pichon, Zép. Guillemin, P. M. Dépommier, Pinchon.

Nota. Ont signé le premier projet : Mgr. Charbonneau, Mgr. Bigandet, Mgr. Faurie, Mgr. Dupond, Mgr. Petitjean, Mgr. Laouënan, Mgr. Croc, Mgr. Ridel et M. Rousseille.

Vicaires Apostoliques absents et non consultés :
Mgr. Ponsot, Mgr. Chauveau, Mgr. Gauthier, Mgr. Boucho, Mgr. Miche, Mgr. Charbonnier, Mgr. Puginier.

Nous n'avons pas à apprécier ici la valeur des raisons que le groupe des opposants vient de formuler par la plume de Mgr de Cybistra. Elles sont assez logiques pour s'imposer d'elles-mêmes à l'attention du lecteur.

L'évêque de Canton les fit suivre encore d'un mémoire intitulé : « *Observations sur le nouveau projet de règlement* » où il complète son point de vue sur les questions controversées :

Observations sur le nouveau projet de règlement. Réunis à Rome pour revoir les différents points de notre règlement, nous ne saurions dire la peine que nous ont causée les décisions prises dans ces assemblées, et surtout l'esprit qui a présidé à notre travail, soit pour le fond, soit pour la forme. Il est évident que dans tout ce qui a été fait, et de la manière dont tout a été fait, c'est l'esprit constitutionnel et démocratique, qu'on a cherché à introduire et à faire prévaloir dans la Congrégation. Ne pouvant entrer dans le détail de toutes les preuves que nous pourrions apporter à l'appui de cette assertion, nous nous contenterons de citer une ou deux circonstances, qui ne montrent que trop la vérité de ce fait. Ainsi :

1° Il est dit dans le projet de règlement que, lorsqu'il aura été préparé par les Vicaires apostoliques présents à Rome, il sera immédiatement après, envoyé aux missionnaires de la Congrégation, pour être soumis à leur approbation, et qu'il n'aura force de loi, qu'autant qu'il aura reçu leur adhésion. La première pensée est donc de l'envoyer aux missionnaires ; mais que fait-on des sept Vicaires apostoliques, qui n'ont assisté aux délibérations ni personnellement ni par mandataire ?

Bien que Supérieurs majeurs de la Congrégation, il n'en est pas plus question que s'ils n'existaient pas. Les voilà confondus avec les simples missionnaires, sans qu'ils aient été préalablement consultés et admis à présenter leurs observations. Est-ce juste ? Est-ce convenable ? Est-ce bien reconnaître leur titre de Supérieurs et l'autorité dont ils ont toujours été revêtus dans la Société ? Non, évidemment. Si le nombre des absents se fût réduit à *un* ou *deux* seulement, on aurait pu encore passer outre, en les regardant comme suffisamment représentés par

la généralité des autres; mais ici, ils n'étaient pas moins de sept absents, c'est-à-dire le tiers des Evêques de la Congrégation.

Or, ce nombre est trop considérable, et les questions qu'on avait à traiter trop importantes, pour qu'on ne songeât pas à les prévenir et à demander leur avis. La chose est d'autant plus regrettable, que quelques-uns d'entre nous ayant fait des observations à ce sujet, on n'a pas jugé à propos d'en tenir compte.

On a même été jusqu'à éliminer des réunions un Provicaire qui s'y présentait avec une lettre de son Evêque et la Mission spéciale de le remplacer dans cette circonstance, comme si, à ce double titre, il n'entrait pas tout naturellement dans la série des Supérieurs majeurs de la Congrégation, et n'avait pas le droit de prendre part à leurs déliberations; ce qui certainement n'aura pas manqué de le blesser gravement, lui, son Evêque et plusieurs autres, témoins d'une exclusion si peu motivée. Et ainsi, pour le premier travail qui a été fait sur le règlement, travail si grand et si important en lui-même, sept Evêques de la Congrégation y ont été complètement étrangers, et n'y auront pas plus de part que les simples missionnaires!

2° Nous aurons moins de part encore à la suite des délibérations et aux dernières décisions qui seront prises: et c'est ici surtout que le projet en question présente un côté extrêmement défectueux et regrettable. Comment cela? Il est dit dans le même projet de règlement, que chacun donnera sa voix, les vicaires apostoliques comme les missionnaires, ni plus ni moins qu'eux, et que c'est à la pluralité des voix que les différents articles seront acceptés ou rejetés.

Or, qui ne voit que les missionnaires d'une province étant beaucoup plus nombreux que le vicaire apostolique, qui est réduit à sa seule et unique voix, la dernière décision restera toujours entre les mains des missionnaires, qui n'auront qu'à s'entendre quelques-uns ensemble, pour faire pencher la balance du côté qu'ils voudront et se rendre maîtres de toutes les délibérations?

Et, afin de leur faire mieux comprendre encore leur entière indépendance des vicaires apostoliques, on a bien soin d'insinuer qu'ils seront librès d'envoyer leurs votes directement à Paris, sans passer par leur intermédiaire. Et voilà le pauvre Evêque réduit à sa plus simple expression, et en quelque sorte annihilé en présence de ses missionnaires qui l'écraseront toujours par le nombre, et qui lui échappent par la tangente qu'on ouvre devant eux! Est-ce digne? est-ce convenable? n'est-

ce pas, au contraire, renverser l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique, en enlevant aux Vicaires apostoliques l'autorité dont ils ont toujours joui, jusqu'à ce moment, pour la remettre toute entière entre les mains des missionnaires?

On aura beau dire, que ce sont les Vicaires apostoliques qui ont eu l'initiative du travail et des propositions: qu'importe? quand les missionnaires sont toujours libres d'accepter ou de rejeter ce premier travail et ces propositions. La dernière solution n'en reste pas moins en leur pouvoir, et ce sont eux, en définitive, qui forment dans la Congrégation ce qu'on appelle chez nous *la cour de cassation,* qui est au-dessus de tout autre tribunal, et qui prononce ses sentences d'une manière définitive et sans appel. Non, évidemment, une telle manière de procéder n'est ni digne, ni convenable, et disons plus, elle n'est ni *logique* ni *conséquente.*

3°. Elle n'est ni *logique* ni *conséquente;* et il est facile de prouver un point dont l'évidence se montre d'elle-même. Nous comptons, Dieu merci, de bons et saints missionnaires parmi les confrère de la Congrégation; mais nous pouvons le dire, sans craindre de les blesser, *combien parmi eux, qui n'ont aucune ou presque aucune expérience des choses; qui, sortis du séminaire et arrivés en Mission, sans aucun contact préalable avec le monde, se trouvent évidemment au-dessous de la tâche qui leur est imposée, c'est-à-dire, qu'ils n'ont ni l'expérience, ni la hauteur de vues nécessaires pour donner à une congrégation la constitution et le règlement qui lui conviennent. Et pourtant, c'est à eux, à leur appréciation, ou plutôt, disons-le, à leur valeur numérique, qu'on remet un travail d'une si grande portée; tandis que les Vicaires Apostoliques, qui, par leurs antécédents, leur position actuelle, sont censés les plus expérimentés et les plus sages, auront moins d'autorité qu'eux pour décider ces grandes questions! Tel est le point réel, où nous en sommes, c'est-à-dire, qu'ici, c'est le système du nombre, de la force matérielle qui l'emporte sur celui de la raison et de la sagesse.* Ce n'est plus le *non numerandi, sed ponderandi* de l'adage qui a eu lieu parmi nous, mais bien le contraire, c'est-à-dire, *non ponderandi sed numerandi!* Et ainsi, tout en reconnaissant qu'il y a plus d'expérience et de sagesse d'un côté, on accorde néanmoins à l'autre le poids et l'autorité qui décideront des choses: ce qui, certes, il faut bien l'avouer, est peu logique, peu conséquent, disons mieux, peu raisonnable!

4°. Et si le mode proposé pèche déjà d'une manière si évidente par *la base et les principes,* que dirons-nous des difficultés et des embarras de son exécution? Pense-t-on que les différents points du règlement vont se discuter parmi les mis-

sionnaires d'un commun accord, sans trouble et sans que la paix en soit altérée? Non, laisser ces choses à l'appréciation de chacun et à la pluralité des voix, c'est évidemment ouvrir le champ le plus vaste aux contestations, et peut-être même jeter dans la Congrégation, les germes d'une division qui ne finira pas de longtemps.

Si quelqu'un en doutait, nous lui dirions: voyez ce qui vient de se passer à Paris et à Rome, et jugez par là de ce qui peut arriver ailleurs. A peine eut-on commencé à Paris la discussion des point du nouveau règlement, que Messieurs les Directeurs ne pouvant pas s'entendre, se séparèrent brusquement, les uns regardant les innovations qu'on voulait introduire, comme un bien et un progrès, les autres les repoussant comme un changement dangereux et funeste à l'œuvre des Missions.

Et à Rome même, n'a-t-on pas vu deux camps bien marqués s'établir parmi nos Vicaires Apostoliques, et malheureusement, on regrette d'être obligé de le dire ici, on ne s'est pas épargné les propos aigres, piquants, insultants même dans ces assemblées, où, certes, on ne devait pas s'attendre à un tel langage. Le plus souvent, on est sorti des réunions, le cœur froissé et tellement aigri, qu'on a entendu dire à des Vicaires Apostoliques que, désormais, ils ne sauraient plus avoir de rapports d'intimité ou même d'amitié avec certains autres.

Si ces traits de date si récente ne suffisent pas, qu'on se rappelle les interminables discussions qui, à une époque plus éloignée, se sont élevées dans la Mission de Siam, au sujet d'une simple discussion théologique sur les rites ou usages superstitieux du pays, discussions qui, à tort ou à raison, ont occasionné la sortie de plusieurs missionnaires de la Mission, et qui n'ont pu être terminées qu'en portant l'affaire en cour de Rome.

Or, pense-t-on que les missionnaires ou Vicaires apostoliques seront plus sages, plus circonspects, plus réservés dans les circonstances actuelles? Le dire serait montrer qu'on connaît peu le cœur humain, et qu'on ne se laisse guère instruire par les exemples qu'on a sans cesse sous les yeux. Non, bon gré, mal gré, le règlement ainsi laissé à l'appréciation de chacun, suscitera nécessairement de vives contestations, soit parmi les Vicaires apostoliques et leurs missionnaires, soit parmi ceux-ci entre eux, et Dieu sait jusqu'où le mal ira!

Ce qu'il y a de certain, c'est que longtemps encore après, on se rappellera que tels sujets de la Mission étaient pour tel sentiment, tandis que les autres en soutenaient un autre; et s'il arrive que les missionnaires l'emportent sur leur Vicaire

apostolique, ce qui arrivera évidemment, les premiers l'emportant toujours par le nombre, il en restera dans la Mission un souvenir extrêmement fâcheux, qui ne pourra que nuire profondément à la concorde qui doit régner entre tous, et devenir un embarras très grand pour l'administration du Vicaire apostolique.

Ainsi, voilà dans toutes les Missions des germes de divisions, qui se perpétueront d'âge en âge et qui entretiendront parmi les missionnaires anciens et nouveaux, cet esprit d'opposition et de discorde qu'on y introduit malheureusement aujourd'hui !

5° Et d'une autre part, quelle force et quelle autorité peut avoir un règlement né d'un plébiscite, qui aura passé par tant de discussions et de débats, et qui laissera dans les cœurs tant de froissements et peut-être de si profondes blessures ?

Il est évident que, dans de semblables conditions, il ne saurait avoir ce caractère de grandeur et de dignité qui lui est nécessaire pour s'imposer à ceux qui doivent l'observer, et qu'il aurait eu effectivement, s'il fût venu d'En haut, c'est-à-dire eût été presenté aux missionnaires et à la Congrégation, comme l'expression de la volonté des Supérieurs de ceux-mêmes qui sont appelés de Dieu pour diriger notre Société.

Voilà ce qu'il nous eût fallu, avec l'approbation de la Propagande, tandis que de la manière dont les choses se font, ce n'est plus qu'une œuvre tronquée, insolite et qui portera sur chacun de ses traits, le caractère peu digne de sa première origine. Provenant du vote des missionnaires entièrement libres de l'accepter ou de le refuser, ils pourront toujours dire que c'est leur œuvre, qu'ils auraient pu la faire d'une autre manière aussi bien que de celle-là, et dès lors ils n'y verront plus d'autre autorité que la leur.

Et, de même qu'ils se sont liés eux-mêmes, ils se croiront en droit de se délier, quand ils le voudront, ou au moins de demander telle modification qu'ils jugeront à propos à des obligations qu'ils s'étaient d'abord imposées, mais qu'ils ne veulent plus porter. Et ainsi, ce règlement qui devait faire la force de la Congrégation, devenir le soutien et la consolation du missionnaire au milieu de son isolement et de ses ennuis, n'a rien de grand, de digne, de stable, plus rien, en un mot, qui puisse lui faire obtenir les résultats qu'on se proposait en l'établissant.

6° Enfin, ce qui achève de le tuer, c'est qu'il est fait dans des conditions entièrement opposées à ce qui se pratique dans le Ste Eglise et les ordres religieux. Quand l'Eglise

veut changer quelque chose à sa discipline, ou imposer aux fidèles quelque loi ou pratique nouvelle, met-elle la chose aux voix, et fait-elle dépendre la décision d'un nombre plus ou moins grand de votes?

Non, elle peut bien interroger le sentiment de ses enfants, mais la décision, en réalité, ne vient que de son Chef et des conciles généraux pour l'Eglise en général, et des Evêques pour le gouvernement de chaque Diocèse en particulier. Telle est la forme administrative qu'elle n'a cessé de suivre depuis les temps de sa première institution jusqu'à nous!

Et pour les Ordres et congrégations religieuses qui se rapprochent plus de notre position, qui est-ce qui en a établi les constitutions et les règles? Ne sont-ce pas leurs saints fondateurs, tels St Benoit, St François, St Dominique, St Bernard, St Ignace, St Vincent de Paul, St Liguori et tant d'autres, qui leur ont légué ce témoignage de leur autorité et de leur sagesse? Et lorsque, dans la suite des temps, on veut changer quelque chose à ces premières règles, de quelle manière ce changement se fait-il? Est-il remis à l'appréciation et au vote des particuliers qui composent l'ordre ou la congrégation?

Non, car ils n'ont pas à intervenir dans ces questions majeures; mais seulement à l'appréciation et décision des chefs ou premiers Supérieurs, qui se réunissent en assemblées ou chapitres et là, déterminent ce qu'ils jugent plus convenable, sans que les simples religieux soient admis à y prendre part: comme, du reste, dans toute administration civile ou militaire, les règlements se font par les chefs, et non par les subordonnés.

Et ce n'est en réalité que dans ces derniers temps, lorsqu'on était aux abois, qu'on a recouru à ce ridicule plébiscite, marque trop évidente d'un pouvoir qui tombe, et signe avant-coureur des désastres que nous avons éprouvés et qui sont dus, en grande partie, au défaut d'autorité et de soumission parmi nous.

Et, d'où vient donc que notre Congrégation seule, veuille entrer dans cette voie constitutionnelle, repoussée par la pratique générale de l'Eglise et de toutes les corporations religieuses? Parce que, dit-on, le premier règlement de la Congrégation portait que, si quelques changements considérables devaient avoir lieu, ils ne pourraient se faire qu'avec l'assentiment des missionnaires à la pluralité des voix.

Mais, si dans le principe on est entré dans une fausse voie, faut-il donc continuer à y marcher maintenant? Peut-être aussi que quelque raison particulière qui nous échappe aujourd'hui, aura pu alors faire admettre cette clause. Quoi qu'il en soit, il est évident que actuellement, elle est non seulement sans ob-

jet, mais encore qu'elle ouvre la porte à une foule de désordres et de fâcheuses conséquences, que nous ne saurions trop chercher à éviter.

Oui, je le comprends, s'il s'agissait de changer le but principal de la Congrégation, comme par exemple, de nous appliquer aux missions diocésaines et non plus aux missions étrangères, ou de nous imposer des obligations graves, qui n'existaient pas d'abord, comme des vœux perpétuels; oui, dans ce cas, il serait juste de consulter chaque missionnaire en particulier, parce qu'on ne saurait le soumettre à des charges auxquelles il n'a pas eu l'intention de s'obliger dans le commencement.

Mas, quand il s'agit de règles qui concernent l'administration générale de la Congrégation, ou qui regardent quelques points secondaires de la conduite des missionnaires, il est clair que, dans ces conditions, ils n'ont aucun droit à donner leur vote; parce que 1°, en entrant dans la Congrégation, ils n'ont pu prétendre au rôle de la régir comme supérieurs majeurs; et 2°, qu'ils ont dû, au contraire, accepter d'avance tous les changements, modifications et améliorations, au moins secondaires, que ceux-ci, dans la suite des temps, jugeraient à propos d'y introduire pour le bien des Missions ou celui des missionnaires.

Aussi, jugeant ces raisons mal fondées, regardant le nouveau mode de votation qu'on propose, comme une pratique toute constitutionnelle et démocratique, qui renverse l'autorité des vicaires apostoliques pour substituer à sa place celle des missionnaires; qui, au lieu de nous donner un règlement sage et respectable, ne fait que porter le désordre et la confusion parmi nous; enfin, qui se trouve en opposition formelle avec la pratique constante de l'Eglise; ce nouveau mode de votation, disons-nous, renfermant tous ces fâcheux inconvénients, nous croyons qu'il est de notre devoir de le repousser de toute la force de notre âme, comme dangereux, mal choisi et inadmissible.

Quant au fond même des changements dont il est question, nous ferons une observation qui, déjà, se trouve consignée dans les remarques présentées par nos vicaires apostoliques. Il est toujours fâcheux de toucher aux points fondamentaux d'une société. Notre Congrégation, malgré ses défauts, depuis plus de 200 ans faisait l'œuvre de Dieu; et, en examinant bien toutes les corporations religieuses travaillant à l'œuvre des Missions, nous pouvons dire que c'est encore la nôtre, qui, par la simplicité de sa constitution, est la mieux adaptée à cette gran-

de entreprise et c'est bien aussi dans ce but unique qu'elle a été fondée.

Or, pense-t-on que les changements qu'on veut y introduire, lui apportent grand bénéfice? Non, loin de là! il est bien à craindre, au contraire, comme nous le disions plus haut, qu'ils n'ouvrent la porte à bien des misères et qu'ils ne soient le commencement d'une ère qui fera regretter vivement les temps anciens.

Au lieu donc de toucher à cette constitution deux fois séculaire, ce qu'il y aurait à faire, serait de voir par quels moyens on pourrait ranimer parmi les missionnaires l'esprit de piété, de zèle, de dévouement à notre sainte vocation, et surtout l'esprit de soumission à l'autorité.

Car, disons-le, c'est surtout ce dernier point, qui fait aujourd'hui défaut dans notre Congrégation, et qui est peut-être le plus grand obstacle au succès de nos Missions. Au moins, n'allons pas augmenter des dispositions déjà trop portées chez nous à l'indépendance, en favorisant un esprit constitutionnel, qui n'est malheureusement que trop l'esprit du monde et de l'époque, mais qui ne saurait être l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise, ni le moyen de propager l'Evangile, qui se trouve avant tout, fondé sur les principes de l'autorité et de la subordination.

Aussi, pour résumer la question, nous croyons que les simples missionnaires ne sauraient être appelés à voter dans les changements à faire au règlement; car, cela ne les regarde en aucune manière, mais seulement les vicaires apostoliques ou Supérieurs majeurs de la Congrégation, lesquels présenteront leur travail à la Propagande, qui l'examinera et le proposera ensuite à toute la Congrégation, si elle le juge digne de son approbation. Car, c'est là, en vérité, le seul moyen de faire un règlement convenable et de l'environner des conditions qui lui concilieront le respect et la soumission de tous.

Si cependant les missionnaires devaient être consultés, ce qui est toujours un antécédent fâcheux, au moins est-il dans le droit et les convenances qu'ils ne le soient qu'après que le projet de règlement aura été communiqué aux vicaires apostoliques non encore consultés, et quand ceux-ci auront donné leur appréciation. Il est également fort à souhaiter que les votes se recueillent, non par individu, mais par Mission, sous la direction de l'Evêque ou vicaire apostolique de chaque Mission.

C'est là, en effet, le seul moyen qui nous reste d'obvier aux inconvénients que nous signalons plus haut, et de sauvegarder la dignité et la prépondérance des vicaires apostoliques qui,

sans cela, se trouveraient placés bien au-dessous de leurs missionnaires.

Dieu veuille que ces différentes remarques soient prises en sérieuse considération, et que, bien examinées et bien mûries, elles contribuent à faire établir dans la Congrégation un règlement qui en assure la paix et la prospérité! »

† Zép. Guillemin.

Mgr Pallu, un des fondateurs des Missions Etrangères adm. apost. du Kouang-tong. (1680)

Mgr de Guébriant vic. apost. de Canton (1917)

.....

Cet exposé dit assez en quelle estime l'évêque tenait le suffrage universel; il nous montre suffisamment le caractère intransigeant de son auteur en matière d'autorité, et cela doit excuser l'insertion de la pièce dans cette biographie.

Nous n'en ferions d'ailleurs pas plus de cas que ne mérite un document voué à l'insuccès, si nous ne savions que, dicté par la franchise, il ne fut peut-être pas étranger aux ennuis dont le prélat sera bientôt abreuvé de la part des siens.

IV.

En attendant ces jours d'épreuve, l'intrépide évêque reprend, au sortir du Concile, la route de France, le cœur agité par nos premiers désastres.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

de entreprise et c'est bien aussi dans ce but unique qu'elle a été fondée.

Or, pense-t-on que les changements qu'on veut y introduire, lui apportent grand bénéfice? Non, loin de là! il est bien à craindre, au contraire, comme nous le disions plus haut, qu'ils n'ouvrent la porte à bien des misères et qu'ils ne soient le commencement d'une ère qui fera regretter vivement les temps anciens.

Au lieu donc de toucher à cette constitution deux fois séculaire, ce qu'il y aurait à faire, serait de voir par quels moyens on pourrait ranimer parmi les missionnaires l'esprit de piété, de zèle, de dévouement à notre sainte vocation, et surtout l'esprit de soumission à l'autorité.

Car, disons-le, c'est surtout ce dernier point, qui fait aujourd'hui défaut dans notre Congrégation, et qui est peut-être le plus grand obstacle au succès de nos Missions. Au moins, n'allons pas augmenter des dispositions déjà trop portées chez nous à l'indépendance, en favorisant un esprit constitutionnel, qui n'est malheureusement que trop l'esprit du monde et de l'époque, mais qui ne saurait être l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise, ni le moyen de propager l'Evangile, qui se trouve avant tout, fondé sur les principes de l'autorité et de la subordination.

Aussi, pour résumer la question, nous croyons que les simples missionnaires ne sauraient être appelés à voter dans les changements à faire au règlement; car, cela ne les regarde en aucune manière, mais seulement les vicaires apostoliques ou Supérieurs majeurs de la Congrégation, lesquels présenteront leur travail à la Propagande, qui l'examinera et le proposera ensuite à toute la Congrégation, si elle le juge digne de son approbation. Car, c'est là, en vérité, le seul moyen de faire un règlement convenable et de l'environner des conditions qui lui concilieront le respect et la soumission de tous.

Si cependant les missionnaires devaient être consultés, ce qui est toujours un antécédent fâcheux, au moins est-il dans le droit et les convenances qu'ils ne le soient qu'après que le projet de règlement aura été communiqué aux vicaires apostoliques non encore consultés, et quand ceux-ci auront donné leur appréciation. Il est également fort à souhaiter que les votes se recueillent, non par individu, mais par Mission, sous la direction de l'Evêque ou vicaire apostolique de chaque Mission.

C'est là, en effet, le seul moyen qui nous reste d'obvier aux inconvénients que nous signalons plus haut, et de sauvegarder la dignité et la prépondérance des vicaires apostoliques qui,

sans cela, se trouveraient placés bien au-dessous de leurs missionnaires.

Dieu veuille que ces différentes remarques soient prises en sérieuse considération, et que, bien examinées et bien mûries, elles contribuent à faire établir dans la Congrégation un règlement qui en assure la paix et la prospérité! »

† Zép. Guillemin.

Mgr Pallu, un des fondateurs des Missions Etrangères adm. apost. du Kouang-tong. (1680)

Mgr de Guébriant vic. apost. de Canton (1917)

.....

Cet exposé dit assez en quelle estime l'évêque tenait le suffrage universel; il nous montre suffisamment le caractère intransigeant de son auteur en matière d'autorité, et cela doit excuser l'insertion de la pièce dans cette biographie.

Nous n'en ferions d'ailleurs pas plus de cas que ne mérite un document voué à l'insuccès, si nous ne savions que, dicté par la franchise, il ne fut peut-être pas étranger aux ennuis dont le prélat sera bientôt abreuvé de la part des siens.

IV.

En attendant ces jours d'épreuve, l'intrépide évêque reprend, au sortir du Concile, la route de France, le cœur agité par nos premiers désastres.

Il s'arrête à Lyon pour ses affaires de Mission.

Mieux vaut dire qu'il s'y abouche aux mamelles des œuvres de la Propagation de la Foi et de la Ste Enfance.

Il part immédiatement pour Paris, repasse à Lyon où il demeure quelques jours, puis arrive dans sa Franche-Comté.

Le 28 septembre 1870, il écrit de Besançon à Joséphine Flagey: « Hier matin, j'étais parti de Vuillafans avec l'intention de passer un ou deux jours à Besançon, pour y faire mes visites; après quoi je comptais aller à Deluz pour te voir. Et ce projet était si bien arrêté dans mon esprit, qu'en passant à Ornans, j'ai pris avec moi notre chère dame Gérard, dans l'intention de la conduire à Deluz.

« Mais, chemin faisant, toujours préoccupé de la dangereuse position dans laquelle se trouve notre Mission et surtout l'église de Canton, j'ai pensé que je ferais peut-être bien d'aller jusqu'à Tours, où je trouverai comme Ministre de la Marine, l'amiral Fourichon que j'ai vu autrefois à Canton, et avec lequel je pourrai m'entretenir de cette grave affaire.

« Je vais donc partir ce soir, et, afin de mettre dans cette démarche toute la prudence possible, j'irai d'abord à Bourges, chez Mgr de La Tour d'Auvergne, que j'ai connu particulièrement à Rome, et qui m'indiquera ce qui pourra être fait.

« A mon retour qui aura lieu dans 5 ou 6 jours, je pense, j'irai vous retrouver à Deluz, toi et la chère dame Zoë, et nous nous arrangerons pour aller ensemble à Vuillafans.

« Tandis que je traiterai les affaires de notre Mission, élevez l'une et l'autre les mains au Ciel, pour attirer sur ma démarche et mes paroles, les bénédictions d'En haut, et recevez-en davance l'expression de ma gratitude. »

De Tours, 2 octobre: « Me voilà à Tours, *écrit-il,* au milieu des représentants de notre gouvernement provisoire. Déjà j'ai pu voir l'amiral Fourichon et M. Crémieux avec qui je soupais hier soir chez Mgr Guibert.

« Je leurs ai recommandé notre Mission, à laquelle ils ont paru s'intéresser; et j'ai appris par eux des nouvelles assez rassurantes, au moins pour le moment. En somme, je suis content de mon voyage à Tours; demain ou après demain, je reprendrai le chemin de Besançon, en m'arrêtant une demi-journée chez le bon archevêque de Bourges plein de bienveillance pour moi.

» En attendant, je me recommande à vos bonnes prières, chères cousines; j'en ai grand besoin pour moi personnellement et notre pauvre Mission pour laquelle je crains beaucoup l'annonce des misères qui nous arrivent en France.»

Il est à Vuillafans le 29 octobre, d'où il écrit à Joséphine:

« *Deux lettres venues de Paris par ballon, quelle chance!!!. Je m'empresse de te les envoyer pour la bonne fête de la Toussaint: c'est à conserver comme souvenir des malheureux temps que nous vivons!*

Paris est toujours ferme, calme et bien déterminé à une énergique défense. J'aurais pleine confiance dans sa tenue, si nous n'avions pas une grosse dette à payer au Bon Dieu, dette que nous ne nous pressons guère d'acquitter, tandis que nous conservons à Paris cette infâme statue de Voltaire, qui est comme l'apothéose du blasphème; et que nous mettons à la tête de nos troupes cet indigne Garibaldi, l'ennemi le plus acharné de l'Eglise et du St Père.!

Certes, tandis que la France sera aux pieds de ces ennemis jurés de Dieu, comment veut-on que le Ciel soit pour nous?

Non, je n'ose rien encore attendre de bon pour Paris.

Et puis, le peuple français n'est pas changé; et si les malheurs qui nous arrivent, sont une punition de Dieu, comme tout le monde le reconnaît, ils n'auraient eu jusqu'ici, que l'avantage de nous frapper, sans nous corriger: ce qui ne doit pas entrer dans les desseins de la miséricorde de Dieu, s'Il veut sauver la France.

Ainsi, je crois qu'il faut s'attendre à d'autres misères pour l'avenir."

Le nouveau Consul de France à Canton, M. Dabry, lui ayant fait connaître la fâcheuse impression que produit là-bas la nouvelle de nos désastres et lui ayant dit que l'appui de l'Angleterre serait bien désirable, il n'hésite pas à se mettre immédiatement en route pour Londres et solliciter cet appui.

Il laisse son Chinois dans la famille; et, recommandant son voyage aux prières de ses parents, des amis et des petits enfants, il arrive à Londres dans les premiers jours de décembre.

« Voilà, *écrit-il à son frère le 17 décembre,* mes affaires arrangées à Londres, autant du moins que je pouvais l'espérer. J'ai vu les principaux personnages du gouvernement, et tous m'ont promis l'appui de l'Angleterre dans l'embarras où nous pouvons chaque jour, nous trouver en Chine.

« Il ne me reste plus qu'à retourner auprès de vous; mais, tout le monde me disant qu'il ne serait pas sûr de reprendre la même route que celle qui m'a ramené ici, je serai obligé de suivre la voie de l'Allemagne: ce qui, du reste, ne doit pas beaucoup vous inquiéter.....

« Bon nombre de Français, réfugiés à Londres, sont très contents d'avoir cette occasion d'envoyer des nouvelles ou des secours à leurs parents prisonniers en ce pays; et de mon côté,

je rencontrerai sur mon chemin bien des connaissances qui s'empresseront de m'offrir l'hospitalité; ainsi tout sera pour le mieux.

« Je serai probablement à Cologne pour la fête de Noël et j'irai passer le jour de l'an chez vous.

« Nous pourrons déballer ce jour-là, une belle pierre qui vient du tombeau de St Thomas de Cantorbéry et que j'ai rapportée pour faire pendant à l'anneau que je possède déjà de ce saint évêque.

« Tu peux annoncer cette circonstance au cher Palmire qui verra une fois de plus en cela mon culte pour les pierres; et je vous apporterai également un petit souvenir des Rois Mages qui reposent à Cologne. »

Le même jour, il adressait à Sœur Colombe, du Mans, le billet suivant:

« Jusqu'ici, chère Sœur, j'avais conservé l'espoir de vous revoir à mon retour, et je m'en réjouissais, ayant encore beaucoup de choses à vous dire au sujet de nos Missions et en particulier de la Mission de Canton, à laquelle vous voulez bien vous intéresser.

« Malheureusement, sur le point d'assurer ma place pour le Havre ou Cherbourg, notre Consul vient de s'y oppser, en me disant que cette voie serait peu sûre, et en m'engageant à prendre celle de la Belgique et de l'Allemagne, pour laquelle, du reste, il me remet toutes les recommandations possibles.

« Il ne me sera donc pas donné de vous revoir cette fois-ci, très bonne et vénérée Sœur, et de vous remercier de tout ce que vous faites pour nous.

« Mais je compte bien, avant de retourner à Canton, passer une fois encore par Le Mans, et comme ce sera probablement pour la dernière fois de la vie, nous nous arrangerons de manière à nous réserver tout le temps nécessaire pour dire et combiner tout ce qui doit être fait pour le bien de nos Missions.

« En attendant ce moment, laissez-moi aujourd'hui, chère Sœur, vous dire deux mots de mon voyage à Londres...

« Après avoir passé deux jours à l'hôtel, j'ai été introduit dans une bonne communauté, où j'avais peu à dépenser et où je trouvais cordialement tous les soins dont j'avais besoin.

« Ainsi Dieu prend-il sous sa protection spéciale ceux qui n'ont que le bâton et une seule tunique pour voyager.

« Les affaires que j'allais traiter, grâce à l'intervention du Cardinal Manning, n'ont pas eu un moindre succès; j'ai vu les principaux chefs du ministère des Affaires Etrangères, et tous m'ont promis qu'ils ne nous abandonneraient pas; que déjà des ordres avaient été donnés et qu'ils en donneraient

encore, afin que les Chinois ne se prévalussent pas des désastres de la France, pour exercer leurs vexations contre nous et nos chrétiens.

« C'est une bonne promesse, et j'en remercie bien de tout cœur les agents du gouvernement britannique; mais, vous le savez, chère Sœur, « *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam !*

« Recommandons toujours à Dieu le soin de nos Missions et demandons-lui la conservation de l'église de Canton.

« On y a tant travaillé, dépensé tant d'argent, et on a conçu tant d'espérances du bon effet qu'elle produira, que ce serait lamentable de la voir détruire aujourd'hui!.....

.....

« Vous vous rappelez, chère Sœur, que vous m'aviez envoyé à Canton quelques détails sur des rapports particuliers qui s'étaient établis entre une de vos Sœurs et les âmes du Purgatoire. Eh bien, ayant trouvé dans mes voyages une âme affligée, par suite de la perte d'un parent bien-aimé, je lui ai conté quelques-uns de ces traits, et elle en a été si contente, qu'elle m'a instamment prié de lui donner l'ensemble de toutes ces communications.

« Si vous pouviez me faire recueillir ce qui a été écrit à ce sujet, vous me feriez vraiment plaisir; vous consoleriez une personne plongée dans la douleur, et par là, vous rendriez un nouveau service à l'œuvre des Missions! » ....

Comme l'évêque l'avait annoncé aux siens, il rentre d'Allemagne à Vuillafans « pour tirer les rois » avec un gâteau qu'il a déposé, dit-il, à Cologne sur la tombe des rois Mages.

Une chrétienté du Kouang-tong

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

je rencontrerai sur mon chemin bien des connaissances qui s'empresseront de m'offrir l'hospitalité; ainsi tout sera pour le mieux.

« Je serai probablement à Cologne pour la fête de Noël et j'irai passer le jour de l'an chez vous.

« Nous pourrons déballer ce jour-là, une belle pierre qui vient du tombeau de St Thomas de Cantorbéry et que j'ai rapportée pour faire pendant à l'anneau que je possède déjà de ce saint évêque.

« Tu peux annoncer cette circonstance au cher Palmire qui verra une fois de plus en cela mon culte pour les pierres; et je vous apporterai également un petit souvenir des Rois Mages qui reposent à Cologne. »

Le même jour, il adressait à Sœur Colombe, du Mans, le billet suivant:

« Jusqu'ici, chère Sœur, j'avais conservé l'espoir de vous revoir à mon retour, et je m'en réjouissais, ayant encore beaucoup de choses à vous dire au sujet de nos Missions et en particulier de la Mission de Canton, à laquelle vous voulez bien vous intéresser.

« Malheureusement, sur le point d'assurer ma place pour le Havre ou Cherbourg, notre Consul vient de s'y oppser, en me disant que cette voie serait peu sûre, et en m'engageant à prendre celle de la Belgique et de l'Allemagne, pour laquelle, du reste, il me remet toutes les recommandations possibles.

« Il ne me sera donc pas donné de vous revoir cette fois-ci, très bonne et vénérée Sœur, et de vous remercier de tout ce que vous faites pour nous.

« Mais je compte bien, avant de retourner à Canton, passer une fois encore par Le Mans, et comme ce sera probablement pour la dernière fois de la vie, nous nous arrangerons de manière à nous réserver tout le temps nécessaire pour dire et combiner tout ce qui doit être fait pour le bien de nos Missions.

« En attendant ce moment, laissez-moi aujourd'hui, chère Sœur, vous dire deux mots de mon voyage à Londres...

« Après avoir passé deux jours à l'hôtel, j'ai été introduit dans une bonne communauté, où j'avais peu à dépenser et où je trouvais cordialement tous les soins dont j'avais besoin.

« Ainsi Dieu prend-il sous sa protection spéciale ceux qui n'ont que le bâton et une seule tunique pour voyager.

« Les affaires que j'allais traiter, grâce à l'intervention du Cardinal Manning, n'ont pas eu un moindre succès; j'ai vu les principaux chefs du ministère des Affaires Etrangères, et tous m'ont promis qu'ils ne nous abandonneraient pas; que déjà des ordres avaient été donnés et qu'ils en donneraient

encore, afin que les Chinois ne se prévalussent pas des désastres de la France, pour exercer leurs vexations contre nous et nos chrétiens.

« C'est une bonne promesse, et j'en remercie bien de tout cœur les agents du gouvernement britannique; mais, vous le savez, chère Sœur, « *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam !*

« Recommandons toujours à Dieu le soin de nos Missions et demandons-lui la conservation de l'église de Canton.

« On y a tant travaillé, dépensé tant d'argent, et on a conçu tant d'espérances du bon effet qu'elle produira, que ce serait lamentable de la voir détruire aujourd'hui!.....

. . . . . .

« Vous vous rappelez, chère Sœur, que vous m'aviez envoyé à Canton quelques détails sur des rapports particuliers qui s'étaient établis entre une de vos Sœurs et les âmes du Purgatoire. Eh bien, ayant trouvé dans mes voyages une âme affligée, par suite de la perte d'un parent bien-aimé, je lui ai conté quelques-uns de ces traits, et elle en a été si contente, qu'elle m'a instamment prié de lui donner l'ensemble de toutes ces communications.

« Si vous pouviez me faire recueillir ce qui a été écrit à ce sujet, vous me feriez vraiment plaisir; vous consoleriez une personne plongée dans la douleur, et par là, vous rendriez un nouveau service à l'œuvre des Missions! » ...

Comme l'évêque l'avait annoncé aux siens, il rentre d'Allemagne à Vuillafans « pour tirer les rois » avec un gâteau qu'il a déposé, dit-il, à Cologne sur la tombe des rois Mages.

Une chrétienté du Kouang-tong

Chapitre XIII

I. Le délégué Chinois Tchong-Heou; les 100 mille francs promis par l'Empereur; il voyage et il quête; la Commune.
II. Au Mont-Dore; M. et M.me Thiers; visite au Pape.
III. Lettre à l'Amiral Jurien de la Gravière.
IV. La "maladie de la pierre"; la pyramide d'Echevannes.
V. La montre de Pie IX; une loterie.
VI. Son séjour en France paraît long: dernières tournées et préparatifs de départ; retour à Canton; le P. Provana, S. J.

1871 — 1875.

I.

Le repos que l'évêque prend à Vuillafans, n'y sera pas de longue durée.

Dès son arrivée, il trouve des lettres de Canton qui lui annoncent des accidents survenus à ses ouvriers et par suite la suspension des travaux de l'église.

A peine sort-il d'une difficulté qu'il « retombe dans une autre; mais Dieu, dit-il, est venu tant de fois à son secours, qu'il espère bien en être assisté encore; et, pour répondre à ce qu'Il demande de lui, il va prendre les moyens propres aux misères présentes. »

Le 25 janvier 1871, ramène le 14e anniversaire de sa consécration; les tristes événements de la guerre ne lui permettent pas de fêter cette date: « J'étais effrayé ce matin, *écrit-il à Joséphine,* en réfléchissant aux obligations que cette position d'évêque impose, et au terrible compte que j'aurai à rendre un jour de mon administration. Aide-moi par tes prières à réparer le passé, et à si bien profiter de l'avenir, que lorsque le Souverain Juge viendra m'examiner, je n'aie pas à me repentir d'avoir accepté un si lourd fardeau, mais à me réjouir de l'avoir porté pour sa gloire et le bien des âmes.

« Si nous n'avions pas été sous le poids d'une si grande inquiétude, nous nous proposions de faire aujourd'hui une petite fête de famille; mais comment se réjouir, dans les circonstances pénibles où nous nous trouvons? »

Au mois d'avril 1871, il apprend l'arrivée à Versailles de Tchong-Heou, délégué du gouvernement chinois pour porter des excuses à la France au sujet du massacre de Tien-tsin.

L'on sait que ce bon Céleste, affolé par les désordres sanglants de la Commune, s'était enfui à New-York d'où il fut rappelé par télégramme en France.

Un mandarin chinois

Mgr Guillemin, croyant que sa présence serait nécessaire pour donner aux membres du Gouvernement les explications que réclament les intérêts de sa Mission, part immédiatement à Versailles d'où il écrit à son frère, le 16 avril: « Me voilà heureusement arrivé, sans difficultés. Obligé de m'arrêter à Melun, pour y passer la nuit, j'ai trouvé une gracieuse hospitalité chez les Frères des écoles chrétiennes. Le lendemain, j'ai dû prendre une voiture qui m'a amené jusqu'à Versailles. Mgr s'est montré plein de bienveillance et d'amitié pour moi, et je resterai ici, jusqu'à ce que nos affaires de Chine soient un peu débrouillées; ce qui pourra se faire attendre quelque temps, vu que Thiers et ses collègues, sont absorbés présentement par le tas d'affaires qui leur tombent sur les bras.

« Mais j'ai entendu dire que l'ambassadeur Chinois était bien disposé et s'était réjoui de mon arrivée comme un moyen de lui faciliter l'exécution de sa Mission.

« Ainsi, sous ce rapport, tout s'annonce sous des aspects avan-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Chapitre XIII

I. Le délégué Chinois Tchong-Heou; les 100 mille francs promis par l'Empereur; il voyage et il quête; la Commune.
II. Au Mont-Dore; M. et M.me Thiers: visite au Pape.
III. Lettre à l'Amiral Jurien de la Gravière.
IV. La "maladie de la pierre": la pyramide d'Echevannes.
V. La montre de Pie IX: une loterie.
VI. Son séjour en France paraît long: dernières tournées et préparatifs de départ; retour à Canton: le P. Provana, S. J.

1871 — 1875.

I.

Le repos que l'évêque prend à Vuillafans, n'y sera pas de longue durée.

Dès son arrivée, il trouve des lettres de Canton qui lui annoncent des accidents survenus à ses ouvriers et par suite la suspension des travaux de l'église.

A peine sort-il d'une difficulté qu'il « retombe dans une autre; mais Dieu, dit-il, est venu tant de fois à son secours, qu'il espère bien en être assisté encore; et, pour répondre à ce qu'Il demande de lui, il va prendre les moyens propres aux misères présentes. »

Le 25 janvier 1871, ramène le 14e anniversaire de sa consécration; les tristes événements de la guerre ne lui permettent pas de fêter cette date: « J'étais effrayé ce matin, *écrit-il à Joséphine,* en réfléchissant aux obligations que cette position d'évêque impose, et au terrible compte que j'aurai à rendre un jour de mon administration. Aide-moi par tes prières à réparer le passé, et à si bien profiter de l'avenir, que lorsque le Souverain Juge viendra m'examiner, je n'aie pas à me repentir d'avoir accepté un si lourd fardeau, mais à me réjouir de l'avoir porté pour sa gloire et le bien des âmes.

« Si nous n'avions pas été sous le poids d'une si grande inquiétude, nous nous proposions de faire aujourd'hui une petite fête de famille; mais comment se réjouir, dans les circonstances pénibles où nous nous trouvons? »

Au mois d'avril 1871, il apprend l'arrivée à Versailles de Tchong-Heou, délégué du gouvernement chinois pour porter des excuses à la France au sujet du massacre de Tien-tsin.

L'on sait que ce bon Céleste, affolé par les désordres sanglants de la Commune, s'était enfui à New-York d'où il fut rappelé par télégramme en France.

Un mandarin chinois

Mgr Guillemin, croyant que sa présence serait nécessaire pour donner aux membres du Gouvernement les explications que réclament les intérêts de sa Mission, part immédiatement à Versailles d'où il écrit à son frère, le 16 avril: « Me voilà heureusement arrivé, sans difficultés. Obligé de m'arrêter à Melun, pour y passer la nuit, j'ai trouvé une gracieuse hospitalité chez les Frères des écoles chrétiennes. Le lendemain, j'ai dû prendre une voiture qui m'a amené jusqu'à Versailles. Mgr s'est montré plein de bienveillance et d'amitié pour moi, et je resterai ici, jusqu'à ce que nos affaires de Chine soient un peu débrouillées; ce qui pourra se faire attendre quelque temps, vu que Thiers et ses collègues, sont absorbés présentement par le tas d'affaires qui leur tombent sur les bras.

« Mais j'ai entendu dire que l'ambassadeur Chinois était bien disposé et s'était réjoui de mon arrivée comme un moyen de lui faciliter l'exécution de sa Mission.

« Ainsi, sous ce rapport, tout s'annonce sous des aspects avan-

tageux; et, en me réjouissant de cet état de choses, il ne me reste plus qu'à souhaiter de nous trouver réunis le mois prochain. Dans cet espoir, je vous salue tous, bonne maman, Eulalie, Léonce.»

« Les affaires vont mal à Paris, *écrit-il quelques jours après,* on y incarcère à tort et à travers les plus braves et les plus innocentes gens. Il faudra en venir à un siège et l'on ne sait pas quelles en seront les fâcheuses conséquences. M. Boiteux est toujours à St. Sulpice et n'a subi aucun mauvais traitement. Le P. Voisin a gagné St. Brieuc déguisé en jardinier, et ayant la pipe à la bouche.

« Comme on ne voulait pas le laisser sortir, il va s'adresser à un garde national auquel il demande du feu et donne deux cigarettes; cela fait, celui-ci le conduit hors des murs et le fait monter en chemin de fer.

« J'ai trouvé ici l'ami Veuillot qui m'a donné une chaude embrassade, puis Melle Elise et ses nièces, tous pleins de bienveillance pour moi; ainsi il n'y a pas à avoir la moindre inquiétude ici.

« Le calme se maintenant en Chine, il serait grandement à désirer que les travaux de notre église pussent reprendre leur cours; et fais ton possible, mon cher Joseph, pour me trouver encore quelques miliers de francs qui te seront fidèlement rendus, étant empruntés au nom de la Divine Providence. »

De Versailles, le 3 mai: « *J'apprends,* dit-il, *que l'affaire de nos 150 mille francs est à peu près terminée, et que nous aurons certainement cette somme.*

« *Dieu soit béni de cette heureuse conclusion, qui va nous permettre de pousser activement les travaux de notre église, et je m'empresse de t'en faire part comme d'un sujet de joie pour toi et toute la famile.*

Je n'avais nulle intention, en venant à Versailles, de m'y occuper de cette promesse de 100 mille francs faite par l'Empereur, mais la chose ayant été mise sur le tapis, j'ai pensé que c'était la Providence qui me fournissait Elle-même les moyens d'y travailler; et c'était si bien Elle, que le succés a fini par couronner mes démarches.....

Cependant, il ne faut pas qu'elle empêche les perquisitions que tu étais en train de faire, pour me trouver des emprunts. Car, nous avons à Canton bien de l'argent emprunté au 12 %!!... nous commencerons, avec l'allocation du Gouvernement, à rendre ces emprunts dévorants, et le reste nous servira à continuer les travaux commencés.

Mgr de Versailles part demain pour la Franche-Comté avec Mgr Légain évêque élu de Montauban.

J'aurais été content de l'accompagner, et c'était chose arrêtée entre nous; mais la question de notre indemnité n'étant pas encore complètement terminée, il vaut mieux que je reste ici, pour y mettre la dernière main; après quoi je retournerai en Franche-Comté dans 15 jours peut-être.

Mgr de Montauban ainsi que son collègue, viendront volontiers faire une promenade à Vuillafans, puis à la source de la Loue, peut-être à Echevannes, pour y poser la première pierre de notre pyramide.

Ils s'en réjouissent l'un et l'autre, et nous n'aurons pas moins de plaisir à les recevoir.....

J'ai pu, pendant mon séjour à Versailles, faire de belles et honorables connaissances. Sans parler de nos répresentants, Thiers, Jules Favre et autres, j'ai vu assez intimement le Marquis de Grammont, oncle de M. de Mérode, le Duc de Marmier, M. d'Andelarre et autres députés du Doubs et de la H^te^ Saône; et tous ces Messieurs m'ont témoigné le plus sérieux intérêt pour la réussite de mon affaire, me présentant partout où ils pensaient qu'une visite pouvait m'être utile.

Voilà des maisons où j'aurai à déposer des souvenirs de Chine; mais ils seront bien placés là, et nous n'aurons pas à regretter leur emploi!

Dis à la bonne maman qu'elle doit ménager ses forces et bien se soigner, pour venir jeter les fondements de la fameuse pyramide d'Echevannes. »

Du 24 mai, au même: « *Je reviens de mon voyage de Bretagne qui a été heureux. Je me suis arrêté un jour à Laval, où j'avais à voir un chanoine, M. Le Segretain, lequel faisant la biographie de son neveu décédé à Fribourg, comme un petit saint, me suppliait d'aller le trouver, pour lui donner divers renseignements qui lui manquaient.*

Je suis resté un autre jour à Rennes où j'ai vu Melle de Bélizal et le général de Charette; et dans ces deux endroits, ayant eu l'occasion de parler de notre Mission, j'ai pu gagner l'entretien de deux catéchistes par an, c'est-à-dire une somme annuelle de 800 francs.

Mon voyage a donc été heureux; mais il me faudra retourner plus tard dans ces deux localités, comme je l'ai promis, chose du reste dont je suis très content, parce qu'un nouveau voyage ne fera que me procurer de nouvelles ressources pour ma Mission.....

En revenant à Versailles, j'y ai vu les bandes de prisonniers qu'on y amène sans cesse de Paris.

Jamais spectacle plus hideux, plus ignoble ne s'est présenté à ma vue; on ne peut se faire une idée de tout ce qu'il y a de sale, de repoussant, de patibulaire dans les figures et la contenance de ces révoltés, se traînant péniblement au milieu d'une haie de soldats qui les font marcher, les uns chauves, les autres à chéveux blancs avec des visages noirs de fumée et de poudre, et où se peint quelque chose d'infernal; certains, boîteux, borgnes, cagneux et contrefaits, le tout entremêlé de femmes marchant pieds nus, la tête échevelée comme des bacchantes et achevant de donner à ce tableau l'aspect le plus révoltant qu'on puisse voir.

Ure pagode

Et c'est ainsi qu'hier et aujourd'hui, nous voyons d'heure en heure, passer des troupes composées de 1000 à 2000 de ces vrais brigands.

Je voudrais que ceux qui vantent tant notre démocratie et qui font des vœux pour son développement, eussent été témoins d'un pareil spectacle: à coup sûr, ils seraient moins empressés à vouloir remettre les destinées du pays en des mains qui ne savent que profaner les églises, piller, brûler et assassiner au nom même de cette liberté qu'ils ne veulent que pour eux et à leur manière.

Il paraît qu'en ce moment, l'incendie dévore nos plus beaux monuments de Paris, et nous en voyons arriver la fumée jusqu'à Versailles.

On ne sait encore rien du sort des prisonniers renfermés à Mazas; mais certes, on comprend la frayeur dont ils doi-

vent être saisis, en voyant les atroces figures qui vont décider de leur sort.

Demain, nous saurons quelque chose de positif à cet égard, et dans 3 ou 4 jours, nous pourrons rentrer à Paris...

Je te remercie, mon cher Joseph, de l'empressement que tu mets à me procurer de l'argent. On doit en avoir encore à Canton, après les 100 mille francs que j'y ai envoyés; mais il est bon pour nos constructions d'avoir un peu d'avance.

Seulement, nous pouvons, sur une somme de 20 mille francs gagner de 1000 à 1500 francs, d'après la manière la plus économique de l'envoyer; et je vais faire télégraphier à Canton, pour avoir des renseignements à cet égard. Je ne recevrai guère la réponse avant un mois au plus tôt.

Si donc notre nouveau bailleur de fonds pouvait attendre jusqu'à cette époque, ce serait une bonne chose pour moi; sinon, il vaudrait mieux encore s'assurer cette somme, en la prenant de suite.

Fais pour le mieux. »

II.

Au mois d'août 1871, les médecins l'envoient faire une saison au Mont-Dore pour soigner une bronchite persistante qui donnait quelque inquiétude.

Il rentre ensuite à Paris d'où il écrit à son frère le 14 octobre: " Je suis toujours, soit à Versailles, soit à Paris, occupé des affaires de ma Mission, qui me semblent réclamer dans ces deux grand centres.

« Dieu soit béni! Je crois que la grande question des 100 mille francs promis par l'Empereur, est maintenant tranchée et d'une manière bien nette.

« Mercredi dernier, j'assistais pontificalement à l'enterrement de M. Lambrects, Ministre de l'Intérieur, et je faisais l'absoute. Or, le soir de ce même jour, je recevais une lettre du Ministre des Affaires Etrangères, m'annonçant qu'il remettait à ma disposition les 100 mille francs qui m'avaient été alloués par l'ancien gouvernement, et qu'il allait en écrire à M. de Rochechouart, qui sera sans doute peu satisfait de cette nouvelle, mais qui devra bien, bon gré mal gré, s'y conformer!.

« Nous aurons en effet reçu 525 mille francs de l'ancien gouvernement de l'Empereur, résultat de mes bonnes et anciennes relations; et il y a bien un peu de quoi être jaloux pour M. le chargé d'affaires à Pékin, qui n'obtient peut-être pas

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

En revenant à Versailles, j'y ai vu les bandes de prisonniers qu'on y amène sans cesse de Paris.

Jamais spectacle plus hideux, plus ignoble ne s'est présenté à ma vue; on ne peut se faire une idée de tout ce qu'il y a de sale, de repoussant, de patibulaire dans les figures et la contenance de ces révoltés, se traînant péniblement au milieu d'une haie de soldats qui les font marcher, les uns chauves, les autres à cheveux blancs avec des visages noirs de fumée et de poudre, et où se peint quelque chose d'infernal; certains, boiteux, borgnes, cagneux et contrefaits, le tout entremêlé de femmes marchant pieds nus, la tête échevelée comme des bacchantes et acherant de donner à ce tableau l'aspect le plus révoltant qu'on puisse voir.

Une barricade

Et c'est ainsi qu'hier et aujourd'hui, nous voyons d'heure en heure, passer des troupes composées de 1000 à 2000 de ces vrais brigands.

Je voudrais que ceux qui vantent tant notre démocratie et qui font des vœux pour son développement, eussent été témoins d'un pareil spectacle: à coup sûr, ils seraient moins empressés à vouloir remettre les destinées du pays en des mains qui ne savent que profaner les églises, piller, brûler et assassiner au nom même de cette liberté qu'ils ne veulent que pour eux et à leur manière.

Il paraît qu'en ce moment, l'incendie dévore nos plus beaux monuments de Paris, et nous en voyons arriver la fumée jusqu'à Versailles.

On ne sait encore rien du sort des prisonniers renfermés à Mazas; mais certes, on comprend la frayeur dont ils doi-

vent être saisis, en voyant les atroces figures qui vont décider de leur sort.

Demain, nous saurons quelque chose de positif à cet égard, et dans 3 ou 4 jours, nous pourrons rentrer à Paris...

Je te remercie, mon cher Joseph, de l'empressement que tu mets à me procurer de l'argent. On doit en avoir encore à Canton, après les 100 mille francs que j'y ai envoyés; mais il est bon pour nos constructions d'avoir un peu d'avance.

Seulement, nous pouvons, sur une somme de 20 mille francs gagner de 1000 à 1500 francs, d'après la manière la plus économique de l'envoyer; et je vais faire télégraphier à Canton, pour avoir des renseignements à cet égard. Je ne recevrai guère la réponse avant un mois au plus tôt.

Si donc notre nouveau bailleur de fonds pouvait attendre jusqu'à cette époque, ce serait une bonne chose pour moi; sinon, il vaudrait mieux encore s'assurer cette somme, en la prenant de suite.

Fais pour le mieux. »

II.

Au mois d'août 1871, les médecins l'envoient faire une saison au Mont-Dore pour soigner une bronchite persistante qui donnait quelque inquiétude.

Il rentre ensuite à Paris d'où il écrit à son frère le 14 octobre: " Je suis toujours, soit à Versailles, soit à Paris, occupé des affaires de ma Mission, qui me semblent réclamer dans ces deux grand centres.

« Dieu soit béni! Je crois que la grande question des 100 mille francs promis par l'Empereur, est maintenant tranchée et d'une manière bien nette.

« Mercredi dernier, j'assistais pontificalement à l'enterrement de M. Lambrects, Ministre de l'Intérieur, et je faisais l'absoute. Or, le soir de ce même jour, je recevais une lettre du Ministre des Affaires Etrangères, m'annonçant qu'il remettait à ma disposition les 100 mille francs qui m'avaient été alloués par l'ancien gouvernement, et qu'il allait en écrire à M. de Rochechouart, qui sera sans doute peu satisfait de cette nouvelle, mais qui devra bien, bon gré mal gré, s'y conformer!.

« Nous aurons en effet reçu 525 mille francs de l'ancien gouvernement de l'Empereur, résultat de mes bonnes et anciennes relations; et il y a bien un peu de quoi être jaloux pour M. le chargé d'affaires à Pékin, qui n'obtient peut-être pas

pour lui tout ce qu'il voudrait; mais qu'il se console!! nous en ferons un bon usage.!

« Ce serait bien le cas, après une si consolante victoire, d'aller me reposer un peu auprès de vous; mais mon temps est pris à Versailles, à faire mes visites à nos autorités, pour les remercier.

« A M. et à Mme Thiers qui se plaignent que je n'assiste pas à leurs soirées, à M. le Ministre des Affaires Etrangères, à ceux de la Marine et de la Guerre, tous personnages avec qui j'ai à faire et de qui il faut bien tirer quelque chose dans l'intérêt de nos Missions.

« Cela fait, j'aurai à m'occuper d'un mémoire que plusieurs de nos Vicaires apostoliques me demandent pour combattre les fâcheuses décisions prises au sujet de notre règlement. C'est chose encore bien nécessaire pour l'avenir de notre Société et dont je ne puis refuser de me charger; ce qui fera passer le temps de nos vendanges, sans que je puisse m'y rendre. C'est une privation, mais le devoir avant tout.

« J'ai appris avec peine l'état de santé du petit Léonce, et comme toi, j'ai été contrarié de la détermination que tu as cru devoir prendre pour le ménager.

L'éducation dans un collège et surtout venant de maîtres aussi habiles que les Pères jésuites, est bien certainement préférable à tout autre; mais il faut bien aussi tenir compte des circonstances particulières où l'on se trouve.

« Il me semble que cet enfant ne prenait pas assez d'exercice et ne se nourrissait pas suffisamment. Il te faut donc avoir l'œil à ces deux points."

Ses courses qu'il multiplie, sont fructueuses pour sa Mission; il recueille partout d'abondantes aumônes pour son église et des souscriptions pour l'œuvre des Catéchistes, œuvre qu'il a tant à cœur.

Pour témoigner sa gratitude aux bienfaiteurs, il leur envoie de petits présents consistant en porcelaines chinoises, vases de bronze, bâtons cueillis à Sancian, images, petites Croix bénites sur le tombeau de St. François Xavier etc:.... «Le ministre des Affaires Etrangères, *écrit-il le 22 octobre,* m'ayant rendu mes 100 mille francs, il serait bon de lui en témoigner ma reconnaissance par quelque souvenir de Chine. Envoie-moi donc un des beaux grands vases en bronze que j'ai apportés de Canton; ce vase étant très ancien, c'est bien, je crois, ce que j'ai de plus précieux. Et comme Mme. de Rémusat sa belle-fille, jeune veuve très pieuse, m'a aidé beaucoup et peut m'aider encore, envoie-moi aussi pour elle une des petites cais-

ses d'assiettes qui sont à Besançon. Tu peux prendre celle qui porte l'adresse de Mgr. de La Tour d'Auvergne.»

Du 31 octobre à son frère: « Je reçois ta bonne lettre qui m'annonce l'envoi de la belle pièce de bronze. Je la recevrai demain et la ferai arranger de manière à pouvoir la présenter de suite à M. de Rémusat.

« J'aurais un autre présent à faire à M. le Marquis de Grammont qui m'a aidé beaucoup dans l'affaire des 100 mille francs. Il se trouve présentement à Luxeuil, et c'est là que tu lui enverras une caisse d'assiettes en porcelaine.

« J'ai trouvé ici un ouvrier orfèvre, qui m'arrangera parfaitement mes bâtons de Sancian, au prix de 3 francs la pièce; envoie-moi donc tous les bâtons qui sont à Vuillafans, même ceux destinés au général de Montauban, afin que je puisse les avoir prêts pour la St. François Xavier, époque où je compte faire tous mes envois.»

L'on peut dire de cet homme que le cœur lui sortait de la poitrine, pour témoiguer sa reconnaissance aux bienfaiteurs et aux amis.

Missionnaire en tenue chinoise

Et il met presque une joie d'enfant à l'exprimer.

En cette fin d'année 1871, il se réjouit à bon droit du succès de ses démarches et de ses quêtes: «Je traite, *écrit-il,* avec Mme. Du Ban, dame du Sacré - Cœur, une affaire à laquelle

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

pour lui tout ce qu'il voudrait; mais qu'il se console!! nous en ferons un bon usage.!

« Ce serait bien le cas, après une si consolante victoire, d'aller me reposer un peu auprès de vous; mais mon temps est pris à Versailles, à faire mes visites à nos autorités, pour les remercier.

« A M. et à Mme Thiers qui se plaignent que je n'assiste pas à leurs soirées, à M. le Ministre des Affaires Etrangères, à ceux de la Marine et de la Guerre, tous personnages avec qui j'ai à faire et de qui il faut bien tirer quelque chose dans l'intérêt de nos Missions.

« Cela fait, j'aurai à m'occuper d'un mémoire que plusieurs de nos Vicaires apostoliques me demandent pour combattre les fâcheuses décisions prises au sujet de notre règlement. C'est chose encore bien nécessaire pour l'avenir de notre Société et dont je ne puis refuser de me charger; ce qui fera passer le temps de nos vendanges, sans que je puisse m'y rendre. C'est une privation, mais le devoir avant tout.

« J'ai appris avec peine l'état de santé du petit Léonce, et comme toi, j'ai été contrarié de la détermination que tu as cru devoir prendre pour le ménager.

L'éducation dans un collège et surtout venant de maîtres aussi habiles que les Pères jésuites, est bien certainement préférable à tout autre; mais il faut bien aussi tenir compte des circonstances particulières où l'on se trouve.

« Il me semble que cet enfant ne prenait pas assez d'exercice et ne se nourrissait pas suffisamment. Il te faut donc avoir l'œil à ces deux points."

Ses courses qu'il multiplie, sont fructueuses pour sa Mission; il recueille partout d'abondantes aumônes pour son église et des souscriptions pour l'œuvre des Catéchistes, œuvre qu'il a tant à cœur.

Pour témoigner sa gratitude aux bienfaiteurs, il leur envoie de petits présents consistant en porcelaines chinoises, vases de bronze, bâtons cueillis à Sancian, images, petites Croix bénites sur le tombeau de St. François Xavier etc:.... «Le ministre des Affaires Etrangères, *écrit-il le 22 octobre,* m'ayant rendu mes 100 mille francs, il serait bon de lui en témoigner ma reconnaissance par quelque souvenir de Chine. Envoie-moi donc un des beaux grands vases en bronze que j'ai apportés de Canton; ce vase étant très ancien, c'est bien, je crois, ce que j'ai de plus précieux. Et comme Mme. de Rémusat sa belle-fille, jeune veuve très pieuse, m'a aidé beaucoup et peut m'aider encore, envoie-moi aussi pour elle une des petites cais-

ses d'assiettes qui sont à Besançon. Tu peux prendre celle qui porte l'adresse de Mgr. de La Tour d'Auvergne.»

Du 31 octobre à son frère: « Je reçois ta bonne lettre qui m'annonce l'envoi de la belle pièce de bronze. Je la recevrai demain et la ferai arranger de manière à pouvoir la présenter de suite à M. de Rémusat.

« J'aurais un autre présent à faire à M. le Marquis de Grammont qui m'a aidé beaucoup dans l'affaire des 100 mille francs. Il se trouve présentement à Luxeuil, et c'est là que tu lui enverras une caisse d'assiettes en porcelaine.

« J'ai trouvé ici un ouvrier orfèvre, qui m'arrangera parfaitement mes bâtons de Sancian, au prix de 3 francs la pièce; envoie-moi donc tous les bâtons qui sont à Vuillafans, même ceux destinés au général de Montauban, afin que je puisse les avoir prêts pour la St. François Xavier, époque où je compte faire tous mes envois.»

L'on peut dire de cet homme que le cœur lui sortait de la poitrine, pour témoigner sa reconnaissance aux bienfaiteurs et aux amis.

Missionnaire en tenue chinoise

Et il met presque une joie d'enfant à l'exprimer.

En cette fin d'année 1871, il se réjouit à bon droit du succès de ses démarches et de ses quêtes: «Je traite, *écrit-il,* avec Mme. Du Ban, dame du Sacré-Cœur, une affaire à laquelle

j'attache une grande importance; veuillez prier pour qu'elle réussisse.»

Il s'agissait d'une somme assez ronde qui lui était offerte, moyennant certaines conditions que nous ignorons.

Sur ces entrefaites, M. Jolly, son pro-préfet, lui ayant écrit de Canton, de retarder son retour, si par là il pouvait procurer quelques ressources à la Mission, le prélat, fort de cet encouragement, continue ses courses de quêteur et recueille de fortes aumônes. Il obtient de la Propagation de la Foi et de la Ste. Enfance, un subside particulier de 30 mille francs pour les frais de construction à Sancian.

Au mois d'août 1872, il part inopinément pour Rome en compagnie de son vieil ami Vérolles évêque de Colombie: « Je me proposais, *écrit-il à son frère le 13 août,* de t'envoyer un petit mot avant d'entreprendre mon voyage de Rome, et voilà que emporté par toutes mes occupations, j'ai dû partir sans pouvoir te donner ce petit mot d'avis et d'amitié.

« Au moins aujourd'hui, je puis t'annoncer que nous sommes arrivés à bon port, Mgr Vérolles et moi; et que déjà nous avons été reçus par le Souverain Pontife qui nous a accueillis avec sa bonté ordinaire.

« Sa Sainteté n'avait pas oublié que j'avais reçu la consécration épiscopale de ses mains; car, au moment où je m'approchais de sa personne, s'adressant à son entourage: «Celui-ci, dit-Elle, est le mien!! *Questo é mio*!

« Nous traiterons rapidement nos affaires; et comme ici on est complètement de notre avis au sujet de ce suffrage universel qu'on veut introduire dans la Société des Missions Etrangères, comme moyen de la diriger, nous obtiendrons, j'espère, tout le résultat que nous attendons; après quoi nous reprendrons le chemin de France.

« Alors, je verrai ce que mes occupations me permettront de faire, pour aller goûter un peu de repos auprès de vous, et élever notre fameuse pyramide d'Echevannes; mais probablement qu'auparavant, il me faudra terminer avec M. Thiers les affaites pendantes; ce qui me sera assez facile, si je reçois le concours qui m'a été promis avant mon départ....

« Je vais commencer à quêter, pour payer le restant de mes dettes, et j'ai tout d'abord le plaisir de voir que mon voyage de Rome ne me coûtera rien, une bonne dame de Paris m'ayant donné 400 francs pour cet objet.

« Puis, comme nous étions à l'audience du Pape, Mgr Vérolles et moi, et que Sa Grandeur lui présentait une somme de 1000 francs qu'il avait recueillie pour lui, parmi ses chrétiens: « Mes chers amis, fit le St Père, vous en avez tout aussi

besoin que moi, je vous rends donc les 1000 francs, mais à la condition qu'ils seront également partagés entre vous deux, 500 pour Mgr de Colombie et 500 pour Mgr de Cybistra...

« Ainsi dit, ainsi fait!! Mais Mgr Vérolles, normand, eût été tout aussi content de remporter seul son offrande, sans avoir à la partager!... »

Mlle Elisa de Bélizal qui lui a offert 30 mille francs, « doit être, *écrit-il à son frère,* l'objet d'une reconnaissance spéciale; c'est un devoir de lui envoyer tout ce que tu pourras trouver de plus joli parmi les pièces de porcelaine chinoise.

« Voilà bientôt trois mois, *ajoute-t-il,* que je suis à Rome. Un mémoire terminé, l'on m'en demande un autre; et je devrai probablement encore prolonger mon séjour jusqu'au mois prochain, époque où doit se tenir une réunion de tous les cardinaux de la Propagande présidée par le Pape, et à laquelle l'Eminence Barnabo désire que j'assiste, afin de donner sur nos Missions les renseignements qu'on pourra désirer.

« Quoique pressé du désir de retourner en France, comme il s'agit du bien de nos Missions, je ne saurais me refuser à ce qui m'est demandé.

« Mais, cette séance tenue à Rome, je me hâterai de regagner Paris, pour y terminer l'affaire de mes 100 mille francs. (1)

« Déjà 25 mille francs viennent de nous être payés en Chine, ce qui nous donne les moyens de poursuivre les travaux de notre église et qui rendra plus facile le payement du reste de la somme que j'ai encore à toucher.

« Cela fait, j'irai passer quelque temps auprès de notre chère mère, dans la famille.

« Hélas! je n'y retrouverai plus le pauvre Palmire et notre cher M. Boiteux: vides toujours pénibles et qui nous rappellent que nous ne sommes ici qu'en passant et comme des voyageurs qui ne déploient leur tente que pour un jour.

« Mais, après la séparation, viendra la réunion; et c'est ce que nous dira dans quelques jours la belle fête de la Toussaint dont le souvenir a quelque chose de si frappant pour nous, soit à cause de l'anniversaire de la naissance de l'oncle Luc, qui, ce jour-là chantait toujours si joyeusement la grand'messe, soit à cause de notre retour au collège qui avait lieu le lendemain; souvenirs chers qu'on n'oublie jamais!.. »

C'est encore de Rome, qu'il envoie ses vœux de nouvel an aux siens, tout en annonçant son prochain retour. Son séjour dans la Ville Eternelle n'aura pas été inutile à sa Mission; il

(1) Il s'agissait d'obtenir, par un vote de la Chambre, la ratification de l'allocation.

le regarde même comme tout providentiel: « On vient *dit-il*, de remettre sur le tapis la fameuse question du patronat portugais qui fut déjà, comme l'on sait, cause de mon premier voyage en 1856. J'espère que les renseignements que j'ai pu donner à la Propagande et aux Cardinaux, auront servi à les éclairer sur cette affaire extrêmement importante et si peu comprise.»

Prêtre chinois baptisant sa sœur

Dans la dernière séance, tous les sentiments ont été favorables à sa cause, et l'on n'attend plus que la confirmation de Pie IX qui, lui assure-t-on, ne sera pas moins avantageuse.

Dans une visite qu'il fait au Pape, le 27 Décembre, jour de sa fête, Pie IX lui remet un rouleau de 50 pièces de 20 francs comme étrennes, pour les besoins de sa Mission.

Le 25 janvier 1873, 16e anniversaire de sa consécration, il va présenter encore «ses devoirs» au Vénéré Pontife: «Je suis allé, *dit-il,* assister à Sa messe, puis, m'approchant de lui et me jetant à ses genoux, je lui ai fait mon petit compliment, lui rappelant qu'il y avait 16 ans accomplis, qu'à pareil jour et dans la même chambre, Sa Sainteté avait bien voulu, de ses mains vénérées, me conférer l'onction épiscopale; que, pendant ce long espace de temps, malgré les difficultés et les ennuis que j'avais rencontrés, Dieu avait daigné bénir mon ministère; et que je priais humblement Sa Sainteté de me don-

ner une nouvelle bénédiction pour tout le temps que j'avais encore à passer dans ma lointaine Mission.

« Et en même temps, je lui remettais les trois petits ouvrages que j'avais avec moi: *Epitome historiæ sacræ* opuscule auquel j'ai ajouté 53 nouveaux chapitres, sa traduction en Chinois et le recueil de mes lettres sur Sancian.

« Sa Sainteté a reçu le tout avec un air de satisfaction bien marquée, et qui a touché les assistants.

« Elle m'a fait plusieurs questions qui montraient le vif intérêt qu'Elle veut bien porter à notre Mission et, me relevant avec bonté: « Oui, *filio carissimo,* je vous bénis; et que N.S. lui-même bénisse votre personne et votre ministère, afin que vous répandiez de plus en plus la connaissance de son Nom au milieu des nations!.»

« Là-dessus, je me suis relevé, tout réconforté et encouragé, et suis allé célébrer la Ste. Messe à St. Pierre, à l'autel même de la Confession, pour mettre sous la protection des SS^ts^. Apôtres, cette nouvelle ère qui commence pour moi et que je désire également, comme par le passé, consacrer au bien et à l'honneur de mon ministère!

« Et c'est ainsi, cher frère, que les encouragements sont mêlés aux difficultés que je rencontre; et il ne peut en être autrement dans la position où je suis, ayant de grands travaux à faire, de grands intérêts à soutenir, obligé par conséquent de voir les personnages les plus élevés, trouvant chez les uns de la bienveillance, chez les autres de l'indifférence ou même de l'opposition, selon leur manière de voir ou de penser.

« Mais tout cela est si bien ménagé par la divine Providence qui veille sur nous, qu'il n'y a guère moyen de s'enorgueillir des succès, ni de se décourager des revers.

« Donne tous ces détails à notre chère mère qui en sera très satisfaite. Au revoir."

Il ne quittera Rome que dans quelques mois, de nouvelles affaires l'y retenant; mais ses embarras d'argent le préoccupent bien davantage.

Le 30 janvier, il écrit à son frère: « M. Voisin a reçu de mon pro-préfet M. Jolly une traite de 20 mille francs qu'il doit payer de suite. M. Voisin qui est tout dévoué à notre Mission, ajoute qu'il a maintenant 10 mille francs à sa disposition et me demande si j'aurais de quoi compléter la somme. J'ai ici 3000 francs, et il me resterait à en trouver 7000.

« Je réponds à M. Voisin que s'il ne peut pas trouver cette somme à Paris, en se faisant avancer par le Séminaire, j'allais t'écrire pour te demander, s'il serait possible de trouver pareille somme dans notre pays.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

le regarde même comme tout providentiel: « On vient *dit-il*, de remettre sur le tapis la fameuse question du patronat portugais qui fut déjà, comme l'on sait, cause de mon premier voyage en 1856. J'espère que les renseignements que j'ai pu donner à la Propagande et aux Cardinaux, auront servi à les éclairer sur cette affaire extrêmement importante et si peu comprise.»

Prêtre chinois baptisant sa sœur

Dans la dernière séance, tous les sentiments ont été favorables à sa cause, et l'on n'attend plus que la confirmation de Pie IX qui, lui assure-t-on, ne sera pas moins avantageuse.

Dans une visite qu'il fait au Pape, le 27 Décembre, jour de sa fête, Pie IX lui remet un rouleau de 50 pièces de 20 francs comme étrennes, pour les besoins de sa Mission.

Le 25 janvier 1873, 16e anniversaire de sa consécration, il va présenter encore «ses devoirs» au Vénéré Pontife: «Je suis allé, *dit-il*, assister à Sa messe, puis, m'approchant de lui et me jetant à ses genoux, je lui ai fait mon petit compliment, lui rappelant qu'il y avait 16 ans accomplis, qu'à pareil jour et dans la même chambre, Sa Sainteté avait bien voulu, de ses mains vénérées, me conférer l'onction épiscopale; que, pendant ce long espace de temps, malgré les difficultés et les ennuis que j'avais rencontrés, Dieu avait daigné bénir mon ministère; et que je priais humblement Sa Sainteté de me don-

ner une nouvelle bénédiction pour tout le temps que j'avais encore à passer dans ma lointaine Mission.

« Et en même temps, je lui remettais les trois petits ouvrages que j'avais avec moi: *Epitome historiæ sacræ* opuscule auquel j'ai ajouté 53 nouveaux chapitres, sa traduction en Chinois et le recueil de mes lettres sur Sancian.

« Sa Sainteté a reçu le tout avec un air de satisfaction bien marquée, et qui a touché les assistants.

« Elle m'a fait plusieurs questions qui montraient le vif intérêt qu'Elle veut bien porter à notre Mission et, me relevant avec bonté: « Oui, *filio carissimo,* je vous bénis; et que N.S. lui-même bénisse votre personne et votre ministère, afin que vous répandiez de plus en plus la connaissance de son Nom au milieu des nations!.»

« Là-dessus, je me suis relevé, tout réconforté et encouragé, et suis allé célébrer la Ste. Messe à St. Pierre, à l'autel même de la Confession, pour mettre sous la protection des SS^ts^. Apôtres, cette nouvelle ère qui commence pour moi et que je désire également, comme par le passé, consacrer au bien et à l'honneur de mon ministère!

« Et c'est ainsi, cher frère, que les encouragements sont mêlés aux difficultés que je rencontre; et il ne peut en être autrement dans la position où je suis, ayant de grands travaux à faire, de grands intérêts à soutenir, obligé par conséquent de voir les personnages les plus élevés, trouvant chez les uns de la bienveillance, chez les autres de l'indifférence ou même de l'opposition, selon leur manière de voir ou de penser.

« Mais tout cela est si bien ménagé par la divine Providence qui veille sur nous, qu'il n'y a guère moyen de s'enorgueillir des succès, ni de se décourager des revers.

« Donne tous ces détails à notre chère mère qui en sera très satisfaite. Au revoir."

Il ne quittera Rome que dans quelques mois, de nouvelles affaires l'y retenant; mais ses embarras d'argent le préoccupent bien davantage.

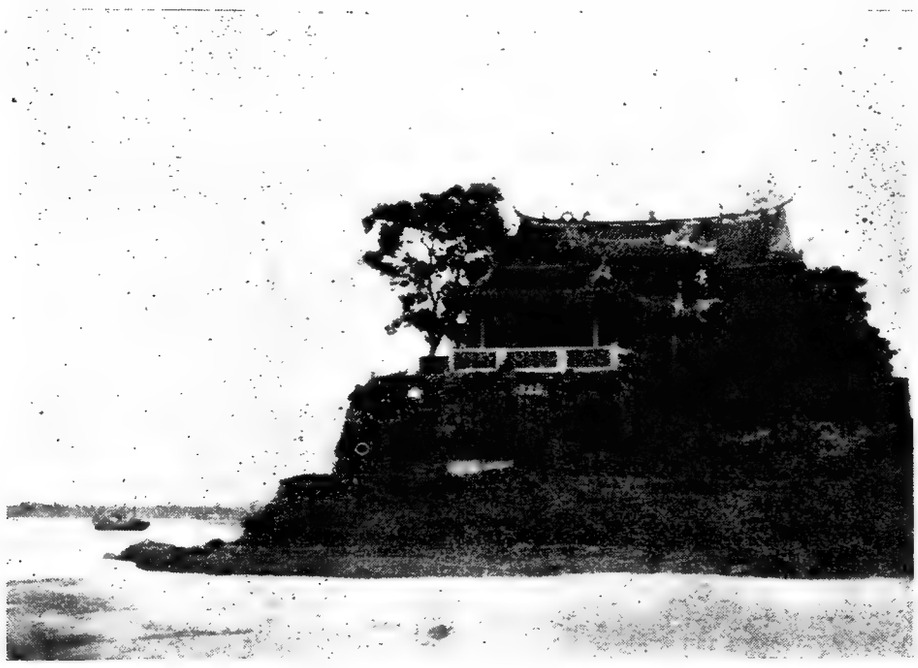
Le 30 janvier, il écrit à son frère: « M. Voisin a reçu de mon pro-préfet M. Jolly une traite de 20 mille francs qu'il doit payer de suite. M. Voisin qui est tout dévoué à notre Mission, ajoute qu'il a maintenant 10 mille francs à sa disposition et me demande si j'aurais de quoi compléter la somme. J'ai ici 3000 francs, et il me resterait à en trouver 7000.

« Je réponds à M. Voisin que s'il ne peut pas trouver cette somme à Paris, en se faisant avancer par le Séminaire, j'allais t'écrire pour te demander, s'il serait possible de trouver pareille somme dans notre pays.

« C'est donc à tes bons soins que j'ai encore recours dans cette circonstance....

« Je t'ai déjà annoncé que sur les 100 mille francs qui nous sont dus par le gouvernement, nous avons reçu 25 mille francs, ce qui nous donne droit d'en toucher encore 75 mille; je n'ai aucune inquiétude à cet égard.

« Or, maintenant les travaux de notre église marchent comme à l'ordinaire et même plus rapidement qu'à l'ordinaire.



Pagode dans un îlot.

« Car, les arcs-boutants poussant les murs à l'intérieur, il faut nécessairement établir à l'intérieur un contre-poids qui s'oppose à leur poussée, et ce contre-poids est la charpente même qu'on se hâte de poser maintenant, malgré l'obligation qui nous avait été imposée par le ministre de France de Rochechouart, de diminuer le toit de la moitié de sa hauteur; cette combinaison étant complètement ridicule, soit au point de vue de l'art, comme M. Viollet-le-Duc l'a déclaré, soit parce que déjà une partie de la charpente était posée et l'autre partie taillée.

« Il est évident que nous ne pouvions tenir compte des ridicules injonctions de M. le Ministre qui ne semble aller en Chine que pour faire les choses à l'envers du bon sens.

« Mais enfin, agissant contre ses ordres, nous sommes obligés d'activer l'ouvrage le plus rapidement possible; et une fois terminé, je n'aurai pas de peine à Paris de le faire passer

pour un fait accompli, ayant d'ailleurs l'avis du premier architecte de l'Etat et de nos deux consuls de Canton qui tous déclarent que sous aucun rapport, il n'y a rien à changer au plan primitif.

« Il n'y a plus que l'argent qui nous fasse défaut, et, avant de toucher l'allocation du gouvernement, sur la quelle je compte lors de mon retour en France, je voudrais au moins avoir de quoi continuer nos travaux, sans pour cela entamer les sommes que je recueille pour les œuvres directes d'évangélisation.

« Ecris donc à M. Voisin pour savoir ce dont il a besoin et lui indiquer ce que tu peux faire, et Dieu aidant, nous pourrons encore boucher ce trou; quand j'arriverai à Besançon, je pourrai prendre les 30 mille francs de Mme du Bar, qui sont là en dépôt pour moi.

« Si d'autres bonnes âmes venaient encore à mon secours, j'aurais bientôt fait de payer mes arriérés qui, au fond, ne sont pas très considérables, mais cela viendra d'une manière ou d'une autre, et nous finirons par terminer cette belle église qui aura rencontré tant de difficultés, et dont l'achèvement sera un sujet d'admiration pour nos Chinois, un honneur pour notre sainte religion et pour la France, et surtout un moyen de propagation religieuse dans ces pays de la Gentilité.»

De Turin, le 5 mai, il apprend à son frère qu'il a enfin quitté Rome: "J'arrive à Turin; dans deux jours je serai à Paris où j'aurai trois grandes questions à traiter, celle de mes 75 mille francs, celle du renouvellement du traité de la France avec la Chine, puis celle de la répartition des fonds de la Ste Enfance pour 1873; et cela fait, j'aurai enfin un peu de liberté, pour aller me reposer en Franche-Comté.

« Toutes mes affaires de Rome se sont bien arrangées, et j'en rapporte toutes sortes de bénédictions du St Père pour nos parents, amis et bienfaiteurs. »

III

Comme il l'avait annoncé, il s'est déjà rendu à Paris où, entre autres questions importantes, celle de son séminaire le préoccupe beaucoup. Il écrit à ce sujet le 30 mai 1873 à l'amiral Jurien de la Gravière, président de l'œuvre des Ecoles d'Orient: "Permettez à un évêque missionnaire qui jadis a eu l'honneur de vous voir en Chine, de venir vous entretenir d'une question qui intéresse au plus haut point l'avenir de sa Mission.

« Il vous la soumet d'autant plus volontiers, que connaissant mieux ces pays lointains, vous pouvez plus facilement juger

de sa portée, soit au point de vue religieux, soit sous le rapport de notre influence dans ces contrées.

« Chargé depuis 25 ans de la Mission de Canton, je puis dire que notre action n'a pas été sans y obtenir des résultats avantageux. Autrefois, privés de tout établissement, nous y avons aujourd'hui un vaste terrain, sur lequel s'élèvent deux beaux édifices, destinés à recueillir les enfant abandonnés; nous y construisons une belle église ogivale qui sera un véritable honneur pour la France. Nous avons également élevé une belle chapelle gothique sur le tombeau de St François Xavier dans l'île de Sancian; et ce qu'il y a de plus consolant encore, c'est que la population en général est bien disposée pour nous, que le nombre des chrétiens augmente chaque année d'un millier de néophytes, et que enfin le nom de la France, à peine connu autrefois dans cette partie de la Chine, s'y présente aujourd'hui environné de la considération et du respect des populations.

« Malheureusement, ce qui nous manque aujourd'hui, ce sont les moyens de soutenir ce mouvement vraiment consolant; et ce qu'il nous faudrait surtout, ce serait un clergé indigène.

Jeunes filles

« Et en effet, la Mission de Canton comptant 300 lieues de long sur 200 lieues de large et près de 40 millions d'habitants, et d'une autre part, n'ayant que 30 missionnaires pour défricher cet immense territoire, avec toutes les difficultés que présente notre titre d'étrangers, on comprend quelle immense disproportion se trouve entre l'œuvre qui nous est confiée et les moyens de l'exécuter.

« Que nous ayons, au contraire, un clergé indigène, le travail devient bien plus facile; il se fait sur une plus large é-

chelle, et si jamais il arrivait une persécution, nous aurions des auxiliaires tout prêts, pour soustraire l'ouvrage déjà fait, aux désastres qui le menacent. Et la chose est d'autant plus à désirer, que nous trouverions dans nos jeunes Chinois des natures

Une extrême-onction

propres à prendre les formes que nous leur donnerions et à devenir de fidèles ministres du sanctuaire.

« Mais pour cela il faudrait les former; pour les former, il faudrait un séminaire; pour avoir un séminaire, il faut des fonds pour le bâtir, chose qui nous manque, malgré son extrême nécessité.

« Or, cherchant les moyens de réaliser un projet si utile et si nécessaire, le Cardinal Barnabo partisan tout dévoué de cette idée, me proposait de m'adresser au Conseil de l'œuvre des Ecoles d'Orient, pour lui demander de me venir en aide dans l'exécution d'une œuvre si désirable, et qui en réalité, ne s'écarte pas de son but principal.

« Il s'agit en effet, de l'érection d'une école et de la plus importante de toutes les écoles où seront enseignées non seulement les sciences humaines, mais encore les sciences divines, et qui étendra son influence sur une si vaste province.

« Elle sera située aux portes de la Chine, dans l'île de Sancian, point intermédiaire entre l'Extrême-Orient et l'Orient plus rapproché de nous; point par conséquent qui se rattache aux localités déjà secourues par l'œuvre des Ecoles d'Orient, et cependant assez indépendant de la Chine, pour qu'on ne soit pas censé par là créer un antécédent obligatoire en faveur de ces dernières contrées.

« Son Eminence le cardinal Barnabo a bien voulu en par-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

de sa portée, soit au point de vue religieux, soit sous le rapport de notre influence dans ces contrées.

« Chargé depuis 25 ans de la Mission de Canton, je puis dire que notre action n'a pas été sans y obtenir des résultats avantageux. Autrefois, privés de tout établissement, nous y avons aujourd'hui un vaste terrain, sur lequel s'élèvent deux beaux édifices, destinés à recueillir les enfant abandonnés; nous y construisons une belle église ogivale qui sera un véritable honneur pour la France. Nous avons également élevé une belle chapelle gothique sur le tombeau de St François Xavier dans l'île de Sancian; et ce qu'il y a de plus consolant encore, c'est que la population en général est bien disposée pour nous, que le nombre des chrétiens augmente chaque année d'un millier de néophytes, et que enfin le nom de la France, à peine connu autrefois dans cette partie de la Chine, s'y présente aujourd'hui environné de la considération et du respect des populations.

« Malheureusement, ce qui nous manque aujourd'hui, ce sont les moyens de soutenir ce mouvement vraiment consolant; et ce qu'il nous faudrait surtout, ce serait un clergé indigène.

Jeunes filles

« Et en effet, la Mission de Canton comptant 300 lieues de long sur 200 lieues de large et près de 40 millions d'habitants, et d'une autre part, n'ayant que 30 missionnaires pour défricher cet immense territoire, avec toutes les difficultés que présente notre titre d'étrangers, on comprend quelle immense disproportion se trouve entre l'œuvre qui nous est confiée et les moyens de l'exécuter.

« Que nous ayons, au contraire, un clergé indigène, le travail devient bien plus facile; il se fait sur une plus large é-

chelle, et si jamais il arrivait une persécution, nous aurions des auxiliaires tout prêts, pour soustraire l'ouvrage déjà fait, aux désastres qui le menacent. Et la chose est d'autant plus à désirer, que nous trouverions dans nos jeunes Chinois des natures

Une extrême-onction

propres à prendre les formes que nous leur donnerions et à devenir de fidèles ministres du sanctuaire.

« Mais pour cela il faudrait les former; pour les former, il faudrait un séminaire; pour avoir un séminaire, il faut des fonds pour le bâtir; chose qui nous manque, malgré son extrême nécessité.

« Or, cherchant les moyens de réaliser un projet si utile et si nécessaire, le Cardinal Barnabo partisan tout dévoué de cette idée, me proposait de m'adresser au Conseil de l'œuvre des Ecoles d'Orient, pour lui demander de me venir en aide dans l'exécution d'une œuvre si désirable, et qui en réalité, ne s'écarte pas de son but principal.

« Il s'agit en effet, de l'érection d'une école et de la plus importante de toutes les écoles où seront enseignées non seulement les sciences humaines, mais encore les sciences divines, et qui étendra son influence sur une si vaste province.

« Elle sera située aux portes de la Chine, dans l'île de Sancian, point intermédiaire entre l'Extrême-Orient et l'Orient plus rapproché de nous; point par conséquent qui se rattache aux localités déjà secourues par l'œuvre des Ecoles d'Orient, et cependant assez indépendant de la Chine, pour qu'on ne soit pas censé par là créer un antécédent obligatoire en faveur de ces dernières contrées.

« Son Eminence le cardinal Barnabo a bien voulu en par-

ler en ce sens à M. l'abbé Dauphin qui se trouvait dernièrement à Rome; et permettez-moi, monsieur l'amiral, de venir aussi vous présenter ma requête, plein de confiance, que, après avoir fréquenté nos rivages, et les avoir protégés par votre vaillante épée, vous voudrez bien encore leur continuer l'appui tutélaire de votre assistance morale qui y produira un si grand bien, soit au point de vue religieux, soit sous le rapport de l'influence française que nous nous efforcerons de conserver en présence des Anglais, des Américains et des Russes qui, vous le savez mieux que personne, cherchent à établir leur domination dans ces pays. »

Nous ignorons le résultat de cette démarche du prélat auprès de l'Amiral Jurien de la Gravière. Toujours est-il qu'il poursuit son projet de Séminaire, avec la ténacité dont on le sait animé pour les bonnes causes.

Il adresse une circulaire à tous les évêques et à tous les Séminaristes de France, les priant de s'intéresser à l'œuvre du clergé indigène de Chine.

La plupart des évêques lui répondent d'une façon très bienveillante.

Il envoie 800 de ces circulaires au Collège des Jésuites de Vaugirard où il a célébré la fête de S.t Ignace, et le Supérieur les distribue à chaque élève en leur recommandant de s'en occuper pendant les vacances.

Il adresse la même circulaire aux maisons d'éducation du S. Cœur et à toutes les communautés de France.

Mais tout cela ne se fait pas sans de grandes fatigues et de graves préocupations qui ébranlent sa santé.

Ces travaux l'ont même empêché d'aller à Vuillafans le 15 Juin, pour fêter le 95e anniversaire de sa « chère maman », et il craint de lui avoir « causé une peine », en proposant à son frère Joseph de renvoyer cette fête au 1er juillet.

Au moment de partir au Mont-Dore où son médecin l'envoie se reposer de nouveau, il a la satisfaction de voir se terminer enfin son importante affaire des 75 mille francs, qui s'est traitée à la Chambre des députés, par un vote honorable de 500 voix contre 100.

Son court séjour au Mont-Dore lui fait grand bien.

Le 14 septembre 1873, il assiste à Vuillafans, à la première messe de son cher neveu Zéphyrin Trésoret; et, tout à la joie de fêter en famille un si heureux événement, le prélat y passe le restant de l'année, occupé à mettre à jour sa correspondance et à rendre des visites d'amitié.

Mgr Mabile, évêque de Versailles, étant en vacances à Ru-

rey, son pays d'origine, vient le voir et l'invite lui et tous les siens à lui rendre sa visite. Ce qui fut fait.

Tout en vaquant aux douceurs du repos, son activité lui fait rêver de nouvelles constructions.

On a dit de lui qu'il avait la maladie de la pierre; et de fait, il n'est satisfait que lorsqu'il a quelques constructions sur le chantier. (1)

IV.

Lors de son premier voyage en France, et après son sacre, au moment où il se préparait à regagner sa Mission, on lui avait un jour demandé dans quelle direction se trouvait Canton par rapport à Vuillafans.

On était alors au mois de Juin; et comme à cette époque le soleil à midi, tombe perpendiculairement sur Canton, tandis que en France il est environ cinq heures moins un quart du matin: « *Si vous voulez,* dit le prélat, *avoir la direction de Canton, vous n'avez qu'à voir de quel côté se trouvera le soleil demain matin à 5 heures, et de ce point, faites tomber un fil à plomb, et le plomb vous indiquera exactement cette position.*»

Or, le lendemain on ne manqua pas de faire l'expérience, et ayant déterminé le point de la montagne correspondant à celui où le soleil se trouvait en ce moment, on fit le soir, l'ascension de la montagne; et, arrivés au point en question, tous s'empressèrent d'y apporter chacun une pierre, afin de bien le délimiter.

De petits bergers qui étaient sur les lieux, ayant aussi prêté leur concours, bientôt le petit amas prit des proportions et s'éleva en forme de pyramide de 4 ou 5 pieds de haut, et sur laquelle on planta une croix rustique.

« *Ce petit monument tout spontané, raconte M. Trésoret, prit dans le pays, le nom de* pyramide de Canton, *et les habitants le vénéraient comme un monument religieux ; aussi resta-t-il debout jusqu'en 1870, année où les Prussiens, toujours Vandales, le renversèrent au grand regret de tous.*

« *C'était donc pour l'évêque de Cybistra, une ruine à relever, et il conçut le projet de construire là, un petit monument de forme exclusivement chinoise, servant de piédestal à une grande statue de* S.t *François Xavier, le tout dominé d'un petit clocheton auquel il destinait une cloche chinoise provenant de Sancian.*

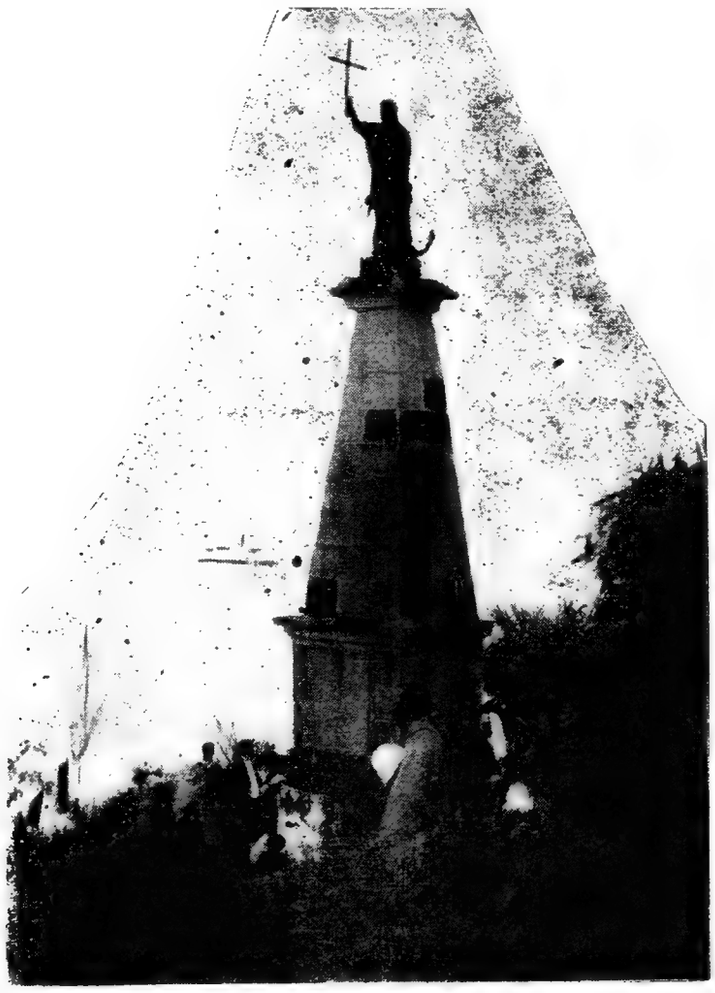
« *Et, mettant son projet à exécution, il commande la statue du saint apôtre, qui se fait sous la direction d'un maître distingué, Bonnassieux, de l'Institut.* »

(1) Quelques-uns de ses ennemis, cambriolant l'orthographe de sa devise: "*In morte vita*", avaient pu sans effort d'imagination, en extraire du mortier: "*In mortier vita*".

Cette statue sera coulée en fonte, en plusieurs exemplaires, qu'il destine à divers lieux de sa Mission.

L'un d'eux se trouve aujourd'hui à Sancian et l'autre dans la cour du séminaire de Canton. (1)

Le Saint y est représenté debout, la croix en main, dans



Pyramide à Sancian

une attitude et une physionomie parfaitement Mgr « Guillemin » à qui elle ressemble comme un frère.

En même temps qu'il construisait sa pyramide d'Echevannes, le prélat fait encore élever dans une propriété de la famille, à Amancey, un fac-similé de la grotte de Lourdes.

Là, au XVIIe siècle, un des ancêtres de sa mère avait élevé un oratoire à la Ste Vierge. Cet oratoire avait été renversé sous la Révolution; mais la pierre principale qui conte-

(1) Un troisième se dresse sur le tombeau du prélat à Vuillafans.

nait la petite statue avec son inscription, était restée intacte, et se trouvait comme perdue au milieu des décombres et des broussailles.

C'est pour remplacer cet oratoire détruit, qu'il fit appel à la générosité des cousins et cousines, propriétaires du domaine d'Amancey, et qu'il érigea un massif de rochers rustiques avec une grotte où fut placée une belle statue de N. D. de Lourdes en fonte et de grandeur naturelle.

Ces différents travaux, avec quelques courses qu'il fit dans les montagnes, occupèrent le prélat jusqu'à la fin de l'année 1873.

Dès les premiers jours de janvier 1874, il a regagné Paris, afin d'y travailler plus directement aux besoins de sa Mission.

V.

Son appel aux Séminaires de France n'ayant pas produit le résultat qu'il attendait, il a recours à un autre moyen pour se procurer les fonds nécessaires à la construction d'un Séminaire à Canton.

Le Souverain Pontife lui avait fait cadeau d'une belle montre en or; il a l'idée de la mettre en loterie, avec quelques objets chinois; et le placement de ses billets l'occupe pendant les premiers mois de l'année.

A la fin de mairs il écrit à Melle Flagey pour lui demander son concours, lui disant qu'il " a déjà placé mille billets de loterie à Bourges, mille à Lyon, mille à Poitiers, mille à Versailles, et il espère bien ne pas trouver moins de sympathe à Besançon."

Une vue de l'île de Sancian

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Cette statue sera coulée en fonte, en plusieurs exemplaires, qu'il destine à divers lieux de sa Mission.

L'un d'eux se trouve aujourd'hui à Sancian et l'autre dans la cour du séminaire de Canton. (1)

Le Saint y est représenté debout, la croix en main, dans

Pyramide à Sancian

une attitude et une physionomie parfaitement Mgr « Guillemin » à qui elle ressemble comme un frère.

En même temps qu'il construisait sa pyramide d'Echevannes, le prélat fait encore élever dans une propriété de la famille, à Amancey, un fac-similé de la grotte de Lourdes.

Là, au XVIIe siècle, un des ancêtres de sa mère avait élevé un oratoire à la Ste Vierge. Cet oratoire avait été renversé sous la Révolution; mais la pierre principale qui conte-

(1) Un troisième se dresse sur le tombeau du prélat à Vuillafans.

nait la petite statue avec son inscription, était restée intacte, et se trouvait comme perdue au milieu des décombres et des broussailles.

C'est pour remplacer cet oratoire détruit, qu'il fit appel à la générosité des cousins et cousines, propriétaires du domaine d'Amancey, et qu'il érigea un massif de rochers rustiques avec une grotte où fut placée une belle statue de N. D. de Lourdes en fonte et de grandeur naturelle.

Ces différents travaux, avec quelques courses qu'il fit dans les montagnes, occupèrent le prélat jusqu'à la fin de l'année 1873.

Dès les premiers jours de janvier 1874, il a regagné Paris, afin d'y travailler plus directement aux besoins de sa Mission.

V.

Son appel aux Séminaires de France n'ayant pas produit le résultat qu'il attendait, il a recours à un autre moyen pour se procurer les fonds nécessaires à la construction d'un Séminaire à Canton.

Le Souverain Pontife lui avait fait cadeau d'une belle montre en or; il a l'idée de la mettre en loterie, avec quelques objets chinois; et le placement de ses billets l'occupe pendant les premiers mois de l'année.

A la fin de mairs il écrit à Melle Flagey pour lui demander son concours, lui disant qu'il "a déjà placé mille billets de loterie à Bourges, mille à Lyon, mille à Poitiers, mille à Versailles, et il espère bien ne pas trouver moins de sympathe à Besançon."

Une vue de l'île de Sancian

« Si ce moyen lui réussit, ajoute-t-il, ce sera son séminaire qu'il emportera avec lui, et c'est bien le plus beau cadeau qu'on puisse faire à sa Mission, qui, dès lors aura son clergé indigène, et pourra par là, échapper à tous les dangers de persécution auxquels il faut bien s'attendre un jour ou l'autre."

Le 20 Juin, il est à Solesme, d'où il écrit à son frère:"

« Me voilà bientôt au bout de mon voyage de Bretagne et de Normandie, pendant lequel j'ai visité Rouen, le Havre, Coutances, St Brieuc, Vannes, Brest, Quimper, Nantes, Le Mans, Laval, Château-Gonthier, m'arrêtant dans tous les endroits où je pouvais espérer recueillir des dons en faveur de ma Mission. Dieu a béni ces différentes excursions.

« Partout où j'ai été, j'ai laissé une bonne impression, si j'en juge par l'accueil qui m'a été fait, par les rapports que les journaux catholiques ont donnés de mon passage et surtout par les secours que j'ai obtenus.

« J'ai pu placer plus de 20 mille billets de ma loterie, et je rapporte en outre une somme assez ronde en or et en billets de banque.

« Ma santé n'a pas trop souffert de tous mes travaux et de la nécessité où j'étais de parler partout et à tout moment.

« Ainsi, Dieu soit béni! M'arrêtant un jour, à la belle abbaye de Solesmes, au milieu des Bénédictins qui occupent cette paisible solitude, je regagne demain Vendôme, pour aller à quelques lieues de là, bénir le mariage d'une petite-fille de M. de Déservillers qui, depuis longtemps, me demande de lui donner cette marque de bonne et ancienne amitié.

« De là je retournerai à Paris, où je verrai de quel côté me diriger.

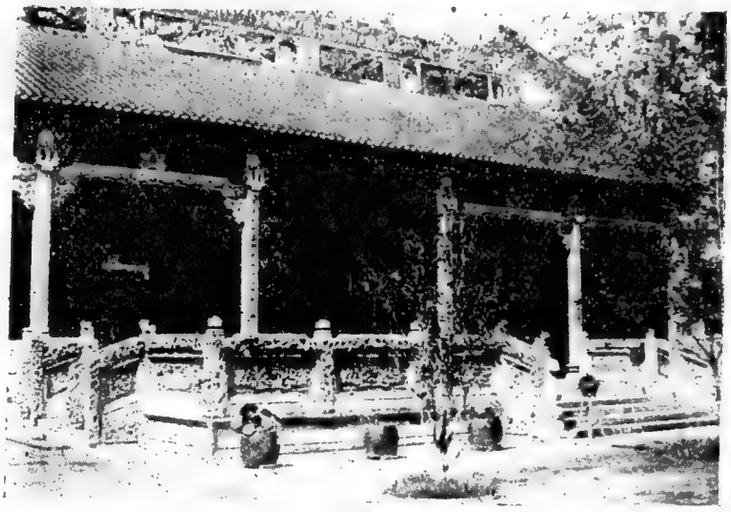
« Il me restera encore un voyage à faire à Bordeaux, marseille, Dijon, Autun; après quoi, ayant terminé toutes mes courses, et fait, dans l'intérêt de ma Mission, tout ce que je pouvais espérer faire, il ne me restera plus qu'à m'embarquer pour les rivages lointains de la Chine."

Il ne partira pas toutefois, dit-il, sans aller bénir la pyramide d'Echevannes et la grotte d'Amancey, en présence de sa vieille mère et de tous les siens.

Et il annonce à son frère l'envoi de la statue de St François Xavier pour la pyramide en question.

Une autre statue l'occupe encore en ce moment, celle qu'il doit placer sur le mausolée des soldats français morts à Canton. Il fait des démarches auprès du gouvernement à l'effet de l'obtenir; et il l'obtiendra, à force d'instances et de diplomatie, comme il appert dans la lettre suivante qu'il écrit de

Paris le 26 août à son neveu l'abbé Trésoret: « Je reçois à l'instant votre bonne lettre de fête, et afin que mes souhaits puissent aussi vous arriver à temps pour la saint Zéphyrin, je vous envoie rapidement ces quelques mots, qui, dans leur brièveté, vous diront que demain ma messe sera pour vous et pour moi, et que de tout cœur je demanderai à Dieu par l'in-



Temple d'ancêtres à Canton

tercession de notre saint patron, qu'il nous accorde d'imiter ses vertus ici-bas, afin de partager sa gloire dans le Ciel.

« C'est bien, en effet, ce qui doit être le but de nos efforts et de nos aspirations...

« Ma vie est tellemet prise par mes courses et les visites qui me sont faites, qu'il ne me reste pas, en réalité, un moment pour satisfaire aux premiers devoirs de l'amitié...

«Avec cela, l'œuvre de Dieu se fait: j'arrive aux 20 mille billets de ma loterie et je viens de recevoir aujourd'hui même du Ministre des Beaux-Arts, la promesse d'une belle statue en bronze de 7 pieds de haut, représentant l'ange gardien, et qui sera mise sur le tombeau des soldats qui tombèrent vaillamment à Canton, lors de la prise de cette ville en 1857.

« D'une autre part, tout va bien à Besançon et à Vuillafans: Paul a bien passé son examen; la bonne maman se soutient, l'oncle Joseph s'occupe de la construction de nos petites pyramides que j'irai bénir dans le courant de l'automne, et qui nous réuniront une dernière fois avant le jour du grand départ. Ainsi, c'est au revoir, cher et digne abbé, et en attendant ce moment de joie, recevez de nouveau, tous les vœux que forme pour vous l'oncle évêque-missionnaire. »

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

« Si ce moyen lui réussit, ajoute-t-il, ce sera son séminaire qu'il emportera avec lui, et c'est bien le plus beau cadeau qu'on puisse faire à sa Mission, qui, dès lors aura son clergé indigène, et pourra par là, échapper à tous les dangers de persécution auxquels il faut bien s'attendre un jour ou l'autre."

Le 20 Juin, il est à Solesme, d'où il écrit à son frère:"

« Me voilà bientôt au bout de mon voyage de Bretagne et de Normandie, pendant lequel j'ai visité Rouen, le Havre, Coutances, St Brieuc, Vannes, Brest, Quimper, Nantes, Le Mans, Laval, Château-Gonthier, m'arrêtant dans tous les endroits où je pouvais espérer recueillir des dons en faveur de ma Mission. Dieu a béni ces différentes excursions.

« Partout où j'ai été, j'ai laissé une bonne impression, si j'en juge par l'accueil qui m'a été fait, par les rapports que les journaux catholiques ont donnés de mon passage et surtout par les secours que j'ai obtenus.

« J'ai pu placer plus de 20 mille billets de ma loterie, et je rapporte en outre une somme assez ronde en or et en billets de banque.

« Ma santé n'a pas trop souffert de tous mes travaux et de la nécessité où j'étais de parler partout et à tout moment.

« Ainsi, Dieu soit béni! M'arrêtant un jour, à la belle abbaye de Solesmes, au milieu des Bénédictins qui occupent cette paisible solitude, je regagne demain Vendôme, pour aller à quelques lieues de là, bénir le mariage d'une petite-fille de M. de Déservillers qui, depuis longtemps, me demande de lui donner cette marque de bonne et ancienne amitié.

« De là je retournerai à Paris, où je verrai de quel côté me diriger.

« Il me restera encore un voyage à faire à Bordeaux, marseille, Dijon, Autun; après quoi, ayant terminé toutes mes courses, et fait, dans l'intérêt de ma Mission, tout ce que je pouvais espérer faire, il ne me restera plus qu'à m'embarquer pour les rivages lointains de la Chine."

Il ne partira pas toutefois, dit-il, sans aller bénir la pyramide d'Echevannes et la grotte d'Amancey, en présence de sa vieille mère et de tous les siens.

Et il annonce à son frère l'envoi de la statue de St François Xavier pour la pyramide en question.

Une autre statue l'occupe encore en ce moment, celle qu'il doit placer sur le mausolée des soldats français morts à Canton. Il fait des démarches auprès du gouvernement à l'effet de l'obtenir; et il l'obtiendra, à force d'instances et de diplomatie, comme il appert dans la lettre suivante qu'il écrit de

Paris le 26 août à son neveu l'abbé Trésoret : « Je reçois à l'instant votre bonne lettre de fête, et afin que mes souhaits puissent aussi vous arriver à temps pour la saint Zéphyrin, je vous envoie rapidement ces quelques mots, qui, dans leur brièveté, vous diront que demain ma messe sera pour vous et pour moi, et que de tout cœur je demanderai à Dieu par l'in-

Temple d'ancêtres à Canton

tercession de notre saint patron, qu'il nous accorde d'imiter ses vertus ici-bas, afin de partager sa gloire dans le Ciel.

« C'est bien, en effet, ce qui doit être le but de nos efforts et de nos aspirations...

« Ma vie est tellemet prise par mes courses et les visites qui me sont faites, qu'il ne me reste pas, en réalité, un moment pour satisfaire aux premiers devoirs de l'amitié...

«Avec cela, l'œuvre de Dieu se fait: j'arrive aux 20 mille billets de ma loterie et je viens de recevoir aujourd'hui même du Ministre des Beaux-Arts, la promesse d'une belle statue en bronze de 7 pieds de haut, représentant l'ange gardien, et qui sera mise sur le tombeau des soldats qui tombèrent vaillamment à Canton, lors de la prise de cette ville en 1857.

« D'une autre part, tout va bien à Besançon et à Vuillafans: Paul a bien passé son examen; la bonne maman se soutient, l'oncle Joseph s'occupe de la construction de nos petites pyramides que j'irai bénir dans le courant de l'automne, et qui nous réuniront une dernière fois avant le jour du grand départ. Ainsi, c'est au revoir, cher et digne abbé, et en attendant ce moment de joie, recevez de nouveau, tous les vœux que forme pour vous l'oncle évêque-missionnaire. »

IV.

Il croit remarquer que le Séminaire de Paris voit d'un mauvais œil son séjour se prolonger en France. Ses relations suivies avec le Ministre des Affaires Etrangères semblent l'offusquer; on le critique d'avoir fait visite à la Maréchale Mac-Mahon qui lui avait exprimé le désir de le voir.

Et cependant, dit-il, « toutes ses relations ne sont que dans l'intérêt de sa Mission ». Et de fait, dans la dernière quinzaine de décembre, il recevait, par suite des dernières volontés d'une dame décédée, 30 mille francs; puis 10 mille autres par l'intermédiaire d'une demoiselle Bretonne toute dévouée à ses œuvres.

Néanmoins il comprend que son séjour ne peut se prolonger plus longtemps et que son départ pour la Chine devra avoir lieu dans le courant de mars prochain.

Il presse donc son frère de mettre la dernière main au petit monument chinois d'Echevannes, afin qu'il puisse en faire la bénédiction avant son départ.

Dans les premiers jours de février 1875, il reçoit une lettre du Préfet de la Propagande qui le presse de retourner dans sa Mission, et qui lui annonce qu'au cas où sa santé demanderait une plus longue prolongation de séjour en Europe, on serait obligé de pourvoir d'une autre manière aux besoins de sa Mission.

Il ne se méprend pas sur un revirement si prompt de Rome dans la façon d'apprécier sa conduite; et il ne peut s'empêcher de voir là, une manifestation nouvelle de l'opposition sourde qu'on lui fait au Séminaire de Paris; et, bien qu'il en souffre, il ne s'en préoccupe pas trop, car sa « conscience lui rend témoignage qu'il a plus fait par son séjour en France pour l'établissement du christianisme à Canton que s'il y eût passé le même temps.»

Il se contente de répondre à l'Eminence Barnabo « que son intention était bien de repartir, et que s'il ne l'avait encore pas fait, c'était uniquement dans l'intérêt de sa Mission; que son temps en France n'avait pas été employé à autre chose; qu'il avait mis de côté le repos et les soins que réclamait sa santé, à tel point que tout le monde lui reprochait l'excès de travail et de fatigue auxquels il se livrait; que son départ ne devait néanmoins plus tarder longtemps; que sa place était assurée au paquebot, pour le 28 mars, jour de Pâques; que ce jour-là même, il s'embarquerait à Marseille pour aller continuer l'œuvre commencée.»

En annonçant à son frère un départ si précipité, il ajoute

« qu'il ne faut pas s'en plaindre», puisque son séjour en France a été béni de Dieu et qu'il a terminé à peu près tout ce qu'il avait à y faire. Après avoir payé ses dettes, il a envoyé à Canton ce qui était nécessaire pour achever l'église.

Il emportera avec lui une centaine de mille francs pour bâtir un séminaire et élever une habitation un peu convenable pour les missionnaires.

Enfin, il laissera ici quantité d'amis qui continueront à l'aider de leur bourse et de leur haute protection.

Si aux roses qu'il a pu cueillir, il s'est mêlé des épines, il n'a pas trop lieu de s'en attrister; qui sait même si Dieu n'a pas permis leur rencontre pour opposer un contre-poids à l'amour-propre qui n'aurait pas demandé mieux que de se complaire à tous ses succès passés?

Ainsi, tout est pour le mieux; et dans le courant du mois de mars, après avoir fait encore une fois la neuvaine de St. François Xavier, (4 au 12 mars) il partira, dit-il, content pour sa lointaine Mission.

Il écrivait ces lignes de la maison des frères de St Jean de Dieu « maison très honorable sous tous les rapports, ajoutait-il, où il avait dû venir pour faire une petite opération qui a parfaitement réussi et qui demandera encore 4 ou 5 jours de repos, après quoi il sera complètement libre et rendu à ses habitudes ordinaires. Sitôt qu'il pourra sortir, il partira pour les Basses-Alpes, où on l'attend pour lui remettre 10 mille francs; puis il visitera une famille de missionnaire et viendra faire ses adieux à Vuillafans.

Mgr de Versailles vient de lui assurer 10 mille francs.

Et pour activer encore l'empressement des bienfaiteurs pour sa loterie, il adresse aux communautés de femmes, la circulaire suivante:

Chargé en Chine, d'une Mission vaste comme la France, permettez-moi de recourir à votre charité, pour vous prier de m'aider dans une œuvre, destinée à suppléer à notre insuffisance, et qui contribuera énormément à la propagation de l'Evangile.

Il s'agirait pour nous de la fondation d'un Séminaire et de la formation d'un clergé indigène: chose nécessaire, pour donner une base solide et durable à l'établissement du christianisme dans ces contrées, et dont l'exécution est d'autant plus à désirer, que, parmi nos jeunes Chinois, nous trouverions de belles intelligences qui, bien formées, nous donneraient de bons prêtres, sur la vertu et la constance desquels nous pourrions compter.

Malheureusement, ce qui nous manque, c'est un Séminaire

et les moyens de le fonder, construction devant nous revenir à 40 ou 50 mille francs.

Privé de tout secours, j'ai pensé qu'en formant une petite loterie dont un des premiers lots serait une belle montre du Saint Père, et en priant nos chères communautés religieuse de vouloir bien m'aider à placer quelques billets, ce serait un moyen sûr et facile, sans gêner personne, de commencer cette belle œuvre et d'en exécuter une bonne partie.

Je prends donc la liberté, très Révérende Mère, de vous adresser ci-joint 10 billets de cette loterie, espérant que votre charité trouvera bien moyen de les placer, et ne refusera pas son pieux concours à une entreprise si heureuse pour ma Mission. A la veille d'y retourner, après 27 ans de ma vie apostolique, je serais heureux de lui porter ce nouveau moyen d'action et de salut; et ce serait aussi une vraie consolation pour vous, je n'en doute pas, d'avoir une part si directe à nos travaux et aux progrès de la Foi dans ces pays.

Aussi, pour faciliter, autant que possible, le placement des billets, ils n'ont été mis qu'à 1 franc le billet, et le tirage qui doit s'en faire à Paris, n'aura lieu qu'au mois de mai...

Et après mon départ, fin de mars, on trouvera toujours, avenue Bosquet, 45, à Paris, M. l'abbé Moreau, mon correspondant particulier, qui veut bien se charger de recevoir et de me transmettre tout ce qui lui sera envoyé pour moi!

Et quelque soit le résultat que Dieu réserve à cette tentative de ma part, recevez, très Révérende Mère l'expression de mes sentiments bien dévoués.»

Le 18 mars, il écrit de Paris à son frère:
«C'est hier que je suis revenu de mon voyage de Cannes, Marseille, Toulon, Montauban, Bordeaux; et autant on avait été maussade contre moi au Séminaire de la rue du Bac, au moment de mon départ, qu'à mon retour, on s'est montré bienveillant; l'on m'a dit que ce serait par trop me fatiguer que de partir si promptement, et qu'il me fallait remettre mon départ au 11 avril. La proposition était trop avantageuse pour ne pas être acceptée, et ce sont en effet, 15 jours que j'aurai en plus à passer au milieu de vous.»

En conséquence, il change son itinéraire, et au lieu d'un ou deux jours qu'il avait compté passer à Vuillafans, il y séjournera toute la semaine de Pâques.

Le jour de Pâques, il prêche à la grand'messe, et c'est dans ce sermon qu'il dévoile le secret de son enfance et dont nous

S. E. Ye-ming-tching,
Vice-roi des deux Kouang.

S. M. Napoléon III, empereur des Français.

S. S. le Pape Pie IX.

S. G. Mgr da Mattia, évêque de Macao.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

et les moyens de le fonder, construction devant nous revenir à 40 ou 50 mille francs.

Privé de tout secours, j'ai pensé qu'en formant une petite loterie dont un des premiers lots serait une belle montre du Saint Père, et en priant nos chères communautés religieuse de vouloir bien m'aider à placer quelques billets, ce serait un moyen sûr et facile, sans gêner personne, de commencer cette belle œuvre et d'en exécuter une bonne partie.

Je prends donc la liberte, très Révérende Mère, de vous adresser ci-joint 10 billets de cette loterie, espérant que votre charité trouvera bien moyen de les placer, et ne refusera pas son pieux concours à une entreprise si heureuse pour ma Mission. A la veille d'y retourner, après 27 ans de ma vie apostolique, je serais heureux de lui porter ce nouveau moyen d'action et de salut; et ce serait aussi une vraie consolation pour vous, je n'en doute pas, d'avoir une part si directe à nos travaux et aux progrès de la Foi dans ces pays.

Aussi, pour faciliter, autant que possible, le placement des billets, ils n'ont été mis qu'à 1 franc le billet, et le tirage qui doit s'en faire à Paris, n'aura lieu qu'au mois de mai...

Et après mon départ, fin de mars, on trouvera toujours, avenue Bosquet, 45, à Paris, M. l'abbé Moreau, mon correspondant particulier, qui veut bien se charger de recevoir et de me transmettre tout ce qui lui sera envoyé pour moi!

Et quelque soit le résultat que Dieu réserve à cette tentative de ma part, recevez, très Révérende Mère l'expression de mes sentiments bien dévoués.»

Le 18 mars, il écrit de Paris à son frère:

«*C'est hier que je suis revenu de mon voyage de Cannes, Marseille, Toulon, Montauban, Bordeaux; et autant on avait été maussade contre moi au Séminaire de la rue du Bac, au moment de mon départ, qu'à mon retour, on s'est montré bienveillant; l'on m'a dit que ce serait par trop me fatiguer que de partir si promptement, et qu'il me fallait remettre mon départ au 11 avril. La proposition était trop avantageuse pour ne pas être acceptée, et ce sont en effet, 15 jours que j'aurai en plus à passer au milieu de vous.*»

En conséquence, il change son itinéraire, et au lieu d'un ou deux jours qu'il avait compté passer à Vuillafans, il y séjournera toute la semaine de Pâques.

Le jour de Pâques, il prêche à la grand'messe, et c'est dans ce sermon qu'il dévoile le secret de son enfance et dont nous

S. E. Ye-ming-tching,
Vice-roi des deux Kouang

S. M. Napoléon III, empereur des Français

S. S. le Pape Pie IX

S. G. Mgr da Matta, évêque de Macao

M. Mihières.

M. Libois.

M. Ambrosi, supérieur de la Mission de Hong-Kong.

Le Bx. Théophane Vénard.

avons parlé plus haut au sujet de la neuvaine à St François Xavier, qu'il fit avec tant de ferveur pour obtenir un petit cheval noir sur lequel, fier et joyeux, il irait visiter le grand Paris!..

Le lendemain, il préside une fête de la Ste Enfance organisée par le clergé de la paroisse.

Le mardi, il a la joie de bénir le fameux monument d'Echevannes, et c'est pour lui l'occasion de réunir tout le clergé de la région et de lui offrir une petite fête dans sa famille.

Les protégés de la Ste. Enfance

Le mercredi, il va à Amancey où M. le Curé lui fait présider une procession à la grotte de Lourdes, nouvellement érigée; et là encore, il y a une bénédiction et une cérémonie religieuse pour marquer les adieux de l'évêque missionnaire; il adresse une allocution pleine de cœur et d'à-propos à cette bonne population au milieu de laquelle il venait passer, quand il était écolier, une partie de ses vacances.

Le jeudi, Bulle où se trouvait son domaine patrimonial, reçoit sa visite: les cloches annoncent son arrivée, et la population l'accompagne à l'église où il exprime aux habitants sa joie de se retrouver au milieu d'eux et de les revoir une fois encore. Il les entretient pendant quelques instants des pays lointains; il se recommande à leurs prières, leur promettant un souvenir tout spécial devant Dieu, et cette petite cérémonie se termine par la bénédiction du S. Sacrement. Ses fermiers le prient de vouloir bien venir bénir leurs familles; à leur demande, il visite les principales pièces de leurs habitations, parcourt les belles allées d'arbres qu'il a plantés lui-même dans son jeune âge, bénit une dernière

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

M. Mihières

M. Libois

M. Ambrosi, supérieur de la Mission de Hong Kong

Le Bx. Théophane Vénard.

avons parlé plus haut au sujet de la neuvaine à St François Xavier, qu'il fit avec tant de ferveur pour obtenir un petit cheval noir sur lequel, fier et joyeux, il irait visiter le grand Paris!..

Le lendemain, il préside une fête de la Ste Enfance organisée par le clergé de la paroisse.

Le mardi, il a la joie de bénir le fameux monument d'Echevannes, et c'est pour lui l'occasion de réunir tout le clergé de la région et de lui offrir une petite fête dans sa famille.

Les protégés de la Ste. Enfance

Le mercredi, il va à Amancey où M. le Curé lui fait présider une procession à la grotte de Lourdes, nouvellement érigée; et là encore, il y a une bénédiction et une cérémonie religieuse pour marquer les adieux de l'évêque missionnaire; il adresse une allocution pleine de cœur et d'à-propos à cette bonne population au milieu de laquelle il venait passer, quand il était écolier, une partie de ses vacances.

Le jeudi, Bulle où se trouvait son domaine patrimonial, reçoit sa visite: les cloches annoncent son arrivée, et la population l'accompagne à l'église où il exprime aux habitants sa joie de se retrouver au milieu d'eux et de les revoir une fois encore. Il les entretient pendant quelques instants des pays lointains; il se recommande à leurs prières, leur promettant un souvenir tout spécial devant Dieu, et cette petite cérémonie se termine par la bénédiction du S. Sacrement. Ses fermiers le prient de vouloir bien venir bénir leurs familles; à leur demande, il visite les principales pièces de leurs habitations, parcourt les belles allées d'arbres qu'il a plantés lui-même dans son jeune âge, bénit une dernière

fois ces braves gens, leur remet à chacun un petit souvenir, leur souhaite toutes sortes de prospérités; puis, saluant pour la dernière fois ces lieux qu'il aimait tant jadis à embellir, il monte dans la voiture qui doit l'emporter si loin.

Mais, au moment du départ, M. le curé lui fait remarquer qu'une croix en pierre, à l'extrémité de l'enclos, ferait bon effet, et serait un dernier souvenir que Sa Grandeur laisserait au pays. Et cette idée était trop dans ses goûts, pour qu'il n'y donnât pas de suite son assentiment; séance tenante, il charge son frère d'en assurer l'exécution.

Sa vénérable mère, à la veille d'entrer dans ses 97 ans, n'avait pu, on le comprend, l'accompagner dans toutes ses courses. Il était donc bien juste que sa dernière journée lui fût consacrée toute entière.

Pour qu'elle ne fût pas privée de la consolation d'assister à la dernière messe qu'il pensait dire dans son pays, il décida de la célébrer à la maison.

Le salon fut donc transformé en chapelle et un tableau de la communion de S. Jérôme, rapporté de Rome par un grand-oncle, servit de rétable à l'autel.

Toutes les personnes de la famille étaient présentes, ainsi que de nombreux amis, et ce fut un touchant spectacle, lorsque au moment de la Communion, on vit cette digne et respectable mère, courbée sous le poids de ses 96 ans, venir recevoir des mains de son fils partant, le Pain de vie, offrant ainsi à Dieu, l'un et l'autre, sur l'autel du sacrifice, la cuisante peine d'une dernière séparation.

Des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

Jusque-là on avait évité de parler de départ définitif, afin de ne pas alarmer à l'avance cette pauvre vieille mère. Mais, comme elle conservait toute sa présence d'esprit et la délicatesse de son ouïe, elle avait fini par comprendre à certains mots échappés, que c'était bien là le dernier jour, celui de la séparation.

Pour s'en assurer, elle interroge l'évêque, qui, ne pouvant plus lui cacher la chose plus longtemps, lui dit ouvertement: « *Eh bien oui, bonne et chère mère, c'est aujourd'hui que je quitterai Vuillafans, aujourd'hui premier vendredi du mois; aujourd'hui, après vous avoir donné la S.te Communion; aujourd'hui, où à l'Evangile de la Messe, comme si la chose eût été dite tout exprès pour moi, Notre-Seigneur envoie ses apôtres prêcher l'Evangile à toutes les nations, leur promettant d'être avec eux et leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles.*

Et il sera également avec vous, bonne mère, pour être votre force et votre consolation, pour vous aider à faire une sainte mort, pour recevoir votre âme entre ses mains et la porter dans son Paradis.

Soyons donc pleins de courage et de confiance; et, puisque Dieu m'appelle à la belle œuvre des Missions, soyez heureuse que j'aille annoncer le nom de Dieu à tant de païens qui l'ignorent encore! Et après les jours de la séparation, Dieu saura bien nous réunir dans les splendeurs de sa gloire et nous récompenser de notre sacrifice! »

« Un peu réconfortés par ces paroles, raconte l'abbé Trésoret, nous nous mîmes à table pour prendre le dernier repas qui fut, comme on le pense bien, triste, bref et sans appétit. Déjà la voiture était prête et bientôt les cloches se faisaient entendre, appelant la population à l'église pour les derniers adieux. »

Deux époux chrétiens

Alors, la mère du prélat faisant un dernier effort, s'incline profondément sur son fauteuil, demandant une dernière bénédiction au missionnaire qui va partir.

Tous se mettent à genoux et le reçoivent avec elle.

De son côté, l'évêque qui sait qu'il est aussi une bénédic-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

fois ces braves gens, leur remet à chacun un petit souvenir, leur souhaite toutes sortes de prospérités; puis, saluant pour la dernière fois ces lieux qu'il aimait tant jadis à embellir, il monte dans la voiture qui doit l'emporter si loin.

Mais, au moment du départ, M. le curé lui fait remarquer qu'une croix en pierre, à l'extrémité de l'enclos, ferait bon effet, et serait un dernier souvenir que Sa Grandeur laisserait au pays. Et cette idée était trop dans ses goûts, pour qu'il n'y donnât pas de suite son assentiment; séance tenante, il charge son frère d'en assurer l'exécution.

Sa vénérable mère, à la veille d'entrer dans ses 97 ans, n'avait pu, on le comprend, l'accompagner dans toutes ses courses. Il était donc bien juste que sa dernière journée lui fût consacrée toute entière.

Pour qu'elle ne fût pas privée de la consolation d'assister à la dernière messe qu'il pensait dire dans son pays, il décida de la célébrer à la maison.

Le salon fut donc transformé en chapelle et un tableau de la communion de S. Jérôme, rapporté de Rome par un grand-oncle, servit de rétable à l'autel.

Toutes les personnes de la famille étaient présentes, ainsi que de nombreux amis, et ce fut un touchant spectacle, lorsque au moment de la Communion, on vit cette digne et respectable mère, courbée sous le poids de ses 96 ans, venir recevoir des mains de son fils partant, le Pain de vie, offrant ainsi à Dieu, l'un et l'autre, sur l'autel du sacrifice, la cuisante peine d'une dernière séparation.

Des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

Jusque-là on avait évité de parler de départ définitif, afin de ne pas alarmer à l'avance cette pauvre vieille mère. Mais, comme elle conservait toute sa présence d'esprit et la délicatesse de son ouïe, elle avait fini par comprendre à certains mots échappés, que c'était bien là le dernier jour, celui de la séparation.

Pour s'en assurer, elle interroge l'évêque, qui, ne pouvant plus lui cacher la chose plus longtemps, lui dit ouvertement: « *Eh bien oui, bonne et chère mère, c'est aujourd'hui que je quitterai Vaillafans, aujourd'hui premier vendredi du mois; aujourd'hui, après vous avoir donné la S.te Communion; aujourd'hui, où à l'Evangile de la Messe, comme si la chose eût été dite tout exprès pour moi, Notre-Seigneur envoie ses apôtres prêcher l'Evangile à toutes les nations, leur promettant d'être avec eux et leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles.*

Et il sera également avec vous, bonne mère, pour être votre force et votre consolation, pour vous aider à faire une sainte mort, pour recevoir votre âme entre ses mains et la porter dans son Paradis.

Soyons donc pleins de courage et de confiance; et, puisque Dieu m'appelle à la belle œuvre des Missions, soyez heureuse que j'aille annoncer le nom de Dieu à tant de païens qui l'ignorent encore! Et après les jours de la séparation, Dieu saura bien nous réunir dans les splendeurs de sa gloire et nous récompenser de notre sacrifice! »

« Un peu réconfortés par ces paroles, raconte l'abbé Trésoret, nous nous mîmes à table pour prendre le dernier repas qui fut, comme on le pense bien, triste, bref et sans appétit. Déjà la voiture était prête et bientôt les cloches se faisaient entendre, appelant la population à l'église pour les derniers adieux. »

Deux époux chrétiens

Alors, la mère du prélat faisant un dernier effort, s'incline profondément sur son fauteuil, demandant une dernière bénédiction au missionnaire qui va partir.

Tous se mettent à genoux et le reçoivent avec elle.

De son côté, l'évêque qui sait qu'il est aussi une bénédic-

diction réservée à la main des patriarches pour leur postérité, s'incline devant sa mère pour la recevoir. (1)

On s'embrasse une dernière fois; on récite en commun et à genoux un « Pater », et déjà l'évêque a franchi le seuil de la maison paternelle qu'il n'espère plus revoir.

Arrivé à l'église, il la trouve remplie par la population, et, pendant que agenouillé au pied de l'autel, il fait sa prière devant le saint Sacrement, le vicaire de la paroisse s'inspirant des sentiments de sa Foi, fait retentir les voûtes du chant du départ des missionnaires.

On l'accompagne en procession jusqu'au monument de la Vierge, érigé à l'entrée du village.

Là, le curé de la paroisse demande une dernière bénédiction pour le pasteur et le troupeau.

Quand elle est donnée, chacun se précipite pour baiser une dernière fois la main et l'anneau de l'évêque.

Et tandis que la voiture part au trot et que la population regagne le village, le clergé monte dans une seconde voiture et prolonge la reconduite jusqu'à la petite ville d'Ornans où l'évêque avait encore quelques amis à visiter.

Mais enfin il fallut bien se quitter...

Mgr passe la journée de samedi à Besançon, en visite d'adieu. Le soir, à 8 heures, Léonce Guillemin monte en wagon avec son oncle pour l'accompagner, au nom de la famille, jusqu'à Marseille.

Parmi ses visites d'adieu à Paris, il faut signaler celle qu'il fit au Maréchal de Mac-Mahon, Prince-Président qui lui témoigna le plus vif intérêt pour sa Mission.

M.me la Maréchale lui fit cadeau d'un fusil et de deux révolvers qu'il offrira, dès son retour à Canton, au Vice-Roi des deux Kouang.

Le 11 avril, il s'embarque à Marseille, comme il avait été décidé.

De Florence, il envoie un billet à son frère avec un journal de cette localité, où l'on annonçait son départ, et où l'on faisait l'éloge de ses œuvres; mais ni lettres ni journal ne sont arrivés à leur destination.

Un mot envoyé de la mer Rouge a le même sort.

La première lettre qu'on reçoit de lui est datée de Canton le 26 juillet. Il annonce que son voyage a été heureux, qu'il ne va pas mal, et qu'il a trouvé les travaux de son église bien avancés; elle fait, dit-il un effet magnifique.

Autant jadis, on s'était opposé à sa construction, autant au-

(1) Il s'agenouilla devant elle et elle le bénit a écrit Louis Veuillot.

jourd'hui l'on s'en réjouit; et de Saïgon jusqu'à Canton, chez nos officiers, nos marins et nos administrateurs, il n'y a qu'une voix pour le féliciter de la beauté de ce travail.

Il prie son frère de revoir un entrepreneur de Besançon à qui il avait demandé des renseignements sur le moyen de faire du bon mortier et du bon béton.

Il a toujours regretté de n'avoir pas pris par écrit ces ren-

Un vieillard

seignements dont il aurait besoin aujourd'hui. Nous allons très prochainement, ajoute-t-il, commencer notre Séminaire et notre habitation.

Le 12 octobre il écrit « qu'il revient d'une petite expédition dans l'intérieur du pays. A son retour à Canton il apprend, par le journal l'Univers la mort du digne archevêque de Besançon, le Cardinal Mathieu. Il aurait aimé, dit-il, en sa qualité d'ancien secrétaire du défunt, en apprendre directement de Besançon la nouvelle et les circonstances de la maladie.

Il travaille à un mémoire détaillé sur l'état de la Mission de Canton qu'il se propose de faire imprimer à Hong-Kong et d'envoyer aux amis comme un souvenir de bonne année.

" *Comme ce n'est qu'avec de l'argent, dit-il, que je puis faire marcher une Mission aussi vaste et qui présente tant*

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

diction réservée à la main des patriarches pour leur postérité, s'incline devant sa mère pour la recevoir. (1)

On s'embrasse une dernière fois; on récite en commun et à genoux un « Pater », et déjà l'évêque a franchi le seuil de la maison paternelle qu'il n'espère plus revoir.

Arrivé à l'église, il la trouve remplie par la population, et, pendant que agenouillé au pied de l'autel, il fait sa prière devant le saint Sacrement, le vicaire de la paroisse s'inspirant des sentiments de sa Foi, fait retentir les voûtes du chant du départ des missionnaires.

On l'accompagne en procession jusqu'au monument de la Vierge, érigé à l'entrée du village.

Là, le curé de la paroisse demande une dernière bénédiction pour le pasteur et le troupeau.

Quand elle est donnée, chacun se précipite pour baiser une dernière fois la main et l'anneau de l'évêque.

Et tandis que la voiture part au trot et que la population regagne le village, le clergé monte dans une seconde voiture et prolonge la reconduite jusqu'à la petite ville d'Ornans où l'évêque avait encore quelques amis à visiter.

Mais enfin il fallut bien se quitter...

Mgr passe la journée de samedi à Besançon, en visite d'adieu. Le soir, à 8 heures, Léonce Guillemin monte en wagon avec son oncle pour l'accompagner, au nom de la famille, jusqu'à Marseille.

Parmi ses visites d'adieu à Paris, il faut signaler celle qu'il fit au Maréchal de Mac-Mahon, Prince-Président qui lui témoigna le plus vif intérêt pour sa Mission.

M.me la Maréchale lui fit cadeau d'un fusil et de deux révolvers qu'il offrira, dès son retour à Canton, au Vice-Roi des deux Kouang.

Le 11 avril, il s'embarque à Marseille, comme il avait été décidé.

De Florence, il envoie un billet à son frère avec un journal de cette localité, où l'on annonçait son départ, et où l'on faisait l'éloge de ses œuvres; mais ni lettres ni journal ne sont arrivés à leur destination.

Un mot envoyé de la mer Rouge a le même sort.

La première lettre qu'on reçoit de lui est datée de Canton le 26 juillet. Il annonce que son voyage a été heureux, qu'il ne va pas mal, et qu'il a trouvé les travaux de son église bien avancés; elle fait, dit-il un effet magnifique.

Autant jadis, on s'était opposé à sa construction, autant au-

(1) Il s'agenouilla devant elle et elle le bénit a écrit Louis Veuillot.

jourd'hui l'on s'en réjouit; et de Saïgon jusqu'à Canton, chez nos officiers, nos marins et nos administrateurs, il n'y a qu'une voix pour le féliciter de la beauté de ce travail.

Il prie son frère de revoir un entrepreneur de Besançon à qui il avait demandé des renseignements sur le moyen de faire du bon mortier et du bon béton.

Il a toujours regretté de n'avoir pas pris par écrit ces ren-

Un vieillard

seignements dont il aurait besoin aujourd'hui. Nous allons très prochainement, ajoute-t-il, commencer notre Séminaire et notre habitation.

Le 12 octobre il écrit « qu'il revient d'une petite expédition dans l'intérieur du pays. A son retour à Canton il apprend, par le journal l'Univers la mort du digne archevêque de Besançon, le Cardinal Mathieu. Il aurait aimé, dit-il, en sa qualité d'ancien secrétaire du défunt, en apprendre directement de Besançon la nouvelle et les circonstances de la maladie.

Il travaille à un mémoire détaillé sur l'état de la Mission de Canton qu'il se propose de faire imprimer à Hong-Kong et d'envoyer aux amis comme un souvenir de bonne année.

" *Comme ce n'est qu'avec de l'argent, dit-il, que je puis faire marcher une Mission aussi vaste et qui présente tant*

d'éléments de bien, il est juste que je soigne un peu les charitables personnes par qui m'arrivent ces secours.

C'est un devoir que mes trop nombreux travaux ne me permettent pas toujours de remplir aussi exactement que je le voudrais; mais au moins y a-t-il des occasions où je ne saurais y manquer, et mon retour avec l'arrivée de l'année prochaine est une de ces circonstances dont il faut nécessairement que je profite."

Nous ne possédons pas le mémoire auquel il fait allusion, et qui nous indiquerait avec la précision dont l'évêque est coutumier, l'état de sa Mission en 1875. Cependant nous avons sous les yeux le tableau de son administration 1876, et nous y lisons:

Missionnaires	30
Stations	30
nombre de chrétiens	19.133
baptêmes d'adultes dans l'année	730
d'enfants de chrétiens	877
d'enfants d'infidèles	4683
confessions	40.992
communions	37242
confirmations	313
mariages	132
extrêmes onctions	259
décès d'adultes	288
d'enfants de chrétiens	122
d'enfants d'infidèles	4577
écoles de garçons	58
écoles de filles	14
chapelles	93.

Nous allons maintenant suivre le prélat dans son labeur apostolique des trois années qui lui restent encore à passer dans sa Mission; mais auparavant citons le dernier document qu'il écrit en cette année 1875, et qui a trait au tombeau d'un ancien Jésuite de la Cour de Pékin, le P. Provana.

Ce document fut envoyé aux Supérieurs de la Compagnie de Jésus: « A une lieue, *écrit-il,* au Nord-ouest de la ville de Canton, se trouve un ancien tombeau, remarquable à la fois et par la singularité de ses formes et par les glorieux souvenirs qu'il rappelle.

C'est le tombeau du P. Provana, Jésuite Italien, de la famille des marquis de Provana de Turin, et envoyé autrefois par l'empereur Kang-Hi, comme son ambassadeur auprès du pape Clément XI et de Louis XIV.

Après avoir rempli sa mission, il regagnait la Chine, et déjà il avait passé le Cap de Bonne - Espérance, lorsque, assailli par de furieuses tempêtes, miné par la maladie et la souffrance, il subit le sort commun à tous les hommes, et termina sa carrière mortelle.

Son corps, rapporté à Canton, fut déposé dans la chapelle dite des Nuages blancs, où il resta jusqu'à ce qu'on pût consulter l'empereur et recevoir ses ordres au sujet de la sépulture.

Touchée du dévouement de son fidèle légat, Sa Majesté envoya à Canton un délégué, chargé de choisir, aux environs de la ville, un terrain pour son tombeau et d'y élever un mausolée aux frais du trésor impérial.

Tout fut immédiatement exécuté avec la diligence et la somptuosité que demandait la volonté du Souverain. On choisit à quelque distance de la ville un espace élevé, duquel la vue s'étend, d'un côté, sur les montagnes voisines, et de l'autre, sur les nappes d'eau qui baignent les environs.

On l'entoura d'une ceinture de beaux arbres, et au milieu de cette vaste enceinte, on construisit un beau mausolée en granit, ayant la forme de l'oméga avec trois gradins qui s'é-

Comédiennes

levaient en amphithéâtre, le tout environné de colonnes et de sculptures, représentant différents emblèmes.

Enfin, pour conserver au monument son caractère d'authenticité, on plaça à côté du tombeau deux grandes plaques

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

d'éléments de bien, il est juste que je soigne un peu les charitables personnes par qui m'arrivent ces secours.

C'est un devoir que mes trop nombreux travaux ne me permettent pas toujours de remplir aussi exactement que je le voudrais; mais au moins y a-t-il des occasions où je ne saurais y manquer, et mon retour avec l'arrivée de l'année prochaine est une de ces circonstances dont il faut nécessairement que je profite."

Nous ne possédons pas le mémoire auquel il fait allusion, et qui nous indiquerait avec la précision dont l'évêque est coutumier, l'état de sa Mission en 1875. Cependant nous avons sous les yeux le tableau de son administration 1876, et nous y lisons:

Missionnaires	30
Stations	30
nombre de chrétiens	19.133
baptêmes d'adultes dans l'année	730
d'enfants de chrétiens	877
d'enfants d'infidèles	4683
confessions	40.992
communions	37242
confirmations	313
mariages	132
extrêmes onctions	259
décès d'adultes	288
d'enfants de chrétiens	122
d'enfants d'infidèles	4577
écoles de garçons	58
écoles de filles	14
chapelles	93.

Nous allons maintenant suivre le prélat dans son labeur apostolique des trois années qui lui restent encore à passer dans sa Mission; mais auparavant citons le dernier document qu'il écrit en cette année 1875, et qui a trait au tombeau d'un ancien Jésuite de la Cour de Pékin, le P. Provana.

Ce document fut envoyé aux Supérieurs de la Compagnie de Jésus: « A une lieue, *écrit-il*, au Nord-ouest de la ville de Canton, se trouve un ancien tombeau, remarquable à la fois et par la singularité de ses formes et par les glorieux souvenirs qu'il rappelle.

C'est le tombeau du P. Provana, Jésuite Italien, de la famille des marquis de Provana de Turin, et envoyé autrefois par l'empereur Kang-Hi, comme son ambassadeur auprès du pape Clément XI et de Louis XIV.

Après avoir rempli sa mission, il regagnait la Chine, et déjà il avait passé le Cap de Bonne - Espérance, lorsque, assailli par de furieuses tempêtes, miné par la maladie et la souffrance, il subit le sort commun à tous les hommes, et termina sa carrière mortelle.

Son corps, rapporté à Canton, fut déposé dans la chapelle dite des Nuages blancs, où il resta jusqu'à ce qu'on pût consulter l'empereur et recevoir ses ordres au sujet de la sépulture.

Touchée du dévouement de son fidèle légat, Sa Majesté envoya à Canton un délégué, chargé de choisir, aux environs de la ville, un terrain pour son tombeau et d'y élever un mausolée aux frais du trésor impérial.

Tout fut immédiatement exécuté avec la diligence et la somptuosité que demandait la volonté du Souverain. On choisit à quelque distance de la ville un espace élevé, duquel la vue s'étend, d'un côté, sur les montagnes voisines, et de l'autre, sur les nappes d'eau qui baignent les environs.

On l'entoura d'une ceinture de beaux arbres, et au milieu de cette vaste enceinte, on construisit un beau mausolée en granit, ayant la forme de l'oméga avec trois gradins qui s'é-

Comédiennes

levaient en amphithéâtre, le tout environné de colonnes et de sculptures, représentant différents emblèmes.

Enfin, pour conserver au monument son caractère d'authenticité, on plaça à côté du tombeau deux grandes plaques

de marbre avec deux inscriptions: l'une en latin, indiquant le nom, la patrie et l'époque de la mort du missionnaire; l'autre en caractères chinois, contenant son éloge et rappelant ce que l'Empereur lui-même avait fait pour honorer sa mémoire.

C'était évidemment un des monuments les plus curieux du pays, respecté à la fois des mandarins et de la population, et il n'était pas un étranger venant à Canton, qui ne se fît un devoir de le visiter. Malheureusement, lorsque dans les années 1852 et 1853, les rebelles ravagèrent la ville, se faisant un plaisir barbare de renverser tout ce qu'ils rencontraient, le tombeau n'échappa pas à leur fureur. Les beaux arbres qui l'environnaient furent coupés, les colonnes renversées, les pierres et les corniches brisées, une partie de l'avenue qui y conduisait vendue ou changée en culture, et de tout ce beau monument, il ne restait plus que les deux inscriptions, auxquelles les rebelles n'avaient osé toucher, par suite d'une certaine crainte qui existe toujours chez ce peuple à l'égard des morts.

Quelque triste que fût une telle dévastation, cependant le monument était trop remarquable en lui-même, trop honorable pour le nom chrétien, non seulement aux yeux des Chinois, mais encore des Européens qui arrivent dans ces contrées, pour que je ne fisse pas tous mes efforts pour en obtenir la concession, et le rendre à son premier état.

Lors de la guerre de Chine, en 1858, faisant avec nos Commandants français une visite au Vice-Roi et la conversation tombant sur notre illustre défunt, je crus que l'occasion était favorable d'exprimer à Son Excellence la satisfaction profonde que j'aurais, si le mausolée, élevé à la mémoire de ce compatriote, de ce docteur de notre sainte religion, de cet homme que je pouvais considérer comme un frère et un maître, était remis entre nos mains pour en prendre soin, chose d'autant plus simple et plus naturelle que dans ce moment, c'était une communauté de bonzes qui en était chargée.

Son Excellence loua mon respect pour les morts, et me dit gracieusement, qu'après avoir consulté son conseil, si aucune raison ne s'opposait à ma demande, dès le lendemain même, il m'enverrait deux mandarins pour m'accompagner sur les lieux, et remettre entre mes mains le terrain, objet d'un désir si juste et si naturel de ma part.

Le lendemain, en effet, je vois arriver deux mandarins en palanquin, suivis de deux autres à cheval, lesquels me remettent de la part du Vice-Roi un large pli, qui m'annonce que Son Excellence faisant droit à ma demande, m'envoie deux commissaires pour me livrer le monument en question, et

que je puis désormais m'en regarder comme le légitime et unique possesseur.

Dieu sait quelle joie c'est pour le cœur du missionnaire, lorsqu'il peut ainsi arracher au paganisme un de ses points saillants pour en faire comme une base et un sanctuaire de la religion chrétienne.

Après avoir fixé les limites du terrain, mon premier soin fut d'en niveler les différentes parties, de l'environner d'une bonne haie, de remplacer les arbres coupés, de relever les colonnes brisées et de mettre dans toute l'enceinte du tombeau un air de propreté et de décence, qui montrât le soin religieux que nous en prenions; et je dois immédiatement y consacrer 2000 francs, fournis en partie par les missionnaires de la province et en partie par les Européens de Canton, tous jaloux de montrer la part et la joie qu'ils prenaient à cette heureuse concession.

Comédiens

Revenu en France à la fin du Concile, et passant par la ville de Turin, j'eus la bonne chance alors de faire la connaissance de l'illustre famille des marquis de Provana, dont tous les membres, heureux de la restauration que je leur proposais, s'y associèrent avec joie, et me remirent immédiatement la somme de 1000 francs pour y être employée.

Voilà donc encore un nouveau secours que la divine Providence nous envoie, et pour peu qu'il se renouvelle, nous aurons ce qu'il faut, sinon pour rétablir ce monument dans son ancienne splendeur, au moins pour le rendre digne de sa première destination, et l'environner de l'honneur et de la considération qu'il mérite.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

de marbre avec deux inscriptions: l'une en latin, indiquant le nom, la patrie et l'époque de la mort du missionnaire; l'autre en caractères chinois, contenant son éloge et rappelant ce que l'Empereur lui-même avait fait pour honorer sa mémoire.

C'était évidemment un des monuments les plus curieux du pays, respecté à la fois des mandarins et de la population, et il n'était pas un étranger venant à Canton, qui ne se fît un devoir de le visiter. Malheureusement, lorsque dans les années 1852 et 1853, les rebelles ravagèrent la ville, se faisant un plaisir barbare de renverser tout ce qu'ils rencontraient, le tombeau n'échappa pas à leur fureur. Les beaux arbres qui l'environnaient furent coupés, les colonnes renversées, les pierres et les corniches brisées, une partie de l'avenue qui y conduisait vendue ou changée en culture, et de tout ce beau monument, il ne restait plus que les deux inscriptions, auxquelles les rebelles n'avaient osé toucher, par suite d'une certaine crainte qui existe toujours chez ce peuple à l'égard des morts.

Quelque triste que fût une telle dévastation, cependant le monument était trop remarquable en lui-même, trop honorable pour le nom chrétien, non seulement aux yeux des Chinois, mais encore des Européens qui arrivent dans ces contrées, pour que je ne fisse pas tous mes efforts pour en obtenir la concession, et le rendre à son premier état.

Lors de la guerre de Chine, en 1858, faisant avec nos Commandants français une visite au Vice-Roi et la conversation tombant sur notre illustre défunt, je crus que l'occasion était favorable d'exprimer à Son Excellence la satisfaction profonde que j'aurais, si le mausolée, élevé à la mémoire de ce compatriote, de ce docteur de notre sainte religion, de cet homme que je pouvais considérer comme un frère et un maître, était remis entre nos mains pour en prendre soin, chose d'autant plus simple et plus naturelle que dans ce moment, c'était une communauté de bonzes qui en était chargée.

Son Excellence loua mon respect pour les morts, et me dit gracieusement, qu'après avoir consulté son conseil, si aucune raison ne s'opposait à ma demande, dès le lendemain même, il m'enverrait deux mandarins pour m'accompagner sur les lieux, et remettre entre mes mains le terrain, objet d'un désir si juste et si naturel de ma part.

Le lendemain, en effet, je vois arriver deux mandarins en palanquin, suivis de deux autres à cheval, lesquels me remettent de la part du Vice-Roi un large pli, qui m'annonce que Son Excellence faisant droit à ma demande, m'envoie deux commissaires pour me livrer le monument en question, et

que je puis désormais m'en regarder comme le légitime et unique possesseur.

Dieu sait quelle joie c'est pour le cœur du missionnaire, lorsqu'il peut ainsi arracher au paganisme un de ses points saillants pour en faire comme une base et un sanctuaire de la religion chrétienne.

Après avoir fixé les limites du terrain, mon premier soin fut d'en niveler les différentes parties, de l'environner d'une bonne haie, de remplacer les arbres coupés, de relever les colonnes brisées et de mettre dans toute l'enceinte du tombeau un air de propreté et de décence, qui montrât le soin religieux que nous en prenions; et je dois immédiatement y consacrer 2000 francs, fournis en partie par les missionnaires de la province et en partie par les Européens de Canton, tous jaloux de montrer la part et la joie qu'ils prenaient à cette heureuse concession.

Comédiens

Revenu en France à la fin du Concile, et passant par la ville de Turin, j'eus la bonne chance alors de faire la connaissance de l'illustre famille des marquis de Provana, dont tous les membres, heureux de la restauration que je leur proposais, s'y associèrent avec joie, et me remirent immédiatement la somme de 1000 francs pour y être employée.

Voilà donc encore un nouveau secours que la divine Providence nous envoie, et pour peu qu'il se renouvelle, nous aurons ce qu'il faut, sinon pour rétablir ce monument dans son ancienne splendeur, au moins pour le rendre digne de sa première destination, et l'environner de l'honneur et de la considération qu'il mérite.

Aussi, est-ce volontiers et en toute confiance, que je communique cette circulaire aux personnes et Communautés qu'elle peut intéresser, dans l'espoir que leur concours réuni, quelque faible qu'il soit d'ailleurs, pourra nous mettre à même d'achever la réparation de ce monument, qui, jeté à l'extrémité du monde, est un véritable honneur, non seulement pour le missionnaire qui y repose à l'ombre de la Croix, et pour l'illustre Compagnie à laquelle il appartenait, mais encore pour le nom français et en particulier pour notre sainte religion dont il fait l'éloge et qui ne peut que gagner énormément à être ainsi soutenue et patronnée aux yeux des païens, d'autant plus que ce témoignage de respect, loin d'offusquer personne, ne rencontrera certainement chez nos Chinois que le plus profond respect et la plus cordiale sympathie.

Inscriptions placées sur le tombeau :

1re Inscription en latin.

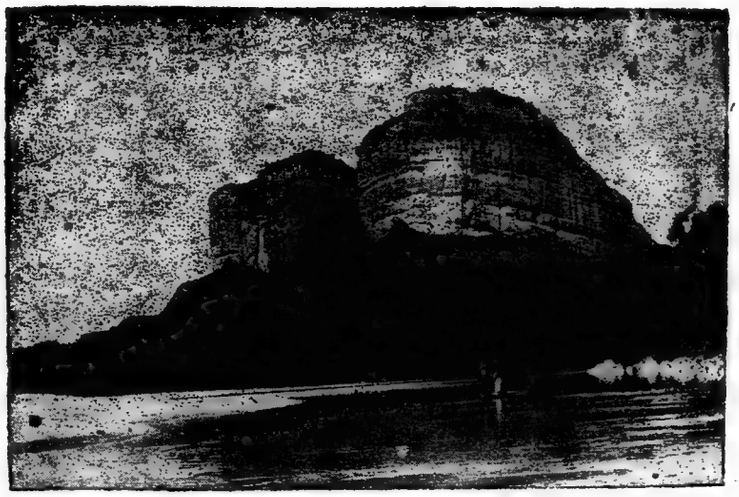
Hic jacet
P. Josephus Provana
Societatis Jesu professus sacerdos
Et missionarius Sinensis
Qui
A Sinarum Imperatore
Kang-Hy,
In Europam missus fuerat legatus
Redux circa caput bonœ spei,
Fatis cessit
Anno 1720
Die 7.a februarii
Ætatis anno 62
Societatis 24
Et jussu Imperatoris
In hoc loco sepultus fuit
Die 17a Decembris 1722

IIe inscription, écrite en caractères chinois, et composée par le délégué même de l'Empereur.

" *En remontant à l'origine du vénérable maître Joseph Provana, nous trouvons qu'il était Italien de naissance,* (1) *et appartenait à une famille illustre par les emplois qu'elle a exercés. Doué d'une sagesse au-dessus de son âge, et comblé des bénédictions que le Ciel se plut à répandre sur lui, tout jeune encore, il renonça à son patrimoine et aux espérances du siècle, pour se consacrer à Dieu par le célibat volontaire et la*

(1) Le P. Pfister le fait naître à Nice le 23 octobre 1662.

promesse de propager son saint nom parmi les nations les plus éloignées. Il se joignit donc à une pieuse association de saints prêtres, et peu de temps après, pressé du désir de remplir ses engagements, il quitta son pays et s'embarqua pour les régions



La montagne jumelle de Yan-fa

lointaines, afin d'y prêcher sa religion et d'engager les peuples à l'embrasser.

Arrivé sur le littoral de la province de Canton, il se rendit de là à la capitale de l'Empire, où il aborda la 46e année, le 10e mois du régne de Kang-Hi, et séjourna cinq ans dans cette ville, tout occupé des travaux de son noble ministère.

Envoyé en Europe en qualité de légat de l'Empereur, soit auprès du Pape alors régnant, soit auprès du roi de France Louis XIV, afin d'y traiter les affaires de la Religion, il dut repasser les mers, et fut saisi d'une longue et grave maladie, qui le retint 13 ans absent, c'est-à-dire jusqu'à la 58e année, le 9e mois du règne de Kang-Hi.

Le Souverain Pontife, voyant que sa santé chancelante demandait encore une prolongation de séjour en Europe, conçut le projet d'envoyer un autre légat à sa place. Mais une telle proposition fut loin de plaire au généreux missionnaire.

Plein de reconnaissance pour les bontés de l'Empereur et de fidélité pour l'accomplissement de ses devoirs, ni l'état de sa santé, ni les flots et les dangers de la mer ne purent ébranler son courage. Il s'embarqua de nouveau, et, s'avançant à travers le grand Océan Atlantique, déjà il avait atteint le Cap de Bonne-Espérance, lorsque à la suite d'une furieuse tempé-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Aussi, est-ce volontiers et en toute confiance, que je communique cette circulaire aux personnes et Communautés qu'elle peut intéresser, dans l'espoir que leur concours réuni, quelque faible qu'il soit d'ailleurs, pourra nous mettre à même d'achever la réparation de ce monument, qui, jeté à l'extrémité du monde, est un véritable honneur, non seulement pour le missionnaire qui y repose à l'ombre de la Croix, et pour l'illustre Compagnie à laquelle il appartenait, mais encore pour le nom français et en particulier pour notre sainte religion dont il fait l'éloge et qui ne peut que gagner énormément à être ainsi soutenue et patronnée aux yeux des païens, d'autant plus que ce témoignage de respect, loin d'offusquer personne, ne rencontrera certainement chez nos Chinois que le plus profond respect et la plus cordiale sympathie.

Inscriptions placées sur le tombeau :

1re Inscription en latin.

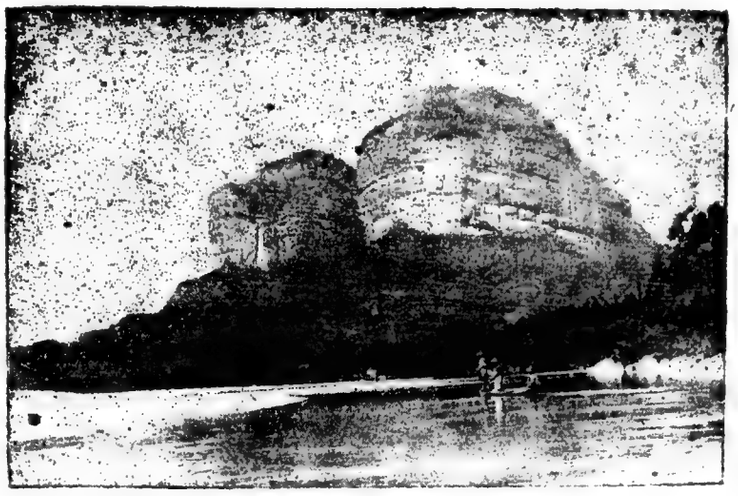
Hic jacet
P. Josephus Provana
Societatis Jesu professus sacerdos
Et missionarius Sinensis
Qui
A Sinarum Imperatore
Kang-Hy,
In Europam missus fuerat legatus
Redux circa caput bonæ spei,
Fatis cessit
Anno 1720
Die 7.a februarii
Ætatis anno 62
Societatis 24
Et jussu Imperatoris
In hoc loco sepultus fuit
Die 17a Decembris 1722

IIe inscription, écrite en caractères chinois, et composée par le délégué même de l'Empereur.

" *En remontant à l'origine du vénérable maître Joseph Provana, nous trouvons qu'il était Italien de naissance,* (1) *et appartenait à une famille illustre par les emplois qu'elle a exercés. Doué d'une sagesse au-dessus de son âge, et comblé des bénédictions que le Ciel se plut à répandre sur lui, tout jeune encore, il renonça à son patrimoine et aux espérances du siècle, pour se consacrer à Dieu par le célibat volontaire et la*

(1) Le P. Pfister le fait naître à Nice le 23 octobre 1662.

promesse de propager son saint nom parmi les nations les plus éloignées. Il se joignit donc à une pieuse association de saints prêtres, et peu de temps après, pressé du désir de remplir ses engagements, il quitta son pays et s'embarqua pour les régions



La montagne jumelle de Yan-fa

lointaines, afin d'y prêcher sa religion et d'engager les peuples à l'embrasser.

Arrivé sur le littoral de la province de Canton, il se rendit de là à la capitale de l'Empire, où il aborda la 46e année, le 10e mois du règne de Kang-Hi, et séjourna cinq ans dans cette ville, tout occupé des travaux de son noble ministère.

Envoyé en Europe en qualité de légat de l'Empereur, soit auprès du Pape alors régnant, soit auprès du roi de France Louis XIV, afin d'y traiter les affaires de la Religion, il dut repasser les mers, et fut saisi d'une longue et grave maladie, qui le retint 13 ans absent, c'est-à-dire jusqu'à la 58e année, le 9e mois du règne de Kang-Hi.

Le Souverain Pontife, voyant que sa santé chancelante demandait encore une prolongation de séjour en Europe, conçut le projet d'envoyer un autre légat à sa place. Mais une telle proposition fut loin de plaire au généreux missionnaire.

Plein de reconnaissance pour les bontés de l'Empereur et de fidélité pour l'accomplissement de ses devoirs, ni l'état de sa santé, ni les flots et les dangers de la mer ne purent ébranler son courage. Il s'embarqua de nouveau, et, s'avançant à travers le grand Océan Atlantique, déjà il avait atteint le Cap de Bonne-Espérance, lorsque à la suite d'une furieuse tempé-

te, il fut saisi d'une violente maladie et subit le sort réservé à tous les mortels.

Bien que rempli de mérites par une vie toute de vertus et de labeurs, on peut dire qu'il y mit le comble par cet acte de dévouement, et que le Ciel sans doute voulut le récompenser d'un si noble sacrifice, en l'appelant à Lui. Il quitta ainsi ce bas monde, la 59e année, le 6e mois du règne de Kang-Hi. Son corps rapporté à la ville de Canton, fut déposé dans le temple des Nuages blancs, où il resta deux ans, jusqu'à ce qu'on eût consulté l'Empereur et reçu une réponse au sujet de sa sépulture.

D'après les ordres de Sa Majesté, on assigna un arpent de terre pour son tombeau, et quelques autres ressources pour conserver à ce lieu l'honneur et la décence qui lui conviennent.

C'est là maintenant que reposent les restes de ce grand maître, et que se perpétuera d'âge en âge le souvenir de ses mérites et de ses vertus.

Pour moi, choisi par l'Empereur pour remplir ce haut message, je ne puis mieux m'en acquitter, qu'en rappelant les mérites de cet illustre docteur et en les inscrivant sur la pierre. Et vous, grand maître, qui jouissez déjà de l'éternelle félicité, assis sur le trône de votre gloire, daignez prêter une oreille favorable à nos vœux, et montrer un cœur plein de clémence et de bonté à ceux de cette ville qui viendront en ce lieu honorer votre mémoire et s'encourager par le souvenir de vos vertus.

« Fait la 60e année, le 11e mois, le 10e jour du règne de l'Empereur Kang-Hi. »

Le tombeau fut réparé convenablement, et aujourd'hui encore, malgré l'incurie où il a été laissé depuis Mgr Guillemin, on va se recueillir avec émotion sur les pentes où repose le zélé confesseur de Jésus-Christ.

Chapitre XIV.

I. Mort de Mme. Guillemin: lettres à son frère Joseph.
II. Convention avec Macao; la préfecture de Chao-King.
III. Lassitude du prélat: un jugement de son coadjuteur Chausse.
IV. Il publie un mandement; sa notice sur les catéchistes.
V. Il y a catéchiste et catéchiste.
VI. Pèlerinage à Sancian: mort de M. Voisin; fête de St. Zéphyrin.
VII. L'amiral Véron à Canton: discours au mausolée des soldats français; un typhon; lettre à M. Pernot.
VIII. Un détail de son administration.

1876-1879

I.

Le 1er Janvier 1876 Mgr Guillemin envoie ses vœux de bonne année à toute sa famille, par l'intermédiaire de son frère: «Dis également à M. le Curé, que la paroisse et son digne pasteur n'ont pas été oubliés, et que je me recommande bien instamment à leurs saintes prières au milieu de mes travaux et de mes difficultés sans nombre. »

Il ajoute qu'il a reçu tout dernièrement la statue de St-François Xavier et qu'il la trouve plus belle qu'à Paris. Il se propose d'organiser un grand pèlerinage pour la porter dans l'île Sancian.

Le 20 mai, il répond à son frère au sujet de l'état peu rassurant de leur mère: « Tout en remerciant la Providence de nous l'avoir conservée jusqu'à ce jour, *dit-il,* j'ose encore espérer qu'avec la bonne saison qui revient, et les soins dont elle est environnée, elle pourra peut-être encore reprendre le dessus pour un peude temps. »

Hélas! il n'avait pas encore reçu l'annonce de sa mort, arrivée 5 jours auparavant.

Dès que la triste nouvelle lui parvient en Chine le 15 juillet, il s'associe au deuil de la famille par une longue lettre qu'il adresse à son frère: «Notre bonne et respectable mère, *s'écrie-t-il,* est donc retournée au Bon Dieu!

« Quoique à son âge, nous ne pussions pas espérer la conserver longtemps, néanmoins, je n'ai pu recevoir une semblable nouvelle, sans en être tout brisé. Avoir reçu d'elle avec la vie tant de preuves de son dévouement et de sa tendres-

se, en avoir joui si longtemps, s'y être habitué comme à une chose qu'on aurait toujours voulu posséder, et s'en voir séparer par cette triste mort qui détruit et renverse tout, oh! on le comprend, il y a là dedans quelque chose qui porte le déchirement et la consternation jusqu'au plus intime de notre être.

« Et néanmoins, au milieu de ces douleurs, que de sujets de consolation à la vue de cette couche funèbre, qui rappelle celle des saints et des anciens patriarches! Que j'aime voir notre bonne Mère, le jour même de sa mort, avec ses 97 ans révolus, se lever à son ordinaire, réciter d'une voix claire et distincte le «Pater» et l'«Ave», prendre son petit repas comme si rien ne devait manquer à ses habitudes, se remettre dans son fauteuil, mourant en quelque sorte debout, et puis ne rendre le dernier soupir qu'après avoir reçu l'Extrême-Onction et une dernière absolution, qui sont les dernières grâces que le Seigneur fait aux âmes privilégiées!

« Puis, combien j'aime cette chapelle ardente, faite avec tant de goût par le bon Guilhen, où vous avez pu encore considérer ses traits, l'environner des dernières marques de votre amitié, et la voir combler du secours des prières de tant de pieux visiteurs!

« Combien j'aurais désiré être auprès de vous, pour mêler mes larmes aux vôtres et les témoignages de ma reconnaissance à ceux que vous donniez à une mère qui les méritait si bien!

« Mais j'étais ici à mon poste, et je me rappelle qu'une fois, dans un repas, où nous étions une vingtaine de convives, comme on me pressait de rester en Europe, tandis que je donnais les raisons qui militaient en faveur de mon retour, m'adressant à notre chère mère, et lui demandant ce qu'elle en pensait: « Oh! oui, fit-elle sans hésiter, il faut retourner! »; et comme on revenait à la charge, elle ne cessa de son côté, de dire « qu'il fallait retourner. »

« J'étais donc à mon poste, comme elle l'avait si bien compris et affirmé.

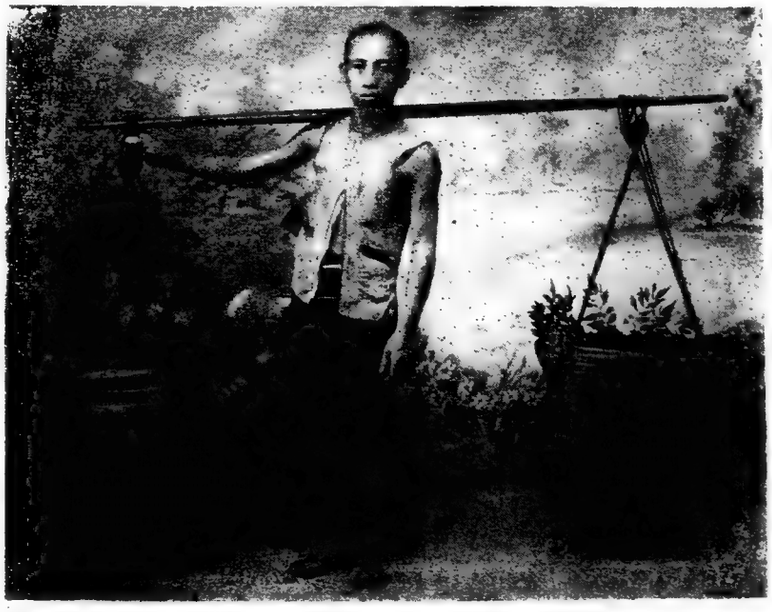
« Mais, de mon côté, je ne manquerai pas de faire tout ce qui sera en moi, pour rendre à cette bonne mère, le tribut de reconnaissance que je lui dois pour tous les soins qu'elle m'a prodigués pendant ma vie, mais surtout pour les principes si religieux que j'en ai reçus dans mon enfance, et en particulier pour mon éducation chez les Pères Jésuites qui a décidé de mon sort actuel.

« Dès que le bruit du malheur qui nous a frappés, s'est répandu dans mon entourage, tous les Pères qui sont en ce mo-

ment à Canton, au nombre de 8, sont venus m'offrir leurs sentiments de condoléances, en me promettant le lendemain l'oblation du saint sacrifice pour le repos de son âme.

« Nos séminaristes sont venus ensuite, me promettant leur chapelet du soir et leur communion du lendemain. Nos catéchistes, nos domestiques, nos charpentiers, les ouvriers qui travaillent à la construction de l'église, sont également venus, par ordre de catégorie m'exprimer la part qu'ils prenaient à ma douleur et me dire que le soir même, leur chapelet serait pour notre bonne mère.

« Pour moi, sentant le besoin de me retirer, et de répandre devant Dieu seul, mon cœur et mes regrets, je suis venu passer 4 ou 5 jours au Cimetière que nous avons à une lieue de Canton, belle et paisible vallée, à l'extrémité de laquelle se trouve un petit village chrétien avec une chapelle et une chambre pour les missionnaires. Là, je dis ma messe, je prie dans la chapelle. Le soir, je fais le tour de la propriété qui n'a pas moins de 4000 pieds de circonférence, priant Dieu de faire miséricorde à la si digne mère qu'Il nous avait donnée et de nous faire la grâce de nous retrouver tous un jour autour d'elle dans la grande famille des élus.



Un portefaix

« Samedi soir, je retournerai à Canton, et c'est alors que j'annoncerai moi-même à nos chrétiens la perte que nous avons faite, leur racontant les circonstances de la mort de notre chère mère, et les motifs qui doivent nous la faire con-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

se, en avoir joui si longtemps, s'y être habitué comme à une chose qu'on aurait toujours voulu posséder, et s'en voir séparer par cette triste mort qui détruit et renverse tout, oh! on le comprend, il y a là dedans quelque chose qui porte le déchirement et la consternation jusqu'au plus intime de notre être.

« Et néanmoins, au milieu de ces douleurs, que de sujets de consolation à la vue de cette couche funèbre, qui rappelle celle des saints et des anciens patriarches! Que j'aime voir notre bonne Mère, le jour même de sa mort, avec ses 97 ans révolus, se lever à son ordinaire, réciter d'une voix claire et distincte le «Pater» et l'«Ave», prendre son petit repas comme si rien ne devait manquer à ses habitudes, se remettre dans son fauteuil, mourant en quelque sorte debout, et puis ne rendre le dernier soupir qu'après avoir reçu l'Extrême-Onction et une dernière absolution, qui sont les dernières grâces que le Seigneur fait aux âmes privilégiées!

« Puis, combien j'aime cette chapelle ardente, faite avec tant de goût par le bon Guilhen, où vous avez pu encore considérer ses traits, l'environner des dernières marques de votre amitié, et la voir combler du secours des prières de tant de pieux visiteurs!

« Combien j'aurais désiré être auprès de vous, pour mêler mes larmes aux vôtres et les témoignages de ma reconnaissance à ceux que vous donniez à une mère qui les méritait si bien!

« Mais j'étais ici à mon poste, et je me rappelle qu'une fois, dans un repas, où nous étions une vingtaine de convives, comme on me pressait de rester en Europe, tandis que je donnais les raisons qui militaient en faveur de mon retour, m'adressant à notre chère mère, et lui demandant ce qu'elle en pensait: « Oh! oui, fit-elle sans hésiter, il faut retourner! »; et comme on revenait à la charge, elle ne cessa de son côté, de dire « qu'il fallait retourner. »

« J'étais donc à mon poste, comme elle l'avait si bien compris et affirmé.

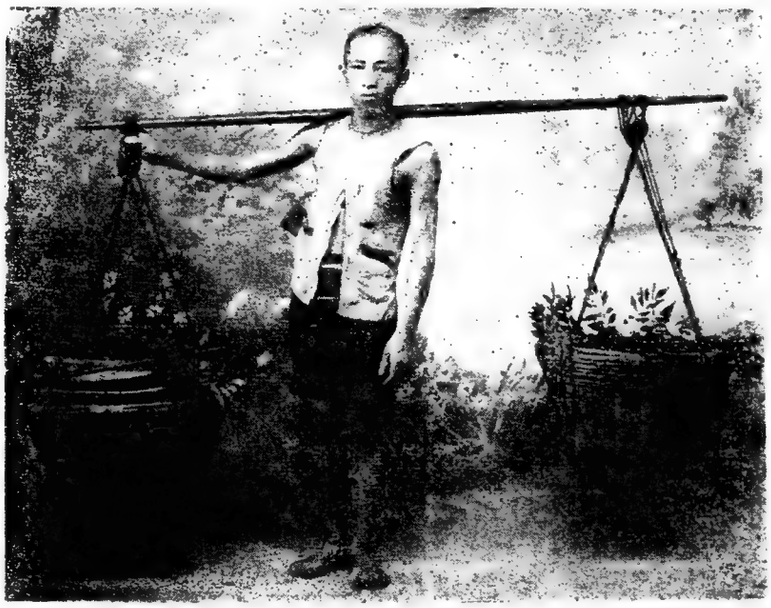
« Mais, de mon côté, je ne manquerai pas de faire tout ce qui sera en moi, pour rendre à cette bonne mère, le tribut de reconnaissance que je lui dois pour tous les soins qu'elle m'a prodigués pendant ma vie, mais surtout pour les principes si religieux que j'en ai reçus dans mon enfance, et en particulier pour mon éducation chez les Pères Jésuites qui a décidé de mon sort actuel.

« Dès que le bruit du malheur qui nous a frappés, s'est répandu dans mon entourage, tous les Pères qui sont en ce mo-

ment à Canton, au nombre de 8, sont venus m'offrir leurs sentiments de condoléances, en me promettant le lendemain l'oblation du saint sacrifice pour le repos de son âme.

« Nos séminaristes sont venus ensuite, me promettant leur chapelet du soir et leur communion du lendemain. Nos catéchistes, nos domestiques, nos charpentiers, les ouvriers qui travaillent à la construction de l'église, sont également venus, par ordre de catégorie m'exprimer la part qu'ils prenaient à ma douleur et me dire que le soir même, leur chapelet serait pour notre bonne mère.

« Pour moi, sentant le besoin de me retirer, et de répandre devant Dieu seul, mon cœur et mes regrets, je suis venu passer 4 ou 5 jours au Cimetière que nous avons à une lieue de Canton, belle et paisible vallée, à l'extrémité de laquelle se trouve un petit village chrétien avec une chapelle et une chambre pour les missionnaires. Là, je dis ma messe, je prie dans la chapelle. Le soir, je fais le tour de la propriété qui n'a pas moins de 4000 pieds de circonférence, priant Dieu de faire miséricorde à la si digne mère qu'Il nous avait donnée et de nous faire la grâce de nous retrouver tous un jour autour d'elle dans la grande famille des élus.



Un portefaix

« Samedi soir, je retournerai à Canton, et c'est alors que j'annoncerai moi-même à nos chrétiens la perte que nous avons faite, leur racontant les circonstances de la mort de notre chère mère, et les motifs qui doivent nous la faire con-

sidérer comme une des bienfaitrices de la Mission, 1.° par le concours qu'en différentes occasions elle a apporté à nos œuvres; 2° par l'assurance qu'elle me donnait en un moment où la construction de notre église éprouvait quelques difficultés, que jamais la famille ne m'abandonnerait dans une entreprise aussi belle et aussi digne de tout notre dévouement; et 3° enfin, par la promesse d'une cloche qui un jour, doit couronner l'édifice et sera une vraie gloire pour la religion. Or, je ne doute pas qu'en expliquant bonnement, simplement tout cela à nos bons chrétiens venus au nombre de 4 ou 500 de la ville et des environs, il n'y ait de toutes parts des pleurs et des sanglots, absolument comme s'ils avaient à pleurer la perte de quelqu'un des leurs, l'évêque étant pour eux le premier de leurs Pères, même dans l'ordre temporel et regardant tout ce qui lui appartient comme digne de tout leur respect et de leur attachement. Déjà ici, parmi la petite population au milieu de laquelle je me trouve, il n'est ni homme ni femme qui ne vienne se jeter à mes genoux, en me disant:

« Il ne faut pas que l'évêque s'afflige trop! Certainement sa sainte mère est déjà en Paradis; elle est morte comme une Sainte, et les anciens patriarches et Dieu ne laisseront pas sans récompense le sacrifice qu'elle a fait, en lui donnant un de ses fils pour venir nous annoncer la connaissance de son saint nom.

« J'annoncerai pour un des jours de la semaine un service solennel auquel tous les missionnaires assisteront, et je ne doute pas que ce jour-là, il n'y ait autant de monde qu'aux messes des plus grandes fêtes, et que longtemps encore ces bons chrétiens, dans leurs prières et leurs bonnes œuvres, ne se souviennent de l'objet de la réunion de ce jour.

« Ainsi, j'aurai assuré ici à notre bonne et digne mère, le secours des prières de nos missionnaires et de nos chrétiens.

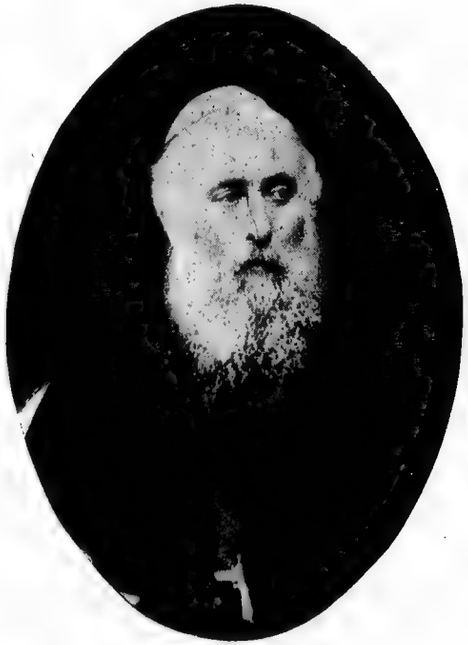
« Sa mémoire sera en bénédiction dans l'Eglise de Canton, et j'ai la confiance que Dieu lui-même se montrera clément et miséricordieux envers une mère qui n'a pas craint de sacrifier ses inclinations aux intérêts de sa gloire, comme du reste elle devait le faire!

« Que tout cela, mon cher Joseph, nous serve à tous de consolations et de motifs de bénir la Sainte volonté de Dieu!

« Au lieu de nous affliger outre mesure, comme la chose me dit-on, est arrivée à Léonce, pensons que nous avons au Ciel une mère qui nous aidera là, bien plus que sur la terre. Imitons nos bons et dignes parents qui, dans les deux lignées, ne nous ont donné que des exemples de Foi, de probité et d'honneur; et par là, après avoir marché sur leurs traces et

Mgr. Forcade.

Mgr. Raimondi.



Mgr. Piazzoli

Mgr. Pozzoni.

Les vicaires apostoliques de Hong-Kong.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

sidérer comme une des bienfaitrices de la Mission, 1.° par le concours qu'en différentes occasions elle a apporté à nos œuvres; 2° par l'assurance qu'elle me donnait en un moment où la construction de notre église éprouvait quelques difficultés, que jamais la famille ne m'abandonnerait dans une entreprise aussi belle et aussi digne de tout notre dévouement; et 3° enfin, par la promesse d'une cloche qui un jour, doit couronner l'édifice et sera une vraie gloire pour la religion. Or, je ne doute pas qu'en expliquant bonnement, simplement tout cela à nos bons chrétiens venus au nombre de 4 ou 500 de la ville et des environs, il n'y ait de toutes parts des pleurs et des sanglots, absolument comme s'ils avaient à pleurer la perte de quelqu'un des leurs, l'évêque étant pour eux le premier de leurs Pères, même dans l'ordre temporel et regardant tout ce qui lui appartient comme digne de tout leur respect et de leur attachement. Déjà ici, parmi la petite population au milieu de laquelle je me trouve, il n'est ni homme ni femme qui ne vienne se jeter à mes genoux, en me disant:

« Il ne faut pas que l'évêque s'afflige trop! Certainement sa sainte mère est déjà en Paradis; elle est morte comme une Sainte, et les anciens patriarches et Dieu ne laisseront pas sans récompense le sacrifice qu'elle a fait, en lui donnant un de ses fils pour venir nous annoncer la connaissance de son saint nom.

« J'annoncerai pour un des jours de la semaine un service solennel auquel tous les missionnaires assisteront, et je ne doute pas que ce jour-là, il n'y ait autant de monde qu'aux messes des plus grandes fêtes, et que longtemps encore ces bons chrétiens, dans leurs prières et leurs bonnes œuvres, ne se souviennent de l'objet de la réunion de ce jour.

« Ainsi, j'aurai assuré ici à notre bonne et digne mère, le secours des prières de nos missionnaires et de nos chrétiens.

« Sa mémoire sera en bénédiction dans l'Eglise de Canton, et j'ai la confiance que Dieu lui-même se montrera clément et miséricordieux envers une mère qui n'a pas craint de sacrifier ses inclinations aux intérêts de sa gloire, comme du reste elle devait le faire!

« Que tout cela, mon cher Joseph, nous serve à tous de consolations et de motifs de bénir la Sainte volonté de Dieu!

« Au lieu de nous affliger outre mesure, comme la chose me dit-on, est arrivée à Léonce, pensons que nous avons au Ciel une mère qui nous aidera là, bien plus que sur la terre. Imitons nos bons et dignes parents qui, dans les deux lignées, ne nous ont donné que des exemples de Foi, de probité et d'honneur; et par là, après avoir marché sur leurs traces et

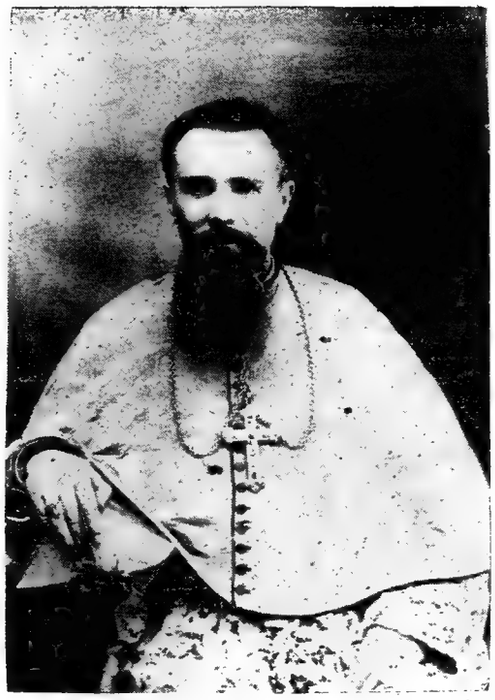
Mgr Forcade.

Mgr. Raimondi.

Mgr. Piazzoli

Mgr. Po oni.

Les vicaires apostoliques de Hong-Kong.



Mgr Mérel, préfet apost. de Canton (1901) démissionne en 1914.

Mère Félicie, de Hong-Kong.

Missionnaire français en tenue chinoise.

parcouru la carrière que Dieu nous réserve encore, un jour nous aurons la consolation de nous trouver réunis à ceux que nous pleurons pour ne jamais plus nous séparer.»

Le 21 Juillet, après le service solennel célébré à Canton pour le repos de l'âme de sa mère, il rend ainsi compte de la cérémonie: « La messe, *écrit-il,* a été chantée par le plus ancien de nos missionnaires et l'absoute faite par moi. Il s'y trouvait non seulement tous les missionnaires présents à Canton, au nombre de 8, les consuls et quelques Européens que nous avons ici, tous nos séminaristes en surplis, mais encore nos chrétiens venus en grand nombre de la ville et des environs.

« Les communions ont été aussi nombreuses qu'aux grandes fêtes, et tout le monde a cherché par son empressement et la part qu'il prenait à ma douleur, à montrer l'estime qu'on faisait de la mère de l'évêque.

« Nos missionnaires eux-mêmes, habituellement si réservés dans leurs témoignages d'amitié, ont fait dans cette circonstance tout ce qu'ils ont pu, pour donner à cette cérémonie religieuse toute la pompe possible, soit par leur empressement à décorer la chapelle, soit par les prévenances qu'ils m'ont témoignées. Et sous ce rapport, cette cérémonie m'a été doublement au cœur, et à cause des derniers devoirs rendus si convenablement à notre mère et à cause du bon effet que cette circonstance a produit dans la Mission.»

II.

Un peu avant ces incidents funèbres, l'évêque de Cybistra avait dû signer, un peu à regret, avec le délégué de l'évêque de Macao, le chanoine de Gouvea, une convention de délimitation des territoires, en conformité avec les décisions de la Bulle *Universis orbis* du 15 Juin 1874. Nous la citons ici en latin, pour lui laisser toute son exactitude:

« Conventione facta de una parte cum R.R^{mo}. D.D. Zephyrino Guillemin, episcopo Cybistrano et prœfecto apostolico missionis Quantong: ex altera autem parte com R.R. D.D. Emmanuele Laurentis de Gouvea, Diœcesis Macaonensis Vicario generali, et per Ill. ac R.Rum Emmanuelem Ennes, Macaonensem episcopum ad id specialiter delegato, per epistolas Conimbricœ datas, die 15 a Januarii 1876. — Ex facultatibus utrique Episcopo Romœ datis die 17 Calendarum Julii 1874, statutum ac definitum est insulam Hai-nan nec non et insulam Heong-Shan, in qua sita est urbs Macaonensis, Diœcesi

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Mgr Mérel, préfet apost. de Canton (1901) démissionné en 1914

Mère Félicie, de Hong-Kong.

Missionnaire français en tenue chinoise

parcouru la carrière que Dieu nous réserve encore, un jour nous aurons la consolation de nous trouver réunis à ceux que nous pleurons pour ne jamais plus nous séparer.»

Le 21 Juillet, après le service solennel célébré à Canton pour le repos de l'âme de sa mère, il rend ainsi compte de la cérémonie: « La messe, *écrit-il,* a été chantée par le plus ancien de nos missionnaires et l'absoute faite par moi. Il s'y trouvait non seulement tous les missionnaires présents à Canton, au nombre de 8, les consuls et quelques Européens que nous avons ici, tous nos séminaristes en surplis, mais encore nos chrétiens venus en grand nombre de la ville et des environs.

« Les communions ont été aussi nombreuses qu'aux grandes fêtes, et tout le monde a cherché par son empressement et la part qu'il prenait à ma douleur, à montrer l'estime qu'on faisait de la mère de l'évêque.

« Nos missionnaires eux-mêmes, habituellement si réservés dans leurs témoignages d'amitié, ont fait dans cette circonstance tout ce qu'ils ont pu, pour donner à cette cérémonie religieuse toute la pompe possible, soit par leur empressement à décorer la chapelle, soit par les prévenances qu'ils m'ont témoignées. Et sous ce rapport, cette cérémonie m'a été doublement au cœur, et à cause des derniers devoirs rendus si convenablement à notre mère et à cause du bon effet que cette circonstance a produit dans la Mission.»

II.

Un peu avant ces incidents funèbres, l'évêque de Cybistra avait dû signer, un peu à regret, avec le délégué de l'évêque de Macao, le chanoine de Gouvea, une convention de délimitation des territoires, en conformité avec les décisions de la Bulle *Universis orbis* du 15 Juin 1874. Nous la citons ici en latin, pour lui laisser toute son exactitude:

« Conventione facta de una parte cum R.R^{mo}. D.D. Zephyrino Guillemin, episcopo Cybistrano et prœfecto apostolico missionis Quantong: ex altera autem parte com R.R. D.D. Emmanuele Laurentis de Gouvea, Diœcesis Macaonensis Vicario generali, et per Ill. ac R.Rum Emmanuelem Ennes, Macaonensem episcopum ad id specialiter delegato, per epistolas Conimbricœ datas, die 15 a Januarii 1876. — Ex facultatibus utrique Episcopo Romœ datis die 17 Calendarum Julii 1874, statutum ac definitum est insulam Hai-nan nec non et insulam Heong-Shan, in qua sita est urbs Macaonensis, Diœcesi

Macaonensi subjectas remanere cum adjacentibus insulis ita ut prœsens Macaonensis missionis jurisdictio de parte orientali pertingat usque ad locum Bocca-Tigris dictum cum insulis Lin-tin; de parte meridionali, usque ad mare magnum, seu usque ad 22um latitudinis gradum; de parte autem occidentali, usque ad fretum Gaymoon nuncupatum et ad urbem Kong-moon, et demum de parte septentrionali usque ad districtum Choun-tac, sicut in prœsenti carta designatum videtur per circulum circa totum territorium conductum, cœterum autem Cantonensis Provinciœ spatium ad prœfecturam Apostolicam cantonensem pertinere, ejusque Missionis circumscriptionem efficere.

Facta autem hac conventione, huic ab utraque parte datus est assensus et in conclusæ rei testimonium, appositum est cujusque signum et sigillum in urbe cantonensi, die 23^{a} mensis martii, anno 1876 — † Zephyrinus Guillemin, episc. — Emmanuel Laurentius a Gouvea, Vicar. gener. Macaon. Diœcesis."

En d'autres termes, l'île de Haï-nan était cédée au diocèse de Macao, ainsi que toute la sous-préfecture de Héong-Shan. (1)

III.

L'année 1876 fut pour Mgr Guillemin une des plus pénibles, non seulement pour la perte qu'il fit de sa vénérable mère, mais encore pour les soucis de tout genre et les ennuis qui l'accablèrent.

Nous n'avons hélas, aucun document écrit de sa main à partir de juillet 1876, et ses parents assurent "qu'il ne donna plus signe de vie" jusqu'à la fin de cette année.

---

(1) Pratiquement, la question de juridiction paraissait à jamais tranchée. Cependant de nouvelles décisions de Rome, datées du 3 février 1903 et exécutées en septembre 1908, ont soumis à la juridiction de Macao, toute la préfecture de Chao-King située sur la Rivière de l'ouest, en échange de l'île de Haï-nan, de nouveau cédée aux prêtres de la rue du Bac.

Et par suite de ce nouvel arrangement, tout à fait contraire à l'homogénéité compacte du vicariat français, la Mission portugaise y forme une enclave considérable aux lignes géographiquement disgracieuses et hardies qui vont faire coude à angle droit, aux portes même de Canton.

Si cet arrangement avait été proposé au temps de Mgr Guillemin, l'évêque l'aurait sans doute adroitement repoussé.

Quoiqu'il en soit, la combinaison de 1908 aura été, au point de vue religieux, un bienfait pour les populations de cette préfecture, par suite de l'activité tout apostolique qu'y déploient les Religieux portugais de la Compagnie de Jésus et aussi grâce à la protection efficace que leur prête M. le Consul de France à Canton.

Ecoles, orphelinats, installation de premier ordre sur l'emplacement de l'ancien palais du Vice-Roi, prédication active, tout y concourt au prestige de la Religion et de la civilisation : " Les Pères Jésuites, écrit M. Gauthier missionnaire à Canton, (17 mai 1917) sont en train de s'installer grandiosement dans l'immense terrain qu'ils ont acheté près de la porte de l'Est. Quand ils auront fini d'y établir leurs œuvres, il y aura là un centre catholique florissant dont l'influence rayonnera sur toute la préfecture. "

Mais des témoins nous rapportent que, absorbé dans ses constructions qui étaient alors fort avancées, le pauvre évêque, déjà sexagénaire, était comme rivé à sa tâche quotidienne, au milieu des ouvriers, surveillant les travaux et les activant de sa présence et de ses conseils.

Il allait très souvent réciter le bréviaire aux abords de l'é-

Un vélocipédiste

difice, circulant de long en large dans l'allée voisine, s'asseyant parmi les matériaux et donnant ses ordres. Il tombait parfois de lassitude, les deux bras croisés sur la petite table où il écrivait ensuite d'une main distraite, ses appels à la charité ou ses lettres d'administration.

Près de la sacristie, du côté nord, il avait dressé une petite Croix en bois, presque invisible, où il allait quelquefois, sans attirer l'attention, se tenir dans une position de recueillement. C'était le temps où cet homme de Dieu adjurait son Sauveur d'agréer, par le mérite de sa Rédemption, les sentiments d'amour qui l'animaient, et son désir de voir s'achever bientôt, pour la gloire de son nom, ce monument d'éternité qui lui coûtait tant de pistoles et d'avanies.

Tout blanchi, les traits émaciés, comme un de ces moines végétariens qui creusent leur tombe à l'angle des monastères

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Macaonensi subjectas remanere cum adjacentibus insulis ita ut prœsens Macaonensis missionis jurisdictio de parte orientali pertingat usque ad locum Bocca-Tigris dictum cum insulis Lin-tin; de parte meridionali, usque ad mare magnum, seu usque ad 22um latitudinis gradum; de parte autem occidentali, usque ad fretum Gaymoon nuncupatum et ad urbem Kong-moon, et demum de parte septentrionali usque ad districtum Choun-tac, sicut in prœsenti carta designatum videtur per circulum circa totum territorium conductum, cœterum autem Cantonensis Provinciæ spatium ad prœfecturam Apostolicam cantonensem pertinere, ejusque Missionis circumscriptionem efficere.

Facta autem hac conventione, huic ab utraque parte datus est assensus et in conclusæ rei testimonium, appositum est cujusque signum et sigillum in urbe cantonensi, die 23a mensis martii, anno 1876 — † Zephyrinus Guillemin, episc. — Emmanuel Laurentius a Gouvea, Vicar. gener. Macaon. Diœcesis."

En d'autres termes, l'île de Haï-nan était cédée au diocèse de Macao, ainsi que toute la sous-préfecture de Héong-Shan. (1)

III.

L'année 1876 fut pour Mgr Guillemin une des plus pénibles, non seulement pour la perte qu'il fit de sa vénérable mère, mais encore pour les soucis de tout genre et les ennuis qui l'accablèrent.

Nous n'avons hélas, aucun document écrit de sa main à partir de juillet 1876, et ses parents assurent "qu'il ne donna plus signe de vie" jusqu'à la fin de cette année.

---

(1) Pratiquement, la question de juridiction paraissait à jamais tranchée. Cependant de nouvelles décisions de Rome, datées du 3 février 1903 et exécutées en septembre 1908, ont soumis à la juridiction de Macao, toute la préfecture de Chao-King située sur la Rivière de l'ouest, en échange de l'île de Haï-nan, de nouveau cédée aux prêtres de la rue du Bac.

Et par suite de ce nouvel arrangement, tout à fait contraire à l'homogénéité compacte du vicariat français, la Mission portugaise y forme une enclave considérable aux lignes géographiquement disgracieuses et hardies qui vont faire coude à angle droit, aux portes même de Canton.

Si cet arrangement avait été proposé au temps de Mgr Guillemin, l'évêque l'aurait sans doute adroitement repoussé.

Quoiqu'il en soit, la combinaison de 1908 aura été, au point de vue religieux, un bienfait pour les populations de cette préfecture, par suite de l'activité tout apostolique qu'y déploient les Religieux portugais de la Compagnie de Jésus et aussi grâce à la protection efficace que leur prête M. le Consul de France à Canton.

Ecoles, orphelinats, installation de premier ordre sur l'emplacement de l'ancien palais du Vice-Roi, prédication active, tout y concourt au prestige de la Religion et de la civilisation : " Les Pères Jésuites, écrit M. Gauthier missionnaire à Canton, (17 mai 1917) sont en train de s'installer grandiosement dans l'immense terrain qu'ils ont acheté près de la porte de l'Est. Quand ils auront fini d'y établir leurs œuvres, il y aura là un centre catholique florissant dont l'influence rayonnera sur toute la préfecture."

Mais des témoins nous rapportent que, absorbé dans ses constructions qui étaient alors fort avancées, le pauvre évêque, déjà sexagénaire, était comme rivé à sa tâche quotidienne, au milieu des ouvriers, surveillant les travaux et les activant de sa présence et de ses conseils.

Il allait très souvent réciter le bréviaire aux abords de l'é-

Un vélocipédiste

difice, circulant de long en large dans l'allée voisine, s'asseyant parmi les matériaux et donnant ses ordres. Il tombait parfois de lassitude, les deux bras croisés sur la petite table où il écrivait ensuite d'une main distraite, ses appels à la charité ou ses lettres d'administration.

Près de la sacristie, du côté nord, il avait dressé une petite Croix en bois, presque invisible, où il allait quelquefois, sans attirer l'attention, se tenir dans une position de recueillement. C'était le temps où cet homme de Dieu adjurait son Sauveur d'agréer, par le mérite de sa Rédemption, les sentiments d'amour qui l'animaient, et son désir de voir s'achever bientôt, pour la gloire de son nom, ce monument d'éternité qui lui coûtait tant de pistoles et d'avanies.

Tout blanchi, les traits émaciés, comme un de ces moines végétariens qui creusent leur tombe à l'angle des monastères

gothiques, on le voyait tantôt se pencher ravi, sur ses libages, pour en prendre les proportions, et tantôt redresser sa haute silhouette, pour plomber d'un œil expert, ses stylobates et ses colonnes.

C'était pour lui, sans nul doute une nécessité de présider à ce travail de cyclope, parce que aucun autre, parmi ses pairs, il le disait lui-même, n'en avait le goût; parce qu'il fallait du talent pour le saisir, et de l'énergie pour le conduire.

Et c'était chez lui, une passion de Romain qui le poussait d'instinct vers les choses solides, et qui lui faisait trouver pour ainsi dire, dans l'âme éteinte des pierres, l'idée chrétienne et éternelle de la résurrection.

Ce granit aux facettes carbonées qu'il arrache au baiser lascif et pervers de la vague, il va l'équarrir en formes juvéniles de sveltesse et de candeur, qui se dresseront vers le Ciel, en véritable végétation de pierres, comme autant de créatures suppliantes, pleines de vie et d'onction.

Et à ces masses jadis informes, qui gisaient muettes de la terreur qui les solidifia dans les coulées préhistoriques, le génial prélat prête une forme si belle et une éloquence si émue, que le temps lui-même, ce ravisseur de la beauté, ne fera qu'ajouter à leurs charmes, en noircissant leurs lignes peu à peu.

Le monument qu'il érige au vrai Dieu sera, dit-il, la plus ferme prédication aux païens et elle subsistera d'âge en âge, sans qu'il soit besoin d'en exciter ou d'en renouveler comme ceux d'un catéchiste, le zèle et la doctrine.

C'est pour cela qu'il le fera beau et solide:

« *Mais que d'argent il a fallu trouver*, s'écrie Mgr. Chausse (1) son premier successeur, *que de démarches, que de nuits sans repos! Nous sommes nous-mêmes effrayés quand on songe à toute l'énergie qu'il a fallu pour vaincre toutes les difficultés. Un pauvre missionnaire, livré à ses propres forces, loin de tout grand centre où il aurait pu trouver des ressources, est parvenu à accomplir, à parfaire un tel ouvrage, avec des ouvriers qui n'avaient jamais travaillé à une pareille construction!*

« *C'est assurément le fait d'une énergie peu commune, d'un courage indomptable... Cette grandiose pensée qu'il eut d'entreprendre ce monument à la gloire de Dieu, et qui plaçait d'un seul coup les temples des idoles au-dessous du temple de Dieu, ne pourra manquer d'être féconde en conversions. Sans*

(1) Mgr Chausse, du diocèse du Puy, né le 19 février 1838, évêque de Capse en 1880, coadjuteur de Mgr Guillemin; préfet apostolique en 1886, mort le 12 octobre 1900.

doute, quelques-uns blâmeront cet élan sublime de la Foi, comme dépassant les ressources d'une pauvre Mission; mais on pourra leur répondre ce que Notre-Seigneur répondit à Judas qui se plaignait de la perte du parfum précieux de Madeleine. »

Les Judas furent nombreux en effet, qui lui reprochèrent la magnificence du temple, et nous verrons plus loin, qu'à l'exemple de l'apôtre prévaricateur, ils accusèrent leur maître et le crucifièrent.

Mais le temple n'en fut pas moins bâti, et aujourd'hui il n'est aucun de ses successeurs qui ne se félicite de l'heureuse issue de cette entreprise.

Mais pour si active que soit l'œuvre de son église, l'évêque ne négligeait point la sanctification des âmes.

IV

En cette année jubilaire de 1876, il publie en latin et en Chinois un mandement où, s'adressant aux fidèles de sa juridiction, il les engage à se préparer dans la prière et les œuvres de pénitence, à recevoir le bienfait de l'indulgence plénière: « C'est au nom du souverain Pontife, *s'écrie le prélat*, que je viens, mes très chers frères, vous engager à ne pas laisser passer cette occasion de salut pour vos âmes. Oh! mon Dieu, nous travaillons pour subvenir aux nécessités de la vie présente, pour acquérir quelques avantages, tous biens périssables hélas, et n'est-il pas juste que nous venions au secours de notre pauvre âme, afin d'obtenir un jour pour elle votre faveur éternelle!! »

Ce document, écrit en un latin clair et substantiel, commence par la rubrique ordinaire:

Philippus Franciscus Zephyrinus Guillemin divina misericordia et Sanctæ Sedis apostolicæ gratia, Episcopus Cybistranus, Præfectus apostolicus provinciæ Kouong-tong, omnibus nostræ jurisdictionis fidelibus salutem et benedictionem in D. N. J. C.

Le texte chinois de la rubrique est ainsi conçu:

蒙天主仁慈教皇之恩欽奉管理廣東省
教務斐理伯方濟各熱斐靈主教明.....

L'écriture soignée de ces caractères autant que leur élégance littéraire, indiquent bien la préoccupation de Mgr Guillemin de faire sérieusement tout ce qu'il traitait.

Nous avons précédemment donné les résultats de son administration pour l'exercice 1876. Il convient de rappeler aus-

si avec quel pieux acharnement, l'évêque engage ses prêtres à accélérer le mouvement des conversions par la multiplication des catéchistes.

Et à ce sujet, citons ici la notice qu'il avait écrite sur ces précieux auxiliaires de l'apostolat: « Parmi tous les moyens, *dit-il,* qui ont été employés jusqu'à ce jour pour la propagation de l'Evangile, il n'en est pas de plus direct, de plus efficace que l'œuvre si simple et si belle des catéchistes; aussi est-ce avec confiance que je lui consacre ces quelques lignes.

« Je ne sais si jamais on s'est formé une idée bien juste de la position des missionnaires en Chine et des obstacles sans nombre qu'ils rencontrent à la propagation de la Foi. Toujours sous le coup de la persécution, il nous est en quelque sorte impossible de nous produire d'une manière visible et ostensible. Si nous voyageons, il faut que nous nous renfermions dans une petite barque qui nous porte sans bruit et sans éclat au lieu où nous sommes attendus.

« Lorsque nous arrivons chez nos pauvres chrétiens, nous n'avons pour nous loger, que l'endroit le plus retiré et le plus obscur de la maison; et nous restons là blottis en un coin, pendant 15 jours, un mois, quelquefois plus longtemps, selon l'étendue et les besoins de la chrétienté que nous visitons.

Une catéchiste

Un catéchiste

« Si parfois un catéchiste moins timide que les autres, consent à nous prendre sous sa protection pour nous procurer une petite promenade au milieu de la nuit, nous regardons cette condescendance comme une bonne fortune pour nous,

et nous nous empressons d'en profiter pour aller respirer l'air frais dont nous avons été privés si longtemps.

« L'exercice de notre ministère présente plus de difficultés encore; nos chrétiens ne peuvent guère se réunir qu'au milieu de la nuit; le missionnaire célèbre au milieu d'eux l'auguste sacrifice de nos autels; il leur adresse une petite instruction, entend leurs confessions; puis, lorsque l'aurore commence à paraître, chacun, par des chemins détournés, regagne sa pauvre habitation, pour ne pas donner de soupçons à l'autorité.

« Si nous étions découverts et surtout si l'on savait qu'un prêtre européen est à la tête de ces assemblées, le mandarin en serait bientôt prévenu, et il ne demanderait pas mieux que d'avoir une victime sur laquelle il puisse faire tomber toute la fureur de sa vengeance, comme déjà nous en avons eu tant de preuves depuis que nous sommes en Mission.

« Or, je le demande, que de difficultés réunies, et comment répandre la lumière de l'Evangile, si nous devons toujours rester cachés; et comment nous produire, si nous ne pouvons le faire qu'au péril évident de la vie?

« Tel est le problème à résoudre, ou plutôt, que la Providence s'est chargée elle-même de résoudre par un de ces moyens aussi simple qu'il est efficace, et qui montre la force toute puissante de son intervention : *infirma mundi elegit Deus.* Parmi nos chrétiens, nous en choisissons quelques-uns plus pieux, plus intelligents que les autres, que nous attachons plus spécialement à notre personne sous le nom de catéchistes; et ce sont ces hommes ainsi formés qui s'en vont les premiers répandre la bonne semence de l'Evangile.

« Profitant de toutes les occasions qui se présentent, ils s'insinuent partout où ils ont l'espérance de faire quelque bien, dans les places publiques, les marchés, les hôtelleries, les barques de transport; ils s'adressent à toutes les personnes auprès desquelles ils trouvent quelque accès; et grâce à Dieu, leurs efforts ne sont pas sans succès.

« Un catéchiste convertira facilement dans le cours d'une année, de 15 à 30 païens, quelquefois plus, rarement moins.

« L'année dernière, un de mes catéchistes a ainsi ramené à Dieu 49 idolâtres, et je ne chercherai pas à peindre leur joie et celle des missionnaires, lorsqu'il nous est donné d'arracher ainsi aux ténèbres du paganisme ces pauvres païens qui sans cela, eussent été perdus pour toute une éternité.

« Mais d'une autre part, si ces hommes fidèles font si bien l'œuvre de Dieu, il faut qu'ils soient nourris et entretenus par la Mission qui les emploie; il faut ensuite qu'ils aient un pe-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

si avec quel pieux acharnement, l'évêque engage ses prêtres à accélérer le mouvement des conversions par la multiplication des catéchistes.

Et à ce sujet, citons ici la notice qu'il avait écrite sur ces précieux auxiliaires de l'apostolat: « Parmi tous les moyens, *dit-il*, qui ont été employés jusqu'à ce jour pour la propagation de l'Evangile, il n'en est pas de plus direct, de plus efficace que l'œuvre si simple et si belle des catéchistes; aussi est-ce avec confiance que je lui consacre ces quelques lignes.

« Je ne sais si jamais on s'est formé une idée bien juste de la position des missionnaires en Chine et des obstacles sans nombre qu'ils rencontrent à la propagation de la Foi. Toujours sous le coup de la persécution, il nous est en quelque sorte impossible de nous produire d'une manière visible et ostensible. Si nous voyageons, il faut que nous nous renfermions dans une petite barque qui nous porte sans bruit et sans eclat au lieu où nous sommes attendus.

« Lorsque nous arrivons chez nos pauvres chrétiens, nous n'avons pour nous loger, que l'endroit le plus retiré et le plus obscur de la maison; et nous restons là blottis en un coin, pendant 15 jours, un mois, quelquefois plus longtemps, selon l'étendue et les besoins de la chrétienté que nous visitons.

Une catéchiste

Un catéchiste

« Si parfois un catéchiste moins timide que les autres, consent à nous prendre sous sa protection pour nous procurer une petite promenade au milieu de la nuit, nous regardons cette condescendance comme une bonne fortune pour nous,

et nous nous empressons d'en profiter pour aller respirer l'air frais dont nous avons été privés si longtemps.

« L'exercice de notre ministère présente plus de difficultés encore; nos chrétiens ne peuvent guère se réunir qu'au milieu de la nuit; le missionnaire célèbre au milieu d'eux l'auguste sacrifice de nos autels; il leur adresse une petite instruction, entend leurs confessions; puis, lorsque l'aurore commence à paraître, chacun, par des chemins détournés, regagne sa pauvre habitation, pour ne pas donner de soupçons à l'autorité.

« Si nous étions découverts et surtout si l'on savait qu'un prêtre européen est à la tête de ces assemblées, le mandarin en serait bientôt prévenu, et il ne demanderait pas mieux que d'avoir une victime sur laquelle il puisse faire tomber toute la fureur de sa vengeance, comme déjà nous en avons eu tant de preuves depuis que nous sommes en Mission.

« Or, je le demande, que de difficultés réunies, et comment répandre la lumière de l'Evangile, si nous devons toujours rester cachés; et comment nous produire, si nous ne pouvons le faire qu'au péril évident de la vie?

« Tel est le problème à résoudre, ou plutôt, que la Providence s'est chargée elle-même de résoudre par un de ces moyens aussi simple qu'il est efficace, et qui montre la force toute puissante de son intervention: *infirma mundi elegit Deus.* Parmi nos chrétiens, nous en choisissons quelques-uns plus pieux, plus intelligents que les autres, que nous attachons plus spécialement à notre personne sous le nom de catéchistes; et ce sont ces hommes ainsi formés qui s'en vont les premiers répandre la bonne semence de l'Evangile.

« Profitant de toutes les occasions qui se présentent, ils s'insinuent partout où ils ont l'espérance de faire quelque bien, dans les places publiques, les marchés, les hôtelleries, les barques de transport; ils s'adressent à toutes les personnes auprès desquelles ils trouvent quelque accès; et grâce à Dieu, leurs efforts ne sont pas sans succès.

« Un catéchiste convertira facilement dans le cours d'une année, de 15 à 30 païens, quelquefois plus, rarement moins.

« L'année dernière, un de mes catéchistes a ainsi ramené à Dieu 49 idolâtres, et je ne chercherai pas à peindre leur joie et celle des missionnaires, lorsqu'il nous est donné d'arracher ainsi aux ténèbres du paganisme ces pauvres païens qui sans cela, eussent été perdus pour toute une éternité.

« Mais d'une autre part, si ces hommes fidèles font si bien l'œuvre de Dieu, il faut qu'ils soient nourris et entretenus par la Mission qui les emploie; il faut ensuite qu'ils aient un pe-

tit salaire pour nourrir leurs parents ou élever leurs enfants, et cette double dépense s'élève à peu près à 400 francs par an. Or, je suppose qu'au lieu d'un catéchiste, nous en ayons deux, évidemment nous doublons le nombre des conversions; en sorte qu'une personne qui voudrait entretenir à ses frais un catéchiste, travaillerait à la conversion des païens autant et plus que nous.

« Sans quitter sa famille, sans traverser les mers, sans s'exposer aux dangers que l'on rencontre nécessairement au milieu de ces pays lointains et inhospitaliers, elle amènerait à la connaissance de l'Evangile, et gagnerait pour le Ciel quantité d'âmes qui sans elle, n'auraient jamais eu le bonheur de parvenir au salut éternel.

« Oh! quelle belle œuvre et qui pourra bien en comprendre toute la portée!

« C'est sans doute un grand service rendu aux Missions, mais n'est-il pas cent fois plus grand pour celui qui le rend, puisque par là il ajoute à son titre de chrétien celui d'apôtre de la Foi, et se prépare pour le Ciel autant de couronnes qu'il aura converti de païens; bienfait si grand que S.t Jérôme ne craignait pas de l'exalter par ces paroles remarquables: *Si omnia bona tua pauperibus erogaveris, plus tamen feceris, si unam animam salvaveris. (Quand bien même vous donneriez tout votre bien aux pauvres, vous feriez plus cependant en sauvant une seule âme.)*

« Et, en effet, les charités corporelles soulagent les souffrances et les misères d'un corps périssable, tandis qu'une charité comme celle-là sauve des âmes et porte les fruits jusque dans les splendeurs de la bienheureuse éternité.

« Et ici, on n'a pas à craindre que la somme que l'on donne, soit employée à des objets d'une importance secondaire. Il peut arriver que dans la construction d'une église, on donne à une façade, à une corniche, des embellissements qui augmentent les dépenses sans augmenter l'utilité.

« Ici, nous n'avons rien à craindre de tout cela; en donnant pour un catéchiste, on est sûr que l'argent sera employé à cette destination, et que les succès seront plus ou moins grands selon le nombre plus ou moins grand de catéchistes que nous emploierons.

« Mais, comme il importe qu'une œuvre si belle soit à la portée de tout le monde, et qu'une personne qui ne pourrait pas entretenir à elle seule un catéchiste, puisse cependant contribuer à son entretien, rien n'empêche qu'un certain nombre de personnes se réunissent pour former la somme de 400 francs.

« Il est juste aussi que nous donnions aux personnes qui

voudront nous aider dans cette bonne œuvre un témoignage tout particulier de notre reconnaissance et de notre souvenir devant Dieu, et pour cela, nous prenons les engagements suivants: 1.° Volontiers et de tout cœur, nous les associons à

Père de famille

nos travaux et à ce que nous pourrons faire pour la conversion des païens, puisque maintenant nous avons le même but, le même objet. 2.° Tous les ans, une messe sera célébrée pour elles et à leurs intentions, comme aussi tous les vendredis, les missionnaires feront une commémoraison particulière pour elles, à la Messe. 3.° Enfin l'évêque de la Mission écrira aux membres de l'association pour leur rendre compte des conversions que le catéchiste entretenu par elle, aura opérées chaque année.

« Puisse ce court exposé engager quelques âmes à venir au secours de tant de pauvres païens qui se perdent faute d'aides pour se sauver! Ah! est-il un moyen de mieux employer les richesses que la Providence nous a départies; il faudra bien les quitter un jour, mais les âmes que nous auront sauvées nous resteront pour fermer notre couronne éternelle! »

V.

Cette œuvre capitale des catéchistes n'a jamais été, au temps de Mgr Chausse, l'objet d'une organisation très sérieuse.

Soit que l'élément chrétien manquât de sujets aptes et so-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

tit salaire pour nourrir leurs parents ou élever leurs enfants, et cette double dépense s'élève à peu près à 400 francs par an. Or, je suppose qu'au lieu d'un catéchiste, nous en ayons deux, évidemment nous doublons le nombre des conversions; en sorte qu'une personne qui voudrait entretenir à ses frais un catéchiste, travaillerait à la conversion des païens autant et plus que nous.

« Sans quitter sa famille, sans traverser les mers, sans s'exposer aux dangers que l'on rencontre nécessairement au milieu de ces pays lointains et inhospitaliers, elle amènerait à la connaissance de l'Evangile, et gagnerait pour le Ciel quantité d'âmes qui sans elle, n'auraient jamais eu le bonheur de parvenir au salut éternel.

« Oh! quelle belle œuvre et qui pourra bien en comprendre toute la portée!

« C'est sans doute un grand service rendu aux Missions, mais n'est-il pas cent fois plus grand pour celui qui le rend, puisque par là il ajoute à son titre de chrétien celui d'apôtre de la Foi, et se prépare pour le Ciel autant de couronnes qu'il aura converti de païens; bienfait si grand que S.t Jérôme ne craignait pas de l'exalter par ces paroles remarquables: *Si omnia bona tua pauperibus erogaveris, plus tamen feceris, si unam animam salvaveris. (Quand bien même vous donneriez tout votre bien aux pauvres, vous feriez plus cependant en sauvant une seule âme.)*

« Et, en effet, les charités corporelles soulagent les souffrances et les misères d'un corps périssable, tandis qu'une charité comme celle-là sauve des âmes et porte les fruits jusque dans les splendeurs de la bienheureuse éternité.

« Et ici, on n'a pas à craindre que la somme que l'on donne, soit employée à des objets d'une importance secondaire. Il peut arriver que dans la construction d'une église, on donne à une façade, à une corniche, des embellissements qui augmentent les dépenses sans augmenter l'utilité.

« Ici, nous n'avons rien à craindre de tout cela; en donnant pour un catéchiste, on est sûr que l'argent sera employé à cette destination, et que les succès seront plus ou moins grands selon le nombre plus ou moins grand de catéchistes que nous emploierons.

« Mais, comme il importe qu'une œuvre si belle soit à la portée de tout le monde, et qu'une personne qui ne pourrait pas entretenir à elle seule un catéchiste, puisse cependant contribuer à son entretien, rien n'empêche qu'un certain nombre de personnes se réunissent pour former la somme de 400 francs.

« Il est juste aussi que nous donnions aux personnes qui

voudront nous aider dans cette bonne œuvre un témoignage tout particulier de notre reconnaissance et de notre souvenir devant Dieu, et pour cela, nous prenons les engagements suivants: 1.° Volontiers et de tout cœur, nous les associons à

Père de famille

nos travaux et à ce que nous pourrons faire pour la conversion des païens, puisque maintenant nous avons le même but, le même objet. 2.° Tous les ans, une messe sera célébrée pour elles et à leurs intentions, comme aussi tous les vendredis, les missionnaires feront une commémoraison particulière pour elles, à la Messe. 3.° Enfin l'évêque de la Mission écrira aux membres de l'association pour leur rendre compte des conversions que le catéchiste entretenu par elle, aura opérées chaque année.

« Puisse ce court exposé engager quelques âmes à venir au secours de tant de pauvres païens qui se perdent faute d'aides pour se sauver! Ah! est-il un moyen de mieux employer les richesses que la Providence nous a départies; il faudra bien les quitter un jour, mais les âmes que nous auront sauvées nous resteront pour fermer notre couronne éternelle! »

V.

Cette œuvre capitale des catéchistes n'a jamais été, au temps de Mgr Chausse, l'objet d'une organisation très sérieuse.

Soit que l'élément chrétien manquât de sujets aptes et so-

lides pour ce ministère de persuasion, soit que les ressources fussent employées à des œuvres secondaires mais plus faciles, on a relégué au second plan, les principes de stratégie évangélique de Mgr de Cybistra.

Ce qui peut d'ailleurs excuser ce mépris apparent du rôle des catéchistes indigènes, c'est que, au lieu de s'être borné comme jadis, au strict enseignement des vérités célestes, il a dégénéré depuis, par une erreur imputable à l'imprudence des dirigeants, en propagande politique de clocher.

Et ce que nous appelons imprudence des dirigeants, ne signifie pas imprévoyance de leur part, mais plutôt tolérance à contre-cœur de l'intervention civile dans le prosélytisme religieux.

La rivalité des sectes de l'erreur d'une part, rendait plus active la prédication des vrais apôtres; d'une autre part, la liberté relative du culte chrétien en Chine, reconnue officiellement, offrait au peuple l'occasion plus fréquente de se mêler aux discussions ouvertes sur les « religions d'Occident » et de se ranger sous leur bannière.

Et l'on se faisait «chrétien» par esprit d'association, pour fortifier un clan ou même pour se retrancher derrière le blockhaus de protection que les consuls Européens construisaient hier encore, autour du temple de leurs nationaux.

Le catéchiste était donc devenu, par l'enchaînement des faits, une sorte d'agent de liaison entre les camps séparés, et le *porte-libelle* des intérêts de Dieu *sur la terre.* Son rôle devait donc finir avec l'extinction du secours de la grâce de Dieu et des mandarins.

Mais il lui reste encore, de nos jours, à reprendre celui dont l'avait chargé avec tant de sagesse le pieux évêque de Cybistra.

VI.

Toujours soucieux de revêtir d'éclat les manifestations de la Foi catholique, notre infatigable prélat méditait en cette fin d'année 1876, un projet de grand pèlerinage à Sancian, à l'effet d'y ériger et d'y bénir la statue de St François Xavier, qu'il venait de recevoir tout récemment de France.

Et comme il faisait rondement toutes choses, le pèlerinage s'effectua le 29 janvier 1877. Quatre prélats y assistèrent. (1)

Nous avons de cette fête, une relation en Italien, parue a Rome, dans l' « *Unità catolica* » du 2 mai 1877.

Nous ne la reproduisons pas ici.

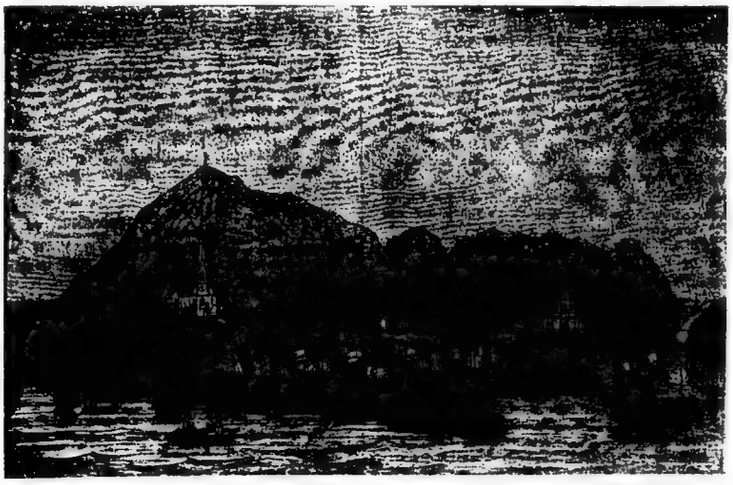
(1) N.N. Raimondi de Hong-Kong, Ennes de Macao, l'évêque de Singapore et Mgr Guillemin.

Le jour même de cette bénédiction, M. Voisin, Directeur au Séminaire de la rue du Bac, et procureur de la Mission de Canton, mourait à Paris, à l'âge de 80 ans.

Mgr Guillemin ne pouvait, en cette triste occurence, s'abstenir de payer un tribut de gratitude au digne prêtre qui l'avait toujours soutenu dans ses projets.

Il écrivit à ses collaborateurs la circulaire suivante, datée de Canton le 16 mars 1877:

« *Cher et digne Père, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer, celle de la mort de notre cher et vénéré procureur, M. Voisin, décédé dans la paix du Seigneur, le 30 janvier dernier, jour de la bénédiction de la statue de S^t^. François Xavier à Sancian.*



L'évêque Guillemin recevant les 80 Nestors à Sancian

Les 53 années qu'il a passées soit au Su-tchuen, soit au Séminaire de Paris, au milieu des œuvres du dévouement et de la piété, sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui.

Cependant, qu'il me soit permis de rappeler ici en particulier une pratique qui montre mieux le fond de son âme et le tendre amour qu'il avait voué à Notre-Seigneur. Tous les jours avant dîner et avant souper, il allait passer une demi-heure et souvent une heure entière à la tribune, humblement agenouillé devant le S^t^. Sacrement et profondément pénétré de la présence réelle de Celui qu'il allait adorer.

Disons aussi que, en qualité de procureur de notre Mission, il a eu la plus grande part dans les trois actes qui marquent le plus dans l'établissement de cette Mission, et qui assurent le plus ses succès à l'avenir: la séparation *d'avec Macao,* l'acquisition *de l'emplacement de l'ancien palais du Vice-Roi, et enfin la* construction *de l'église.*

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

lides pour ce ministère de persuasion, soit que les ressources fussent employées à des œuvres secondaires mais plus faciles, on a relégué au second plan, les principes de stratégie évangélique de Mgr de Cybistra.

Ce qui peut d'ailleurs excuser ce mépris apparent du rôle des catéchistes indigènes, c'est que, au lieu de s'être borné comme jadis, au strict enseignement des vérités célestes, il a dégénéré depuis, par une erreur imputable à l'imprudence des dirigeants, en propagande politique de clocher.

Et ce que nous appelons imprudence des dirigeants, ne signifie pas imprévoyance de leur part, mais plutôt tolérance à contre-cœur de l'intervention civile dans le prosélytisme religieux.

La rivalité des sectes de l'erreur d'une part, rendait plus active la prédication des vrais apôtres; d'une autre part, la liberté relative du culte chrétien en Chine, reconnue officiellement, offrait au peuple l'occasion plus fréquente de se mêler aux discussions ouvertes sur les « religions d'Occident » et de se ranger sous leur bannière.

Et l'on se faisait «chrétien» par esprit d'association, pour fortifier un clan ou même pour se retrancher derrière le blockhaus de protection que les consuls Européens construisaient hier encore, autour du temple de leurs nationaux.

Le catéchiste était donc devenu, par l'enchaînement des faits, une sorte d'agent de liaison entre les camps séparés, et le *porte-libelle* des intérêts de Dieu *sur la terre*. Son rôle devait donc finir avec l'extinction du secours de la grâce de Dieu et des mandarins.

Mais il lui reste encore, de nos jours, à reprendre celui dont l'avait chargé avec tant de sagesse le pieux évêque de Cybistra.

VI.

Toujours soucieux de revêtir d'éclat les manifestations de la Foi catholique, notre infatigable prélat méditait en cette fin d'année 1876, un projet de grand pèlerinage à Sancian, à l'effet d'y ériger et d'y bénir la statue de St François Xavier, qu'il venait de recevoir tout récemment de France.

Et comme il faisait rondement toutes choses, le pèlerinage s'effectua le 29 janvier 1877. Quatre prélats y assistèrent. (1)

Nous avons de cette fête, une relation en Italien, parue a Rome, dans l' « *Unità catolica* » du 2 mai 1877.

Nous ne la reproduisons pas ici.

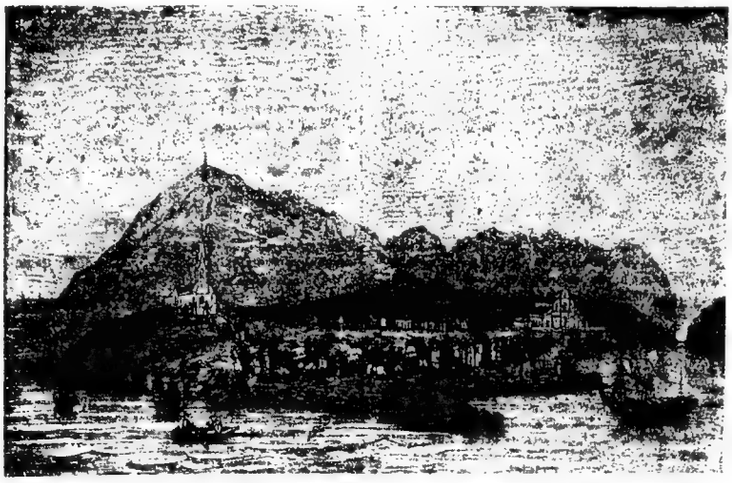
(1) N.N. Raimondi de Hong-Kong, Ennes de Macao, l'évêque de Singapore et Mgr Guillemin.

Le jour même de cette bénédiction, M. Voisin, Directeur au Séminaire de la rue du Bac, et procureur de la Mission de Canton, mourait à Paris, à l'âge de 80 ans.

Mgr Guillemin ne pouvait, en cette triste occurence, s'abstenir de payer un tribut de gratitude au digne prêtre qui l'avait toujours soutenu dans ses projets.

Il écrivit à ses collaborateurs la circulaire suivante, datée de Canton le 16 mars 1877:

« *Cher et digne Père, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer, celle de la mort de notre cher et vénéré procureur, M. Voisin, décédé dans la paix du Seigneur, le 30 janvier dernier, jour de la bénédiction de la statue de St. François Xavier à Sancian.*



L'évêque Guillemin recevant les 80 Nestors à Sancian

Les 53 années qu'il a passées soit au Su-tchuen, soit au Séminaire de Paris, au milieu des œuvres du dévouement et de la piété, sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui.

Cependant, qu'il me soit permis de rappeler ici en particulier une pratique qui montre mieux le fond de son âme et le tendre amour qu'il avait voué à Notre-Seigneur. Tous les jours avant dîner et avant souper, il allait passer une demi-heure et souvent une heure entière à la tribune, humblement agenouillé devant le St. Sacrement et profondément pénétré de la présence réelle de Celui qu'il allait adorer.

Disons aussi que, en qualité de procureur de notre Mission, il a eu la plus grande part dans les trois actes qui marquent le plus dans l'établissement de cette Mission, et qui assurent le plus ses succès à l'avenir: la séparation *d'avec Macao,* l'acquisition *de l'emplacement de l'ancien palais du Vice-Roi, et enfin la* construction *de l'église.*

Aussi, je ne saurais faire autrement que de réclamer pour lui les trois messes que nous avons à dire pour les confrères défunts de la Mission. Nous les lui devons, je ne crains pas de le dire, à titre de reconnaissance et de justice, et volontiers, de mon côté, j'y ajouterai un certain nombre de messes, que je dirai ou ferai dire d'une manière privée et personnelle.

Espérons qu'au Ciel, où ce digne et vénérable Père a sa place bien marquée et distinguée, il voudra bien encore s'intéresser à la Mission à laquelle il était si attaché et si dévoué, et que ainsi nous continuerons à avoir part à son crédit et à sa protection devant Dieu. »

La disparition de M. Voisin marque pour l'évêque un commencement d'éclipse pour son étoile (1).

Déjà, autour de lui se sont creusées les tombes de ses meilleurs auxiliaires; il a subi, à maintes reprises, les attaques répétées de ses ennemis, prêtres ou laïques; supporté avec énergie la persécution mesquine des uns, la vengeance des autres; assisté impuissant et désarmé, aux tribulations des chrétiens; mais toujours résolu, il a tenu tête à l'orage et à l'épreuve, sans pour cela interrompre son œuvre, et sans même manifester la moindre impatience.

Il savait qu'à Paris, son cher Père Voisin était de cœur avec lui et faisait toujours, dans les conseils, « pencher la balance en sa faveur ».

Il n'ignorait pas non plus qu'à Rome il était soutenu, et que sa destinée s'accomplirait, malgré tout, et malgré tous, tant qu'il aurait pour lui « Voisin et l'Eminence Barnabo ».

L'on peut dire que depuis la mort du premier, les *jours* fastes du prélat furent comptés, et que celle du second fit entrer son étoile dans la nuit.... de l'éclipse totale.

Cependant, plein de confiance en Dieu et sûr de la justice de sa cause, il ne se laisse point abattre par les revers, et continue son labeur.

« *Il est tellement absorbé par ses travaux, écrit l'abbé Trésoret, qu'il n'envoie plus rien à sa famille.*»

Un jour, la nécessité aidant, il se voyait réduit à rompre ce silence par le billet suivant à son frère, du 20 septembre:

« *Seulement par cette malle*, dit-il, *j'ai pu écrire ma lettre de condoléances au cher Conseiller au sujet de la mort de Marie qui s'est éteinte saintement dans le Bon Dieu.*

« *Par la même malle, j'envoie aussi une lettre à Joséphine au sujet de nos partages, et je suis bien aise de te com-*

(1) La nomination de M. Pernot comme procureur de Canton n'inspira qu'une médiocre confiance au prélat.

muniquer ce que je lui dis à cet égard, afin que tu saches bien ce que je pense de cette grave affaire et que mon sentiment puisse te servir au besoin.

Je suis venu à Hong-Kong pour consulter un brave ingénieur anglais au sujet de nos flèches que nous allons commencer.

J'ai reçu du gouvernement français la statue de l'ange gardien, destinée à être placée sur le tombeau de nos soldats français morts à Canton.

Elle est en bronze, a 8 pieds de haut, a coûté 15 mille francs sans que j'aie à débourser un sou pour cet objet, et sous tous les rapports, elle est vraiment magnifique, et le petit monument en granit n'est pas moins beau.

Dieu soit béni pour l'appui qu'il me donne pour tout cela ».

Dans un billet à un ami, il se réjouit, vers la même époque des 800 baptêmes d'adultes que ses prêtres ont pu obtenir, ce qui porte le nombre total des chrétiens de la province à plus de 20 mille.

Dans un autre billet à son frère, il fait part de ses soucis: « *L'ouvrage,* dit-il, *se multiplie tellement autour de moi, les affaires deviennent si nombreuses et si compliquées, qu'après leur avoir donné toutes les heures du jour et quelquefois une partie de celles de la nuit, il ne me reste plus un moment pour satisfaire aux devoirs de l'amitié.*

Pour faire face à tant d'obligations, j'avais envoyé à un imprimeur de Hong-Kong, deux relations faites par moi, lui demandant de m'en imprimer un certain nombre d'exemplaires; ce qui m'aurait permis d'en donner une copie à toutes les personnes, envers lesquelles j'étais en retard, mais il paraît que les typographes ne sont pas moins accablés d'ouvrage que les autres».

Dans le même billet, il fait allusion à sa fête qu'on a célébrée à l'évêché avec un certain relief.

Nous en trouvons le récit détaillé dans la «Semaine religieuse » de Besançon: « Le matin du 26 août, *raconte-t-il* lui-même, je me rendais à mon heure ordinaire à la chapelle des Sœurs, pour y célébrer, lorsqu'à la porte j'aperçus six petites filles en robe blanche avec une couronne de fleurs sur la tête; trois d'entre elles, ayant un cierge allumé et les trois autres portant chacune entre ses bras un de ces pauvres enfants abandonnés qu'on vient nous offrir tous les jours, s'approchèrent de moi d'un air modeste et réjoui: «C'est aujourd'hui, me dirent-elles, la fête de Monseigneur, et nous som-

mes heureuses de lui présenter ces trois petits enfants à baptiser, et qui aujourd'hui probablement porteront son nom en Paradis; ce serait aussi un grand bonheur pour nous, si Sa Grandeur voulait bien nous permettre d'en être les marraines.

Je baptisai effectivement ces enfants en leur donnant mon nom.

La messe fut ensuite célébrée, et à peine achevée, l'on vint m'annoncer que déjà les âmes de nos petits baptisés s'étaient envolées au Ciel.

« Une demi-heure après, rentrant dans ma demeure qui n'est encore qu'un simple hangar, ce furent les petits garçons de l'orphelinat qui, au nombre de 130, vinrent me présenter leur petit compliment latin et chinois et demander ma bénédiction.....

« Le restant de la matinée fut employé à recevoir les visites des chrétiens, qui par troupe ou séparément, venaient me présenter leurs hommages et leurs vœux....

Après les œuvres spirituelles, tout naturellement les œuvres matérielles devaient avoir leurs représentants.

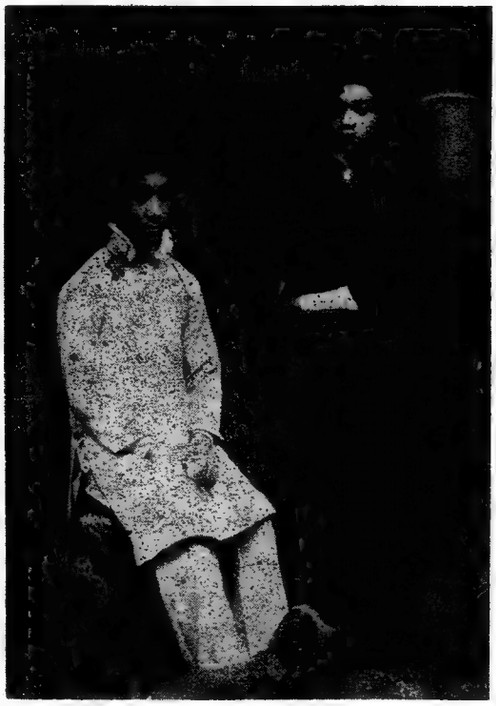
Nos tailleurs de pierre, voulant aussi célébrer ma fête, avaient fait préparer au sommet des tours de la cathédrale les grandes et larges bandes de fer, arrivées tout dernièrement des forges de Fraisans près de Besançon, et qui doivent relier la dernière assise des tours avec la première base des flèches; ouvrage important qui déjà étonne nos Chinois par ses belles combinaisons, et sera d'un grand effet sur leur esprit.

« Je dus tout naturellement monter au sommet de ces tours et mettre la première main au gigantesque travail, ce qui réjouit beaucoup mes chers ouvriers.

« Inutile de dire que ces braves gens reçurent immédiatement la récompense qui leur était due: avec un congé pour le restant de la journée, je dus leur donner de quoi célébrer joyeusement la fête, et c'était justice.

« Ces petites faveurs accordées à propos conservent les ouvriers dans l'amour du travail, dans le respect de l'autorité et la plus entière soumission à leur évêque, qu'ils considèrent non plus seulement comme un des grands chefs de la religion chrétienne, mais encore comme un grand et très habile architecte; aussi depuis 20 ans que nous les employons, ayant à la fois plus de 400 ouvriers sous nos ordres et les faisant travailler soit à Canton, soit à l'île de Sancian, soit dans les carrières pour l'extraction des pierres, soit sur mer pour leur transport, jamais nous n'avons eu de plaintes à for-

muler contre eux, chose importante à noter dans les circonstances actuelles, et qui peut-être aujourd'hui pourrait offrir des observations utiles au milieu des grèves qui se manifestent de toutes parts en Europe.



Jeunes garçons travestis en filles

« A trois heures, invité par d'autres ouvriers de la Mission, je me dirigeais vers le Cimetière chrétien, afin de terminer l'érection d'une Croix en granit, qui, placée au sommet d'un monticule assez élevé, doit dominer la vaste enceinte du Cimetière et les environs, érection importante et qui sera aussi un honneur pour la religion chrétienne, au milieu de tous ces tombeaux et de ces monuments funèbres du paganisme.

« A six heures de soir, revenu à la chapelle des Sœurs, je donnai la bénédiction solennelle du S.t Sacrement, au chant des cantiques chinois, et j'adressai quelques mots à tout ce petit monde jaloux de recueillir la moindre parole qui tombait des lèvres de leur évêque...

« Enfin, à 7 heures du soir, réunis en petit comité avec les trois ou quatre Français qui habitent Canton et les trois missionnaires les plus rapprochés de la ville, on fêta les dernières heures de la journée par un frugal repas, et l'un de mes convives, s'inspirant de Virgile, m'adressa ce gracieux distique:

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

mes heureuses de lui présenter ces trois petits enfants à baptiser, et qui aujourd'hui probablement porteront son nom en Paradis; ce serait aussi un grand bonheur pour nous, si Sa Grandeur voulait bien nous permettre d'en être les marraines.

Je baptisai effectivement ces enfants en leur donnant mon nom.

La messe fut ensuite célébrée, et à peine achevée, l'on vint m'annoncer que déjà les âmes de nos petits baptisés s'étaient envolées au Ciel.

« Une demi-heure après, rentrant dans ma demeure qui n'est encore qu'un simple hangar, ce furent les petits garçons de l'orphelinat qui, au nombre de 130, vinrent me présenter leur petit compliment latin et chinois et demander ma bénédiction.....

« Le restant de la matinée fut employé à recevoir les visites des chrétiens, qui par troupe ou séparément, venaient me présenter leurs hommages et leurs vœux....

Après les œuvres spirituelles, tout naturellement les œuvres matérielles devaient avoir leurs représentants.

Nos tailleurs de pierre, voulant aussi célébrer ma fête, avaient fait préparer au sommet des tours de la cathédrale les grandes et larges bandes de fer, arrivées tout dernièrement des forges de Fraisans près de Besançon, et qui doivent relier la dernière assise des tours avec la première base des flèches; ouvrage important qui déjà étonne nos Chinois par ses belles combinaisons, et sera d'un grand effet sur leur esprit.

« Je dus tout naturellement monter au sommet de ces tours et mettre la première main au gigantesque travail, ce qui réjouit beaucoup mes chers ouvriers.

« Inutile de dire que ces braves gens reçurent immédiatement la récompense qui leur était due: avec un congé pour le restant de la journée, je dus leur donner de quoi célébrer joyeusement la fête, et c'était justice.

« Ces petites faveurs accordées à propos conservent les ouvriers dans l'amour du travail, dans le respect de l'autorité et la plus entière soumission à leur évêque, qu'ils considèrent non plus seulement comme un des grands chefs de la religion chrétienne, mais encore comme un grand et très habile architecte; aussi depuis 20 ans que nous les employons, ayant à la fois plus de 400 ouvriers sous nos ordres et les faisant travailler soit à Canton, soit à l'île de Sancian, soit dans les carrières pour l'extraction des pierres, soit sur mer pour leur transport, jamais nous n'avons eu de plaintes à for-

muler contre eux, chose importante à noter dans les circonstances actuelles, et qui peut-être aujourd'hui pourrait offrir des observations utiles au milieu des grèves qui se manifestent de toutes parts en Europe.

Jeunes garçons travestis en filles

« A trois heures, invité par d'autres ouvriers de la Mission, je me dirigeais vers le Cimetière chrétien, afin de terminer l'érection d'une Croix en granit, qui, placée au sommet d'un monticule assez élevé, doit dominer la vaste enceinte du Cimetière et les environs, érection importante et qui sera aussi un honneur pour la religion chrétienne, au milieu de tous ces tombeaux et de ces monuments funèbres du paganisme.

« A six heures de soir, revenu à la chapelle des Sœurs, je donnai la bénédiction solennelle du S.t Sacrement, au chant des cantiques chinois, et j'adressai quelques mots à tout ce petit monde jaloux de recueillir la moindre parole qui tombait des lèvres de leur évêque...

« Enfin, à 7 heures du soir, réunis en petit comité avec les trois ou quatre Français qui habitent Canton et les trois missionnaires les plus rapprochés de la ville, on fêta les dernières heures de la journée par un frugal repas, et l'un de mes convives, s'inspirant de Virgile, m'adressa ce gracieux distique:

« *Vere semper eris Zephyrini nomine dignus,*
« *Qui lucem et vitam spargis ubique tuam.* » (1)

« Je dus répondre, le cœur en fit les frais: « Je vous remercie, Messieurs et bien dignes confrères, des souhaits que vous voulez bien m'exprimer en ce jour; je les accepte de tout cœur, mais pour les éloges qui y sont renfermés, premettez-moi de m'en tenir à l'inscription placée sur le tombeau de S.t François Xavier, à Sancian, et qui est la devise la mieux adaptée à la Mission et à chacun de nous: *In morte vita.*

« Oui, c'est dans cette mort suprême, et en particulier, dans cette mort volontaire de tous les jours et de tous les moments, que nous trouverons la véritable vie, la récompense de tout ce que nous aurons fait ici-bas pour la gloire de Dieu et la propagation de l'Evangile.

« Et, en formant ce vœu pour vous tous, permettez-moi, Messieurs, d'en former un autre pour ces bons et chers parents, pour ces amis et bienfaiteurs que nous avons encore dans la mère-patrie, et qui s'intéressent d'une manière si vive à tout ce qui nous concerne. Que Dieu les récompense de leur amitié et de leur généreuse charité, et qu'après les jours de la séparation et du sacrifice, nous ayons tous le bonheur de nous trouver réunis dans la bienheureuse société des élus.

«On le voit, dans ces pays lointains, où nos pauvres missionnaires vont s'ensevelir au milieu de tant de privations et de misères, pour y répandre la connaissance du vrai Dieu, on retrouve encore parmi eux, cette douce et sensible joie du cœur, qui est un des dons de l'Esprit-Saint, et qui leur facilite la tâche difficile qu'ils ont à remplir. »

En lisant cette page du prélat, notre esprit se porte tout droit vers les quelques missionnaires fidèles qui, d'un cœur spontané, offrirent à leur vénéré chef, au milieu de ses épreuves, l'appui de leur sympathie et de leur estime. En premier lieu, citons M. M. Béal, Délétraz, Chagot et Grandpierre, tous animés de zèle pour les âmes et tout dévoués à la cause du prélat.

D'autres, non moins exemplaires, se tinrent pourtant à l'écart de leur évêque, dont ils ne partageaient pas absolument les idées et les projets grandioses. Quelques autres enfin, plus radicaux, s'opposèrent systématiquement à toutes ses entreprises.

« Aussi bien, la manifestation du 26 août et le discours que l'évêque y prononça devant son groupe fidèle, plus tard sur-

(1) Zéphyrin veut dire en effet " porteur de vie ".

nommé le groupe de la « *Ste. alliance* », sont-ils déjà symptomatiques.

On y perçoit déguisés sous les termes conventionnels d'un toast, un appel à l'union et une inquiétude qui se résument également dans l'explication et le commentaire que le prélat fait de sa devise: *In morte vita.*

Mais quoiqu'il arrive, et en dépit des pronostics troublants qui abattraient une âme moins trempée que la sienne, il poursuivra toujours sa tâche, quelque ardue qu'on la lui rende. D'ailleurs la consolation suit toujours l'épreuve.

VII.

Le 8 novembre, 1877, il reçoit de l'Amiral Véron la réponse à l'invitation qu'il lui avait faite d'assister à la cérémonie du mausolée des soldats français.

Voici ce document:

Shang-hai 1. nov. 1877

Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de la gracieuse lettre que vous m'avez adressée de Canton, dans laquelle vous m'invitez à aller assister à la translation des restes de nos camarades morts pendant le siège et l'occupation de la ville, et aussi à l'inauguration du monument élevé par vos soins au-dessus de leurs tombes pour perpétuer le souvenir d'une campagne qui fit honneur à nos armes.

« Je m'empresse de répondre à Votre Grandeur que je serai heureux de concourir avec mes hommes à cette solennité et que je me trouverai (si les circonstances ne viennent pas contrarier mes projets) dans la rivière de Canton avec l'"Atalante" et le " Hugon " vers le milieu du mois prochain.

« Je me félicite en même temps de l'occasion qui s'offre à moi de faire la connaissance du prélat aussi universellement estimé et honoré que celui de Canton.

« Jai l'honneur d'être

Monseigneur,

avec le plus profond respect, de Votre Grandeur,

le très obéissant et très dévoué serviteur

A. Véron.

P. S. J'aurai l'honneur de vous faire connaître mon arrivée à Hong-Kong d'où nous pourrons régler le programme de cette fête nationale.

A. V.

Est-ce dans la perspective de cette cérémonie, que l'évêque convoque, pour lui donner plus d'ampleur, tous ses missionnaires à une retraite spirituelle?

C'est un fait qu'à la date du 20 novembre, 17 de ses collaborateurs étaient réunis à Canton.

Il profite de cette retraite pour mettre en ordre sa correspondance un peu négligée, et il se prépare avec quelques-uns de ses missionnaires à recevoir dignement le brave Amiral Véron.

La cérémonie du cimetière sera fixée au 26 Décembre.

Les détails de cette fête que l'amiral traite de "nationale", furent publiés dans les " Missions Catholiques " du 7 février 1879. Les voici:

» *C'est le 29 Décembre 1877 qu'eut lieu l'inhumation des restes des soldats français dans le monument érigé sur le cimetière catholique de Canton.*

Déjà, quelques mois auparavant, Mgr Guillemin les avait fait recueillir des différents endroits où ils avaient été déposés; puis, renfermés dans des urnes de terre, ils avaient été transportés au cimetière; et enfin, la veille de la cérémonie, en présence de l'évêque, ils avaient été mis corps par corps, os par os, dans le tombeau commun destiné à les recevoir.

Chaque couche était recouverte d'un lit de chaux et de mortier, à l'exception de la dernière, qui les laissait voir dans leur état naturel.

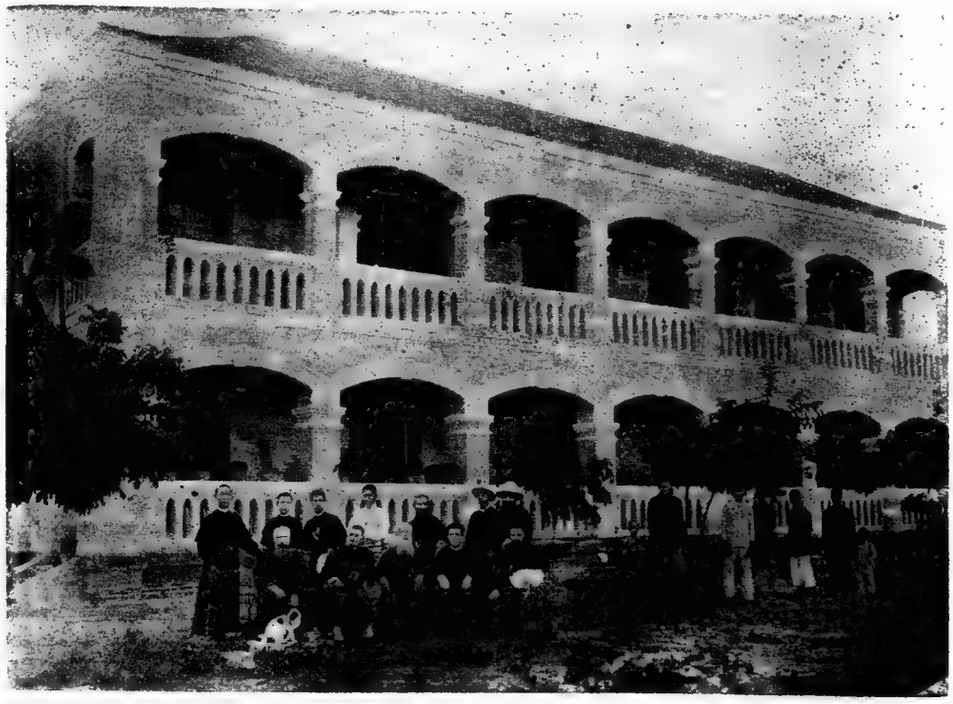
Le Vice-Roi de Canton voulut donner, pour la cérémonie religieuse, une escorte de 60 soldats chinois, autant pour rendre honneur à la France que pour maintenir le bon ordre. Une compagnie de matelots français se joignit à eux, et, à la suite de ce petit détachement, s'avançaient en palanquin et revêtus de leurs habits de cérémonie: Mgr Guillemin, M. l'Amiral Véron, commandant de la station navale de France en Chine, avec le commandant du " Hugon " navire français mouillé dans les eaux de Canton; M. Lichon, aumônier de la frégate; l'état-major et les officiers; M. de Lagrenée, consul de France et son chancelier; les missionnaires avec les catéchistes en longue robe; enfin une foule de chrétiens et de païens, attirés par un sentiment religieux ou par le désir d'assister à un spectacle si nouveau pour eux.

« *Arrivé à l'entrée du cimetière, le cortège fut reçu au bruit d'une détonation de pétards, et se rendit à une tente dressée au pied du monument et où avait été placé un autel drapé de noir.*

« *Mgr Guillemin célébra la messe, assisté de ses prêtres, environné des autorités et des Européens qui se tenaient de chaque côté de l'autel.*

Derrière eux étaient les chrétiens chinois.

Les païens occupaient le sommet des collines d'où ils observaient, avec la plus curieuse attention, tout ce qui se passait.



La Mission des Jésuites à Chao-king

« *Après la messe, l'évêque, revêtu de la chape noire, mitre en tête et crosse en main, fit l'absoute sur le caveau, bénissant une dernière fois ces ossements déjà blanchis par le temps.*

« *Après lui, le clergé, les autorités, les assistants européens jetèrent sur ces restes chrétiens, quelques gouttes d'eau bénite.*

« *Puis on les recouvrit d'une couche de chaux et de mortier.*

« *Lorsque l'évêque eut chanté le dernier* Requiescant in pace, *auquel tout le monde répondit avec émotion:* Amen, *la pierre tombale, déjà un peu inclinée, s'abaissa lentement sur le caveau, et M. l'Amiral Véron, s'avançant de quelques pas, adressa à Mgr Guillemin les paroles suivantes :*

Monseigneur,

« Je vous remercie, au nom de la marine, d'avoir présidé à l'érection de ce monument, destiné à pérpétuer la mémoire de

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Est-ce dans la perspective de cette cérémonie, que l'évêque convoque, pour lui donner plus d'ampleur, tous ses missionnaires à une retraite spirituelle?

C'est un fait qu'à la date du 20 novembre, 17 de ses collaborateurs étaient réunis à Canton.

Il profite de cette retraite pour mettre en ordre sa correspondance un peu négligée, et il se prépare avec quelques-uns de ses missionnaires à recevoir dignement le brave Amiral Véron.

La cérémonie du cimetière sera fixée au 26 Décembre.

Les détails de cette fête que l'amiral traite de "nationale", furent publiés dans les " Missions Catholiques " du 7 février 1879. Les voici:

» *C'est le 29 Décembre 1877 qu'eut lieu l'inhumation des restes des soldats français dans le monument érigé sur le cimetière catholique de Canton.*

Déjà, quelques mois auparavant, Mgr Guillemin les avait fait recueillir des différents endroits où ils avaient été déposés; puis, renfermés dans des urnes de terre, ils avaient été transportés au cimetière; et enfin, la veille de la cérémonie, en présence de l'évêque, ils avaient été mis corps par corps, os par os, dans le tombeau commun destiné à les recevoir.

Chaque couche était recouverte d'un lit de chaux et de mortier, à l'exception de la dernière, qui les laissait voir dans leur état naturel.

Le Vice-Roi de Canton voulut donner, pour la cérémonie religieuse, une escorte de 60 soldats chinois, autant pour rendre honneur à la France que pour maintenir le bon ordre. Une compagnie de matelots français se joignit à eux, et, à la suite de ce petit détachement, s'avançaient en palanquin et revêtus de leurs habits de cérémonie: Mgr Guillemin, M. l'Amiral Véron, commandant de la station navale de France en Chine, avec le commandant du "Hugon" navire français mouillé dans les eaux de Canton; M. Lichon, aumônier de la frégate; l'état-major et les officiers; M. de Lagrenée, consul de France et son chancelier; les missionnaires avec les catéchistes en longue robe; enfin une foule de chrétiens et de païens, attirés par un sentiment religieux ou par le désir d'assister à un spectacle si nouveau pour eux.

« *Arrivé à l'entrée du cimetière, le cortège fut reçu au bruit d'une détonation de pétards, et se rendit à une tente dressée au pied du monument et où avait été placé un autel drapé de noir.*

« *Mgr Guillemin célébra la messe, assisté de ses prêtres, environné des autorités et des Européens qui se tenaient de chaque côté de l'autel.*

Derrière eux étaient les chrétiens chinois.

Les païens occupaient le sommet des collines d'où ils observaient, avec la plus curieuse attention, tout ce qui se passait.

La Mission des Jésuites à Chao-king

« *Après la messe, l'évêque, revêtu de la chape noire, mitre en tête et crosse en main, fit l'absoute sur le caveau, bénissant une dernière fois ces ossements déjà blanchis par le temps.*

« *Après lui, le clergé, les autorités, les assistants européens jetèrent sur ces restes chrétiens, quelques gouttes d'eau bénite.*

« *Puis on les recouvrit d'une couche de chaux et de mortier.*

« *Lorsque l'évêque eut chanté le dernier* Requiescant in pace, *auquel tout le monde répondit avec émotion:* Amen, *la pierre tombale, déjà un peu inclinée, s'abaissa lentement sur le caveau, et M. l'Amiral Véron, s'avançant de quelques pas, adressa à Mgr Guillemin les paroles suivantes:*

Monseigneur,

« Je vous remercie, au nom de la marine, d'avoir présidé à l'érection de ce monument, destiné à pérpétuer la mémoire de

nos camarades, morts au champ d'honneur, sur la terre lointaine. Merci aussi d'avoir bien voulu, aujourd'hui, bénir leurs restes qui, naguère, épars autour de cette grande cité, ont été réunis par vos soins dans cette sépulture. Ce sera une douce consolation pour les familles de ces braves soldats de savoir qu'ils sont désormais placés sous votre garde.

« Je n'oublierai pas la circonstance solennelle qui m'a fait venir à Canton, où j'ai eu l'avantage de connaître et d'apprécier le digne évêque de ces provinces, si aimé et si justement honoré.

« Que Dieu vous protège, Monseigneur, vous et vos courageux missionnaires, dans l'œuvre sainte à laquelle vous avez consacré votre vie! Qu'il vous vienne en aide dans la propagation de ce christianisme, dont les progrès sont aussi ceux de la civilisation moderne!

« Rentrés dans notre patrie, nous applaudirons à toutes vos victoires, et, si jamais l'appui de la marine française vous était nécessaire, vous savez par ce que déjà elle a fait, ce qu'elle saurait faire encore. Merci, Monseigneur!

Mgr Guillemin répondit:

Monsieur l'Amiral, Monsieur le Consul, chers Pères et Messieurs,

« Qu'il me soit permis aussi, Monsieur l'Amiral, de vous remercier des paroles si honorables que vous avez eu la bonté de m'adresser, et de remercier en même temps tous ces Messieurs du concours qu'ils veulent bien apporter à cette cérémonie, que j'appellerais volontiers une cérémonie nationale, et toute de famille. Si j'ai fait quelque chose pour lui donner le caractère qu'elle mérite, je dois ajouter que c'était un devoir si évident et si naturel pour moi, que les éloges et les remerciements qui me sont adressés à cet égard, sont bien plus un effet de votre bienveillance et de la délicatesse de vos sentiments que la reconnaissance d'un mérite réel de ma part.

« Et, en effet, si aujourd'hui nous avons à Canton ce beau et vaste terrain, qui était autrefois la résidence du Vice-Roi, si nous y élevons un temple religieux, destiné à répandre au milieu de ce peuple païen la connaissance du vrai Dieu; si enfin nous jouissons auprès de la population d'une certaine considération, qui est pour nous un gage de sécurité et de paix dans ces pays lointains, à qui devons-nous tout cela, sinon à ces braves militaires que la France a envoyés à notre secours, et qui ont rempli avec tant de courage et de dévouement le mandat qui leur était confié?

« Oui, ce n'est pas sans une profonde émotion que je me rappelle ce temps de l'occupation de Canton, qui renversait les portes de la ville, si longtemps fermée aux Européens, et qui, d'une cité ennemie, faisait une ville civilisée, où aujourd'hui nous jouissons de toute la tranquillité possible.

« Il était donc de notre devoir de payer un juste tribut de reconnaissance à ces dignes et valeureux enfants de la patrie, qui n'ont pas craint de donner leur sang et leur vie, pour procurer à la religion et à la France, les avantages immenses dont nous recueillons chaque jour les fruits précieux.

« Dirai-je qu'un autre lien, plus intime et plus fort encore, m'unissait à ces braves guerriers, et établissait entre eux et moi des rapports que le temps ne pouvait me faire oublier?

« Hélas! lorsque, pendant ces trois années d'occupation, quelqu'un d'entre eux se sentait frappé du coup qui devait l'emporter au tombeau, il ne manquait pas de faire appeler auprès de lui un missionnaire, qui pût l'aider dans le redoutable passage du temps à l'éternité.

« Et combien de fois alors ne me suis-je pas rendu à la couche de ces pauvres mourants! Combien de fois n'ai-je pas adouci les peines et les anxiétés de leurs derniers moments!

« Et à combien d'entre eux aussi, j'en ai la douce confiance, n'ai-je pas ouvert les portes du Ciel, puisque telle est la sublime prérogative du prêtre, du représentant de Dieu sur la terre, et une des plus douces consolations de son ministère!

« Ce n'est donc, en réalité, qu'un devoir de justice, de reconnaissance et d'affection religieuse, rendu par moi à la mémoire et aux restes de ces dignes et valeureux enfants de la patrie. Et je dois également reconnaître ici le concours si généreux et si intelligent que j'ai reçu du gouvernement français pour l'exécution de cette œuvre; cet empressement de la marine qui par l'intermédiaire de l'Amiral Rigault de Genouilly, autorisait et activait l'érection de ce monument; cette bienveillance du ministre des Affaires Etrangères, de M. le marquis de Moustier, qui nous donnait sur son département, les fonds nécessaires à ce travail; deux ministres, hélas! enlevés trop tôt à la France et à leurs familles, comme si malheureusement tout, dans cette circonstance, ne tendait qu'à nous montrer la rapidité de notre course sur la terre.

« Et enfin, honneur et reconnaissance au dernier ministre des Affaires Etrangères, à M. le Duc Decazes, et au directeur des Beaux-Arts, M. le Marquis de Chenevières lesquels, dans leur sollicitude et leur goût si éclairé pour tout ce qui est beau, grand, me mettaient en rapport avec des hommes de l'art, soit pour le plan du petit monument que nous avons

sous les yeux, soit pour la confection de cette belle statue de l'ange gardien, qui désormais veillera sur les restes de nos pauvres soldats: deux ouvrages dont la beauté n'a pas échappé aux yeux des Chinois qui, déjà, viennent les visiter avec empressement ou plutôt avec une sorte de respect et de vénération, et qui comprennent par là, combien les œuvres, faites chez les Européens, sont supérieures à ce qui s'exécute chez eux.

« Mais, à ces travaux matériels, il fallait une sanction venue de haut, une manifestation qui montrât clairement aux autorités et à la population de ces pays, que c'était, non pas l'œuvre d'un particulier seulement, mais une œuvre gouvernementale, à laquelle de cœur et d'âme, malgré la distance des lieux, s'associait tout un peuple, consacrant ainsi le souvenir de tout ce qui s'est fait ici par le passé, et resserrant les liens de paix et de bonne intelligence qui existent présentement entre les deux nations.

« Et voilà l'effet moral produit par la cérémonie d'aujourd'hui, le couronnement nécessaire et imposant apporté à cette belle et grande œuvre.

« Aussi, permettez-moi, M. l'Amiral, de vous remercier à la fois, et de la manière noble et élevée avec laquelle vous avez compris cette démonstration religieuse et nationale, et du brillant concours que vous avez bien voulu lui donner. Recevez aussi mes remerciements, M. le Consul, vous, dont le nom déjà si connu dans ces parages par les souvenirs qu'y a laissés votre illustre père, lors de la conclusion de nos premiers traités, brille aujourd'hui d'un nouvel éclat, par ce témoignage d'intérêt et de dévouement que vous donnez à l'œuvre de nos Missions.

« Merci, Messieurs et chers confrères, qui n'avez pas hésité à vous arracher à vos districts et aux travaux de votre ministère pour assister à cette cérémonie, en relever la solennité par votre présence, et nous réjouir par l'expression de vos sympathies.

« Merci vous tous, dignes amis et chers compatriotes, merci; et avec mes remerciements, recevez les vœux que je forme pour vous tous en particulier, et pour tous les membres de vos religieuses et honorables familles.

« Que la bénédiction de Dieu, de Celui qui commande à la mer et aux tempêtes, vous accompagne dans tout le cours de votre périlleuse carrière! Qu'elle éloigne de vos personnes les accidents qui pourraient vous menacer! Qu'elle vous reconduise sains et saufs vers ceux qui vous sont chers, et vous les fasse retrouver tous dans les conditions de santé et de prospérité que vous pouvez désirer!

« Et puisque tout ce qui s'offre à nos regards en ce jour, ne nous présente que la triste image du trépas et de la fin réservée à notre pauvre et misérable nature, permettez-moi, en terminant, de demander au vainqueur de la mort et à l'auteur de tout bien, qu'après le pèlerinage et les courses de cette vie, il veuille bien nous réunir dans la bienheureuse société des élus. »

Cette cérémonie, écrivait un missionnaire, a laissé une profonde impression sur les païens qui n'avaient jamais vu, disaient-ils, traiter chez eux les morts avec cet honneur et ce tact religieux.

Aussi en avons-nous entendu plusieurs répéter hautement ces paroles, qui étaient l'expression de leur admiration: » *En vérité, il est bon de mourir chrétien et Français!* »

L'impression produite sur nos chrétiens n'était pas moins vive: car tout cela était pour eux un témoignage authentique donné à leur Foi et un encouragement à leur persévérance.

Nous étions également émus, marins et missionnaires; tous les détails de cette cérémonie nous retraçaient une image saisissante de la brièveté de la vie, de ses dangers et du terme où bientôt elle doit aboutir. »

Avec cette fête du mausolée, finissait aussi l'année 1877.

L'évêque, en formulant aux siens ses souhaits de bonheur, ajoute « *que sa santé se conserve assez bien, malgré le surcroît de travail dont il est accablé. Il a toujours de temps en temps des spasmes nerveux, mais qui ne durent qu'un instant, sans laisser aucune trace après leur passage.* "

" *Je pense,* dit l'abbé Trésoret, *qu'il faut attribuer ces accidents au surmenage, à l'excès de fatigue dans lequel il passait sa vie: c'était une sorte de crispation nerveuse qui durait l'espace d'un " Pater " et d'un " Ave " au plus, et qui lui enlevait toute connaissance de soi-même et de ce qu'il faisait; après quoi, il se retrouvait dans son état normal. Je ne sais pas à quel moment de sa vie ces accidents ont commencé de lui arriver; je m'en suis aperçu pour la première fois, un jour, en l'assistant à l'autel.* "

L'infirmité qu'on signale n'était pas grave; mais elle n'en servira pas moins de prétexte à ses ennemis pour représenter l'évêque comme incapable désormais de présider à sa charge. Pourtant sa lucidité d'esprit, son activité, restaient entières, malgré le poids de l'âge; et dans une lettre à sa famille où il déplorait la perte de nombreux cousins, il ajoutait: « *Pour moi, quoique bien soumis à la volonté de Dieu qui m'appellera quand Il voudra, cependant je désirerais encore vivre une*

douzaine d'années pour terminer les grandes œuvres qui sont à faire dans la Mission! » Et à leur achèvement, beaucoup prenaient un intérêt croissant.

En effet, les derniers échos de la cérémonie du mausolée ne s'étaient pas éteints, qu'il recevait encore de l'Amiral Véron le billet suivant du 18 janvier 1878 : « *Monseigneur, je vous remercie des paroles si bonnes et si gracieuses que vous voulez bien m'envoyer à propos de ma présence à Canton et de la cérémonie à laquelle je me suis empressé d'assister.*

« *En cela, je n'ai fait que remplir un devoir, et ça été un bonheur pour moi de prêter mon faible concours à tout ce que vous faites pour le bien de la Religion et l'honneur de la France dans ces contrées lointaines.*

« *De retour en France, je m'empresserai de signaler au ministre, l'époque assez rapprochée où vous aurez terminé votre splendide cathédrale, et où il vous faudra songer à l'aménagement intérieur.*

« *Ce sera le moment pour Son Excellence de voir s'il lui est possible de contribuer en quelque chose à l'acquisition de l'autel gothique en marbre, dont mieux que personne vous pourrez donner les plans.*

« *J'ai lu avec intérêt les trois brochures que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je regrette de n'avoir pas le texte du joli discours que vous avez prononcé le 29 décembre dernier.*

« *Un de mes aides de camp a pu recueillir les quelques paroles que je vous ai adressées en cette occasion; et je vous les envoie, en échange bien inégal de celles qui ont tant ému les assistants.*

« *Au revoir, Monseigneur! Dieu sait quand! Mais soyez persuadé que je n'oublierai jamais l'honneur et le plaisir de vous avoir connu à Canton; d'avoir pu voir par moi-même le degré d'avancement de votre belle cathédrale, et juger de l'état satisfaisant des progrès de votre Mission: je serai heureux de rapporter dans notre pays ces bonnes dispositions.*

« *Mon souvenir, s'il vous plaît, à vos braves compagnons d'armes.*

« *Veuillez agréer, cher Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et bien respectueusement dévoués.*

C.t Amiral A. Véron.

Nous n'avons pu suivre les traces de ce digne chef de la marine française; mais qu'il nous soit permis d'offrir ici aux membres encore vivants de sa famille, l'hommage de notre gratitude émue pour sa sympathie envers Mgr de Cybistra.

Quelques semaines après la réception de cette lettre, exactement le 12 avril 1878, un épouvantable typhon s'abattait sur Canton.

L'évêque, à cette occasion, montre la protection que Dieu a étendue sur ses chrétiens et sur ses œuvres. Mais dans la relation qu'il fait de cet événement, l'on dirait *qu'il cherche à excuser* auprès de son nouveau procureur M. Pernot, l'œuvre principale de sa vie: la construction de la cathédrale.

Citons en entier ce document, qui est du 25 avril: «Déjà le télégraphe a dû, *dit-il,* vous porter la nouvelle des désastres occasionnés à Canton par le typhon, qui est venu fondre sur la ville, le 12 de ce mois!

Aveugles

« A cette première nouvelle, donnée par le commerce, il est de mon devoir d'ajouter quelques détails qui vous montreront mieux encore la violence de l'ouragan.

« Dans ces pays rapprochés de l'équateur, il n'est pas rare de voir de ces typhons ou coups de vents, qui sembleraient faits pour bouleverser toute la nature.

« C'est ainsi que la 1ère année de mon arrivée à Canton, après un orage qui avait duré toute la nuit et renversé quantité de barques, le lendemain, au milieu du jardin anglais, on

ne trouva pas moins de 42 cadavres qui y avaient été jetés par les eaux, bien que le jardin n'eût que 300 pieds de long sur les bords du fleuve.

« C'est ainsi encore qu'en 1861, un violent orage venant fondre sur la ville, 18 gros arbres du Consulat français qui n'avaient pas moins de 40 pieds de haut et $2^1/_2$ pieds de diamètre, furent enlevés de terre, et brisés par morceaux. Les échafaudages de nos constructions furent également renversés, deux de nos chapelles et de nos habitations entièrement détruites, et l'on ne compta pas moins de 10 mille personnes, qui dans la ville ou les environs, trouvèrent la mort au milieu de cet épouvantable sinistre.

« Les désastres que nous avons eu à déplorer dans cette dernière circonstance, n'ont été ni moins nombreux, ni moins terribles. L'ouragan prenant la ville par le flanc, s'abattit d'abord sur quelques maisons anglaises, puis de là, se dirigeant vers le Nord, parcourut un espace d'une lieue de long sur 300 pieds de large, renversant à la lettre tout ce qui se trouvait sur son passage. Et alors, que de maisons détruites, que d'objets brisés, mais surtout que de victimes!

D'après le recensement qui vient d'en être fait, le nombre des habitations renversées s'élèverait à 2000; et, en supposant 5 victimes par maison, on arriverait ainsi à 10 mille morts. Et c'est en effet le chiffre donné par l'administration: mais il doit être, dit-on, beaucoup plus considérable, et l'on compte en particulier deux maisons où 40 personnes se trouvaient réunies et qui auraient été écrasées.

« Seulement l'administration n'a pas voulu donner un chiffre plus élevé, pour ne pas effrayer la population, et peut-être aussi pour ne pas s'exposer à quelque reproche de la part du gouvernement; comme si les *pères du peuple* eussent manqué de prévoyance ou de courage en cette occasion!

» Trois jours après le désastre, allant visiter le lieu dévasté, nous avons vu plusieurs cadavres qu'on venait de retirer de dessous les décombres, et qui, par les contractions imprimées sur leurs membres, semblaient encore lutter contre la faim et les horreurs de la mort.

« On voyait entre autres une pauvre femme avec deux de ses enfants qu'elle tenait l'un par la main, l'autre pressé sur son sein, comme si la mort n'avait pu les séparer!

« Et au milieu de cette débâcle universelle, que faisions-nous? que devenions-nous? que devenait surtout notre église dont les tours déjà s'élèvent bien haut vers le ciel!

« Car, telle est bien, je le suppose, très cher et digne Père procureur, la demande empressée que nous adresse la vive et

affectueuse sollicitude que vous voulez bien nous conserver!

« Ce que nous faisions!

« Eh bien, ce que nous pouvions faire en cette circonstance, c'était de prier!! Et nous priions!

« Au temps de mon enfance, lorsqu'un orage venait fondre sur notre vallée de Vuillafans, et que le tonnerre roulait avec fracas sur nos têtes, notre digne et chère grand'mère, sainte femme des temps anciens, nous faisait agenouiller et prier auprès d'elle, agitant une petite sonnette qui venait de N. D. de Lorette, et qui avait, disait-elle, le pouvoir de préserver de la foudre.

« Ce souvenir avait laissé une trop vive impression sur mon esprit pour l'oublier jamais, et visitant, il y a 3 ans, la sainte chapelle de Lorette, près d'Ancône, j'y retrouvai la petite clochette en question avec la même forme, les mêmes dimensions et conservant dans le pays la renommée du pouvoir qu'on lui attribuait autrefois.

« J'en achetai donc une douzaine pour les répandre ensuite dans ma Mission; je leur fis toucher moi-même l'écuelle bénite qui, jadis aurait servi à l'usage de la sainte Vierge; et j'en donnai une à l'orphelinat des petites filles de la Ste Enfance à Canton.

« Or, dernièrement, lorsque l'orage prenait des proportions si effrayantes, ces bonnes petites filles se réunissent d'elles-mêmes dans la chapelle, et là, à genoux, les bras en Croix, au nombre d'une soixantaine, tandis que la Supérieure agite la petite clochette de Lorette, elles demandent à Dieu de vouloir bien éloigner de nous l'orage qui nous menaçait.

« Est-ce à leurs prières que nous devons d'avoir échappé au danger?

« Dieu le sait! Mais le fait est que la trombe prenant la direction du nord-ouest, s'éloigna sans nous toucher.

« Les maisons des païens qui avoisinent notre église, ont été également épargnées; et ce qui n'a pas été un moindre sujet de joie pour nous, c'est que ces pauvres gens n'ont pas manqué de dire que c'était à la proximité de l'église et à son heureuse influence qu'ils le devaient.

« J'ai entendu des chrétiens et des païens répéter la même chose: ce qui nous prouve que cet édifice religieux, loin d'être, comme on l'a dit quelquefois en Europe, un sujet de haine et d'animadversion de la part des Chinois contre nous, est, au contraire, un motif qui, bien souvent nous attire leur estime et leur confiance.

« Dans les commencements, on le comprend, une construction si grandiose et si extraordinaire pour eux, pouvait bien

leur inspirer quelque défiance et leur faire dire qu'au milieu de leur ville, nous élevions une forteresse capable de les foudroyer en un instant.

« L'arrivée du gros canon japonais qui nous a été donné par l'Empereur Napoléon III, pour servir à la confection des cloches, et qui ne pèse pas moins de 15 mille livres, a bien pu aussi les confirmer dans cette idée et peut-être même augmenter leurs appréhensions.

« Mais quand ils virent les belles proportions que prenait cet édifice, ses élégantes fenêtres avec leurs meneaux en pierre de 30 pieds de haut, ses grandes rosaces découpées comme une dentelle à jour, ses arcs-boutants se soutenant les uns les autres, et enfin cette multitude de clochetons qui s'élèvent dans les airs, alors ils comprirent qu'il s'agissait, non pas d'une forteresse, ni d'un point stratégique quelconque, mais d'un monument en l'honneur du vrai Dieu, et auquel nous voulions donner les formes les plus grandes et les plus gracieuses, afin de mieux représenter sa grandeur et sa gloire ici-bas; et dès lors aussi, ils eurent pour lui, toute la considération et le respect que méritait sa destination.

« De là vient qu' aujourd' hui, personne ne se rend à Canton, sans visiter ce point important: c'est l'incomparable *maison de pierre,* comme on l'appelle, la plus vaste et la plus belle construction qu'on ait jamais vue en Chine et s'il arrive quelque chose d'un peu extraordinaire autour de nous, on ne manquera pas de l'attribuer à l'influence de cet édifice et à la protection du ciel, comme nous venons de le voir!

« Dèjà, l'année dernière, aux grands examens qui ont lieu à Canton, et qui réunissent jusqu'à 3000 étudiants dans cette ville, le premier lauréat étant un jeune homme qui habitait dans les environs de l'église, et cette distinction, depuis fort longtemps n'ayant pas été obtenue par un Cantonais, quantité de Chinois n'ont pas hésité à déclarer que c'était à la proximité de l'église et à son influence, qu'était dû un pareil succès.

« Or, loin de chercher à détruire un tel sentiment, volontiers je dis à nos Chinois qu'une église élevée en l'honneur du vrai Dieu, où Il reçoit un culte spécial, est tout naturellement un point de communication entre le Ciel et la terre, et comme un canal qui nous apporte les bénédictions d'En Haut.

« J'ajoute de bon cœur, qu'ayant renoncé aux espérances de la terre, et ne cherchant ici-bas que le succès de notre ministère, nous ne demandons rien pour nous, et que s'il nous arrive quelque avantage temporel, nous leur en laissons volontiers tout le bénéfice: chose qu'ils comprennent fort bien et qui ne

fait qu'augmenter en eux le respect et la confiance, dont déjà ils sont pénétrés pour la maison du vrai Dieu!

« On le voit donc, notre église est vraiment l'objet d'un respect et d'une vénération toute particulière de la part des Chinois, et, je ne crains pas de le dire, cette œuvre m'a toujours paru un des meilleurs moyens de faire connaître et de répandre la religion chrétienne au milieu de ce peuple encore tout païen; et c'est pour cela que jusqu'ici, nous y avons ap-

Comédiennes

porté toute l'attention et les soins dont nous sommes capables.

« Déjà, Dieu merci, les grandes constructions sont faites, les murs sont achevés, les voûtes posées, les tours élevées; et dans tous ces travaux, jusqu'à ce moment, il ne s'est point encore produit la moindre fissure ou le moindre tassement.

« Mais, il faut terminer, et il s'agit aujourd'hui de commencer les flèches qui, avec les cloches, l'horloge, le Jaquemart et le paratonnerre, seront le couronnement de l'ouvrage et ne feront qu'augmenter l'estime et l'admiration des Chinois pour la religion et la science d'Occident.

« Dieu veuille donc nous venir en aide pour l'achèvement de ce beau et grand travail; car, je le dis avec toute la conviction que me donne le temps déjà assez long que j'ai passé

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

leur inspirer quelque défiance et leur faire dire qu'au milieu de leur ville, nous élevions une forteresse capable de les foudroyer en un instant.

« L'arrivée du gros canon japonais qui nous a été donné par l'Empereur Napoléon III, pour servir à la confection des cloches, et qui ne pèse pas moins de 15 mille livres, a bien pu aussi les confirmer dans cette idée et peut-être même augmenter leurs appréhensions.

« Mais quand ils virent les belles proportions que prenait cet édifice, ses élégantes fenêtres avec leurs meneaux en pierre de 30 pieds de haut, ses grandes rosaces découpées comme une dentelle à jour, ses arcs-boutants se soutenant les uns les autres, et enfin cette multitude de clochetons qui s'élèvent dans les airs, alors ils comprirent qu'il s'agissait, non pas d'une forteresse, ni d'un point stratégique quelconque, mais d'un monument en l'honneur du vrai Dieu, et auquel nous voulions donner les formes les plus grandes et les plus gracieuses, afin de mieux représenter sa grandeur et sa gloire ici-bas; et dès lors aussi, ils eurent pour lui, toute la considération et le respect que méritait sa destination.

« De là vient qu'aujourd'hui, personne ne se rend à Canton, sans visiter ce point important: c'est l'incomparable *maison de pierre,* comme on l'appelle, la plus vaste et la plus belle construction qu'on ait jamais vue en Chine et s'il arrive quelque chose d'un peu extraordinaire autour de nous, on ne manquera pas de l'attribuer à l'influence de cet édifice et à la protection du ciel, comme nous venons de le voir!

« Déjà, l'année dernière, aux grands examens qui ont lieu à Canton, et qui réunissent jusqu'à 3000 etudiants dans cette ville, le premier lauréat étant un jeune homme qui habitait dans les environs de l'église, et cette distinction, depuis fort longtemps n'ayant pas été obtenue par un Cantonais, quantité de Chinois n'ont pas hésité à déclarer que c'était à la proximité de l'église et à son influence, qu'était dû un pareil succès.

« Or, loin de chercher à détruire un tel sentiment, volontiers je dis à nos Chinois qu'une église élevée en l'honneur du vrai Dieu, où Il reçoit un culte spécial, est tout naturellement un point de communication entre le Ciel et la terre, et comme un canal qui nous apporte les bénédictions d'En Haut.

« J'ajoute de bon cœur, qu'ayant renoncé aux espérances de la terre, et ne cherchant ici-bas que le succès de notre ministère, nous ne demandons rien pour nous, et que s'il nous arrive quelque avantage temporel, nous leur en laissons volontiers tout le bénéfice: chose qu'ils comprennent fort bien et qui ne

fait qu'augmenter en eux le respect et la confiance, dont déjà ils sont pénétrés pour la maison du vrai Dieu!

« On le voit donc, notre église est vraiment l'objet d'un respect et d'une vénération toute particulière de la part des Chinois, et, je ne crains pas de le dire, cette œuvre m'a toujours paru un des meilleurs moyens de faire connaître et de répandre la religion chrétienne au milieu de ce peuple encore tout païen; et c'est pour cela que jusqu'ici, nous y avons ap-

Comédiennes

porté toute l'attention et les soins dont nous sommes capables.

« Déjà, Dieu merci, les grandes constructions sont faites, les murs sont achevés, les voûtes posées, les tours élevées; et dans tous ces travaux, jusqu'à ce moment, il ne s'est point encore produit la moindre fissure ou le moindre tassement.

« Mais, il faut terminer, et il s'agit aujourd'hui de commencer les flèches qui, avec les cloches, l'horloge, le Jaquemart et le paratonnerre, seront le couronnement de l'ouvrage et ne feront qu'augmenter l'estime et l'admiration des Chinois pour la religion et la science d'Occident.

« Dieu veuille donc nous venir en aide pour l'achèvement de ce beau et grand travail; car, je le dis avec toute la conviction que me donne le temps déjà assez long que j'ai passé

en Mission, sans Lui, nous serions incapables d'en venir à bout: *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam!!*

Puis, sa sainte maison achevée, qu'Il veuille bien y habiter comme dans un sanctuaire élevé à sa gloire; qu'Il y répande ses grâces et ses bénédictions, d'abord sur cette Mission, sur nos pauvres païens encore si nombreux, si endurcis dans leurs superstitions, sur nos amis et bienfaiteurs de France, qui nous aident d'une manière si cordiale et si généreuse à travailler à leur conversion!

« Qu'Il les répande également sur ses pauvres ouvriers évangéliques qui en ont tant besoin!

« Et enfin que la construction de ce temple soit pour nous l'image et comme le gage de cette Jérusalem céleste où Dieu, au dernier jour, réunira tous ses élus, et où nous serons heureux de le voir et de le bénir dans les splendeurs de la bienheureuse éternité! « *Beati qui habitant in domo tua, Domine in sæcula sæculorum laudabunt te!*

Tels sont les vœux que je forme et que je vous prie également d'adresser à Dieu pour nous, puisque vous êtes établi un des premiers protecteurs et appuis de cette Mission. »

Zéphyrin Guillemin
préf. ap.

VIII.

Cette insistance du prélat à plaider *pro domo,* pourrait faire croire, comme on l'a dit, qu'il négligeait les intérêts de ses missionnaires et des districts pour se consacrer tout entier à ses constructions. Mais ce n'est pas le fait.

Car nous avons entre les mains, une foule de pièces qui prouvent qu'en 21 ans de *séjour* qu'il fit comme évêque, dans la province, il visita sept ou huit fois les grands districts et écrivit plus de 20 lettres à chaque missionnaire (1)

Personnellement, nous pouvons affirmer que partout où nous avons eu l'honneur de passer, soit comme titulaire de poste, soit comme secrétaire d'évêque en tournée, il nous a été donné de recueillir de la bouche des chrétiens et même des païens, l'éloge toujours dithyrambique du "grand maître de religion *Ming* " dont on rappelait la bonté et la simplicité.

Dans certaines chrétientés, à Shoi-hang 水坑 par exemple, les

(1) A noter qu'en 19 ans, son successeur Mgr Chausse, pour cause de maladie, n'a fait que *trois* sorties dans les districts, et que personne ne s'est jamais plaint de cet abandon prolongé.

indigènes vous raconterout encore toutes les circonstances du passage chez eux de cet évêque " incomparable, pieux et doux ".

C'était, me disait un vieillard de cette bourgade, un homme aimable avec nous, plein de sympathie pour nos enfants, et toujours digne dans son langage."

Voici d'ailleurs le ton qu'il prenait dans sa correspondance avec un de ses prêtres les plus acharnés contre lui:

Canton 5 février 1878

Très cher confrère,

" *J'ai recu les lettres par lesquelles vous m'annoncez votre visite à Mgr Colomer (1) et le succès de vos démarches.*

Que Dieu soit béni de tout ce qui a été fait et recevez-en mes bien sincères félicitations.

Tout, ce me semble, s'est passé de la manière la plus convenable, et il ne s'agit plus maintenant que de profiter des avantages obtenus.

Or, ce qu'il y a de plus pressant pour le moment, c'est d'occuper le terrain cédé, et comme c'est vous qui avez eu la plus grande part dans l'arrangement de cette affaire, et que d'après ce que vous me dites, ce poste ne vous déplairait pas, il me paraît tout naturel que ce soit vous qui alliez en prendre possession.

Regardez-vous donc désormais comme le missionnaire de Lo-fou, et afin que votre ancien district ne souffre pas de votre absence, je nomme immédiatement pour vous remplacer, M. Délétraz, avec lequel vous aurez des arrangements à prendre pour la remise de ce poste. Tout ce qui vous a été alloué autrefois, ayant été destiné à Pak-Hoï, il est juste que tout cela soit employé selon la première destination, sauf à vous de voir ce qu'il y a maintenant à faire pour établir le district de Lo-fou d'une manière convenable. Allez donc d'abord dans ce pays: prenez une connaissance exacte des lieux et des choses; faites-moi ensuite part de vos observations, et nous verrons ce qu'il y aura de mieux à déterminer à ce sujet.

J'aurais voulu écrire aujourd'hui à Mgr Colomer; mais impossible au milieu du remuement qui s'est fait toute la journée autour de moi, de trouver un moment pour cela; mais je le ferai demain ; et, au moins pour aujourd'hui, recevez, Monsieur et cher confrère, les vœux que je forme pour que le Bon

(1) Evêque Espagnol du Tonkin.

Dieu vous bénisse, vous et votre ministère, dans le nouveau poste qui vous est confié, et avec ces souhaits de ma part, agréez la nouvelle assurance de mes sentiments tout dévoués

† *Zéphyrin Guillemin*

Et encore la lettre suivante, datée de Hong-Kong, le 11 Octobre 1878, adressée au même missionnaire :

Mon cher Père X...

« Hier, au moment où je quittais Canton pour venir ici, M. Gérardin (1) m'a annoncé qu'il avait reçu de vous une lettre, dans laquelle vous lui faisiez savoir que vous étiez malade à Haï-phong, et vous le priiez de me demander ce que je comptais vous donner pour les constructions à faire dans votre nouveau district de Lofou.

« Je regrette, mon cher Père, de n'avoir pas reçu de vous un mot qui m'eût renseigné plus complètement sur l'état de votre santé et sur la question de vos travaux : tâchons d'y suppléer, en nous entretenant quelques instants de ces deux points !

« D'abord, notre cher Père Procureur de Hong-Kong vous envoie tous les médicaments que vous avez demandés, mais surtout une caisse de deux douzaines de bouteilles d'excellent vin, lesquelles avec le retour d'une température plus fraîche, achèveront, je l'espère, de vous rétablir entièrement.

« Et au cas néanmoins, où votre convalescence deviendrait trop longue et trop difficile au pays où vous êtes, ne craignez pas de prendre un des premiers navires que vous trouverez à votre disposition, pour venir vous reposer, soit à Canton, soit à Béthanie, refuge des pauvres malades de la Congrégation.

« La santé étant une des premières conditions nécessaires pour remplir les devoirs d'un bon missionnaire, c'est aussi l'une des premières choses sur lesquelles doit se porter notre attention !

« Quant aux constructions et établissements qui sont à ériger chez vous, je regrette également que M. Gérardin ne m'en ait parlé qu'au moment de mon départ pour Hong-Kong.

« Informé de cette question dès la veille, j'aurais pu revoir celles de mes lettres qui s'y rattachent et vous donner une réponse plus précise à cet égard.

« Mais n'importe, comme il y a des occasions fréquentes pour vos parages et que dans l'état de souffrance où vous êtes, il

(1) Pro-préfet de 1875 à 1879.

vous est difficile de vous occuper immédiatement de constructions, ceci, j'espère, n'apportera aucun retard à vos travaux et autres entreprises.

« Tout naturellement, la première chose à faire est de choisir un emplacement convenable, situé dans un point central de la chrétienté, et assez grand pour contenir les établissements qui doivent y trouver place plus tard, c'est-à-dire la chapelle, l'habitation du missionnaire et une ou deux écoles pour les enfants.

« L'emplacement trouvé, il s'agit de faire des plans de construction, auxquels il faut autant que possible conserver le genre du pays, tout en cherchant à faire les choses d'une manière digne de Dieu et de la religion, que nous venons établir ici.

« Puis au plan, il faut joindre un devis approximatif des dépenses que chaque construction peut coûter. Je tiens à ces deux renseignements qui vous permettront d'abord de rectifier ou d'améliorer ce qu'il y aurait à changer dans le plan; puis, qui nous indiqueront la somme à fournir à chaque ouvrage en particulier.

« Vous savez, mon cher Père, combien la Mission est pauvre et dépourvue de ressources, ayant toujours et *toujours* réparti son allocation annuelle entre tous les missionnaire à égales parts.

« Il faudra donc nécessairement nous borner dans nos dépenses; mais néanmoins, je ne voudrais pas que l'ampleur, la régularité et surtout la solidité de nos constructions en souffrissent. Si donc, nous ne pouvions pas tout faire en une année, nous renverrions le restant à une deuxième ou 3°. année, comme je le fais pour la construction de l'église de Canton.

« Puis, peut-être les chrétiens pourront aider en quelque chose, sinon en donnant de l'argent, du moins en fournissant leur industrie et leurs peines.

« La S.te Enfance par ses écoles, ses pharmacies et le baptême des petits enfants, ayant un intérêt tout particulier à ces constructions, pourrait également y contribuer en quelque chose. Enfin, il est une dernière ressource à laquelle, depuis 30 ans, je vais puiser, et qui semble se prodiguer en notre faveur, en proportion de la confiance plus ou moins grande avec laquelle nous recourons à Elle: c'est la divine Providence.

« Espérons, mon cher Père, que nos travaux n'ayant d'autre but que la gloire de Dieu, et l'établissement du christianisme, les travaux de Lo-fou se feront comme tous les autres et que ce district, un jour, nous dédommagera de tous nos

sacrifices, par le bien qui s'y fera et les espérances qu'il nous donnera pour l'avenir!

Votre bien affectionné confrère
† Zéphyrin Guillemin
év. miss.

Le district en question est aujourd'hui l'un des plus florissants de la Mission, grâce à l'initiative des missionnaires, en particulier de M. Grandpierre, successeur de celui à qui étaient dirigées les deux précédentes lettres.

Les espérances du saint évêque s'y sont réalisées; mais ce furent hélas! ses dernières sur la terre de Chine, d'où il va sortir, pour ne plus y rentrer.

Il nous reste maintenant à le suivre dans l'étape finale de sa voie douloureuse, en priant le Seigneur de guider tellement bien notre plume, qu'il ne nous arrive jamais d'exprimer la moindre injustice contre ses ennemis, qui sont d'ailleurs tous morts.

Loin de nous conformer à la méthode rigoureuse des historiens modernes qui, tel Louis Pastor, dans son *Histoire des Papes,* révèlent tous les dossiers documentaires, nous ne citerons point ici *intégralement,* les pièces faisant foi qui rétabliraient pourtant bien les faits en faveur de l'évêque de Cybistra. Tenons-nous-en au conseil de l'Ecriture: *Turpitudinem matris tuæ ne reveles;* car notre but principal est d'édifier, par le récit d'une infortune qui purifia l'âme d'un saint, dans la « bonne souffrance ».

Chapitre XV.

I. Oppositions: lettre à M. Pernot.
II. Lettre de rappel de l'Eminentissime Siméoni: départ de Canton.
III. Projet de délégation en Chine: une note de M. Cordier: Mgr Delaplace; Mgr Agliardi: le rôle de Mgr Guillemin dans l'affaire.
IV. Il reçoit un bref d'éloge de Léon XIII: sa vie à Rome, à Paris: un mot du Cardinal Guibert.
V. Lettre à son frère: le canon de l'amiral Véron: projet de visite au président Grévy: nomination du coadjuteur Chausse: visite à l'ambassade de France à Rome.

1879-1882

I.

Le 20 Décembre 1878, Mgr Guillemin adressait à M. Pernot, directeur du Séminaire de la rue du Bac un rapport fort attristant où il se plaignait des oppositions vigoureuses qui avaient toujours entravé son action à Canton.

Parmi ses antagonistes les plus sérieux, il citait le procureur de Hong-Kong, M. Lemonnier, 2e successeur de Libois dans la même charge, et comme lui, hostile aux grandes vues de l'évêque. Citons un seul fait. Quand celui-ci voulut vendre aux Sœurs de Hong-Kong son inutile séminaire St François Xavier, le procureur mit tout en mouvement pour faire échouer l'affaire, sous prétexte, disait-il, « que les Sœurs ne pouvaient songer à une acquisition comme celle-là, sans s'exposer à la critique publique [1] ».

« Mais, en bonne vérité, répliquait l'évêque, qui aurait pu s'attendre à une réponse comme celle-là?

« Quoiqu'il en soit, la belle et intéressante colline de St. François, se vendra toujours; mais quand la vente en sera faite, on regrettera d'avoir laissé en des mains étrangères, une propriété si convenable pour une communauté ou un établissement religieux. »

L'évêque relate encore une foule d'anecdotes qui témoignent surabondamment du mauvais vouloir de ceux qui l'en-

(1) Le procureur prétendait que le bâtiment était trop beau pour une communauté de Sœurs.

tourent; mais il s'en console, en rapportant à Dieu tout l'honneur du bien qu'il a pu faire et en s'humiliant profondément: *Bonum mihi quia humiliasti me!*

" *Il y a en effet*, dit-il, *pour cette Mission de Canton, une bénédiction spéciale, à laquelle je dois attribuer les différentes choses qui s'y font, et qui dépassent de beaucoup le degré d'intelligence et de ressources matérielles que je pourrais y employer.*

Dans l'espace d'un mois seulement, j'entendais deux secrétaires d'ambassade, celui de Pékin et celui du Japon dire en visitant les travaux de notre église: " C'est colossal et admirable que cette œuvre-là;"

Huit jours après, un autre visiteur considérant le petit monument que nous venons d'élever en l'honneur de St. Joseph, disait: "Voilà une allée vraiment princière!" Un autre s'écriait:" Cette réunion d'établissements est bien ce qu'il y a de plus beau à Canton, et quand tout sera fini, ce sera bien encore ce qu'il y aura de mieux dans toute la Chine et dans toute l'Asie!" (1)

L'amiral Véron, après avoir assisté à la bénédiction du mausolée élevé sur les restes de nos soldats, disait à son Etat-Major cette parole qui m'a été rapportée par son aumônier: "Ce qui m'a fait surtout plaisir à Canton, c'est de voir que notre cher évêque y fait toutes choses d'une manière digne et sérieuse!"

Eloge qui m'a fait plaisir, je l'avoue, car c'est le seul que nous puissions désirer, et que je voudrais voir mériter par tous nos chers missionnaires: "Faire sérieusement ce que l'on fait!"

Et enfin, ce qui me paraît plus précieux que tout cela, c'est l'influence que nous avons su obtenir à Canton, ville autrefois si hostile aux Européens, et où nous jouissons aujourd'hui de la considération et du respect de tous les Chinois.

Or, il fallait bien quelques actes d'humiliation pour mériter tout cela!

Il fallait bien, ces succès obtenus, un contrepoids qui empêchât notre pauvre faiblesse humaine de s'y arrêter et d'y prendre une complaisance coupable.

Dieu a bien voulu pourvoir à tout cela: qu'il en soit mille fois béni et que le refrain de ma vie soit celui-ci: Bonum mihi quia humiliasti me!

Que Dieu veuille bien m'accorder encore une dizaine d'an-

(1) Cette remarque, nous l'avons depuis, entendu exprimer bien des fois, par des visiteurs de marque.

nées d'existence, et cette église sera finie et n'aura rien coûté, soit à la Congrégation soit à la Mission. Le nombre de nos chrétiens se sera multiplié au centuple avec les chapelles destinées à les recevoir et les écoles pour les enfants; et la Mission n'aura pas un sou de dettes!

Oui, je le dis de tout cœur, en remerciant Dieu de cette sainte et paternelle disposition de sa bonté à mon égard, qui est bien pour moi le plus beau couronnement qui pût terminer toutes mes œuvres: Bonum mihi quia humiliasti me!

Et alors, il ne me restera plus qu'à me reposer, et à choisir le lieu de ma sépulture, dans un petit coin ignoré où il ne sera plus absolument question de moi, et où je reposerai tranquillement en attendant le grand jour de la manifestation de toutes choses."

On croirait, en lisant ces pages de mélancolie, assister déjà au plaidoyer d'un accusé qui se résigne d'avance aux pires châtiments.

Surtout l'on y devine, chez le prélat, le sentiment net de son isolement moral et le besoin pour lui de s'accrocher pour ainsi dire, à défaut de point d'appui humain, aux bras rugueux de la Croix.

Cet homme, qui, dès l'enfance, n'avait gravi qu'en chantant le sentier de la vie et qui n'avait même par dû se courber, pour y cueillir les fleurs et les fruits, en descend maintenant la pente, en gémissant, pieds nus, sur des éclats de verre.

Il avait tout reçu en partage: attraits physiques, intelligence, sensibilité, énergie, piété.

Son étoile, toujours matinale, l'avait conduit jusqu'à l'antichambre des papes et des rois, et il avait obtenu d'eux, par délégation souveraine, des pouvoirs mystérieux et une influence créatrice d'idéal. Tous disaient de lui que c'était un magnétiseur d'âmes dont le sourire d'onction, suivant l'éloquence de son verbe, donnait confiance à ceux-mêmes qui doutaient de sa force.

Il avait été grand, heureux autant que solide.

Eh bien! cet heureux, ce solide, allait plier sous l'infortune.

Le même vent qui avait enflé jadis, les voiles sans couture de sa destinée, sous les auspices du pavillon de son chef bien-aimé Pie IX, maintenant disparu, devait l'entraîner, pour jamais, loin de son ancre d'attache. Et le même flot qui avait porté sa nacelle de Rome à Canton, en 1856, la ramenait au premier port, 23 ans après!

II.

En janvier 1879, Zéphyrin recevait de l'Eminentissime Siméoni, nouveau préfet de la Propagande, l'indésirable billet suivant :

Romœ 3. Decembris 1878

Illme ac Rme. Domine,

Licet œgre, attamen ob aliqua negotia quœ Sinam respiciunt, in quibus pertractandis perutile spero fore, ut Amplitudinis Tuæ consilium audiatur, Te rogare debeo, ut quàm primum possis Romam te conferas, dum hic aliquis alius hujus regionis vicarius apostolicus moratur.

Durante absentia Amplitudinis Tuœ, facultates tam ordinarias quam extraordinarias commode poteris subdelegare pro-prœfecto Gerardin, quem suppono idoneum ad administrandum tuo loco et ad breve tempus hujus modi prœfecturam.

Interim ea spe confisus, ut Te cito videre et alloqui possim, Deum precor, ut Tibi bona quœque largiatur.

Tibi frater addictissimus

Card. J. Simeoni, prœf.

Cette lettre qui le mande à Rome, intrigue le prélat profondément; il y flaire des sous-entendus, peut-être la résultante de l'opposition qu'il ne cesse de rencontrer de la part de quelques-uns de ses missionnaires et du Séminaire de Paris. (1)

Et cependant, il n'ose pas s'arrêter à de telles suppositions. Néanmoins, il en écrit à M. Pernot, le confident naturel de ses sentiments et de ses peines:

Canton, 26 février 1879

Très cher et bien digne Procureur,

« Je vous envoie ci-joint une lettre que je viens de recevoir de Rome, et qui vous surprendra sans doute autant que j'ai été surpris moi-même en la lisant.

« Il s'agit d'un voyage que j'aurais à faire à Rome, pour y donner mon avis sur différentes mesures à prendre au sujet de nos Missions de Chine.

« Habitué depuis longtemps aux misères que je rencontre dans ma position, pendant quelques jours, je me suis demandé

(1) Ce qui mortifiait le plus l'évêque, c'était l'insinuation qui avait trait au choix comme chef de la Mission, en son absence, de son plus actif ennemi, M. Gérardin.

si c'était bien là le sens de la lettre qui m'était envoyée, ou si sous cette invitation, extérieurement très honorable, il n'y aurait pas quelque idée ou projet caché dont j'aurais à me défier.

« Après y avoir réfléchi un peu, il m'a semblé que ce ne pouvait pas être là l'esprit de la Propagande à mon égard. D'abord à Rome, on ne se gêne pas et l'on n'a pas à se gêner avec les vicaires apostoliques, qui, en tout et pour tout, dépendent de la S. Congrégation. Puis, si l'on avait eu quelque reproche sérieux à me faire, soit au sujet de ma conduite personnelle, soit au sujet de l'administration de la Mission, on me l'aurait dit simplement, je pense, me demandant de corriger ce qu'il y avait de répréhensible en moi, avant d'en venir à une mesure de rigueur à mon égard.

« Enfin, je n'ai jamais eu qu'à me féliciter de la bienveillance et des procédés dont la Propagande a toujours usé envers moi.

« Arrivant à Rome, lorsque le Concile était assemblé depuis plus d'un mois, le Cardinal Barnabo voulut bien lui-même me conduire chez le Saint-Père, et lui dire toute sorte de bien de son pauvre serviteur.

« Un peu plus tard, Son Eminence, apprenant non par moi, mais par une voix étrangère, l'insurrection qui s'était formée contre moi, à l'occasion de la construction de notre église, me fit le reproche de ne lui en avoir pas dit un mot au moins confidentiel, ajoutant que les cabaleurs, (c'était son expression) eussent été eux-mêmes soumis à un rude examen au sujet de leur conduite privée et de leurs procédés à l'égard de leur évêque.

« Enfin, à la fin du Concile, son Eminence m'ayant demandé un avis sur une série de questions concernant les Missions, et lui ayant remis un mémoire en latin de 56 pages, Elle me fit écrire par son secrétaire pour m'exprimer sa satisfaction, soit pour le fond, soit pour la forme de ce travail, ajoutant un petit mot, qu'on peut bien répéter de vive voix, mais qui ne s'écrit pas.

« Son Eminence le Cardinal Siméoni que j'ai connu aussi assez particulièrement à Rome, comme Secrétaire de la Propagande, aura bien pu, je pense, hériter des bonnes dispositions du Cardinal Barnabo à mon égard!

« Et après tout, quelles que soient les mesures rigoureuses que l'on voudrait prendre contre moi, tout ce que je demanderais présentement, serait de terminer les travaux matériels que j'ai entrepris, et qui ne peuvent que contribuer au bien de la religion, et cela d'abord, parce que je suis le seul qui

ai entre les mains, l'argent nécessaire pour les achever, et ensuite, je le dis à regret, parce qu'il n'est personne, parmi nos chers confrères, qui ait du goût pour ces sortes d'ouvrages et qui veuille s'en occuper sérieusement.

« Qu'on me laisse donc le soin, les embarras et la responsabilité de ces travaux: je ne demande pas d'autre faveur; et quand tout sera fini, très volontiers et de grand cœur, je disparaîtrai de la scène de ce monde, pour me retirer en un petit coin, où il ne sera plus question de moi; seule mais digne et très consolante récompense pour tout ce que j'aurai pu faire dans cette Mission.

« Et c'est ainsi, ce me semble, qu'un évêque missionnaire doit se montrer indépendant et au-dessus des misères qui l'atteignent ici-bas.

« Je vais donc, Dieu merci, partir rassuré et sans inquiétude, sur le sort qui m'attend!

« Cependant à un autre point de vue, ce voyage est pénible et gênant pour moi, à raison des travaux que nous sommes en train d'exécuter en ce moment.

« Je comptais un peu, pour tout cela, sur le concours de M. Berthon, mais si l'on trouve en lui un bon dessinateur, d'une autre part, il manque complètement du goût et du savoir-faire que demandent nos constructions.

« Ainsi, pour n'en donner qu'une seule preuve, nos tours n'étant pas carrées, mais plus larges sur la façade que sur les côtés, M. Berthon aurait voulu les ramener à la quadrature parfaite, bien que par là, les deux côtés des flèches dussent poser à faux sur leurs bases inférieures.

« Et les instances du Père à cet égard ont été tellement vives, que, pour mettre ma responsabilité à couvert, j'ai cru devoir consulter le premier chef du génie de HongKong, le colonel Mac-Namahra, lequel me répondit aussitôt: « Gardez-vous bien de faire un pareil changement! votre travail ne serait pas solide! » Mais, si le P. Berthon me fait défaut, heureusement qu'ici à Canton, j'ai avec moi un maître ouvrier chinois sur l'habileté duquel je puis compter, bien que déjà plusieurs fois, on ait cherché à le dévoyer et à le faire partir; car, tout naturellement il n'est pas aimé, et l'on ne manque pas de me le faire sentir à l'occasion.

« Mais n'importe, avant mon départ, je lui tracerai bien exactement l'ouvrage qu'il aura à faire, l'achèvement des flèches, la construction des deux portails qui doivent figurer devant nos deux orphelinats, et je suis bien sûr, qu'à mon retour, tout aura été exécuté comme je l'aurai dit, avec toute la solidité et le bon goût que je pouvais désirer!

« Du reste mon voyage se fera de la manière la plus rapide possible. Après avoir satisfait aux devoirs qui m'appellent à Rome, et qui m'y retiendront un mois peut-être, mais certainement pas plus, il me faudra bien aller souhaiter un bonjour à notre Séminaire de Paris, faire une visite aux œuvres bénies de la Propagation de la Foi et de la Ste Enfance, enfin aux principaux bienfaiteurs de la Mission.

« La charité, la reconnaissance et la politesse, contrairement à ce que faisait St François Xavier, mais en d'autres circonstances, demandent bien aussi que je pose le pied jusqu'en Franche-Comté, dans ma famille d'abord, et dans quelques autres, à qui je dois un tribut de remerciements pour l'intérêt qu'elles veulent bien porter à notre Mission.

« Puis enfin, j'aurai bien quelques acquisitions à faire, comme celles de nos cloches, de notre horloge, de notre Jaquemart, d'un maître-autel en marbre et de bien d'autres choses!

« Et ainsi, ce voyage, loin de nuire à nos œuvres, ne fera que les développer et mettre le complément à tout ce que je n'ai pu faire jusqu'à ce jour.

« Et tout cela une fois arrangé et terminé, je n'aurai plus qu'à reprendre le chemin de ma lointaine Mission, heureux des 30 années, que déjà j'y ai passées, plus heureux encore de pouvoir lui consacrer ce qui me reste de forces et de vie.

« Hélas! il y a 30 ans et plus, lorsque je partais pour ces pays, l'opinion commune était bien que je n'arriverais pas même au rivage chinois. Vingt fois, j'ai entendu cette parole résonner à mes oreilles, et aujourd'hui que je compte mes 30 ans de séjour, ne dois-je pas mille et mille actions de grâces à la divine bonté qui a bien voulu veiller sur moi avec tant de sollicitude!

« Et si cet espace de temps a été quelquefois traversé par des épreuves et des misères, comme on le suppose aisément, ne dois-je pas encore lui dire de tout cœur: *Bonum mihi quia humiliasti me!*

« Et c'est bien certainement ce que je compte faire avant de quitter le rivage de la Chine!

✠Zéphyrin Guillemin
év. miss.

P. S. C'est le P. Béal, qui me remplacera, ici, tandis que le P. Gérardin ira occuper le poste de Sancian.(1)

---

(1) Cette décision, rendue à l'encontre de l'insinuation de l'Eminence Siméoni, et ne faisant qu'exaspérer le parti des *opposants* dont M. Gérardin était le chef, ne pouvait guère, on le comprend, disposer Paris en faveur du prélat.

« Je compte partir d'ici dans 8 ou 15 jours, selon que deux affaires graves seront plus ou moins vite terminées.

« L'une concerne une persécution qui sévit au milieu d'une de nos chrétientés, située à 20 lieues d'ici.

« L'autre regarde le baptême d'une trentaine de païens, domiciliés à quelques lieues d'ici, et auxquels j'ai promis d'aller moi-même conférer ce sacrement, promesse à laquelle je ne saurais manquer, dans la crainte de les voir eux-mêmes se refroidir dans leurs bonnes dispositions. »

✠ Z. G.

Le 14 Mars, il annonce son prochain départ à son frère: « *C'est Dieu,* dit-il, *qui dispose de tous les événements de notre vie, et j'en ai une nouvelle preuve dans une communication qui vient de m'être envoyée par le Cardinal préfet de la Propagande et qui me mande à Rome.*

Il s'agirait de donner mon avis sur plusieurs questions graves qui s'élèvent au sujet de nos Missions; et cela fait, je retournerai rapidement à mon poste que je ne saurais abandonner pour rien au monde...

Dans 8 jours je quitterai la Chine, me dirigeant du côté de Rome où une fois arrivé, je te préviendrai du séjour que j'y compte faire avant de me rendre en Franche-Comté. C'est donc à nous revoir bientôt. »

Avant de quitter Hong-Kong, il laisse à M. Lemonnier, procureur général, une somme de 30 mille piastres placées au comptoir d'escompte.

Cette somme est personnelle. Il la destine entièrement et uniquement à ses œuvres. Il estime que cette réserve, avec les intérêts de 4 ans déjà révolus et de 2 ans à venir, représente une valeur de 40 mille piastres.

Il s'embarque le 21 mars, en compagnie d'A-tsin, séminariste chinois. (1)

Il arrive aux premiers jours de mai à Rome d'où il écrit ses impressions à Joséphine Flagey: « *Voilà,* dit-il, *comme Dieu se plaît à arranger les choses ici-bas!*

Appelé par la Propagande, pour donner au nouveau Pape et au nouveau Cardinal préfet de cette Congrégation, les renseignements qu'ils peuvent désirer, j'ai eu, deux fois, l'honneur de voir le Saint Père dont j'ai reçu l'accueil le plus cordial et le plus encourageant.

Peu de temps auparavant, je lui avais envoyé un souvenir de

---

(1) Aujourd'hui prêtre indigène de Canton.

Chine comme témoignage de la joie que nous avait causée son élévation au Souverain Pontificat; et j'ai pu lui donner sur nos Missions, des renseignements qui ont paru faire une profonde impression sur lui..... Je ne puis dire encore tout le temps que je passerai à Rome, mais, sitôt que je le pourrai, ce me sera un plaisir vif d'aller en Franche-Comté. »

Le prélat fut retenu plus longtemps qu'il ne l'avait désiré. Il ne devait quitter Rome qu'en septembre 1879.

III

On était alors préoccupé, au Vatican, d'une délégation en Chine, et de divers projets dont l'aboutissement, qui n'allait pas sans difficultés, eût particulièrement réjoui l'évêque de Cybistra.

« Depuis longtemps déjà, écrit M. Cordier, le St Siège était désireux d'opérer une concentration des Missions Catholiques en Chine, et le 27 avril 1879, Léon XIII approuva une résolution de la Propagande partageant en cinq régions, toutes les Missions de Chine.

« Imitant les Missions Protestantes, les missionnaires catholiques pouvaient aussi se réunir en synodes régionaux.

« Ces synodes ne pouvaient guère avoir d'autres résultats que d'accentuer la résistance des évêques à la Légation de France.

« En août 1880, l'ambassadeur de la République française près le St Siège, eut avec l'Eminentissime Siméoni préfet de la Propagande, un entretien au sujet du nouveau groupement des Missions Catholiques en Chine; le cardinal déclara que les mesures adoptées par la Propagande, avaient un caractère exclusivement religieux, et que la Cour de Rome, loin de chercher à s'affranchir de notre protectorat, continuait d'en apprécier tout le prix.

« Au sujet du premier de ces synodes, notre Chargé d'affaires, Patenôtre, écrivait de Pékin à M. le Freycinet, ministre des Affaires étrangères, le 27 avril 1880:

« La nouvelle mesure prise par le St Siège, *disait-il,* aurait pour but de rendre plus facile et plus fréquent l'échange de vues entre les différentes Missions de Chine, et d'assurer sur le terrain religieux, l'unité d'action entre tous les membres de la Propagande.

« En rattachant l'une à l'autre les Congrégations qui avaient jusqu'ici, vécu d'une vie distincte, le Souverain Pontife a dû se proposer surtout d'effacer les dissensions qui, de tout temps ont divisé les communautés catholiques dans l'Extrê-

me-Orient, et qui, sans être aussi nettement accusées aujourd'hui qu'au siècle dernier, sont loin cependant d'être assoupies.

« La création d'un certain nombre de sièges archiépiscopaux, correspondant aux grandes divisions ecclésiastiques (cinq régions) semble devoir être, dans un avenir plus ou moins lointain, la conséquence logique du système de centralisation inauguré en Chine par la Cour de Rome.

« L'Eglise pourra trouver son compte à cette réorganisation des Missions, mais je doute que la France, au point de vue politique, ait lieu de s'en féliciter.

« D'autre part, depuis longtemps, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante de M. de Rochechouart, adressée de Pékin le 15 mars 1876 au duc Decazes, certains vicaires apostoliques caressaient l'idée de voir placer à la tête de l'Eglise de Chine, un Primat résidant à la Capitale: « L'évêque de Pékin, *dit-il,* est venu dernièrement m'entretenir confidentiellement d'une question qui l'intéresse personnellement, et au sujet de laquelle il voudrait que votre département prît une décision conforme à ses désirs. Voici ce dont il s'agit: quelques-uns des évêques appartenant aux Missions Etrangères, ont formé le dessein d'avoir un représentant permanent à Pékin, qui puisse poursuivre auprès de la Légation, la conclusion des affaires de leurs Missions, et au besoin, fournir aux autorités chinoises les pièces ou renseignements nécessaires.

« Ce projet, si simple en apparence, est gros de tempêtes; sa réalisation amènerait bien vite des dissentiments aussi violents que ceux qui ont attristé les amis de l'Eglise au siècle dernier.

« Les Missions Etrangères n'auraient pas plus tôt un représentant à Pékin, que les Jésuites, les Franciscains, les Dominicains, les Belges et les Missions de Milan voudraient également en avoir un.

« Au milieu de ce dédale d'opinions et d'intérêts opposés, l'évêque de Pékin ne serait plus chez lui.

« A chaque instant, il s'élèverait des conflits; chacun exciperait des privilèges spéciaux de sa Congrégation, et les choses cesseraient absolument de marcher.

« Mgr Delaplace en m'annonçant ce projet, ajouta que, ne pouvant, pour des considérations sacerdotales, opposer un refus nettement accentué à ce projet, il s'était borné à répondre que l'assentiment français était indispensable; mais, qu'en tout cas, il lui serait impossible de donner l'hospitalité à ces procureurs, (c'est le nom ecclésiastique donné aux prêtres chargés d'affaires purement temporelles) dans aucun des établissements soumis à sa juridiction.

« J'ai à peine besoin d'ajouter, M. le Duc, que je ferai comme l'évêque de Pékin, et que je refuserai mon autorisation, jusqu'à ce que je reçoive de vous des instructions contraires, qui, je l'espère, ne me seront pas envoyées.

« Au demeurant, ce projet est l'œuvre de N. N. S. S. Guillemin et Ponsot, (1) et par conséquent n'est pas approuvé par le restant de leurs confrères.

« Ces deux prélats étaient presque les seuls opposants à la nouvelle constitution donnée dernièrement à leur Congrégation, et par laquelle les pouvoirs des Vicaires apostoliques sont un peu restreints au profit du conseil supérieur qui siège à Paris. (2)

« Mgr Delaplace a paru satisfait de la réponse que je lui ai faite et il est resté convenu entre nous, que nous rejetterions l'un sur l'autre, le droit de trancher la question, sans cependant jamais parvenir à la régler dans le sens de l'affirmative.

« La réalisation de ce projet, un instant espérée par le Tsong-li-yamen, *poursuit M. Cordier,* aurait, en fait, aboli le protectorat français; mais il ne pouvait aboutir devant les représentations de la France.

« Et Léon XIII, ayant désigné plus tard Mgr Agliardi comme légat en Chine, cèdera aux raisons politiques. L'affaire sera enterrée. »

Il est sûr que l'évêque de Cybistra, dont le patriotisme était connu, n'avait en vue, dans ce projet, que le bien de la religion; mais peut-être eût-il été mieux inspiré de n'y prendre aucune part active.

Ses conseils à la Propagande ne pouvaient en effet, y être accueillis que dans la mesure où celle-ci pourrait les faire aboutir à une solution pratique.

Par ailleurs, il ne pouvait douter que son intervention, si minime fût-elle, dans ce débat règlementatif sur les Missions, exciterait contre lui non seulement l'animosité des Directeurs de Paris et de ses collègues opposants, mais encore la méfiance du gouvernement républicain.

Il avait pourtant réfléchi aux conséquences de ses actes; mais, pesant devant Dieu seul, le poids des raisons qui lui semblaient militer en faveur de la délégation en Chine, il en démontrait les réels avantages au point de vue religieux: unité de prédication, sauvegarde de la Foi, soumission plus directe à la hiérarchie, règlement plus prompt des difficultés, direction plus ordonnée, propagande plus active, etc...

(1) Vicaire apostolique du Yun-nan, mort en 1881. (Du diocèse de Besançon)

(2) Voir les articles du nouveau règlement des Missions Etrangères. p. 350

Et l'avisé prélat, qui prévoyait l'objection politique du protectorat français, loin d'en redouter l'abolition de fait, par la présence à Pékin d'un représentant du Pape, y trouvait au contraire une belle occasion de rehausser encore, s'il se pouvait, le prestige de notre privilège, par ce nouvel appoint moral.

Dans sa pensée, l'envoyé du Pape en Chine, en tout pareil au délégué apostolique des Indes, n'y aurait joué qu'un rôle spirituel, sans empiéter aucunement, mais en s'appuyant, au contraire, sur les droits et l'influence du représentant de la France.

Nous n'avons pas à apprécier une telle idée qui parut d'abord viable et qui échoua dans la suite (1885).

Mais elle ne fit, croyons-nous, que déchaîner encore contre son inspirateur, le dernier flot d'opposition qui devait pour jamais l'éloigner des rives de sa Chine bien-aimée.

Aussi bien, son rappel à Rome et surtout sa mise en disponibilité de fait, lui apparaissaient-ils déjà définitifs; et cette pensée l'accablait.

Heureusement qu'on savait mettre du miel aux bords de la coupe d'amertume qu'on lui tendait: un bref de Léon XIII, daté du 12 avril 1879, le "félicite sur son zèle et sur ses œuvres." A la Propagande, où le prélat se rend fréquemment, on est plein d'attentions et d'égards pour sa personne, mais cela ne lui donne que des illusions d'espoir.

Car, à son grand étonnement, aucun des officiers de la chancellerie, pas plus que le Cardinal Siméoni lui-même, ne lui disent mot du sujet de son rappel.

Ce silence est pour lui une cause de gêne et de confusion: le considèrerait-on comme un serviteur désormais inutile, comme un instrument usé, qui a fait son temps et qu'on met au réduit?

Ces pensées lui sont pénibles et humilitantes.

Néanmoins, il en prend son parti; et, se répétant souvent cette parole du Prophète: *Bonum mihi quia humiliasti me!*, il est bien décidé à garder le silence et à attendre que la volonté de Dieu lui soit manifestée.

Sur ces entrefaites, il reçoit la visite de deux personnages influents qui lui portent intérêt et qui l'engagent à rompre le silence et à présenter un mémoire, soit à la Propagande, soit au Séminaire de Paris, afin d'établir bien clairement l'état de sa Mission ainsi que des œuvres qu'il y a déjà faites et de celles qui sont encore à faire.

Et telle est l'occasion du long document publié en partie

ci-après, à la composition duquel il travaille dès ce moment, mais qu'il ne présentera qu'en 1882. (1)

Il se morfond à Rome de longs mois, sans obtenir le moindre éclaircissement sur sa situation.

Au mois de septembre, il annonce à son frère son arrivée à Paris, et son désir de venir le plus tôt possible en Franche-Comté " refaire un peu ses forces avant de rejoindre sa lointaine Mission. "

A Paris, les médecins lui conseillent une saison à Aix-les-Bains, car « ils la jugent très utile à sa santé ». Il se prête à leur désir, et ce n'est qu'après avoir fait sa saison, qu'il vient passer quelques jours dans sa famille où un deuil l'attendait: sa sœur ainée, Mme. Trésoret, mourait le 19 Novembre 1879.

Il assiste à ses funérailles et repart immédiatement après pour Paris.

Pendant cet hiver 1879-1880, qu'il passe entièrement à Paris, au Séminaire de la rue du Bac, il a une vie très occupée, et très active. Tous ses moments sont pris, soit par les visites qu'il reçoit ou qu'il rend, soit par les réunions qu'il est appelé a présider un peu partout; il donne des sermons, fait des conférences dans l'intérêt de sa Mission.

Sa porte était tellement assiégée, que son neveu M. Léonce Guillemin, qui faisait alors son droit à Paris, avait peine à le voir.

Un jour qu'il venait le visiter, il croise dans les corridors du Séminaire, un prélat qui sortait de la chambre de Mgr Guillemin. Trompé par sa vue qui était très myope, Léonce le prend pour son oncle et s'empresse de le saluer comme tel. Le cardinal Guibert (c'était lui) devinant la méprise, lui répond avec un affectueux sourire: « *Je serais*, dit-il, *très honoré d'accepter le titre que vous me donnez, mais vous, vous y perdriez au change! l'évêque de Cybistra vaut deux archevêques de Paris !* »

Dans les conférences qu'il donnait souvent devant un auditoire d'élite, il faisait à la fin, lever son diacre A-tsin, qui adressait à la société un petit compliment de remerciements pour son bienveillant intérêt; et le jeune Chinois clôturait la séance par la récitation de " l'Ave Maria " dans sa propre langue.

A-tsin se prêtait à cela de la meilleure grâce; aussi était-il très aimé dans la bonne société.

Un jour, il avait accompagné Monseigneur, à l'Ecole de

(1) L'abbé Trésoret pense que le document ne fut jamais présenté à la Propagande.

droit, et, après le cours, il avait témoigné le désir de visiter la Faculté.

Or, pendant que Léonce Guillemin se mettait en mesure d'obtenir l'autorisation nécessaire, A-tsin est abordé par un professeur de la Faculté qui le salue par son nom et qui s'empresse de lui faire les honneurs de l'Ecole. Ils s'étaient rencontrés quelques jours auparavant dans une de ces réunions où le séminariste savait se faire apprécier par son à-propos.

Au mois de mars 1880, Monseigneur fait une fugue en Franche-Comté, pour répondre à l'invitation de M. le Curé de Gellin à une cérémonie de bénédiction de cloches.

Comme il ne sait jamais refuser une visite, il vient en hâte faire la dite cérémonie, puis regagne Paris sans passer par Vuillafans.

V.

L'affaire de son retour en Chine le préoccupe toujours.

Et c'est pourquoi cette question pendante entre lui et le Séminaire lui fait presser tous ses voyages; il s'afflige du faux de sa situation et il croit qu'il est temps, pour avoir un consolateur, d'en faire part à son frère, dans un billet du 14 mai:

Voici une lettre, dit-il, *qui te causera quelque peine; mais il faut bien que tu sois au courant de tout ce qui me concerne.*

Et puis, il n'est pas de chose, quelque pénible et désagréable qu'elle soit, qui n'ait son bon côté.

Ainsi, si mon retour en Europe est un indice de l'opposition formée contre moi, d'une autre part, il sera également pour moi la cause d'un bien, en me permettant de faire diversion à mes travaux ordinaires, de me reposer un peu, et de reprendre de nouvelles forces pour retourner à l'œuvre commencée.

Disons donc de tout cœur: " Que la sainte volonté de Dieu soit faite!

C'est là notre force, notre appui, et avec cela, nous tirerons toujours un avantage positif de tout ce qui nous arrive.

Mais ce qui me rassure surtout, c'est que ayant fait toutes choses pour le plus grand bien de la Mission et de la propagation de l'Evangile, et le secours d'En-haut m'ayant toujours accompagné d'une manière presque visible dans tout ce que j'ai fait, cette même grâce ne permettra pas que ce voyage soit au détriment de ma Mission et une perte pour moi ...

Quand tu auras lu les pages que je t'envoie, tu verras si

tu juges à propos de les communiquer à la chère Eulalie et au cher Auxibie, non que j'aie rien de caché pour eux, mais afin de leur épargner une peine provenant des mauvaises nouvelles que l'on reçoit.

Puis, quand tu auras pris une connaissance suffisante de la chose, tu me diras ce que tu en penses, soit pour le fond même des questions dont je parle, soit pour la manière dont elles sont présentées.

Et puis, tu me renverras ces feuilles que je communiquerai à nos Directeurs du Conseil de Paris.

Le cher ami Veuillot et quelques autres que j'ai cru devoir mettre au courant de cette affaire, m'engagent fortement à ne pas laisser la chose, sans la présenter à ce Conseil et sans la soutenir par toutes les raisons que je puis alléguer... Ces jours-ci, je compte aller voir Grévy, mais il faut auparavant que la question pendante entre nos chers Directeurs et moi, soit vidée; et j'espère bien pour cela comme pour le reste, que j'aurai encore le dessus!"

Il ressort de cette confidence que Rome avait dû charger le Séminaire de Paris de s'occuper de la " question pendante " et que de la solution de cette question, (qui était celle de l'opportunité du retour de l'évêque dans sa Mission) dépendrait aussi la solution de la Propagande.

Mais la question traînait en longueur, et l'évêque qui prenait désormais conseil de son frère, en recevait un jour, le mot suivant: *" A ton âge,* disait-il, *et dans ton état de santé, tu n'as peut-être plus l'activité nécessaire pour présider utilement à ta Mission."*

Le prélat n'admettant qu'à-demi ces raisons, et jugeant son retour nécessaire dans l'intérêt de sa Mission, lui répondait le 21 mai: "*Merci, mon cher Joseph, de ton excellent mémoire que j'ai lu avec le plus grand plaisir. Oui, qu'il y ait en moi diminution de forces, je ne saurais le nier; mais on ne saurait nier non plus qu'il n'y ait contre moi une opposition que je ne sais à quoi attribuer, sinon à cet esprit de contradiction et de jalousie, qui se trouve chez tous les hommes, surtout à l'égard du bien qui se fait avec un peu d'éclat.*

N'importe! Il faudra bien, jusqu'au bout continuer l'œuvre commencée; et comme je ne puis me dispenser de dire ce

qu'il y a encore à faire dans la Mission et quelles sont mes intentions à ce sujet, j'aime mieux le dire ouvertement et franchement, puis me préparer à repartir à la fin de l'été, de manière à arriver dans ma Mission, au commencement de l'hiver, qui est la bonne saison dans ce pays.

Ce qu'il me faudrait maintenant, c'est un peu de repos; mais il est difficile d'en prendre à Paris, où l'on est sans cesse invité aux réunions spéciales qui s'y tiennent.

Puis, le bien de ma Mission demande également que je paraisse un peu, et Dieu merci, si je me produis quelquefois, ce n'est pas au détriment de nos œuvres comme tu pourras en juger par un article de journal que je joins ici.

Quand tu l'auras lu, tu voudras bien le détacher et me le renvoyer sous pli fermé; car il est bon que je conserve ces documents pour me justifier plus tard, s'il en est nécessaire!

Enfin, comme tu le dis, nous déclinons tous, et voilà le pauvre cardinal Pie qui vient de partir avant moi, quoique d'un an plus jeune que moi.

Mais il ne faut pas qu'on nous fasse plus décrépit que nous ne le sommes; et, dans la ferme conviction où je suis, qu'après moi, on ne fera pas les œuvres que réclame l'état de notre Mission, il faut bien que je me dispose moi-même à les entreprendre prochainement."

Au commencement du mois d'août 1880, le Prieur de la Grande-Chartreuse lui ayant écrit pour lui demander son appréciation sur la démarche de M. Guerrin, directeur du Séminaire et ancien missionnaire de Canton, qui avait quitté le service des Missions, pour entrer dans la solitude du cloître, Mgr de Cybistra ne lui cache pas son regret de la perte que la Mission de Canton a faite en sa personne; et il profite de l'occasion pour lui recommander l'œuvre des catéchistes, ajoutant que «c'est le moyen, tout en restant à la Chartreuse de continuer son rôle de missionnaire».

Le 14 août, il part pour un voyage en Bretagne, afin de visiter les familles de plusieurs de ses missionnaires et de recueillir quelques ressources pour sa Mission, car il « y a là bien des personnes généreuses et dévouées à ses œuvres ».

Ces excursions lui font un peu oublier ses amertumes, et le préparent ainsi à l'acceptation plus entière de son sacrifice.

Il est à Ste Anne d'Auray le 26 août, jour de sa fête, qu'on lui souhaite au Petit-Séminaire. Il s'arrête au Mans pour faire la commande de ses cloches à un fondeur de cette ville et il retrouve là le gros canon Chinois qui lui fut donné par l'amiral Fourichon, et «qui paiera dit-il, un bon tiers de la dépense».

Au sujet de ce canon, rappelons l'anecdote suivante, qui montre la volonté inflexible du prélat.

Lors du passage à Canton de l'amiral Véron, en décembre 1877, Mgr lui demanda la faveur de faire transporter la grosse pièce de cuivre sur son croiseur en partance pour France.

L'illustre marin qui était un galant homme, n'osa pas refuser; mais, comme c'était un objet par trop encombrant sur un bateau d'aussi faible tonnage, « mieux valait, disait-il, qu'il fût d'abord mis en morceaux!

Et en disant ces mots, le rusé marin pensait bien décourager le prélat, réduit à l'impuissance d'exécuter ce travail, à la veille même du départ et dans un pays dénué de tout engin puissant de limage: » Qu'à cela ne tienne, amiral, fit l'évêque avec assurance, demain vous recevrez le canon en morceaux! »

Et le soir même, il avisait une équipe de chaudronniers, qui, suant, soufflant comme une forge, s'escrimèrent toute la nuit à cisailler, à torturer le monstre de cuivre si fortement, qu'à l'aube, ils en portaient les membres pantelants au prélat émerveillé: «Voici, amiral, fit-il simplement en les lui présentant. »

Et l'amiral Véron accepta sans broncher, ces pièces mutilées, les emporta jusqu'à Lorient, d'où l'on ne sait comment, passées au Mans par hasard, l'évêque les y retrouva.

Dans une lettre du 4 septembre à son frère, il rend ainsi compte de son voyage dans l'ouest de la France: «*Mon voyage en Bretagne a été heureux et satisfaisant; j'y ai vu plusieurs familles de nos missionnaires et je m'y suis occupé surtout de l'acquisition de nos cloches qui sont commandées, l'une pour le poids de 6000 livres, les deux autres pour un poids devant concorder avec celui de la plus grosse...*

Mais je ne suis pas au bout de mes emplettes; avec des cloches, il faut nécessairement une horloge, et si je pouvais y ajouter un jaquemart, ce serait bien la merveille du pays...» Puis il ajoute ces réflexions à propos d'un projet de visite au président Grévy: « *Quantité de personnes que je vois, m'engagent à l'intéresser aux œuvres qui restent encore à fonder dans la Mission de Canton. Si les chers cousins Palmire Valinde et Joseph Lanoix unis l'un et l'autre par les liens de l'amitié avec le Président de la République, étaient encore de ce monde, il m'eût été facile de me faire présenter par eux. Peut-être qu'au milieu de la campagne, où se trouve*

l'illustre Président, il me serait plus facile et plus avantageux de le voir qu'à Paris, où, environné de ses gens, il est moins abordable et moins traitable.

En tout cas, si je n'ai rien à gagner, je n'ai rien à perdre; et le motif qui m'engage à lui faire une visite, est suffisant, pour me justifier aux yeux de tous ceux qui seraient tentés de me blâmer.

Prends donc des informations pour savoir où est présentement notre Président, et quand tu le sauras d'une manière positive, écris-moi un mot.

Mais, si tu veux faire des démarches pour cela, il faudrait que tu les fisses de suite. Car, le docteur me presse d'aller encore, à l'automne, prendre une saison de bains, et comme nous sommes au déclin de l'été, il n'y aurait plus à retarder l'exécution de ce projet.

Et si je dois voir Grévy, ce sera sans apprêt, sans m'annoncer, sans faire connaître préalablement l'objet de ma visite, mais simplement parce que l'occasion s'en présente.

Puis une fois admis à l'audience, au ton qu'il prendra avec moi, je verrai le plus ou moins de confiance et de laisser-aller que je puis avoir avec lui. En tout cas, comme chef de Mission, obligé de traiter avec les membres de notre gouvernement, personne ne saurait se formaliser et me blâmer d'une démarche comme celle-là, qui ressort entièrement des nécessités de ma position."

Fut-il dissuadé de cette visite au Président Grévy, ou l'occasion lui manqua-t-elle, on ne saurait le dire, mais nous pensons qu'elle n'eut jamais lieu.

Le 8 septembre, il préside un pèlerinage à Issoudun; après quoi il s'achemine vers Aix-les-Bains où son médecin l'envoie combattre un reste de bronchite qui persiste à le faire tousser. Sur son passage, il s'arrête à Paray-le-Monial, pour recommander sa chère Mission au Sacré-Cœur.

A Lyon, il monte à Fourvières, puis fait un détour à la Grande-Chartreuse et profite du calme de cette solitude pour mettre à jour sa correspondance laissée en retard par ses voyages.

Son séjour à Aix-les-Bains est court, puisqu'il se trouve à Rome le 9 octobre. Il célèbre la messe du 3 Décembre à l'Eglise du Gésu où, ayant adressé quelques mots aux personnes présentes, celles-ci, charmées des détails qu'il leur donne sur Sancian, lui témoignent le désir d'avoir un petit souvenir du tombeau de S. François Xavier. Pour les satisfaire, il écrit

aux siens de lui envoyer tout ce qui lui reste des objets pris à Sancian.

Il annonce en même temps que « sa besogne s'avance à Rome ; encore une quinzaine, et tout étant achevé, il n'aura plus qu'à reprendre le chemin de France. »

Au commencement de décembre 1880, il a la joie de voir à Rome un de ses missionnaires, M. Grandpierre, qui lui apporte des nouvelles de sa Mission, et vient au nom du groupe fidèle à l'évêque, l'inviter à effectuer son retour en Chine.

C'est aussi vers cette époque, (1) que le Pape lui nomme un coadjuteur, dans la personne de M. Chausse, missionnaire à Canton depuis 1862. (2)

Cette nomination ne devait pas accélérer la question de son retour en Chine. Bien au contraire: elle semblait plutôt un moyen de la terminer à ses dépens, en établissant vis-à-vis de son autorité, désormais nominale et représentée par son pro-préfet Béal, un nouveau gouvernement: l'évêque élu Chausse prenait en mains l'administration effective de la Mission.

A la date du 12 mars 1881, M. Béal, faisant part à Mgr Guillemin de la situation embarrassante où il se trouvait, lui demandait conseil:

J'ai l'honneur, disait le pro-préfet, *de porter à votre connaissance l'extrait suivant d'une lettre récente que vient de m'adresser M. Rousseille, supérieur du Séminaire de Paris: La S. Congrégation vient de m'envoyer les brefs de Mgr Chausse, avec une lettre où le Cardinal-Préfet lui dit de se mettre immédiatement en mesure de remplir la charge qui lui est confiée, et je suis invité à lui faire parvenir ces pièces: c'est ce que je vais exécuter par la prochaine malle.»*

Ces quelques mots, Monseigneur, comparés aux dernières lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, me laissent dans l'incertitude sur la conduite que je dois tenir, placé que je suis entre deux autorités, l'une nouvelle avec laquelle j'aurai à compter, et celle de Votre Grandeur de qui j'ai reçu mes pouvoirs.

Je fais des vœux pour que rien ne retarde votre retour que vous annoncez comme très prochain.

Mais si une cause quelconque devait s'y opposer, je vous

---

(1) Bref du 29 Novembre 1880, publié le 16 Décembre 1880.

(2) Mgr Chausse fut sacré à Canton, par Mg Foucard du Kouang-Si, le 25 juillet 1881.

prie instamment, Monseigneur, de me déterminer clairement la conduite que je dois tenir au sujet de l'argent particulier que vous m'avez confié: cette demande me paraît assez justifiée par la position précaire où me laisserait une plus longue absence de Votre Grandeur.

Si Mgr Chausse arrive, muni de pleins pouvoirs, laissera-t-il les choses dans l'état présent, ou bien m'enverra-t-il en district?

Devant cette éventualité, je me demande comment je pourrais protéger vos intérêts pécuniaires.

Aussi, je crois devoir prier Votre Grandeur, de me tracer au plus tôt et en termes précis, une ligne de conduite à ce sujet, même par voie télégraphique si Elle le juge à propos.»

A. Béal, pro-préfet apostolique.

Nous ignorons la réponse de Mgr de Cybistra; mais nous savons que M. Béal s'inclina devant l'autorité nouvelle, investie de pleins pouvoirs. (1)

La Mission de Canton est donc désormais sous la direction du coadjuteur Chausse, évêque de Capse.

Mais ce titre de coadjuteur admirablement propre aux besoins de la cause, et sauvegardant en quelque sorte, les apparences de l'autorité du préfet apostolique absent, permettra à Mgr Guillemin de revendiquer toujours l'honneur de présider de loin à son œuvre et d'y consacrer sans relâche, toute son énergie et tout son cœur.

Rome, toujours sage, avait trop apprécié les services de l'éminent prélat, pour lui arracher des mains cette crosse pastorale qui était devenue pour les chrétiens de sa juridiction, comme le sceptre de sa royauté sur leurs cœurs.

Et d'un autre côté, pour faire la part aux revendications du groupe opposant contre l'administration ancienne, ou pour mieux dire, établir dans la Mission cette union sacrée qui y manquait depuis longtemps, la cour apostolique avait pris le seul moyen possible: la coadjutorerie.

Mgr Chausse n'avait point été mêlé aux factions rivales; sa conduite privée, à l'abri de tout soupçon, ses travaux apostoliques et ses talents peu ordinaires, l'avaient désigné au choix de la majorité.

Sans avoir les grandes vues générales de son Supérieur, dont l'ampleur morale semblait le diminuer un peu, il en

(1) M. Béal garda son titre de pro-préfet jusqu'en 1884, année de son départ pour Nazareth, maison de retraite à Hong-Kong.

possédait toutefois la piété ferme et le zèle des âmes, autant que le bon sens.

Sa devise était: *Inter omnes mitis;* et cela voulait dire: *Pax! Pax!* Trêve aux disputes!

De fait, les luttes fratricides cessèrent peu à peu, sous le nouveau règne; on n'eut que le temps de faire des baptêmes d'adultes; et, tant que le vénéré prélat vécut, il sut occuper ses prêtres à la seule prédication de l'Evangile.

Nous avons connu ce " brave homme d'évêque, " au début de notre apostolat; et, quand la mort pâle vint le faucher trop vite, hélas! en 1900, nous l'avons suivi, très contrit, jusqu'à sa dernière demeure, à Béthanie de Hong-Kong.

L'élection de son coadjuteur ne semble pas avoir affecté outre mesure Mgr Guillemin; en tout cas, dans sa correspondance, il n'y est jamais fait allusion. Il continue ses habitudes de vie comme par le passé.

Dans les premiers jours de l'année, il est très préoccupé de ses cloches, et des inscriptions qu'il doit y faire graver.

Le 25 janvier 1881, jour du 24e anniversaire de sa consécration épiscopale, il obtient une audience de Léon XIII, qui le reçoit avec bienveillance, lui accorde la bénédiction apostolique pour tous les siens et lui parle longuement de sa Mission, en lui promettant de dire le lendemain, la Messe pour lui et ses œuvres.

Le diacre A-tsin et M. Grandpierre, assistent à l'audience et offrent au S. Père une lithographie de Sancian et deux boîtes de thé.

Le 20 février, anniversaire de l'élection de Léon XIII, il obtient une seconde audience, au conrs de laquelle il offre au Pontife deux magnifiques vases de porcelaine de Chine.

Ces réceptions lui donnent l'occasion de faire imprimer un état de la Mission de Canton qu'il s'empresse d'envoyer à tous ses bienfaiteurs, en gage de souvenir et de reconnaissance.

Si nous ne reproduisons pas ici cet opuscule, c'est qu'il ressemble par trop, au document que nous citerons bientôt et où le prélat fera un exposé complet de l'histoire de son épiscopat.

Malgré les amertumes de sa situation, il garde presque toujours dans ses lettres, une sérénité qui surprend: " Samedi prochain, *écrit-il à sa sœur Eulalie,* c'est le jour de ta fête. Puisse ma lettre arriver assez à temps, pour te dire tous les vœux que je formerai, ce jour-là, pour toi.

« Au moins, tu peux être sûre qu'en ce jour, ma messe, la récitation de mon bréviaire, de mon chapelet et tous mes autres exercices de piété seront pour toi et à ton intention, deman-

dant à Dieu qu'Il veuille bien t'accorder toutes les grâces et bénédictions que tu peux désirer sur la terre, et surtout celle de nous retrouver tous un jour, réunis avec ceux qui déjà nous ont précédés, au séjour bienheureux des élus!

« Demain matin, je déposerai au chemin de fer et pour la destination de Besançon, une petite boîte portant ton adresse. Ce sont 12 petites oranges qui viennent du jardin du Pape, et que j'ai cueillies moi-même, pour te les envoyer au jour de ta fête. »

M. Grandpierre quittant Rome, courant de mars, vient visiter la famille Guillemin à Vuillafans et donne d'assez pauvres nouvelles du prélat; il « l'a trouvé, dit-il, quelque peu fatigué par le carême; et il craint pour sa santé. » Deux mois après, cette prévision se confirme. Le diacre A-tsin annonce à la famille « que Monseigneur ne mange ni ne dort plus; que les chaleurs de la saison le débilitent. »

On lui écrit d'abandonner Rome, et son frère Joseph le presse à maintes reprises; mais c'est en vain. Et il reste tout l'été, au détriment de sa santé, dans la fournaise qu'est Rome, en juillet.

C'est vers cette époque, qu'il apprend la mort de sa chère cousine Gérard, qui lui fait un don généreux pour sa Mission.

Presque au même moment, lui arrive la nouvelle de la maladie du cousin Henri Bel, pour qui il sollicite une bénédiction de Léon XIII; et le cousin guérit. On invite l'évêque quelques jours après, à l'ambassade:

« Le jour de la St Louis, *écrit-il, le 28 août,* dînant avec tous ces Messieurs de l'ambassade, comme on vint à parler de la belle statue de S. Louis qui se trouve dans une des niches, à côté de la porte de l'église, je n'ai pu m'empêcher de dire combien je serais heureux à Canton, si à côté de nos beaux établissements élevés par la France, je pouvais montrer à nos braves Chinois, un si beau et si touchant souvenir de la mère patrie.

« Or, j'achevais à peine ces mots que le premier secrétaire d'ambassade m'adressant la parole: " Eh bien, oui, Monseigneur, me dit-il, vous l'aurez, et nous serons heureux nous-mêmes de pouvoir par là, nous associer à vos travaux et aux belles œuvres que vous élevez dans ces pays lointains, pour y propager notre sainte religion et le nom de la France! "

« Et immédiatement après le dîner, nous avons pris nos mesures pour faire exécuter une belle statue en fonte sur le modèle de celle de St. Louis, et mesurant environ 6 pieds de haut; mais, ce n'est guère qu'en France qu'un semblable tra-

vail pourra se faire, et je m'en occuperai sitôt que je serai de retour dans le pays!. »

Du 15 au 18 Septembre, il a un accès de fièvre très violent qui cède devant quelques doses de quinine.

Le 27 Novembre, pris d'un grand malaise, il envoie quérir le médecin qui le trouve atteint de phlébite.

A-tsin inquiet avertit aussitôt la famille; mais cette fois encore, le mal cède devant les bons soins dont il l'entoure; et voyant qu'il ne se décide toujours pas à quitter Rome, le diacre demande qu'on lui envoie du linge et des vêtements chauds.

On comprend, en effet, que sa garde-robe devait être bien dépourvue, puisqu'il n'était venu à Rome que dans l'intention d'y passer une quinzaine. Or, voilà plus d'un an qu'il y était.

Ce long séjour permettait à A-tsin de poursuivre ses cours de théologie au Collège de la Propagande, ce qui ne l'empêchait pas de veiller, avec la plus grande sollicitude sur la santé de son maître vénéré.

En cette fin d'année 1881, cette santé restait chancelante; malgré cela, le prélat, toujours actif, avait rédigé, pour sa défense, le mémoire dont nous avons parlé précédemment et que nous citons presque en entier dans le prochain chapitre.

Ce mémoire qui porte la date de 1882 devait être présenté, comme il a été dit, soit, au Conseil de Paris, soit à la Propagande. Les amis du prélat, Louis Veuillot entre autres, le lui avaient conseillé fortement.

Nous avons les plus sérieuses raisons de croire qu'il est resté dans les cartons de son auteur, sans jamais avoir été présenté aux destinataires.

Il serait peut-être plus décent de l'y laisser encore, mais notre respect pour la vérité, nous fait un devoir d'en reproduire les parties documentaires; car il résume admirablement la carrière et les œuvres du prélat.

Chapitre XVI.

Exposé de l'Etat de la Mission du Kouang-tong, à Son Eminence le Cardinal Préfet de la Propagande

(1882)

Eminence,

Après 34 ans de Mission, rappelé en Europe, sans en connaître la cause ou les causes, qu'on ne m'a pas dites, mais que je soupçonne assez, c'est un devoir pour moi d'exposer à Votre Eminence l'état de cette Mission, et ce que pendant ce long espace de temps, y a été fait pour la conversion des païens et l'établissement du Christianisme.

Cet exposé me paraît d'autant plus nécessaire, qu'aujourd'hui dans la Mission de Canton, les choses prennent un caractère plus alarmant.

Tout récemment, en effet, plusieurs de nos chapelles ont été incendiées, un certain nombre de chrétiens obligés de s'enfuir et les menaces des païens deviennent de plus en plus inquiétantes pour l'avenir.

Aussi m'écrit-on de la manière la plus pressante pour me prier de hâter mon retour, et, non contents de ces sollicitations, mes missionnaires délèguent l'un d'entre eux (1) pour me chercher; plusieurs chrétiens de ces pays m'écrivent dans le même sens.

Avec cet exposé clair et net de l'état des choses, Votre Eminence verra mieux ce qu'il y a à faire dans l'intérêt de cette Mission; et de mon côté, si mon rappel a été une vraie peine et une humiliation profonde pour moi, j'espère bien, avec la grâce de Dieu, me montrer toujours fils obéissant, et a l'exemple du glorieux St. François Xavier, ne faire que ce que l'obéissance demandera de moi!

. . . . . .

I. Ancien état de la Mission. Autrefois florissante et sagement administrée par Macao, la Mission de Canton ne comptait pas

(1) M. Grandpierre.

moins de 40 mille chrétiens sur une population de 30 millions, et avec un certain nombre de chapelles.

Mais, dans ces derniers temps, Macao perdant ses moyens d'action, l'on vit bientôt cette Mission tomber de son état de splendeur et le nombre de chrétiens diminuer à un tel point, qu'au moment où nous y arrivâmes en 1848, on n'y trouvait plus que 7 à 8000 chrétiens! (1)

Et quels chrétiens! Des hommes ignorant complètement leur religion, la pratiquant à peine, et mêlant toutes les superstitions du paganisme aux pratiques de la Religion chrétienne!

II. Envoi de nouveaux missionnaires. C'est alors que la S. Congrégation voulant relever l'état de cette Mission, jugea à propos d'en confier le soin à une Congrégation française et il en chargea le Séminaire des Missions Etrangères, à la condition que les nouveaux missionnaires dépendraient de Macao. Mais comme nous étions peu protégés, nous vîmes plusieurs de ces apôtres arrêtés et emprisonnés.

Tels les P. P. Mailfait, Le Turdu, Marizien, Bernon; d'autres, comme le P. Chapdelaine, eurent la tête tranchée ou moururent des suites de leurs blessures.

III. Séparation d'avec Macao. En présence de tels dangers, et vu l'impossibilité de faire aucun bien dans une semblable position, les missionnaires décidèrent, d'une voix unanime, qu'ils ne resteraient dans la province qu'autant que l'un de nous partant pour Rome, exposerait de vive voix au S. Père et à la Propagande le véritable état des choses, bien résolus du reste, à s'en tenir à la décision du chef de l'Eglise.

Et comme déjà je me trouvais alors à la tête de la Mission avec le titre de préfet apostolique, c'est sur moi que tomba le choix des confrères m'envoyant à Rome pour y porter leurs plaintes et y plaider leur cause.

Arrivé dans la Ville sainte, j'exposai brièvement et simplement l'état des choses, ce qui fit tant d'impression sur le Cardinal Préfet et le Souverain Pontife, que immédiatement, ils résolurent de séparer la Mission de Canton d'avec Macao. Et en conséquence, comme je me trouvais en Europe, je fus choisi pour être le premier évêque de la Mission, et à ce titre, fus sacré par les mains mêmes du Souverain-Pontife Pie IX.

Une fois chargé de la Mission, mes premiers soins tout na-

---

(1) Macao perdit ses moyens d'action, par suite des violentes persécutions qui affectèrent également toutes les Missions de Chine, à partir de 1720 jusqu'en 1842.

turellement, devaient être pour les anciens chrétiens, ces brebis à demi-perdues de la maison d'Israël.

IV. Réforme des anciens chrétiens. Il fallait les instruire, leur rappeler les vrais principes du Christianisme, les arracher aux pratiques superstitieuses auxquelles ils se livraient généralement, et surtout par de bonnes confessions et de ferventes communions, leur faire réparer le passé et les prémunir contre les dangers de l'avenir. Et c'est, Dieu merci, ce qui se fit avec tant de succès, qu'au bout de quelques années, 3 ou 4 ans, la Mission avait complètement changé de face, et que la généralité de nos chrétiens étaient devenus de bons et fervents serviteurs de Dieu.

V. Conversion de païens. Après avoir ramené la Foi et la piété parmi les chrétiens, il s'agissait de travailler à la conversion des païens, et c'est aussi l'œuvre à laquelle nous nous consacrâmes de tout cœur.

Je me rappellerai toujours cette heureuse fête de Noël 1851, où, au milieu de la nuit, après avoir célébré la Ste Messe, j'avais devant moi 40 bons catéchumènes que j'avais gagnés à la Foi et auxquels cette nuit-là, je conférai le baptême.

L'année suivante j'en baptisai 100, et nos missionnaires en général, ne furent pas moins heureux.

En 1881, c'est-à-dire l'an passé, nous avons baptisé 1260 adultes; et ainsi depuis 34 ans, que nous sommes dans la Mission, chaque année, sans exception, nous a toujours fourni un nombre de baptêmes supérieur à celui de l'année précédente.

Aussi, au moment de notre entrée dans cette province, n'y trouvant que 7 ou 8000 chrétiens, comme nous l'avons dit, aujourd'hui, (1882) nous en comptons plus de 26000, tous attachés de cœur à leur religion, en connaissant bien les vérités et en pratiquant fidèlement les obligations.

Et quel est le moyen le plus propre à amener de semblables résultats?

VI. Œuvre des Catéchistes. Parmi tous les moyens que nous pouvons employer, le plus assuré du succès est celui des Catéchistes, hommes du pays bien instruits de la religion chrétienne, et qui, en rapport plus familiers avec leurs parents, amis et compatriotes, peuvent plus facilement leur en donner une idée exacte et les engager à l'embrasser.

Un catéchiste, dans le cours d'une année, peut ainsi amener à la connaissance du vrai Dieu une vingtaine de païens, rarement moins, en sorte que si nous pouvions engager un grand nombre de ces prédicants, nous multiplierions dans la même proportion, le nombre de leurs conquêtes.

Mais, en employant ces bons ouvriers de l'Evangile, il faut bien également leur donner une petite rétribution, tant pour eux personnellement que pour les besoins de leur famille, environ 400 francs par an.... Aussi, dans les différents voyages que j'ai faits en France, me suis-je appliqué d'une manière spéciale à faire connaître cette œuvre, pour laquelle j'ai pu recueillir un certain nombre de souscriptions, promettant aux donateurs une relation de tous les succès obtenus par leur généreux concours; et c'est bien à ce moyen, Dieu merci, que sont dues la plupart des conversions que nous avons pu réaliser dans la Mission.

VII. Baptême des petits enfants. Après la conversion des païens adultes, l'œuvre qui réclamait spécialement nos soins, c'est évidemment le baptême de ces pauvres enfants rejetés par la brutalité de leurs parents, et trouvant la mort au sein du paganisme.

Aussi, aidés par l'œuvre de la Ste Enfance, chaque année nous baptisons plus de 3000 petits enfants, et comme il y a 34 ans que nous obtenons ce résultat, c'est donc plus de 100 mille petits êtres que la Mission de Canton a envoyés au séjour des Bienheureux.

VIII. Clergé indigène. Sur une terre aussi vaste que la province, il faut bien des ouvriers nombreux pour la cultiver et recueillir la moisson qui, tous les ans, se présente à nous.

Aussi nous occupons-nous d'une manière toute spéciale de le formation d'un clergé indigène, travail long et difficile, on le comprend, mais qui, déjà, nous a fourni cinq jeunes et bons prêtres chinois. Puis, tant à Canton qu'au collège de Pinang, nous avons une quarantaine de latinistes, qui se préparent au sacerdoce.

Tels sont les résultats que déjà, avec la grâce de Dieu, nous avons pu obtenir depuis notre entrée dans la Mission. Mais aux œuvres spirituelles, il fallait bien aussi joindre les œuvres matérielles capables de soutenir notre action et surtout d'assurer l'avenir de cette chrétienté naissante. Et c'est encore ce que nous avons tâché de faire avec tout le soin, je dirai même, avec tout le dévouement et l'élévation d'idées, que nous avons pu y mettre, comme on pourra en juger d'après l'exposé suivant.

II. Œuvres matérielles.

I. Concession d'un terrain à Canton. La ville de Canton, renfermant pour le moins un million d'habitants, capitale d'une

province de 30 millions, l'honneur de la Religion et le succès de notre ministère, demandaient que là aussi, nous eussions un terrain convenable, assez grand pour recevoir une église, notre demeure et les différentes œuvres de la Mission.

Or, en 1858, au temps de la guerre Franco-chinoise, la ville et toute la province de Canton se trouvant au pouvoir des troupes françaises, et l'un des articles du traité, rendant au catholicisme les anciens terrains qui lui avaient été enlevés au temps des persécutions, j'ai pu indiquer, tant dans la ville de Canton que dans la province, 40 propriétés qui se trouvaient dans ces conditions.

Mais, au lieu de les réclamer, chacune en particulier, ce qui eût été fort long et difficile, il me parut plus convenable et plus expéditif de ne demander au Gouvernement Chinois qu'un seul terrain, pouvant servir de compensation pour tous les autres. Et comme alors, l'ancien palais du Vice-roi était couvert de ruines et regardé comme un terrain néfaste, parce que sur lui était tombée la première bombe lancée sur la ville, c'est aussi l'un de ceux que j'indiquai, et celui que nos Commandants, de concert avec les mandarins, jugèrent à propos de nous accorder. Mais, que de peines et de difficultés avant d'arriver à ce résultat!

II. Différentes oppositions. D'abord notre Procureur général à Hong-Kong, M. Libois, connaissant mes projets que je n'avais pas cru devoir lui cacher, les désapprouvait hautement, et cela non seulement devant nos missionnaires, mais encore devant les Commandants français résidant à Canton, et qui savaient bien me le dire à l'occasion!

De son côté, M. Albrand, supérieur de notre Séminaire de Paris engageait nos missionnaires à « ramener dans les voies de la prudence et de la sagesse leur vicaire apostolique dont les prétentions exagérées compromettaient l'avenir de la Mission. »

Heureusement que la majorité des confrères ne suivirent pas les avis de M. Albrand; en particulier cinq des plus anciens et des plus capables partageant complètement ma manière de voir, me secondèrent grandement dans la lutte que j'eus à ce sujet.

III. Opposition du Baron Gros. Enfin le Baron Gros ministre de France en Chine, n'était pas présent, lorsque la transaction fut conclue.

Revenant quelque temps après à Canton, et voyant le beau terrain qui nous avait été accordé pendant son absence, il s'irrita, disant que Sa Majesté Napoléon III serait avertie de cet-

te négociation fâcheuse à tout point de vue. (*voir les details cités plus haut, page 146.*)

IV. Eglise de Canton. Sur un si bel emplacement, au milieu de cette ville si populeuse et si importante, où l'on voit des pagodes et des bonzeries d'une beauté remarquable, il convenait que là aussi, il y eût en l'honneur du vrai Dieu, un temple capable de représenter un rayon de sa gloire aux yeux de ces pauvres païens, prosternés aux pieds de leurs idoles, et c'est aussi l'idée que j'ai cherché à réaliser; mais ici encore, que de difficultés et de peines, pour accomplir un pareil projet!

a. **Argent.** Il fallait d'abord une somme considérable. Or, lors de mon premier voyage en France, ayant pu voir l'Empereur Napoléon III, et lui représenter combien dans cette ville de Canton, il serait important d'avoir une belle église, élevée en l'honneur du vrai Dieu, et qui, en même temps, serait un souvenir de l'expédition française, et une nouvelle gloire pour Sa Majesté, j'en reçus d'abord la somme de 300 mille francs, puis une 2e. fois 100 mille et enfin une 3e. fois 100 mille, sommes qui, jointes à celles que j'ai pu recueillir, me permettaient de tenter quelque chose de grand et d'imposant.

b. **Plans.** Il fallait en 2e lieu, un plan digne et convenable, et je désirais surtout une église ogivale, comme devant faire plus d'impression sur les Chinois. Or, dans mes différentes courses en Europe, visitant avec soin toutes les églises gothiques, et prenant dans chacune d'elles, les différentes parties qui me paraissaient le mieux s'adapter à nos projets, j'en fis faire un dessin général que je présentai à M. Viollet-le-Duc, qui me le rendit avec ces paroles gracieuses: "Oui, faites exécuter ce plan; vous en serez content, et pour moi, je serais fier d'en être l'auteur!"

c. **Architectes.** Avec des plans, il fallait également des hommes de l'art pour les exécuter; et sous ce rapport, faisant venir successivement de France deux architectes habiles, et qui m'avaient été recommandés, tous deux nous quittent quelque temps après, pour aller à Hong-Kong et en Cochinchine, réaliser des bénéfices plus considérables; et alors, l'ouvrage, arrivé à peine à la moitié, retombe à la charge du pauvre évêque qui s'en tirera comme il pourra.

Il s'agissait surtout de la construction des voûtes, chose si importante et si difficile à exécuter dans ce pays; mais néanmoins, grâce aux études de physique et de mathématique que j'avais suivies autrefois au Collège de Fribourg, chez les Pères Jésuites, ces premières notions me permirent de conti-

nuer l'ouvrage commencé, sans qu'on s'aperçût trop de l'absence de nos premiers architectes.

d. **Ouvriers.** Il nous fallait ensuite des ouviers, et dans un pays, où ces sortes de travaux sont à peu près inconnus, c'était à nous tout naturellement à les former et à les diriger.

Or, bien que nous en ayons eu jusqu'à 400 à la fois, l'ouvrage s'est toujours fait d'une manière régulière et convenable. Bien plus, nous avons pu leur faire comprendre qu'en travaillant à l'église du vrai Dieu, ils devaient également l'honorer et le servir dans leur cœur, pour avoir part à la récompense réservée à ses fidèles serviteurs; et la plupart, pour ne pas dire tous, ont courageusement renoncé au culte des idoles, pour embrasser la Religion et recevoir l'eau sacrée de la régénération.

e. **Matériaux.** Enfin, il nous fallait des matériaux; et, ayant ouvert une carrière de granit sur les bords de la mer, à 40 lieues de Canton, nous y prenions déjà depuis deux ans, les pierres dont nous avions besoin, lorsqu'un jour, le Vice-Roi de Canton me fait savoir que des ordres de son gouvernement nous défendent désormais de faire nos approvisionnements en ce lieu. Son Excellence ajoute qu'Elle regrette cette mesure, mais que venant du ministre lui-même, Elle ne peut la modifier en rien. De là, la nécessité pour moi d'aller jusqu'à Péking, pour y traiter cette grave question.

f. **Voyage à Péking.** Arrivé à la Capitale du Céleste Empire, et exposant à notre Ministre plénipotentiaire, le but de mon voyage: « Hélas! cher Monseiqueur, me fait celui-ci, vous venez en un bien mauvais moment! Déjà j'ai tant d'affaires sur les bras, qu'il m'est impossible de m'occuper de la vôtre en ce moment. Mais, ajoute-t-il, comme dans deux jours, il y a conseil des ministres, si vous le voulez, je vous y conduirai; puis, ayant ici, un de nos jeunes interprètes, M. de Belcour, bien au courant de la langue mandarine, je vous le donnerai pour vous assister, et alors tous deux, vous tâcherez de vous en tirer le mieux qu'il vous sera possible! »

(Voir la suite de ce récit dans un des précédents chapitres pag. 278).

h. **Dimensions de l'église.** Aujourd'hui presque achevée, au moins pour les grands travaux de maçonnerie, construite dans le style ogival, en pierres de granit, avec une belle façade, deux tours, trois nefs, un large transept, douze chapelles latérales, de belles grandes fenêtres dans le sanctuaire, la grande nef et les

chapelles, comptant 200 pieds de long, 100 pieds de large et 64 pieds d'élévation sous voûte, notre église, je ne crains pas de le dire, peut entrer en comparaison avec les plus belles églises ogivales de France du 2e ordre, et même, tous nos officiers de marine et les voyageurs qui viennent la visiter, n'hésitent pas à lui donner la préférence sur S.te Clotilde de Paris. Au moins, bâtie dans le même genre, a-t-elle de plus que cette rivale, 12 chapelles latérales.

i. **Son effet moral.** Mais c'est surtout au point de vue religieux, que sa valeur se fait le mieux sentir, et qu'elle peut servir davantage à la propagation de l'Evangile au milieu de ces pays infidèles. Surpris de cette construction qu'on regardait autrefois comme une chimère, aujourd'hui les Chinois ne la considèrent plus que comme l'œuvre de Dieu et sur laquelle se trouve empreinte la trace de sa main toute puissante: *Digitus Dei est hic!* Non seulement ils n'oseraient se permettre la moindre injure ou la moindre inconvenance envers elle, mais encore dans les malheurs publics ou les épreuves particulières de la vie, comme dans les incendies, les maladies, tous, païens et chrétiens se tournent vers elle, et vingt fois, nous les avons vu recevoir presque immédiatement la récompense de leur pieuse confiance en Dieu.

Aussi, j'aime à le dire dans le sentiment de notre reconnaissance envers le Seigneur, c'est bien la plus belle pierre que nous puissions mettre à l'établissement du christianisme.

V. Orphelinats. Avec une église, il fallait bien aussi dans la ville de Canton, quelques établissements, élevés plus spécialement dans l'intérêt de la population, et pour lui montrer le but qui nous amène au milieu d'elle.

Aussi, aidé de l'œuvre de la S.te Enfance qui m'a largement remis la somme de 100 mille francs pour cet objet, j'ai pu élever derrière l'église, deux beaux et grands orphelinats, entourés de galeries, de cours et de jardins, et qui sont bien évidemment les plus belles constructions de la ville de Canton. Ces deux établissements, dont l'un nous sert aussi de séminaire, produisent un bon effet sur la population qui voit le bien réel et désintéressé que la religion chrétienne apporte au milieu de ces contrées.

VI. Cimetière. Avec l'église et nos orphelinats, il fallait bien également un lieu spécial pour recevoir la dépouille de nos chrétiens. Or, à une lieue de la ville, au pied des montagnes.

se trouve une petite vallée qui était jadis la propriété de la Mission, et qui lui avait été enlevée au temps des persécutions.

Pendant l'occupation de Canton, ayant pu recouvrer ce terrain et l'agrandir de moitié, nous en avons fait le lieu de notre Cimetière. Entouré d'une haie vive et d'une double rangée de pins toujours verts, il présente à l'entrée un beau portail en granit et à trois compartiments, avec des vases en fonte et une croix aussi en granit qui domine tous les environs. Ce terrain pour les morts, ne compte pas moins de 3000 pas de circonférence.

Au centre de la vallée, s'élève le mausolée qui recouvre les restes de nos soldats et pour la construction duquel, l'empereur Napoléon III a bien voulu me donner la somme de 25 mille francs. (1)

Formé de 4 colonnes et d'une flèche qui, avec sa croix, s'élève à la hauteur de 30 pieds, il renferme à l'intérieur un bel, ange en fonte de 8 pieds de haut, les ailes à demi déployées, montrant d'une main le Ciel, et de l'autre, déposant une couronne sur les restes des guerriers qui reposent à ses pieds monument simple, mais gracieux et qui a l'approbation de tous les artistes et connaisseurs qui le visitent.

A l'extrémité de la vallée, se trouve un petit village avec sa chapelle et 4 ou cinq familles chrétiennes, chargées à la fois de la garde du cimetière et de la culture de quelques terres que nous avons achetées dans les environs.

Enfin, chaque année, à la fête des morts, il se fait en ce lieu une procession solennelle à laquelle assistent toujours 4 ou 500 chrétiens et autant de païens, attirés par la curiosité de ce touchant spectacle! j'y célèbre la Messe en plein air, au pied du petit monument, et je ne saurais dire combien cette cérémonie faite d'une manière si grave et si pieuse, produit bon effet sur tous ceux qui en sont les témoins!

VII. Tombeau du P. Provana. A l'extrémité opposée de la ville, se trouve un tombeau élevé par l'Empereur Kang-Hi, en mémoire d'un missionnaire Jésuite, le P. Provana, qui jadis avait joué un rôle important à la cour de Pékin.

Construit en granit, le mausolée porte une belle inscription latine et chinoise.

Ayant pu obtenir du gouvernement Chinois la restitution de ce tombeau, et des terres adjacentes, nous en avons fait

(1) Le monument perdit d'abord son ange de fonte, lors des pillages de 1884 et finalement, fut lui-même très mutilé par la foudre en 1906.

un lieu de promenade pour nos élèves du Séminaire, en attendant que nous puissions y établir une petite maison de campagne ou pour mieux dire un lieu de repos et de tranquillité pour nos missionnaires et nos élèves, chose nécessaire dans ces pays brûlés par les ardeurs du soleil.

VIII. Chapelles dans la Province. En 1848, la Mission, dans toute son étendue, possédait à peine 4 ou 5 chapelles délabrées et servant à tous les usages profanes de la vie.

Aujourd'hui, nous en comptons une centaine, chaque missionnaire en ayant au moins 3, quelques-uns davantage, toutes étant propriétés de la Mission, ne servant qu'au culte religieux, et pourvues d'objets nécessaires à la célébration du service divin.

A côté de la chapelle, se trouve la chambre du missionnaire et celle du catéchiste, avec leurs dépendances: cuisines, petit jardin, le tout pauvre, mais bien tenu.

IX. Chapelles de Sancian. Et parmi toutes les chapelles de l'intérieur de la Province, qu'il me soit permis de citer en particulier les deux chapelles érigées dans l'île de Sancian, l'une en style gothique, sur le tombeau de St François Xavier, l'autre en style grec au milieu du plus proche village.

La bénédiction de ces chapelles se fit avec tant d'entrain et un si grand concours de la part des habitants, que le grand Juge de Hong-Kong, Mac-Donald, tout stupéfait, et m'adressant la parole devant tous les assistants: «Monseigneur, me dit-il, c'est le plus beau succès que vous puissiez espérer, et quoique protestant, je vous en fais mon compliment bien sincère! »

Un missionnaire y étant à poste fixe, il fallait aussi lui bâtir un presbytère convenable et une école pour les enfants de ses catéchumènes déjà au nombre de 300.

X. Ecoles dans la Province. En 1848, la Mission ne possédait que 3 ou 4 écoles à peine fréquentées chacune par une dizaine de pauvres enfants.

Aujourd'hui, nous en comptons 91, parmi lesquelles 74 sont pour les garçons et 17 pour les filles: ce qui nous donne 2 écoles au moins par missionnaire, quelquefois 3 et 4, et ce qui produit un bien réel dans la Mission.

L'école une fois bien établie, nous permettons volontiers aux enfants païens d'y assister, mais toujours en nombre inférieur à celui des enfants chétiens: ce qui est pour eux, une occasion de s'instruire des premières vérités du christianisme.

XI. Mes rapports avec les Mandarins. Dans l'intérêt de la Foi et de notre ministère, je tâche de rendre mes rapports avec

les mandarins aussi dignes et aussi convenables que possible. Non seulement j'évite tout ce qui pourrait les froisser et amener quelque conflit entre nous; mais encore, je ne manque aucune occasion de leur donner toutes les marques de considération et de bienveillance que je sais pouvoir leur faire plaisir.

Déjà, on a vu la manière dont je me suis présenté devant les ministres de Pé-kin, et l'on a vu l'accueil qu'ils ont bien voulu faire à ma demande.

Deux fois, dans les rues de Canton, allant en palanquin et rencontrant le Vice-Roi qui venait dans le sens opposé, accompagné de son brillant cortège, je descends de ma chaise, pour le saluer; et alors, touchée de cette déférence, Son Excellence fait arrêter son palanquin, et me saluant à l'Européenne comme je l'avais saluée à la façon chinoise, Elle me présente gracieusement la main que je reçois avec une profonde inclination: ce qui fut généralement remarqué, et fit une bonne impression sur toute la population!

Dans d'autres circonstances, je n'ai jamais manqué de lui envoyer mon petit présent, objet européen d'une certaine valeur, comme:

1.° Une montre en or et à répétition.
2.° Un fusil double et à piston.
3.° Deux révolvers.
4.° Une horloge à coucou.
5.° Une lanterne magique.
6.° Douze services d'argent.
7.° Douze couteaux de table avec leur étui.
8.° Douze petits verres en cristal.
9.° Six bouteilles de Chartreuse. (Don du P. Guerrin).
10.° Six bouteilles de Champagne.
11.° Six livres de café.
12.° Six livres de chocolat.

Et tous ces petits présents sont toujours bien accueillis par Son Excellence, qui aime à les montrer à son entourage, comme une marque de la considération et de l'amitié que l'évêque conserve pour les autorités du pays: ce qui nous sert beaucoup dans son esprit et dans l'esprit public.

XII. Justification de nos Œuvres. Et, d'une autre part, si j'avais à justifier les Œuvres qui ont été faites dans la Mission, et qui comprennent surtout:

1) La concession de notre vaste terrain à Canton.
2) La construction de la cathédrale et des deux orphelinats.
3) L'établissement du Cimetière et du tombeau de Provana.
4) L'érection des 100 chapelles y compris celles de Sancian,

je pourrais dire *en toute assurance* que si aujourd'hui, ces œuvres n'étaient pas faites, avec l'opposition que nous rencontrons du côté du Gouvernement Chinois et le peu d'appui que nous recevons de la France, il n'y aurait plus, ni matériellement ni moralement, possibilité de les entreprendre; et ainsi, la Mission se trouverait, comme bien d'autres le sont en Chine, *à jamais* privée de ces beaux établissements, qui font à la fois sa prospérité présente et son avenir!

Ce qui prouve qu'il faut savoir profiter des circonstances, et que ce qui a été fait dans la Province, a été bien fait et en son temps, c'est-à-dire d'une manière toute providentielle, et dont nous ne saurions assez remercier la Divine Bonté, qui a bien voulu nous diriger et nous soutenir d'une manière si évidente au milieu de toutes ces entreprises!

A Elle et à Elle seule en soient l'honneur et la gloire: *Soli Deo honor et gloria!*.

Et qu'Elle soit aussi bénie pour toutes les peines et contradictions que nous avons rencontrées! *Bonum mihi, quia humiliasti me!*

Mais, avec les œuvres établies et donnant déjà leurs fruits, il en est plusieurs autres encore à fonder, et qui ne sont pas moins nécessaires au développement de la Religion chrétienne au milieu de ces pays infidèles.

Et, comme parmi les confrères de Canton, (je le dis à regret, mais je dois le dire, pour bien faire connaître l'état des choses,) comme parmi les confrères, on ne trouverait personne qui ait le goût, les ressources et même la volonté nécessaires pour l'exécution de ces travaux, il faut bien encore que le pauvre évêque s'en charge, son devoir étant de payer le premier de sa personne, de suppléer au défaut des autres, et enfin de faire son possible, pour mettre la Mission dont il reste chargé, sur un pied convenable et en état de produire tout le bien qu'on peut en attendre. Ainsi, ce qui nous resterait à faire, ce serait:

III. Nouvelles œuvres à fonder.

1) L'achèvement de la cathédrale, comprenant les autels, les vitraux, les cloches et l'horloge.
2) Construction d'un Séminaire.
3) Imprimerie Chinoise et œuvre des Catéchistes.
4) Ecole universitaire et libérale.
5) Chapelle au Cimetière.
6) Presbytère pour les missionnaires.
7) Petite chapelle pour pèlerinage.

8) Maison de campagne à Provana.

9) Payement de nos dettes.

Toutes choses qui demandent de ma part un mot d'explication.

I. Achèvement de la cathédrale. On se rappelle ce qui a été dit de cet édifice vraiment beau, et qui est bien plus l'œuvre de la divine Providence que le fruit de notre travail personnel. Tous les gros ouvrages consistant en murs, voûtes, charpentes et toit, sont complètement achevés, et cela d'une manière aussi solide que élégante. Mais il lui manque plusieurs choses encore qui doivent en faire le complément, et dont il faudra bien nous occuper plus tard, comme les autels, les vitraux, les cloches et l'horloge.

***a.* Autels** Les autels les plus simples seront aussi les plus convenables, au moins pour le moment, et, en attendant que nos ressources nous permettent de faire plus tard quelque chose de plus soigné et de plus en rapport avec le reste de l'Eglise.

***b.* Vitraux.** Une église ogivale demande également des vitraux du même genre, c'est-à-dire des vitraux en couleur, et représentant des sujets religieux. Or, notre église devant être dédiée au S. Cœur de Jésus, nous mettrions dans la grande fenêtre placée au fond du Sanctuaire, la figure de Notre-Seigneur présentant son divin Cœur aux hommes, mais, d'une dimension assez grande pour dominer tout le sanctuaire, et être bien vue de tous les points de la grande nef.

Dans les 2 fenêtres voisines seraient deux anges en adoration aux pieds de Notre-Seigneur.

Dans les deux Chapelles du transept, d'un côté, l'auguste Vierge Marie, sous la forme de son Immaculée-Conception, et de l'autre côté S.t Joseph, patron de la Chine.

Plus loin, l'Ange gardien, tenant son pupille par la main, et vis-à-vis S.t François Xavier, patron spécial de la Mission.

Dans les fenêtres suivantes, Saint Pierre avec la tiare sur la tête et les clefs en mains, comme représentant le Chef de l'Eglise. Et vis-à-vis, S.t Louis roi de France, nous rappelant le souvenir de la patrie, ce qu'Elle fait pour l'œuvre de la Propagation de la Foi et en particulier pour la Mission de Canton.

Les deux chapelles, placées à l'entrée de l'église, devant être dédiées aux âmes du Purgatoire, dans l'une seraient des vitraux représentant leur état de souffrance, dans l'autre leur délivrance et leur départ pour le Ciel.

Enfin, dans les 12 fenêtres du haut, seraient les 12 apôtres, ou, si nos ressources ne nous permettent pas de faire quelque chose de si splendide, dans chaque fenêtre, nous met-

trions simplement de la grisaille, avec une grande croix rouge au milieu, et un liseret de verdure autour; ce qui, vu de loin, produit un bel effet.

c. **Cloches.** Mais, ce qu'il nous faut dès ce moment, ce qui est le complément nécessaire de toute église, c'est une sonnerie digne et convenable.

Or, pour avoir quelque chose qui fût en rapport avec la grandeur de notre église et l'étendue de la ville, qui n'a pas moins de cinq lieues de circonférence, il nous faudrait 3 cloches, dont la plus grosse serait du poids de 6000 livres environ, et les autres d'un poids proportionné, de manière à former un accord parfait.

Et, comme autrefois, l'Amiral Fourichon avait bien voulu me laisser un magnifique canon, pesant 10 mille livres, du cuivre le plus fin et le plus recherché, cette donation couvrira une bonne partie de la dépense, et, grâces à une telle faveur, déjà aujourd'hui, nos 3 cloches sont fondues, et n'attendent plus que mon départ, pour venir en Chine avec moi (1)!

d. **Horloge.** Toutefois, dans une ville où ce genre de cloches n'est point encore connu, leur installation à Canton n'est pas sans me donner quelque inquiétude. Mais, d'une autre part, comme on n'y voit point d'horloge publique donnant l'heure à la population, que nous y en établissions une dans ces conditions, ce sera bien un vrai service rendu à la cité, et la plus grande garantie que nous puissions donner à nos cloches, qui se trouveront ainsi sauvées, en contribuant au bien public!

e. **Jaquemart.** Bien plus, si à côté des cloches et de l'horloge, nous posions un jaquemart ou automate, ce serait un sujet d'admiration pour les Chinois, qui ne se lasseraient pas de contempler cette merveille et de dire que la Religion chrétienne est bien inspirée de mettre à son usage des inventions si intéressantes et si belles.

II. Construction d'un Séminaire. Notre église achevée avec ses vitraux, ses cloches et son horloge, la grande œuvre que nous aurions à entreprendre, serait la construction d'un Séminaire. Il faut bien en effet, un clergé indigène, chose si instamment recommandée par les Souverains Pontifes, et d'une nécessité si absolue pour la propagation et la conservation de la Foi dans ces pays de la Gentilité.....

(1) Il est regrettable que Mgr Chausse se soit dessaisi de ces cloches, dans la crainte exagérée de froisser les croyances superstitieuses des païens. De nouvelles cloches ont été achetées en 1909.

Si, en réalité, en retournant dans ma lointaine Mission, je puis lui porter les subsides nécessaires pour fonder un séminaire et établir un clergé indigène, non seulement je n'aurai pas à regretter mon voyage d'Europe, mais encore ce sera un des plus grands services qu'il puisse procurer à cette province et à l'établissement du christianisme dans ces contrées.

III. Imprimerie et œuvres des Catéchistes. Une autre œuvre, qui revient également au Séminaire et qui peut avoir une grande portée pour le bien de la Mission, c'est la création d'une petite imprimerie chinoise.

On sait combien l'usage des livres est répandu en Chine et combien ce moyen peut y faciliter la propagation de l'Evangile. J'ai vu plusieurs Chinois convertis uniquement par la rencontre de quelques livres chrétiens.

C'est aussi un excellent moyen de conserver l'esprit de piété parmi les fidèles, en sorte que nous ne saurions trop multiplier ces moyens de conversion et de salut.

Et d'une autre part, à notre séminaire, chez des jeunes gens intelligents dont il faut occuper l'activité, nous trouverions un concours assuré et sans beaucoup de frais, ils pourraient contribuer énormément au succès de l'œuvre.

a). **Manuel de piété.** Déjà, au point de vue de la piété, je puis offrir à nos élèves, un petit manuel de prières, qui, autrefois au pensionnat des Pères Jésuites à Fribourg, a eu le plus grand succès, et auquel j'ai ajouté bon nombre des plus belles prières liturgiques de l'Eglise.

Ayant soumis ce petit opuscule à l'appréciation de plusieurs évêques de France et à la sanction de la Propagande, tous en ont fait l'éloge, plusieurs même me l'ont demandé, pour le mettre entre les mains de leurs séminaristes, comme moyen de favoriser en eux l'esprit de piété.

b). **Grammaire latine.** J'ai également voulu faire pour nos jeunes séminaristes une grammaire latine, composée sur le texte de la *Grammaire de Lhomond,* qui est bien l'ouvrage élémentaire le plus parfait en ce genre, mais toutefois en y apportant les additions et changements demandés par le génie de la langue chinoise, et en plaçant le texte chinois en regard du latin; petit opuscule mis à la portée de tous les élèves, et dont l'utilité a été constatée par plus de 20 ans d'usage.

c). **Catéchistes.** On se rappelle ce que j'ai dit précédemment de l'action de nos catéchistes; or, autant leur dévouement peut servir au bien de la Mission, autant méritent-ils de notre part, une attention et des égards tout particuliers.

Et pour cela, je voudrais, en premier lieu, les placer au séminaire, en attendant que nous puissions leur élever une de-

meure spéciale à côté de l'Eglise. Puis, comme la plupart des missionnaires, toujours en courses, ne pourraient pas s'en occuper assez régulièrement, je voudrais charger de ce soin, les deux Pères résidant au Séminaire, à qui semble revenir cet emploi.

IV. Ecoles secondaires. Les temps ne sont pas loin où la Chine délivrée enfin de ses préjugés, voudra s'adapter aux mœurs nouvelles et à l'esprit des civilisations latine et saxonne.

La jeunesse de ces pays se livrera donc aux études scientifiques, et Dieu veuille que nous ne soyons pas en retard, pour leur offrir, avant tous les autres éducateurs, le véritable sens des doctrines en cours.

Il nous faudrait une ou plusieurs maisons d'éducation universitaire et des religieux chargés de leur direction.

V. Chapelle du cimetière. Après la construction de l'église et du Séminaire, l'œuvre que je désirerais entreprendre, serait la chapelle du Cimetière, comme tenant de plus près au culte religieux et devant faire meilleure impression sur les Chinois si attachés à la mémoire des morts. Comme je l'ai dit plus haut, à une demi-lieue de la ville se trouve notre cimetière, belle vallée solitaire, qui, par sa posilion, répond parfaitement à sa destination. Déjà nous y avons fait d'importants travaux; mais ce qu'il lui faudrait encore, ce serait une petite chapelle, élevée au centre même de la vallée et consacrée spécialement au culte des morts.

C'est là que seraient déposés les restes de nos chers et dignes confrères qui déjà sont allés recevoir la récompense de leurs sacrifices, comme les P. P. Le Turdu, Marizien, Mailfait, de sainte et heureuse mémoire.

Et c'est là aussi que, plus tard, viendraient reposer, à l'ombre du sanctuaire, ceux qui seront morts les armes à la main....

VI. Presbytère. Il faudra bien aussi songer à l'habitation des missionnaires, qui a été jusqu'ici si pauvre et si misérable.

Que nous ayons commencé nos travaux par la maison de Dieu, par les deux grands orphelinats, par le Cimetière et enfin par les chapelles répandues dans la province, rien de plus juste, de plus conforme à l'esprit du christianisme et de plus propre à faire impression sur l'esprit des païens.

Et c'est en grande partie à ces dispositions générales, je crois, que nous devons la considération et les égards que nous témoigne aujourd'hui la population Européenne et je dirai même la population païenne de Canton.

Mais néanmoins, les convenances et les usages reçus demandent également que l'évêque et les missionnaires aient une

habitation sinon splendide et recherchée, au moins honnête et convenable: chose nécessaire partout, mais surtout dans ces contrées de l'Extrême - Orient où tout se juge par l'extérieur, et où, dans l'intérêt même de notre ministère, il faut frapper les yeux de ceux qui ne sont pas avec nous!

VII. Chapelle de pèlerinage. Il est un autre projet, dont bien des fois déjà, nos Missionnaires et nos chrétiens m'ont parlé, et qui ne serait pas sans un grand profit spirituel, si nous avions de suite les moyens de l'exécuter. Ce serait l'érection d'un petit sanctuaire sur quelque montagne ou au fond de quelque vallée solitaire, à 4 ou 5 lieues de Canton, et qui serait là comme le but d'un pèlerinage en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu. Dans les circonstances difficiles de la vie, lorsqu'on a une grâce spéciale à demander, une mesure décisive à prendre, un chagrin ou une inquiétude à dissiper, on aime bien trouver un lieu solitaire, où l'on puisse se retirer et répandre son âme devant Dieu, et c'est là tout naturellement, que nos missionnaires et nos chrétiens iraient chercher les secours particuliers dont ils ont besoin. Bien plus, les païens eux-mêmes, ayant de ces lieux plus accrédités, où ils se rendent pour honorer leurs idoles, et en obtenir des faveurs plus marquées, il ne faut pas que les chrétiens aient à leur envier des secours et des consolations qui abondent chez eux et qui ne se rencontrent pas au sein du Christianisme!

Déjà, nous avons bien dans l'île de Sancian la belle et intéressante Chapelle élevée en l'honneur de St François Xavier; mais, située à 40 lieues de Canton, dans une île d'un abord difficile, elle ne saurait remplir le but que nous avons en vue, tandis qu'aux environs de Canton, on trouverait facilement un lieu répondant à tous nos désirs et à ceux de nos chrétiens.

Il ne lui manquerait plus qu'un signe approbatif du Ciel, comme ceux qui ont marqué l'origine de la plupart des pèlerinages; mais en mettant à son choix toute l'attention possible, et surtout en priant la Reine des Cieux de vouloir bien nous indiquer le point qui lui plaira devantage, comme Elle l'a fait si souvent ailleurs, il faut espérer que le Ciel se montrera favorable à nos vœux, et que le lieu choisi par nous, sera aussi marqué par les bénédictions venues d'En-haut!

VIII. Maison de Campagne. Enfin, notre habitation se trouvant à Canton, dans cette ville populeuse, située sous la zone torride, où les chaleurs sont excessives et les émanations souvent fétides, il nous faut avoir dans les environs, un séjour plus sain où les missionnaires et les élèves puissent, de temps en temps, aller respirer l'air de la campagne et se remettre

de leurs fatigues quotidiennes. Or, comme à peu de distance se trouve le tombeau de Provana, ce serait là tout naturellement que serait établie la villa qui nous est nécessaire.

Sans de grandes dépenses, il serait facile d'y élever une petite habitation champêtre pour les Pères, une autre pour les orphelins avec une petite chapelle; un catéchiste serait chargé de la garde de ce lieu et du soin de travailler à la conversion des païens. (1)

Telles sont les œuvres établies et à établir.

IX. Payement de nos dettes. Et pour ces dernières, je m'en charge d'autant plus volontiers, qu'elles sont moins du goût de nos chers confrères, et qu'elles ne se feront qu'autant que je serai là pour en prendre l'initiative et pourvoir aux frais de la dépense. Mais, une fois commencées, qu'on soit parfaitement tranquille au sujet du payement, qui se fera de la manière la plus régulière et la plus complète, sans que la Missoin et encore moins la Congrégation, puissent avoir aucune inquiétude à cet égard. Le passé est une garantie pour l'avenir; et avant d'entreprendre aucune œuvre considérable, je ne manquerai pas, selon le précepte de l'Evangile, de voir si j'ai les moyens de la réaliser, afin qu'il ne soit pas dit de moi: « *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare !*

X. Conclusion. Mais tout étant complètement et convenablement achevé, il sera temps de se reposer, et alors, je demanderai à la Mission un petit coin de terre isolé, où seul, sans être connu de personne, je puisse reposer en paix; qu'il ne soit plus question de moi parmi les hommes, pas plus que si je n'avais jamais paru sur la terre.

Dieu sait si ce désir de ma part est sincère; et c'est ainsi, qu'avec sa sainte grâce, avec l'appui de la Propagande, qui ne m'a jamais manqué et sur lequel je compte toujours, avec la bénédiction du chef de l'Eglise, que je demande de tout cœur, j'espère retourner prochainement dans ma lointaine Mission, et y continuer l'œuvre commencée, jusqu'à ce qu'enfin je voie se vérifier pour moi la consolante parole inscrite sur mes armes, et qui sera l'heureux couronnement de nos œuvres: *In morte vita.*

En exprimant ces vœux à Votre Eminence, qu'Elle veuille bien me permettre de lui offrir, en même temps, l'expression des sentiments avec lesquels j'aime à me dire,

De Votre Eminence,

le bien humble, bien obéissant et affectionné serviteur.

† Zéphyrin Guillemin, év. miss.
Préf. apost. du Kouang-tong (Chine)

(1) Nous pensons avec beaucoup d'autres, que cette villa isolée, eût été bien mal gardée contre les voleurs.

Suit le

Tableau Comparatif de la Mission de Canton

En 1848		En 1882	
1. Prêtres Chinois	8	Missionnaires Européens	34
2. Nombre de chrétiens	8000	Chrétiens	26.000
3. Baptêmes d'enfants exposés	100	Par an 3 ou 4000	100.000
4. Terrains à Canton	0	Palais et jardins du Vice-Roi	2
5. Eglise à Canton	0	Eglise ogivale	1
6. Orphelinats à Canton	0	Avec arcades et colonnes	2
7. Presbytère	0	Pauvre taudis	1
8. Cimetière	0	Grande vallée	1
9. Tombeau Provana	0	Terrain pour villa	1
10. Chapelles à l'intérieur	8	Chapelles	110
11. Chapelles à Sancian	0	1 ogivale, 1 romane	2
12. Ecoles dans la Province	4	Ecoles	91
13. Cimetières	4	Cimetières	10
14. Dettes à acquitter	0	Toutes payées	00
		Jeunes prêtres chinois	5
		Catéchistes	60
		Confessions	41.300
		Communions	40.106
		Baptêmes d'adultes	1262

Noms des missionnaires actuellement employés (1882).

	Diocèse	Naissance		Départ
Evêque: Mgr **Guillemin,** Fr. Ph. Zép. év. de Cybistra en 1856	Besançon	16 Mars	1814	1848
Coadjuteur: Mgr **Chausse,** Augustin évêque de Capse en 1880.	Le Puy	19 Février	1838	1862
Pro-préfet **M. Béal,** Ant.	Clermont	10 Février	1843	1867
MISSIONNAIRES:				
M. M. Bernon, André	Bordeaux	7 Nov.	1818	1849
Jacquemin Ch. J. B.	Nancy	20 Sep.	1826	1851
Chagot Mich. Gasp.	Limoges	5 Sep.	1824	1851
Delsahut, Jacques	Cahors	27 Oc.	1831	1858
Goutagny, Fleury	Lyon	1 Déc.	1832	1859
Mouroux Ch. M. L.	Orléans	3 Avr.	1832	1862
Houery Victor. Jean	Nantes	5 Déc.	1833	1863
Verchère Jean M. Phil.	Autun	22 Déc.	1838	1863
Gérardin Joseph	Nancy	13 Janv.	1841	1865
Déjean Jean Pr. Jos.	Lyon	21 Sep.	1834	1867
Boussac J. Gerv. Jul.	Albi	6 Nov.	1844	1868
Barois Louis-Octave	Poitiers	15 Mai	1845	1869
Grimaud Avit Ad. Aimé	Gap	6 Fév.	1845	1870
Genoud Mar. Jos. Fr.	Annecy	2 Mars	1844	1870
Mioux Em. Alph.	Grenoble	10 Fév.	1842	1872
Guillaume Charl. Alp.	Nancy	26 Mai	1844	1872
Berthon J. Bap. Ern.	Poitiers	24 Avr.	1838	1872
Gauthier Jean	Autun	23 Fév.	1845	1873
Sorin Henri	Nantes	16 Déc.	1848	1874
Codis Ant. J. Val.	Rodez	24 Janv.	1849	1874
Délétraz Pierre-Casimir	Annecy	19 Av.	1842	1875

Brugnon Eug. Charl.	Reims	29	Nov.	1851	1876
Grandpierre Jos. Apol.	Besançon	18	Avr.	1853	1876
Hervel Donatien. M. Tous.	Nantes	31	Oc.	1850	1876
Ferrand Aug. P. V. Pl.	Mende	6	Juil.	1844	1876
Vacquerel Henr. Const.	Bayeux	15	Août	1853	1878
Serdet Léandre-Félix	Besançon	31	Août	1846	1879
Laurent Ferdinand-Henri	Paris	16	Déc.	1856	1880
Fleureau Désiré-Louis	Orléans	26	Mai	1845	1881
Mérel J. Marie	Nantes	18	Sep.	1854	1881
Lanoue Aug. Joseph	Besançon	5	Août	1857	1881
Chambodut Claud. Mar.	Lyon	8	Av.	1858	1882
Murcier Louis Marie	Lyon	20	Fév.	1857	1882

Etaient morts ou partis avant 1882.

MISSIONNAIRES :	Diocèse	Naissance			Départ		
Mailfait Jacq. Auguste	Metz	26	Mars	1817	1849	†	1851
Amat Ch. Pier. Anne-Jean	Toulouse	14	Juil.	1820	1849	†	1863
Lalanne-Sansot Jul. J. B.	Bayone	24	Juil.	1824	1849	†	1858
Marizien Prot. Gervais	Langres	16	Déc.	1824	1849	†	1850
Le Turdu Pier. Marie	St. Brieuc	6	Août	1821	1850	†	1861
Bisch Jos. Fr. Xavier	Poitiers	17	Mars	1826	1851	†	1859
Chapdelaine Auguste	Coutances	6	Janv.	1814	1852	†	1856
Deluc Dominique	Agen	3	Déc.	1826	1852	†	1860
Lavigne Jacq. Sébast.	Tarbes	9	Juil.	1824	1852	quitte	1854
Fontaine Ch. Alfred	Digne	15	Sep.	1817	1854	†	1859
Bernadou Philippe	Albi	2	Mai	1830	1854	†	1856
Philippe Pier-Marie	Vannes	23	Sep.	1831	1858	quitte	1865
Tardy Charl. Ernest	Metz	13	Janv.	1835	1859	quitte	1872
Drouet Pierre-Aug.	Nantes	22	Nov.	1835	1860	†	1860
Chousy Jean-Benoît	Lyon	5	Mars	1837	1860	quitte	1871
Jolly Louis	Poitiers	5	Déc.	1836	1860	quitte	1875
Proteau Alex. Franç.	Luçon	4	Juil.	1837	1860	†	1860
Alibert Jos. Etienne	Paris	7	Oct.	1835	1860	†	1868
Foucard Pier-Noël-Jos.	Orléans	24	Déc.	1830	1860	quitte	1869
Braud Aug. Franc.	Angers	24	Mars	1838	1861	†	1873
Gennevoise And. Félix	Cambrai	30	No.	1835	1862	quitte	1868
Cambier Désiré-Edouard	Cambrai	22	Janv.	1826	1863	†	1866
Guerrin Ch. Louis-Léon	Besançon	18	Déc.	1837	1864	quitte	1867
Bazin Séraphin-Mich.	Poitiers	12	Juin.	1840	1865	quitte	1868
Delavay Jean-Marie	Annecy	28	Déc.	1834	1867	quitte	1881
Caillet Joachim-Marie	Vannes	15	Janv.	1842	1868	†	1873
Durand Eugène	Blois	13	Mai	1840	1869	quitte	1873
Denis Dom. Jules	Angers	8	Juin	1848	1873	quitte	1880
Bellanger Alph. Marie	Le Mans	26	Avr.	1856	1879	†	1882
Teurtrie Jul. Edm. (1)	Coutances	27	Mai	1850	1878	quitte	1882

(1) 85 nouveaux missionnaires sont venus, depuis 1882, jusqu'en 1916, s'ajouter aux précédents.

Chapitre XVII.

I. Maladie grave du prélat à Rome. Les oranges de Léon XIII. Retour en Franche-Comté. Plaintes et griefs; lettre d'un de ses prêtres.
II. Ses journées dans la famille. Une réplique à un journal de Pontarlier.
III. La guerre du Tonkin. La question du retour à Canton. L'abbé Bourgeois.
IV. Fluxion de poitrine. Mort et funérailles de l'évêque de Cybistra.
V. Coup d'œil général sur sa vie.

1882-1886.

I.

Le long document qu'on vient de lire, ne fut probablement présenté, avons-nous dit, ni aux Directeurs ni à la Propagande. Il n'eût d'ailleurs produit qu'un médiocre effet, à l'heure où le prélat, déjà épuisé par les émotions, allait encore, sous l'influence du climat débilitant de Rome, faire une grave maladie.

Sa santé bien chancelante depuis quelques mois, paraît en effet s'affaiblir davantage. Dans les premiers jours de janvier 1882, un nouvel accès de fièvre survient; il a la figure très enflée et le médecin diagnostique un érésipèle, sans toutefois craindre aucun danger.

A-tsin très inquiet, ne sait que faire; il craint d'alarmer inutilement la famille, et cependant, pour dégager sa responsabilité, il en écrit au frère de Monseigneur.

Mais le 6 janvier, le médecin ayant déclaré que la situation était grave, et qu'il ne répondait de rien, le pauvre A-tsin tout hors de lui, jette le cri d'alarme: « *R.mus Episcopus,* écrit-il, *in omni periculo mortis!*

Et de fait, on l'avait trouvé assez mal à la Procure, pour lui donner les derniers sacrements.

Aussitôt, son frère, accompagné de M. l'abbé Bourgeois, curé de Vuillafans (1), accourt; et leur présence est pour le vénéré malade, non moins que pour A-tsin, un sujet de grande consolation.

(1) Aujourd'hui religieux bénédictin en Angleterre.

Pendant près d'un mois, la maladie suivant son cours, donne à son entourage les plus vives inquiétudes et suscite les actes du plus beau dévouement, soit de la part des médecins, soit de la part du personnel de la Procure.

A-tsin surtout se dépense autour de son maître, avec une piété toute filiale: il le sert avec une fidélité, une générosité si inlassables, que la famille considère comme un devoir de justice, de lui en exprimer sa vive reconnaissance.

« Le mal ne pouvait, remarque l'abbé Trésoret, tenir en face de tant de dévouement. L'heure de la délivrance n'était point encore arrivée, et Dieu réservait à son serviteur de plus grandes épreuves. »

Le mieux étant donc survenu, son frère, complètement rassuré, peut le quitter le 6 février, pour rentrer à Vuillafans. Le 12, notre cher malade, quoique encore au lit, écrit à sa sœur Eulalie pour lui souhaiter sa fête: « *Un petit mot,* dit-il; *il ne sera pas long; car, je suis toujours au lit; mais il te dira toute l'affection que l'évêque missionnaire conserve pour toi et cela suffit!*

Ce matin, en recevant la Ste Communion, ma prière spéciale était pour toi et à ton intention; une fois sur pied, ce sera la S^te^ messe que je célébrerai pour toi; prie aussi pour moi et avec la grâce de Dieu, tout ira pour le mieux!

Je vais mieux en effet, et tout danger est passé; mais il faudra quelque temps encore pour me remettre; et j'espère bien retrouver les forces nécessaires pour retourner plus tard dans ma Mission et y continuer l'œuvre commencée. »

Le 21, il écrit à son frère, au sujet de la réunion des anciens élèves de Fribourg qui a lieu chaque année à Lyon vers cette époque. Il envoie à la réunion une corbeille de 200 oranges bénites par le Pape et 200 petites croix faites avec des bâtons cueillis près du tombeau de St François Xavier à Sancian.

La convalescence s'affermit de plus en plus, et il espère bien dans une quinzaine de jours quitter Rome pour regagner Paris et immédiatement après Besançon.

A peine était-il sorti de cette épreuve de la maladie, qu'une autre bien plus pénible l'attendait.

Un jour de la première quinzaine de mars, M. Delpech lui annonce que les Directeurs de Paris ont décidé le renvoi en Chine de son diacre A-tsin. Cette détermination, ayant été prise sans qu'on ne l'ait prévenu, ni qu'on ne lui ait donné aucune explication, l'affecte beaucoup: il lui semblait qu'on ne devait pas ainsi le priver de soins que sa convalescence rendait encore plus indispensables.

Toutefois, s'il ne s'agissait que de sa personne, ce serait peine facile à refouler au fond de son cœur.

Mais quelle impression fâcheuse ne va pas produire une telle mesure?

Comment ses chrétiens, qui ont un si grand respect pour leur évêque, vont-ils l'interpréter?

Ne supposeront-ils pas qu'A-tsin s'est fait renvoyer? (1)

Et l'évêque lui-même, que pourra-t-il dire à sa famille et à ses amis pour leur expliquer le départ de son diacre?

Et cependant, malgré toute la peine que lui cause cette mesure dictatoriale, il est le premier à dire à A-tsin qu'il faut obéir, et il le laisse partir en le comblant de ses bénédictions.

En écrivant à son frère Joseph, à l'occasion de sa fête, il lui annonce bien le départ d'A-tsin, mais sans lui en dire la raison. Il envoie des oranges bénites par le St Père et demande qu'on en offre aux amis de sa Mission.

A propos d'oranges bénites, disons en passant, que Mgr de Cybistra, ayant libre entrée dans les jardins du Pape, ne se faisait guère scrupule d'y dépouiller Pomone.

— Vous êtes un maraudeur, lui dit un jour Léon XIII!

— Avec votre permission, Très St Père, répliqua l'évêque, et d'ailleurs sous la loi des garanties!

Et le Pape, souriant, lui permettait de nouvelles cueillettes.

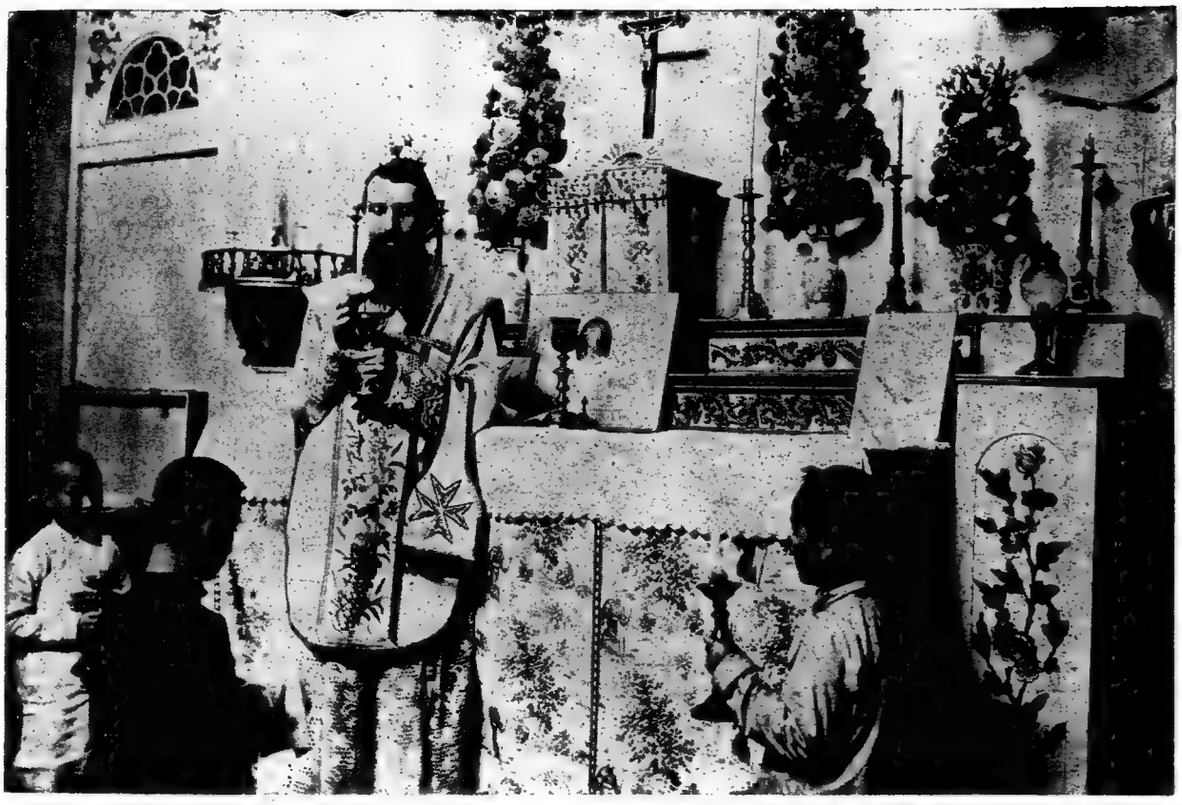
Malgré les instances de son frère qui le pressait de rentrer en Franche-Comté, le prélat reste encore à Rome où il reçoit de nombreuses lettres de ses missionnaires, le suppliant de hâter son retour en Chine, et affirmant que « sa présence y serait bien nécessaire ».

Mais si les uns désirent son retour, d'autres au contraire, font leur possible pour que ce retour n'ait pas lieu; et, après avoir obtenu son rappel en Europe, ils s'efforcent d'obtenir sa démission, ou tout au moins son renvoi définitif de la Mission:

Voici, écrit-il à son frère le 27 juillet 1882, *une longue lettre: ce qui n'est pas bon signe, car, en général, on n'a pas tant de bonnes choses à se communiquer; mais, puisque tout nous vient de la main de Dieu, il faut bien accepter toutes choses, comme des bienfaits de sa miséricorde à notre égard et l'en remercier de tout cœur!*

Donc, aujourd'hui, c'est l'esprit révolutionnaire qui règne dans la Mission, et qui y fait des progrès comme partout

(1) Nous avons écrit à A-tsin qui vit encore, pour avoir de lui quelque renseignement sur cette affaire. Le vieux prêtre s'est renfermé dans un silence prudent qu'il faut respecter.



"Ecce agnus Dei".

R. P. F. Verbiest S. J. (1623-1688) 南懷仁

Grégoire Lo, O. P. 羅文藻 évêque de Basilée et évêque de Nankin (1610-1691).

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Toutefois, s'il ne s'agissait que de sa personne, ce serait peine facile à refouler au fond de son cœur.

Mais quelle impression fâcheuse ne va pas produire une telle mesure?

Comment ses chrétiens, qui ont un si grand respect pour leur évêque, vont-ils l'interpréter?

Ne supposeront-ils pas qu'A-tsin s'est fait renvoyer? (1)

Et l'évêque lui-même, que pourra-t-il dire à sa famille et à ses amis pour leur expliquer le départ de son diacre?

Et cependant, malgré toute la peine que lui cause cette mesure dictatoriale, il est le premier à dire à A-tsin qu'il faut obéir, et il le laisse partir en le comblant de ses bénédictions.

En écrivant à son frère Joseph, à l'occasion de sa fête, il lui annonce bien le départ d'A-tsin, mais sans lui en dire la raison. Il envoie des oranges bénites par le St Père et demande qu'on en offre aux amis de sa Mission.

A propos d'oranges bénites, disons en passant, que Mgr de Cybistra, ayant libre entrée dans les jardins du Pape, ne se faisait guère scrupule d'y dépouiller Pomone.

— Vous êtes un maraudeur, lui dit un jour Léon XIII!

— Avec votre permission, Très St Père, répliqua l'évêque, et d'ailleurs sous la loi des garanties!

Et le Pape, souriant, lui permettait de nouvelles cueillettes.

Malgré les instances de son frère qui le pressait de rentrer en Franche-Comté, le prélat reste encore à Rome où il reçoit de nombreuses lettres de ses missionnaires, le suppliant de hâter son retour en Chine, et affirmant que « sa présence y serait bien nécessaire ».

Mais si les uns désirent son retour, d'autres au contraire, font leur possible pour que ce retour n'ait pas lieu; et, après avoir obtenu son rappel en Europe, ils s'efforcent d'obtenir sa démission, ou tout au moins son renvoi définitif de la Mission:

Voici, écrit-il à son frère le 27 juillet 1882, *une longue lettre: ce qui n'est pas bon signe, car, en général, on n'a pas tant de bonnes choses à se communiquer; mais, puisque tout nous vient de la main de Dieu, il faut bien accepter toutes choses, comme des bienfaits de sa miséricorde à notre égard et l'en remercier de tout cœur!*

Donc, aujourd'hui, c'est l'esprit révolutionnaire qui règne dans la Mission, et qui y fait des progrès comme partout

(1) Nous avons écrit à A-tsin qui vit encore, pour avoir de lui quelque renseignement sur cette affaire. Le vieux prêtre s'est renfermé dans un silence prudent qu'il faut respecter.

"Ecce agnus Dei"

R. P. F. Verbiest S. J. (1623-1688) 南懷仁

Gregoire Lo, O. P. 羅文藻 evêque de Basilée et evêque de Nankin (1610-1691)

Chapelle du tombeau de S. François Xavier à Sancian.

Mgr Augustin Chausse, préfet apostolique de Canton (1886-1900)

ailleurs. Nos chers confrères, non contents une première fois, d'avoir pu obtenir mon rappel en France, voudraient exiger ou ma démission ou mon exclusion de la Mission.

En vérité, c'est à ne pas y croire.

N'importe! fort de mon droit et de la grâce de Dieu, qui m'a toujours soutenu au milieu des oppositions, je resterai ferme jusqu'au bout, et ce sera encore, je l'espère, une victoire ajoutée à toutes les autres.

Ces journées, je vais un peu traiter cette affaire avec le Cardinal de la Propagande.

Je verrai ce que l'Eminentissime Siméoni pense de tout cela, mais en tout cas, je désire en finir le plus tôt possible, puis aller me reposer au milieu de nos montagnes de Franche-Comté. C'est là qu'on se remettra des fatigues qu'il faut supporter jusqu'au bout.

Mgr de Sinite (1) est toujours ici, poursuivi lui aussi, un peu par le mauvais vouloir qu'on lui témoigne, mais non pour ses œuvres qui sont encore à faire et à paraître.

M. Delpech se contente des petits travaux de la procure, sans demander plus d'ouvrage; et si tous, nous avons un peu à nous plaindre du sort, nous tâchons au moins d'en tirer le meilleur parti possible!»

Ces plaintes du prélat, épanchées dans le cœur d'un frère, sont les plus amères qu'il ait jamais formulées aux heures de mélancolie: " Mais jamais, *affirme l'abbé Trésoret,* même dans ses moments de plus grande peine, mon oncle ne s'est départi de sa résolution de faire en tout, acte d'humilité et de soumission à la volonté de ses Supérieurs. "

Ce n'est guère qu'au mois d'août, peut-être en septembre qu'il quitte Rome pour rentrer à Vuillafans, au sein de sa famille où il passera ses dernières années.

En décembre, à la veille de St. François Xavier, il écrit à Joséphine Flagey pour l'inviter à venir célébrer avec lui cette grande fête dans la petite chapelle d'Echevannes: « *Je désirerais d'autant plus,* dit-il, *célébrer cette petite fête de famille et t'y voir assister, que, songeant à repartir bientôt pour ma lointaine Mission, ce sera probablement la dernière réunion à laquelle je pourrai me trouver dans le pays.*

Alors, tu prieras pour moi et avec moi, demandant à notre glorieux patron de vouloir bien agréer ce qui me reste de temps

(1) Mgr Desflèches, vicaire apostolique du Su-tchuen Oriental.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Chapelle du tombeau de S. François Xavier à Sancian

Mgr Augustin Chausse [illegible] apostolique de Canton (1886-1900)

ailleurs. Nos chers confrères, non contents une première fois, d'avoir pu obtenir mon rappel en France, voudraient exiger ou ma démission ou mon exclusion de la Mission.

En vérité, c'est à ne pas y croire.

N'importe! fort de mon droit et de la grâce de Dieu, qui m'a toujours soutenu au milieu des oppositions, je resterai ferme jusqu'au bout, et ce sera encore, je l'espère, une victoire ajoutée à toutes les autres.

Ces journées, je vais un peu traiter cette affaire avec le Cardinal de la Propagande.

Je verrai ce que l'Eminentissime Siméoni pense de tout cela, mais en tout cas, je désire en finir le plus tôt possible, puis aller me reposer au milieu de nos montagnes de Franche-Comté. C'est là qu'on se remettra des fatigues qu'il faut supporter jusqu'au bout.

Mgr de Sinite (1) est toujours ici, poursuivi lui aussi, un peu par le mauvais vouloir qu'on lui témoigne, mais non pour ses œuvres qui sont encore à faire et à paraître.

M. Delpech se contente des petits travaux de la procure, sans demander plus d'ouvrage; et si tous, nous avons un peu à nous plaindre du sort, nous tâchons au moins d'en tirer le meilleur parti possible!»

Ces plaintes du prélat, épanchées dans le cœur d'un frère, sont les plus amères qu'il ait jamais formulées aux heures de mélancolie: " Mais jamais, *affirme l'abbé Trésorêt,* même dans ses moments de plus grande peine, mon oncle ne s'est départi de sa résolution de faire en tout, acte d'humilité et de soumission à la volonté de ses Supérieurs. "

Ce n'est guère qu'au mois d'août, peut-être en septembre qu'il quitte Rome pour rentrer à Vuillafans, au sein de sa famille où il passera ses dernières années.

En décembre, à la veille de St. François Xavier, il écrit à Joséphine Flagey pour l'inviter à venir célébrer avec lui cette grande fête dans la petite chapelle d'Echevannes: « *Je désirerais d'autant plus,* dit-il, *célébrer cette petite fête de famille et t'y voir assister, que, songeant à repartir bientôt pour ma lointaine Mission, ce sera probablement la dernière réunion à laquelle je pourrai me trouver dans le pays.*

Alors, tu prieras pour moi et avec moi, demandant à notre glorieux patron de vouloir bien agréer ce qui me reste de temps

(1) Mgr Desflèches, vicaire apostolique du Su-tchuen Oriental

encore à passer sur la terre, pour l'employer à l'œuvre si belle de la Propagation de l'Evangile.

Par là, tu seras aussi missionnaire avec moi, dans cette chère Mission de Canton, qui, l'année dernière, vient encore de nous donner 1660 baptêmes d'adultes et 4866 d'enfants d'infidèles ; en sorte que depuis 34 ans, chaque année sans exception, nous a fourni un chiffre de conversions supérieur à celui de l'année précédente. »

Malgré la neige et un froid très vif qui rebutaient tout le monde, il voulut faire l'ascension d'Echevannes, et y célébrer la Messe de St. François Xavier.

Son ardeur entraîna les hésitants, et il fut suivi par un grand nombre de personnes de Vuillafans.

Dans les derniers jours de 1882, il reçoit une longue lettre d'un de ses missionnaires qui le félicite du rétablissement de sa santé, après cette cruelle maladie de Rome qui l'avait conduit aux portes du tombeau, et le presse de rentrer à Canton, afin d'entreprendre la nouvelle organisation " que réclament les événements survenus dans sa Mission. "

D'après ce missionnaire, la lutte qui a motivé son rappel, doit s'appeler, de son vrai nom, *le coup d'une faction*, puisqu'elle ne repose que sur l'intrigue et le mensonge, et que plus de la moitié de ses missionnaires, à tout point les plus honorables, non seulement n'y ont point pris part, mais l'ont détestée, réprouvée autant qu'ils ont pu la saisir dans ses voies souterraines, et n'ont pas craint de montrer en toutes circonstances la fidélité à leur chef.

Il serait aisé de mettre à jour les menées de cette faction, qui, dernièrement convaincue de mensonge dans l'un de ses principaux instigateurs répondait par sa bouche:

« Tous les moyens ont été bons, pourvu que Mgr Guillemin ne revienne jamais! »

D'après le même missionnaire, ce qu'on reproche à l'évêque, se réduit à quatre griefs, savoir:

1) Ses constructions.
2) La privation d'un conseil.
3) La non visite des districts.
4) L'affaiblissement de sa santé.

« Rien ne serait plus facile, ajoute le missionnaire, que de réfuter victorieusement ces griefs; mais mieux vaut chercher une autre solution, qui selon lui, serait le démembrement ou division de la Préfecture. »(1)

(1) Ce démembrement s'est effectué en 1914, pour former les deux *vicariats* de Canton et de Swatow

II

Au commencement de l'année 1883, il va à Besançon pour y faire des visites à ses nombreuses connaissances et aux amis des Missions.

De retour à Vuillafans, il y consacre tout son temps aux exercices de piété, à la correspondance et aux études de projets pour l'achèvement de ses œuvres.

Sa vie est régulière comme celle d'un séminariste: tous les jours, il est debout à six heures. Il prie dans sa chambre jusqu'à 7 heures, se rend directement à l'église pour sa messe qu'il célèbre avec une grande piété, fait une action de grâces interminable, pendant laquelle on le surprend souvent en larmes.

Rentré chez lui, il sent le besoin de se refaire par un déjeuner un peu substantiel, après quoi il rentre dans sa chambre jusqu'à midi.

Après dîner, il fait une promenade, en compagnie d'une personne de la famille et se plaît, quand il rencontre quelqu'un de son âge, à causer de ses vieux souvenirs. Et les anecdotes sur le bon M. Pernet son ancien maître d'école, attisent souvent la causerie.

Chaque jour, à 5 heures, il se rend à l'église pour sa visite au Saint Sacrement, et il la prolonge indéfiniment; puis, ayant fait son chemin de croix, il ne manque jamais de s'agenouiller devant la statue de la Ste. Vierge.

Souvent l'on était obligé d'aller l'y chercher.

Une de ses joies était de pontifier aux grandes fêtes, ou de présider quelque cérémonie religieuse.

Il visitait les prêtres du voisinage, assistait à leurs réunions et les recevait à son tour.

Deux ou trois fois par semaine, le clergé de Vuillafans venait dîner chez le prélat pour le distraire et lui tenir compagnie; et presque chaque jour, sa maison, qui a toujours été très hospitalière, avait quelque invité. Ces visites remplissaient de joie le vénérable hôte, qui se plaisait, quand elles lui manquaient, d'aller à Besancon où l'archevêque Foulon l'invitait en compagnie de son vicaire général Ruckstuhl.

Il allait dire la messe dans les communautés et surtout chez les Bernardines, au Sacré - Cœur et à l'hôpital.

On ne pouvait pas le laisser aller seul, à cause de ses crispations nerveuses qui lui survenaient plus fréquemment et duraient plus longtemps.

Quand la personne qui l'accompagnait, pouvait, à certains

symptômes, prévoir la crise, on n'avait qu'à lui faire avaler un petit cordial pour la détourner.

Que si la crise survenait sans qu'on n'eût pu la prévenir, il n'y avait qu'à la laisser suivre son cours; et, au bout de quelques instants, Monseigneur se remettait, et reprenait le fil de la conversation où il l'avait laissé.

Sa lucidité d'esprit a toujours été entière, rapporte A-tsin.

Et quelques cardinaux qui avaient voulu, en 1880, se rendre compte par eux-mêmes, de la valeur des accusations portées sur ce point, contre le prélat « l'ayant à dessein fait causer pendant plus d'une heure, sur des questions particulièrement épineuses, où la logique avait plus de part que le sentiment, clôturèrent assez vite ce nouveau genre d'exercice académique, dans la persuasion où ils étaient, que le Saint-Esprit n'avait pas abandonné, mais plutôt inspiré *l'accusé,* dans ses réponses.

Quoi qu'il en soit, l'infirmité dont nous avons parlé plus haut et qui ne faisait que s'aggraver, ne pouvait guère permettre au prélat de reprendre la direction de sa Mission.

Et cependant, c'était son idée fixe et il répétait sans cesse qu'il était « à la veille du retour en Chine. » En attendant, il s'occupait toujours à quelque travail.

Un journal de la région ayant publié un article contre l'œuvre de la Ste. Enfance, il ne peut contenir son indignation, et immédiatement, il fait un brouillon de réponse que M. le Curé de Vuillafans le dissuade de publier, pour ne pas soulever des polémiques.

Le voici:

« On nous communique un article du « Journal de Pontarlier » du 1er Avril 1883, relatif à l'œuvre de la Ste. Enfance, et dans lequel on dit que « les missionnaires qui ont inventé cette œuvre, et les prédicateurs qui l'ont colportée, sont, ce qu'on appelle en bon français des farceurs!»

« Voilà une accusation bien grave, offensante pour ceux à qui elle s'adresse, et qui, en bon français, nous pouvons le dire aussi, dépasse toutes les convenances.

« Car, comment appeler du nom de farceurs, de pauvres missionnaires qui abandonnent tout, et qui, au prix de mille peines et dangers, s'en vont au milieu de ces contrées païennes pour y porter la lumière de l'Evangile?

« Comment appeler du même nom tous ceux qui, en Europe, prêtent leur concours à cette belle et grande œuvre, tous les évêques, tous les prêtres qui l'ont protégée, et tous les fidèles qui se font une gloire et un mérite d'y participer?

« En vérité, il y a là une ignorance des faits ou une mau-

vaise foi et un esprit d'hostilité, qu'on ne saurait excuser, mais qu'il est juste d'examiner.

« Et d'abord, 1° par qui a été établie et se trouve soutenue l'œuvre de la Ste. Enfance?

Par ces intrépides missionnaires, qui depuis 300 ans, vont passer leur vie au milieu de ces régions lointaines, dans le délaissement et l'abandon le plus complets....

S'il n'y avait qu'un ou deux de ces apôtres pour rapporter les faits qui se rattachent à l'œuvre de la Ste Enfance, on pourrait aisément supposer qu'il y a eu chez eux un moment d'allucination qui les a induits en erreur, et que d'un fait particulier, ils ont conclu à une coutume généralement répandue dans tout l'Empire.

Or, dans la Chine, immense territoire qui compte 1000 lieues de long sur 600 de large, il y a plus de 300 missionnaires Franciscains, Dominicains, Jésuites, Lazaristes, des Missions Etrangères de France, d'Italie, d'Allemagne, et tous sont d'accord pour reprocher aux Chinois la barbarie exercée dans leur pays à l'égard des enfants et surtout des petites filles.

Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils nous font ce triste tableau, mais depuis plus de 300 ans, sans que jamais aucun d'eux ne se soit élevé contre une telle assertion: ce qui, certes, eût été contredit cent fois, si la chose n'eût pas été vraie; car, de tels mensonges seraient de nature à révolter tout esprit un peu droit, tout cœur désirant le bien, et on n'aurait pas attendu jusqu'à ce moment, pour s'apercevoir d'une telle fourberie et la condamner, comme elle le mérite.

En second lieu, par qui en France, s'est établie l'œuvre de la Ste Enfance, sinon comme nous le disions plus haut, par le concours des évêques, du clergé et des familles, qui tous ont cru devoir prêter leur appui à une œuvre aussi intéressante en soi et aussi salutaire dans ses effets.

Or, comment supposer que parmi ces milliers de souscripteurs, aucun ne se soit jamais aperçu de la fraude qui lui a donné naissance et qui la soutient, sinon le seul journal de Pontarlier, qui vient de la découvrir, et qui jette le cri d'alarme.

Certes! il faut pour cela qu'il soit doué d'un perspicacité peu commune!

3° Mais ce n'est pas à nos missionnaires, à nos évêques et à nos familles chrétiennes seulement qu'il faut s'en prendre de l'établissement de cette œuvre, mais bien encore à nos consuls français, Anglais, Allemands, Espagnols qui se trouvent dans ces contrées, et en particulier au centre même de l'Empire Chinois, à Pékin; et Dieu merci, on ne peut pas dire

que ce sont des aveugles ou des hommes tellement pervers, qu'ils s'accorderent avec les Missionnaires, pour laisser subsister une œuvre fondée sur le mensonge, inutile en soi, onéreuse pour l'Europe et surtout pour la France, sans en prévenir leurs différents gouvernements.

« Or, jusqu'ici, nous n'avons pas vu que nos Consuls, nos ambassadeurs, nos diplomates se soient jamais occupés de cette question, sinon pour encourager les missionnaires et donner à eux et à leurs bienfaiteurs, le juste tribut de louanges que mérite leur charité.

« On a vu même des diplomates protestants anglais soutenir les missions Catholiques autant et souvent même plus que les autorités françaises; ce qu'ils n'auraient pas fait certainement, si l'œuvre dont il s'agit présentement, n'était fondée que sur le mensonge et les faux récits par lesquels on cherche à intéresser les chrétiens d'Europe en faveur des gentils.

« 4.° Mais avec le témoignage des missionnaires et des consuls, nous avons encore celui des voyageurs, qui n'est pas moins concluant. Dans une relation faite par M. le comte de Beauvoir, et qui, aujourd'hui, est arrivée à sa 6eme édition, nous trouvons d'intéressants et touchants détails sur la question qui nous occupe en ce moment: « Certes, dit-il, je l'avoue bien franchement, et je prie les Missions de me le pardonner, je n'avais jamais voulu croire à l'exposition des petits Chinois! Mais maintenant que j'ai vu la plaie comme Thomas, je suis convaincu et je m'incline! Toute ma vie, je verrai ces cinq enfants que nous rencontrons au milieu de la campagne et qui ont été jetés là, abandonnés par leurs parents, exposés à mourir de faim, ou à être dévorés par les chiens et les animaux immondes.

« Et combien dans toute la Province sont ainsi recueillis et baptisés tous les ans! Leur nombre va jusqu'à 5 ou 6000 dans la seule province de Canton, chiffre bien inférieur à celui que l'on rencontre dans les autres provinces de l'Empire. »

« Tel est le témoignage qu'un jeune touriste français, si connu par ses voyages et les relations intéressantes qu'il en a faites, se plaît à rendre à nos missionnaires et à l'œuvre de la Ste Enfance.

« Par là, on comprendra que nos chers missionnaires et tous ceux qui travaillent sous leur direction, sont moins farceurs que les représente le « journal de Pontarlier ».

*
* *

Au cours de l'année 1883, Mgr Guillemin s'associe au pèlerinage de Pontalier à Einsiedlen pour la Fête-Dieu.

Le Père Abbé l'accueille avec beaucoup d'égards et lui fait présider les belles cérémonies et la procession de la fête.

C'est le seul voyage un peu long qu'il fait cette année-là.

Au mois de septembre, il écrit à sa chère cousine Flagey pour l'inviter à venir à Vuillafans: « C'est, *dit-il*, demain 8 septembre, le 44e anniversaire de mon ordination sacerdotale, et à ce souvenir vient tout naturellement se joindre celui de la chère cousine qui a eu une si grande part à cette circonstance si touchante de ma vie.

« Car, tu étais à ma première Messe avec le cher oncle et la chère tante: on priait ensemble pour ce jeune et cher prêtre, et le soir, réunis chez le brave oncle Flagey, on célébrait cette fête de tout cœur et en famille: souvenir trop touchant pour n'être pas rappelé ici, et dont tous les ans, j'aime faire mémoire aux pieds des saints autels et au milieu des parents et amis qui nous restent; ce qui te dit assez, que tu as ta place toute marquée ici, et surtout dans le cœur de l'évêque missionnaire, heureux de pouvoir te remercier de tout ce qu'il doit à tes bonnes prières et à ton amitié.

« Continue encore, bonne et chère Josèphine, à attirer sur lui les bénédictions du Ciel, et surtout à lui obtenir un prompt et heureux retour dans sa Mission, pour y achever les œuvres commencées, et nous tous qui y aurons eu part, nous partagerons un jour, la céleste récompense...

« Avant de regagner ma lointaine Mission, il faut bien une dernière fois encore nous revoir, et sur les bords du Doubs et sur ceux de la Loue où se sont passés les premiers jours de notre enfance, nous embrasser *une dernière fois*.

« Car, après 44 ans de prêtrise, 35 de Mission, 26 d'épiscopat, et à l'âge de 70 ans, retournant en Chine, il n'y a plus à compter sur une longue carrière, et sur le plaisir de nous revoir en ce monde! »

En octobre 1883, le prélat va faire sa première et unique visite dans la petite paroisse de Rang dont est curé son neveu l'abbé Z. Trésoret. Il y préside les cérémonies religieuses de la fête patronale (St Léger) et intéresse vivement les fidèles en leur causant des Missions. Son neveu qui ne l'avait pas revu depuis un an, le trouve bien affaibli ; « Il a, *relate-t-il*, bien conservé toute son intelligence, mais la mémoire lui fait complètement défaut. Au physique, il ne va pas trop mal; les courses à pied lui plaisent toujours, et il ne résiste pas au désir d'aller visiter une église gothique récemment bâtie dans le voisinage de Rang.

« Par la même occasion, il fait visite aux parents de M. Ser-

det, mon condisciple, qui partait pour la Mission de Canton au moment où mon oncle en était rappelé. »

L'année 1884 se passe comme la précédente, toute entière soit à Vuillafans, soit à Besançon.

Un certain nombre de lettres du prélat à M.elle Flagey montrent qu'il est toujours préoccupé de son retour, et qu'il ne cesse d'associer sa chère Mission à ses joies de famille.

Au mois d'août, il reçoit la visite de Melle Veuillot, sœur de l'illustre écrivain et toute dévouée à ses œuvres.

C'est pour lui une occasion de petites courses à la source de la Loue, en montagne, au chalet, qu'il se plaît à montrer à son aimable visiteuse.

Le 30 août, il assiste à la bénédiction de la première pierre de l'Eglise de Se Ferréol et Ferjoux, présidée par Mgr Caverot archevêque de Lyon et par Mgr Foulon de Besançon.

III.

A cette époque, la Mission de Canton était déjà sens dessus dessous ; l'expédition du Tonkin avait surexcité les Chinois à tel point, que les autorités consulaires avaient engagé le coadjuteur Chausse à prendre des mesures de précaution.

L'écho tout proche des hostilités, et par-dessus tout la xénophobie du Vice-roi Tchang-tchi-tong, faisaient craindre à juste titre, les pires représailles.

Déjà les païens ameutés avaient saccagé de belles chrétientés à l'intérieur, et menaçaient d'envahir la Mission même à Canton.

L'église était déjà terminée, et sa silhouette hautaine qui dominait au loin la « cité du Bélier », semblait s'y dresser comme une provocation de ces " vils Français " qui avaient osé s'attaquer à la suzeraineté du Fils du Ciel. Il fallait prendre vite une détermination.

Mgr Chausse rappela tous ses missionnaires, et le cœur serré, vint avec eux se réfugier à Hong-Kong, confiant aux bons soins de la Providence, la garde du troupeau délaissé.

L'exode dura un an, pendant lequel on eut à regretter le pillage d'un grand nombre de districts aux environs de Canton.

Dans cette ville même, la population menaçante se porta aussi vers les établissements catholiques et en incendia quelques-uns: mais les grandes œuvres de Mgr Guillemin restèrent debout.

Le vénérable évêque, on le devine, suivait avec anxiété les phases des événements et souffrait des dégâts opérés dans sa Mission. Ses prêtres fidèles regrettaient bien son absence.

Le 1er décembre, l'un d'eux, n'osant plus s'adresser à " son

évêque, puisqu'il ne répond pas ", écrit au frère du prélat:

« Le temps, dit-il, au lieu de nous faire oublier Sa Grandeur, augmente chaque jour les regrets de la séparation, nous rend son souvenir plus cher et plus vif le désir de son retour. Ces sentiments sont ceux d'une vingtaine de confrères, en dehors des nouveaux venus qui n'ont pas à se prononcer. Jamais circonstance n'eût été si favorable au retour. Vous n'ignorez pas notre expulsion (1) et notre refuge à Hong-Kong.

« Combien de fois, dans ces graves circonstances, n'avons-nous pas eu à regretter l'éloignement de Mgr de Cybistra, dont l'influence nous eût été si utile!... Grand nombre de chapelles ont été ruinées, mais la cathédrale est restée intacte. » Un autre missionnaire écrit au prélat: « Le taudis qui vous servait d'évêché et toutes ses dépendances, sont devenus la proie des flammes avec tout leur contenu. Mais, consolez-vous, toutes vos œuvres sont encore debout. La cathédrale et les deux orphelinats ont été respectés; personne n'a osé y porter la main. Si Votre Grandeur se hâtait de revenir, elle obtiendrait des indemnités pour relever ces ruines. Mais il est important que votre retour ne soit pas différé plus longtemps.

« Votre long silence, en effet, et votre longue absence font une mauvaise impression; il y a au moins 15 confrères qui vous ont fait part de leurs sentiments, et aucun n'a reçu un mot de réponse. »

Comment expliquer ce silence du prélat envers des missionnaires qui lui témoignent tant d'attachement? Lui qui était si exact à répondre à toutes les lettres qu'il recevait, mépriserait-il ses meilleurs amis, ses prêtres les plus estimables? Par ailleurs, pourquoi son rappel sans procès canonique, et son exil prolongé jusqu'à la mort?

La réponse est simple; et le lecteur, déja mis au courant de tant de confidences, la devine aisément.

Il ne fallait pas, surtout à l'heure où son coadjuteur était aux prises avec des difficultés dont la moindre était l'exil des missionnaires, il ne fallait pas, disons-nous, les augmenter, en entretenant avec ces derniers, une correspondance d'amitié qui eût encore avivé des regrets, soulevé des controverses et gêné l'action de Mgr Chausse.

Si celui-ci avait pu *librement* prendre sur lui-même le rappel de son vieux chef, dans les graves circonstances où se trouvait la Mission, il est à croire qu'il n'eût pas manqué cette occasion de dégager sa responsabilité, en se tirant d'un

(1) Le terme d'expulsion est exagéré; le départ à Hong-Kong des missionnaires resta relativement libre.

mauvais pas; mais à cette idée, qui d'ailleurs, ne semble pas avoir hanté l'esprit de l'avise coadjuteur, trop d'obstacles s'opposaient. Dabord Rome, qui appréciait la situation de Mgr Guillemin au point de vue des plus chers intérêts de Dieu et de sa gloire, ne s'écartait pas de sa première ligne de conduite; et l'âge, qui n'avait fait qu'enlever au prélat l'argument vital de ses revendications, ajoutait encore du poids aux raisons morales d'opportunité qui avaient motivé son rappel.

Le Séminaire de Paris, ne pouvait non plus favoriser son retour à Canton, sans s'exposer à la critique des missionnaires dissidents dont il avait écouté les griefs.

Et l'énergie même des protestations contre le retour du prélat, la menace d'un schisme dans la Mission de Canton et le scandale qui en serait résulté pour les chrétiens, leur paraissaient des motifs suffisants, pour maintenir le *statu quo,* sans poursuivre à Rome un procès canonique d'où fût, sans aucun doute, sorti indemne l'honneur de Mgr de Cybistra.

Cependant, l'honneur même exigeait, aux jeux du prélat, qu'on y fît droit; et le mémoire précité où il justifie ses actes, montre bien en effet sa préoccupation d'être entendu et réhabilité.

Car, en bon français, son rappel pouvait s'appeler, venant des hauteurs intègres de la chaire apostolique, non pas une disgrâce, mais bien une révocation, chose qui n'est généralement pas très agréable.

Et il faut admirer ici, avec quel doigté infini, et avec quelle délicatesse de procédé, Rome sait ménager la susceptibilité d'un vieillard malheureux, qui, sur le point de repartir au chantier *toujours confié* à son activité, lui conseille de patienter, l'occupe dans les antichambres du Vatican à des travaux spéciaux qui le trouvaient compétent, et adoucit ses regrets en le comblant d'attentions fines, d'éloges publics et de considération.

D'un autre côté, on ne s'étonnera pas qu'un homme aussi vertueux que Mgr Guillemin ait négligé d'accentuer le ton de ses revendications, et se soit finalement résolu à étouffer le ressentiment de l'injustice des hommes.

Il avait près de lui, à Vuillafans, un conseiller sûr et pieux, l'abbé Bourgeois, qui, mis au courant de tous les incidents capables d'éclairer sa religion, savait entretenir chez son vénérable paroissien, des idées conformes à l'intérêt général; qui, au besoin même, devait lui faire, comme dans le cas de la correspondance avec ses missionnaires, une obligation de conscience, de s'abstenir de tout commentaire ou de toute manifestation compromettante.

Il restera donc silencieux, sans pour cela cesser d'oublier.

On ne peut lui faire un crime de se souvenir et d'espérer toujours:

« Le souvenir est l'âme de la vie ».

Et comment pourrait-il s'arracher du cœur l'image vivante du passé: « Après tout ce qui a été fait dans ma chère Mission, écrit-il en mai 1885, pour la propagation de l'Evangile et tout ce qui reste à faire, je regarde pour moi comme un devoir et une obligation formelle d'y retourner; puis, quand je serai là, et que j'aurai donné à Dieu cette dernière marque de dévouement à l'œuvre qu'il m'a confiée, alors il fera de moi ce qu'il jugera plus convenable, et au moins, je serai heureux d'avoir répondu jusqu'au bout, à la sublime vocation à laquelle il a bien voulu m'appeler ».

Il réclame pour lui les prières des âmes saintes pour que Dieu lui permette « *d'aller continuer l'œuvre commencée* ».

« En réalité, dit-il, après 36 ans passés dans ces pays lointains, ne pas retourner à son poste, serait payer d'ingratitude la Divine Providence, faire un pas en arrière, renoncer au bien qu'on peut faire encore, et se rendre impropre au royaume de Dieu ».

Il souffre cruellement du silence qui lui est imposé, et des entraves qui le retiennent sur les bords du rivage.

Et son impatience le fait bondir, sans l'irriter jamais, comme bondit un aigle en cage à la vue du soleil.

"*C'était hier 8 septembre (1885)* écrit-il pour la dernière fois, à sa chère Joséphine, *le 46e anniversaire de mon sacerdoce.*

Et en célébrant la messe, mon souvenir se reportait sur tous ceux, qui comme toi, m'environnèrent en ce jour lointain de mon ordination, de soins et de marques d'affection. Sans doute qu'aujourd'hui nos chers disparus, jouissant de la vision divine, n'ont pas besoin de mes suffrages, mais au Ciel même, on n'est pas insensible au souvenir de ceux qu'on a laissés ici-bas.....

Maintenant, bonne et chère Joséphine, il est une question grave que j'ai à te soumettre. Il s'agit de savoir si je dois retourner dans ma Mission; et, bien que arrivé à la 72e année de mon âge, la 38e de Mission et la 28e d'épiscopat, cependant, un grand nombre de raisons semblent militer en faveur de mon retour.

Et en effet, si Dieu m'a conservé la vie d'une manière si longue et providentielle, malgré toutes les prévisions contraires, n'est-ce pas pour que je consacre à son service les années que je tiens uniquement de sa bonté à mon égard?

Ma santé, sans être bien assurée, se soutient assez bien, et à part ces petites crispations nerveuses qui arrivent de temps en temps et qui durent à peine une minute, je me sens encore capable de soutenir un travail long et sérieux, de sorte que mon retour ne saurait être regardé comme une chose extraordinairement imprudente.

Après tous les travaux que j'ai entrepris dans ces pays lointains, et dont quelques-uns ne sont pas encore achevés, je désirerais tout naturellement savoir dans quel état ils se trouvent, celui qui les a commencés, étant plus à même de les continuer qu'un autre, d'autant plus qu'à mon départ pour France, j'ai laissé à la banque anglaise de Hong-Kong l'argent nécessaire pour leur achèvement.

J'aimerais également savoir où en sont nos missionnaires, soit dans leur conduite, soit dans leurs rapports avec chrétiens, païens et mandarins, toutes choses qui demandent un certain tact, une longue habitude du pays et dans lesquelles je pourrais être de quelque utilité pour la Mission, comme me le disent plusieurs lettres confidentielles que j'ai reçues, et qui pressent mon prochain retour dans la Mission.

Ici, au contraire, ma présence ne saurait être d'aucune utilité pour personne; mais mon départ peut-être, pourrait fournir un sujet d'édification en Europe et une bonne note pour l'œuvre des Missions.

Enfin, je le dis moitié sérieusement, moitié en riant, quand on arrive à la 72e année de son âge, en Europe, on n'est plus qu'un vieux radoteur, qui ne sait plus ce qu'il dit, tandis qu'en Chine, c'est vraiment l'âge de l'expérience et de la sagesse, l'époque où le vieillard est environné de toute la considération et du respect de ses concitoyens, de sorte que l'âge pour moi, loin de me faire renoncer à mon départ, serait au contraire un motif de plus de tenter ce dernier voyage qui mettrait le sceau à toutes mes œuvres.

Telles sont, très chère cousine, les raisons qui me semblent militer et très sérieusement en faveur de mon retour. Je te les expose simplement, telles qu'elles se présentent à mon esprit, à mon cœur, et je te demanderai de les examiner attentivement aussi avec ton bon esprit et ton bon cœur à moi si connus, et surtout de les présenter à Notre-Seigneur, le priant de vouloir bien me faire comprendre quelle est sa sainte volonté à cet égard.

Puis, tu me diras franchement, ce que tu penses de ce projet; si je reprends le chemin de la Chine, ainsi que je l'es-

père, tu auras ta part bien marquée dans cette détermination.

Et avec mes remerciements pour cette nouvelle marque d'amitié de ta part, reçois, bonne et chère Joséphine, l'expression des sentiments tout affectueux et dévoués du pauvre évêque missionnaire qui se recommande à tes prières en t'envoyant une bénédiction spéciale comme gage de notre amitié et union en N. S. (1)

† Zéphyrin Guillemin év. miss.
Canton, Chine

Nous avons cité ici la dernière lettre que nous possédions, de l'évêque de Cybistra.

Elle est curieuse par le contraste qu'elle semble établir entre l'ordonnance habituelle de ses aspirations et l'impossibilité morale qu'il *sait* devoir s'opposer à leur réalisation. Le vieillard se faisait illusion.

Mais n'oublions pas que chez lui, la personnalité de l'apôtre se double de celle de l'homme; et qu'il y a nécessairement duel entre l'apaisement mystique de l'une et l'ardeur de l'autre. Devant Dieu, il s'humilie comme inutile et fond en larmes si chaudes, qu'elles brûlent ou noient tous les objets de sa vanité.

Devant les hommes, au contraire, il se redresse de toute la taille de son énergie, dans un soubresaut de malaise et de regret qui le porte, bien malgré lui, aux solutions impossibles.

Il y a toute une psychologie neuve à sonder au fond du labyrinthe de pensées où vit cette âme de chrétien prise entre ce qu'elle appelle son devoir qui lui paraît net, et cette autre chose rude et obscure qui est pour certains: la destinée; pour d'autres: la volonté de Dieu, tournant des âmes.

Il est des hommes qui vont se heurter aux roches de ce tournant dangereux, pour aller trop vite et à tâtons, en maugréant.

Il en est d'autres, qui, se laissant guider par l'Etoile, le passent sereinement.

Zéphyrin Guillemin, qui n'avait pas perdu, après 7 ans d'un dur martyre, le sens mystérieux des réalités, s'engagea dans le passage, résolument et sans délai. Il fut au port plus vite qu'il ne s'y attendait.

Voici sa fin, digne en tout de sa vie.

(1) Nous n'avons pas la réponse de sa cousine Flagey.

"*Il avait*, raconte M. Trésoret, *fêté avec les prêtres de la vallée, le 30e anniversaire de son épiscopat. C'était donc le 25 janvier 1886.*

On l'avait vu plein d'entrain, et comme toujours préoccupé de son retour en Chine; ce qui était, n'en doutons pas, une insistance du cœur plus que de la volonté, un moyen aussi d'édifier, pensait-il, ceux qu'il aimait.....

Le 1er avril, il exprime le désir d'aller le lendemain à Besançon; Léonce et sa femme l'y accompagnent.

Melle Flagey se trouvant en ville, le retient à déjeuner.

Le 3 avril, il dîne à l'archevêché; et, comme il faisait un temps superbe, il prolonge sa promenade dans l'avenue de Chamars où il récite son bréviaire.

A-t-il pris froid sous les arbres touffus de Chamars?

Pendant la nuit, il éprouve des frissons, et comme le matin, on le presse de rester au lit: " Oh! pour cela non! fit-il. Et il se lève pour aller dire sa messe qu'il a bien de la peine à achever. Sa faiblesse est telle, qu'on doit approcher un fauteuil où il repose par intervalles. Après la Messe, il a du mal à regagner la maison.

Accouru aussitôt, le docteur Sandret de Valonne diagnostique une fluxion de poitrine et prescrit une transpiration prompte et abondante; mais on a toutes les peines du monde à l'y décider. Et quand on lui dit pour l'obliger à se laisser soigner, qu'il a une fluxion de poitrine: "Eh bien, quand même! on revient d'une fluxion de poitrine! Soyez sans inquiétude, je ne mourrai pas ici. J'ai trop souvent prié le Bon Dieu, pour qu'Il n'accorde pas à ma dépouille un petit coin de terre sur le rivage Chinois. Il faut bien d'ailleurs que j'aille continuer l'œuvre commencée."

La nuit fut mauvaise, et cependant le lendemain, il n'avait pas l'air de prendre au sérieux sa maladie et badinait au sujet des soins dont on voulait l'entourer.

Bientôt on crut remarquer quelques moments de délire.

Sans cesse il récitait des prières et parlait des affaires de sa Mission. On l'entendait répéter: " Voilà ce que j'invoquerai pour ma justification".

Appelé en consultation, le docteur Gaudron se montra du plus affectueux dévouement; mais on reconnut bientôt l'inutilité des soins. Un vieil ami, M. l'archiprêtre Suchet vint le confesser et lui administrer les derniers sacrements qu'il

reçut en pleine connaissance. L'archevêque, Mgr Foulon, étant arrivé quelques instants avant sa mort, les deux prélats se donnèrent mutuellement la bénédiction; et ce fut une scène touchante qui fit verser bien des larmes aux assistants.

Cependant le vénéré malade ne cessait de prier en parlant de sa Chine! les paroles se succédaient comme un flot non interrompu, mais d'une voix faible; et, à un moment, s'adressant aux assistants: « Puisque je vois bien, disait-il, que je ne pourrai pas continuer l'œuvre commencée, je la confie à vos bonnes prières, et autant qu'il sera en moi, je vous le rendrai. »

Toute la famille était réunie autour du chevet, avec le P. Gardet, un dominicain ami: on récitait des prières à voix basse, quand tout à coup, vers les 3 heures de l'après-midi, le malade se mit à dire: «Oh! quelle tempête! quel flot terrible! j'ai bien peur que nous n'arrivions pas à Sançian; Ste Vierge priez pour nous! »

Ce furent ses dernières paroles; au même moment, ses yeux se fixèrent et il rendit l'âme. C'était le 5 avril 1886.

Le surlendemain, les obsèques eurent lieu dans cette basilique de Saint Jean, où l'évêque de Cybistra avait donné les prémices de son ministère. Elles furent présidées par Monseigneur l'archevêque Foulon qui célébra lui-même le saint sacrifice.

Le corps fut ensuite ramené à Vuillafans où les funérailles eurent lieu, le 8 avril. Le vénérable ami du défunt, M. Ruchstuhl, vicaire général, fit devant le cercueil, une émouvante oraison funèbre qu'il terminait ainsi: " Dieu lui a refusé la consolation de revoir la Chine et d'y mourir, pour nous laisser l'exemple de sa mort qui fut celle d'un saint, et pour nous permettre de venir prier sur la tombe de celui que nous pleurons, mes frères, et dont le nom restera en grande vénération."

La statue de St. François Xavier qu'il avait érigée au sommet de son petit monument d'Echevannes, ayant été renversée par le vent, on crut bon de la placer sur son tombeau; de sorte que s'il n'a pu selon son désir, être inhumé en Chine, il repose du moins à l'ombre du saint Protecteur de sa Mission.

" *Quelques jours après les obsèques,* poursuit M. Trésoret, *sa nièce étant venue à Besançon, et, voyant sur une chaise la soutane dont il était revêtu quand il prit mal, eut l'idée d'en visiter les poches, pour en tirer quelque souvenir. Elle*

y trouva un vieux portefeuille renfermant un chèque de 200 mille francs sur la banque de Hong-Kong.

Cet argent qu'il avait recueilli pour sa Mission, fut envoyé par les soins de M. le Curé Bourgeois de Vuillafans au Séminaire de la rue du Bac. "

Nous avons déjà dit, au cours de ce récit, que ce subside important, ayant été transmis à Mgr Chausse, lui servit à bâtir le Séminaire et l'évêché de Canton.

Tels sont les derniers renseignements que nous avons pu recueillir sur la fin de notre héros, dont il ne nous reste plus qu'à fixer dans une revue de détails et d'ensemble, la physionomie de relief et le rôle providentiel de sa vie. Pour cela consultons quelques témoins.

Voici d'abord, pour les détails; M. Vong A-tsin, son secrétaire, va nous les donner pêle-mêle, mais fidèlement.

« Mgr Guillemin, dit-il, fut toujours le principal curé de sa ville épiscopale; il aimait à baptizer lui-même, ne voulant ni vicaire, ni coadjuteur, suffisant à tout, de jour et de nuit: confessions, prédications, catéchismes, visite des malades; d'ailleurs les fidèles le préféraient à tout autre confesseur.

Sa sévérité pour lui-même et son austérité inspiraient à tous le respect; mais sa bienveillance et son urbanité attiraient tous les cœurs. Il charmait par sa pacifique douceur les païens qui s'approchaient de lui avec confiance; un aspirant bonze demeure stupéfait de tant de majesté et de lumiere intérieure, se fait instruire et baptiser.

Les séminaristes sont comme ses amis....

S'il dépense tant pour sa cathédrale, la chapelle de Sancian, ses orphelinats, sa chambre est nue et pauvre; on n'y voit qu'une image du Sacré-Cœur et une de la Ste Vierge, une vieille table cassée, un siège « dangereux à force de vétusté » dont les pieds sont ficelés et qui, sous le poids de celui qui s'y assied, fait « entendre un murmure désagréable ».

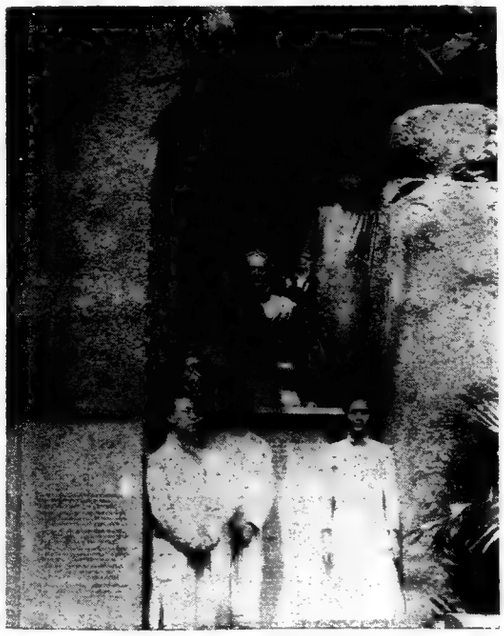
« Son lit est une planche recouverte d'une natte; tout à côté on n'y voit rien d'autre qu'une table et un Crucifix. Sauf sa soutane, tous ses habits sont vieux et usés; tout est reprisé; ses bas souvent ne couvrent pas ses jambes les chaussures sont percées. Il mange ce qu'on sert, ne se plaint jamais, accepte dans ses voyages tous les mets, même des vers à soie; c'est d'ailleurs toujours à pied qu'il circule, à moins d'absolue nécessité.

« L'évêque, qui n'hésite pas au besoin à passer la nuit à sa table de travail, se couche d'ordinaire à onze heures et se lève à cinq. Son sommeil est doux et tranquille, même à Rome, " malgré l'abondance des puces et punaises ".

M. Grandpierre en 1919.

S. S. Léon XIII en 1878.

S. M. Kouong-Su 光緒, empereur de la Chine. (1875-1908).



La grotte de Camoëns à Macao.

Vue de la Grande Muraille de Chine.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

y trouva un vieux portefeuille renfermant un chèque de 200 mille francs sur la banque de Hong-Kong.

Cet argent qu'il avait recueilli pour sa Mission, fut envoyé par les soins de M. le Curé Bourgeois de Vaillafans au Séminaire de la rue du Bac."

Nous avons déjà dit, au cours de ce récit, que ce subside important, ayant été transmis à Mgr Chausse, lui servit à bâtir le Séminaire et l'évêché de Canton.

Tels sont les derniers renseignements que nous avons pu recueillir sur la fin de notre héros, dont il ne nous reste plus qu'à fixer dans une revue de détails et d'ensemble, la physionomie de relief et le rôle providentiel de sa vie. Pour cela consultons quelques témoins.

Voici d'abord, pour les détails; M. Vong A-tsin, son secrétaire, va nous les donner pêle-mêle, mais fidèlement.

« Mgr Guillemin, dit-il, fut toujours le principal curé de sa ville épiscopale; il aimait à baptizer lui-même, ne voulant ni vicaire, ni coadjuteur, suffisant à tout, de jour et de nuit: confessions, prédications, catéchismes, visite des malades; d'ailleurs les fidèles le préféraient à tout autre confesseur.

Sa sévérité pour lui-même et son austérité inspiraient à tous le respect; mais sa bienveillance et son urbanité attiraient tous les cœurs. Il charmait par sa pacifique douceur les païens qui s'approchaient de lui avec confiance; un aspirant bonze demeure stupéfait de tant de majesté et de lumiere intérieure, se fait instruire et baptiser.

Les séminaristes sont comme ses amis....

S'il dépense tant pour sa cathédrale, la chapelle de Sancian, ses orphelinats, sa chambre est nue et pauvre; on n'y voit qu'une image du Sacré-Cœur et une de la Ste Vierge, une vieille table cassée, un siège « dangereux à force de vétusté » dont les pieds sont ficelés et qui, sous le poids de celui qui s'y assied, fait « entendre un murmure désagréable ».

« Son lit est une planche recouverte d'une natte; tout à côté on n'y voit rien d'autre qu'une table et un Crucifix. Sauf sa soutane, tous ses habits sont vieux et usés; tout est reprisé; ses bas souvent ne couvrent pas ses jambes les chaussures sont percées. Il mange ce qu'on sert, ne se plaint jamais, accepte dans ses voyages tous les mets, même des vers à soie; c'est d'ailleurs toujours à pied qu'il circule, à moins d'absolue nécessité.

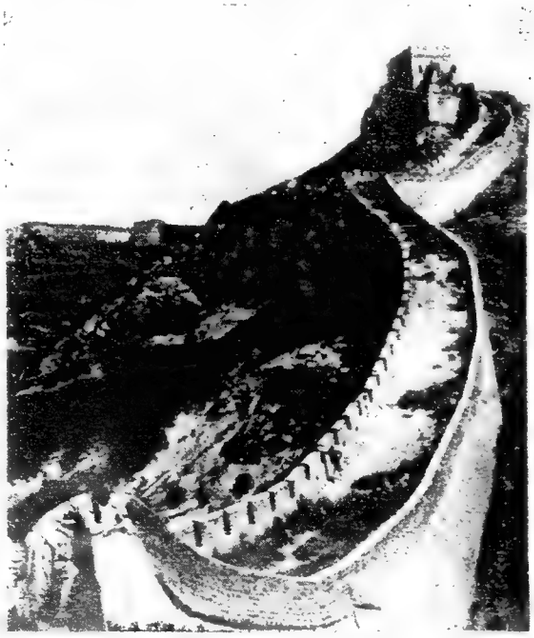
« L'évêque, qui n'hésite pas au besoin à passer la nuit à sa table de travail, se couche d'ordinaire à onze heures et se lève à cinq. Son sommeil est doux et tranquille, même à Rome, " malgré l'abondance des puces et punaises ".

M. Grandpierre en 1919

S. S. Léon XIII en 1878

S. M. Kouong-Su 光緒, empereur de la Chine (1875-1908)

La grotte de Camoens à Macao



Vue de la Grande Muraille de Chine

Tombeau de l'évêque de Cybistra au cimetière de Vuillafans (Doubs).

Mgr de Cybistra sur son lit de mort, le 5 avril 1886.

« Il ne fait pas la sieste; à peine prend-il un peu de repos, appuyé sur une pierre ou sur une petite table, au milieu des ouvriers de sa cathédrale, lorsque la fatigue l'accable.

« A 7 heures, il célèbre la messe; il fait à genoux ou debout, jamais assis, la méditation. Sa messe ne dure jamais plus de 15 à 20 minutes; il la célèbre avec piété; on admire qu'il ne lui arrive pas de dire à tort le " Gloria " ou le " Credo " ou de donner la bénédiction aux offices de " Requiem ". Son action de grâces dure demi-heure au moins. S'il visite une église, ce n'est qu'après avoir prié durant un quart d'heure devant le St. Sacrement.

« Le " Chemin de Croix " est une de ses dévotions de prédilection.

« A Rome, un jour, que, retardé par diverses affaires, il trouve les églises un peu hâtivement fermées, ne voulant pas manquer son pieux exercice, il sonne à la porte d'un monastère; on répond que l'heure est avancée; on va chercher la Supérieure; mais déjà il a gagné l'église et la tourière ne peut que lui laisser achever son " chemin de Croix, " à genoux, comme toujours, profondément incliné.

« Il a presque sans cesse le chapelet à la main, et son office, il aime à le réciter avec ses familiers.

« On lui reproche, il est vrai, un peu d'irascibilité; mais qui s'en étonnerait, au milieu de tant d'affaires; d'ailleurs il dit aussitôt: « N'en veuille pas à ton évêque; ce n'est pas à toi qu'il s'en prend, mais à telle chose que tu as faite. »

« Faire son office de curé, dire son bréviaire et deux chapelets en se promenant au milieu des constructions de sa cathédrale, écrire assis sur son mauvais siège de bois, donner audience à tous ceux qui se présentent, voilà ses journées. Il fait assez froid à Canton, en janvier; mais l'évêque ne veut jamais de feu. De même, malgré les ardeurs de la canicule, il n'use pas d'éventail.

« Son pas est grave et agile; il marche la tête droite, les yeux modestement baissés, presque toujours entouré d'une troupe d'enfants qu'il accueille avec une amabilité souriante, et qu'il aime à instruire en chemin.

« Il fait recueillir avec soin les enfants exposés qu'il découvre.

« Durant la révolte, il rachète les captives destinées aux mauvais lieux, donne asile aux fugitifs et les rend à leurs familles. Il ne craint pas de soigner lui-même les malades, tel cet enfant qui avait une ulcère à la jambe et qu'il guérit après de longs mois de soins quotidiens. Nul ne fait en vain

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Tombeau de l'évêque de Cybistra au cimetière de Vuillafans (Doubs)

Mgr de Cybistra sur son lit de mort, le 5 avril 1886

« Il ne fait pas la sieste; à peine prend-il un peu de repos, appuyé sur une pierre ou sur une petite table, au milieu des ouvriers de sa cathédrale, lorsque la fatigue l'accable.

« A 7 heures, il célèbre la messe; il fait à genoux ou debout, jamais assis, la méditation. Sa messe ne dure jamais plus de 15 à 20 minutes; il la célèbre avec piété; on admire qu'il ne lui arrive pas de dire à tort le " Gloria " ou le " Credo " ou de donner la bénédiction aux offices de " Requiem ". Son action de grâces dure demi-heure au moins. S'il visite une église, ce n'est qu'après avoir prié durant un quart d'heure devant le St. Sacrement.

« Le " Chemin de Croix " est une de ses dévotions de prédilection.

« A Rome, un jour, que, retardé par diverses affaires, il trouve les églises un peu hâtivement fermées, ne voulant pas manquer son pieux exercice, il sonne à la porte d'un monastère; on répond que l'heure est avancée; on va chercher la Supérieure; mais déjà il a gagné l'église et la tourière ne peut que lui laisser achever son " chemin de Croix, " à genoux, comme toujours, profondément incliné.

« Il a presque sans cesse le chapelet à la main, et son office, il aime à le réciter avec ses familiers.

« On lui reproche, il est vrai, un peu d'irascibilité; mais qui s'en étonnerait, au milieu de tant d'affaires; d'ailleurs il dit aussitôt: « N'en veuille pas à ton évêque; ce n'est pas à toi qu'il s'en prend, mais à telle chose que tu as faite. »

« Faire son office de curé, dire son bréviaire et deux chapelets en se promenant au milieu des constructions de sa cathédrale, écrire assis sur son mauvais siège de bois, donner audience à tous ceux qui se présentent, voilà ses journées. Il fait assez froid à Canton, en janvier; mais l'évêque ne veut jamais de feu. De même, malgré les ardeurs de la canicule, il n'use pas d'éventail.

« Son pas est grave et agile; il marche la tête droite, les yeux modestement baissés, presque toujours entouré d'une troupe d'enfants qu'il accueille avec une amabilité souriante, et qu'il aime à instruire en chemin.

« Il fait recueillir avec soin les enfants exposés qu'il découvre.

« Durant la révolte, il rachète les captives destinées aux mauvais lieux, donne asile aux fugitifs et les rend à leurs familles. Il ne craint pas de soigner lui-même les malades, tel cet enfant qui avait une ulcère à la jambe et qu'il guérit après de longs mois de soins quotidiens. Nul ne fait en vain

appel à sa charité: païens, lépreux accourent auprès de lui. A Rome cette charité passait en proverbe.....

« Il eut beaucoup de mal à apprendre la langue chinoise et il l'écrivait difficilement; cependant, il pouvait avec facilité prêcher et confesser. Qui s'étonnera après tout cela, qu'à Rome, en France et partout, on eût dit souvent à son secrétaire: « Votre évêque est un saint ».

« Homme du monde accompli, *écrit à son tour M. le chevalier Pidoux,* l'évêque était doué de belles manières; c'était impossible de résister au charme de sa parole.

« Si pauvre dans ses besoins personnels, il sut recueillir pour sa Mission des sommes énormes. Du gouvernement français il eut 550 mille francs. En 1857, lors de son premier voyage en Europe, il trouva 940 mille francs; dans le dernier voyage il avait déjà recueilli, quand la mort l'arrêta, 200 mille francs que sa famille s'empressa d'envoyer à la Mission ».

« Deux mots encore, *écrit M. Trésoret,* pour caractériser votre héros: Foi profonde, très grande piété, volonté de fer, tact parfait. Quand il voulait accomplir quelque chose, il commençait par prier beaucoup et par faire prier. Il réfléchissait ensuite longtemps, se renseignait, demandait des avis; puis, sa détermination prise, il marchait de l'avant, sans se laisser rebuter par aucune difficulté, ni arrêter par aucun obstacle.

« Cet entêtement qu'il avait dans ses idées une fois arrêtées, a bien pu être une des causes des oppositions qu'il a toujours rencontrées sur son chemin.

« Il avait de belles manières, un savoir-vivre parfait; aussi était-il bien accueilli dans la société.

« On ne résistait pas au charme de sa conversation, et il parvenait toujours à intéresser son auditoire aux œuvres de sa Mission. »

« Son humilité, sans être toujours apparente, *nous a raconté Mgr Mossard de Saïgon,* se trahissait parfois à l'excès.

« Un jour, à Paris, au séminaire des Missions Etrangères, il se préparait à sortir en ville, en compagnie de son saint ami Mgr Verrolles de Mandchourie; celui-ci, cassé par l'âge, ne pouvait se baisser pour ajuster sa chaussure, et alors l'évêque de Cybistra presque aussi âgé, s'agenouilla et lui rendit ce service.

« Après quoi, se penchant davantage sur les pieds de son collègue, et pour lui témoigner son ardente vénération, il les baisa. »

" *Je l'ai vu à Rome en 1879,* écrit Mgr Cardot, de Rangoon, *et ai passé plusieurs mois avec lui à la Procure.*

Sa mémoire était bien malade, pas cependant sur les événements arrivés en Chine en 1860.....

Il était très actif, faisait chaque jour quelque démarche pour sa Mission, et son travail durait jusqu'après minuit. Ceci, vous pensez bien, minait sa santé. Il m'édifiait par sa piété, quand il célébrait la Messe..... Quelle exquise politesse chez ce vénéré prélat!"

Mgr Cardot assure aussi "*que le diocèse de Besançon lui est redevable de la prospérité des deux œuvres qui soutiennent les Missions.*"

" *Pendant sa vie,* écrit M. Launay, *on a parfois regretté que son activité ait été en grande partie absorbée par les soucis de la construction de sa cathédrale; depuis sa mort, on songe davantage à admirer l'œuvre qu'il a faite.*"

Bornons-nous à ces témoignages d'estime et de vénération qu'on pourrait multiplier à l'infini, comme autant de rayons autour de ce front glorieux, dont il sera facile d'apercevoir les ombres que laisseront, dans une esquisse générale, nos derniers coups d'estompe.

Zéphyrin Guillemin n'est pas tout à fait de son siècle: il n'en prend ni les idées, ni le ton démocratique.

C'est un égaré de la Renaissance qui, l'œil épris d'idéal, s'y porte comme un hypnotisé, sans tenir compte ni des pruderies, ni des routines délétères du jour. Rénovateur, il sait, par un mode antique et d'un tour de main hardi et habile, rajeunir en Chine certaines méthodes d'apostolat au grand jour.

Pour cela, il met toutes ses réserves de front: intelligence énergie, diplomatie, éducation.

Cette éducation, tout d'une pièce, avait été celle d'un clerc fait pour le monde, mais avec les tendances mystiques du temps des ogives, où le culte de Dieu s'entretenait d'oraisons autant que d'action.

Il entre dans le sanctuaire avec le sourire et la dignité d'un moine épris des légendes que racontent les vitraux divins des basiliques. Il rêve du décor et de l'harmonie qui présidaient aux fêtes pascales du temps des rois fleurdelisés; et ce souvenir, toujours ravissant pour l'âme des seuls artistes, se réfléchit dans la sienne, comme une image sur la gélatine. Cette image y restera, jusqu'à l'heure où, l'ayant developpée dans la *chambre noire* de son stage septénaire d'apôtre aux faubourgs de Canton, il la virera définitivement et l'exposera au grand jour: ce sera son église, l'œuvre de sa vie, de toute sa vie.

Et ce bourgeois, qui semblait fait pour les choses du temps présent et qui s'abaissait aux tâches les plus vulgaires, semble ne s'occuper en tout, que du passé somptueux, pour mieux assurer l'avenir.

Il se disait que les ruines portent le germe fécond d'une résurrection, et que c'était les ennoblir que de leur restituer la beauté première des anciens âges.

Il les releva d'un geste prompt, où se mêlait une coquetterie juvénile de dilettante, qui l'écartait des vulgarités et des règles modernes, pour l'appliquer tout entier aux réalisations supérieures de l'art et de la Foi.

Pour ce " logeur de Dieu " bâtir, c'était prêcher; mais cette prédication devait être sérieuse, non improvisée. Il fallait, se disait-il, un fondement solide sur ce sol mouvant de la Gentilité, où se dressaient tant de colonnes archaïques en l'honneur des faux dieux.

Et n'était-ce pas une nécessité pour ce nouveau Paul, qui apparaissait si tard dans la vieille Athènes de l'Asie, d'y prêcher le Dieu inconnu avec l'argument péremptoire du prestige, le seul qui fût capable d'être écouté de ces Jaunes raffinés?

Il fallait un langage nouveau à leurs oreilles qui bourdonnaient encore de l'éloge dithyrambique de leurs sages; et ce langage ne pouvait être que celui des pierres, dont l'éloquence élevait jusqu'au Ciel, les yeux de ce peuple, trop longtemps abaissés vers les choses qui passent.

Et ces mêmes yeux qui fixaient avec dédain les grimaçants mascarons des pagodes, sans y trouver d'ailleurs, l'idée sereine de la Divinité, se portaient maintenant, dans un ravissement d'extase, vers la superbe dentelle de granit, dont la grâce austère de basilique, berçait leur imagination.

Cette vision blanche les attirait.

Ils y voyaient le signe d'une espérance, fondée sur l'immutabilité d'un dogme traditionnel, dont ces pierres si bien ajustées, leur traduisaient, pour ainsi dire, le rigoureux enchaînement.

Et comme pris au piège de leur propre logique, ces fils obstinés du paganisme, convenaient enfin, qu'une religion capable de rehausser à un tel point de magnificence, l'éclat de la Divinité, pouvait bien ne pas être d'inspiration humaine.

Combien de fois, n'avons-nous pas vu et entendu nous-même, des passants attardés aux pieds du monument sacré, exprimer en saillies d'admiration la surprise de voir surgir cette colossale démonstration de la vérité!

Mais là, ne s'est point bornée l'activité de son constructeur.

Et, bien que cet effort ait émoussé vingt ans son énergie, il

ne lui a rien enlevé de sa faculté d'attraction et de rayonnement productif sur les âmes.

Essentiellement prêtre et nourri de la moelle évangélique, l'évêque de Cybistra ne gardait de l'homme que ce qu'il en fallait, pour qu'on le distinguât de l'ange.

C'était un précurseur. Et sa physionomie, que l'on peut reporter aux temps reculés, contient des traits de prophète et révèle des aspirations que sa plume traduit souvent en un style biblique de majesté et d'onction.

Son ton de douceur contraste avec la nervosité de sa constitution qui est celle d'un seigneur impérieux, toujours prêt à l'action du moment.

Sa puissance de travail est manifeste; et il peut de la même voix qui ordonne, dicter clairement une solution, sans pour cela dissocier les éléments de sa pensée première.

Il écrit sans interruption, marquant bien son idée, l'appuyant de logique et de sérieux, s'engageant résolument dans le corps de son sujet, pour l'épuiser à fond et n'y laisser rien d'autre, qu'une clarté lumineuse qui réjouit l'entendement.

« Il exposait admirablement une affaire » a écrit M. Launay.

Le même auteur ajoute, sur la foi de ceux qui le lui ont dit, que le « préfet apostolique de Canton n'eut peut-être pas toutes les qualités nécessaires au chef d'une Mission en Chine (1) ». Il serait, en effet, croyons-nous, très malaisé de le comparer à l'illustre inconnu de ses collègues qui en eut *toutes* les qualités !!

Mais qu'il suffise de dire que Mgr Guillemin fit, au temps et dans les circonstances où il parut, et malgré la persécution qui l'entrava, un travail énorme de reconstitution d'un culte ruiné; qu'il y mit une somme d'énergie telle, que ceux qui en furent les témoins, assurent qu'elle dépassait de beaucoup les forces humaines, et que s'il y réussit pleinement, ce fut grâce à l'appui de cette Providence dont sa Foi d'ascète sollicitait toujours l'intervention.

Sans doute on ne trouve pas chez lui la méthode, il faudrait dire la routine, de tant de ces prélats *va-nu-pieds,* dont les Annales de Chine nous tracent les *toujours* vénérables actions: « *On le vit s'enfouir,* dira-t-on de l'un, *au fond de cette Chine qu'il ne devait plus quitter* »; « *il fut,* écrira-t-on de l'autre, *très aimé de ses prêtres qu'il édifiait par son humilité*"; "*celui-ci était pour lors un bon administrateur*", "*celui-là un apôtre*", et *tutti quanti!!!*

Et finalement, quand il s'agit de préciser, dans la biographie

(1) *Histoire de la Mission du Kouang-Si.*

de tous ces modèles, les résultats acquis dans le temps de leur supériorat, on est parfois réduit à les attribuer surtout au zèle et à l'initiative de leurs collaborateurs.

Nous avons admiré, certes, la vertu de tels ou tels de ces pontifes "poilus" qui, à l'instar de Lusignan "combattirent 60 ans *pour la gloire du Seigneur", sans retourner au pays des Gaules.* C'est un mérite assurément; et il est bien difficile, comme on l'a vu, de l'attribuer à notre héros, moins attaché à la résidence qu'il n'eût fallu peut-être.

Cependant, ne lui faisons pas un crime d'avoir, en péril, comme St Paul, franchi trois fois les mers, dont les routes battues, mènent à Rome, aujourd'hui, tant de ses collègues ou successeurs.

S'il y eut, chez lui, quelque impatience et quelque plaisir de revoir la "*maman*" octogénaire et les nobles bienfaitrices des Gaules, avouons-le, Zéphyrin expia tout cela bien chèrement!..

En tout cas, ses voyages n'ont jamais nui aux intérêts de sa Mission et des âmes. Tout au contraire.

Car, nous ne pensons pas que l'absence, même prolongée, d'un vicaire apostolique, d'ailleurs très distingué, puisse notablement diminuer la vitalité chrétienne d'une province.

Elle est même, dans certains cas, l'occasion pour un supérieur intérimaire avisé, de rétablir des situations délicates et d'activer parfois la marche de l'apostolat. Il peut jouer ainsi, ce qu'on pourrait appeler le rôle de *confesseur extraordinaire* dans une maison d'éducation.

N'y a-t-il pas d'ailleurs grâce d'état pour tous ceux qui ont charge d'âmes?

Or donc, quand nous assistons à la levée de boucliers qui souligne à Canton l'insubordination de ses prêtres contre Mgr de Cybistra, l'un des griefs qu'on lui fait, c'est son absence.

Mais ce n'est qu'un prétexte; le vrai but de ses accusateurs, c'est d'en user comme d'un argument de valeur, dont Rome devra tenir compte évidemment.

Ce qui est bien plus affligeant, c'est qu'on lui ait fait un crime de ce qui sera son meilleur titre de gloire pour l'avenir: l'érection de son église.

Nous ne prendrons pas la peine, on le pense bien, de le venger sur ce point: les pierres de l'édifice protesteraient contre leur avocat.

Un autre grief d'apparence plus sérieuse, la privation d'un conseil, attire une explication, sinon une excuse.

Il est des hommes rares qui naissent pour commander, comme d'autres, en majorité, ne sont faits que pour servir.

Mgr Guillemin est de la lignée de ces prélats omnipotents

qui sortent des règles communes, brisent les moules traditionnels et élargissent ainsi les voies de l'avenir. Qu'on se rappelle Lavigerie à Nancy, puis à Alger.

Ce sont des voyants. Ils montrent l'horizon et vont droit sur un point fixe, sans souci ni de leur route, ni des passants qui les suivent ou qui les coudoient. Il ne faut pas les troubler; car eux seuls savent leur rôle très clairement!

Ils ne consultent que Dieu et leur instinct qui les mènent au but irrésistiblement. Ils suivent l'étoile.

On ne peut pas avancer qu'ils sont infaillibles et nécessaires dans le rôle qu'ils jouent; mais il est sûr qu'à chaque tournant d'histoire ou de situation, la Providence en échelonne un très petit nombre, aux endroits où ses intérêts courraient sans eux, les plus grands risques.

Et pour leur enlever toute pensée de jactance, pouvant leur faire accroire que leurs victoires sont le résultat du seul génie, Dieu les brise souvent, comme on brise un outil trop longtemps en usage ou dédaigné.

Il les disgrâcie, pour ainsi dire, avec la même force souveraine qu'Il avait mise à les élever dans sa faveur; et Il tire encore de cette infortune qui est le privilège du mérite, l'occasion, pour ces grands blessés, d'obtenir, non seulement la rémission totale de leurs fautes, mais aussi les plus beaux titres à l'immortalité...

Nous ne pouvons enfin rappeler au lecteur les angoisses qui étreignirent l'âme de Mgr de Cybistra, *mort exilé dans sa patrie,* sans les comparer aussitôt, à la peine que dut ressentir celui qui fut son modèle: François Xavier, mourant isolé, sur sa roche de Sancian.

Il y a dans cette juxtaposition de deux vies qui s'achèvent en silence dans un hasard de faits antithétiques, un je ne sais quoi de poignant qui trouble le cœur en élevant la Foi.

Comme si ces deux hommes, séparés par l'origine et par le temps, mais unis par l'idée morale de la Rédemption devaient fatalement être éloignés du même rivage où devaient s'opérer des merveilles, l'un d'eux meurt sans y entrer, l'autre sans le revoir!! ...

Le même sacrifice atteint ces deux hommes de désir, et Dieu seul en a pu mesurer pour chacun, le degré d'héroïque grandeur.

L'apôtre des Indes, qui n'avait pu fouler la terre promise de Canton, *s'était vengé de son échec,* en y déléguant à sa place, trois siècles après, celui-là même qui, petit enfant, le suppliait de lui accorder d'aller à Paris, première station de Chine.

Et ce même enfant, devenu prêtre, *ira non seulement en Chine* mais bien au rivage de l'île où mourut son protecteur.

Il y redressera même, sur son tombeau, cette Croix qu'il va désormais faire briller au-dessus des temples de l'idolâtrie.

Et son œuvre à peine finie, Dieu l'en éloignera, pour signifier que ses lieutenants pouvant la continuer sans lui, il doit entrer dans l'effacement glorieux du tombeau: *In morte vita.*

Le serviteur est traité comme il le désire.

Il était entré en Chine pour y perpétuer aux portes mêmes de cet Empire, le témoignage de la supériorité chrétienne sur les falbalas du fétichisme oriental; et la passion de construire qui, est selon Ozanam, " un des caractères du génie romain", en fit le meilleur artisan d'influence morale et civilisatrice de la France.

Nous ne croyons pas que, dans l'histoire apostolique d'Orient, il se soit rencontré, jusqu'à nos jours, un évêque Latin à la fois si *doué*, si *heureux*, si *incompris* et si *maltraité*. Et déjà la gloire, soleil des morts, s'est levée sur sa tombe, et la fait reverdir: *In morte vita.*

Mais, si cette gloire, il est vrai, ne peut guère illuminer, pour la postérité, que les seuls fronts de génie, elle n'en grandira pas moins ici, longtemps encore, le nom de cet envoyé de Dieu.

Car " *celui-là est grand*, dit Shopenhauer, *qui, dans l'œuvre qu'il accomplit, soit dans le domaine de l'action, soit dans le domaine de la pensée, cherche autre chose que son propre avantage, que sa propre personnalité.*

Il l'est même quand son œuvre est mal comprise, et qu'il en résulterait un malheur. *Ce qui fait sa grandeur, c'est le seul fait de ne pas envisager la personne dans son œuvre.* »

Pour nous, qui venons de suivre pas à pas, du berceau à la tombe, le noble devancier que fut l'évêque de Cybistra, il ne nous reste plus qu'à exprimer le regret d'avoir si mal dévoilé l'admiration et la gratitude dont notre cœur fut toujours rempli pour ce modèle des prêtres, pour ce magnifique français, dont Louis Veuillot a dit " qu'il était l'enthousiasme et la poésie de nos jours abaissés. »

Table des matières

Chapitre I.er

I. L'origine et la famille des Guillemin.
II. Naissance et éducation de Zéphyrin ; sa mère.
III. Ses résolutions ; sa prêtrise ; ses aspirations.
IV. Son ministère à la Métropole ; à l'archevêché de Besançon comme secrétaire. — 1814-1848.

Chapitre II. p. 12.

I. Son départ à Paris, Rue du Bac, 128.
II. Destination pour le Su-tchuen (Chine) ; départ de Londres.
III. Première lettre à sa mère.
IV. Seconde lettre datée de Rio-Janeiro.
V. Coup de théâtre : changement de destination pour Canton. — 1848-1849.

Chapitre III. p. 32.

I. Coup d'œil sur la Mission de Canton avant 1848.
II. Détails ethnographiques sur la Province de Canton.
III. Entrée de Zéphyrin à Canton ; ses impressions et celles de ses confrères.
IV. Sa vie à la Capitale et à Hong-Kong.
V. Les rebelles Taï-ping ; visites du missionnaire dans l'intérieur ; M. Théophane Vénard ; le Séminaire de Hong-Kong — 1849-1853.

Chapitre IV. p. 66.

I. Guillemin préfet apostolique, sa première circulaire.
II. Défaite des Taï-ping à Canton.
III. Première idée d'une église ; M. Chapdelaine.
IV. Difficultés avec Macao ; départ pour Rome.
V. Son élection à l'épiscopat ; son sacre par Pie IX ; une lettre aux chrétiens d'Europe.
VI. Visite à Napoléon III ; le baron Gros : visites de quêteur.
VII. Le Concordat du Portugal ; l'Eminence Antonelli. — 1853-1858.

Chapitre V. p. 96.

I. Son voyage à Rome, à Naples.
II. A Jérusalem ; ses expansions ; le caillou du torrent de Cédron, Bethléem.
III. Alexandrie ; les Pyramides.
IV. Aden ; Singapour ; retour à Canton. — 1858-1859.

Chapitre VI. p. 121.

I. Prise de Canton par les Alliés (1857)
II. Le Vice-Roi Yé ; M. Le Turdu.
III. Soucis et travaux de l'évêque ; M. Bisch.
IV. Fête du 15 août ; M. d'Aboville.

V. La future église; encore le Baron Gros; note d'Henri Cordier.
VI. Voyage à Changhai; M. de Bourboulon.
VII. Occupation du terrain de Yé; toujours le Baron Gros.
VIII. Contrat. — 1859-1860.

Chapitre VII. p. 151.

I. Son voyage au nord de la Chine.
II. Affaire Bernon.
III. Les Taï-ping à Changhai; le P. Louis Massa.
IV. Inquiétudes des Européens; M. de Kleczkowsky.
V. Prise des forts de Ta-Kou. — 1860-1861.

Chapitre VIII. p. 171.

I. Coup d'œil sur l'évangélisation du Kouang-tong
II. La Mission du Kouang-Si; difficultés de l'apostolat; mort de M. Le Turdu.
III. Premières constructions.
IV. Catéchistes; visite au Vice-Roi.
V. Joséphine Flagey; départ des troupes alliées.
VI. Typhon
VII. Difficultés dans ses constructions; le " Tir ".
VIII. Bilan. — 1860-1863.

Chapitre IX. p. 203.

I. Fête à Vuillafans; l'abbé Beurey.
II. Achèvement des fondations de la cathédrale; deux discours.
III. Bénédiction de la première pierre.
IV. Que d'argent! Oppositions.
V. Lettres au P. Ramière et à Sœur Colombe.
VI. Touchante anecdote.
VII. La Mission du Kouang-Si le Vice-Roi sur le " Tancrède ".
VIII. Auxiétés du prélat; projet de pèlerinage à Sancian. — 1863-1867.

Chapitre X. p. 236.

I. Sancian.
II. Le navire "Amphitrite"; les P. P. Turcotti et Visdelou.
III. "In morte vita"; description de l'île; achat de terrain.
IV. Retour à Canton; M. Guerrin; mausolée au cimetière; l'amiral Rigault de Genouilly.
V. Promesse du Vice-Roi; l'Amiral Ohier; le consul de Tronqualye.
VI. Bénédiction de la chapelle de Sancian; les 80 Nestors.
VII. Les pirates; les idées de l'évêque sur les écoles; son séminaire; son directoire. — 1867-1869.

Chapitre XI. p. 272.

I. Déboires du prélat; lettre à l'Eminence Barnabo; sa baptiseuse jetée aux fers.
II. Vexations du Vice-Roi et du Consul.
III. Voyage à Pékin; M. de Rochechouart.
IV. Lettre à l' "Union francomtoise"; la Vallée des tombeaux; la Grande Muraille.
V. Encore le Kouang-Si; M. Mihières; M. Jolly préfet apostolique; vers le concile du Vatican. — 1869-1870.

Chapitre XII. p. 309.

I. Jugement sur 14 années d'épiscopat; au concile du Vatican; lettre des évêques de Chine à Napoléon III.
II. Mgr de Cybistra donne son *placet* au dogme de l'infaillibilité; l'évêque d'Apollonie.
III. Son mémoire sur le règlement des Missions Etrangères.
IV Ses voyages en France, à Londres; ses négociations pendant et après la guerre. — 1870-1871.

Chapitre XIII. p. 344.

I. Le délégué Chinois Tchong-Heou; les 100.000 francs promis par l'Empereur; il voyage et il quête; la Commune.
II. Au mont-Dore; M. et Mme Thiers; visite au Pape.
III. Lettre à l'Amiral Jurien de la Gravière.
IV. La "maladie de la pierre"; la pyramide d'Echevannes.
V. La montre de Pie IX; une loterie.
VI. Son séjour en France paraît long; dernières tournées et préparatifs de départ; son retour à Canton; le P. Provana. S. J. — 1871-1875.

Chapitre XIV. p. 381.

I. Mort de Mme Guillemin; lettres à son frère Joseph.
II. Convention avec Macao; la préfecture de Chao-King.
III. Lassitude du prélat; un jugement; sa notice sur les catéchistes.
IV. Il publie un mandement; sa notice sur les catéchistes.
V. Il y a catéchistes et catéchistes.
VI. Pèlerinage à Sancian; mort de M. Voisin; fête de St Zéphyrin.
VII Un détail de son administration. — 1876-1879.

Chapitre XV. p. 419.

I. Oppositions; lettre à M. Pernot.
II. Lettre de rappel de l'Eminentissime Siméoni; départ de Canton.
III. Projet de délégation en Chine; une note de M. Cordier; Mgr Delaplace; Mgr Agliardi; le rôle de Mgr Guillemin dans l'affaire.
IV. Il reçoit un bref d'éloge de Léon XIII; sa vie à Rome; à Paris; un mot du Cardinal Guibert.
V. Lettre à son frère; le canon de l'amiral Véron; projet de visite au Président Grévy; nomination de son coadjuteur Chausse; visite à l'Ambassade de France à Rome. — 1879-1882.

Chapitre XVI. p. 442.

Exposé de l'Etat de la Mission du Kouang-tong adressé à S. E. le Cardinal Siméoni, préfet de la Propagande. — 1882.

Chapitre XVII. p. 462.

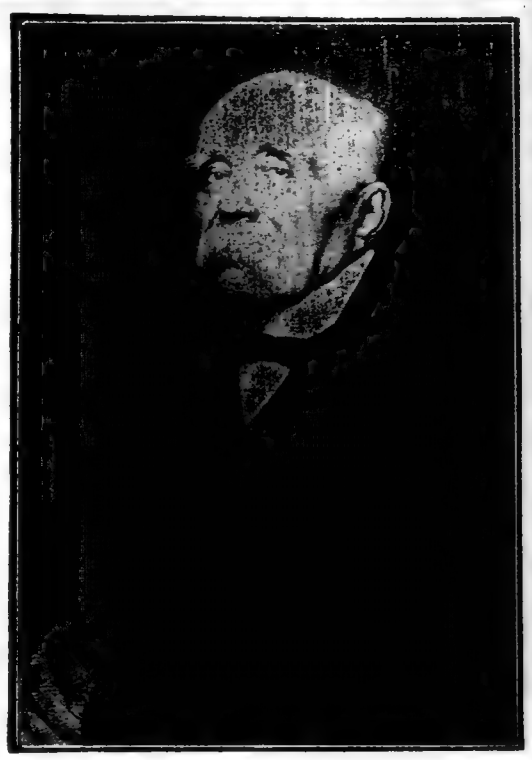
I. Maladie grave du prélat à Rome. Les oranges de Léon XIII. Retour en Franche-Comté. Plaintes et griefs; lettre d'un de ses prêtres.
II. Les journées dans la famille. Une réplique à un journal de Pontarlier.
III. La guerre du Tonkin. La question du retour à Canton. L'abbé Bourgeois.
IV. Fluxion de poitrine. Mort et funérailles de l'évêque de Cybistra.
V. Coup d'œil général sur sa vie. — 1882-1886.

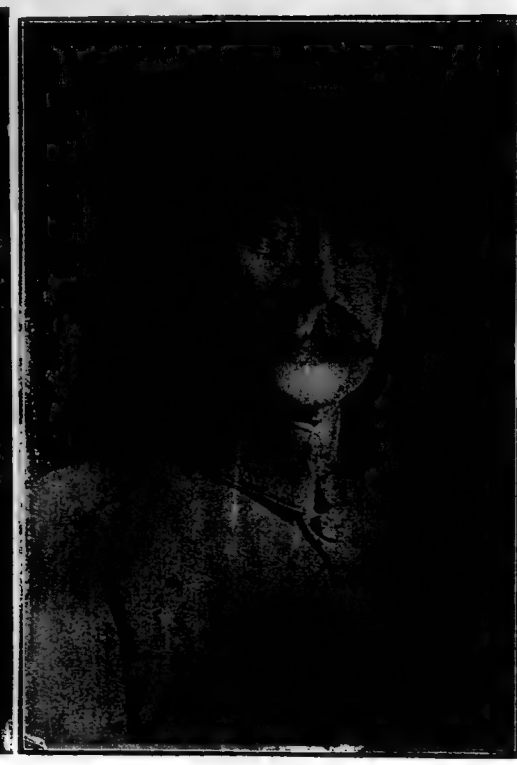
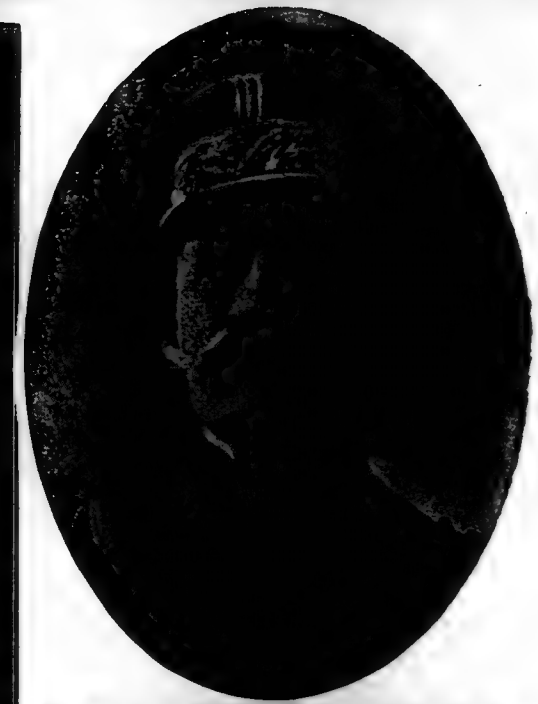
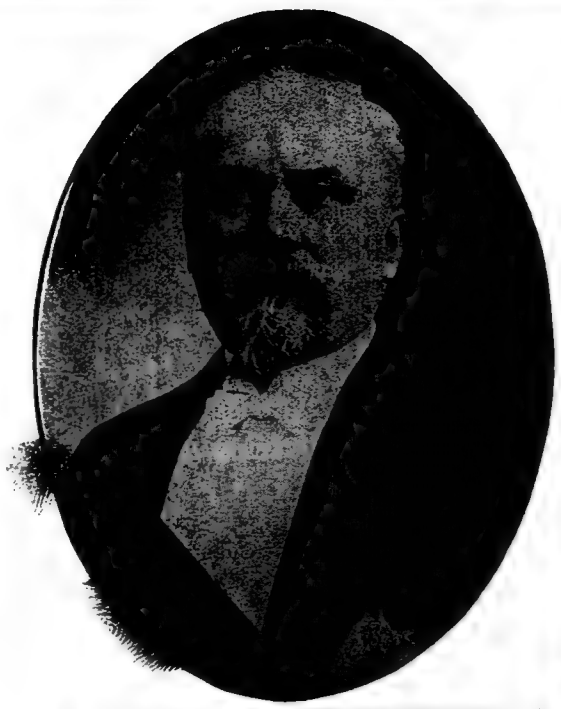
PRINCIPAUX ERRATA.

Page	*ligne*	*lire*	*au lieu de*
3	42	Rang	Ranc
7	12	mon	on
7	22	Yverdon	Yverdun
8	44	Verrolles	Vérolles
10	21	aggravant	et d'aggraver
13	en-tête	Aspirations	Secrétaire de l'Archevêché
15	14	passage	passeage
15	18	grondait	griondait
15	19	voyait	voyast
34	26	Avant	Après
36	42	435.408	435.368
36	43	28.263.927	38,273.930
39	en-tête	Chapitre III	Chapitre II
41	44	Sir	Ser
48	44	24 juillet 1824	14 juillet 1842
49	16	Parsi	Parsis
53	28	petit	petite
65	6	que	où
67	43	deux	doux
100	36	le	la
291	5	m'avait	n'avait
297	44	feront	firent
298	12	les	ces
312	29	ont	on
326	37	fructifier	fructiser
327	25	mais est-il	mais si
328	34	sainte	saint
346	27	100	150
362	8	Construit	Construisait
368	33	autant à	qu'à
389	14	néglige	négligeait
393	39	aurons	auront
414	31	16 ans	21 ans

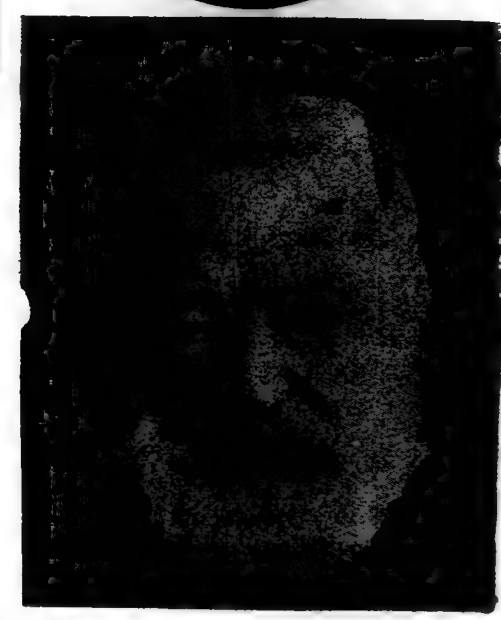
PRINCIPAUX ERRATA.

Page	*ligne*	*lire*	*au lieu de*
3	42	Rang	Ranc
7	12	mon	on
7	22	Yverdon	Yverdun
8	44	Verrolles	Vérolles
10	21	aggravant	et d'aggraver
13	en-tête	Aspirations	Secrétaire de l'Archevêché
15	14	passage	passeage
15	18	grondait	griondait
15	19	voyait	voyast
34	26	Avant	Après
36	42	435.408	435.368
36	43	28.263.927	38,273.930
39	en-tête	Chapitre III	Chapitre II
41	44	Sir	Ser
48	44	24 juillet 1824	14 juillet 1842
49	16	Parsi	Parsis
53	28	petit	petite
65	6	que	où
67	43	deux	doux
100	36	le	la
291	5	m'avait	n'avait
297	44	feront	firent
298	12	les	ces
312	29	ont	on
326	37	fructifier	fructiser
327	25	mais est-il	mais si
328	34	sainte	saint
346	27	100	150
362	8	Construit	Construisait
368	33	autant à	qu'à
389	14	néglige	négligeait
393	39	aurons	auront
414	31	16 ans	21 ans



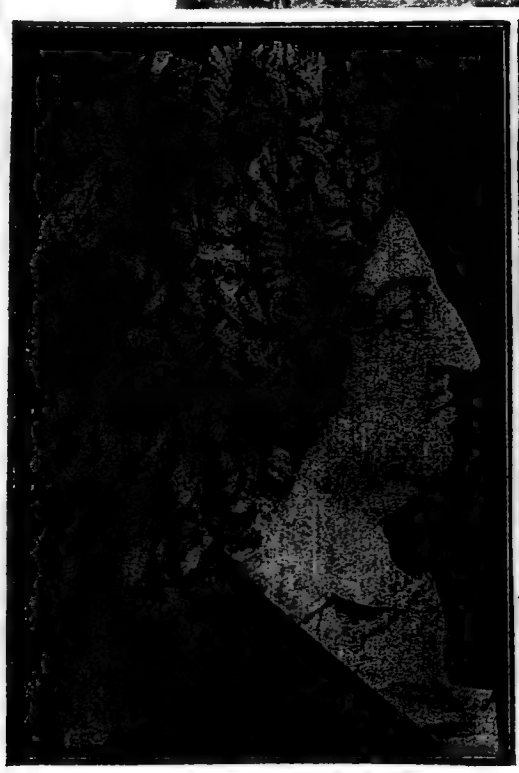
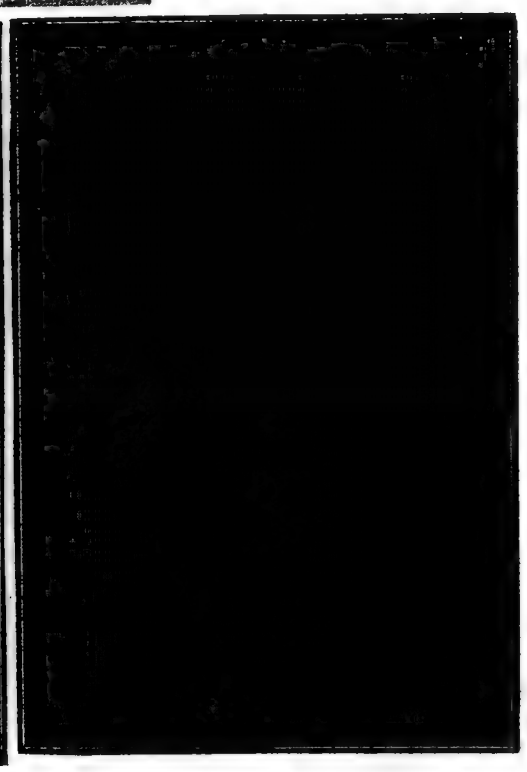




A LA

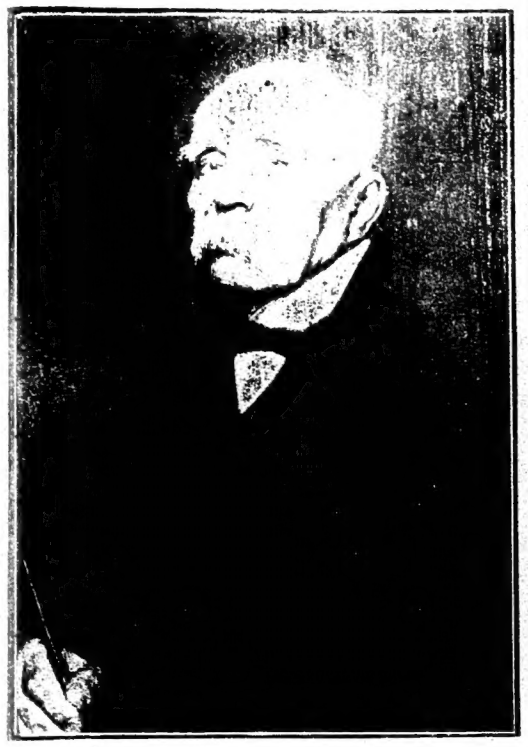


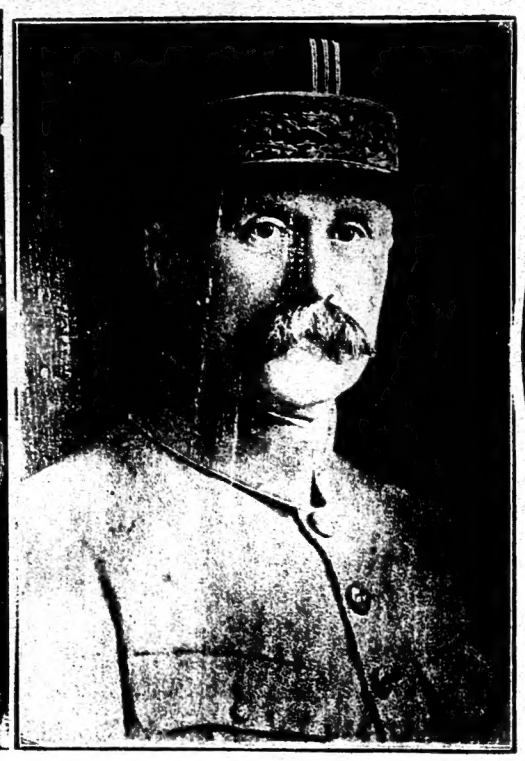
FRANCE

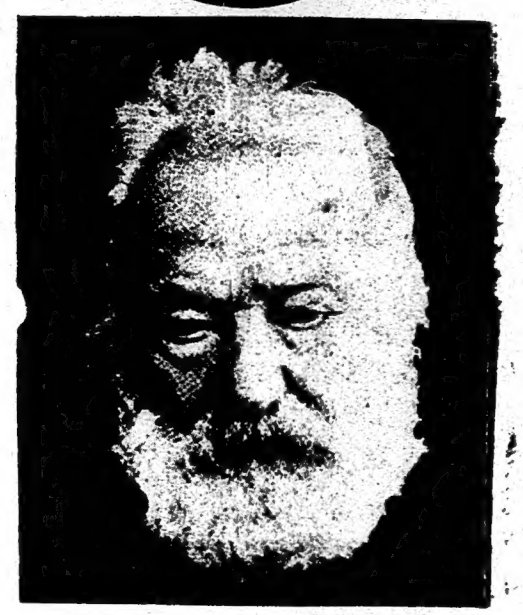
IMMORTELLE

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE







A LA

FRANCE

IMMORTELLE

Qu'importe!

Qu'importe ce qu'on disait d'elle
Au temps qu'elle était Gaule et que cette infidèle,
Esclave des Kymris velus,
Aimait de tout son cœur les beaux rois chevelus.
Qu'importe qu'elle fût Cyprine,
Puisqu'un soir de Noël, à Reims, cette Corinne,
En extase sur le parvis,
Y fit s'agenouiller le Sicambre Clovis.
Qu'importe qu'en ses épopées,
Ses chevaliers parfois remettent leurs épées,
Puisqu'elle grave sur leur front
Des mots d'éternité qui les consacreront.
Qu'importent ses roués, ses traîtres,
Ses pâles fainéants entourés de faux prêtres,
Tous ses véreux, tous ses Sinons,
Puisque Roland teignit dans son sang tous leurs noms;
Puisque pour eux tous, dans la cendre,
Le preux de Taillebourg, mourant, se fit descendre;
Puisqu'on ne vit martyr plus beau
Que Jeanne, nouveau Christ, rachetant Isabeau!.....
Qu'importe Athénaïs frivole
Aux bras du Roi-Soleil, puisque l'«Aigle» s'envole
Avec le «Cygne» sur sa Cour;
Puisque le Roi-Martyr paye la Pompadour.....
Qu'importe l'affreux Robespierre
Inventeur breveté d'un Dieu sans la prière,
Puisque Napoléon-le-Grand,
Sur l'or des vieux autels le replace à son rang.

.....

Qu'importe que cette rieuse
Ait dansé le tango dans une nuit joyeuse,
Puisque lui sont nés de ce saut,
Tant de jolis élans pour monter à l'assaut.

Qu'importe que cette sublime
Aux bas-fonds ait roulé, puisque atteignant la cime
Avant qu'on vînt la secourir,
Elle avait empêché l'Europe de mourir.....

.....

Qu'importe que cette blessée,
Par ses fils un moment nous semble délaissée!.
Puisque en criant: « Debout les morts!.
Ils se réveillent tous, plus vivants et plus forts!..
Qu'importe que cette Joconde
N'ait pas comme le Boche, hier, peuplé le monde,
Puisqu'elle aura, de son poilu,
Désormais plus de fils qu'elle en avait voulu.....
Qu'importe que cette mondaine
Ait découvert ses seins, puisque étant Madeleine,
Elle pleure aux pieds de Jésus
Qui lui dit: « Je pardonne; oh! va, ne pèche plus » !.
Qu'importe que cette mystique
Ait parfois trouvé lourd son poids de gloire antique,
Puisqu'elle ajoute à son faisceau,
Toute celle de Foch, de Joffre et Clémenceau.....

.....

Oui, qu'importe ce qu'on dit d'elle,
Aujourd'hui que fendant les airs à tire-d'aile,
Aviatrice aux lauriers verts,
Elle s'en va dicter la paix à l'univers.....
Qu'importe ce qu'on dira d'elle
Encore à l'avenir, puisqu'elle est immortelle,
Et qu'un *Vive France!* en tout lieu,
Fait résonner l'écho prolongé: Vive Dieu!...

.....

12 Novembre 1918

Lud-O Clerbourg

YALE UNIVERSITY LIBRARY
3 9002 02964 8442

MR6.2
G945
Xg32

DATE DUE

MR6.2
G945
Xg32

Gervaix, J.F.R.
AUTHOR

Zéphyrin Guillemin, évêque de
TITLE Cybistra.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
DEC -5 '64	~~Bindery~~

Yale Divinity Library
New Haven, Connecticut